






THE LIBRARY  
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY  
PROVO, UTAH

all







Digitized by the Internet Archive  
in 2012 with funding from  
Brigham Young University



L'ACADÉMIE ROYALE  
DE MUSIQUE

AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE



*Il a été tiré de cet ouvrage 315 Exemplaires numérotés à la presse :*

5 sur papier de Chine (Nos 1 à 5).

10 sur papier Whatman (Nos 6 à 15).

300 sur papier de Hollande (Nos 16 à 315).

N<sup>o</sup> 217

ML  
1727.8  
.P2  
C2  
vol. 1

L'ACADÉMIE

ROYALE

# DE MUSIQUE

AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

---

DOCUMENTS INÉDITS DÉCOUVERTS AUX ARCHIVES NATIONALES

PAR

ÉMILE CAMPARDON

I

PARIS

BERGER-LEVRAULT ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

5, RUE DES BEAUX-ARTS

MÊME MAISON A NANCY

—  
1884

THE LIBRARY  
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY  
PROVO, UTAH





## AVERTISSEMENT

**L'**OUVRAGE que je présente aujourd'hui au public continue et termine la série des recherches que j'ai entreprises, il y a près de quinze ans, sur les anciens théâtres de Paris avant la Révolution française.

Il a été composé, comme les recueils que j'ai publiés précédemment, à l'aide de documents inédits découverts par moi aux Archives nationales. De ces documents, les uns sont relatifs à l'Académie royale de musique elle-même, les autres retracent la vie privée des artistes qui y furent attachés.

Elle était peu édifiante, il faut bien le reconnaître, cette vie privée de la plupart des comédiens du temps passé, et le lecteur s'en convaincra facilement en feuilletant quelques-uns des procès-verbaux judiciaires réunis plus loin. Il y trouvera des plaintes de filles séduites, de maris trompés, des doléances de propriétaires volés ou de portiers roués de coups, des récits de rixes dans les coulisses, dans les rues ou au cabaret, et des histoires d'épées dégainées sous les lanternes.

Dans le but de faciliter les recherches, j'ai classé ces matériaux d'une nature si variée, alphabétiquement, par nom d'artiste, et à la suite du nom de chaque personnage, j'ai placé une notice biographique contenant les dates de son début et de sa retraite, les principaux événements de sa carrière théâtrale et les appréciations des contemporains sur son talent.

J'ai cherché à faire plus encore. J'ai essayé de reconstituer la liste des rôles remplis par les comédiens les plus marquants.

Cette reconstitution, la partie la plus ardue de ma tâche, je l'ai tentée en m'aidant des quelques anciens livrets d'opéras ou de ballets que j'ai pu rencontrer, du *Dictionnaire des théâtres* de Claude et François Parfaict, ces deux admirables érudits que l'on peut appeler à

juste titre les pères de notre histoire dramatique, du *Mercur de France* et du *Journal de Paris*.

Malgré tous mes soins, je ne me dissimule pas que j'ai dû commettre forcément un certain nombre d'erreurs. D'autres viendront après moi qui me rectifieront.

Tel est en peu de mots le plan que j'ai suivi.

En dépit de ses imperfections, j'ose espérer que mon travail ne sera cependant pas sans utilité pour celui qui écrira quelque jour l'histoire de notre théâtre national de l'Opéra, dont les commencements ont été si modestes et qui est parvenu aujourd'hui à l'apogée de sa splendeur.

Paris, 8 octobre 1880.









## A



DÉLAÏDE (MARIE-CATHERINE LACHAU, dite), danseuse. Elle fit partie des chœurs de l'Académie royale de musique depuis 1764 jusqu'en 1769.

(*Les Spectacles de Paris.*)

1765. — 9, 10 et 11 mars.

*M<sup>lle</sup> Marie-Catherine Lachau, dite Adélaïde, accuse un sieur Sarmeny de lui avoir volé des diamants; perquisition faite chez le sieur Sarmeny en suite de cette plainte, et désistement de M<sup>lle</sup> Adélaïde.*

L'an 1765, le samedi 9 mars, heure de midi, en notre hôtel et par-devant nous Jean-François Hugues, commissaire au Châtelet, est comparue demoiselle Marie-Catherine-Adélaïde La Chau, danseuse à l'Opéra, demeurant à Paris rue St-Honoré, paroisse St-Germain-l'Auxerrois, laquelle nous a rendu plainte contre le sieur Sarmeny, étranger de nation, et nous a dit que cette nuit, pendant qu'elle dormoit, ledit Sarmeny a pris ses poches dans lesquelles étoit la clef d'une petite commode où elle renferme ce qu'elle a de plus précieux et que l'ayant ouverte, il a pris : 1<sup>o</sup> une paire de girandoles de diamans fins, 2<sup>o</sup> une paire de boucles d'oreilles de perles, dites de cocques, entourées

de diamans fins, 3<sup>o</sup> une montre en plusieurs ors entourée de diamans avec les aiguilles et les boutons de diamans, 4<sup>o</sup> une bague d'un seul diamant, 5<sup>o</sup> une tabatière d'or avec des fleurs émaillées fond vert, 6<sup>o</sup> une petite boîte d'or ovale gravée, 7<sup>o</sup> un flacon d'or ciselé, 8<sup>o</sup> environ 260 louis en or, qu'ensuite il s'est en allé sans faire aucun bruit et sans que qui que ce soit s'en soit aperçu ; que la plaignante, à son réveil, a été fort surprise de trouver sa commode vide et autour de sa clef un petit billet de la main dudit sieur Sarmeny par lequel il annonce tacitement qu'il est l'auteur dudit vol. Lequel billet la plaignante nous a représenté et pour le constater nous a prié de le signer et parapher, ce qui a été fait à l'instant, après qu'il a été pareillement signé et paraphé de la plaignante à laquelle il a été rendu.

Signé : M. C. LACHAU ; HUGUES.

L'an 1765, le dimanche 10 mars, deux heures de relevée, nous Jean-François Hugues, etc., nous sommes transporté, avec ladite demoiselle Lachaux et M<sup>e</sup> Pierre-Antoine Demilly, procureur au Châtelet, assisté et accompagné de M<sup>e</sup> Antoine Caux, huissier au grand Conseil et de ses assistans, rue du Cimetière-St-André-des-Arts, en une maison appartenante à M. le comte d'Eaubonne, en laquelle est demeurant ledit sieur Sarmeny, et étant monté en l'appartement, au premier étage, ayant vue sur la cour, y avons trouvé sieur Jacques Sarmeny, colonel au service d'Espagne, demeurant et occupant l'appartement où nous sommes, auquel ayant annoncé et fait entendre le sujet de notre transport et lui ayant présenté et fait lecture de l'ordonnance de M. le Lieutenant criminel qui permet ladite saisie et revendication, ledit Sarmeny nous a dit et fait réponse qu'il étoit prêt et offroit de satisfaire à ladite ordonnance et de faire ouverture de ses commode, armoires et autres meubles fermant à clef.

Et au même instant est entré dans la chambre où nous sommes un particulier que nous avons su se nommer le sieur Laroche et qui étoit à table, à notre arrivée, avec ledit sieur Sarmeny et d'autres personnes dans l'antichambre dudit appartement, en la présence duquel nous commissaire susdit avons demandé audit sieur Sarmeny si il avoit en sa possession les diamans et bijoux énoncés dans ladite plainte ; à quoi il nous a fait réponse que lesdits diamans et bijoux lui avoient été donnés par ladite demoiselle Lachaux, qu'il les avoit pris et que depuis il les avoit vendus à une personne qu'il ne connoissoit pas, qu'au surplus il s'oppose à tout et demande qu'il en soit référé. Et au même instant ledit sieur Sarmeny, assisté de M<sup>e</sup> Richer, son procureur, survenu en l'appartement où nous sommes pour d'autant plus expliquer son dire ci-dessus, après avoir pris lecture des récriminations de la plainte à nous rendue par



ladite demoiselle de Lachaux, qu'il connoît sous le nom d'Adélaïde, le 9 de ce mois, a dit qu'il connoît ladite demoiselle de Lachaux depuis la St-Jean dernière, qui lors étoit rue Croix-des-Petits-Champs; que depuis ce temps ledit fleur Sarmeny a mis ladite demoiselle Adélaïde dans ses meubles, qui garnissent l'appartement qu'elle occupe actuellement rue St-Honoré, dont il a payé le prix aux ouvriers et fournisseurs; qu'en outre il a fait beaucoup d'autres dépenses pour ladite demoiselle; que cependant ladite demoiselle Adélaïde l'ayant sollicité de lui donner des bijoux et diamans, ledit fleur de Sarmeny lui dit que, malgré la dépense qu'il avoit faite pour elle, il ne pouvoit s'assurer d'aucun retour de sa part; qu'il vouloit bien lui prêter quelques diamans et bijoux, mais qu'il n'entendoit pas les lui donner, à moins que, par la suite, il ne crût devoir le faire; auquel cas il lui feroit remettre les quittances ainsi qu'il avoit fait pour les meubles; qu'en effet, il a confié à ladite demoiselle Adélaïde une paire de girandoles de diamant fin, une paire de boucles d'oreilles de perles dites de cocques entourées de diamans fins, une montre en plusieurs ors entourée de diamans avec les aiguilles et les boutons de diamans, une bague d'un seul diamant, une tabatière d'or avec des fleurs émaillées fond vert, une petite boîte d'or ovale gravée et un flacon d'or ciselé; que vendredi dernier il a soupé chez ladite demoiselle Adélaïde et avec elle; que retiré dans sa chambre avec elle et couché avec elle, elle lui a demandé de lui donner un billet de vente desdits bijoux, le fleur Sarmeny ayant répondu que jusqu'ici il n'avoit pas assez sujet d'être content d'elle pour lui donner ces objets; qu'il lui avoit, jusqu'ici, donné assez de choses; que le matin, sur les sept heures, ladite Adélaïde a réitéré sa demande et que sur différentes explications la demoiselle Adélaïde s'est emportée et a envoyé ledit fleur de Sarmeny faire « f. . . . »; que ledit fleur de Sarmeny lui a reproché son ingratitude et la façon dont elle s'étoit conduite envers lui; que la conversation s'est échauffée; que ladite demoiselle Adélaïde a envoyé faire « f. . . . » ledit fleur de Sarmeny et lui a dit qu'elle étoit prête de lui rendre lesdits diamans et bijoux et de fait ladite demoiselle Adélaïde a remis audit fleur de Sarmeny les bijoux ci-dessus, en l'envoyant de nouveau faire « f. . . . » avec ses bijoux; que puisqu'il ne vouloit pas lui en donner la propriété elle trouveroit d'autres gens qui ne lui en laisseroient pas manquer; que ledit fleur Sarmeny s'en est allé se trouvant trop heureux de rompre avec ladite demoiselle Adélaïde après la conduite qu'elle avoit tenue envers lui; qu'ainsi, lorsque la demoiselle Adélaïde a imaginé de rendre plainte contre ledit fleur Sarmeny et de lui imputer calomnieusement, ce n'a été que pour parvenir à enlever les bijoux et effets qui n'ont jamais appartenu à ladite demoiselle Adélaïde en propriété et qu'elle avoit rendus audit fleur de Sarmeny; que si d'un côté il est faux qu'il ait volé et pris lesdits bijoux, il ne l'est pas moins

qu'il ne lui ait pris aucun argent, ladite demoiselle ne lui ayant offert et fait remise que defdits bijoux, etc.

Signé : DE SARMENY.

Et par ladite demoiselle Lachaux a été dit que, d'après le dire dudit sieur de Sarmeny, il est aisé de connoître la vérité des faits; qu'au surplus la dénégation dudit sieur Sarmeny n'est point extraordinaire, parce que tout mauvais cas est niable; mais comme en matière criminelle il est de principe que ce n'est point sur la dénégation qu'on juge, mais sur les informations, elle est en état de prouver de la façon la plus complète de la vérité de tous les faits qu'elle a avancés dans sa plainte, mais préalablement comme elle a le plus grand intérêt à mettre ses effets en sûreté, elle requiert l'exécution provisoire de l'ordonnance de M. le Lieutenant criminel.

Signé : M. C. A. LACHAU.

Et au même instant ledit sieur Sarmeny ayant fait ouverture de ses bureau, commode et armoires étant dans son appartement et lieux occupés par lui en ladite maison, a été par nous fait recherche et perquisition, en sa présence et celle de ladite demoiselle de Lachaux, dans son secrétaire placé dans sa chambre à coucher dans lequel ne se sont trouvés aucuns bijoux. Et comme nous étions sur le point de faire perquisition dans les autres meubles fermant à clef du consentement dudit sieur de Sarmeny et après que l'ouverture en a été par lui faite, ainsi qu'il est ci-dessus dit, ladite demoiselle Lachaux, assistée comme dessus, a requis la perquisition y être faite, sauf tous les droits et actions tant ordinaires qu'extraordinaires. Et sur l'interpellation par nous faite au sieur de Sarmeny de dire et déclarer et indiquer à qui il a vendu lesdits bijoux, nous a fait réponse qu'il en a disposé le jour d'hier, comme d'effets à lui appartenant.

Signé : DE SARMENY.

Dont et de ce que dessus avons dressé le présent procès-verbal.

Signé : HUGUES.

Aujourd'hui est comparue devant les conseillers du Roi, notaires au Châtelet de Paris soussignés, demoiselle Marie-Catherine-Adélaïde de Lachaux, danseuse à l'Opéra, demeurant à Paris, rue St-Honoré, paroisse St-Germain-l'Auxerrois : Laquelle, après avoir pris de nouveau lecture et communication du dire fait par le sieur comte de Sarmeny, ci-après nommé, porté au procès-

verbal fait et dressé par M<sup>e</sup> Hugues, commissaire au Châtelet, le jour d'hier lors de la faïsse et revendication des effets énoncés en la plainte rendue par-devant ledit M<sup>e</sup> Hugues le 9 du présent mois, s'est par ces présentes délistée et se déliste purement et simplement de ladite plainte ensemble de l'action en faïsse-revendication qui lui avoit été permise et accordée par ordonnance de M. le Lieutenant criminel dudit jour 9 du présent mois, même de toutes actions consignées en ladite plainte étant au procès-verbal, circonstances et dépendances, entendant que le tout soit et demeure non avenue. Déclarant que lesdits 260 louis en or qu'elle croyoit lui manquer, suivant qu'il est porté en ladite plainte, se sont trouvés dans un autre tiroir de sa commode dans lequel elle ne renferme pas ordinairement ses deniers comptans et qu'elle n'avoit point ouvert. Et à l'instant est intervenu messire Jacques comte de Sarmeny, ancien colonel au service d'Espagne, demeurant à Paris rue du Cimetière et paroisse St-André-des-Arts, lequel de son propre mouvement et libre volonté a présentement remis à ladite demoiselle de Lachaux, qui le reconnoît, les diamans et bijoux énoncés en ladite plainte, à l'exception de la tabatière d'or émaillée fond vert et du flacon d'or qui en faisoient partie. Lesdits diamans et bijoux réunis consistant en, etc. (comme plus haut). Et en outre ledit sieur comte de Sarmeny renonce purement et simplement à pouvoir actionner ladite demoiselle Lachaux soit en réparation d'honneur, soit en dommages et intérêts pour telle cause que ce soit ou puisse être ayant rapport à ladite plainte, circonstances et dépendances et ce qui s'en est ensuivi.

Dont acte fait et passé à Paris dans le cabinet de M<sup>e</sup> Hugues, commissaire, rue Neuve-St-Eustache, le 11 mars 1765, et ont signé la minute des présentes demeurée à M<sup>e</sup> Lambot, l'un des notaires souffignés,

DOMOT; LAMBOT.

(Archives nationales, Y, 11,006.)

**A**LLARD (MARIE), danseuse, née à Marseille le 14 août 1742.

Avant d'appartenir à l'Académie royale de musique, elle fit partie du corps de ballet de la Comédie-Française et débuta à l'Opéra avec un grand succès, le 19 juin 1761, dans le 3<sup>e</sup> acte de *Zaïs*, ballet héroïque en quatre actes, avec prologue, de Cahusac, musique de Rameau. M<sup>lle</sup> Allard était ce qu'on nommait alors une



danseuse gaie, exécutant les rigaudons, les gavottes, les tambourins, les loures (1) et surtout la gargouillade, mélange d'écartés, de tournoiemens et de pirouettements sur un seul pied. Un contemporain dit d'elle qu'elle inspirait la joie dès son entrée en scène et que ce sentiment ne faisait aucun tort à l'admiration que méritait son talent.

Le pas de deux qu'elle exécutait dans *Sylvie*, ballet de Laujon, musique de Berton et Trial, avec son camarade Jean Bercher, dit Dauberval, est resté longtemps célèbre et lui valut les vers suivans :

Sur sa fierté la nymphe se repose ;  
Son amant perd déjà l'espoir de l'attendrir,  
Mais elle le regarde en songeant à le fuir :  
Nymphé qui rêve aux tourmens qu'elle cause  
Touche au moment de les guérir.

Dorat, dans son poème de la *Déclamation*, a consacré à M<sup>lle</sup> Allard ce passage :

Que n'ai-je le génie et le pinceau d'Apelle,  
Allard ! à mes esprits ce tableau te rappelle.  
Jamais nymphe des bois n'eut tant d'agilité ;  
Toujours l'essaim des ris voltige à ton côté.  
Que tu mélanges bien, ô belle enchanteresse,  
La force avec la grâce et l'aïfance et l'adresse !  
Tu fais avec tant d'art entremêler tes pas  
Que l'œil ne peut les suivre et ne les confond pas.  
Le papillon s'envole avec moins de vitesse  
Et pèse plus que toi sur les fleurs qu'il caresse.

---

(1) Voici, empruntée au *Dictionnaire de musique* de Jean-Jacques Rousseau, l'explication de ces différens termes : RIGAUDON, *s. m.*, sorte de danse dont l'air se bat à deux temps, d'un mouvement gai, et se divise ordinairement en deux reprises phrasées de quatre en quatre mesures, et commençant par la dernière note du second temps. On trouve *rigodon* dans le *Dictionnaire de l'Académie*, mais cette orthographe n'est pas usitée. J'ai ouï dire à un maître à danser que le nom de cette danse venait de celui de l'inventeur, lequel s'appelait Rigaud. — GAVOTTE, *s. f.*, sorte de danse dont l'air est à deux temps, et se coupe en deux reprises, dont chacune commence avec le second temps et finit sur le premier. Le mouvement de la gavotte est ordinairement gracieux,

A partir de l'année 1774, M<sup>lle</sup> Allard, envahie par l'embonpoint, parut moins souvent sur la scène de l'Opéra, qu'elle quitta définitivement à la rentrée de Pâques, en 1781, avec une retraite de 2,000 livres. L'année précédente, le Roi lui avait accordé 2,100 livres de pension, comme danseuse des ballets de la cour.

Étant encore à la Comédie-Française, en 1760, M<sup>lle</sup> Allard avait eu, de ses relations avec Gaëtan Vestris, fameux danseur de l'Académie royale de musique, un fils devenu plus tard, sous les noms d'Auguste Vestris et de Vestr'Allard, l'une des gloires de l'Opéra.

Le duc de Mazarin fut l'un des protecteurs les plus dévoués de notre danseuse. Leur liaison fut de longue durée, mais non pas sans orages. En 1763, un matin, on trouva le noble seigneur étendu, la tête fendue, au pied de l'escalier de l'actrice. Il prétendit avoir fait une chute involontaire, mais en réalité, il avait été précipité du haut en bas des degrés par un rival furieux. Cette mésaventure fit un grand bruit à Paris et couvrit de ridicule le duc de Mazarin.

Un valet de chambre du Roi, nommé Bontems, qui fut durant quelques mois l'un des gérants de l'Académie royale de musique, succéda à M. de Mazarin dans les bonnes grâces de la danseuse qui éprouva pour lui un attachement réel. Lors de sa mort, arrivée en 1766, elle fut plongée dans un profond chagrin et refusa, pendant six semaines, de reparaître au théâtre.

En 1767, un Allemand fort riche et titré s'éprit d'elle et lui écrivit pour lui proposer de l'épouser. M<sup>lle</sup> Allard ne crut pas

---

souvent gai, quelquefois tendre et lent. Elle marque ses phrases et ses repos de deux en deux mesures. — TAMBOURIN, sorte de danse fort à la mode aujourd'hui sur les théâtres français. L'air en est très-gai et se bat à deux temps vifs. Il doit être sautillant et bien cadencé, à l'imitation du flûtet des Provençaux; et la basse doit refrapper la même note à l'imitation du tambourin ou galoubé dont celui qui joue du flûtet s'accompagne ordinairement. — LOURE, *s. f.*, sorte de danse dont l'air est assez lent, et se marque ordinairement par la mesure à  $\frac{6}{4}$ . Quand chaque temps porte trois notes, on pointe la première et l'on fait brève celle du milieu. Loure est le nom d'un ancien instrument semblable à une musette, sur lequel on jouait l'air de la danse dont il s'agit. »



devoir accepter cette offre que l'Allemand réitéra dans une lettre où il lui mandait que si elle persistait dans son refus, il se brûlerait la cervelle, après avoir été préalablement l'assassiner. L'actrice effrayée se mit sous la protection du lieutenant de police qui fit surveiller l'étranger et l'affaire n'eut pas d'autres suites.

Quelque temps avant la retraite de M<sup>lle</sup> Allard, au mois de septembre 1780, le sculpteur Merchî exécuta sa statuette en talc. Elle avait 18 pouces de hauteur et la danseuse y était représentée sous les traits d'une Bacchante. La ressemblance en était parfaite, ce dont le public put se convaincre, car cette statuette fut exposée avec celles de M<sup>lles</sup> Guimard, Heinel, Peslin et Théodore, célèbres danseuses de l'Opéra, dans l'atelier de l'auteur, place du Louvre, à côté du jardin de l'Infante.

Cette galante exhibition inspira à un abbé Delaunay ces vers :

Combien d'heureux talens, de grâces et d'appas  
Sont affeblés ici par le même génie !  
De ces nymphes qu'on aime et que l'on calomnie  
Les qualités du cœur partout suivent les pas  
Et l'équité leur voue une estime infinie.

M<sup>lle</sup> Allard a dansé dans les opéras ou ballets dont les titres suivent : *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1761 et en 1769 ; *Armide*, tragédie lyrique de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1761 ; *les Indes galantes*, ballet de Fuzelier, musique de Rameau, repris en 1761 et 1762 (rôle d'une maitresse) ; *Iphigénie en Tauride*, tragédie lyrique de Duché, musique de Desmarets, Campra et Berton, reprise en 1762 ; *l'Opéra de société*, de Mondorge, musique de Giraud, en 1762 ; *Pygmalion*, cinquième entrée du ballet du *Triomphe des arts*, de Lamotte, musique de La Barre, retouchée par Ballot de Sovot et Rameau, reprise en 1762 (rôle de la statue animée) ; *Polyxène*, paroles de Joliveau, musique de Dauvergne, en 1763 ; *Castor et Pollux*,

tragédie lyrique de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1764, 1765, 1772 et 1778 ; *les Fêtes d'Hébé, ou les Talents lyriques*, ballet de Mondorge, musique de Rameau, repris en 1764 (rôle de Terpsichore) ; *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1764 ; *Bacchus et Hégémone*, musique de Dauvergne, en 1765 ; *le Devin du village*, opéra de Jean-Jacques Rousseau, repris en 1765 et en 1772 (rôle d'une pastourelle) ; *les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1765 (rôle d'une sauvagesse) ; *Thésée*, tragédie lyrique de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1765 (rôle d'une Furie) ; *les Fêtes lyriques*, fragments de divers auteurs, repris en 1766 ; *Sylvie*, ballet de Laujon, musique de Berton et Trial, en 1766, repris en 1767 et en 1776 (rôle d'une nymphe) ; *le Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, repris en 1767 (rôle de Terpsichore) ; *la Terre*, acte des *Éléments*, ballet de Roy, musique de Destouches, repris en 1767 (rôle d'une pastourelle) ; *Ernelinde*, paroles de Poinsinet, musique de Philidor, en 1767 ; *les Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1767 (rôle de Terpsichore) ; *Hippolyte et Aricie*, tragédie lyrique de Pellegrin, musique de Rameau, reprise en 1767 (rôles d'une matelotte et d'une chasserresse) ; *Théonis*, pastorale de Poinsinet, musique de Berton et Trial, en 1767 ; *Daphnis et Alcimadure*, pastorale de Mondonville, reprise en 1768 ; *Titon et l'Aurore*, pastorale de La Marre, musique de Mondonville, en 1768 ; *la Vénitienne*, ballet de La Motte, musique nouvelle de Dauvergne, repris en 1768 ; *Anacréon*, ballet de Bernard, musique de Rameau, repris en 1769 (rôle d'un Plaisir) ; *Dardanus*, tragédie lyrique de La Bruère, musique de Rameau, reprise en 1769 ; *Énée et Lavinie*, tragédie lyrique de Fontenelle, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1769 (rôle d'une Bacchante) ; *Médée et Jason*, ballet de Noverre, en 1770, repris en 1771 et 1775 (rôle

de Médée); *Zoroastre*, tragédie lyrique de Cahusac, musique de Rameau, reprise en 1770; *Alcione*, tragédie lyrique de La Motte, musique de Marais, reprise en 1771; *la Cinquantaine*, pastorale de Desfontaines, musique de La Borde, en 1771, reprise en 1772; *la Fête de Flore*, ballet de Saint-Marc, musique de Trial, en 1771; *Pyrame et Tisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1771; *Adèle de Ponthieu*, tragédie de Saint-Marc, musique de Berton, en 1772; *Aline, reine de Golconde*, ballet héroïque de Sedaine, musique de Monsigny, repris en 1772; *Églé*, pastorale de Laujon, musique de Lagarde, en 1772; *les Sauvages*, ballet de Fuzelier et Rameau, repris en 1773; *l'Union de l'amour et des arts*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1773; *Zélindor, roi des Sylphes*, pastorale de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1773; *les Romans*, ballet de Bonneval, musique de Niel et Cambini, repris en 1776 (rôle d'une bergère); *la Chercheuse d'esprit*, ballet de Gardel aîné, en 1778; *les Petits Riens*, ballet de Noverre, en 1778 (rôle d'une bergère); *Alceste*, tragédie lyrique de Quinault, musique nouvelle de Gluck, reprise en 1779; *Écho et Narcisse*, pastorale de Tschudy, musique de Gluck, en 1779 (rôle d'une pastourelle); *Laure et Pétrarque*, pastorale de Moline, musique de Candeille, en 1780.

M<sup>lle</sup> Allard est morte en 1802.

(*Mercur de France*, années 1761 à 1780. — *L'Espion anglois*, tome III. — *Mémoires secrets*, I, 14, 253; II, 332; III, 251, 301; VII, 133, 188; IX, 27; XV, 194; XVII, 179. — *Journal de Paris*, 17 septembre 1780. — *Journal des inspecteurs de M. de Sartine*, p. 278. — Dorat, *la Déclamation*, poëme.)

## I

1761. — 19 octobre.

*Vol de dentelles commis chez M<sup>lle</sup> Marie Allard.*

L'an 1761, le lundi 19 octobre, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, commissaire au Châtelet de Paris, est comparue demoiselle Marguerite Thévenet, fille majeure, demeurante avec la demoiselle Allard, danseuse de l'Opéra, rue Ste-Anne, vers la rue Neuve-des-Petits-Champs : Laquelle nous a dit qu'hier au soir cherchant dans le carton à dentelles de la demoiselle Allard, elle s'est aperçue qu'il y manquoit une paire de manchettes à trois rangs de point faisant partie d'un assortiment qui a coûté 400 francs et dont il ne reste que la garniture et le tour de gorge. La comparante a demandé à la demoiselle Allard si elle avoit donné ces manchettes à blanchir, la demoiselle Allard lui a répondu que non ; la comparante a été ce matin chez la blanchisseuse de dentelles qui effectivement ne les a point. Pourquoi il demeure pour certain que les manchettes ont été volées et vient nous faire la présente déclaration.

Signé : THÉVENET ; CHÉNON.

*(Archives nationales, Y, 11,345.)*

## II

1763. — 8 juin.

*Donation de 3,000 livres de rente viagère faite par le duc de Mazarin  
à M<sup>lle</sup> Marie Allard.*

A tous ceux qui ces présentes lettres verront, Alexandre de Ségur, chevalier, etc., prévôt de la ville et vicomté de Paris, salut, favoir faisons que par-devant les notaires au Châtelet de Paris souffignés, fut présent très-haut et très-puissant seigneur Monseigneur Louis-Marie-Gui d'Aumont, duc de Mazarin, etc., maréchal des camps et armées du Roi, demeurant à Paris en son hôtel, rue de Bourbon, paroisse St-Sulpice, lequel a par ces présentes fait donation entre-vifs, pure, simple et irrévocable, avec la meilleure forme que donation



puisse valoir, à demoiselle Marie Allard, fille majeure, demeurant à Paris rue Ste-Anne, paroisse St-Roch, à ce présente et acceptante, de trois mille livres de rente et pension viagère que mondit seigneur duc de Mazarin promet et s'oblige de payer à ladite demoiselle Allard en cette ville de Paris ou au porteur, par chacun an, aux quartiers de l'an ordinaires et accoutumés, en quatre payemens égaux, dont le premier avec la portion du quartier courant, à compter de cejourd'hui échéra et fera fait au premier octobre prochain, le second au premier janvier suivant et ainsi continuer de quartier en quartier pendant la vie et jusqu'au décès de ladite demoiselle Allard, lors duquel ladite rente viagère demeurera éteinte et amortie, etc.

Fait et passé à Paris, en l'hôtel de mondit seigneur duc de Mazarin, l'an 1763, le 8 juin avant midi, etc.

(Archives nationales, Y, 404.)

### III

1780. — 1<sup>er</sup> juin.

*Brevet d'une pension de 2,100 livres accordée par le Roi à M<sup>lle</sup> Marie Allard.*

Brevet d'une pension de 2,100 livres produisant net 2,040 livres, en faveur de la demoiselle Marie Allard, née à Marseille le 14 août 1742, baptisée le même jour dans la paroisse St-Ferréol de ladite ville. Cette pension composée des objets ci-après : appointemens de 1,500 livres qui lui ont été conservés sur le fonds ordinaire des menus plaisirs, à titre de retraite, en considération de ses services en qualité de danseuse des ballets du Roi, le 1<sup>er</sup> janvier 1775, lesquels appointemens lui ont été payés de trois mois en trois mois par le trésorier général des menus plaisirs jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1779 ; une pension de 600 livres, réduite par la retenue à 540 livres, qui lui a été accordée sur le trésor royal en la même considération que dessus, le 1<sup>er</sup> janvier 1771, et dont elle a été payée jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1778.

#### PIÈCES JOINTES AU BREVET.

##### 1. — *Acte de baptême de M<sup>lle</sup> Marie Allard.*

Extrait des registres de l'église paroissiale de St-Ferréol de Marseille : Marie Allard, fille de Pierre et de Catherine Feuillet, mariés, est née et a été



baptisée dans cette paroisse le quatorzième aoust mil sept cent quarante-deux. Son parrain a été fleur Jean-Barthelemy Priou et sa marraine demoiselle Catherine Coste.

2. — *Déclaration autographe de M<sup>lle</sup> Marie Allard relative à sa pension.*

La demoiselle Marie Allard, pensionnaire du Roy, née le quatorze oust mille sept cent quarante-deux à Marfeille, a été batissée le quatorze dudit mois dans la paroisse St-Ferréol dudit lieu de Marfeille, demeurant à pressant à Paris rue Ste-Anne, déclare avoir obtenu une pension anuelle de quinze cent livres sur les menus plaisirs du Roy et une autre de six cent livres sur le trésor royal. La pension de quinze cent livres a été acordée dans l'année mille sept cent foisente trois et celle de six cent livres a été accordée dans l'année mille sept cent foixante dix. Il mes du sur celle de quinze cent livres tout comme à mes autre camarade, et sur celle de six cent livres, il mes du trois ans.

Fait à Paris ce dix-neuf juin mille sept cent quatre vin.

Signé : MARIE ALLARD.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 666.)

Voy. VESTRIS (MARIE-JEAN-AUGUSTIN).

ARNOULD (MADELEINE-SOPHIE), chanteuse, née à Paris, le 13 février 1740.

Elle débuta à l'Académie royale de musique, en 1758, par le rôle de la Provençale dans la *Provençale*, entrée nouvellement ajoutée à l'ouvrage intitulé *les Amours des dieux*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret. Le succès qu'elle obtint fut très-réel, et quelques mois plus tard, Collé en rendant compte des *Fêtes de Paphos*, ballet de Collet, La Bruère et Voisenon, musique de Mondonville, où elle remplissait le rôle de Psyché, disait d'elle :

La musique de ce ballet fut trouvée pitoyable à la première représentation et il n'en auroit pas eu six sans la circonstance heureuse du jeu d'une

jeune actrice qui n'a paru que cet hiver et qui, en quatre mois de temps, est devenue la reine de ce théâtre. Je n'ai point encore vu dans la même actrice rassemblés à la fois plus de grâces, de sentiment, de noblesse d'expression, de belles attitudes, d'intelligence et de chaleur ; je n'ai point encore vu de plus belles douleurs ; toute sa physionomie les peint, en rend toute l'horreur sans que son visage perde les moindres traits de sa beauté. Si la nature lui eût donné les deux tiers de la voix de M<sup>lle</sup> Le Maure, elle vaudrait deux fois mieux que cette chanteuse qui fera à jamais célèbre ; je parle de M<sup>lle</sup> Arnould qui n'a pas encore dix-neuf ans et que malgré cela on ne doit pas espérer de conserver longtemps à l'Opéra. Elle n'a point les forces nécessaires ; les directeurs actuels la tuent et la tueront et je crains fort qu'elle ne soit pas bien longue à expédier.

Collé se trompa dans ses prédictions. La carrière dramatique de M<sup>lle</sup> Arnould dura vingt années pendant lesquelles elle ne cessa de se faire applaudir. Toutefois, si la cantatrice eut, lors de ses débuts, des enthousiastes, vantant sa voix et sa méthode, qui la comparèrent à un rossignol, elle eut aussi, plus tard, ses détracteurs et l'un d'eux à qui quelqu'un demandait ce qu'il pensait de son chant répondit : « C'est le plus bel asthme que j'aie jamais entendu. » Tout le monde fut cependant d'accord pour rendre hommage à ses qualités d'actrice et de tragédienne consommée.

La célèbre M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun en parle en ces termes dans ses *Mémoires* :

Je me rappelle avoir vu jouer deux fois M<sup>lle</sup> Arnould au grand Opéra dans *Castor et Pollux*. J'étais peu capable de juger son talent d'actrice, je me souviens pourtant qu'elle me parut avoir de la grâce et de l'expression. Quant à son talent de cantatrice, la musique de ce temps-là m'ennuyait si horriblement que j'écoutais trop mal pour en pouvoir parler. M<sup>lle</sup> Arnould n'était pas jolie ; sa bouche déparait son visage : ses yeux seulement lui donnaient une physionomie où se peignait l'esprit remarquable qui l'a rendue célèbre.

A l'Opéra, M<sup>lle</sup> Arnould se rendit redoutable non-seulement par les épigrammes dont elle accablait ses camarades au foyer ou dans

les coulisses, mais encore par les plaisanteries qu'elle se permettait sur la scène même, dans le seul but de faire perdre leur sang-froid à ceux qui jouaient avec elle :

M<sup>lle</sup> Arnould, dit Grimm dans la *Correspondance littéraire*, emploie ordinairement les momens les plus pathétiques, les momens où elle fait pleurer ou frémir toute la salle à dire tout bas des folies aux acteurs qui se trouvent en scène avec elle et lorsqu'il lui arrive de tomber gémissante, évanouie, dans les bras d'un amant au désespoir et quand le parterre crie et s'extasie, elle ne manque guère de dire au héros éperdu qui la tient : « Ah ! mon cher Pillot (1), que tu es laid ! »

En 1767, M<sup>lle</sup> Arnould fut sur le point de quitter l'Opéra. Les directeurs, fatigués de ses absences continuelles, lui refusèrent la gratification extraordinaire de 1,000 livres accordée habituellement à l'emploi qu'elle tenait. L'actrice indignée parla de se retirer et il fallut que de hauts personnages intervinssent pour l'empêcher de mettre son projet à exécution et pour la réconcilier avec ses directeurs. Cependant, à partir de cette époque elle chanta moins fréquemment encore que par le passé ; sa voix d'ailleurs diminuait. Dès 1776, on annonçait sa retraite comme prochaine ; elle la prit en 1778 avec une pension de 2,000 livres. Deux ans plus tard, en 1780, le Roi lui en accorda une autre de 4,000 livres, en qualité de musicienne ordinaire de la Chambre.

On sait que M<sup>lle</sup> Arnould entretint pendant de longues années des relations intimes avec Louis-Léon-Félicité de Brancas, comte de Lauragais. Elle eut de ce personnage trois enfants : Auguste-Camille, né le 28 août 1761 ; Antoine-Constant, né le 16 octobre 1764, mort colonel de cuirassiers à la bataille de Wagram, en 1809, et une fille Alexandrine-Sophie, née le 7 mars 1767, qui épousa,

---

(1) Jean-Pierre Pillot, haute-contre de l'Académie royale de musique. Voyez plus loin l'article qui lui est consacré.

en 1780, un auteur dramatique nommé André de Murville. Cet écrivain, médiocre du reste, s'était insinué à force de flatteries dans la maison de M<sup>lle</sup> Arnould. Il avait fait des vers pour elle et entre autres ceux-ci qui figurèrent au bas d'un buste de la cantatrice.

Ce buste nous enchante ; ah ! fuyez mes amis,  
Fuyez ! que de périls on court près du modèle !  
Je n'ai jamais vu d'homme en sa présence admis  
Qui n'entrât inconstant et ne sortît fidèle !

Après avoir chanté la mère, André de Murville chanta aussi sa jeune fiancée, et bien qu'elle fût d'une figure peu avenante et qu'elle eût une tournure commune, il n'en composa pas moins pour elle ce quatrain dont il orna l'un de ses portraits :

Celle dont le portrait ici n'est point flatté,  
Digne des chants d'Ovide et du pinceau d'Apelle,  
N'a rien vu sous les cieux d'égal à sa beauté,  
Rien, si ce n'est l'amour que je reffens pour elle !

L'union d'Alexandrine-Sophie et d'André de Murville fut des plus malheureuses ainsi que le prouvent deux documents cités plus loin. La jeune femme en fut même réduite, pour essayer de se soustraire à l'autorité conjugale, à solliciter son admission à l'Académie royale de musique. Cette démarche n'eut aucun résultat et il est permis d'espérer que les deux époux se réconcilièrent plus tard.

Les traits d'esprit de M<sup>lle</sup> Sophie Arnould sont restés célèbres. En voici deux que nous reproduirons parce qu'ils sont peu connus. Le jour du mariage de sa fille, elle avait à ses côtés la mère, la tante et plusieurs autres bonnes bourgeoises, honnêtes parentes



de son gendre. Après que les époux eurent reçu la bénédiction nuptiale, la cantatrice, s'adressant à elles, leur dit : « C'est plaisant ! je suis la seule demoiselle qui se trouve ici. »

Un autre jour, elle avait prié l'académicien Thomas, l'ennuyeux auteur de la *Pétréide*, de discuter en son nom, avec M. de La Wrillière, une affaire où il était question d'une cheminée. « Mademoiselle, lui dit Thomas en lui rendant compte de sa mission, j'ai eu occasion de voir M. le duc de La Wrillière et de lui parler de votre cheminée ; je lui en ai parlé d'abord en citoyen, ensuite en philosophe. — Eh ! Monsieur, interrompit l'actrice impatentée ; ce n'était ni en citoyen ni en philosophe, mais en ramoneur qu'il fallait parler ! »

M<sup>lle</sup> Arnould a chanté à l'Académie royale de musique les rôles suivants : la Provençale dans la *Provençale*, paroles de Lafont, musique de Mouret, entrée ajoutée en 1758 à l'ouvrage intitulé *les Amours des Dieux*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret ; Lavinie, Vénus, dans *Énée et Lavinie*, tragédie de Fontenelle, remise en musique par Dauvergne en 1758 ; Psyché dans l'acte de l'*Amour et Psyché* des *Fêtes de Paphos*, ballet de Collet, La Bruère et Voisenon, musique de Mondonville en 1758, repris en 1762, 1769 et 1772 ; Proserpine dans *Proserpine*, tragédie lyrique de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1758 ; Oriane dans *Amadis de Gaule*, tragédie lyrique de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1759 et en 1771 ; Thisbé dans *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1759 et en 1771 ; Alie dans le *Prince de Noisy*, ballet de La Bruère, musique de Rebel et Francœur, en 1760 ; Canente dans *Canente*, tragédie de La Motte, remise en musique par Dauvergne, en 1760 ; Iphise dans *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, reprise en 1760, 1768 et 1769 ; Argie dans les *Paladins*, comédie-ballet de Monticour, musique de Rameau,



en 1760 ; Iole dans *Hercule mourant*, tragédie de Marmontel, musique de Dauvergne, en 1761 ; Iphise dans *Jephté*, tragédie de Pellegrin, musique de Monteclair, reprise en 1761 ; Aréthuse dans *Alphée et Aréthuse*, acte des *Fêtes d'Euterpe*, ballet de Moncrif, Danchet, Favart et Brunet, musique de Dauvergne, repris en 1762 ; Cléopâtre dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1762 ; Polyxène dans *Polyxène*, tragédie de Joliveau, musique de Dauvergne, en 1763 ; Iphise dans les *Fêtes d'Hébé, ou les Talents lyriques*, ballet de Mondorge, musique de Rameau, repris en 1764 ; Télétaire dans *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1764, 1765, 1772 et 1773 ; Argélie dans l'acte de la *Féerie des Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1765 ; Memphis dans les *Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1765 ; Églé dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1765 et en 1770 ; Aline dans *Aline, reine de Golconde*, ballet de Sedaine, musique de Monsigny, en 1766 ; Sylvie dans *Sylvie*, pastorale de Laujon, musique de Berton et Trial, en 1766 ; Zirphé dans *Zélindor, roi des Sylphes*, pastorale de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1766 et en 1773 ; Antiope, dans *Amphion*, ballet de Thomas, musique de La Borde, en 1767 ; Colin dans le *Devin du village*, intermède, paroles et musique de Jean-Jacques Rousseau, repris en 1767 ; Pomone dans la *Terre*, acte des *Éléments*, ballet de Roy, musique de Destouches, repris en 1767 ; Érosine dans *Érosine*, acte des *Fêtes lyriques*, ballet de Moncrif, musique de Berton, repris en 1769 et en 1775 ; Adèle dans *Adèle de Ponthieu*, tragédie de Saint-Marc, musique de La Borde et Berton, en 1772 ; Iphigénie dans *Iphigénie en Aulide*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, en 1774, reprise en 1777 ; Eurydice dans *Orphée*, tragédie de Moline, musique de

Gluck, en 1774; Lyris dans *Euthyme et Lyris*, ballet de Bou-teillier, musique de Désormery, en 1776.

M<sup>lle</sup> Arnould est morte en 1803 (1).

(*Mercur de France*. — *Mémoires secrets*, I, 12; X, 81; XVI, 61. — *Journal de Paris*, 6 août et 11 novembre 1780. — Grimm : *Correspondance littéraire*, VII, 104, 450. — *Mémoires de Mme Lebrun*, I, 129. — *Journal de Collé*, édit. Bonhomme, II, 146.)

# I

1759. — 13 novembre.

*Saisie pratiquée au domicile de M<sup>lle</sup> Sophie Arnould.*

Cejourd'hui mardi 13 novembre 1759, cinq heures de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Thiérion, etc., est comparu sieur Jean-Baptiste Delamarre, huissier à cheval au Châtelet de Paris, y demeurant rue aux Ours, paroisse St-Leu et St-Gilles, au nom et comme porteur de pièces pour le sieur Jean-Baptiste Desper, maître perruquier à Paris, principal locataire de la maison où il demeure à Paris, lequel nous a représenté la grosse d'un bail à loyer passé devant maître Dubois, qui en a minute, et son confrère, notaires à Paris, du 16 octobre 1758, fait par ledit sieur Desper à la demoiselle Madeleine-Sophie Arnould, fille usante et jouissante de ses droits pour trois, six ou neuf années, d'un premier appartement de ladite maison moyennant deux mille quatre cents livres par année, et une ordonnance de Monsieur le Lieutenant civil, signée Le Noir, rendue sur référé en son hôtel le 10 du présent mois, scellée et signifiée, portant entre autres choses, attendu le défaut de paiement en deniers ou quittances valables de la somme de deux mille quatre cents livres par ladite demoiselle Arnould audit sieur Desper pour une année de loyer dudit appartement, permission de continuer la saisie commencée de ladite demoiselle Arnould et qu'à cet effet elle fera tenue de faire ouverture de ses portes, coffres, commodes, armoires, sinon qu'ils feront ouverts par un ferrurier en présence de deux voisins et de nous commissaire du quartier; pour l'exécution de laquelle ordonnance et le nouveau refus fait par

(1) Pour plus de détails, voir le livre de MM. de Goncourt intitulé : *Sophie Arnould*.

ladite demoiselle Arnould d'ouverture de ses portes, coffres, commodes et armoires, ledit sieur comparant nous requiert de nous transporter à l'instant avec lui audit appartement pour être présent à l'ouverture desdites portes et à la continuation de ladite saisie; requérant acte de ses comparution, dire, réquisition et représentation desdites deux pièces et poursuites que nous lui avons rendues ainsi qu'il le reconnoît, élevant domicile pour ledit Desper chez le sieur Brotier, huissier en l'Amirauté du Palais, demeurant rue de la Grande-Truanderie. Signé : Delamarre.

Sur quoi nous commissaire fusdit avons audit sieur Delamarre, audit nom, donné acte de ses comparution, etc., et en conséquence sommes à l'instant, avec lui et ses assistans, transporté fusdite rue de Richelieu en la fusdite maison, où, étant monté au premier étage, ledit sieur Delamarre après avoir observé les formalités prescrites par l'ordonnance, et une domestique ayant fait ouverture de la porte de l'appartement, sommes entré dans une chambre ayant vue sur ladite rue et ledit sieur Delamarre a, à la requête du sieur Desper, sur ladite demoiselle Arnould, en vertu dudit bail à loyer et en conséquence de ladite ordonnance, procédé à la continuation de la saisie-exécution par lui encommencée ainsi qu'il paroît par son procès-verbal.

Et après que ledit Delamarre n'a plus rien trouvé à saisir, il a laissé tous les meubles et effets saisis et exécutés par ses procès-verbaux en la garde et possession de Monsieur Chevalier, marchand fruitier, demeurant rue Traversière, paroisse St-Roch, lequel, à ce présent, s'en est volontairement chargé comme dépositaire et a promis d'en faire la représentation toutes et quantes en sera requis.

Signé : THIÉRION; DELAMARRE.

(Archives nationales, Y, 10,876.)

## II

1768. — 28 et 30 juin; 2 juillet.

*Mlle Sophie Arnould est nommée tutrice des trois enfants qu'elle a eus du comte de Lauragais.*

Par-devant les Conseillers du Roi, notaires au Châtelet de Paris, soussignés, furent présens les amis, à défaut de parens d'Auguste-Camille, né le 28 août 1761, Antoine-Constant, né le 16 octobre 1765 et Alexandrine-Sophie, née le 7 mars 1767, tous trois enfans naturels de demoiselle Madeleine-Sophie



Arnould, fille majeure, comparant par messire Ferdinand-Jérôme de Beauvau, brigadier des armées du Roi, demeurant à Paris, rue Royale, à la barrière Blanche, paroisse St-Pierre de Montmartre ; messire Adrien-Jean-Charles chevalier de Launay, lieutenant de grenadiers au régiment des gardes françoises, demeurant à Paris, rue Basse-du-Rempart, paroisse de la Madeleine-de-la-Ville-l'Évêque ; sieur Charles-François Roger, ancien chirurgien aide-major des armées du Roi, demeurant à Paris, rue Neuve et paroisse St-Eustache ; sieur Charles-Jacques Laurent, maître paulmier à Paris, y demeurant rue du Jour, paroisse St-Eustache ; sieur Ennemond Cayrel, commissionnaire en soie, demeurant à Paris, rue François, paroisse St-Eustache ; sieur Jean Garnier, bourgeois de Paris, y demeurant mêmes rue et paroisse, et maître Jules-Marie Arnould (1), procureur au Châtelet de Paris, demeurant aussi mêmes rue et paroisse.

Ladite demoiselle Arnould, demeurant à Paris, rue du Dauphin, paroisse St-Roch, pour ce présente, a représenté que très-haut et très-puissant seigneur Monseigneur Louis-Léon-Félicité de Brancas, comte de Lauraguais, père naturel desdits trois enfans, pour assurer leur subsistance, se propose de leur faire une donation pour l'acceptation de laquelle il est nécessaire de nommer un tuteur auxdits enfans.

Sur quoi, lesdits sieurs comparans ont fait et constitué leur procureur général et spécial maître..... procureur audit Châtelet auquel ils donnent pouvoir de pour eux et en leur nom comparoître en l'hôtel et par-devant Monsieur le Lieutenant civil audit Châtelet et là, après avoir fait le serment en tel cas requis, ainsi qu'ils ont présentement fait es mains desdits notaires soussignés, dire et déclarer qu'ils sont d'avis que ladite demoiselle Arnould soit élue et nommée tutrice desdits trois mineurs à l'effet de régir et gouverner leurs personnes et biens et nommément d'accepter la donation que ledit seigneur comte de Lauraguais est sur le point de leur faire et sous les conditions qu'il jugera à propos d'y apposer, passer et signer tous actes, élire domicile et faire à ce sujet tout ce qui sera nécessaire, etc.

Fait et passé à Paris esdites demeures des parties, l'an 1768, le 28 juin, et ont signé :

Signé : M. S. ARNOULD ; LE CHEVALIER DE BEAUVAU ; LE CHEVALIER DE LAUNAY ; C. F. ROYER ; E. CAYREL ; C. J. LAURENT ; J. GARNIER ; ARNOULD ; JOURDAIN ; DUPRÉ.

L'an mil sept cent soixante-huit, le trente juin, nous Jean-François Dufour,

---

(1) Le procureur Arnould était l'oncle de la célèbre actrice.

Lieutenant civil au Châtelet de Paris, difons que ladite demoifelle Arnould eft et demeurera tutrice defdits trois mineurs à l'effet de régir et gouverner leurs perfonnes et biens et, en cette qualité, autorifée à l'effet d'accepter la donation que ledit fleur comte de Lauraguais eft fur le point de leur faire, etc.

Et le deux du mois de juillet de ladite année eft comparue devant nous ladite demoifelle Arnould, laquelle a accepté ladite charge de tutrice aux effets ci-deffus, a fait le ferment accoutumé et a figné.

Signé : M. S. ARNOULD.

(Archives nationales, Y, 4,916.)

### III

1768. — 9 juillet.

*Donation faite par le comte de Lauraguais d'une rente et pension viagère de 2,000 livres à M<sup>lle</sup> Sophie Arnould et d'une rente de 1,500 livres à chacun des trois enfans qu'il avait eus d'elle.*

A tous ceux qui ces présentes lettres verront, Anne-Gabriel-Henri-Bernard de Boullainvilliers, chevalier, feigneur de Paffy, etc., prévôt de la ville et vicomté de Paris, falut, favoir faifons que par-devant maîtres Bernard Maigret et Charles-François Dupré jeune, confeillers du Roi, notaires au Châtelet de Paris, fouffignés, furent présens très-haut et très-puiffant feigneur Monfeigneur Louis-Léon-Félicité de Brancas, comte de Lauraguais, demeurant à Paris à l'hôtel de Brancas, rue de l'Université, paroiffe St-Sulpice, d'une part; et demoifelle Madeleine-Sophie Arnould, fille majeure, demeurant à Paris, rue du Dauphin, paroiffe St-Roch, tant en fon nom que comme tutrice de Augufte-Camille, né le 27 août 1761, Antoine-Constant, né le 16 octobre 1764, et Alexandrine-Sophie, née le 7 mars 1767, tous trois enfans naturels, élue en ladite qualité et fpécialement autorifée à l'effet des présentes, de l'avis des amis defdits mineurs homologué par fentence du Châtelet de Paris du 30 juin de la présente année, au bas de laquelle elle a accepté ladite charge le 2 du présent mois, le tout regiftré par Legras, greffier, d'autre part : Lesquels ont dit que par contrat paffé devant Dupré jeune, l'un des notaires fouffignés, qui en a la minute, et fon confrère, notaire à Paris, le 6 août 1765, ledit feigneur comte de Lauraguais a constitué à ladite demoifelle Arnould fix mille livres de rente et pension viagère à la charge de faire les dépenses néceffaires pour



l'entretien et éducation des deux premiers desdits enfans, soit pour prendre des mesures et pour leur faire un sort particulier et personnel en cas d'extinction de ladite rente viagère par le décès de ladite demoiselle Arnould ; que ladite Alexandrine-Sophie étant née depuis cette circonstance et le désir de pourvoir d'une manière stable au sort desdits trois enfans et à leur subsistance, oblige ledit seigneur comte de Lauraguais de faire de nouveau et de donner une nouvelle forme et une plus grande étendue à la donation qu'il avoit faite à ladite demoiselle Arnould par ledit acte du 6 août 1765, en conséquence ledit seigneur comte de Lauraguais a donné et donne par ces présentes, promet et s'oblige de garantir, fournir et faire valoir : 1<sup>o</sup> à ladite demoiselle Arnould personnellement deux mille livres de rente et pension viagère et à chacun desdits Auguste-Camille, Antoine-Constant et Alexandrine-Sophie quinze cents livres de rente et pension viagère, le tout franc et exempt de la retenue des impositions royales présentes et à venir, payables aux quartiers de l'an ordinaires et accoutumés dont le premier, qui a commencé à courir du 1<sup>er</sup> avril de la présente année, est échu au premier du présent mois et a été payé à ladite demoiselle Arnould qui en a donné une quittance particulière, et le second échéra et fera payé au 1<sup>er</sup> octobre prochain et ainsi de suite pendant la vie de ladite demoiselle Arnould et desdits trois enfans, chacun pour ce qui le concerne, ce qui a été accepté par ladite demoiselle Arnould éddits noms. Au paiement desquelles rentes et pensions viagères ledit seigneur comte de Lauraguais affecte et hypothèque spécialement et uniquement la terre, seigneurie et marquisat de Franconville, et se réserve la libre disposition de tous ses autres biens présens et à venir. La présente donation faite sous condition que ladite demoiselle Arnould jouira seule et touchera sur ses simples quittances toutes lesdites rentes et pensions viagères, savoir celles créées au profit de ses deux enfans mâles, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de 20 ans accomplis, à compter duquel temps ils entreront en jouissance et les toucheront sur leurs quittances, et celle créée au profit de ladite demoiselle sa fille, jusqu'à l'âge de 25 ans accomplis, auquel temps elle en jouira aussi avant qu'elle ne soit mariée, car audit cas de mariage, il lui sera payé pour le rachat de ladite rente et pension viagère, la somme de 3,000 livres dont ledit seigneur comte de Lauraguais lui a fait don, que ladite demoiselle mère, en ladite qualité, accepte. Plus à la charge, par ladite demoiselle Arnould, d'entretenir, nourrir et éduquer sesdits enfans auxquels elle ne fera pas tenue de rendre compte de ses jouissances. Et enfin, la présente donation est faite parce que telle est la volonté dudit seigneur comte de Lauraguais, etc.

Fait et passé à Paris, en l'étude, l'an 1768, le 9 juillet avant midi, etc.

(Archives nationales, Y, 425.)

## IV

1777. — 8 avril.

*M<sup>lle</sup> Sophie Arnould s'engage à payer annuellement 300 livres à M<sup>lle</sup> Anne-Marie Collard, sa nièce, jusqu'à son mariage ou sa majorité.*

Par-devant les conseillers du Roi, notaires au Châtelet de Paris, soussignés, fut présente demoiselle Madeleine-Sophie Arnould, fille majeure, pensionnaire du Roi, demeurant à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, paroisse St-Eustache, laquelle voulant donner des témoignages de son amitié à la demoiselle Collard, sa nièce, ci-après nommée, a, par ces présentes, fait donation entre-vifs et promis payer, fournir et faire valoir à demoiselle Anne-Marie Collard, fille mineure du sieur Pierre Collard, marchand traiteur à Paris, et demoiselle Rosalie Arnould (1), son épouse, et accepté pour elle par sieur Jean Arnould, ancien maître traiteur à Paris, aïeul maternel de ladite mineure, demeurant à Ménilmontant, paroisse de Bagnolet, à ce présent, 300 livres de pension annuelle, que ladite demoiselle Arnould promet et s'oblige de payer par chacun an, en quatre payemens égaux, aux quartiers ordinaires, dont le premier à compter du premier du présent mois échoira et le paiement s'en fera le 1<sup>er</sup> juillet prochain, le second le 1<sup>er</sup> octobre suivant et ainsi continuer de trois mois en trois mois jusqu'au jour de l'établissement par mariage de ladite demoiselle Collard ou jusqu'à celui de sa majorité si elle ne se marie pas avant, à compter du jour duquel mariage ou de ladite majorité, ladite demoiselle Arnould demeurera quitte et ses biens déchargés du paiement de ladite pension qui fera par elle jusqu'alors payée sur les quittances de maître Arnould, procureur au Châtelet, son oncle, pour être par lui remise à ladite demoiselle Collard, mère, et sur ses simples quittances, si ladite mineure, sa fille, demeure chez elle, soit aux personnes chez lesquelles elle pourra être en pension ou en apprentissage, etc.

Fait et passé, savoir à l'égard de ladite demoiselle Arnould, à Paris, en l'étude, et à l'égard dudit sieur Arnould, en sa demeure audit lieu de Ménilmontant, banlieue de Paris, l'an 1777, le 8 avril avant midi, etc.

(Archives nationales, Y, 448.)

---

(1) Rosalie Arnould, sœur de M<sup>lle</sup> Sophie Arnould, était née à Paris le 24 juillet 1741. Elle était musicienne de la chambre du Roi et obtint en cette qualité une pension de 1,000 livres en 1780.

## V

1780. — 1<sup>er</sup> août.*Brevet d'une pension de 4,000 livres accordée par le Roi à M<sup>lle</sup> Sophie Arnould.*

Brevet d'une pension de 4,000 livres, en faveur de la demoiselle Madeleine-Sophie Arnould, née le 13 février 1740, à Paris, et baptisée le lendemain dans la paroisse Saint-Roch de ladite ville. Cette pension composée des objets ci-après : appointemens de 2,000 livres qui lui ont été conservés sur le fonds ordinaire des menus plaisirs sans retenue, à titre de retraite, en qualité de musicienne ordinaire de la chambre du Roi, le 1<sup>er</sup> janvier 1779 ; une gratification annuelle de 2,000 livres aussi sans retenue, qui lui a été accordée sur les dépenses extraordinaires desdits menus plaisirs, en considération de ses services.

## PIÈCES JOINTES AU BREVET.

1. — *Acte de baptême de M<sup>lle</sup> Sophie Arnould.*

Extrait des registres de la paroisse St-Roch, à Paris : L'an mil sept cent quarante, le quatorze février, Magdeleine-Sophie, fille de Jean Arnould, officier d'office, présent, et de Rose-Marguerite Laurent, sa femme, née hier, rue Louis-le-Grand, en cette paroisse, a été baptisée. Le parrain Louis Le Vasseur, directeur dans les fermes du Roi, rue Coq-Héron, paroisse St-Eustache ; la marraine Magdeleine Chevalier, fille majeure, rue du Mail, s<sup>u</sup>s<sup>u</sup>sdite paroisse.

2. — *Déclaration en partie autographe de M<sup>lle</sup> Sophie Arnould, relative à sa pension.*

Demoiselle Magdeleine-Sophie Arnould, pensionnaire du Roy, née le treize février mil sept cent quarante, à Paris, baptisée le quatorze dudit mois dans la paroisse St-Roch, demeurant à présent à Paris, rue de la Chaussée-d'Antin, paroisse St-Eustache, déclare avoir obtenu du Roy (1) deux mille

---

(1) Tout ce qui suit ce mot est écrit par M<sup>lle</sup> Sophie Arnould.

livres d'appointemens et deux mille livres de gratifications annuelle fur les fonds extraordinaires des menus plaisir, le tout payée sans retenue et dont il luy reste due environs sept quartiers jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre de la présente année 1780.

Fait à Paris, ce 3 aoust 1780.

Signé : SOPHIE ARNOULD.

(Archives nationales, O<sup>1</sup> 666.)

## VI

1780. — 14 novembre.

*Extrait du contrat de mariage de Pierre-Nicolas André de Murville et de M<sup>lle</sup> Alexandrine-Sophie Arnould, fille naturelle de M<sup>lle</sup> Sophie Arnould et du comte de Lauraguais.*

Du contrat de mariage passé devant Alleaume, notaire à Paris, du 14 novembre 1780, entre M. Pierre-Nicolas André de Murville, bachelier en droit, demeurant à Paris, rue Traversière-St-Honoré, paroisse St-Roch, fils majeur de 27 ans passés de défunt fleur Nicolas-Charles André, intéressé dans les affaires du Roi, et de demoiselle Jeanne Fiffallier, décédée, son épouse, contractant pour lui et en son nom, d'une part; et demoiselle Madeleine-Sophie-Arnould, fille majeure, pensionnaire du Roi, demeurant à Paris, rue et chaussée d'Antin, paroisse St-Eustache, stipulant au nom et comme tutrice et pour demoiselle Alexandrine-Sophie Arnould, mineure, âgée de 13 ans et demi passés, demeurant chez ladite demoiselle Arnould, à ce présente et de son consentement, contractante sous l'autorisation de ladite demoiselle Arnould, majeure, en ladite qualité..., ladite demoiselle Arnould, nommée et élue en ladite qualité de l'avis de parens de ladite demoiselle, mineure, homologué par sentence rendue par M. le Lieutenant civil au Châtelet de Paris, du 30 juin 1768, etc., et encore ladite demoiselle Arnould, spécialement autorisée à l'effet de stipuler pour ladite demoiselle mineure au contrat des conditions civiles du mariage d'entre elle et ledit fleur de Murville, de convenir qu'ils ne feroient point communs en biens, que ladite mineure jouira parti-



culièrement de ceux à elle appartenant, de l'apport de la dot de ladite mineure et de toutes conditions y relatives, de régler le douaire, le gain de survie ou préciput en faveur du survivant pour le cas où il y auroit des enfans et dans le cas où il n'y en auroit point au jour du décès du premier mourant ou qu'ils viendroient à décéder ensuite en minorité, faire profession en religion ou autrement sans avoir pu valablement disposer, ladite demoiselle Arnould aussi autorisée en ladite qualité à faire et accepter pour ladite mineure toutes donations entre-vifs en usufruits, même en toute propriété, qui pourroient être convenus entre lesdits futurs aux charges et clauses et conditions qui y seroient apposées et à assister ladite mineure, être présente et consentir à la célébration dudit mariage, etc., d'autre part, a été extrait ce qui suit : Il est expressément convenu que lesdits sieur et demoiselle futurs époux ne feront point communs en biens meubles ni immeubles, dérogeant à cet effet aux dispositions de la coutume de cette ville et de toute autre portant établissement de communauté de biens entre mari et femme dans l'étendue desquelles ils pourront posséder des biens et par suite chacun acquittera les dettes qu'il peut ou pourra devoir sans que l'autre puisse en être aucunement tenu. Article 7 : Le survivant desdits sieur et demoiselle futurs époux aura et prendra à titre de gain de survie tels des biens meubles et effets de la succession du prédécédé qu'il jugera à propos, suivant la prise de l'inventaire et sans crue jusqu'à concurrence de la somme de cinq mille livres, ou cette somme en deniers comptans à son choix. Article 8. Dans le cas où au jour du décès du premier mourant il n'y auroit aucun enfant vivant ni à naître dudit mariage, et même dans celui où y en ayant ils viendroient ensuite à décéder en minorité, faire profession en religion ou autrement sans avoir pu valablement disposer, lesdits sieur et demoiselle futurs époux, ladite demoiselle future épouse assistée et autorisée spécialement de ladite demoiselle Arnould, sa tutrice, et même cette dernière en cette qualité, se sont fait par ces présentes, donation entre-vifs, mutuelle et réciproque et au survivant desdits sieur et demoiselle futurs époux, de l'universalité de tous les biens meubles et immeubles, acquets, propres et autres de toute nature en quelques lieux qu'ils soient situés et dus qui se trouveront appartenir au premier mourant au jour de son décès, pour par le survivant en jouir en toute propriété comme bon lui semblera, lesdits sieur et demoiselle futurs époux réservant cependant audit premier mourant la faculté de pouvoir disposer sur les biens qu'il délaissera d'une somme de 12,000 livres, par donation ou autrement. En cas de non-disposition du tout ou partie de laquelle somme, elle demeurera comprise, ou la portion dont ils n'auront pas disposé, en la donation universelle ci-dessus, etc.

## VII

1785. — 19 octobre.

*Plainte portée par Alexandrine-Sophie Arnould, fille de M<sup>lle</sup> Sophie Arnould, contre Pierre-Nicolas André de Murville, son mari, qui la rouait de coups.*

L'an 1785, le mercredi 19 octobre du matin, nous, Gilles-Pierre Chenu, etc., ayant été requis, fommés transporté rue du faubourg Montmartre, près et au-dessus de la rue Bergère, en une maison à l'enfigne de la Boule rouge, où étant monté au deuxième étage au fond de la cour, et entré dans une chambre donnant sur ladite cour et occupée par la femme Jobart, garde de femmes en couches, y avons trouvé et est comparue par-devant nous, dame Alexandrine-Sophie Arnould, mineure, épouse non commune en biens, suivant son contrat de mariage, du sieur Pierre-Nicolas André de Murville, bachelier en droit, elle demeurant dans ladite maison où nous fommés : Laquelle nous a dit que depuis qu'elle a eu le malheur d'épouser ledit sieur de Murville, il y a environ cinq ans, elle n'a pas eu un moment de repos avec lui. Persécutée sans cesse et sans sujet par cet homme dur et impérieux, elle a employé, mais inutilement, tous les moyens possibles pour le ramener à des sentimens plus honnêtes. Non content de l'avoir trompée avant son mariage sur sa fortune et son caractère, il l'a, dès le commencement de leur union, accablée d'injures et de mauvais traitemens : elle s'est néanmoins prêtée en 1782 à l'arrangement de ses affaires et au paiement de huit mille et tant de livres de dettes criardes qu'il avoit, pour lesquelles il l'a fait engager et même déléguer deux parties de rentes de 1,900 livres au total, à elle appartenantes, jusqu'à l'entier paiement de cet objet, c'est-à-dire pendant près de cinq ans, ce à quoi elle s'est prêtée, imaginant que ces dettes pouvoient être la cause de ses mauvais procédés pour elle et se flattant, qu'elle le tirant d'embarras par son engagement, elle feroit moins malheureuse à l'avenir. Mais elle a été trompée dans son espérance : le sieur de Murville, loin de lui tenir compte du sacrifice qu'elle venoit de faire, n'en a été ni moins brutal ni moins impérieux ; il a continué ses mêmes mauvais procédés et ses excès ; il l'a plusieurs fois frappée à la suite de scènes affreuses au fù de quantité de monde, qui en ont parlé assez ouvertement, gémissant sur son sort. Elle n'a opposé aux violences de son mari que douceur, prévenances et elle a toujours patienté aux dépens même de sa santé. Elle a éprouvé une

maladie longue provenant des excès de son mari et des chagrins affreux qu'elle en a ressentis, elle feroit prier de misère et de faute de secours sans l'aide et les bontés de sa tutrice qui l'a retirée chez elle et en a eu tous les soins possibles pendant onze mois. Cette maladie a été la suite d'une scène que ledit sieur de Murville est venu faire à la plaignante le jour de sa première couche chez sa tutrice où elle étoit alors, et dans le moment de l'accouchement, en lui disant sans aucun égard pour la circonstance, que ses meubles étoient saisis, qu'elle n'avoit plus de demeure, qu'il étoit sans argent et qu'elle n'avoit qu'à faire comme elle pourroit en en faisant demander dans ses connoissances, ce dont elle fut frappée au point qu'elle a été aux portes de la mort et administrée trois jours après cette scène. Son mari a encore imaginé, pour ajouter à ses mauvais procédés, de disposer ou vendre tous les meubles et effets de la plaignante après avoir vendu ou sequestré les siens, de façon qu'il est aujourd'hui sans asile, logé chez un ami, et elle réduite à être venue faire il y a environ cinq semaines ses couches dans ladite chambre où nous sommes, dénuée de tout et sans savoir son fort à venir d'après la délégation que son mari lui a fait faire de ses rentes, étant malade et ayant besoin de secours prompts pour se garantir de la perte d'un œil où son mari l'a blessée considérablement en la frappant au risque de la tuer. Et comme les jours de la comparante feroient dans le plus grand danger, vis-à-vis de son mari naturellement brutal ainsi qu'elle l'a éprouvé quantité de fois, qu'elle fait qu'il est dans l'intention de la faire revenir avec lui dans une chambre garnie où elle périroit inmanquablement sous ses coups, et qu'elle a le plus grand intérêt de prévenir l'effet de ses menaces et la continuité de ses violences en se pourvoyant en justice pour parvenir à sa séparation de corps, elle nous rend la présente plainte des faits ci-dessus et nous fait toutes protestations nécessaires contre une lettre que son mari est venu la forcer de lui écrire il y a quelque tems dans ladite chambre la veille de ses couches, étant seule avec lui, du contenu de laquelle elle ne se souvient pas trop si ce n'est qu'il se fait traiter de mon cher ami, et l'a contrainte de lui convenir qu'il a redoublé de bons procédés pour elle depuis le délabrement de sa fortune, la lui ayant dictée pour lui servir, ainsi qu'il le lui a dit, en cas qu'elle s'avisât jamais de vouloir faire quelque chose contre lui en justice, ce à quoi elle s'est d'abord refusée, mais qu'elle a été forcée de faire d'après les mémoires de son mari si elle persistoit dans son refus. Desquelles plainte et protestations qu'elle nous eût faites plus tôt si son état le lui eût permis, elle nous a requis acte.

Signé : CHENU ; A. S. ARNOULD.



## VIII

1786. — 13 avril.

*Nouvelle plainte d'Alexandrine-Sophie Arnould, fille de M<sup>lle</sup> Arnould,  
contre Pierre-Nicolas André de Murville, son mari.*

L'an 1786, le jeudi 13 avril, deux heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous, Gilles-Pierre Chenu, etc., est comparue dame Alexandrine-Sophie Arnould, mineure, épouse non commune en biens, suivant son contrat de mariage, du sieur Pierre-Nicolas André de Murville, bachelier en droit, demeurant rue Montmartre, hôtel d'Artois garni : Laquelle en suivant la plainte par elle à nous rendue le 19 octobre dernier, nous a de nouveau rendu plainte et dit que son mari, instruit de la résolution où elle étoit de se pourvoir en justice pour obtenir sa séparation de corps d'avec lui, d'après les mauvais procédés qu'il n'a cessé d'avoir pour elle depuis leur mariage, l'ayant réduite à la plus affreuse misère en vendant ses meubles et effets et la faisant s'engager au payement de ses dettes pour lesquelles il lui a fait déléguer ses rentes pendant plusieurs années, a mis tout en œuvre pour l'adoucir et lui faire perdre de vue son projet sous la promesse d'un avenir heureux, de réparer ses torts et de lui procurer de l'aïssance. La plaignante a hésité quelques tems connoissant le caractère de son mari ; mais, cédant enfin, elle a bien voulu encore courir les risques de rentrer avec lui. Il l'a logée en chambre garnie où ils sont encore, et bien loin de lui procurer l'aïssance de la vie, il n'a pas même fourni au nécessaire, s'en allant tous les jours manger en ville, sans s'inquiéter de quoi vivroit la plaignante qui a été forcée d'aller tous les jours vivre chez sa tutrice, qui a fourni à ses autres besoins sans que ledit sieur de Murville se soit inquiété qui prenoit soin d'elle et sans lui avoir donné un fol. Il a même poussé ses mauvais procédés jusqu'à refuser le payement des mois de nourrice de leur enfant, de façon que cette même tutrice, venant au secours de la plaignante, les a bien voulu payer. Plusieurs fois même, sur les représentations de la plaignante, qu'elle ne pouvoit vivre de cette façon et qu'il falloit absolument qu'il lui donnât quelque argent, il est entré en fureur et l'a maltraitée tant en propos que voies de fait, à quoi la plaignante n'a jamais répondu que par ses larmes ; mais, il y a environ une heure, le sieur de Murville, sans aucun motif raisonnable, lui a fait une scène affreuse,



l'a traitée de sacrée g. . . . ., de coquine et de b. . . . . dont il étoit bien las, qu'il la f. . . . . à la porte. Elle a d'abord patienté en ne lui répondant point ; mais, sur ses menaces réitérées de l'affommer et après lui avoir porté plusieurs coups de poing et de pied, elle lui a représenté qu'il avoit été mal à lui d'avoir empêché sa demande en séparation, de l'avoir tant priée de revenir avec lui pour la traiter aussi mal et sans sujet, qu'au surplus elle verroit, quand il feroit jour, à lui donner satisfaction et à prendre un parti. « Tu me raisannes, je crois », a-t-il dit, « sacrée g. . . . ., f. . . . .-moi le camp tout à l'heure ! » L'a saisie violemment par le bras droit et avec tant de force qu'elle en a la marque rouge ainsi qu'elle nous l'a fait apparoir, et la lèvre supérieure enflée, ce qu'elle nous a dit provenir des coups de poing qu'il lui a donnés, l'a arrachée de sa chambre et mise à la porte à une heure du matin ; procédé d'autant plus affreux que c'est l'exposer à toutes sortes de dangers. Et comme la plaignante ne peut espérer de pouvoir jamais vivre en paix avec ledit sieur de Murville, vis-à-vis duquel ses jours ne sont pas en sûreté, elle est venue nous rendre plainte des faits ci-dessus. Déclarant qu'elle va se retirer avec sa femme de chambre dont elle est accompagnée, chez sa tutrice jusqu'à ce qu'elle puisse obtenir l'appui de la justice pour se placer dans un couvent et poursuivre sa séparation de corps. Dont et de quoi elle nous requiert acte, etc.

Signé : A. S. ARNOULD ; CHENU.

(Archives nationales, Y, 11,602.)

## IX

1789. — 21 janvier.

*Plainte rendue par M<sup>lle</sup> Sophie Arnould, pensionnaire de l'Académie royale de musique, contre un voleur qui avait dévalisé sa maison de campagne à Clichy(1).*

L'an 1789, le mercredi 21 janvier, neuf heures et demie du soir, en notre hôtel et par-devant nous Jean-Baptiste-Philippe Dubois, etc., est comparu sieur Louis Lafleur, fergent de la garde de Paris, de poste à Clichy-la-Garenne : Lequel nous a fait rapport qu'ayant été requis à son poste il s'est transporté à la barrière de Clichy où les commis de cette barrière lui ont

(1) J'ai publié ce document dans le *Moniteur du Bibliophile*, numéro du mois de mai 1880.

remis un particulier qu'ils ont arrêté passant plusieurs paquets d'effets qui leur ont paru suspects et que ledit particulier est convenu en présence du comparant d'avoir volés avec effraction en une maison à Clichy-la-Garenne occupée par la demoiselle Arnould, le comparant a conduit le particulier par-devant nous où le sous-brigadier de ladite barrière s'est rendu pour nous faire la déclaration de ce qui s'est passé en son bureau avec la représentation des effets dont ledit particulier a été trouvé faisi et être ordonné ce que de raison.

Signé : LAFLEUR.

Est ensuite comparu sieur Fidèle-Armand Potelle, sous-brigadier des fermes du Roy, de poste établi à la barrière de Clichy où il demeure : Lequel nous a déclaré que ce soir à huit heures un quart le particulier arrêté s'est présenté pour entrer dans Paris par la barrière Clichy étant chargé de trois paquets qu'il portoit sur ses épaules et sous son bras : Le comparant lui a demandé s'il avoit quelque chose à déclarer contre les ordres de Sa Majesté, il lui a répondu qu'il n'avoit rien à déclarer, que c'étoit du linge blanc que le jardinier de la maison de campagne de la demoiselle Arnould à Clichy lui avoit remis pour porter à son domicile rue Bergère. Le comparant lui a représenté qu'il étoit trop tard pour porter des effets à Paris, qu'il étoit à présumer qu'il les avoit volés et que cela paroissoit d'autant plus certain que les effets renfermés dans les paquets étoient en mauvais ordre. Ledit particulier ayant persisté dans son dire, le comparant l'a fait entrer dans le bureau pour y vérifier les effets et ayant trouvé au lieu de linge blanc, ainsi que ledit particulier l'avoit annoncé, différentes sortes d'effets en hardes, linges, argenterie, porcelaine et autres, il a retenu le tout et fait requérir la garde entre les mains de laquelle il a remis ledit particulier qui alors est convenu d'avoir volé tous lesdits effets en la maison de la demoiselle Arnould où il s'étoit introduit en forçant les portes avec le ciseau et le marteau qui se sont trouvés dans l'un des paquets. Nous représentant le comparant lesdits trois paquets contenant les effets ci-après détaillés, savoir : quatre chemises de lin ou batiste dont trois rayées et une unie, cinq robes de batiste dont trois unies et deux rayées, quatre taies d'oreiller garnies de mouffeline, trois jupons de basin des Indes blanc à mille raies, un déshabillé de toile de Jouy fond rose rayé blanc, deux autres jupons de basin dont un garni, un pierrot et son jupon de perse fond blanc à fleurs et garni d'effilé, deux jupons de piqure angloise, garnis de mouffeline, un jupon de mouffeline rayée, un autre de batiste, trois autres de toile de coton angloise garnis d'effilés, deux carcasses de jupon de taffetas bleu, un jupon de mouffeline des Indes à pois brodée et à double garniture, un autre de mouffeline rayée à mille raies, dix pierrots tant en

mouffeline que batiste et toile de coton, deux camifoles de nuit de mouffeline dont une rayée, un pierrot de taffetas rayé bleu et puce, deux gilets de taffetas bleu, deux autres de toile de coton, une paire de poches de basin, une paire de bas de coton, un tablier de cuisine à cordon, trois chemises de toile de coton, cinq mouchoirs de poche blancs dont quatre de toile et un de batiste, une paire de draps de domestique, trois chemises de fauteuil de toile grise, un mauvais tablier de cuisine marqué ainsi que tout le linge ci-dessus des lettres S. A. en coton rouge, un paquet de morceaux de différentes étoffes de soie pour meubles, deux paires de flambeaux de cuivre argenté avec trois bobèches, un moutardier d'argent garni d'une pierre bleue de composition et portant un chiffre formé des lettres S. A., une cuillère à moutarde de porcelaine, un étui de maroquin vert renfermant deux carafons avec leurs bouchons et un verre de cristal, deux plateaux à bouteilles de bois à tours de cuivre argenté, trois tasses de porcelaine blanche dont deux cassées et une tasse avec la soucoupe de porcelaine et la soucoupe écornée. Nous représentant aussi le comparant un marteau et un ciseau qui ont été trouvés dans un paquet. Dont et de quoi il nous a fait la présente déclaration.

Signé : POTELLE.

Est aussi comparue demoiselle Sophie Arnould, fille majeure, pensionnaire du roi, demeurant à Paris, rue St-Honoré, paroisse St-Roch : laquelle nous a déclaré qu'ayant été instruite qu'un particulier s'étoit introduit en sa maison de campagne à Clichy-la-Garenne, rue Royale, y avoit volé différens objets et avoit été arrêté et conduit par-devant nous, elle s'est rendue en notre hôtel et après avoir examiné tous les effets détaillés en la déclaration du sieur Potelle ci-dessus et des autres parts, elle les a reconnus pour lui appartenir et lui avoir été pris effectivement en sa maison de campagne à Clichy-la-Garenne.

Signé : SOPHIE ARNOULD.

Desquels comparutions, rapport et déclaration nous commissaire susdit avons donné acte aux sieurs Lafleur, Potelle et à la demoiselle Arnould et avons fait comparoître le particulier arrêté à l'interrogatoire duquel nous avons procédé ainsi qu'il suit : Premièrement interrogé de ses noms, surnoms, âge, pays de naissance, qualité et demeure ?

A répondu, après serment par lui prêté de dire vérité, se nommer François Bonpas, âgé de 23 ans, natif de Mortagne en Anjou, compagnon menuisier sans ouvrage depuis le huit décembre dernier qu'il est sorti de chez le sieur



Morisseau, maître menuisier rue de Grenelle faubourg St-Germain, et logeant actuellement rue Dauphine, chez le sieur Godin, aubergiste et logeur.

Interrogé si cejourd'hui dans la foirée il ne s'est pas introduit en une maison située à Clichy-la-Garenne, rue Royale, appartenant à la demoiselle Arnould et s'il n'y a pas pris les effets contenus dans les trois paquets dont il a été trouvé faisi ?

A répondu qu'il est vrai que ce soir à six heures et demie ils s'est introduit dans la maison de la demoiselle Arnould à Clichy-la-Garenne, en montant le long d'un treillage appliqué contre le mur du jardin, près le pavillon, et en passant par une lucarne donnant dans un office ; que de cet office il est monté dans une pièce au premier étage où, après s'être procuré de la lumière avec un briquet et de l'amadou qu'il avoit emporté, il a ouvert en la forçant une armoire dans laquelle il a pris tous les effets contenus dans les trois paquets dont il a été trouvé faisi à l'exception des flambeaux, moutardier, plateaux à bouteilles et tasses de porcelaine et aussi à l'exception de six petites timbales de vermeil et un outil d'ivoire à broder qu'il a sur lui, tous lesquels effets il a pris dans l'office par lequel il est entré dans la maison.

Interrogé s'il s'est introduit seul dans la maison de la demoiselle Arnould ou avec d'autres particuliers et quels sont leurs noms et demeures ?

A répondu qu'il s'est introduit tout seul dans la maison de la demoiselle Arnould et qu'il n'a aucun complice.

A lui représenté les effets contenus dans les trois paquets dont il a été trouvé faisi et interrogé s'il les reconnoît pour être ceux qu'il a pris dans la maison de la demoiselle Arnould ?

A répondu qu'il reconnoît tous ces effets pour être ceux qu'il a pris dans la maison de la demoiselle Arnould avec les six petites timbales et l'outil à broder qu'il a sur lui et que le marteau et le ciseau sont les outils dont il s'est servi pour forcer la porte de l'armoire.

Interrogé pourquoi il a répondu aux commis de la barrière de Clichy que les paquets contenoient du linge blanc que le jardinier de la maison de la demoiselle Arnould lui avoit remis pour les porter en sa demeure à Paris ?

A répondu que c'est un prétexte qu'il a imaginé pour passer lesdits effets à la barrière.

Ensuite avons fait fouiller le nommé Bonpas et sur lui s'est trouvé six petites timbales d'argent vermeil, un petit outil à manche d'ivoire à broder, une petite brosse de bois de rose et un tourne-vis.

Interrogé s'il a été en prison ou repris de justice ?

A répondu qu'il n'a jamais été en prison ou repris de justice.

Après quoi est de nouveau comparue la demoiselle Arnould ci-devant nommée, qualifiée et domiciliée ; laquelle en ajoutant à sa déclaration nous



a dit qu'elle reconnoît encore pour lui appartenir et lui avoir été pris comme les autres effets en sa maison de Clichy-la-Garenne les six petites timbales d'argent vermeil, le petit outil à broder et la petite brosse de bois rose trouvés sur le nommé Bonpas.

Signé : SOPHIE ARNOULD.

Ce fait, attendu ce qui résulte de tout ce que dessus, nous avons fait remettre par le sieur Lafleur le nommé Bonpas au sieur Denis Lehoux, inspecteur de police, pour le conduire en vertu des ordres dont il est porteur à la prison du Châtelet de Paris, etc.

Signé : LEHOUX ; DUBOIS (1).

(Archives nationales, Y, 12,644.)

## X

1789. — 23 janvier.

*Mlle Sophie Arnould se désiste de la plainte rendue par elle contre un nommé Bonpas qui avait dévalisé sa maison de Clichy.*

L'an 1789, le vendredi 23 janvier, heure de midi, en notre hôtel et par-devant nous Jean-Baptiste-Philippe Dubois, etc., est comparue demoiselle Sophie Arnould, fille majeure, pensionnaire du Roi, demeurant à Paris, rue St-Honoré, paroisse St-Roch : Laquelle nous a déclaré que sous le bon plaisir des magistrats, elle se désiste purement et simplement par ces présentes des déclarations par elle faites contenant reconnoissances de divers effets pris en sa maison de campagne à Clichy-la-Garenne et insérées dans un procès-verbal par nous dressé le 21 du présent mois. Consentant que ces déclarations demeurent nulles et sans effet comme non avenues ; que le nommé François Bonpas qui, en conséquence desdites déclarations et de ce qui résulte d'ailleurs dudit procès-verbal, a été constitué prisonnier à la prison du Châtelet, soit mis en liberté ; que l'écrou qui a été fait de sa personne soit biffé de tous registres et que tous ceux qui peuvent en être responsables en demeurent bien et

(1) Le lendemain Bonpas fut extrait de sa prison et conduit à Clichy, où le commissaire constata l'état des lieux et les effractions commises par l'accusé qui, du reste, avoua tout ce qui lui était reproché. Aussi la bonne Sophie Arnould ne voulut-elle pas la mort du pécheur et elle se désista de sa plainte comme on le verra par le document qui suit.

valablement quittes et déchargés, sous la condition expresse toutefois que le nommé Bonpas ne pourra exercer contre la comparante aucune poursuite ni répétition quelconque pour raison des faits dont il s'agit. Dont et de quoi la comparante nous a requis acte.

Signé : SOPHIE ARNOULD ; DUBOIS.

(Archives nationales, Y, 12,644.)

AUBERT (ANNE), danseuse, née vers 1754.

1773. — 25 janvier.

*Plainte portée par M<sup>lle</sup> Anne Aubert contre deux individus qui lui avaient volé une tabatière d'or.*

L'an 1773, le lundi 25 janvier, onze heures du soir, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparue Anne Aubert, fille, danseuse à l'Opéra, demeurant rue St-Honoré, près la rue du Roule, à l'image Ste-Geneviève : Laquelle nous a dit qu'hier sur les trois heures après midi, le nommé Jacquot, gagne-deniers, et sa femme, couturière, demeurant rue de Versailles, sont venus chez elle lui donner des nouvelles de son pays. La comparante leur a donné du tabac dans une tabatière d'or qu'elle a prise dans sa commode et l'y a remise aussitôt. Quelque tems après ils lui ont redemandé encore une prise, elle a voulu leur en donner une, mais elle n'a plus retrouvé sa tabatière. Comme il n'étoit entré personne chez elle que cet homme et cette femme, elle n'a pu soupçonner qu'eux de lui avoir volé sa tabatière. La femme s'est fouillée et déshabillée et a fait voir qu'elle ne l'avoit pas ; le mari a ôté son habit, mais il ne s'est pas fouillé, et la comparante ne les a fouillés ni l'un ni l'autre, de sorte qu'elle ne peut asseoir ses soupçons que sur ces deux personnes. Observe que sa tabatière est de forme carrée longue, gravée, à usage d'homme. De laquelle déclaration nous lui avons donné acte et a déclaré ne pouvoir signer étant incommodée de la vue.

Signé : CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,395.)

AUDIBERT (MARIE-ROSE PHANOTZI, dite), danseuse,  
née vers 1748.

## I

1766. — 23 octobre.

*Mlle Marie-Rose Phanotzi, dite Audibert, se plaint des injures et des calomnies dont elle est accablée par une demoiselle Desmarques, fille de mauvaise vie.*

L'an 1766, le jeudi 23 octobre, entre midi et une heure, en l'hôtel de nous Simon-Henri Dubuiffon, etc., est comparue demoiselle Marie Phanotzi, dite Audibert, danseuse à l'Académie royale de musique de cette ville de Paris, Italienne, native de la ville de Livourne, âgée d'environ 18 ans, demeurant à Paris, dans ses meubles, au coin de la rue Royale, rue Neuve-des-Petits-Champs, paroisse St-Roch, en un appartement qui lui a été loué pour une année par la demoiselle Jonville et qu'elle n'occupe que depuis environ deux mois : Laquelle nous a rendu plainte contre la nommée demoiselle Desmarques, fille du monde, demeurant même maison, et nous a dit et déclaré qu'elle ne connoît cette fille nommée Desmarques que depuis qu'elle loge en ladite maison, que cette fille s'est grippée contre elle plaignante sans qu'elle puisse en deviner la cause, en sorte qu'elle a eu à en effuyer les injures les plus calomnieusement atroces à plusieurs reprises, et notamment un jour qu'elle plaignante, étant à se promener sur les boulevards avec ladite Desmarques qu'elle avoit prise pour compagnie en une voiture de remise qu'elle plaignante louoit au mois, et des jeunes gens qui étoient dans un carrosse de place ayant envoyé leur demander leur adresse et elle plaignante leur ayant refusé de leur donner la sienne en leur faisant dire qu'elle ne donnoit pas son adresse à des personnes qui lui étoient inconnues, ladite Desmarques, qui n'avoit pas été si réservée, lui en fit des reproches en lui disant brutalement, contre toute vérité, que puisqu'elle voyoit communément des laquais, elle ne devoit pas tant faire la difficile. Depuis ce tems là, ladite plaignante avoit bien voulu la revoir quelquefois ; mais comme ladite Desmarques, en d'autres circonstances, lui a réitéré ses insultes, ladite plaignante s'étoit contentée de cesser de la voir, espérant que cette fille la laisseroit en paix. Mais cejourd'hui un frère de ladite Desmarques, jeune homme d'environ 15 ans, a remis à ladite plaignante de la part de ladite Desmarques, sa sœur, une lettre anonyme, non signée ni datée, et que ladite demoiselle plaignante qui l'a déca-

chetée, a reconnu à l'écriture et au style être en effet de ladite Desmarques, par laquelle elle l'accable des invectives et des calomnies les plus grossières, prend sur elle de lui donner congé de l'appartement qu'elle occupe, quoi-qu'elle ne le tienne pas d'elle, et que conséquemment ladite Desmarques soit sans droit pour lui donner ledit congé, et finit cette infâme lettre par des apostrophes qui méritent la plus sévère punition. A cause de laquelle lettre et des diffamations qu'elle contient, ainsi que de celles qui l'ont précédée, ladite demoiselle plaignante a été conseillée de nous représenter l'original de ladite lettre et nous faire la présente déclaration et plainte.

Signé : DUBUISSON.

(Archives nationales, Y, 14,414.)

## II

1767. — 5 avril.

*M<sup>lle</sup> Marie-Rose Phanotzi, dite Audibert, se plaint de son laquais qui l'a invectivée grossièrement.*

L'an 1767, le dimanche 3 avril, sur les cinq heures de relevée, en l'hôtel de nous Simon-Henri Dubuiffon, etc., est comparue demoiselle Marie-Rose Phanotzi, dite Audibert, danseuse de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, au coin de la rue Royale, paroisse St-Roch : Laquelle nous a rendu plainte contre son laquais domestique qu'elle ne connoît que sous le nom de Lajeunesse, et nous a dit que cet après-midi ledit Lajeunesse lui a manqué de paroles et de fait, ayant refusé d'obéir à ses ordres en son appartement, et comme elle sortoit pour ses affaires, ayant refusé non-seulement de la suivre et de monter derrière la voiture dont elle alloit se servir ; mais encore sur ce qu'elle lui a donné un coup de son éventail, l'ayant traitée en pleine rue et en présence des passans « de p. . . . , g. . . . , etc. » Or, comme une pareille insolence de la part d'un domestique mérite d'être réprimée même sévèrement par l'autorité de la justice, c'est pour obtenir cette réparation qu'elle nous fait la présente plainte.

Signé : AUDIBERT ; DUBUISSON.

(Archives nationales, Y, 14,415.)



AURORE (ANNE DOMERGUE, dite), chanteuse, née vers 1765. Elle débuta dans les chœurs en 1782 et s'y rendit utile par son assiduité et son zèle. L'administration de l'Opéra faisait cas de ses services, car dans une série de notes et d'observations faites en 1784 par les membres du comité de l'Académie royale de musique, on lit en regard de son nom : *Bon sujet*. Ce n'est pourtant pas au chant que M<sup>lle</sup> Aurore dut la petite notoriété dont elle a joui pendant quelques années, mais bien à la poésie, art qui ne paraît guère avoir été cultivé par les artistes de l'Opéra au XVIII<sup>e</sup> siècle.

En 1782, M<sup>lle</sup> Aurore adressa ses premiers vers à M<sup>lle</sup> Raucourt, la célèbre tragédienne, qui venait de faire représenter à la Comédie-Française *Henriette*, drame en trois actes, en prose. Ces vers sont ainsi conçus :

A MADEMOISELLE RAUCOURT.

Notre fexe doit s'honorer  
Alors que votre gloire est en tous lieux semée.  
Je n'ai su vos succès que par la Renommée  
Et je voudrois les célébrer.

Permettez que sous vos auspices  
Mes premiers vers soient adressés,  
Vous devez avoir les prémices  
Des arts que vous embellissez.

Tandis qu'au tendre amour vous dérobez vos veilles  
Pour les consacrer aux Beaux-Arts,  
Tandis que des neuf Sœurs vous fixez les regards ;  
Chanteuse reléguée au pays des merveilles,  
Moi je cultive avec bien des efforts  
L'art futile et brillant de flatter les oreilles  
Par l'assemblage des accords ;  
Vous, appui du théâtre où régnoient les Corneilles,  
Par votre art aimable, enchanteur,  
Vous instruisez l'esprit et vous parlez au cœur.

M<sup>lle</sup> Raucourt reçut avec un certain plaisir cet hommage poétique. Elle se fit présenter la jeune fille, à qui certaines personnes charitables procurèrent un élégant costume pour la mettre en état de paraître devant la grande actrice, la complimenta sur son talent et la congédia sans rien faire pour elle.

Quelques jours après, M<sup>lle</sup> Aurore composa pour le marquis de Saint-Marc, auteur dramatique qui avait encouragé ses efforts, les strophes suivantes :

A MONSIEUR LE MARQUIS DE SAINT-MARC.

Eh quoi ! de ma muse naissante  
 Vous daignez approuver l'effort !  
 Quand ma lyre timide enfante  
 Des sons formés à peine encor,  
 Saint-Marc dans cet art si grand maître  
 A mes essais daigne applaudir ;  
 Il veut bien aider à fleurir  
 Le foible talent qui veut naître.  
 Quoi du sommet de l'Hélicon  
 Jusqu'à moi vous daignez descendre ?  
 Ce procédé pourroit surprendre  
 Dans un favori d'Apollon :  
 Je ne crois pas qu'on le condamne ;  
 Vous savez qu'on a vu jadis  
 Jupiter de l'humble Baucis,  
 Ne pas dédaigner la cabane.

Nous citerons enfin les vers suivants que M<sup>lle</sup> Aurore envoya à M<sup>lle</sup> Sophie Arnould qui lui avait promis de la guider dans la carrière théâtrale :

A MADEMOISELLE ARNOULD.

Vous daignez, célèbre Sophie,  
 A mes talens naissans présenter un appui.

D'un tel foutien mon âme enorgueillie,  
 Ne craint plus d'obstacle aujourd'hui.  
 Si la route des arts m'est par vous aplanie,  
 Bien sûre du succès, j'oserai tout tenter ;  
 Élève de la gloire et son intime amie,  
 C'est à vous de m'y présenter !

On trouvera dans le *Journal de Paris* les autres morceaux dus à la muse de M<sup>lle</sup> Aurore ; ce sont des traductions de l'*Iliade* ou des *Fables* de Phèdre, des vers au physicien Charles, à un anonyme, et des stances sur la mort du musicien Sacchini.

Dans l'un de ces essais poétiques, elle s'était plainte d'être chargée du poids de vingt hivers ; elle reçut aussitôt d'un anonyme ce galant quatrain :

De vingt hivers, dis-tu, le poids charge ta tête ;  
 Ingrate, tu te plains des ouvrages du temps !  
 Ah ! de l'amour fois toujours la conquête ;  
 Tes vingt hivers forment un beau printemps.

Des médisants ont prétendu que les vers de M<sup>lle</sup> Aurore étaient faits par Guillard, l'auteur des poèmes d'*Iphigénie en Tauride*, d'*Électre*, de *Chimène*, etc.

Elle quitta l'Académie royale de musique en 1788.

(*Mémoires secrets*, XX, 172, 302. — *Journal de Paris*, 5, 31 mars, 16 mai 1782 ; 25 août 1783 ; 5 mai, 3 juillet 1784 ; 7 janvier, 3 octobre 1785 ; 26 janvier, 1<sup>er</sup> novembre 1786. — *Archives nationales*, O<sup>1</sup>, 630.)

1783. — 20 mai.

M<sup>lle</sup> Anne Domergue, dite Aurore, se plaint des violences et des voies de fait dont un sieur Doumergue s'est rendu coupable à son égard.

L'an 1783, le mardi 20 mai, dix heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Jean-François Hugues, etc., est comparue demoiselle Anne Domergue, dite Aurore, fille, chanteuse à l'Académie royale de musique, demeurante

rue de Cléry, n<sup>o</sup> 71, paroisse St-Eustache : Laquelle nous a dit et déclaré qu'en arrivant à Paris elle a logé chez le sieur Doumergue, homme sans état, de son pays ; qu'elle en est sortie il y a dix-huit mois, époque où elle est entrée à l'Opéra ; que depuis ce tems le sieur Doumergue fils ne cesse de la poursuivre, lui écrit des lettres anonymes dans lesquelles il lui fait les plus grandes menaces et lui dit les injures les plus atroces, telles qu'on n'en diroit pas à la plus grande prostituée. La déclarante, pour faire cesser les poursuites et menaces dudit sieur Doumergue, en a porté ses plaintes à M. le Lieutenant général de police qui a d'abord chargé le sieur Quidor, inspecteur, de le mander pour lui en imposer et lui défendre de récidiver. Les défenses qui lui ont été faites par ledit sieur Quidor, au nom du magistrat, n'ont rien opéré et, au contraire, ont rendu le sieur Doumergue fils plus acharné contre elle. Mercredi dernier, elle comparante, sortant de l'Opéra à huit heures du soir, fut attaquée par ledit sieur Doumergue fils qui, lorsqu'elle alloit monter en voiture pour l'éviter, lui saisit la main et ensuite lui jeta avec violence une pierre au visage dont elle fut blessée et ses vêtemens gâtés et remplis de boue. D'après cette violence, la comparante, ayant eu recours à la protection de M. le Lieutenant général de police pour se mettre en sûreté, ce magistrat fit venir en son hôtel le sieur Doumergue fils et lui défendit toutes voies de fait contre la déclarante. Au mépris de ces défenses ledit sieur Doumergue fils l'a encore suivie, la menaçant du poing et disant « qu'il s'en f. . . . ». Ajoute la déclarante que ledit Doumergue fils l'a plusieurs fois menacée de coups de couteau et a même montré un couteau à deux lames dont il lui donnoit à connoître qu'il vouloit se servir. Pourquoi et attendu les violences récidivées et menaces dudit Doumergue fils et que ses jours ne sont pas en sûreté, puisque rien n'en a imposé audit Doumergue fils et que son père n'a aucun pouvoir ni autorité sur lui, elle est venue de ce que dessus nous faire la présente déclaration dont elle nous a requis acte (1).

Signé : A. DOMERGUE.

(Archives nationales, Y, 11,025.)

Voy. LEVASSEUR (MARIE-CLAUDE-JOSÈPHE, dite ROSALIE).

(1) Les faits ci-dessus ayant été attestés par témoins, Thadée Doumergue, âgé de 27 ans, né à Montpellier, employé chez un banquier, fut arrêté et conduit chez l'inspecteur de police Willemin qui lui fit subir un interrogatoire à la suite duquel il fut envoyé en prison, à la Force.







## B



AGÉ (JEANNE-RENÉE), danseuse.

1770. — 9 mai.

*Mlle Jeanne-Renée Bagé accuse le sieur Ravary, maître tapissier, de vouloir la voler.*

L'an 1770, le mercredi 9 mai, heure de midi, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparue demoiselle Jeanne-Renée Bagé, fille mineure, de l'Académie royale de danse, demeurante à Paris, rue St-Honoré, vis-à-vis le Palais-Royal, à l'hôtel d'Angleterre : Laquelle nous a dit que le 29 septembre dernier, fête de St-Michel, étant poursuivie par le sieur Baret, marchand bijoutier, pour le paiement d'une lettre de change de 1050 livres, le sieur Gentil, principal locataire de l'hôtel du Pérou, rue Traversière, où il logeoit alors, monta chez elle avec le sieur Ravary, marchand tapissier, et lui conseillèrent, pour mettre ses meubles et effets à couvert des suites de la faisie qu'en avoit fait faire le sieur Baret, d'en passer une vente simulée audit sieur Ravary, ce qui fut fait à l'instant. La comparante lui signa un écrit portant vente de tous ses meubles et effets moyennant une somme de 3000 livres qu'elle parut avoir reçues. En conséquence, ledit sieur Ravary fit enlever tous les meubles, linges et batterie de cuisine, même ses habits et

hardes. Deux jours après, il apporta à la comparante un état des meubles qu'il avoit emportés dans lequel il comprit seulement les meubles qui avoient été faisis à la requête du sieur Baret et la batterie de cuisine. Il mit au pied de cet état sa reconnoissance en forme de contre-lettre dans laquelle il exprimoit que les meubles et effets compris audit état appartenoient à la comparante nonobstant la vente qu'elle lui en avoit faite et qu'il n'avoit pas payé les 3,000 livres qui paroissoient l'avoir été par l'acte de vente souscrit par la comparante. Cette contre-lettre fut remise entre les mains du sieur abbé Palat, qui étoit alors chez la comparante, rue du Four, à l'hôtel du Pavillon-Royal. Le sieur Ravary, ayant été décrété et emprisonné sur la plainte du sieur Baret, envoya ses deux frères chez la comparante pour lui demander cette contre-lettre : ils furent qu'elle étoit entre les mains de l'abbé Palat ; ils le sollicitèrent de la leur remettre dans la crainte, disoient-ils, qu'il ne fût prouvé par écrit que la vente étoit simulée, avec promesse de la remettre aussitôt après la liberté de leur frère. Le sieur abbé Palat eut la complaisance de la leur remettre. La comparante a elle-même été décrétée et emprisonnée et par son interrogatoire elle n'a point parlé de sa contre-lettre. Dès que le sieur Ravary a été libre, la comparante et l'abbé Palat lui ont redemandé cette contre-lettre. Il a refusé et refuse encore de la remettre. La comparante lui a redemandé la partie de batterie de cuisine qui n'étoit pas comprise dans la faisie ainsi que son linge, il ne lui a renvoyé que très-peu de batterie de cuisine et pas le quart du linge qu'elle lui avoit remis. Il y a environ trois mois la comparante lui a envoyé demander une paire de draps qui étoit restée chez lui, il a fait réponse que cette paire de draps étoit au blanchissage et qu'il lui en envoyoit une paire à lui en attendant que ceux de la comparante fussent revenus du blanchissage. La comparante a reconnu que l'un de ces deux draps, que lui envoyoit Ravary comme à lui appartenant et marqué de sa marque, étoit et appartenoit à la comparante, qu'il avoit été démarqué, mais qu'on y voyoit encore les points à jour des deux lettres R. B., marque de son linge. Et comme il paroît que le sieur Ravary veut abuser de la remise qui lui a été faite de la contre-lettre pour s'approprier les meubles de la comparante et se ménager, en cas que par l'événement du procès les meubles ne lui restent pas, la répétition des 3,000 livres qu'il paroît avoir payées pour la valeur et qu'elle n'a pas reçues, comme aussi la plus grande partie de son linge et autres effets, comme batterie de cuisine et porcelaines, qui n'ont point été compris dans l'état, elle est venue nous rendre la présente plainte.

Signé : J. R. BAGÉ ; CHÉNON.

BAUCHAM (ANGÉLIQUE), danseuse, née vers 1727.

1752. — 15 mars.

*Mlle Angélique Baucham accuse un capitaine de vaisseau de l'avoir séduite et se plaint de ce qu'il refuse de subvenir à ses besoins.*

L'an 1752, le mercredi 15 mars, onze heures du matin, est comparue en l'hôtel et par-devant nous Louis Cadot, etc., demoiselle Angélique Baucham, fille, âgée de 25 ans ou environ, de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris, rue du Chantre : Laquelle nous a rendu plainte contre le sieur Sévestre, capitaine de vaisseau, demeurant rue des Moulins, butte St-Roch, âgé de 35 ans ou environ, de ce que s'étant trouvée chez des personnes de distinction où étoit ledit sieur Sévestre, il y a environ 10 mois, au mois de mai dernier, ledit sieur Sévestre après le souper s'offrit de la reconduire chez elle, ce qu'il fit et, en la quittant, la pria de souffrir qu'il vint lui rendre visite ; qu'elle y consentit et qu'insensiblement il lui auroit manifesté la distinction qu'il faisoit d'elle comparante en la complimentant sur les avantages qu'il disoit lui avoir été accordés par la nature, fit toutes les promesses imaginables à elle comparante, lui faisant entendre qu'il lui feroit toutes sortes de biens et qu'il ne l'abandonneroit jamais ; qu'avec ces sollicitations et cet empressement le sieur Sévestre est parvenu à la séduire et a continué de la fréquenter pendant environ un mois ; qu'aussitôt qu'il s'est aperçu qu'elle étoit enceinte de ses œuvres, il a négligé d'y venir quoique avant il y vint avec ses amis qu'il y amenoit souper, entre autres deux Américains ; que ledit sieur Sévestre n'a pu cependant s'empêcher de revenir chez elle favoir l'état où elle étoit, étant lors à la campagne d'une personne en place et de distinction devant laquelle il promit à elle comparante de lui donner tout ce qui feroit nécessaire pour faire ses couches de l'enfant dont elle est enceinte actuellement sur le neuvième mois des œuvres dudit sieur Sévestre et de ne lui laisser manquer de rien ; que la sage-femme à laquelle elle comparante s'est adressée pour prendre des arrangemens convenables en pareil cas, auroit été chez ledit sieur Sévestre pour favoir ses intentions et s'il exécuteroit ses paroles d'honneur, à laquelle il n'a pu en disconvenir en lui disant seulement qu'il avoit promis à elle comparante 30 louis d'or pour faire ses couches, promettant d'ailleurs qu'elle feroit contente, promettant aussi à ladite sage-femme d'aller chez



elle lui porter de l'argent à l'effet de ce que dessus : Ce que n'ayant pas fait, elle y auroit retourné sans que ledit fleur Sévestre ait jugé à propos de lui parler, ni même à elle comparante qui a été plusieurs fois depuis ce tems-là chez ledit fleur Sévestre sans avoir pu non plus parvenir à lui parler. Et comme il est évident que ledit fleur Sévestre voudroit se dispenser de tenir les paroles qu'il a données à elle comparante et aux personnes qui ont été présentes chez elle ; que c'est de ses œuvres qu'elle est enceinte sans que ledit fleur Sévestre puisse rien lui reprocher et qu'elle comparante a intérêt à faire constater son état, elle vient de ce que dessus nous faire sa déclaration et plainte (1).

Signé : CADOT ; ANGÉLIQUE BAUCHAM.

(Archives nationales, Y, 12, 155.)

**B**ÉATE (JEAN-FRANÇOIS), danseur, né à Paris le 7 janvier 1728.

Il débuta à l'Opéra en 1749 et prit sa retraite en 1767 avec une pension de 400 livres. Béate était pourvu de l'office de baladin du Roi, c'est-à-dire de maître de danse et de voltige. Il était, en outre, danseur des ballets de la cour et il obtint, à ce titre, une pension de 1,100 livres en 1780.

Voici la liste des rôles qu'il a remplis à l'Académie royale de musique : Thomas Diafoirus, un Vieillard, dans le *Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, en 1749 ; un Européen, une Divinité des mers déguisée en matelot, un Pâtre, un Basque, un Habitant des côtes maritimes, dans *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1749, repris en 1764 ; un Chinois, dans *Almasis*, ballet de Moncrif, musique de Royer, en 1750 ; un Arlequin, un Paysan, dans les *Fêtes vénitiennes*,

(1) Les déclarations de grossesse étaient obligatoires en vertu de l'édit de Henri II, en date de février 1556, portant peine de mort contre les femmes non mariées et veuves qui auraient celé leur grossesse ou leur accouchement. Dans la plupart des cas, ces déclarations n'étaient que d'ignobles tentatives de chantage. C'est à la Révolution française qu'on doit l'abrogation de cet édit aussi barbare qu'immoral.



ballet de Dauchet, musique de Campra, en 1750 ; un Grec, un Berger, dans *Thétis et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1750 ; un Berger, dans *Acanthe et Céphyse*, pastorale de Marmontel, musique de Rameau, en 1751 ; un Berger, dans *Églé*, ballet de Laujon, musique de La Garde, en 1751 ; un Berger, dans la *Guirlande, ou les Fleurs enchantées*, ballet de Marmontel, musique de Rameau, en 1751 ; un Paysan simple, dans *Pygmalion*, entrée du *Triomphe des Arts*, ballet de La Motte, musique de La Barre, retouchée par Balot de Sovot et Rameau, reprise en 1751 ; un Jeu et un Ris, un Pâtre, dans les *Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1751 ; un Berger, un Suivant de Neptune, dans *Acis et Galathée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1752 ; un Égyptien, un jeune pâtre, un Pâtre, dans les *Amours de Tempé*, ballet de Cahusac, musique de Dauvergne, en 1752 ; un Zéphyr, dans *Daphnis et Chloé*, pastorale de Laujon, musique de Boismortier, reprise en 1752 ; un More, un Grec, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Campra, reprise en 1752 ; la Jeunesse dans le *Devin du village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, en 1753 ; un Égipan, un Coureur, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1753 ; un Jeu et un Plaisir, dans les *Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1753 ; un Esclave grec, un Turc, dans la *Gouvernante rusée*, opéra de Cocchi, en 1753 ; un Matelot, dans le *Jaloux corrigé*, opéra de Collé, musique de Blavet ; un Jeu, un Ris et un Plaisir, un Berger, un Faune, dans *Titon et l'Aurore*, ballet de La Marre, musique de Mondonville, en 1753 ; un Suivant d'Hébé, une Ombre heureuse, dans *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1754 et en 1764 ; un Zéphyr, un Pâtre, dans les *Éléments*, ballet de Roy, musique de Lalande et Destouches, repris en 1754 ; un Égyptien,

dans les *Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1754 ; un Paysan vendangeur, un Habitant de la campagne, dans *Platée*, ballet d'Autreau et Balot de Sovot, musique de Rameau, repris en 1754 ; Arlequin, dans la *Femme*, entrée des *Fêtes de Thalie*, ballet de Lafont, musique de Mouret, repris en 1765 ; un Turc, dans la *Turquie*, entrée de l'*Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1766 ; un Pâtre, dans *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, reprise en 1767.

Jean-François Béate mourut le 23 juin 1781 et fut enterré, le surlendemain 25, dans le cimetière de Passy.

(Archives nationales, O<sup>1</sup> 676. — Dictionnaire des théâtres. — Mercure de France.)

# I

1763. — 15 décembre.

*Plainte de Jean-François Béate à qui on avait volé son cabriolet et son cheval.*

L'an 1763, le jeudi 15 décembre, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparu sieur Jean-François Béate, de l'Académie royale de musique, y demeurant rue Plâtrière, maison du sieur Oudri, fermier général : Lequel nous a dit que cejourd'hui sur les cinq heures du soir il est descendu de son cabriolet rue St-Honoré, près le cul-de-sac de l'Orangerie où le comparant est entré dans une maison ; qu'il a laissé à son domestique la garde de son cabriolet ; son domestique est entré un instant dans la cuisine où étoit le comparant et en sortant il n'a plus trouvé ni le cheval ni le cabriolet. Le comparant nous observe que le cabriolet est à guindage, qu'il est à deux places et un strapontin qui est dedans, peint en rouge à bouquets de fleurs, doublé de velours d'Utrecht jaune, sur le devant il y a un store de toile cirée jaune. A l'égard du cheval, il est haut d'environ cinq pieds, à courte queue, longues oreilles, poil tigré, tirant sur le gris de fer, de l'âge d'environ 6 ans, les guides de laine jaune. De laquelle déclaration il nous a donné acte.

Signé : BÉATE ; CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,351.)

## II

1780. — 1<sup>er</sup> mai.*Brevet d'une pension de 1,100 livres accordée par le Roi à Jean-François Béate.*

Brevet d'une pension de 1,100 livres produisant net 1,050 livres en faveur du sieur Jean-François Béate, né à Paris le 9 janvier 1728, baptisé le lendemain dans la paroisse St-Nicolas-des-Champs de ladite ville. Cette pension composée des objets ci-après : Une pension de 500 livres, réduite par la retenue à 450 livres, dont il jouit sur le trésor royal en qualité de danseur des ballets du Roi et dont il a été payé jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1778 ; appointemens de 600 livres qui lui ont été conservés sur le fonds ordinaire des menus plaisirs sans retenue, à titre de retraite, le 1<sup>er</sup> janvier 1773 et dont il a été payé de trois mois en trois mois par le trésorier général desdits menus plaisirs jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1779.

## PIÈCE JOINTE AU BREVET.

*Acte de baptême de Jean-François Béate.*

Extrait des registres baptismaires de la paroisse St-Nicolas-des-Champs à Paris : Le huit janvier mil sept cent vingt-huit a été baptisé par nous vicaire, docteur de Sorbonne, souffigné, Jean-François, né d'hier, fils de François Béate, maître à danser, et d'Agnès Feugé, sa femme, demeurant rue St-Martin. Le parrain : Jean Paulé, marchand rubannier, demeurant rue Neuve-St-Martin ; la marraine, Marie-Catherine Delaborde, fille de Nicolas Delaborde, maître tireur d'or, demeurant rue Guérin-Boisseau, etc.

*(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 677.)*

**B**EAUMESNIL (HENRIETTE-ADÉLAÏDE DE VILLARS, dite), chanteuse, née à Paris le 30 août 1748. Elle débuta à l'Opéra, le 27 novembre 1766, par le rôle de Sylvie dans *Sylvie*,

ballet de Laujon, musique de Berton et Trial. Grimm, dans la *Correspondance littéraire*, a rendu compte de ce début en termes élogieux :

Janvier 1767. — L'Académie de musique donne à la non-satisfaction du public l'opéra de *Silvie*, paroles de M. Laujon, musique de MM. Berton et Trial, pastorale froide et ennuyeuse qui a été jouée à la Cour en 1765, pendant le voyage de Fontainebleau. M<sup>lle</sup> Arnould ayant quitté le rôle de *Silvie* après la troisième représentation, on y a vu débiter une jeune actrice de dix-sept ans, appelée M<sup>lle</sup> Beaumefnil, jolie comme une fleur, quoiqu'elle n'ait pas l'élégance, la grâce et le caractère théâtral de la figure de M<sup>lle</sup> Arnould. M<sup>lle</sup> Beaumefnil relève de couches ; elle avoit déjà fait une fausse couche auparavant ; aussi c'est une personne des plus formées pour son âge. Je crois que jamais actrice n'a débuté avec autant d'aisance. Si elle avoit joué la comédie depuis plusieurs années, il ne lui feroit pas possible d'avoir plus d'habitude du théâtre, ni de montrer plus d'intelligence. Si elle avoit débuté dans un rôle moins mauvais, elle auroit tourné la tête à tout Paris. Préville m'a assuré qu'à l'âge de sept ans cette fille jouoit la comédie avec tout l'esprit et toute la finesse imaginables et qu'elle auroit été la seule personne capable de remplacer M<sup>lle</sup> Dangeville. En ce cas, je suis fâché que la Comédie-Françoise n'ait pas fait cette acquisition, car le caractère de la voix de M<sup>lle</sup> Beaumefnil n'est pas agréable ; et vu la nécessité et l'usage de crier à l'Opéra comme les possédés devant un crucifix et le goût et la vocation que cette jeune actrice paroît avoir pour le plaisir, je ne lui donne pas dix-huit mois pour avoir perdu sa voix sans ressources. En général, comme sa figure est moins noble que jolie, elle auroit fait une actrice charmante à la Comédie-Françoise ou à l'Opéra-Comique et perdra peut-être ses talens à l'Opéra François sans lui être de ressource.

Pendant dix années M<sup>lle</sup> Beaumesnil continua à mériter les applaudissements du public en doublant M<sup>lle</sup> Sophie Arnould, et elle avoit l'espoir légitime de remplacer cette fameuse cantatrice qui prit sa retraite en 1778. Malheureusement pour notre artiste, il y avoit alors à l'Académie royale de musique une chanteuse de mérite, M<sup>lle</sup> Rosalie Le Vasseur, qui avoit pour protecteur l'ambassadeur de l'empire d'Allemagne, le comte de Mercy-Argen-



teau. L'influence de ce haut personnage fit attribuer, au mépris des droits de M<sup>lle</sup> Beaumesnil, la plupart des premiers rôles à M<sup>lle</sup> Le Vasseur. La victime de cette injustice ne se laissa pas dépouiller d'une partie de son répertoire sans protester, et après avoir annoncé hautement son intention de quitter l'Opéra, elle adressa au *Journal de Paris* la lettre suivante :

27 décembre 1778. — On ne se prive pas sans regret des bontés du public quand on en a reçu des témoignages aussi flatteurs pendant l'espace de douze années : c'est à ce titre que je lui dois compte des raisons qui me forcent à désirer ma retraite. J'espère que ce même public voudra bien être mon juge et je le prie d'être assuré que ce sera sans appel de ma part.

J'ai été reçue à l'Opéra en 1766 pour l'emploi des premiers rôles dans lesquels je doublois M<sup>lle</sup> Arnould qui jouissoit d'une réputation si bien acquise et encore mieux méritée ; mon premier rôle fut celui de Silvie et par continuité j'ai chanté après elle les rôles des princesses, tels que ceux d'Églé dans *Thésée*, d'Iphigée dans *Dardanus*, Adèle de Ponthieu, Télémaque dans *Castor*, Ariane dans *Amadis*, etc., etc.

M<sup>lle</sup> Rosalie dite Le Vasseur, dont le début avoit précédé le mien de deux mois, doubloit M<sup>me</sup> Larrivée dans les rôles d'amour et de Bergères et s'en est contentée l'espace de sept ans. C'est à cette époque que profitant d'un voyage que je fis et menaçant MM. les Directeurs de sa retraite, elle obtint de chanter à ma place le rôle de Télémaque que j'avois joué deux ou trois années auparavant : six mois après on redonna ce même opéra et MM. les Directeurs me rendirent et mon rôle et mes droits. On sait que depuis, M. le chevalier Gluck lui a fait hommage des rôles d'Alceste et d'Armide et qu'il l'a adoptée pour son héroïne. Il ne pouvoit faire un meilleur choix ; mais je demande au public si la préférence que lui donne M. Gluck, l'autorise à accaparer tout. (Voyez le journal du lundi 21 décembre.) A cette dernière reprise de *Castor*, j'étois malade ; l'administration lui proposa le rôle de Télémaque et je crus qu'après 18 représentations je pouvois la prier de me le laisser jouer : elle ne s'y est pas refusée ; mais elle ne m'a pas accordé la faveur d'y paroître trois fois de suite selon l'usage incontestable même à l'égard du plus médiocre double.

Humiliée des prétentions de M<sup>lle</sup> Le Vasseur et n'ayant pas aujourd'hui un seul rôle à moi, je me restreins à crier *au voleur*, et j'abandonne la partie au moment où par un travail de douze années consécutives je devois m'attendre à occuper la place que me donnoit la retraite de M<sup>lle</sup> Arnould.

Je remercie quiconque a bien voulu permettre à MM. les auteurs du *Journal de Paris* d'insérer dans leur feuille du 21 décembre 1778 que j'avois mis dans le rôle de Télémaque beaucoup d'intelligence et de sensibilité et qu'on m'avoit écoutée avec intérêt ; cet aveu charitable redouble envers le public et mes regrets et ma reconnaissance (1).

BEAUMESNIL.

Cette lettre, qui ne contenait pourtant que des vérités, exaspéra M<sup>lle</sup> Le Vasseur qui se permit d'invectiver dans les coulisses de l'Opéra un ami de M<sup>lle</sup> Beaumesnil, le bailli de La Tour, soupçonné d'en être l'auteur. M. de La Tour répondit en termes méprisants et l'actrice désolée menaça, tout comme sa rivale, de quitter le théâtre. Elle n'en fit rien cependant, et M<sup>lle</sup> Beaumesnil, imitant son exemple, reprit son service.

L'année d'après, en 1779, elle créa avec un grand succès le rôle d'Iphigénie dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Guillard, musique de Gluck, et reçut après cette création le quatrain suivant :

D'Iphigénie enfin j'entends la voix touchante,  
Voilà son âme tendre et sa noble douleur ;  
L'esprit censure en vain lorsque Beaumesnil chante,  
Elle entraîne toujours le suffrage du cœur.

Toutefois, son amour-propre blessé l'empêcha de montrer la

(1) L'article auquel fait allusion M<sup>lle</sup> Beaumesnil se trouve dans le *Journal de Paris* du 21 décembre 1778. Nous le reproduisons ici et en le lisant on se convaincra facilement qu'il fut composé pour plaire au comte de Mercy-Argenteau et pour attirer sur M<sup>lle</sup> Le Vasseur les sympathies du public : « M<sup>lle</sup> Beaumesnil dont le public étoit privé depuis longtemps a joué vendredi (18 décembre 1778) et hier (dimanche 20 décembre) dans l'opéra de *Caïus* le rôle de Télémaque. Du moment où elle a manifesté son désir de reparaitre sur la scène, M<sup>lle</sup> Le Vasseur, dont l'honnêteté est connue, s'est déterminée à lui céder le rôle ; nous observerons relativement à cette dernière que ses succès prodigieux dans les opéras d'*Iphigénie*, d'*Alceste* et d'*Armide* ne lui ont point fait abandonner le genre des anciens opéras : tous les amateurs de *Caïus* ont remarqué avec satisfaction qu'elle ne s'est permis aucun changement et qu'elle a conservé dans sa manière de chanter l'expression et tous les accessoires dont cette musique est susceptible ; elle y a été très-applaudie.

M<sup>lle</sup> Beaumesnil n'a pas paru mettre dans le rôle de Télémaque le degré de force qu'il semble exiger, son état de convalescence en est probablement la cause ; mais elle y a mis beaucoup d'intelligence et de sensibilité et le public l'a écoutée avec intérêt. »

même assiduité que par le passé, et en 1781 elle prit définitivement sa retraite avec une pension de 150 livres. La même année, le Roi lui en accorda une autre de 1,000 livres comme musicienne ordinaire de la Chambre.

M<sup>lle</sup> Beaumesnil est l'auteur de la musique nouvelle de *Tibulle et Délie*, acte tiré des *Fêtes grecques et romaines*, ancien ballet de Fuzelier et Colin de Blâmont. *Tibulle* fut représenté d'abord à la Cour, au mois de février 1784, et valut à son auteur cet hommage du poète Moline :

Élève d'Apollon et d'Euterpe l'émule,  
Permits que j'applaudisse à tes heureux efforts.  
Les vers harmonieux que soupiroit Tibulle  
Viennent d'être embellis par tes touchans accords.  
Ils doivent leur triomphe au pouvoir de ta lyre ;  
Par un double talent tu captives nos cœurs.  
D'un art si merveilleux, étends le vaste empire  
Dans un nouveau sentier que tu couvres de fleurs.

Un mois plus tard, le 15 mars, l'ouvrage fut joué à l'Opéra avec succès. Un M. B.... se chargea d'en féliciter M<sup>lle</sup> Beaumesnil en ces termes :

Autrefois pour Iphigénie  
Tu fis naître en nos cœurs le plus tendre intérêt ;  
Tu ranimes Tibulle en lui prêtant l'attrait  
D'une touchante mélodie.  
La nature, l'art et l'amour  
T'ont fait part, Beaumesnil, de leur vertu secrète,  
Afin de t'avoir tour à tour  
Pour organe et pour interprète !

On lit, à la date de 1777, dans les *Mémoires secrets*, le récit

d'une aventure qui fait trop d'honneur à notre cantatrice pour que nous le passions sous silence :

Un jeune officier aux gardes, nommé M. de La Bélinaye de la Roirie, est devenu éperduement épris de M<sup>lle</sup> Beaumefnil de l'Opéra et l'a enlevée à son oncle qui l'entretenoit. Non content de cet exploit, il a voulu se lier à elle d'un lien indissoluble et l'épouser. L'actrice s'y est refusée généreusement en lui faisant sentir l'éclat scandaleux que cet hymen feroit dans le monde, le tort qui en résulteroit pour lui, forcé de quitter son emploi, et le dégoût qu'il pourroit prendre d'elle ensuite, ce qui les rendroit malheureux l'un et l'autre. Ce discours sensé n'a fait que l'enflammer davantage et rien n'ayant pu vaincre son amante, il s'est retiré à la Trappe.

Cette histoire, dont tous les détails étaient exacts sauf la retraite de l'officier à la Trappe, se trouve aussi dans le *Journal de Paris* du 2 janvier 1777. La famille s'émut de la publicité donnée à cette aventure, et sur sa plainte le *Journal de Paris* fut suspendu pendant plusieurs jours (1).

Quelques années plus tard, M<sup>lle</sup> Beaumesnil s'étant prise de querelle avec une danseuse de l'Opéra, M<sup>lle</sup> Théodore, se battit, dit-on, en duel avec elle à la porte Maillot. Notre chanteuse avait pour témoins deux danseuses, M<sup>me</sup> Gélin (2) et M<sup>lle</sup> Guimard, et M<sup>lle</sup> Théodore était assistée de deux chanteuses, M<sup>lle</sup> Fel, qu'il ne faut pas confondre avec la célèbre Marie Fel, alors retirée du théâtre, et M<sup>lle</sup> Charmoy. Le duel devait avoir lieu au pistolet. Au moment où l'affaire allait s'engager, Rey, maître de musique adjoint de l'Opéra, vint à passer et essaya d'arranger les choses. N'ayant pu réussir, il remit aux deux combattantes les pistolets dont il s'était emparé et qu'il avait, durant ses exhortations, dé-

---

(1) Voyez tout au long le récit de cette aventure si honorable pour M<sup>lle</sup> Beaumesnil, dans le tome V de l'*Espion anglais*.

(2) Tel est le nom que l'on trouve dans tous les chroniqueurs; mais il doit y avoir erreur : M<sup>me</sup> Gélin, née Louise-Madeleine Lany, était morte en 1777.



posés sur l'herbe humide. Les pistolets firent long feu et M<sup>lles</sup> Beaumesnil et Théodore se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

En 1785, le graveur Vidal fit paraître, d'après Pujos, le portrait de M<sup>lle</sup> Beaumesnil. Il se vendait chez l'auteur, rue des Noyers, n° 29, et chez Pithou, galeries neuves du Palais-Royal, n° 138. Le prix en était fixé à 3 livres.

Au bas du portrait étaient écrits ces vers :

Est-ce une Muse, est-ce une Grâce  
Qui tient ici la lyre d'Apollon ?  
C'est toutes deux : Tibulle en instruit le Parnasse  
Et Beaumesnil leur a prêté son nom.

M<sup>lle</sup> Beaumesnil a chanté à l'Opéra les rôles suivants : Sylvie, dans *Sylvie*, ballet de Laujon, musique de Berton et Trial, en 1766 ; Aline dans *Aline, reine de Golconde*, ballet de Sedaine, musique de Monsigny, en 1767, repris en 1772 ; Clarice, Lycoris, dans le *Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, repris en 1767, 1768 et 1774 ; Aricie, dans *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, reprise en 1767 ; Églé, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1767 ; Iphise, dans *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, reprise en 1768 ; l'Aurore, dans *Titon et l'Aurore*, ballet de La Marre, musique de Mondonville, repris en 1768 ; Léonore, dans la *Vénitienne*, ballet de La Motte, musique de La Barre et Dauvergne, repris en 1768 ; Psyché, dans l'acte de *Psyché* des *Fêtes de Paphos*, ballet de Voisenon, Collet, La Bruère, musique de Mondonville, repris en 1769 ; Atalante, dans *Hippomène et Atalante*, ballet de Brunet, musique de Vachon, en 1769 ; Zélidie, Zaïs, dans *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1769 et en 1770 ; Erato, Timée, Délie, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1770 ; Amélite, dans *Zoroastre*, tragédie de Cahu-

sac, musique de Rameau, reprise en 1770 ; Alcione, dans *Alcione*, tragédie de La Motte, musique de Marais, reprise en 1771 ; Aréthuse, dans *Alphée et Aréthuse*, ballet de Dauchet, musique de Campra et Dauvergne, repris en 1771 ; Églé, dans l'acte de la *Sybille des Fêtes d'Euterpe*, ballet de Moncrif, musique de Dauvergne, repris en 1771 ; Ismène, dans *Ismène et Isménias*, pastorale de Laujon, musique de La Borde, en 1771 ; Élise, dans le *Prix de la valeur*, ballet de Joliveau, musique de Dauvergne, en 1771 ; Thisbé, dans *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1771 ; Adèle, dans *Adèle de Ponthieu*, tragédie de Saint-Marc, musique de Berton, en 1772 ; la Fortune, dans *Églé*, pastorale de Laujon, musique de La Garde, en 1772 ; Téléire, dans *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1773 et 1778 ; Albine, dans l'acte d'*Ovide et Julie*, paroles de Fuzelier, musique de Cardonne, repris en 1773 ; Chloé, Céphise, dans l'*Union de l'amour et des arts*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1773 ; Agatine, dans *Azolan*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1774 ; Eurydice, dans *Orphée*, tragédie de Moline, musique de Gluck, en 1774 ; Orie, dans l'acte d'*Arueris des Fêtes de l'Hymen*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1776 ; une Ariette, dans les *Romans*, ballet de Bonneval, musique de Niel et de Cambini, repris en 1776 ; Rosette, dans *Alain et Rosette*, pastorale de Bouteillier, musique de Pouteau, en 1777 ; Procris, dans *Céphale et Procris*, tragédie de Marmontel, musique de Grétry, reprise en 1777 ; Lycoris, dans *Mirtil et Lycoris*, pastorale de Bocquet fils et Bouteillier, musique de Désormery, en 1777 ; Écho, dans *Écho et Narcisse*, pastorale de Tschudy, musique de Gluck, en 1779 ; Iphigénie, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Guillard, musique de Gluck, en 1779 ; Iphigénie, dans *Iphigénie en Aulide*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, reprise en 1780.

M<sup>lle</sup> Beaumesnil, qui avait épousé vers 1781 Philippe Cauvy, dit Philippe, comédien du Roi de la troupe italienne, est morte à Paris en 1813.

(*Mercur de France*. — *Mémoires secrets*, III, 129 ; X, 4 ; XIII, 281, 335. — *Journal de Paris*, 2 janvier 1777 ; 27 décembre 1778 ; 17 février et 17 mars 1784 ; 19 juin 1779 ; 24 mars 1785. — Grimm : *Correspondance littéraire*, V, 277. — Victor Fournel : *Curiosités théâtrales*.)

1781. — 1<sup>er</sup> janvier.

*Brevet d'une pension de 1,000 livres accordée par le Roi à M<sup>lle</sup> Henriette-Adélaïde de Villars, dite Beaumesnil.*

Brevet d'une pension de 1,000 livres, en faveur de la demoiselle Henriette-Adélaïde de Villars, née le 30 août 1748, à Paris, et baptisée le même jour, paroisse St-Séverin de ladite ville. Laquelle pension lui est accordée sur le trésor royal, sans retenue, à titre de retraite, en considération de ses services en qualité de musicienne ordinaire du Roi sous le nom de Beaumesnil.

PIÈCE JOINTE AU BREVET.

*Acte de baptême de M<sup>lle</sup> Henriette-Adélaïde de Villars, dite Beaumesnil.*

Extrait des registres des baptêmes de l'église paroissiale et archipresbytérale de St-Séverin pour l'année mil sept cent quarante-huit : Le vendredi trente août a été baptisée Henriette-Adélaïde, née d'aujourd'hui, fille de Jean meffire de Villars, chambellan de feu Sa Majesté impériale et colonel au service du Roi, et de dame Antoinette Dallière, son épouse, demeurant rue de la Harpe, de cette paroisse. Le parrain : Jacques-Florent Le Prevost, marchand bourgeois de Paris, demeurant rue Ste-Marguerite, paroisse St-Sulpice ; la marraine : dame Marie-Marguerite Grimaldi, demeurante rue de Vaugirard, paroisse St-Sulpice. Le père absent.

(*Archives nationales*, O<sup>1</sup>, 688.)

Voy. LE VASSEUR (MARIE-ROSE-JOSÈPHE, dite ROSALIE).



**B**ERGERAT (JEAN-BAPTISTE), chanteur. Atteint momentanément d'aliénation mentale, il quitta l'Opéra en 1742 avec une pension de retraite de 225 livres et mourut en 1764.

1742. — 6 octobre.

*Constatation par un commissaire au Châtelet de l'état d'aliénation mentale de Jean-Baptiste Bergerat.*

L'an 1742, le samedi 6 octobre, heure de midi, nous Louis Cadot, etc., à la réquisition de demoiselle Jeanne-Françoise Lottin, épouse du sieur Joseph Desmarais, bourgeois de Paris, y demeurant rue Greneta, paroisse St-Laurent, elle sage-femme et nièce du sieur Jean-Baptiste Bergerat, ordinaire de l'Académie royale de musique, garçon, âgé d'environ 46 ans, demeurant dans ses meubles en une petite chambre au second étage, sur le derrière d'une maison sise rue du Chantre, paroisse St-Germain-l'Auxerrois, en laquelle pend pour enseigne la Porte dorée ; sieur Adrien Caubert, marchand de vins à Paris, principal locataire de ladite maison rue du Chantre ; du sieur Jean-Noël Marchand, demeurant rue Fromenteau, vis-à-vis la place du Louvre, et de sieur Georges-François Pessès, demeurant rue St-Nicaise, chez le sieur de Castagnalde, chirurgien, tous deux aussi ordinaires de ladite Académie, amis du sieur Bergerat, et sieur Louis-Henri Sichard, maître fourbisseur à Paris, y demeurant rue St-Honoré vis-à-vis celle des Bons-Enfants, et en conséquence de l'ordonnance verbale que les susnommés nous ont dit avoir du magistrat de police de ce jourd'hui, nous sommes transporté susdite rue du Chantre en la chambre sus-désignée, ayant vue sur une petite cour, en laquelle nous avons été introduit par les susnommés, et où nous avons trouvé ledit sieur Jean-Baptiste Bergerat alité et gardé par Pierre Lerat et Thomas Cottard, tous deux gagne-deniers, demeurant ensemble chez Darville, cordonnier, rue Jean-St-Denis, et à la réquisition expresse desdits susnommés, nous avons observé que ledit sieur Bergerat nous a paru, à l'aspect de sa personne, avoir l'esprit totalement aliéné et en démence. Auquel sieur Bergerat ayant en suite, nous commissaire, demandé s'il étoit malade d'être ainsi alité à l'heure qu'il étoit, au lieu par lui de nous répondre en nous regardant, il a remué la langue en ouvrant la bouche et, un instant après, sans avoir proféré aucune parole, il lui a pris des convulsions étonnantes, effroyables et de manière que lesdits deux gagne-deniers avoient



peine à le contenir et à le retenir dans son lit. Et quelques minutes ensuite pendant que nous rédigeons ces présentes il s'est mis à jurer dans la chaleur desdites convulsions sans paroître adresser la parole à qui que ce soit de la compagnie composée des susnommés et sans donner aucun signe de bon sens, paroissant au contraire être en délire et avoir toute la machine dérangée au point qu'il ne paroît pas possible qu'il puisse revenir dans son bon sens sans des remèdes étonnans ou des secours divins. Ensuite de quoi, ayant voulu interroger ledit sieur Bergerat sur son état actuel et sur des faits étrangers, il ne nous a pas été possible d'en tirer aucune parole. Dont et de quoi lesdits requérans nous ont demandé acte à l'effet de pouvoir obtenir la permission du magistrat de faire enfermer ledit sieur Bergerat pour la sûreté de sa personne et prévenir les accidens qui arriveroient inévitablement s'il n'y étoit pourvu. Dont et de tout ce que dessus avons donné acte aux requérans, etc., et nous nous sommes retiré après avoir encore observé que ledit sieur Bergerat, lors de la rédaction des présentes, s'est mis à faire des cris surprenans et tout à coup s'est mis à parler tout doucement sans avoir pu distinguer aucune parole de ce qu'il disoit.

Signé : LOTTIN ; CAUBERT ; MARCHAND ; PESSÈS ; RICHARD ; CADOT.

(Archives nationales, Y, 12, 145.)

**B**ERTON (PIERRE-MONTAN), compositeur de musique, né à Maubert-Fontaine (Ardennes), le 7 janvier 1727. Après avoir été choriste à la maîtrise de Notre-Dame de Paris, il débuta en 1744 à l'Opéra, dans l'emploi des basses. On le trouve ensuite chanteur à Marseille, chef d'orchestre au théâtre de Bordeaux, et enfin, en 1759, chef d'orchestre de l'Académie royale de musique dont il devint directeur en 1767, conjointement avec Trial. Il prit sa retraite en 1778, mais fut nommé de nouveau directeur à la rentrée de Pâques, en 1780. Il mourut le 14 mai de la même année des suites d'une maladie inflammatoire causée par les fatigues qu'il se donna lors de la reprise de l'opéra de *Castor et Pollux* et par les tracasseries de toutes sortes que lui suscitaient les acteurs.

La liste complète des ouvrages que Berton a composés pour l'Académie royale de musique se trouve dans l'*Almanach des spectacles pour l'année 1781* (1). Il nous a semblé utile de la reproduire ici, car elle a été écrite et envoyée aux auteurs de ce recueil, sur leur demande, par Berton lui-même.

LE BERTON (2), surintendant de la musique du Roi. *Iphigénie* (tragédie de Duché et Danchet, musique de Campra et Desmarets), en cinq actes, raccommodée en entier, de même que *Camille*, opéra en cinq actes (par Danchet, musique de Campra). *Sylvie*, opéra en trois actes et un prologue, en société avec M. Trial (paroles de Laujon). L'acte de *Théonis*, avec MM. Grenier et Trial (paroles de Poinfinet), celui d'*Érofine*, seul (paroles de Moncrif). *Deucalion et Pyrrha*, en société avec M. Giraud (paroles de St-Foix). Plusieurs morceaux dans les *Fêtes Vénitienes* (ballet de Danchet, musique de Campra). Il a raccommodé en entier l'acte de *Tibulle*, dans les *Fêtes grecques et romaines* (ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blamont), ainsi que l'acte du *Feu* et celui de *Vertumne et Pomone*, dans les *Éléments* (ballet de Roy, musique de Destouches et La Lande). Il a fait dans *Zaïs* (ballet de Cahufac, musique de Rameau) le monologue : *Coulez, mes pleurs*, et d'autres changemens. Il a raccommodé plusieurs endroits dans *Naïs* (ballet de Cahufac, musique de Rameau). Il a fait dans *Dardanus* (tragédie de La Bruère, musique de Rameau) une scène entièrement neuve et d'autres changemens : dans *Zaïde* (ballet de La Marre, musique de Royer) plusieurs airs, et le rôle d'Almanzor, qui étoit originairement composé pour une haute-contre, il l'a remis en basse-taille. Il a raccommodé en partie les opéras de *Phaëton* (paroles de Quinault, musique de Lulli) et d'*Iffé* (paroles de La Motte, musique de Destouches), tous deux en six actes et que des circonstances ont empêché de mettre au théâtre. Il a fait en société l'opéra de *Linus* (paroles de Moncrif, musique de Braffac). Dans *Hippolyte et Aricie* (tragédie de Pellegrin, musique de Rameau), plusieurs endroits retouchés, ainsi que dans *Zoroastre* (tragédie de Cahufac, musique de Rameau) et dans l'acte de *Coronis*, des *Amours des dieux* (ballet de Fuzelier, musique de Mouret). Indépendamment de ces ouvrages épars dans divers opéras, il s'en est peu donné depuis quinze ans, à l'exception des nouveaux, où il n'ait travaillé soit pour les

(1) Cette très-intéressante publication rendait compte chaque année des faits qui s'étaient passés durant la précédente année théâtrale.

(2) Cette manière d'orthographier le nom de Berton se rencontre souvent dans les imprimés et dans les manuscrits de l'époque.

coupures ou augmentations jugées nécessaires, foit pour ajouter aux effets de l'orchestre comme dans *Castor et Pollux* (tragédie de Bernard, musique de Rameau) et autres de Rameau qui l'en avoit chargé. Il y a de lui plusieurs morceaux de musique fort connus tels que sa chaconne, sa marche, ses ariettes : *Vous, à qui deux beaux yeux, C'est par vous, puissantes déesses, Sous les lois de l'hymen*, etc. Il a refait, en société avec M. de La Borde, tout l'opéra d'*Amadis de Gaule* (paroles de Quinault, musique de Lulli) avec le prologue, à l'exception du récitatif ; *Adèle de Ponthieu* (tragédie de Saint-Marc), en société avec le même. Il a fait toute la musique nouvelle de l'opéra de *Bel-lérophon* (paroles de Fontenelle, musique de Lulli), a retouché les divertissemens de l'opéra d'*Iffé* (paroles de La Motte, musique de Destouches), et a fait une grande partie des divertissemens de *Cythère assiégée* (opéra-comique de Favart, musique de Gluck).

(*Les Spectacles de Paris.* — Nérée Désarbres :  
*Deux Siècles à l'Opéra.*)

# I

1778. — 14 mai.

*Pierre-Montan Berton se plaint du vol d'une montre et de divers bijoux.*

Cejourd'hui 14 mai 1778, neuf heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Thiérion, etc., est comparu Pierre-Montant Berton, surintendant de la musique du Roi, demeurant à Paris, rue St-Nicaise, paroisse St-Germain-l'Auxerrois, lequel nous a déclaré que lundi dernier il a été volé dans la chambre de son fils (1), une montre à boîte d'or de Genève, guillochée, bouton en forme de répétition ; sur la platine du balancier est gravé : *Antoine Guiot* avec un numéro dont il ne se souvient pas, à laquelle étoit attachée une chaîne d'or à une branche avec des anneaux longs où pendoient une clef en or, une bague aussi en or et une encoignure aussi d'or ; qu'il ignore l'auteur dudit vol.

Signé : BERTON.

(*Archives nationales*, Y, 10,913.)

(1) Henri-Montan Berton, né en 1767, mort en 1844, professeur au Conservatoire et membre de l'Institut.



## II

1780. — 1<sup>er</sup> avril.

*Brevet d'une pension de 4,700 livres accordée par le Roi à Pierre-Montan(1) Berton, surintendant de la musique de Sa Majesté.*

Brevet d'une pension de 4,700 livres en faveur du fleur Pierre-Montant Berton, né le 7 janvier 1727, à Maubert-Fontaine, diocèse de Reims, généralité de Châlons, et baptisé le même jour dans la paroisse St-Nicolas dudit lieu. Cette pension est composée des objets ci-après : Appointemens de 1,000 livres qui lui ont été conservés sur le fonds ordinaire des menus plaisirs, sans retenue, à titre de retraite, en qualité de vétéran de la musique du Roi, par décision du 1<sup>er</sup> janvier 1767, lesquels appointemens lui ont été payés de trois mois en trois mois par le trésorier général des menus plaisirs jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1779 ; une gratification annuelle de 2,500 livres qui lui a été accordée sur les dépenses extraordinaires dedit menus plaisirs, aussi sans retenue, par décisions des 31 janvier 1769, 6 décembre 1772 et 31 décembre 1773, en considération des ouvrages par lui mis en musique tant pour les spectacles ordinaires de la Cour que pour les fêtes des mariages. Cette gratification lui a été payée par ledit trésorier jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1779 ; une autre gratification annuelle de 1,200 livres sur les dépenses extraordinaires dedit menus plaisirs, sans retenue, laquelle lui a été accordée le 28 mars 1778, en qualité de surintendant de la musique de Sa Majesté en survivance du fleur Bury et lui a été payée par ledit trésorier jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1779.

## PIÈCE JOINTE AU BREVET.

1. — *Acte de baptême de Pierre-Montan Berton.*

Extrait du registre de la paroisse de St-Nicolas de Maubert-Fontaine, diocèse de Reims : L'an mil sept cent vingt-sept, le septième janvier, je soussigné Jean-Baptiste Poncelet, prêtre, curé de Maubert-Fontaine, ai baptisé le fils

(1) Berton écrit indifféremment son deuxième prénom Montan ou Montant, mais on doit, en réalité, l'écrire Montan. Ce nom, en latin *Montanus*, était celui d'un pieux anachorète du pays rémois qui prédit la naissance de saint Remi.



de Pierre Berton et de Poncette Maquart, ses père et mère mariés ensemble, habitans de cette paroisse, auquel on a imposé les noms de Pierre-Montant. Les parrain et marraine ont été Montant Macquart et Poncette Fondrillon.

2. — *Mémoire autographe de Pierre-Montan Berton dans lequel il explique ses titres aux pensions et gratifications qu'il a obtenues.*

Premièrement : Le sieur Berton a obtenu du Roy une pension annuelle de mille livres en 1767 sur les fonds extraordinaires des menus pour des ouvrages fait par lui pour la Cour pendant plusieurs années et qui lui avoit été commandé par Messieurs les premiers gentilshommes de la Chambre, pour lesquelles ouvrages il n'avoit reçue aucun payement ni gratification dont voicy le nombre jusqu'à l'époque de 1767 : 1<sup>o</sup> L'opéra de *Deucalion et Pyrrha*, donné à Fontainebleau en 1757, opéra neuf ; 2<sup>o</sup> l'acte du *Feu*, à Choisi, en 1758, ouvrage racomodé ; 3<sup>o</sup> l'acte de *Vertumne et de Pomone*, à Versailles en 1759, idem ; 4<sup>o</sup> l'acte de *Coronis*, à Choisi, en 1760, idem ; 5<sup>o</sup> l'opéra de *Silvie* en 4 actes, à Fontainebleau, en 1762, opéra neuf ; 6<sup>o</sup> l'opéra d'*Érosine*, à Fontainebleau, en 1764, opéra neuf. Le sieur Berton fit, en 1765 et en 1766, de très-humbles représentations à Messieurs les premiers gentilshommes de la Chambre pour être payé des ouvrages susdits qu'il avoit fait d'après leurs ordres pour la Cour ; sa demande ayant été trouvée très-juste et étant dans le cas de tous les auteurs qui ont travaillé pour la Cour, lesquels ont toujours été payé ou ont obtenue des pensions ou gratification annuelle pour leurs ouvrages, on proposa au sieur Berton d'après la justice de ses représentations une somme équivalente au nombre des ouvrages qu'il avoit fait pour la Cour et pour lesquels il n'avoit rien eu, ou bien une pension annuelle. Ledit sieur préféra la pension comme une chose plus honorable pour lui quoiqu'il eût dû espérer davantage d'un payement proportionné à la qualité des ouvrages qu'il avoit fait et qui lui étoit dû.

Deuxièmement : Le sieur Berton a obtenu du Roy depuis, une autre pension de quinze cents livres en 1773, tant pour les fêtes des mariages que pour quatre grands opéras fait pour ses fêtes et pour la musique que ledit sieur a fait pour tous les ballets d'action donné à la Cour pendant l'espace de six années, ainsi que de celles qu'il a fait pour tous les quadrilles et bals de Sa Majesté la Reine donné tant dans ses appartemens que dans le salon d'Hercule et au petit théâtre ; pour lesquels ouvrages généralement ainsi que pour le service qu'il a fait extraordinairement lors des fêtes des mariages, il n'avoit rien eu. La musique des ballets d'action et celles des quadrilles font au nombre de 42 ouvrages, et les grands opéras sont : 1<sup>o</sup> *Théonis*, donné à Fontaine-

bleau, en 1768 ; 2<sup>o</sup> *Linus*, à Versailles, en 1770 ; 3<sup>o</sup> *Bellérophon*, à Versailles, en 1772 ; 4<sup>o</sup> *Iffé*, à Versailles, en 1773. Il n'est pas inutile que le sieur Berton ajoute aux titres qui lui ont fait accorder ses pensions pour lui tenir lieu de paiement de tous les ouvrages susdits qu'il sert depuis vingt-cinq ans à la Cour sans autres appointemens que lesdites pensions qu'il a obtenu depuis, l'une en 1767 et l'autre en 1773, ce qui forme en total 2,500 livres. Les charges de surintendant et maître de la musique, dont il fait entièrement le service, ne lui rapportent rien, ayant pour titulaire de sesdites charges M. Burri (1) qui en touche les honoraires, comme il est juste ; il est assez malheureux par l'accident qui le rend incapable de servir le reste de ses jours. Il est probable que le sieur Berton ne jouira jamais que des pensions qu'il a obtenu du Roy pour lui tenir lieu de paiement de ses ouvrages et de 25 ans de service.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 668.)

### III

1783 — 4 avril.

*Mémoire adressé par la veuve de Pierre-Montan Berton au Ministre de la maison du Roi.*

La dame Le Berton a l'honneur de représenter très-humblement à Monseigneur que feu son mari a été attaché à l'Académie royale de musique pendant plus de vingt-cinq ans, tant comme maître de l'orchestre que comme entrepreneur, régisseur et directeur. Il a eu l'honneur d'être attaché au service du Roi pendant plus de 15 ans comme maître de musique de la Chambre et comme surintendant de la musique de Sa Majesté. Il a fait ce dernier service pendant plus de dix ans en qualité de survivancier sans aucun émolument. Il commençoit à jouir de cette place lorsqu'elle a eu le malheur de le perdre, ce qui a détruit toutes ses espérances, non-seulement pour elle, mais encore pour son fils qui auroit eu lieu d'espérer par la suite un état honnête dans le monde puisque feu son mari auroit pu espérer d'obtenir, comme tous ses prédécesseurs, le cordon de St-Michel.

Au lieu d'une perspective si heureuse, il lui reste à peine de quoi subsister

---

(1) Bernard de Bury, né à Versailles le 20 août 1720, surintendant de la musique du Roi.

par la pension de l'Opéra, laquelle ne suffit pas pour pourvoir à l'éducation de son fils.

Dans cette malheureuse position la veuve Le Berton vous supplie, Monsieur, de vouloir bien lui obtenir une pension ; le Roi en ayant bien voulu accorder aux différentes veuves des surintendans de la musique et notamment feu Madame Rebel, qui en a obtenu une de 3,000 livres à la mort de son mari, dont moitié reversible à sa fille.

Quelque chose que vous daigniez lui faire obtenir, ce secours lui fera nécessaire pour continuer l'éducation de son fils. Elle espère qu'il se rendra digne un jour de cette marque de vos bontés.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 637.)

**B**INSSE (THÉODORE), musicien de l'orchestre.

1707. — 13 octobre.

*Théodore Binsse menace le chef de cuisine du gouverneur de la Bastille  
de lui couper la gorge.*

L'an 1707, le jeudi treizième jour d'octobre sur les dix heures du matin, est venu en l'hôtel et par-devant nous Jean-Jacques Camuset, etc., Antoine de Laville, chef de cuisine de M. le gouverneur de la Bastille, y demeurant : Lequel nous a fait plainte à l'encontre de Théodore Binsse, joueur d'instrumens à l'Opéra, son beau-frère, et nous a dit que, sans aucun sujet et seulement à cause de quelques légers différends qui ont été dans leur famille, ledit Binsse l'a menacé de lui couper la gorge et qu'il verroit des effets de ses menaces si, dans la famille, on ne lui accorderoit pas ce qu'il demandoit. Et comme il n'y a que de la fantaisie dans les demandes que fait ledit Binsse, le plaignant a méprisé ses menaces. Mais comme ledit Binsse est un homme colère et qu'il pourroit peut-être maltraiter le plaignant à l'imprévu, il a cru devoir nous rendre la présente plainte.

Signé : LAVILLE ; CAMUSET.

(Archives nationales, Y, 12,006.)

## BLANCHE (JOSEPH-ÉTIENNE), danseur.

1789. — 10 août.

*Joseph-Étienne Blanche accuse un élève de l'École de danse de l'Opéra de lui avoir volé ses bijoux.*

L'an 1789, le lundi 10 août, dix heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Pierre-Clément Daffonvillez, etc., est comparu fleur Joseph-Étienne Blanche, maître de danse et danseur de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris, paroisse St-Laurent : Lequel nous a dit qu'il y a environ une heure un jeune homme nommé Verbal, élève de l'École de danse, demeurant rue du Murier, la seconde ou la troisième porte cochère à droite en entrant par la rue St-Victor, chez le fleur de Murville, est venu le voir dans le moment où le comparant étoit occupé à se faire la barbe ; que ledit Verbal est entré dans la chambre à coucher du comparant ; qu'il est parti laissant son chapeau en disant : « Je vais aux commodités. » Que le déposant, en entrant dans sa chambre à coucher, s'aperçut qu'il étoit volé de tous ses bijoux consistant en une montre d'or de Genève, dont il ne se souvient du nom ni du numéro, à laquelle pendoit un cordon de soie noire avec boucle d'acier ; une autre montre d'or de Paris, guillochée, du nom de Mora, à laquelle pend une chaîne d'or à trois branches, plaquée et guillochée, et quatre breloques aussi guillochées ; une paire de boucles d'argent, carrées à coin coupé avec un creux au milieu ; une bourse de soie avec coulans d'or à facettes dans laquelle il y avoit un louis en argent blanc et monnaie ; une bague d'or avec le chiffre B en rose de Hollande sur une natte de cheveux et un cristal par-dessus ; une autre bague en or avec le fond de composition bleue, entourée et milieu en gros brillans : que, comme ledit Verbal n'est pas revenu et qu'il n'est entré d'autres personnes chez le comparant que ledit Verbal, il ne peut soupçonner que lui ; que ce particulier est de la taille d'environ cinq pieds deux pouces, très-mince, cheveux châtains, figure maigre et longue, le menton pointu, de très-petits yeux, le front large, le nez gros, paroissant âgé d'environ 20 ans, couvert d'un habit vert de taffetas chiné, gilet blanc brodé fort sale, culotte blanche et des bas gris. Nous faisant la présente déclaration pour servir et valoir ce que de raison.

Signé : BLANCHE ; DASSONVILLEZ.

(Archives nationales, Y, 11,987.)



**B**ORNET (Louis), musicien. Il fut attaché à l'orchestre de l'Opéra, en qualité de violon, de 1763 à 1782, époque à laquelle il prit sa retraite avec une pension de 500 livres.

Cet artiste, que l'on appelait Bornet l'aîné, pour le distinguer de son frère, qui jouait aussi du violon à l'Académie royale de musique, a publié, dans le *Journal de Paris* du 29 décembre 1783, l'annonce d'un recueil musical qu'il proposait en souscription.

Cette annonce est ainsi conçue :

*Journal de Violon*, dédié aux amateurs. Ce journal est composé d'airs d'opéras sérieux et comiques, airs de ballets, ariettes italiennes, rondeaux, vau-devilles et chanfonnettes arrangés par les meilleurs maîtres pour deux violons ou deux violoncelles. On mettra tout le chant dans le premier dessus pour que ces airs puissent se jouer par un violon ou un violoncelle, et on aura soin d'ajouter quelques variations possibles aux airs qui en seront susceptibles. Le premier numéro paraîtra le 1<sup>er</sup> janvier 1784 et les autres se succéderont de mois en mois. Le prix de l'abonnement est de 15 livres. Chaque cahier, composé de huit pages, non compris le titre, se vendra séparément 2 livres. On souscrit à Paris, chez le sieur Bornet l'aîné, pensionnaire du Roi, professeur, éditeur, maître de musique et receveur des loteries, rue des Prouvaires, près St-Eustache, au Triton.

(*Les Spectacles de Paris. — Journal de Paris*,  
29 décembre 1783.)

1789. — 9 décembre.

*Louis Bornet vient déclarer à un commissaire au Châtelet qu'il a trouvé, quelques jours auparavant, un enfant abandonné sur le seuil de sa porte.*

L'an 1789, le mercredi 9 décembre, en l'hôtel et par-devant nous Marie-Joseph Chénon fils, etc., est comparu sieur Louis Bornet, pensionnaire de l'Académie royale de musique, demeurant rue des Viarmes, n° 8, paroisse St-Eustache : Lequel nous a dit que le lundi 16 novembre dernier, sur les six heures du soir, son épouse étoit chez elle, elle a entendu les cris d'un enfant à sa porte ; elle l'a ouverte et a vu sur le palier un petit enfant enveloppé dans une couverture : elle l'a porté chez elle. Le comparant rentré à onze heures du soir,

la femme lui a dit comment cet enfant se trouvoit chez lui et qu'elle n'avoit voulu prendre de parti avant de l'avoir vu. Elle lui a montré un papier qui s'étoit trouvé dans la couverture sur son estomac. Le comparant, qui n'a pas d'enfant, a décidé avec la femme de le garder jusqu'à nouvelles réflexions; mais il a été conseillé de venir nous en faire la déclaration. Il nous observe que la dame Duberry, voisine, même maison, et la nommée Catherine, domestique du comparant, ont été témoins de ce fait. Il nous représente le papier trouvé sur l'estomac de cet enfant qui est du sexe féminin. Cet écrit est conçu en ces termes : « Ayez compassion, monsieur et madame, d'une pauvre petite malheureuse que les malheurs ont poursuivie dès son enfance. A peine née, elle a perdu sa mère et n'a jamais d'espoir de connoître son père. C'est dans vos bras que cette malheureuse cherche le bonheur. Elle est née le 20 mars 1788 et se nomme Clémentine. » Cet enfant étoit vêtu d'une petite camifole de futaine blanche, bas de laine blanche, des sabots, un petit bonnet rond, dentelle au bord, et un ferre-tête rose.

Avons paraphé avec le sieur Bornet l'écrit ci-dessus copié et le lui avons laissé à sa réquisition.

Signé : BORNET ; CHÉNON FILS.

(Archives nationales, Y, 11,518.)

**B**OURQUE (JEAN-FRANÇOIS BOURKART, DIT), danseur, né en 1713.

Il se retira en 1750 avec une pension de 300 livres. Il se fit alors nommer receveur des loyers des loges payées à l'année, receveur du bureau des suppléments et contrôleur dans la salle. Il étoit en outre distributeur des billets et caissier au Concert spirituel.

Bourque devint en 1757 secrétaire de l'Académie de danse, établie en 1661 par Louis XIV, dont les membres, au nombre de treize, le directeur compris, jouissaient pour eux et leurs enfants du privilège d'enseigner la danse sans lettres de maître à danser et de tous les droits des officiers commensaux de la maison du Roi. Le but principal de cette Académie étoit de former des sujets pour l'Opéra.

En 1757, l'Académie de danse était ainsi composée : Bandieri de Laval, directeur, Marcel, Dupré, Malter I, Malter II, Malter III, Desmoulins, Javillier, Matignon, Dupré, Lany, Vestris et Lyonnois.

(*Les Spectacles de Paris.*)

# I

1753. — 23 mai.

*Jean-François Bourkart, dit Bourque, accuse de vol une femme autrefois à son service.*

L'an 1753, le mercredi 23 mai, huit heures du matin, en notre hôtel et par-devant nous Hubert Mutel, etc., est comparu Jean-François Bourkart de Bourque, pensionnaire de l'Académie royale de musique, demeurant rue Traversière, paroisse St-Roch : Lequel nous a déclaré qu'il a eu à son service pendant quinze jours la nommée la veuve Leporc, dite Angélique, servante domestique, qui est sortie de chez ledit comparant il y a environ un mois ; que peu de jours après la sortie de ladite Angélique, ledit sieur comparant s'est aperçu qu'il avoit été volé différens effets consistant en dix à onze mouchoirs de toile rayée et à carreaux, dont trois en rouge et le surplus en bleu, le tout marqué des lettres J B, deux tabliers de cuisine, un drap, plusieurs serviettes de toile pleine, le tout marqué aussi desdites lettres J B, un fichu de mouffeline rayée et une paire de mules de piqure de Marseille, couleur de rose à usage de femme ; qu'il s'est aussi aperçu qu'il lui a été volé dans son secrétaire, dont la clef étoit restée à la serrure, une somme de 96 livres en deux louis de 24 livres pièce et le surplus en écus de 3 et 6 livres ; que ledit sieur comparant ayant appris que ladite Angélique avoit été, quelques jours après sa sortie, chez la nommée Fromentin, blanchisseuse, pour se faire remettre une nappe marquée des lettres J B et appartenant audit sieur comparant, laquelle nappe ladite Fromentin n'a point voulu lui remettre, attendu qu'elle étoit informée que ladite Angélique n'étoit plus au service du sieur comparant : cette circonstance jointe à quelques autres ont fait juger audit sieur comparant que ladite Angélique pouvoit lui avoir fait tous lesdits vols qui lui ont été faits pendant le tems qu'elle a été à son service, et en confé-



quence il a été, le 3 du présent mois, dans l'après-midi, rue Poissonnière, chez la nommée Nivelet, chez laquelle étoit alors logée ladite Angélique qu'il a attendue jusqu'à neuf heures du soir qu'elle est rentrée : Et alors ayant fait perquisition, en présence de ladite Angélique, de ladite Nivelet et d'une autre particulière, dans un coffre-bahut de bois brun appartenant à ladite Angélique, il s'y est trouvé deux serviettes de toile pleine appartenantes audit comparant, marquées desdites lettres J B dont une étoit pliée et cachée dans un rideau de ferge et l'autre parmi le linge de ladite Angélique. Et ledit fleur comparant a en même tems reconnu sur le col de ladite Angélique, ledit fichu de mouffeline rayée qui a été volé audit fleur comparant, et il a aussi reconnu aux pieds de ladite Angélique ladite paire de mules de piquê de Marseille, couleur de rose. Et alors ladite Angélique a remis audit fleur comparant lesdites deux serviettes et ledit fichu de mouffeline, elle est convenue d'avoir volé plusieurs mouchoirs audit fleur comparant et l'a prié de ne point la perdre et lui a promis de lui remettre lesdits mouchoirs le lendemain 4 du présent mois, ce qu'elle n'a pas exécuté jusqu'à présent et elle a nié qu'elle eût volé d'autres effets. Dont et de tout ce que dessus le comparant nous a fait la présente déclaration.

Signé : BOURKART DE BOURQUE ; MUTEL.

(Archives nationales, Y, 11, 170.)

## II

1756. — 19, 24 et 31 mars.

*Plainte de Jean-François Bourkart, dit Bourque, contre un mercier nommé Bourgeois, sa femme et son garçon qui ne cessaient de l'accabler de mauvais procédés et d'injures épouvantables.*

L'an 1756, le vendredi 19 mars, heure de midi, en l'hôtel et par-devant nous Louis Cadot, etc., est comparu fleur Jean-François Bourkart de Bourque, pensionnaire de l'Académie royale de musique, receveur des loges à l'année et contrôleur de ladite Académie et caissier du Concert spirituel, demeurant avec la demoiselle sa fille depuis cinq ans ou environ dans un appartement au troisième étage dépendant d'une maison faisant l'une des encoignures des rues St-Honoré et Traversière, dont la propriété de la totalité appartient au fleur Henry, faïencier, rue St-Nicaise, en conséquence du legs universel à lui fait par une demoiselle Bourgeois, tante de sa femme, et l'usufruit du rez-de-



chauffée, premier et second étage, seulement avec une chambre ou deux au cinquième étage de la même maison, a été réservé par ladite demoiselle Bourgeois en faveur du sieur Bourgeois, son neveu, marchand mercier, occupant lesdits lieux réservés, toutefois en payant par icelui sieur Bourgeois le loyer desdits lieux sur le pied porté au testament de ladite demoiselle Bourgeois : Lequel comparant nous a dit que lui, la demoiselle sa fille et la feuë dame son épouse ont, les premières années qu'ils ont occupé ledit appartement dudit troisième étage, vécu dans la meilleure union qu'il se puisse avec ledit sieur Bourgeois, la demoiselle son épouse, leurs enfans et garçons de boutique, mangeant assez souvent les uns chez les autres ; que depuis 15 à 16 mois, lesdits sieur et demoiselle Bourgeois et leurs garçons de boutique ont, sans motif légitime, conçu contre lui une haine singulière et ne sachant comment la manifester, lui comparant et la demoiselle sa fille s'étant toujours comportés avec le caractère de prudence et de douceur qui leur est naturel, ils ont imaginé de mettre en usage toutes les indignités imaginables ; qu'ils ont commencé un soir qu'icelui comparant et ladite demoiselle sa fille étoient, à leur connoissance, à souper chez le sieur Dupigny, leur beau-frère et oncle, intendant des maisons et affaires de M. le duc de La Vallière, demeurant même rue Traversière, par les faire coucher à la porte de la rue, c'est-à-dire par leur refuser l'entrée d'icelle porte, ayant à cet effet mis les verroux en dedans de façon que, quoiqu'il eût par-dessus lui la grosse clef et le passe-partout et qu'ils aient heurté fortement depuis onze heures jusqu'à minuit un quart à l'injure du tems qui étoit ce jour-là très-dur, ils furent obligés d'aller coucher en ville, à la connoissance du sieur abbé Vincent, prêtre habitué de St-Roch, et des sieur et dame Sebret, marchand épicier à l'autre coin de ladite rue, et du sieur Gobelin, sellier du Roi, rue Ste-Anne, chez lequel lui comparant et la demoiselle sa fille furent coucher ; que le lendemain de ce procédé, lui comparant fut en porter sa plainte audit sieur Henry, propriétaire, lequel vint dans la maison en question faire condamner l'usage des verroux, moyennant quoi pareilles choses ne lui sont pas arrivées depuis. Mais lesdits sieur et demoiselle Bourgeois et leurs garçons de boutique et domestique, à leur instigation, ont imaginé toutes les ruses possibles pour faire à lui comparant des tours encore plus répréhensibles que celui ci-dessus ; que la scène qui a suivi ce procédé a été une volonté déterminée de la part desdits susnommés de tenir la porte d'entrée de ladite maison, qui est au pied de l'escalier qui rend dans la rue Traversière, détachée, sans aucune communication aux boutique et appartement dudit sieur Bourgeois par des portes particulières et intérieures et ce fermée tout le long de la journée contre l'usage qui s'étoit toujours pratiqué, parce qu'ils favoient qu'il venoit continuellement un nombre de personnes chez lui comparant de la part des personnes

de la première considération et notamment à l'occasion de ce qu'il est chargé de la distribution de deniers considérables et de la recette d'iceux comme receveur des loges à l'année de l'Opéra et comme caissier du Concert spirituel, prenant pour prétexte de cette irruption qu'ils appréhendoient d'être volés et le vol effectif ou imaginaire qui avoit été fait dans la chambre de leurs garçons au cinquième étage ; qu'à ce sujet et de quelques mauvais propos qui furent rapportés à lui comparant avoir été tenus par lesdits surnommés contre lui, il vint nous en porter sa plainte verbale : de laquelle ayant été fait part auxdits sieur et demoiselle Bourgeois, la porte de ladite allée a été laissée ouverte aux heures convenables ainsi que c'étoit la coutume par le passé. Lesdits sieur et demoiselle Bourgeois, leurs garçons et domestique, non contents de ces deux scènes, ont été trouver ledit sieur Henry pour l'engager de leur louer l'appartement dudit troisième étage, occupé par lui comparant, qui a fait de la dépense en icelui, pour avoir lieu de l'en expulser, à quoi ils n'ont pas réussi. Ce que voyant et n'étant pas susceptibles de réflexion, ils ont été assez téméraires pour faire parler au curé de St-Germain-l'Auxerrois, sur la paroisse duquel demeure ledit sieur Henry, et l'engager à se transporter chez ledit sieur Henry pour, sur des calomnies atroces, l'engager à congédier lui comparant de la maison en question : Laquelle démarche ayant été faite, ledit sieur curé ayant été dissuadé par ledit sieur Henry des calomnies imputées, lesdits sieur et demoiselle Bourgeois ont encore échoué dans cette dernière tentative ; que lui comparant ne parlera pas des indécences et infamies commises par les adhérens desdits sieur et demoiselle Bourgeois, qui demeurent chez eux, en son absence, vis-à-vis ladite demoiselle sa fille ; qu'enfin depuis le mardi-gras dernier, 4 du présent mois, lesdits surnommés, de complot ensemble, font continuellement écrire avec clef ou couteau sur les murs, du haut en bas de l'escalier et sur la porte d'entrée de l'appartement de lui comparant, ces mots : « Bourque est un jean-f.... », ce qui est répété à cinq ou six endroits et ce qui ayant été effacé une première fois a été rétabli au-dessus de la gratture ; que le jour d'hier, lui comparant fut, à son ordinaire, après souper causer chez le sieur Sebret, marchand épiciier. La conversation étant tombée sur l'indécence desdites paroles injurieuses pour lui comparant, ce dernier auroit dit aux nommés Valeran et Bardin, garçons de boutique dudit Sebret, de venir avec lui pour voir qu'il ne leur en imposoit point ; ce qu'ayant fait sur-le-champ, lui comparant leur fit voir lesdits écrits, et comme c'étoit près de la porte de la salle à manger des sieur et dame Bourgeois où ces derniers étoient pour lors, lui comparant ayant parlé fort haut, ladite dame Bourgeois l'ayant entendu, crut à propos, pour se mettre à couvert, d'envoyer chercher par ses trois garçons de boutique le sieur Bailly, marchand de vins, voisin desdits sieur et dame Bourgeois :

Lequel Bailly étant venu, ladite dame Bourgeois, par un trait des plus noirs et malicieux, auroit dit audit Bailly en ces termes, en lui montrant les mots injurieux : « Vous voyez, Monsieur, tout ce que ce coquin », en parlant du comparant, « met sur l'escalier pour faire croire que c'est nous. Comme il n'a ni foi, ni religion, il ne fait s'appliquer qu'à faire du mal ! » à quoi le nommé Frémin, premier garçon de ladite dame, a eu l'impertinence de répondre : « Qu'est-ce que vous demandez ? de la religion à un homme de théâtre ! » Que ladite Bourgeois a eu la témérité de dire à la servante du comparant, parce qu'elle vouloit prendre son parti, mille injures de lui comparant ; que sur ce que lui comparant dit qu'il prendroit les voies de la justice pour en avoir raison, ledit Frémin a répondu que s'il avoit à se venger, il s'y prendroit d'une autre façon ; que lui comparant auroit voulu se dispenser de rendre publiques de pareilles infamies et les mépriser, ayant le bonheur d'être connu pour n'avoir chose au monde à se reprocher et se feroit, pour ce, adressé à différens locataires de ladite maison avancés en âge, lesquels en auroient sans succès parlé auxdits sieur et demoiselle Bourgeois ; que ladite demoiselle femme Bourgeois a eu encore l'impudence de dire, en répondant auxdites personnes, que lui comparant étoit un gueux et un coquin et nombre d'autres injures, et ajoutant que lui comparant avoit lui-même écrit après lesdits murs et porté lesdits mots injurieux contre lui-même, ce qui est de la part de ladite demoiselle femme Bourgeois pousser la calomnie à sa dernière extrémité. Et comme il paroît à lui comparant, qui a jusqu'à présent tout mis en usage pour faire rentrer lesdits sieur et demoiselle Bourgeois en eux-mêmes et leur faire cesser leurs indignes procédés sans formalité de justice, ayant fait à cet effet usage de toute sa prudence et de celle qui lui a été inspirée, et comme il paroît, disons-nous, à icelui comparant que lesdits sieur et demoiselle Bourgeois, leurs trois garçons de boutique, leur fils et domestique ne sont pas susceptibles de considération et de réflexion, etc., il est venu nous rendre plainte.

Signé : BOURKART DE BOURQUE ; CADOT.

Et le mercredi 24 dudit mois, étant en l'hôtel et par-devant nous commisfaire susdit, est encore comparu ledit sieur Bourque : Lequel nous a dit que ladite femme Bourgeois, ayant eu avis qu'il nous avoit rendu la plainte ci-dessus, auroit gratté ou fait gratter les mots injurieux écrits sur lesdits murs, mais de façon qu'on pourroit encore aisément les lire ; que, sur ce que lui plaignant s'est plaint à elle qu'il étoit encore aisé de voir et de lire les mots en question, elle les auroit fait de nouveau effacer tout à fait, ce qui prouve qu'elle se sentoît fautive en faisant ces fortes de démarches. Mais le jour d'hier, sur les sept heures du matin, lui comparant, en sortant de chez lui,



auroit aperçu à sa grande surprise qu'on avait mis ces mots sur le mur à côté de la porte de lui comparant : « Bourque coquin » en gros caractère, ce qui ne pouvoit avoir été mis que de la part ou par ladite Bourgeois et ce qui est une récidive encore plus choquante et insultante pour le comparant que ce qui avoit été écrit la première fois ; que ce qui prouve à n'en pouvoir douter que cette inscription venoit ou de ladite Bourgeois ou de sa maison, c'est que le sieur Frémin, premier garçon de ladite dame, a été surpris par la servante de lui comparant, grattant ou rayant ladite inscription. Pourquoi lui comparant nous rend de nouveau plainte.

Signé : BOURKART DE BOURQUE ; CADOT.

Et le mercredi 31 mars audit an, neuf heures du matin, est comparu par-devant nous ledit sieur Bourque : Lequel nous a dit qu'il auroit pensé que les plaintes verbales qu'il a faites tant audit Bourgeois qu'à sa dite femme, et l'avis qu'ils ont eu des deux ci-dessus qu'il nous a contre eux rendues, les auroient fait rentrer en eux-mêmes, pourquoi il auroit différé de les poursuivre sur lesdites deux plaintes sachant que la paix est toujours à rechercher entre voisins et que la douceur est le chemin le plus sûr pour se la procurer ; mais, que bien loin par lesdits sieur et dame Bourgeois et ceux de la maison de discontinuer leurs mauvais procédés envers lui comparant, au contraire, enhardis par la trop grande bonté de lui comparant, ils n'en sont devenus que plus téméraires à leur égard ; que le jour d'hier le comparant étant à dîner, ayant entendu monter quelqu'un dans l'escalier qui mène à sa chambre, il auroit pensé que c'étoit quelqu'un de chez ledit Bourgeois et, ayant quelque soupçon que ce quelqu'un alloit encore écrire quelque chose d'infamant contre lui sur le mur, il feroit sorti trois ou quatre fois de table pour examiner la conduite de ce quelqu'un pour tâcher, s'il écrivoit quelque chose contre lui, de le prendre sur le fait ; qu'en guettant ce quelqu'un, qu'il avoit reconnu pour être le nommé Challot, l'un des garçons dudit Bourgeois, il l'auroit vu s'arrêter à la porte du cabinet d'aïssances, qui est au second étage, et, se doutant bien que ledit Challot gravoit par là quelque chose contre son honneur et réputation ainsi que tous ceux de la maison dudit Bourgeois ne discontinuent de le faire depuis longtemps, il y feroit descendu et y auroit surpris ledit Challot qui écrivoit avec la clef dudit cabinet d'aïssances, ces mots : « Bourque est un coquin. » Ce qui fait connoître une envie et une opiniâtreté marquées de la part des gens de la maison dudit Bourgeois de nuire à lui comparant et de le perdre d'honneur et de réputation ; que comme le plaignant, vivement piqué de voir continuer tous les mauvais procédés, en auroit fait des reproches audit Challot en parlant fort haut, ledit Bourgeois



feroit monté en compagnie du sieur Frémin, son premier garçon : Lequel Bourgeois, bien loin de réprimander sondit garçon comme il le devoit, l'auroit soutenu au contraire en disant qu'il n'étoit pas capable de cela, qu'il répondoit de ses garçons et que c'étoit lui comparant qui faisoit écrire ces infamies contre lui-même ; que ledit Challot dans ce tems, pour s'excuser, prétextoit qu'il n'écrivoit pas les mots en question, mais au contraire qu'il les effaçoit : à quoi lui comparant auroit répondu pour le confondre, pourquoi il se méloit d'effacer ce qu'il prétendoit n'avoir point écrit ; que sur ce que lui plaignant soutenoit toujours, comme il l'avoit vu de ses propres yeux, que c'étoit ledit Challot qui a eu cette témérité, ledit Frémin a dit, avec un air méprisant pour lui comparant, au sieur Bourgeois en ces termes : « A quoi vous amusez-vous, Monsieur, d'écouter cela ! C'est Monsieur qui a fait écrire », en parlant de lui comparant ; que sur ce que ce dernier, piqué de pareils propos de la part du premier garçon dudit sieur Bourgeois et de la façon avec laquelle il les prononçoit, lui dit : « Taifez-vous, Monsieur, je n'ai que faire à vous quand je parle à votre maître », ledit Frémin, en s'emportant bien fort, auroit eu assez d'insolence pour répondre à lui comparant qu'il ne devoit pas s'abaisser à parler à un homme fait comme lui. Pourquoi il vient nous porter la présente plainte.

Signé : BOURKART DE BOURQUE ; CADOT.

(Archives nationales, Y, 12,159.)

**B**OUTELOU, chanteur. Il débuta à l'Académie royale de musique, dans les dernières années du xvii<sup>e</sup> siècle et fut, vers la même époque, attaché à la chapelle du Roi. Louis XIV l'avait pris en affection et lui donna, en diverses occasions, des marques d'intérêt. On a raconté même que Boutelou s'étant plusieurs fois fait mettre en prison pour des rixes ou des excentricités, dut toujours son élargissement aux ordres du Roi qui, en outre, prenait soin de pourvoir à sa nourriture, durant ses captivités.

En lisant le document transcrit plus bas, on comprendra parfaitement que la police avait d'excellentes raisons pour surveiller ce personnage qui, lorsqu'il s'enivrait, devenait fort dangereux.

Voici la liste de quelques-uns des rôles joués par Boutelou : un

Berger, dans *Issé*, pastorale de La Motte, musique de Destouches, en 1698, reprise en 1708 ; un Fleuve, dans *Canente*, tragédie de La Motte, musique de Collasse, en 1700 ; la Maîtresse d'école, Lycas, un Espagnol chantant, un Musicien, dans le *Carnaval*, mascarade, musique de Lulli, reprise en 1700 ; un Plaisir, dans *Hésione*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1700 ; un autre Berger, Cariselli, un Plaisir, Nérine, petite vieille, Timandre, dans les *Fragments de M. Lulli*, ballet de Danchet, musique de Campra, en 1702, repris en 1708 ; la nourrice d'Hermione, dans *Cadmus et Hermione*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1703 ; un Faune, un Plaisir, dans *Didon*, tragédie de M<sup>me</sup> de Xaintonge, musique de Desmarets, reprise en 1704 ; Mercure, un Professeur de folie, dans le *Carnaval et la Folie*, comédie de La Motte, musique de Destouches, en 1704 ; un Habitant de Délos, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarets, mise au théâtre par Danchet et Campra, en 1704 ; Pirante, dans *Isis*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1704 ; un Berger, dans *Bellérophon*, tragédie de Corneille de Lisle et Fontenelle, musique de Lulli, reprise en 1705 ; un Suivant d'Angélique, un Berger, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1705 ; un Plaisir, dans *Télémaque*, fragments arrangés par Danchet, musique de Campra, en 1705 ; l'Amour, Endymion, dans le *Triomphe de l'amour*, ballet de Quinault et Lulli, révisé par Danchet, musique de Campra, repris en 1705 ; un Barquéról, dans la *Vénitienne*, comédie de La Motte, musique de La Barre, en 1705 ; Apollon, dans *Alceste, ou le Triomphe d'Alcide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1706 ; Célyx, dans *Alcione*, tragédie de La Motte, musique de Marais, en 1706 ; Amadis, dans *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1707 ; un Marseillais, dans *Bradamante*, tra-

gédie de Roy, musique de La Coste, en 1707 ; l'Été, dans les *Saisons*, ballet de Pic, musique de Collasse, repris en 1707 ; un Silvain, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1707 ; un Zéphyr, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1708 ; un Berger, un Phrygien, dans *Hippodamie*, tragédie de Roy, musique de Campra, en 1708 ; un Grec, dans *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1708.

(*Dictionnaire des Théâtres*. — Nérée Desarbres :  
*Deux Siècles à l'Opéra*.)

1705. — 21 novembre.

*Plainte d'un marchand de vins et de sa femme contre Boutelou, qui avait commis chez eux toutes sortes de violences et qui avait voulu les assommer.*

L'an 1705, le samedi 21 novembre, sept heures du matin, nous Martin Bourfin, etc., ayant été requis, sommes transporté rue St-Honoré en une maison où pend pour enseigne le Mouton rouge, où demeure Léon Glaßon, marchand de vins à Paris, où étant et entré dans une salle par bas, se sont présentés à nous ledit Léon Glaßon et Geneviève Payfan, sa femme : Lesquels nous ont fait plainte tant pour eux que stipulant pour Michel Forestier, leur neveu, et dit que leur boutique étant étayée, ainsi que nous le voyons, et ne pouvant se fermer à cause du bâtiment qu'il y convient faire, ils sont obligés pour la sûreté de leurs marchandises de la faire garder la nuit par leurs domestiques. Et ledit Michel Forestier l'ayant gardée cette nuit, cejourd'hui deux heures et demie du matin seroient entrés quatre particuliers portant épées dans ladite boutique et auroient demandé à boire, ledit Forestier leur en ayant refusé attendu l'heure indue, un desdits particuliers, nommé Boutelou, chantre de l'Opéra, auroit juré contre ledit Forestier sur le refus qu'il faisoit de lui donner du vin et se feroit emporté à une telle colère qu'il auroit cassé, brisé les cruches du comptoir, les vitres des croisées et portes de ladite boutique qui rendent dans la cour de ladite maison, et non content de ce, auroit pris une poêle dans laquelle il y avoit du charbon allumé qui étoit sur la table où nous sommes et ensuite l'auroit renversée sur le bois de charpente et y auroit mis le feu si l'on n'avoit éteint aussitôt le charbon, après quoi auroit



donné deux soufflets audit Forestier, tiré son épée de laquelle il l'auroit frappé de plusieurs coups sur son corps. Une femme nommée Marie Ducroq, qui étoit pour lors dans ladite boutique, voyant les violences dudit Boutelou, se feroit écriée et auroit appelé les plaignans, lesquels à ce bruit s'étant levés et descendus dans leur boutique, ils auroient vu ledit Boutelou l'épée nue, présentant la pointe à l'estomac dudit Forestier, jurant et reniant le saint nom de Dieu, ce qui auroit obligé le plaignant de s'avancer pour secourir ledit Forestier. Ledit Boutelou n'auroit pas sitôt aperçu ledit plaignant qu'il seroit venu à lui, en lui présentant pareillement la pointe de ladite épée au corps en lui disant qu'il se moquoit de ses souteurs, qu'il étoit un m..... et dans le même tems l'auroit percé sans les autres particuliers de sa compagnie et sur ce que la femme plaignante, qui s'étoit aussi avancée près de son mari qu'elle voyoit en danger de sa vie, auroit remontré audit Boutelou s'il ne craignoit pas de se faire des affaires, il auroit répondu qu'il se moquoit de la justice, du guet et du Châtelet et auroit voulu percer la femme plaignante de son épée, et enfin sa compagnie ayant fait en sorte auprès de lui de le faire sortir de ladite boutique, avant de sortir d'icelle il auroit pris la femme plaignante d'une main, tenant de l'autre son épée nue, la pointe près de l'estomac de la plaignante, et en cet état seroit sorti de ladite boutique dans la rue en jurant le saint nom de Dieu, auroit proposé auxdits particuliers de sa compagnie d'affommer lesdits plaignans dans leur maison à coups de pierre, lesdits particuliers n'ayant voulu condescendre à la proposition dudit Boutelou, icelui Boutelou auroit resté plus d'une grosse demi-heure au-devant de la boutique des plaignans et auroit proféré plusieurs injures atroces contre leur honneur et réputation, entre autres, que le plaignant étoit le m..... de sa femme qui étoit « une p..... », ce qu'il auroit répété plusieurs fois, en sorte que cela auroit très scandalisé les plaignans. Et comme ces sortes de violences, voies de fait et injures proférées contre leur honneur et réputation ne sont pas à tolérer et qu'ils ont un intérêt sensible d'en avoir une réparation authentique, avec dommages et intérêts, ils ont requis notre transport à l'effet de nous rendre la présente plainte.

Signé : GLASSON ; GENEVIÈVE PEYSANT.

Et les jour, mois et an, deux heures de relevée, nous commissaire ayant encore été requis, sommes transporté en la maison dudit sieur Glasson ci-devant déclaré, où étant entré dans une salle où nous étions cejourd'hui matin, s'est présenté devant nous ledit Michel Forestier, neveu et garçon dudit sieur Glasson, qui nous a dit qu'en réitérant la plainte à nous rendue ci-dessus



par lefdits fleur Glaffon et fa femme tant pour eux que ftipulant pour lui plaignant, il nous fait auffi plainte de ce que revenant, il y a une heure, de la place du Palais-Royal, paffant devant le cul-de-fac de l'Opéra pour s'en retourner au logis, ledit Boutelou, qui étoit au coin dudit cul-de-fac et que lui plaignant ne voyoit pas, l'a attaqué en lui donnant un foufflet, enfuite a voulu prendre un bâton de cotteret pour le frapper, mais en a été empêché, et fe voyant ainfi empêché, il a mis la main fur la garde de fon épée pour la tirer ; ce que voyant le plaignant, il s'eft auffitôt fauvé chez ledit Glaffon, fon maître. Pourquoi il nous rend la présente plainte.

Signé : FORESTIER ; BOURSIN.

(Archives nationales, Y, 12,326.)

**B**ULLE (ANNE CADILLAC, DITE), employée à l'Académie Royale de musique où elle remplissait les fonctions de placeuse aux loges des cintres. Elle prit sa retraite en 1778 et obtint une pension de 200 livres.

(Les Spectacles de Paris.)

1758. — 1<sup>er</sup> février.

*Mlle Anne Cadillac, dite Bulle, porte plainte contre un de ses débiteurs, nommé Rouveau, qui, au lieu de lui rendre son argent, l'avait menacée et couverte d'invectives.*

L'an 1758, le mercredi 1<sup>er</sup> février, huit heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Louis Cadot, etc., est comparue demoiselle Anne Cadillac, de l'Académie royale de musique, sous le nom de Bulle, demeurant rue St-Nicaïse, au Faux-Bourguignon, chez le fleur Davry, marchand de vins : Laquelle nous a rendu plainte contre Jacques Rouveau, maître fourbisseur, demeurant susdite rue St-Nicaïse, même maison où la plaignante est auffi demeurante au quatrième étage, de ce qu'ayant eu pour ledit Rouveau toute la confiance imaginable et ne le connoissant lors que pour un homme de probité, elle auroit eu le malheur, il y a environ fix semaines, de lui prêter huit louis d'or de 24, fans en avoir tiré aucun billet, promesse ni obligation, dans la confiance qu'elle avoit eu qu'il fatisferoit à fa parole d'honneur fans

avoir besoin de prendre aucune précaution. Lequel lui promit verbalement de les lui rendre au premier jour et aussitôt qu'il auroit reçu de l'argent. Néanmoins elle plaignante, s'ennuyant de ce que ledit Rouveau ne satisfaisoit pas à sa parole d'honneur et voyant qu'il vouloit déménager de l'appartement où il est actuellement, auroit pris le parti de lui demander le paiement des susdits louis d'or ou du moins de lui faire un billet, sinon elle s'opposeroit à son déménagement et ce il y a 15 jours environ. A laquelle ledit Rouveau répondit d'un air fort en colère en ces termes : « C'est donc là la raison qui vous obligeoit de me faire mauvaise mine depuis quelques jours », en ajoutant qu'elle étoit « une f. . . . g. . . . et une f. . . . c. . . . » et supposant qu'elle passoit les nuits à se divertir dans les mauvais lieux, la menaçant qu'il lui feroit manger jusqu'à la paille de son lit et charroyer droit, en vomissant plusieurs autres injures et menaces effroyables. Auquel Rouveau, elle comparante, toute déconcertée d'un pareil procédé, ayant toujours mené une conduite régulière et sans reproches à la connoissance de tous les voisins du quartier et de tout le monde, lui auroit répondu qu'il étoit singulier de proférer contre elle toutes ces horreurs et menaces, qu'elle n'avoit jamais manqué à son devoir et qu'elle ne lui demandoit que la justice ; qu'elle étoit surprise de son procédé et que, s'il récidivoit, elle feroit obligée, contre son gré, de porter ses plaintes ; que depuis ce tems, ledit Rouveau n'a cessé de traverser elle comparante et proférer contre elle les horreurs et menaces, en la menaçant derechef de la maltraiter ainsi que ses frères et sœurs ; que ce jour-d'hui ledit Rouveau, heure présente, a encore recommencé de charger elle comparante d'invectives atroces en proférant tous les termes horribles que la pudeur ne lui permet pas de réciter ; qu'elle n'en finiroit pas si elle racontoit toutes les injures et menaces dudit Rouveau qui continueroit indubitablement ses injures, menaces et vexations, si elle comparante n'avoit recours à justice pour tâcher d'arrêter le cours de toutes ces traverses et vexations, et de contenir un pareil sujet et pour obtenir le paiement desdits huit louis d'or qu'elle lui a, ingénument et dans sa bonne foi, prêtés : raisons pour lesquelles elle vient nous rendre plainte.

Signé : CADILLAC ; CADOT.

(Archives nationales, Y, 12, 161.)

BURET (M<sup>lles</sup> BABIN DE GRANDMAISON, dites), chanteuses. Elles débutèrent toutes deux la même année à l'Académie royale de musique, la cadette, le 17 mai 1781, par le rôle de Colette, dans le *Devin du village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, et l'aînée, le 20 novembre suivant, par le rôle d'Adèle dans *Adèle de Ponthieu*, tragédie de Saint-Marc, musique de La Borde et Berton. M<sup>lle</sup> Buret la jeune resta peu de temps à l'Opéra, qu'elle quitta pour la Comédie-Italienne où elle parut pour la première fois, le 2 décembre 1782, dans le rôle de Marine de la *Colonie*, comédie de Framery, musique de Sacchini. La fin de cette jeune actrice fut prématurée et tragique. Compromise, à l'époque de la Révolution, par suite de ses liaisons avec le baron de Batz, conspirateur fameux, dans un complot qui avait pour but de renverser le gouvernement légal du pays, elle périt sur l'échafaud le 29 prairial an II.

M<sup>lle</sup> Buret aînée resta au contraire à l'Opéra et s'y fit remarquer par son zèle et par un talent réel. Elle pouvait légitimement espérer l'une des premières places parmi les cantatrices de l'Opéra, quand l'apparition de M<sup>lle</sup> Maillard, en 1782, vint réduire à néant toutes ses espérances (1) et la forcer à rester au second rang. Ce ne fut pas toutefois sans protestation qu'elle se décida à s'effacer, et l'on en trouvera la preuve dans une lettre acrimonieuse adressée par elle, le 26 octobre 1783, au *Journal de Paris*, et qu'il est bon de reproduire ici :

Messieurs, voulez-vous bien permettre que j'aie recours à la voie de votre journal pour chercher à repousser l'oppression et voudrez-vous bien vous rendre mes interprètes auprès d'un public auquel je consacre mes travaux et qui souvent a daigné encourager mes foibles talents, je n'emploierai d'autre art que le simple récit des faits tels qu'ils se sont passés.

(1) M<sup>lle</sup> Maillard, élève de M<sup>me</sup> Saint-Hubert, débuta le 17 mai 1782 par les rôles de Colette, dans le *Devin du village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, et d'Aline, dans *Aline, reine de Golconde*, ballet de Sedaine, musique de Monsigny.



On m'a reproché d'avoir empêché, vendredi dernier, M<sup>lle</sup> Maillard de jouer le rôle d'Armide(1). Le fait est que je me suis défendue très-long-tems de me charger ce jour-là même de ce rôle, par la seule raison qu'il appartenait encore à M<sup>lle</sup> Maillard. Je ne me suis rendue qu'aux instances vives et répétées du Comité qui m'a allégué que la poitrine délicate de cette actrice, jointe à la fatigue du voyage de Fontainebleau qu'elle étoit obligée de faire la nuit, l'empêcheroit de jouer ce jour-là et qu'il falloit de toute nécessité, pour ne pas faire manquer le service de Paris, que je me chargeasse du rôle. J'acceptai, mais en observant que si M<sup>lle</sup> Maillard, à l'heure de l'opéra, se trouvoit en état de paraître, elle en feroit encore la maîtresse. Comme ces faits ont un grand nombre de témoins, j'espère qu'ils n'éprouveront aucune contradiction. Je suis moins sensible à cette accusation déterminée sur laquelle un grand nombre de personnes sont en état de déposer en ma faveur, qu'aux suppositions odieuses que l'on cherche à répandre dans le public pour me priver de sa faveur. On débite avec affectation que mon intention est d'empêcher M<sup>lle</sup> Maillard de paraître sur le théâtre de l'Opéra, sans doute parce que je crains sa supériorité. Il me semble qu'une imputation de cette nature ne devrait être avancée qu'avec des faits multipliés qui en fissent la preuve et l'on peut voir par celui de vendredi dernier, combien il feroit injuste de les juger sans examen. Au surplus, quand j'aurois le dessein qu'on me suppose, nous sommes, M<sup>lle</sup> Maillard et moi, gouvernées par des lois qu'il nous est impossible d'enfreindre et qui assurent l'exercice de notre état. Je suis, par droit d'ancienneté, le premier double de M<sup>me</sup> Saint-Huberti, et suivant les statuts de l'Opéra, auxquels nous sommes toutes également soumises, je dois chanter pendant trois fois consécutives le rôle que quitte cette première actrice. Ce même rôle appartient ensuite de droit, pour trois fois également, au second double qui est M<sup>lle</sup> Maillard, et ainsi tour à tour jusqu'à ce que la première actrice le reprenne de nouveau. Ces réglemens sont les résultats d'une expérience éclairée et je m'empresse de les mettre sous les yeux du public pour lui prouver qu'en me supposant la misérable intention de nuire à M<sup>lle</sup> Maillard, dont j'estime les talens, il me feroit impossible d'y réussir, à moins cependant que l'on regarde comme une vexation la demande que je fais et que je continuerai de faire de mes droits, droits qui assurent également l'état de tous les sujets qui composent l'Académie royale de musique. Si M<sup>lle</sup> Maillard a le droit de jouer un rôle quelconque quand je l'aurai joué trois fois, il m'est donc impossible de l'empêcher de paraître sur le théâtre comme on veut gratuitement le supposer. Quelques jours plus tôt ou plus tard ne peuvent nuire

(1) Le vendredi 24 octobre, dans *Renaud*, tragédie de Le Bœuf, musique de Sacchini.



ni à son état, ni à ses talens, et je la prie de considérer qu'en cela même sa position est bien plus heureuse que la mienne. Je ne puis me dissimuler que jouer un rôle immédiatement après la sublime actrice que nous doublons l'une et l'autre, est, du moins pour moi, très-défavorable. Je cours le risque de servir d'ombre. M<sup>lle</sup> Maillard, au contraire, m'ayant pour intermédiaire, peut bien plus facilement faire valoir la supériorité des talens dont on suppose que je suis envieuse.

J'ai l'honneur d'être, etc.

BURET l'aînée, *de l'Académie royale de musique.*

M<sup>lle</sup> Buret aînée était encore attachée à l'Académie royale de musique en 1789.

Il est impossible de dire à laquelle des deux demoiselles Buret se rapporte le document transcrit plus bas.

(*Les Spectacles de Paris. — Mémoires secrets*, XVIII, 169. — *Journal de Paris*, 26 octobre 1783. — Émile Campardon : *les Comédiens du Roi de la troupe italienne.*)

1782. — 15 janvier.

*Plainte d'un maître tabletier contre M<sup>lle</sup> Buret et contre un inconnu, envoyé par elle, qui l'avait accablé d'injures.*

L'an 1782, le mardi 15 janvier, neuf heures du matin, est venu en notre hôtel et par-devant nous Louis-Michel Roch, etc., sieur Pierre-Louis Genous, maître tabletier à Paris, y demeurant rue de la Croix, paroisse St-Nicolas-des-Champs : Lequel nous a rendu plainte contre la demoiselle Buret, attachée à l'Académie royale de musique, dont il ignore la demeure et contre un quidam à lui inconnu, et nous a dit qu'il est actuellement en instance au Châtelet avec le sieur Castillon, ancien auditeur des comptes de Blois, qui demeure chez le comparant depuis deux ans environ et avec lequel il a fait un bail de six ans, et qui actuellement veut déménager et céder son bail à ladite Buret, à l'effet d'entrer aujourd'hui en possession des appartemens dudit sieur Castillon, ce à quoi le comparant a dit au sieur Castillon qu'il ne consentiroit jamais ; que le jour d'hier, sur les neuf heures et demie du soir environ, un quidam absolument inconnu au comparant est entré chez lui avec une audacieuse insolence et une effronterie démesurée ; qu'il s'est d'abord

emporté en termes indécens et licencieux, a dit : « Est-ce ici certain tabletier qui dit que M<sup>lle</sup> Buret est une p..... et qui s'oppose à son emménagement ? » Qu'en parlant il faisoit des gestes menaçans avec sa canne qu'il présentoit au comparant ; que le comparant, malgré l'indécence de ce particulier, lui répliqua avec honnêteté et tranquillité qu'il ne connoissoit pas ladite demoiselle Buret et ne pouvoit avoir tenu contre elle aucun propos diffamant et que s'il ne s'en alloit pas, comme il paroissoit être venu pour insulter le comparant, il alloit envoyer chercher la garde et le faire arrêter pour savoir qui il étoit ; que ce quidam, au lieu de se rendre aux discours et représentations honnêtes et justes du comparant, n'y prêta qu'une oreille très-fourde et continua ses mauvais propos et menaces jusqu'au troisième étage où demeure le sieur Castillon et en faisant un tapage et un bacchanal épouvantables dans la maison. Et comme le comparant a tout lieu de craindre l'effet des menaces de ce quidam et que ladite Buret n'envoie d'autres personnes à elle affidées pour exercer quelque voie de fait envers le comparant, il est venu nous rendre la présente plainte.

Signé : GENOUS ; DELAPORTE.

(Archives nationales, Y, 12,202.)





## C



AMARGO (MARIE-ANNE DE CUPIS de), danseuse. On trouve dans les *Spectacles de Paris pour l'année 1771* une notice biographique fort intéressante sur M<sup>lle</sup> de Camargo. Cette notice, remplie

de détails curieux et spéciaux, étant peu connue, à cause de la rareté du recueil où elle est imprimée, nous avons cru pouvoir la reproduire ici, en y joignant quelques commentaires indispensables :

Marie-Anne Cupis de Camargo naquit à Bruxelles, le 15 avril 1710, d'une famille noble originaire de Rome, qui a donné, à ce qu'on assure, plusieurs cardinaux à l'Église et entre autres Jean-Dominique de Cupis de Camargo, évêque d'Ostie, doyen du sacré collège (1). Un des ancêtres de cette célèbre danseuse, nommé Cupis, attaché au service de la maison d'Autriche, s'établit en Flandre et épousa une Espagnole de la famille noble de Camargo dont il ajouta le nom au sien et ses descendants ont toujours porté depuis l'un et l'autre. L'aïeul de M<sup>lle</sup> de Camargo fut tué au service de l'Empereur. Il laissa un fils au berceau et très-peu de bien, ce qui obligea la mère de cet enfant à lui faire acquérir des talens tels que la musique et la danse

---

(1) Jal a démontré, dans son *Dictionnaire*, que Jean-Dominique de Cupis, évêque d'Ostie et cardinal, mort en 1553, n'a jamais porté le nom de Camargo.

qui pussent suppléer à ce qui lui manquoit du côté de la fortune. Il épousa dans la suite une demoiselle sans biens et c'est de ce mariage que naquit la célèbre danseuse que nous regrettons (1). Elle reçut en naissant ces dons heureux que l'art perfectionne, mais qu'il ne donne pas, et l'on dit qu'étant dans les bras de sa nourrice, elle ne pouvoit entendre son père jouer du violon sans être animée par des mouvemens si vifs, si gais, si mesurés, qu'on augura dès lors qu'elle feroit un jour une des plus grandes danseuses de l'Europe. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de dix ans, la princesse de Ligne et d'autres dames de la cour de Bruxelles firent les frais de l'envoyer à Paris avec son père pour y recevoir des leçons de danse de M<sup>lle</sup> Prévost (2) dont les grâces, la vivacité, la légèreté, la cadence charmoient la cour et la ville. Elle fut recommandée au prince d'Isenghien et au comte de Middelbourg, son frère, qui engagèrent M<sup>lle</sup> Prévost à prendre la jeune provinciale comme élève.

Celle-ci profita si rapidement de ses leçons qu'en moins de trois mois elle retourna à Bruxelles pour être la première danseuse de l'Opéra de cette ville.

Le sieur Pelissier, entrepreneur de celui de Rouen, sur la réputation de cette jeune personne, offrit à son père des avantages si considérables qu'il l'engagea avec sa fille pour son spectacle, mais cet Opéra ne pouvant se soutenir, le directeur fut obligé de l'abandonner et ses débris enrichirent celui de Paris de trois grands sujets, savoir les demoiselles Camargo, Pelissier (3) et Petitpas (4).

M<sup>lle</sup> Camargo, présentée par M<sup>lle</sup> Prévost, débuta la première (5) par les *Caractères de la danse*. Jamais salle de spectacle ne retentit d'autant d'applaudissemens qu'en reçut la débutante. Il ne fut plus question, pendant la vivacité de l'enthousiasme du public, de parler d'autre chose dans les sociétés que de la jeune Camargo (6). Toutes les modes nouvelles portèrent son nom. Un jour, M<sup>me</sup> la maréchale de Villars vint à elle auprès du bassin des Tuileries avec tant de bonté que tout ce qui étoit à la promenade s'attroupa

(1) On ignore le nom de la mère de M<sup>lle</sup> de Camargo. On connaît en revanche le nom de la seconde femme de son père; elle s'appelait Marie-Anne de Smedt.

(2) M<sup>lle</sup> Prévost, célèbre danseuse de l'Académie royale de musique, quitta le théâtre en 1727.

(3) M<sup>lle</sup> Pélissier, chanteuse. Elle rentra en 1726 à l'Opéra où elle avait déjà paru quelques années auparavant, prit sa retraite en 1747 et mourut peu après.

(4) M<sup>lle</sup> Petitpas, chanteuse, débuta à l'Opéra en 1726, prit sa retraite en 1739, et mourut en 1740.

(5) Le 5 mai 1726.

(6) On en parla bien davantage lorsqu'on apprit que dans la nuit du 10 au 11 mai 1728, M<sup>lle</sup> de Camargo et sa jeune sœur Sophie avaient été enlevées par le comte de Melun, qui les tint renfermées plusieurs jours dans son hôtel de la rue de la Couture-Saint-Gervais. Le père des deux jeunes filles adressa alors au cardinal de Fleury, premier ministre, une requête dans laquelle il demandait que le comte de Melun épousât sa fille aînée et dotât la cadette.



autour d'elles et remplit le jardin du bruit des battemens de mains et des applaudissemens.

Des succès si distingués déplurent à M<sup>lle</sup> Prévoft, elle voulut humilier son élève en l'obligeant d'entrer les ballets, ce qui occasionna l'aventure suivante : M<sup>lle</sup> Camargo figuroit dans une danse de démons ; Dumoulin, surnommé le Diable (1), qui devoit y danser seul ne s'y trouva pas lorsqu'on vint à exécuter son air. La jeune danseuse tout hors d'elle-même, voyant que cette entrée n'étoit pas remplie, s'élança de son rang, dansa de caprice et transporta les spectateurs d'admiration et de ravissement. Ce trait acheva de la brouiller avec M<sup>lle</sup> Prévoft qui refusa de lui faire danser une entrée que M<sup>me</sup> la Duchesse avoit fait demander. Le célèbre Blondi (2) voyant cette jeune élève tout en pleurs de ce refus lui dit : « Quittez, Mademoiselle, quittez cette dure et jalouse maîtresse qui vous fait éprouver tant de mortifications. Je veux être votre maître ; je ferai l'entrée que M<sup>me</sup> la Duchesse demande et vous la danserez mardi prochain. » Les progrès de M<sup>lle</sup> de Camargo répondirent aux soins de ce grand danseur.

Elle réunit bientôt par les leçons de son nouveau maître, la noblesse et le feu de l'exécution aux grâces, à la légèreté et à la séduisante gaieté qu'elle avoit sur le théâtre. Ce dernier caractère y paroissoit si naturel qu'elle l'inspiroit aux plus mélancoliques. C'est ainsi que la représenta le célèbre Lancret, dans le beau portrait qui a comblé de gloire ce grand peintre (3).

En 1734, M<sup>lle</sup> de Camargo fut obligée de quitter le théâtre (4), elle y rentra six ans après et dansa dans les *Fêtes Grecques et Romaines* (5), ouvrage imaginé pour la faire paroître dans tout son éclat. Le public qui la retrouva toujours la même, la revit avec la même admiration et les mêmes applaudissemens.

(1) David Dumoulin, danseur, avait débuté à l'Opéra en 1705. Il prit sa retraite en 1751.

(2) Fameux danseur de l'Opéra.

(3) Ce portrait se trouve actuellement au musée de Nantes. Voyez l'*Éloge de Lancret*, publié par M. Jules Guiffrey.

(4) Par la volonté expresse du comte de Clermont, abbé de Saint-Germain-des-Prés, avec qui elle entretenait des relations intimes. On lit à ce sujet, dans un rapport de police, les lignes suivantes : « En 1733, le comte de Clermont s'empara de M<sup>lle</sup> Camargo et jaloux de ce que le public participoit avec lui au plaisir de la voir, il lui fit quitter l'Opéra et se séquestra avec elle. Cette nouvelle passion tyrannisa même tout le quartier où elle demouroit, rue Neuve-des-Petits-Champs, car les voisins n'osoient plus se mettre à leurs fenêtres, ni regarder pour ainsi dire la maison de la demoiselle Camargo. Heureusement pour eux que cela ne dura pas longtemps. Le comte prit le parti de s'en aller confiner à Berny avec sa maîtresse. Il la garda huit ans au bout desquels il la quitta, après en avoir eu deux enfants, pour prendre M<sup>ll</sup> Leduc qu'il enleva au président de Rieux. Celui-ci, piqué du procédé du comte dont il ne pouvoit se venger directement, imagina de prendre par dépit la demoiselle Camargo, sa veuve, qui se consola d'autant plus facilement que le président lui fit des biens immenses et, pour faire repentir la Leduc, envoya d'entrée de jeu à sa nouvelle maîtresse, mille louis dans une écuelle d'or couverte du même métal. » (Rapport de police cité dans le *Comte de Clermont*, par Jules Cousin, p. 138.)

(5) Ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont.

On peut ajouter ici à la gloire de notre célèbre danseuse que le Roi aimoit particulièrement ses talens aux spectacles de la Cour. M<sup>lle</sup> de Camargo les perfectionna par les conseils et l'amitié de M. Dupré (1) qui fut son guide et un des plus grands danseurs que la France ait jamais eus.

M<sup>lle</sup> de Camargo avoit la voix jolie et chantoit juste. Le public a joui de ce talent réuni à la danse dans l'acte d'Églé des *Talens lyriques* (2). Le fameux pas de trois entre elle, Blondi et le charmant Dumoulin, et l'admirable pas de six, ont justifié les vers que M. de La Faye a mis au bas de son portrait gravé (3).

Elle eut la pension du Roi qu'avoit eue M<sup>lle</sup> Prévost, et en 1751 qu'elle renonça au théâtre, elle en obtint une de 1,500 livres de l'Opéra, quoique la pension de première danseuse ne fût que de 1,000 livres. Le brevet porte que c'est à son mérite supérieur que l'on accorde cette distinction.

Enfin, depuis sa dernière retraite (4) jusqu'au 28 avril 1770 que ses amis l'ont perdue, M<sup>lle</sup> de Camargo a vécu en honnête et bonne citoyenne, regrettée de toutes les personnes de son voisinage comme un exemple de modestie, de charité et de bonne conduite.

Sa conformation étoit sans contredit la plus favorable à son grand talent. Ses pieds, ses jambes (5), sa taille, ses bras et ses mains étoient de la forme la plus parfaite. Son cordonnier fit la plus grande fortune dans son état par la vogue que lui donna notre danseuse ; toutes les femmes vouloient être chauffées à la Camargo.

Sa danse perfectionnée par le fond de l'art étoit le résultat des principes qu'elle avoit reçus de M<sup>lle</sup> Prévost et des sieurs Pécourt (6), Blondi et Dupré. De leurs manières différentes, elle s'en étoit fait une propre à elle. Aussi exécuta-t-elle tous les genres possibles de la dame noble, les menuets, les passe-pieds d'une manière bien supérieure à M<sup>lle</sup> Prévost, et elle y con-

(1) Louis Dupré. Voyez plus loin l'article qui lui est consacré.

(2) *Les Fêtes d'Hébé, ou les Talens lyriques*, ballet de Mondorge, musique de Rameau.

(3) Voici ces vers de La Faye, poète aimable que Voltaire comparait à Catulle :

Fidèle aux lois de la cadence,  
Je forme au gré de l'art les pas les plus hardis ;  
Originale dans ma danse,  
Je puis le disputer aux Balons, aux Blondis.

(4) Elle parut pour la dernière fois sur le théâtre de l'Opéra le 5 mars 1751.

(5) Il s'éleva au XVIII<sup>e</sup> siècle une controverse curieuse au sujet de M<sup>lle</sup> de Camargo. Les uns prétendaient qu'elle n'avait jamais porté de caleçons et que sa danse était tellement décente qu'elle n'en avait pas eu besoin ; d'autres, au contraire, soutenaient qu'elle en avait toujours porté. Un pari s'engagea à ce sujet et c'est à la danseuse elle-même que l'on s'adressa pour résoudre cette question importante. Elle vivait alors fort retirée, et on la trouva entourée d'une demi-douzaine de chiens. Elle répondit que non-seulement elle avait toujours porté des caleçons, mais encore que leur établissement au théâtre datait de ses plus brillants succès.

(6) Guillaume Pécourt, danseur de l'Opéra, né en 1653, mort en 1729.

ferva ce je ne fais quoi de piquant qu'elle avoit pris de sa maîtresse, ainsi que dans les entrées de pures grâces. Les gavottes, les rigaudons, les tambourins, les loures, tout ce qu'on appelle les grands airs étoient rendus dans leurs caractères, par la variété des pas qui y étoient propres, car elle les avoit tous dans la jambe et si elle n'a pas fait usage de la gargouillade, c'est qu'elle la croyoit peu convenable aux femmes. Elle y substitua le pas de Basque dont elle feule et Dumoulin ont fait usage. Jamais personne qu'elle n'a fait ces beaux pas de menuet sur le bord des lampes, d'un côté du théâtre à l'autre, d'abord de gauche à droite et ensuite en revenant de droite à gauche. Le public les attendoit avec impatience, les voyoit avec empressement et les applaudissoit avec transports.

M<sup>lle</sup> de Camargo a dansé à l'Opéra : une Matelotte, dans *Ajax*, tragédie de Mennesson, musique de Bertin, en 1726 ; une Grâce, dans les *Amours déguisés*, ballet de Fuzelier, musique de Bourgeois, repris en 1726 ; une Matelotte, une Bergère, une Bacchante, dans les *Amours des Dieux*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret, en 1727, repris en 1747 ; une Matelotte, dans le *Jugement de Pâris*, pastorale de M<sup>lle</sup> Barbier (l'abbé Pellegrin), musique de Bertin, reprise en 1727 ; une Habitante de la Seine, une Amante heureuse, une Matelotte, dans *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, reprise en 1727 et en 1749 ; une Amante contente, la Mariée, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1727 et en 1743 ; une Matelotte, dans *Alceste, ou le Triomphe d'Alcide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1728 ; une Matelotte, dans les *Amours de Protée*, ballet de Laforet, musique de Gervais, repris en 1728 ; une Paysanne, dans *Bellérophon*, tragédie de Corneille de Lisle et Fontenelle, musique de Lulli, reprise en 1728 ; une Naiade, une Matelotte, dans *Hypermnestre*, tragédie de Lafont, musique de Gervais, reprise en 1728 et en 1746 ; une Scythe, une Nymphé de Diane, dans *Orion*, tragédie de Lafont et Pellegrin, musique de Lacoste, en 1728 ; une Élève de Terpsichore, une Bohémienne, dans la *Princesse d'Élide*, ballet de



Pellegrin, musique de Villeneuve, en 1728; une Habitante des rives du Pénée, une Suivante de la Sibylle Delphique, dans *Tarsis et Zélie*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, en 1728; une Bergère, Terpsichore, dans les *Amours des Déesses*, ballet de Fuzelier, musique de Quinault, en 1729; une Matelotte, dans les *Nouveaux Fragments*, en 1729; une Magicienne, une Nymphé, une Moresse, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1729 et en 1750; une Bergère, une Vieille, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1729 et en 1744; une Matelotte, une Néréide, dans *Alcione*, tragédie de La Motte, musique de Marais, reprise en 1730; Terpsichore, une Bacchante, Jeune fille de la suite de Diane, dans le *Caprice d'Érato*, divertissement de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, en 1730; une Matelotte, dans le *Carnaval et la Folie*, comédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1730 et en 1748; une Égyptienne, dans *Phaëton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1730 et en 1742; une Grecque, une Nymphé de Thétys, dans *Pyrrhus*, tragédie de Fermelhuis, musique de Royer, en 1730; une Matelotte, dans *Télémaque*, tragédie de Pellegrin, musique de Destouches, en 1730; une Suivante d'Urgande, dans *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1731; un Plaisir, dans *Endymion*, pastorale de Fontenelle, musique de Colin de Blâmont, en 1731; une Bohémienne, un Masque galant, dans les *Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1731, 1732 et 1750 (1); une Matelotte, une

---

(1) Casanova vit, en 1750, M<sup>lle</sup> de Camargo danser dans ce ballet et lui a consacré dans ses *Mémoires* (II, 214) le passage suivant : « Immédiatement après je vois une danseuse qui, comme une furie, parcourt l'espace en faisant des entrechats à droite, à gauche, dans tous les sens, mais s'élevant peu, et cependant applaudie avec une espèce de fureur. « C'est, me dit Paf, la fameuse « Camargo. Je te félicite d'être arrivé à Paris assez à temps pour la voir, car elle a accompli son « douzième lustre (erreur, elle n'avait que 40 ans). » J'avouai alors que sa danse étoit merveilleuse. « C'est, ajouta mon ami, la première danseuse qui ait osé sauter sur notre théâtre, car avant elle,



Bergère, dans *Idoménée*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1731 ; une Bergère, une Bacchante, dans le *Ballet des Sens*, de Roy, musique de Mouret, en 1732 ; une Matelotte, une Amante heureuse, dans *Biblys*, tragédie de Fleury, musique de La Coste, en 1732 ; une Dryade, une Bergère, une Calydennienne, dans *Callirhoé*, tragédie de Roy, musique de Destouches, reprise en 1732 et en 1743 ; une Suite de la Jeunesse, une Bergère, dans *Isis*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1732 ; une Israélite, dans *Jephté*, tragédie de Pellegrin, musique de Montéclair, en 1732 et en 1744 ; une Suivante de Nisus, une Bergère, dans *Scylla*, tragédie de Duché, musique de Théobalde, reprise en 1735 ; une Bergère, un Génie, une Bacchante, dans *l'Empire de l'Amour*, ballet de Moncrif, musique de Brascac, en 1733, repris en 1741 et en 1750 ; une Matelotte, une Bergère, dans *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, en 1733 ; une Bergère, une Dryade, dans *Issé*, pastorale de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1733 ; une Grecque, la Prêtresse de l'Amour, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Campra, reprise en 1733 ; une Matelotte, une Suivante de Pomone, dans les *Éléments*, ballet de Roy, musique de La Lande et Destouches, repris en 1734 et en 1742 ; Terpsichore, une Bergère, dans les *Fêtes Grecques et Romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1733 et en 1741 ; une Femme du peuple de la Grèce, dans la *Fête de Diane*, divertissement de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, en 1734, repris en 1742 ; une Bacchante, dans les *Fêtes nouvelles*,

---

« les danseuses ne sautoient pas et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'elle ne porte pas de caleçon. — Pardon ; j'ai vu..... — Qu'as-tu vu ? C'est sa peau qui est à la vérité ni de lys, ni de rose. — La Camargo, lui dis-je d'un air pénitent, ne me plaît pas ; j'aime beaucoup mieux Dupré (le danseur). » Un vieil admirateur qui se trouvoit à ma gauche me dit que dans sa jeunesse elle faisoit le saut de Basque et même la gargouillade et qu'on n'avoit jamais vu ses cuisses quoiqu'elle dansât à nu : « Mais si vous n'avez pas vu ses cuisses, comment pouvez-vous savoir qu'elle ne portoit pas de tricot ? — Oh ! ce sont de ces choses qu'on peut savoir. Je vois que monsieur est étranger. »

ballet de Massip, musique de Duplessis, en 1734 ; une Néréide, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarests, mise au théâtre par Danchet et Campra et reprise en 1734 ; un Démon transformé en songe, une Danseuse dans une fête de village, dans *Pirithoüs*, tragédie de Séguinault, musique de Mouret, reprise en 1734 ; une Bacchante, une Matelotte, dans *Philomèle*, tragédie de Roy, musique de La Coste, reprise en 1734 ; une Naiade, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1740 ; la Danseuse dans une noce, dans les *Amours de Ragonde*, comédie de Destouches, musique de Mouret, reprise en 1742 ; une Bergère, une Nymphé, dans *Isbé*, pastorale de La Rivière, musique de Mondonville, en 1742 ; une Suite de l'Amour et de la Folie, une Habitante de Cythère, dans les *Caractères de la Folie*, ballet de Duclos, musique de Bury, en 1743 ; une Pastourelle, dans *Don Quichotte chez la Duchesse*, ballet de Favart, musique de Boismortier, en 1743 ; une Ombre d'Héroïne, une Phrygienne, dans *Hésione*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1743 ; une Matelotte, la Rose, dans les *Indes galantes*, ballet de Fuzelier et Rameau, repris en 1743 ; Doris, danseuse, dans le *Pouvoir de l'amour*, ballet de Lefebvre de Saint-Marc, musique de Royer, en 1743 ; une Bergère dans *Acis et Galatée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1744 ; une Habitante d'Ochalie, dans *Alcide*, tragédie de Campistron, musique de Louis Lulli et Marais, reprise en 1744 ; une Phrygienne, dans *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, reprise en 1744 ; un Masque, dans l'*École des Amants*, ballet de Fuzelier, musique de Niail, en 1744 ; une Thyrrinthienne, dans les *Grâces*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1744 ; une Matelotte, dans *Amadis de Grèce*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1745 ; une Nymphé, dans les *Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1745 ; la Ma-

riée, une Provençale, dans les *Fêtes de Thalie*, ballet de Lafont, musique de Mouret, repris en 1745 ; une Bacchante, une Romaine, dans le *Temple de la Gloire*, ballet de Voltaire (1), musique de Rameau, en 1745 ; une Chasseresse, dans *Zaïde*, ballet de La Marre, musique de Royer, repris en 1745 ; une Sylphide, dans *Zélinde, roi des Sylphes*, ballet de Moncrif, musique de Rebel et Francoeur, en 1745 ; un Démon transformé, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1746 ; une Éthiopienne, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1746 ; une Bergère, une Femme du peuple de Sicile, dans *Scylla et Glaucus*, tragédie de d'Albaret, musique de Leclair, en 1746 ; une Néréide, dans le *Triomphe de l'harmonie*, ballet de Lefranc, musique de Grenet, repris en 1746 ; une Matelotte, dans *Daphnis et Chloé*, pastorale de Laujon, musique de Boismortier, en 1747 ; une Pastourelle, dans l'*Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1747 ; une Marinère, dans les *Fragments de différents ballets*, en 1748 ; une Sauvagesse, une Danseuse dans un pas de cinq, dans les *Fêtes de l'Hymen et de l'Amour, ou les Dieux d'Égypte*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1748 ; une Sylphide, dans *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1748 ; une Provençale, dans les *Caractères de l'Amour*, ballet de Pellegrin, musique de Colin de Blâmont, reprise en 1749 ; Terpsichore, dans le *Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, repris en 1749 ; une Divinité des mers, déguisée en mate-

(1) Dès 1732, Voltaire avait célébré les talents de M<sup>lle</sup> de Camargo par le madrigal suivant :

Ah ! Camargo, que vous êtes brillante !  
 Mais que Sallé, grands dieux, est ravissante !  
 Que vos pas sont légers et que les siens sont doux !  
 Elle est inimitable et vous êtes nouvelle :  
 Les Nymphes sautent comme vous,  
 Mais les Grâces dansent comme elle.

M<sup>lle</sup> Sallé, avant d'entrer à l'Opéra, avait dansé à la Foire. Elle quitta l'Académie royale de musique en 1741.



lotte, dans *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1749 ; un Mage, dans *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, en 1749 ; une Matelotte, dans *Héro*, tragédie de Lefranc, musique de Brassac, en 1750 ; une Européenne, dans *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1750 ; une Nymphé, dans *Titon et l'Aurore*, ballet de Roy, musique de Bury, en 1751.

M<sup>lle</sup> de Camargo, que le comte de Clermont avait fait naturaliser Française en 1739, mourut le 28 avril 1770, rue Saint-Honoré. Son enterrement se fit le lendemain en l'église Saint-Roch, tendue en blanc pour la circonstance, selon la coutume adoptée pour les femmes non mariées. Elle laissait pour héritiers : Charles de Cupis, musicien de l'Académie royale de musique, demeurant rue Saint-Denis ; François de Cupis, aussi musicien à l'Opéra, demeurant même rue ; Jean-Baptiste Cupis, écuyer, demeurant rue Neuve-des-Petits-Champs, et demoiselle Anne Cupis, fille majeure, demeurant rue Saint-Denis, ses frères et sœur. Les scellés furent apposés chez elle par le commissaire au Châtelet Dorival. La cave et la bibliothèque de la danseuse étaient également bien montées. La première contenait trois pièces de Bourgogne, 484 carafons de vin du même pays, 50 carafons de vin d'Espagne et 22 carafons de différents vins blancs. Quant à la bibliothèque, elle devait avoir une certaine importance, car les héritiers en confièrent la prise à Laurent-François Prault, imprimeur-libraire, demeurant quai de Gesvres.

Dans les greniers de la maison on trouva 14 paires de pigeons.

La vaisselle plate de M<sup>lle</sup> de Camargo pesait 199 marcs 6 onces 7 gros, et la vaisselle montée 77 marcs, 5 onces. Il y avait chez elle 18,000 à 19,000 livres d'argent comptant et des valeurs considérables en titres.

Au moment de son décès, elle n'avait que deux domestiques :



une cuisinière, Françoise Fournier, et une femme de chambre, Agnès Lesueur. Elle fut gardée dans sa dernière maladie par Marie-Élisabeth Ducoudray, veuve Boucher.

(Archives nationales, Y, 12,468. — Dictionnaire des théâtres. — Les Spectacles de Paris. — Journal de Barbier, III, 341. — Grimm : Correspondance littéraire, VI, 427; VII, 376. — Revue rétrospective, 1<sup>re</sup> série, t. I. — Jules Cousin : le Comte de Clermont. — Jal : Dictionnaire de biographie. — J. Guiffrey : Éloge de Lancret.)

1739. — Juin.

*Lettres de naturalité accordées à M<sup>lle</sup> Marie-Anne de Cupis de Camargo.*

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous présens et à venir, salut. Marie-Anne de Cupis de Camargo, native de Bruxelles, faisant profession de la religion catholique apostolique et romaine, nous a fait représenter qu'elle est établie depuis plusieurs années en notre royaume et qu'elle fouhaiteroit y fixer sa demeure et y finir ses jours, mais que pour participer aux avantages et aux droits dont jouissent nos sujets et régnicoles, elle auroit besoin de nos lettres de naturalité qu'elle nous a très-humblement fait supplier de lui accorder ; à ces causes, de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, nous avons ladite Marie-Anne de Cupis de Camargo reconnue, censée et réputée par ces présentes signées de notre main, reconnoissons, tenons, censons et réputons pour notre vraie et naturelle sujette et régnicole, voulons et nous plaît que comme telle, elle puisse et qu'il lui soit loisible de s'établir et de demeurer en tels villes et lieux de notre royaume, pays, terres et seigneuries que bon lui semblera, qu'elle jouisse des privilèges, franchises et libertés dont jouissent nos vrais et originaires sujets et régnicoles, qu'elle puisse avoir, tenir et posséder tous biens meubles et immeubles qu'elle a acquis et qu'elle pourra ci-après acquérir ou qui lui seront donnés, légués et délaissés en quelque sorte et manière que ce puisse être, d'iceux jouir, ordonner et disposer par testament, ordonnance de dernière volonté, donation entre-vifs ou autrement, aussi que de droit lui sera promis et qu'après son décès ses enfans nés et à naître en légitime mariage, héritiers ou autres en faveur desquels elle aura disposé desdits biens, puissent lui succéder, pourvu qu'ils soient régnicoles, tout ainsi que si ladite de Cupis Camargo étoit originaire de notre royaume, etc., à la charge de finir ses jours en notre royaume dont elle ne pourra sortir sans notre permission ex-

expresse et par écrit et de ne s'entremettre pour aucun étranger à peine de nullité des présentes, etc.

Et afin que ce soit chose ferme et stable à toujours, nous avons fait mettre notre scel à cesdites présentes.

Donné à Compiègne, au mois de juin l'an de grâce mil sept cent trente-deux et de notre règne le vingt-quatrième.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 353.)

CAMPRA (ANDRÉ), compositeur, né à Aix, en 1660. Il fut successivement maître de chapelle à Toulon, à Arles, à Toulouse, puis à Paris chez les Jésuites, et enfin à Notre-Dame. Il quitta ces dernières fonctions en 1700 pour se consacrer tout entier à l'Académie royale de musique.

En 1731, Campra fut l'un des héros d'une aventure scandaleuse qui amusa fort tout Paris. C'était au mois de juin, il avait diné rue Saint-Nicaise, au Magasin de l'Opéra, chez Gruer, directeur de l'Académie de musique, en compagnie de M<sup>lles</sup> Pélissier et Duval du Tillet, chanteuses, et de M<sup>lle</sup> de Camargo, danseuse. La chaleur avait été très-grande durant la journée et les actrices s'étaient laissées aller à boire un peu plus que de coutume; elles avaient en outre chanté et dansé et elles éprouvèrent le besoin de quitter leurs vêtements et de se couvrir de linge plus frais. Gruer ne pouvait leur offrir que des chemises d'homme; elles les acceptèrent, et dans ce costume sommaire continuèrent à rire et à plaisanter. L'idée leur vint alors de renouveler la scène mythologique du jugement de Pâris, et le vieux Campra, les lunettes sur le nez, remplit minutieusement et exactement les fonctions du beau berger. Malheureusement pour la morale publique, les fenêtres du salon brillamment éclairé étaient restées ouvertes et les nombreux habitants du Magasin de l'Opéra contemplèrent

avec étonnement et satisfaction ce piquant tableau. On peut juger que cette histoire ne fut pas longtemps à être connue. Du coup, le directeur Gruer fut destitué de ses fonctions et l'on chanta partout sur l'air de : *Tous les capucins du monde* :

Au magasin de Saint-Nicaïse,  
Les filles y montrent à leur aïse, etc., etc.

Campra a fait représenter à l'Opéra : l'*Europe galante*, paroles de La Motte, en 1697 ; le *Carnaval de Venise*, paroles de Regnard, en 1699 ; *Hésione*, paroles de Danchet, en 1700 ; *Aréthuse*, paroles de Danchet, en 1701 ; les *Fragments de Lulli*, paroles de Danchet, en 1702 ; *Tancrède*, paroles de Danchet, en 1702 ; les *Muses*, paroles de Danchet, en 1703 ; *Iphigénie en Tauride*, paroles de Danchet et Duché, avec Desmarets, en 1704 ; *Télémaque*, paroles de Danchet, en 1704 ; *Alcine*, paroles de Danchet, en 1705 ; *Hippodamie*, paroles de Roy, en 1708 ; les *Fêtes vénitien-*  
*nes*, paroles de Danchet, en 1710 ; *Idoménée*, paroles de Danchet, en 1712 ; les *Amours de Mars et de Vénus*, paroles de Danchet, en 1712 ; *Télèphe*, paroles de Danchet, en 1713 ; *Camille, reine des Volsques*, paroles de Danchet, en 1717 ; les *Âges*, paroles de Fuzelier, en 1718 ; *Achille et Déidamie*, paroles de Danchet, en 1735. On lui doit encore : le *Triomphe de l'amour*, en 1705 ; *Laure et Pétrarque*, en 1711, et *Silène et Bacchus*, en 1733 (1).

Campra est mort en 1744.

(*Les Spectacles de Paris*. — *Journal de Barbier*, II, 164.  
— Fétis : *Dictionnaire des musiciens*. — Nérée  
Desarbres : *Deux Siècles à l'Opéra*.)

(1) Ces trois derniers ouvrages ne sont pas mentionnés dans le *Catalogue alphabétique de tous les opéras qui ont été représentés à l'Académie royale de musique depuis son établissement, avec les noms de ceux qui ont fait les paroles et la musique*, imprimé chaque année dans le recueil intitulé : *les Spectacles de Paris, ou Calendrier historique et chronologique des théâtres*.

1703. — 20 mars.

*André Campra traité de voleur, de faussaire et battu par une femme qui se prétendait sa créancière.*

L'an 1703, le 20 mars, quatre heures de relevée, est venu en l'hôtel de nous Jean Regnault, etc., le fleur André Campra, conducteur de l'Académie royale de musique, demeurant quai de la Mégisserie, paroisse St-Germain-de-l'Auxerrois, qui nous a rendu plainte à l'encontre du nommé Maingot et sa femme et dit qu'ayant été assigné à leur requête par-devant le juge-auditeur la somme de 17 livres tant de fols, lui n'en devant aucune chose, ce jourd'hui heure de midi, auroit affirmé qu'il ne devoit rien, en conséquence de quoi auroit été déchargé de la demande dudit Maingot. En cet instant, lui sortant du Châtelet et descendant les grands degrés, ladite femme Maingot feroit venue à lui, suivie de plusieurs femmes de sa compagnie, et par plusieurs fois lui auroit dit qu'il étoit un voleur, qu'il avoit mangé sa marchandise et l'avoit payée d'un faux ferment, se feroit même jetée à lui, lui auroit déchiré sa cravate de dentelles de Malines, arraché sa perruque et jeté sur lesdits degrés, ledit Maingot présent ; ce qui auroit fait un scandale public à lui plaignant, grand nombre de personnes sortant dudit Châtelet s'étant arrêtées, auroient blâmé ladite femme Maingot et à la faveur desquels il se feroit retiré. Ayant depuis parlé à M<sup>e</sup> Savin, son procureur, auroit de lui appris que ledit Maingot, sortant de l'audience, lui auroit dit que lui plaignant alloit voir beau jeu en sortant. Que l'action des accusés est de dessein prémédité, pourquoi il est venu nous rendre la présente plainte.

Signé : REGNAULT ; CAMPRA.

(Archives nationales, Y, 15,563.)

CARRÉ (MARIE-THÉRÈSE), danseuse, née en 1757.

1784. — 29 septembre.

*Plainte portée par M<sup>lle</sup> Marie-Thérèse Carré contre un individu qui, sous prétexte de lui faire du bien, s'était introduit chez elle et lui avait volé ses bijoux.*

L'an 1784, le 29 septembre, est comparue demoiselle Marie-Thérèse Carré, fille, danseuse de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris, rue des



Bons-Enfans, au coin de celle St-Honoré, maison du fleur Palou, marchand de modes. Laquelle a déclaré que sur la fin de juin dernier, un étranger s'est présenté chez elle et lui avoit proposé de lui faire du bien. La déclarante, qui ne connoissoit point cet étranger, lui répondit qu'elle avoit quelqu'un et qu'elle n'avoit besoin de personne. Cet étranger lui dit que la personne qu'elle connoissoit devoit partir incessamment et qu'il reviendrait quand elle seroit partie. Cet étranger revint huit jours après : il lui a fait la même proposition, elle l'a encore refusée. Il est revenu pour la troisième fois, le 8 de juillet, lui faire les mêmes propositions. La déclarante les refusa encore. Il lui proposa de la mener dîner à la campagne. Sur son refus il demanda à dîner avec elle ; mais, avant de se mettre à table, il voulut troquer sa montre contre celle de la déclarante. Elle ne voulut point. Enfin il prit la chaîne qui étoit à cette montre en disant qu'elle étoit trop mince et qu'il lui en apporteroit une plus forte le samedi suivant, de laquelle il feroit cadeau. Il détacha cette chaîne qui est à deux brins, ayant une petite plaque à cinq mouches de chaque côté, trois anneaux en bélière, une lorgnette d'or de couleur avec un petit panier rempli d'œufs, le tout d'or. Il troqua aussi avec la déclarante une bague de pierre de composition bleue avec un trophée en roses et un entourage aussi de roses, et il donna à la déclarante une autre bague d'un rubis entouré de perles avec promesse de rapporter à la déclarante une autre bague d'un plus grand prix le même jour, samedi suivant, qu'il rapporteroit la chaîne. Il n'est revenu que le dimanche, 19 de ce mois, disant qu'il arrivoit de Londres. La déclarante ne le laissa point entrer. Elle lui reprocha de l'avoir volée ainsi que nombre de ses camarades. La déclarante ayant été informée que cet étranger avoit été arrêté par le fleur Delongpré, inspecteur de police, et qu'il s'étoit trouvé saisi de plusieurs bijoux, a été chez ledit Delongpré, où elle a reconnu sa chaîne qu'il lui a remise, qu'elle nous représente et que nous avons retenue pour la déposer au Greffe, mais n'a pas reconnu sa bague (1).

Signé : CARRÉ.

(Archives nationales, Y, 11,427.)

**CARTOU** (MARIE-CLAUDE-NICOLE), chanteuse. M<sup>lle</sup> Cartou  
est plus célèbre par ses bons mots que par ses talents de

(1) L'individu soupçonné de ces vols se nommait Jean-Baptiste Rotondi, âgé de 33 ans, natif de Milan, ancien officier au service impérial, logé rue Saint-Martin, près celle des Ménestriers.

cantatrice. Rameau lui disait un jour après la chute d'un de ses opéras, dont selon lui le public n'avait pas senti le mérite : « Voyez-vous, Mademoiselle, la poire n'est pas mûre. — Je veux le croire, répondit-elle, mais cela ne l'a pas empêchée de tomber. »

Un autre jour, elle se prononça d'une façon plaisante dans un singulier litige soumis à son arbitrage. Un homme riche était devenu fort épris de M<sup>lle</sup> Dazincourt, très-jeune et très-jolie danseuse de l'Opéra. L'actrice se donnait pour sage et sa vertueuse résistance augmentait la passion du soupirant qui obtint cependant, moyennant une grosse somme débattue à l'avance, qu'elle se départirait pour lui de ses principes de rigidité. L'amoureux ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait été complètement trompé et il réclama hardiment une partie de la somme donnée. M<sup>lle</sup> Dazincourt refusa de restituer quoi que ce soit et le débat fut soumis à M<sup>lle</sup> Cartou qui, les parties entendues, et faisant allusion à un usage du théâtre, répondit que quand la toile était levée, on ne rendait plus l'argent (1).

Un soir, dans la grande loge des danseurs, à l'Opéra, on causait de M<sup>lle</sup> Leduc, danseuse, que le comte de Clermont comblait de ses bienfaits et dont le luxe était un objet d'envie pour toutes ses camarades, puis on en était venu à discuter les avantages ou les désavantages d'une fortune faite rapidement. Les propos avaient duré longtemps et la plupart des actrices avaient déclaré qu'elles accepteraient bien volontiers une opulence subite : « Hé !

(1) Cette spirituelle repartie a été mise en vers par Saurin :

Une Iris d'opéra, se disant presque neuve,  
Avec un sous-fermier venoit de passer bail.  
Le prix payé d'avance, on en vint à l'épreuve :  
« Oh ! oh ! dit-il, trouvant un amour au bercail,  
La belle, marché nul, je vous ai pris pour veuve  
Non pour mère ; rendez ! » La belle s'en défend.  
Cartou survient alors, on la choisit pour juge :  
« Eh ! dit-elle, Monsieur, voilà bien du grabuge :  
Quand la toile est levée, on ne rend point l'argent ! »

mes pauvres filles, dit alors M<sup>lle</sup> Cartou, vous n'entendez rien à votre bonheur : au métier que nous faisons toutes tant que nous sommes, il est mille fois plus agréable de faire sa fortune sou à sou que d'un seul coup. »

M<sup>lle</sup> Cartou quitta le théâtre en 1751 avec une pension de 400 livres, et vécut dans une profonde retraite.

Vers 1760, un contemporain parlait d'elle en ces termes : « Voyez la Cartou qui s'est retirée doyenne des chœurs de l'Opéra. Elle a soubé autrefois avec quatre princes qui depuis ont été rois (1), elle a brillé, elle a fait des bons mots : un vieux laquais forme aujourd'hui toute sa compagnie. Elle végète et on lui rend au centuple les épigrammes qu'elle a faites contre l'univers. »

Voici la liste de quelques-uns des rôles chantés par cette actrice : une Fée, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1727 ; l'Amour, dans les *Éléments*, ballet de Roy, musique de La Lande et Destouches, repris en 1734 ; Céphise, une Bacchante, dans les *Fêtes nouvelles*, ballet de Massip, musique de Duplessis, en 1734 ; la Fille, dans les *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, pastorale de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1738 ; une Vendangeuse, dans *Platée*, ballet d'Autreau et Balot de Sovot, musique de Rameau, en 1749.

M<sup>lle</sup> Cartou mourut à Paris, rue Saint-Lazare, aux Porcherons, le dimanche 22 avril 1770. Elle choisit pour exécutrice testamentaire M<sup>lle</sup> Marie-Angélique Couppé, chanteuse de l'Opéra.

(Archives nationales, Y, 13,544. — Dictionnaire des Théâtres. — Le Code lyrique, ou Règlement pour l'Opéra. — Chevrier : le Colporteur. — Journal de Barbier, III, 242. — Grimm : Correspondance littéraire, III, 213 ; VI, 429.)

(1) Grimm (*Correspondance littéraire*, VI, 429) nous apprend par quel concours de circonstances M<sup>lle</sup> Cartou eut l'honneur de souper avec de si grands personnages : « C'étoit une fille, mais de bonne compagnie pour les hommes, distinguée par son esprit et ses saillies. Elle comptoit l'illustre comte de Saxe parmi ses conquêtes. Elle le suivit au fameux camp de Mülberg, en Saxe, en 1730, où elle eut la gloire de souper avec les deux rois Auguste II de Pologne et Frédéric-Guillaume de



1745. — 25 mai.

*Plainte d'une demoiselle injuriée, sans raison, par M<sup>lle</sup> Marie-Claude-Nicole Cartou.*

L'an 1745, le mardi 25 mai, cinq heures de relevée, est comparue en l'hôtel et par-devant nous Louis Cadot, etc., Marguerite Damet, fille majeure, demeurant avec la dame veuve Damet, sa mère, chez M<sup>e</sup> Dubignon-Gravel, huissier au Parlement, vis-à-vis l'enclos des Quinze-Vingts, entre un parfumeur et un armurier : Laquelle nous a rendu plainte contre la demoiselle Cartou, chantant dans les chœurs à l'Opéra, de ce que, sans sujet, elle l'a traitée de « g. . . . et de f. . . . » ce jourd'hui fur une heure et demie de relevée, ce qu'elle a répété avec scandale nombre de fois et ce qui lui étoit déjà arrivé souvent. Et comme elle a intérêt d'arrêter le cours de pareils injures et d'en obtenir raison, elle est venue nous rendre cette plainte.

Signé : CADOT.

*Archives nationales, Y, 12, 148.)**Voy. COUPPÉ (MARIE-ANGÉLIQUE); JAVILLIER (CLAUDE).*

CÉZERON, danseur. Il fut attaché à l'Académie royale de musique de 1759 à 1767.

*(Les Spectacles de Paris.)*

1760. — 23 juin.

*Plainte de M<sup>lle</sup> Lacour contre le sieur Cézeron, qui l'accusait d'être une voleuse.*

L'an 1760, le lundi 23 juin, heure de midi, en notre hôtel et par-devant nous Jean-François Hugues, etc., est comparue demoiselle Jeanne-Estève Lacour(1), fille mineure, demeurante à Paris, rue d'Argenteuil, butte et paroisse St-Roch. Laquelle nous a rendu plainte contre le sieur . . . . Cézeron, figurant dans les ballets de l'Opéra, et dit qu'elle a appris que ledit Cézeron, par

---

Prusse et les princes leurs fils et leurs successeurs au trône, dont l'un (Frédéric II) a un peu fait parler de lui depuis. Après cette brillante aventure, Cartou n'en revint pas moins en France brailler sur le théâtre de l'Opéra comme auparavant. Elle s'est retirée du théâtre et du monde presque en même temps que Camargo. »

(1) M<sup>lle</sup> Lacour étoit danseuse dans les ballets de la Comédie-Française.



des motifs qu'elle ignore, a entrepris de la perdre de réputation; qu'il répand journellement contre elle les propos les plus injurieux; qu'il a même eu la témérité de dire publiquement au Palais-Royal, à l'Opéra, tant sur le théâtre qu'au foyer, que la plaignante avoit escroqué une tabatière d'or à la demoiselle de Beauménard (1); que même il s'est porté jusqu'à insulter la plaignante, notamment vendredi dernier, 11 du présent mois, sur le théâtre de l'Opéra où il la traita de la manière la plus outrageante jusqu'à lui dire devant plusieurs personnes qu'elle étoit coupable de toutes sortes de crimes et autres injures atroces que la plaignante auroit honte de répéter; qu'il n'a cessé depuis quelque temps de pareils propos, cherchant même à amener tous les danseurs de l'Opéra contre la plaignante. Et comme la plaignante n'a jamais donné aucun sujet audit Cézeron ni à autre de tenir de pareils discours qui peuvent être de plus grande conséquence, attendu qu'il s'agit d'une imputation odieuse et qui pourroit avoir des suites, elle a été conseillée de venir nous rendre la présente plainte.

Signé: J. E. LACOUR; HUGUES.

(Archives nationales, Y, 11,001.)

CHARMOIS (M<sup>lle</sup>), chanteuse. Reçue dans les chœurs en 1781, elle chanta pour la première fois le vendredi 25 janvier 1782, dans le deuxième acte de la *Double Épreuve, ou Colombine à la Cour*, opéra de Grétry, un air de coryphée à la place de M<sup>lle</sup> Gavaudan, indisposée. Sa voix parut très-agréable et malgré une timidité excessive qui lui enleva une partie de ses moyens, elle fut singulièrement applaudie.

M<sup>lle</sup> Charmois fut une actrice utile et consciencieuse. Les notes de l'administration de l'Opéra pour l'année 1784 la qualifient de bon sujet.

Elle quitta le théâtre en 1787.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 630. — *Journal de Paris*, 26 janvier 1782. — *Les Spectacles de Paris*.)

(1) Rose-Pétronille Le Roy de la Corbinays, dite Beauménard, née en 1730, d'abord actrice à l'Opéra-Comique, entra à la Comédie-Française en 1749 et épousa en 1761 son camarade Jean-Claude-Gille Colson de Bellecour. M<sup>me</sup> Bellecour, après une carrière dramatique des plus honorables, mourut à Paris le 5 août 1799.

1786. — 24 octobre.

*Le sieur Tourtille-Saugrain, entrepreneur de l'illumination de Paris, rend plainte contre des individus qui l'avaient entraîné à jouer et qui l'avaient trompé à la suite d'un dîner chez M<sup>lle</sup> Charmois.*

L'an 1786, le mardi 24 octobre, onze heures du matin, en notre hôtel et par-devant nous Achille-Charles Danzel, etc, est comparu le sieur Tourtille-Saugrain, entrepreneur de l'illumination de Paris, demeurant rue du Ponceau, paroisse St-Nicolas-des-Champs : Lequel nous a dit et déclaré qu'il a fait connoissance il y a quelque tems de la demoiselle Charmois, actrice de l'Opéra, par le moyen de la dame Fleury, ancienne marchande mercière, sa sœur, que lui comparant connoit depuis plusieurs années ; que ladite demoiselle Charmois l'ayant invité à dîner chez elle le jour d'hier ainsi que ladite dame Fleury, il s'y est transporté et y a trouvé deux autres dames et trois particuliers, toutes personnes à lui inconnues ; qu'aussitôt après le dîner on apporta une table de brelan, et une des deux dames en question lui présenta une carte et en l'invitant à faire la partie comme les autres, proposition qu'il refusa d'abord parce que le tems ne lui permettoit pas de jouer et qu'en second lieu il n'avoit pas l'habitude du jeu. A la fin, n'ayant pu résister aux instances de la compagnie, il se mit à table par complaisance : une des dames parla de jouer aux douze fols. Il crut que c'étoit la fiche et joua environ une heure avec un malheur incroyable, car il avoit beau avoir du jeu il se trouvoit toujours avoir le dessous sans pouvoir comprendre comment cela se faisoit. Au bout d'une heure ses affaires l'appelant et craignant que sa perte ne devint trop considérable s'il continuoit, il se décida à partir et pria la compagnie, avant de prendre congé d'elle, de lui dire à combien montoit sa perte ; qu'un des particuliers, auquel lui comparant avoit entendu donner le titre de vicomte, ayant compté lui annonça que la perte qu'il avoit faite montoit à la somme de 3,540 livres, à douze fols le jeton ; qu'à cette nouvelle, lui comparant tomba dans la plus grande surprise, d'autant qu'il avoit cru ne jouer qu'aux douze fols la fiche, taux qu'il regardoit déjà comme beaucoup trop considérable, il eut beau faire des représentations, se récrier contre la surprise et annoncer qu'il avoit cru jouer avec des personnes honnêtes, les trois particuliers en question lui dirent, en élevant le ton, qu'ils s'étoient expliqués et qu'ils entendoient avoir cette somme, et comme ils paroissoient décidés à faire esclandre il fut obligé, pour l'éviter, dans la crainte d'être compromis, de souscrire un billet au porteur, de ladite somme de 3,540 livres, tel qu'un des particuliers lui dicta, se promettant bien de ne pas en rester là et de

se pourvoir ; que depuis ce tems, le comparant a été aux informations et a fait des démarches pour savoir à qui il avoit eu affaire ; il a appris qu'un defdits particuliers se faisoit appeler le vicomte de Persan, le second M. de Choisy et le troisième le baron de Preux, tous connus pour joueurs de profession et gens malhonnêtes. Or, comme il n'y a pas lieu de douter qu'ils avoient prémédité d'avance le dessein de le tromper, qu'il n'a souscrit ce billet que par crainte et pour éviter de plus grands malheurs, qu'il n'en a reçu aucune valeur, que la justice ne peut admettre ces fortes d'engagemens sous telles formes qu'ils soient déguisés, il vient nous faire toutes réserves et protestations.

Signé : TOURTILLE-SAUGRAIN ; DANZEL.

(Archives nationales, Y, 11,303.)

**CHASSÉ DE CHINAIS** (CLAUDE-LOUIS-DOMINIQUE DE),  
Chanteur, né à Rennes en 1699. Il appartenait à une famille de la noblesse que des revers de fortune avaient obligée à déroger. Chassé fut d'abord militaire, mais la ruine de son père, notaire à Rennes, le contraignit à quitter le service et il entra à l'Opéra où il débuta au mois d'août 1721.

Ses talents de chanteur et de comédien le mirent bien vite en relief, et en quelques années, il devint l'un des artistes les plus en vogue de l'Académie royale de musique. Les poètes célébrèrent à l'envi ses triomphes et composèrent en son honneur des quatrains remarquables par leur médiocrité et tels que celui-ci :

Chassé, quand je te vois paroître sur la scène,  
Je crois voir arriver une divinité.  
Que dis-je ? Non, les dieux, sous une forme humaine,  
N'auroient ni tant d'éclat, ni tant de dignité.

De nombreux succès féminins ajoutèrent encore à sa gloire. Deux femmes, une Française et une Polonaise, se disputèrent son cœur les armes à la main. La Française fut assez grièvement



blessée, et, en vertu d'ordres supérieurs, des exempts de police reconduisirent la Polonaise à la frontière. Quant à Chassé, il crut devoir, à la suite de cette affaire, cesser son service au théâtre, se renfermer chez lui et y recevoir, dans une pose abandonnée, les compliments de condoléance de ses amis. Le Roi lui envoya le duc de Richelieu qui lui enjoignit de mettre un terme à cette mascarade. « Dites à Sa Majesté, répondit le chanteur, que ce n'est pas ma faute, mais celle de la Providence qui m'a fait l'homme le plus aimable du royaume. — Apprenez, faquin, que vous ne venez qu'en troisième; je passe après le Roi », répliqua Richelieu.

Chassé n'était pourtant pas un artiste irréprochable. Collé, dans son *Journal*, avance que ses cadences chevrotées (1), les saccades qu'il donnait à sa voix et le défaut de chanter faux quelquefois, diminuaient le plaisir qu'on éprouvait à l'entendre.

En 1739, Chassé quitta l'Opéra et se rendit en Bretagne où il fit des démarches pour recouvrer ses titres de noblesse. Il fut assez heureux pour y parvenir et il prit à partir de cette époque les qualités d'écuyer et de seigneur du Ponceau.

Il rentra au théâtre en 1742, mais sa voix avait diminué. Lors de la reprise d'*Issé*, pastorale de La Motte, musique de Destouches, il parut généralement faible, et dans un souper chez la duchesse de Luxembourg, l'un des convives fit même sur lui l'épigramme suivante :

Avez-vous entendu Chassé  
 Dans la pastorale d'*Issé*?  
 Ce n'est plus cette voix tonnante,

---

(1) « CHEVROTTER, v. n. C'est, au lieu de battre nettement et alternativement du gosier les deux sons qui forment la cadence ou la trille, en battre un seul à coups précipités, comme plusieurs doubles-croches détachées et à l'unisson, ce qui se fait en forçant du poumon l'air contre la glotte fermée, qui sert alors de soupape, en sorte qu'elle s'ouvre par secousses pour livrer passage à cet air et se referme à chaque instant par une mécanique semblable à celle du tremblant de l'orgue. Le chevrottement est la désagréable ressource de ceux qui n'ayant aucune trille, en cherchent l'imitation grossière; mais l'oreille ne peut supporter cette substitution, et un seul chevrottement



Ce ne font plus ces grands éclats ;  
C'est un gentilhomme qui chante  
Et qui ne se fatigue pas.

Chassé était un artiste des plus consciencieux. On a gardé le souvenir d'une de ses reparties, qui prouve jusqu'à quel point il était pénétré de l'esprit de ses rôles. C'était en 1754, à une reprise de *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau ; il faisait le personnage de Pollux, et au premier acte, en conduisant au combat les troupes à la tête desquelles il marchait, il fit un faux pas et tomba. Alors sans perdre la tête et continuant son jeu : « Passez-moi sur le corps, cria-t-il aux choristes interdits, et marchez à l'ennemi ! »

Deux ans après cette aventure, en 1756, il prit sa retraite et quitta l'Opéra avec 1,500 livres de pension.

Chassé faisait partie de la musique du Roi et c'est à Louis XV lui-même qu'il dut cette charge. Un jour qu'on avait soumis à ce prince une liste de postulants pour une place de musicien de la Chambre, il la rendit après l'avoir lue, en disant : « Tout le monde n'y est pas. » Peu après on remit au monarque la même liste où se trouvait cette fois le nom de Chassé : « Tout le monde y est cette fois, dit Louis XV, c'est à Chassé que je donne la place. » Cette charge que Chassé obtint en 1752, lui valait 912 livres 10 sols par an et ses appointements furent portés à 1,300 livres en 1757, époque où il passa à la vétéranee.

L'artiste conserva une grande reconnaissance de la bienveillance que Louis XV lui avait témoignée en cette occasion et il

---

au milieu du plus beau chant du monde fuffit pour le rendre insupportable et ridicule. » (Jean-Jacques Rousseau : *Dictionnaire de musique*.)

Dans le même ouvrage, au mot ACTEUR, Jean-Jacques fait en ces termes l'éloge de Chassé : « Cet excellent pantomime, en mettant toujours son art au-dessus de lui et s'efforçant toujours d'y exceller, s'est mis ainsi lui-même fort au-dessus de ses confrères ; acteur unique et homme estimable, il laissera l'admiration et le regret de ses talens aux amateurs de son théâtre et un souvenir honorable de sa personne à tous les honnêtes gens. »

lui en donna, en 1773, une preuve respectueuse dans une circonstance ainsi rapportée dans les *Mémoires secrets* :

Le fleur Chaffé est un gentilhomme Breton qui, par libertinage ou par une passion effrénée pour le théâtre, s'étoit fait acteur et chanteur de l'Opéra. Sa belle figure, la noblesse de son jeu et la beauté de sa voix, qui étoit une basse-taille, l'avoient rendu un des coryphées de ce spectacle. Il y a brillé longtems. Depuis plusieurs années il en est retiré. Il a aujourd'hui 76 ans (il n'en avait que 74). Cependant, on ne fait trop comment, M<sup>me</sup> la comtesse du Barri a voulu l'entendre. Il s'est refusé aux instances de ceux qui le sollicitoient pour cette dame et a déclaré qu'il ne chanteroit que pour le Roi ; d'abord par l'obéissance qu'il devoit à son maître et ensuite par reconnaissance des bontés et des pensions dont il l'honoroit. On lui a donc parlé au nom du Roi et il a chanté devant Sa Majesté et la favorite. Ils en ont été émerveillés. Le prince lui a dit qu'il le retenoit pour les fêtes du mariage (du comte d'Artois) ; qu'il étoit question de remettre *Roland*, opéra dans lequel il excelloit et qu'il vouloit que Chaffé en fit le rôle. Sa Majesté s'est expliquée ainsi vis-à-vis du maréchal de Richelieu et des intendants des menus, et l'acteur est forcé de céder aux vœux du monarque. Mais comme il est bien différent de chanter en chambre ou sur le théâtre, les amis de l'acteur tremblent pour lui. Au surplus, le lendemain il a reçu une boîte d'or de la valeur de 20 louis, et pour ménager sa délicatesse, M<sup>me</sup> du Barri a bien voulu lui faire dire que c'étoit de la part du Roi.

Malgré le désir qu'avait Chassé de plaire à Louis XV, son âge ne lui permit pas d'accéder aux vœux du monarque et il le pria de trouver bon qu'il ne tentât pas une entreprise au-dessus de ses forces.

En 1780, la pension dont jouissait l'artiste comme musicien de la Chambre fut portée à 2,212 livres 10 sols.

Voici, aussi complète que possible, la liste des rôles chantés à l'Opéra par Chassé : Saturne, un Roi indien, Épaphus, dans *Phaëton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1721, 1730 et 1742 ; Apollon, Acaste, Dorante, dans les *Fêtes de Thalie*, ballet de Lafont, musique de Mouret, repris en 1722, 1735 et 1745 ; un Dieu infernal, Phinée, dans *Persée*, tragédie de Qui-

nault, musique de Lulli, reprise en 1722, 1737 et 1746 ; un Roi tributaire, dans *Renaud*, tragédie du chevalier (l'abbé) Pellegrin, musique de Desmarets, en 1722 ; Apollon, le Permesse, un Vendangeur, dans les *Saisons*, ballet de Pic, musique de Collasse, repris en 1722 ; Valère, dans les *Agés*, ballet de Fuzelier, musique de Campra, repris en 1724 ; Ubalde, Hidraot, la Haine, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1724 et en 1746 ; Jupiter, Pan, le Destin, Ixion, Valère, dans les *Éléments*, ballet de Roy, musique de La Lande et Destouches, en 1725, repris en 1734 et en 1754 ; Valère, dans les *Fêtes de l'Été*, ballet de M<sup>lle</sup> Barbier (l'abbé Pellegrin), musique de Montéclair, repris en 1725 ; Ajax, dans *Ajax*, tragédie de Mennesson, musique de Bertin, reprise en 1726 et en 1742 ; Zoroastre, dans *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, en 1726 ; le Prêtre de la Gloire, un Héros furieux, dans les *Stratagèmes de l'amour*, ballet de Roy, musique de Destouches, en 1726 ; Apollon, Créon, dans *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, reprise en 1727, 1736 et en 1749 ; Ascalaphe, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1727 ; Démogorgon, Ziliante, Roland, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1727 et en 1743 ; Protée, dans les *Amours de Protée*, ballet de Lafont, musique de Gervais, repris en 1728 ; Pan, Amisodar, dans *Bellérophon*, tragédie de Corneille de Lisle et Fontenelle, musique de Lulli, reprise en 1728 ; Danaüs, dans *Hypermnestre*, tragédie de Lafont, musique de Gervais, reprise en 1728 et 1746 ; le Chef des Sarmates, Phorcas, roi de Thrace, Neptune, Bacchus, dans les *Amours des dieux*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret, en 1728, repris en 1737 et en 1747 ; Jupiter, Pallante, roi des Scythes, dans *Orion*, tragédie de Lafont et Pellegrin, musique de La Coste, en 1728 ;



Iphis, prince de Corinthe, dans la *Princesse d'Élide*, ballet de Pellegrin, musique de Villeneuve, en 1728; Alpidé, proclamé roi, dans *Tarsis et Zélie*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, en 1728; Mars, Pluton, Céphale, dans les *Amours des déesses*, ballet de Fuzelier, musique de Quinault, en 1729; le Soleil, Anchise, dans *Hésione*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1729 et 1743; Léandre, dans les *Nouveaux Fragments*, en 1729; Apollon, dans le *Parnasse*, ballet, en 1729; Argant, Tancrède, dans *Tancredé*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1729, 1738 et 1750; Mars, Égée, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1729 et en 1744; Pélée, dans *Alcione*, tragédie de La Motte, musique de Marais, reprise en 1730; Apollon, dans le *Caprice d'Érato*, divertissement de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, en 1730; Pyrrhus, dans *Pyrrhus*, tragédie de Fermelhuis, musique de Royer, en 1730; Adraste, dans *Télémaque*, tragédie de Pellegrin, musique de Destouches, reprise en 1730; Alquif, Arcalaüs, dans *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1731; Pan, dans *Endymion*, pastorale de Fontenelle, musique de Colin de Blâmont, en 1731; Léandre, Alamir, dans les *Fêtes Vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1731 et en 1750; Idoménée, dans *Idoménée*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1731; Jupiter, Diomède, Ulysse, dans les *Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, en 1732, repris en 1751; Caunus, frère de Byblis, dans *Byblis*, tragédie de Fleuri, musique de La Coste, en 1732; Corésus, dans *Callirhoé*, tragédie de Roy, musique de Destouches, reprise en 1732 et 1743; Pan, dans *Isis*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1732; Jephté, dans *Jephté*, tragédie de Pellegrin, musique de Montéclair, en 1732, reprise en 1744; Léandre, amant de Célémène, Pétrarque, amant de Laure, le Rhône, dans les *Caractères*



*de l'amour*, ballet de Pellegrin, musique de Colin de Blâmont, en 1733, repris en 1749; Bacchus, Thésée, Adonis, dans l'*Empire de l'amour*, ballet de Moncrif, musique de Brassac, en 1733; Apollon, Marc-Antoine, Alcibiade, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier et Colin de Blâmont, repris en 1733 et en 1753; Thésée, dans *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, en 1733, reprise en 1742; Hercule, Hylas, le Grand-Prêtre de Dodone, dans *Issé*, pastorale de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1733 et en 1742; Alcide, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Campra, reprise en 1733; Oreste, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarets, mise au théâtre par Danchet et Campra et reprise en 1734; Eurite, dans *Pirithoüs*, tragédie de Séguinault, musique de Mouret, reprise en 1734; Polyphème, dans *Acis et Galathée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli et Campra, reprise en 1734, 1744 et 1752; Achille, sous le nom de Polémon, dans *Achille et Déidamie*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1735; Théophile, empereur de Byzance, le Grand-Prêtre de Bacchus, Valère, Axonce, roi d'Argos, dans les *Grâces*, ballet de Roy, musique de Mouret, en 1735, repris en 1744; Huascar, inca, dans les *Indes galantes*, ballet de Fuzelier, musique de Rameau, en 1735, 1736, 1743 et 1751; Amurath, grand empereur des Turcs, dans *Scanderbeg*, tragédie de La Motte et La Serre, musique de Rebel et Francœur, en 1735; Zuliman, la Discorde, dans l'*Europe galante*, ballet de La Motte et Campra, repris en 1736 et en 1747; Neptune, dans *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1736 et en 1750; Démogorgon, dans les *Romans*, ballet de Bonneval, musique de Niël, en 1736; un Devin, Ovide, Adherbal, Tyrien, dans les *Voyages de l'amour*, ballet de La Bruère, musique de Boismorier, en 1736; Cadmus, dans *Cadmus et Hermione*, tragédie de

Quinault, musique de Lulli, reprise en 1737 ; Pollux, dans *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, en 1737, reprise en 1754 ; Amphion, un Sauvage, dans le *Triomphe de l'Harmonie*, ballet de Lefranc, musique de Grenet, en 1737, repris en 1746 ; le Temps, Célœnus, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1738 ; Apollon, Démophon, sous le nom d'Eurylas, Jupiter, Nérée, dans le *Ballet de la Paix*, de Roy, musique de Rebel et Francœur, en 1738 ; Lycomède, Pluton, dans *Alceste, ou le Triomphe d'Alcide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1739 ; Jupiter, Hermès, mage, dans les *Caractères de la folie*, ballet de Duclos, musique de Bury, en 1743 ; Prométhée, Eumolpe, grand sacrificateur de Bacchus, dans le *Pouvoir de l'amour*, ballet de Lefebvre de Saint-Marc, musique de Royer, en 1743 ; Philoctète, dans *Alcide*, tragédie de Campistron, musique de Louis Lulli et Marais, reprise en 1744 ; Tersandre, comte d'Artois en berger, sous le nom de Philinte, dans l'*École des amants*, ballet de Fuzelier et Nieil, en 1744 ; Amadis, dans *Amadis de Grèce*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1745 ; Séleucus, Zimès, dans les *Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac et Rameau, en 1745, repris en 1753 ; Bélus, dans le *Temple de la Gloire*, ballet de Voltaire, musique de Rameau, en 1745 ; Zuléma, dans *Zaïde*, ballet de La Marre, musique de Royer, repris en 1745 ; Saphir, seigneur grec, dans *Daphnis et Chloé*, pastorale de Laujon, musique de Boismortier, en 1747 et reprise en 1755 ; Daphnis, berger, dans *Ismène*, pastorale de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, en 1748, reprise en 1751 ; Ovide, Amphion, dans les *Fragments de différents ballets*, en 1748 ; Momus, dans le *Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, en 1749 ; Télœnus, chef des peuples de Corinthe, amant de Naïs, dans *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1749 ;

Abramane, grand-prêtre des idoles, dans *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, en 1749; Zamnis, amant d'Almasis, dans *Almasis*, ballet de Moncrif, musique de Royer, en 1750; Athamas, roi de Sestos, dans *Léandre et Héro*, tragédie de Lefranc, musique de Brassac, en 1750; Oroès, souverain génie des airs, amoureux de Céphise, dans *Acanthe et Céphise*, pastorale de Marmontel, musique de Rameau, en 1751; Apollon, sous l'habit d'un berger et le nom de Mysis, dans *Églé*, ballet de Laujon et La Garde, en 1751; le Génie de l'Afrique, dans les *Génies tutélaires*, divertissement de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, en 1751; Silvandre, Thersandre, jeune Thessalien, dans les *Amours de Tempé*, ballet de Cahusac, musique de Dauvergne, en 1752; Prométhée, Éole, dans *Titon et l'Aurore*, ballet de La Marre, musique de Mondonville, en 1753.

Chassé est mort le 25 octobre 1786, à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs.

(*Dictionnaire des Théâtres*. — *Calendrier historique des Théâtres*. — *Mémoires secrets*, VIII, 18; XXXIII, 141. — *Journal de Paris*, 4 novembre 1786. — Grimm : *Correspondance littéraire*, I, 114. — *Journal de Barbier*, VIII, 131. — *Mémoires du duc de Luynes*, II, 317. — *Journal de Collé*, I, 117. — Nérée Desarbres : *Deux Siècles à l'Opéra*.)

1780. — 1<sup>er</sup> juin.

*Brevet d'une pension de 2,212 livres 10 sols accordée par le Roi à Claude-Louis-Dominique de Chassé de Chinois.*

Brevet d'une pension de 2,212 livres 10 sols en faveur du sieur Claude-Louis-Dominique de Chassé de Chinois, né à Rennes, en Bretagne, le 25 ..... 1699, baptisé le 27 du même mois dans la paroisse St-Sauveur de ladite ville, vétéran de la musique du Roi, pour lui tenir lieu des appointemens qui lui ont été conservés sur le fonds ordinaire des menus plaisirs, sans retenue, à titre de retraite en considération de ses services.



## PIÈCES JOINTES AU BREVET.

1. — *Acte de baptême de Claude-Louis-Dominique de Chassé de Chinois.*

Extrait des registres de la paroisse de St-Sauveur de la ville de Rennes de Bretagne pour l'an mil fix cent quatre-vingt-dix-neuf, folio 32, verso : Claude-Louis-Dominique, fils légitime de maître Julien Chassé de Chinois, notaire royal à Rennes, et de damoiselle Françoisse Robert, a ce jour été baptisé par messire Alain Robert, prêtre, avec la permission de M. le Recteur de cette paroisse. Parrain : noble homme Claude-Marguerite Deffains, avocat en la Cour, et marraine : demoiselle Jeanne Béziel, épouse de maître François Chevalier, sieur du Bas-Chemin, ci-devant procureur au préfidial de Rennes. L'enfant né du 25 de ce mois à une heure après midi, et baptisé cejourd'hui vingt-sept.

2. — *Lettre autographe de Claude-Louis-Dominique de Chassé de Chinois, relative à sa pension.*

Monsieur,

En conséquence des ordres, je prens la liberté de vous adresser mon extrait baptistère et ma déclaration qui vous fera connoître que je jouis d'une charge de musicien de la Chambre depuis le 25 mars mil sept cent cinquante-deux, aux appointemens de 912 livres 10 fols paran et de ma vétérançe depuis environ l'an 1757 aux appointemens de 1,300 livres par an.

C'est en cette considération, Monsieur, que je vous supplie de me faire délivrer un brevet qui me mette en état de toucher mes appointemens.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Signé : CLAUDE-LOUIS-DOMINIQUE DE CHASSÉ, rue de Grenelle-St-Honoré, vis-à-vis l'hôtel des Fermes, n° 68.

A Paris, 3 juin 1780.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 671.)



CHAUVET (ÉTIENNE-SIMÉON), musicien, né en 1714. Il entra à l'orchestre de l'Opéra vers 1749 et se retira en 1758 avec une pension de 250 livres.

(*Les Spectacles de Paris.*)

1774. — 21 février.

*Procès-verbal de mort subite d'Étienne-Siméon Chauvet.*

L'an 1774, le lundi 21 février, onze heures du matin, ayant été requis, nous Louis-Michel-Roch Delaporte, etc., fommés transporté rue Neuve-St-Denis, dans une maison appartenant à la dame Rouen, où étant monté au troisième étage et entré dans une chambre ayant vue sur la cour, nous avons trouvé et est comparue devant nous demoiselle Marie-Anne Marli, femme de sieur Gabriel Boucher, peintre de l'Académie de St-Luc, demeurante maison où nous fommés, paroisse St-Laurent : Laquelle nous a déclaré qu'il y a un instant le sieur Étienne-Siméon Chauvet, pensionnaire de l'Académie royale de musique, demeurant à St-Denis, place des Recollets, son cousin germain, est arrivé à Paris et venoit probablement pour la voir ; qu'il n'a pas eu le tems de frapper ; qu'entendant frotter contre sa porte elle s'est approchée et a entendu quelqu'un se plaindre ; que ne reconnoissant pas la voix et ayant peur, elle n'a osé ouvrir et a appelé des voisins ; qu'après leur arrivée, elle a ouvert sa porte et a reconnu que c'étoit ledit Chauvet qui pour lors ne donnoit plus signe de vie ; qu'elle a fait avertir le sieur Degrevé, chirurgien, qui après l'avoir vu a dit qu'il étoit mort. Pourquoi a requis notre transport.

De laquelle comparution, dire et réquisition avons donné acte à ladite Boucher et après qu'il nous est apparu d'un cadavre du sexe masculin qu'on nous a dit être celui dudit sieur Chauvet gisant sur de la paille, nous l'avons laissé en la garde de sieur François-Siméon Chauvet, premier clerc de M<sup>e</sup> Martin, procureur des Comptes, et maître des Requêtes de l'Empire de Galilée, demeurant à Paris, rue Michel-le-Comte, paroisse St-Nicolas-des-Champs, fils dudit sieur Chauvet, à ce présent qui s'en est chargé pour le faire inhumer après qu'il aura été vu par les médecins et chirurgiens du Châtelet et qu'il aura été sur ce pourvu de l'ordonnance de M. le Lieutenant criminel, etc., etc.

Signé : CHAUVET ; DELAPORTE.

(*Archives nationales, Y, 12, 183.*)

CHEFDEVILLE (MARIE-MADELEINE JENDREST, femme de JEAN-ÉTIENNE), chanteuse. Elle débuta à l'Académie royale de musique vers 1746 (1) et a chanté entre autres rôles : l'Amour, dans *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1748 ; une Vendangeuse, dans *Platée*, ballet d'Autreau, Balot de Sovot et Rameau, en 1749 ; l'Abondance, dans *Acis et Galathée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1752 ; l'Amour, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1752 ; la Victoire, dans les *Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1753 ; Zélide, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier et Colin de Blâmont, repris en 1753 ; la Statue animée, dans *Pygmalion*, entrée du *Triomphe des Arts* de La Motte, musique de La Barre, retouchée par Balot de Sovot et Rameau et reprise en 1760.

M<sup>lle</sup> Chefdeville quitta l'Opéra vers 1762, avec une pension de retraite de 500 livres, et mourut en 1769.

(Dictionnaire des Théâtres. — Les Spectacles de Paris.)

## I

1749. — 14 juillet.

*M<sup>lle</sup> Marie-Madeleine Jendrest, dite Chefdeville, se plaint des injures et des mauvais traitements dont son mari l'accable.*

L'an 1749, le lundi 14 juillet, sur les quatre heures de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Charles-François Cleret, etc., est comparue demoiselle Marie-Madeleine Jendrest, femme de fleur Jean-Étienne Chefdeville, bourgeois de Paris, elle de l'Académie royale de musique, demeurante à Paris, rue St-Honoré, paroisse St-Eustache : Laquelle nous a rendu plainte contre

(1) C'est du moins la date fournie par elle-même, dans un document publié plus bas. Je trouve pourtant dans un livret d'*Atys*, publié par Delormel, format in-4<sup>o</sup>, lors de la reprise de cet opéra, le 7 novembre 1740, que M<sup>lle</sup> Chefdeville chanta dans cet ouvrage et à cette date le rôle d'Iris.

fondit mari et dit qu'il y a environ trois ans qu'elle est entrée à l'Académie royale de musique de l'agrément de fondit mari ; que, nonobstant cet agrément, peu de tems après qu'elle y est entrée fondit mari lui a cherché querelle et lui a fait toutes sortes de mauvais traitemens ; que lui ayant représenté que si elle avoit pris ce parti il ne devoit s'en prendre qu'à lui même, puisque c'étoit sa mauvaise conduite qui l'avoit réduite à cet état, fondit mari ayant dissipé tant son bien particulier que celui de la plaignante, de sorte que son dérangement ne lui avoit laissé que le talent de sa voix pour pouvoir subsister ; que, nonobstant ces représentations, fondit mari n'a cessé de continuer de la maltraiter tant de paroles que de voies de fait ; que pour tâcher de tranquilliser son mari sur sa conduite, elle a pris le parti de se retirer chez la dame veuve Chefdeville, tante de fondit mari, il y a environ deux mois. Mais cette précaution n'a aucunement fait effet sur fondit mari qui n'a cessé de la maltraiter de toutes sortes de façons et même de maltraiter sa tante et le fils de sa tante, en leur disant toutes sortes d'invectives ; que même la nuit dernière, sur les onze heures du soir, la plaignante étant couchée chez la tante de son mari et étant déjà endormie, il a enfoncé la porte et est entré dans une chambre à côté de celle où la plaignante étoit couchée et a vomité tant contre la plaignante que contre la tante de son mari et contre son fils, toutes sortes de sottises ; que même sa tante et les voisins se sont aperçus qu'il s'étoit fait accompagner d'un soldat, lequel gardoit la porte ; qu'étant dans ladite chambre, fondit mari a dit qu'avec les pistolets qu'il avoit sur lui il tueroit la plaignante et ceux qui voudroient raisonner, de façon que sa tante et les voisins ont eu toutes les peines du monde de le faire sortir. Cependant la plaignante ose assurer que, quoiqu'elle soit de l'Académie royale de musique, elle n'a jamais donné aucune prise sur sa conduite à fondit mari. Et comme le procédé de fondit mari est des plus violens, qu'elle n'est pas en sûreté de sa vie, et qu'il est absolument essentiel d'être tranquille tant pour pouvoir subsister que pour continuer de donner les secours nécessaires à leur petite fille, aux soins et à l'éducation de laquelle il ne contribue en aucune façon, elle a été conseillée de nous rendre la présente plainte.

Signé : M. JENDREST ; CLERET.

(Archives nationales, Y, 11,166.)



## II

1756. — 14 août.

*Mlle Marie-Madeleine Jendrest, dite Chefdeville, se plaint d'avoir été abominablement insultée par une prêteuse sur gages.*

L'an 1756, le samedi 14 août, entre midi et une heure, est comparue en l'hôtel et par-devant nous Louis Cadot, etc., demoiselle Marie-Madeleine Jendrest, épouse séparée du sieur Jean Chefdeville, bourgeois de Paris, elle de l'Académie royale de musique, demeurant rue St-Honoré dans la porte cochère après le Palais royal, vis-à-vis du café Dupuis : Laquelle, paroissant empressée et ayant la manchette du bras droit de blonde déchirée, nous a dit qu'étant il y a un moment chez elle, il seroit survenu la nommée Dufresnoy, prêteuse sur gages, demeurant rue St-Honoré, chez le plumaissier, vis-à-vis le Grand-Conseil, au troisième, entre les mains de laquelle elle plaignante a mis sa montre d'or garnie d'une chaîne de similor, laquelle montre est guillochée et dans sa double boîte verte garnie en similor, et à la chaîne de laquelle sont un cœur en forme de caffolette dans lequel on met de l'eau et un chien émaillé avec un cachet de cornaline monté en or, lors du prêt qu'elle lui fit de 4 louis d'or il y a environ 5 mois : Lequel prêt sur gage elle lui fit moyennant deux liards pour livre par mois d'intérêt ; que, pour retirer ladite montre, elle auroit envoyé ce matin chez elle la prier de lui délivrer sa montre au moyen de ce qu'elle vouloit la payer ; qu'elle a dit à la personne qui y a été, que c'étoit la demoiselle de Boisbrillant, demeurante rue des Petits-Champs, au second étage, chez unelingère, vis-à-vis la Croix, qui l'avoit : chez laquelle elle comparante ayant été, ladite Boisbrillant lui auroit dit qu'elle n'avoit point ladite montre, néanmoins lui auroit demandé lesdits quatre louis lui disant qu'elle l'alloit chercher. Ce qu'elle comparante n'a pas voulu faire sans la remise de la montre crainte de perdre l'un et l'autre, en disant que l'on pouvoit venir chez elle rapporter la montre et qu'elle rendroit tout l'argent nécessaire ; qu'au lieu par ladite Dufresnoy de lui rapporter sa montre, elle vient de faire tout le scandale imaginable du haut de l'escalier jusqu'en bas, ayant traité la comparante comme une misérable, lui disant et l'appelant par les injures imaginables, la traitant de g. . . . , r. . . . . du Palais-Royal, de p. . . . et de mille horreurs que la pudeur ne permet pas de réciter, affectant de crier sur la montée et même dans la cour ; qu'elle a eu la témérité de se jeter sur la comparante, de la maltraiter à coups de poing



et de se jeter méchamment sur sa manchette de valeur d'un louis pour la déchirer ainsi qu'elle a fait ; qu'elle ne finiroit pas si elle rapportoit toutes les horreurs de ladite Dufresnoy, en menaçant elle comparante, qu'elle ne périroit que de sa main. Et comme elle a intérêt de mettre sa vie en sûreté, de prévenir d'être insultée dans les rues par ladite femme Dufresnoy, ainsi qu'elle l'en a menacée, d'en imposer à ladite particulière et d'obtenir des dommages et intérêts proportionnés à l'outrage, etc., elle est venue nous rendre plainte.

Signé : CHEFDEVILLE.

Et à l'instant ladite demoiselle Marie-Marguerite Dufresnoy, fille majeure, est intervenue paroissant être disposée à rendre plainte ; néanmoins, après quelques altercations, elle a rendu à ladite dame Chefdeville ladite montre, et ladite dame Chefdeville lui a remis 96 livres qu'elle avoit empruntées sur ladite montre. Les parties au surplus ont fait toutes protestations et réserves de droit.

Signé : CHEFDEVILLE ; DUFRESNOIT ; CADOT.

(Archives nationales, Y, 12, 159.)

**C**HENNEVAL (LOUISE), danseuse. Il existe sur M<sup>lle</sup> Chenneval un rapport du Comité de l'Académie royale de musique, adressé au ministre de la maison du Roi, en date du 9 janvier 1783, et qui est conçu en ces termes :

La demoiselle Chenneval, jeune, jolie, s'est présentée pour entrer dans les ballets à titre de surnuméraire. Le ministre est supplié d'approuver que l'on dise à cette demoiselle d'aller à l'École de danse afin qu'elle y acquierre, comme les autres élèves, le droit de concourir par ses talens à la première place qui vaquera et qu'elle puisse être employée comme surnuméraire, sans exciter aucune émulation.

En marge de ce rapport, le ministre répondit : *Approuvé*, et M<sup>lle</sup> Chenneval entra à l'École de danse avec le titre de surnumé-

raire, dansant journallement dans les ballets de l'Opéra. En 1789, elle était danseuse dans les chœurs.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 636. — *Les Spectacles de Paris.*)

1784. — 29 septembre.

*Plainte rendue par M<sup>lle</sup> Louise Chenneval contre un individu qui, sous prétexte de lui faire du bien, s'était introduit chez elle et lui avait volé ses bijoux.*

Le mercredi 29 septembre 1784, du matin, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparue Louise Chenneval, fille, danseuse de l'Opéra, demeurante à Paris, rue de Lancry, maison de M. Durey : Déclare qu'au commencement de juillet dernier étant à se faire coiffer, il est venu chez elle un étranger qui s'est dit être Anglois, et qui d'abord s'est adressé au domestique de la comparante qui lui dit que sa maîtresse se faisoit coiffer. Cet étranger dit au domestique qu'il ne vouloit point se présenter devant un coiffeur, qu'il attendroit qu'il fût sorti. La comparante quitta sa toilette et vint parler à cet étranger qui resta dans une pièce séparée. Lorsqu'elle fut coiffée, elle vint le trouver : il lui proposa de l'entretenir à 50 louis par mois, disant qu'il étoit Anglois, que dans le moment il ne pouvoit l'entretenir parce qu'il avoit été trompé par une actrice de l'Opéra qui avoit changé des chiffres sur un écrit qu'il lui avoit fait, ce qui avoit de beaucoup augmenté la somme, mais qu'aussitôt cette dette acquittée il entretiendrait la déclarante. Il lui demanda à dîner, à quoi elle consentit. Après le dîner, voyant la chaîne de montre de la déclarante qui avoit un porte-mousqueton de cassé, il la lui demanda pour le faire raccommoder. Elle la lui confia et depuis ce tems elle n'a plus connu cet étranger. Hier la déclarante a été informée que cet étranger avoit été arrêté et qu'il s'étoit trouvé sur lui plusieurs bijoux qui avoient été remis au sieur de Longpré, inspecteur de police. Elle vient d'y aller, où elle a reconnu sa chaîne de montre qui est à deux brins, médailles à deux faces représentant chacune une gerbe de cheveux sur nacre de perle, qui étoit garnie de deux porte-mousquetons dont un cassé, une lorgnette, un souvenir, un cachet, le tout en or, et un petit pot-pourri d'agate monté en or avec un pied d'argent doré. Lorsque la chaîne a été représentée à la déclarante, il s'est trouvé qu'elle étoit garnie d'un gros cachet et d'une clef que l'on a ôtées et que le sieur de Longpré a gardés et y a substitué le petit pot-pourri. Observe qu'actuellement il ne subsiste plus de porte-mousqueton et que l'on a fait mettre en place deux

anneaux d'or. Laquelle chaîne elle nous a laissée et nous en fommés chargé pour la déposer au Greffe criminel du Châtelet (1).

Signé : CENEVAL.

(Archives nationales, Y, 11,427.)

CHEVALIER (MARIE-JEANNE FESCH, dite), chanteuse, née à Paris, le 12 septembre 1722. Elle débuta à l'Académie royale de musique vers 1740, avec un très-grand succès, ainsi que le témoignent les vers suivants :

Chevalier, quelles fûtes armes  
Pour mettre un amant sous vos lois !  
Vous séduisez par votre voix  
Les cœurs échappés à vos charmes.

Au mois de novembre 1746, le maréchal de Saxe, qui peu de jours auparavant avait remporté la victoire de Raucoux, étant venu assister à une représentation de l'Opéra, fut reçu par de nombreux applaudissements, et quand la toile se leva, M<sup>lle</sup> Chevalier chanta en l'honneur du maréchal une cantate avec accompagnement de trompettes et de timbales. Cet impromptu, accueilli par les spectateurs avec des transports d'enthousiasme, ne parut pas plaire énormément au héros, surpris et décontenancé par une démonstration aussi bruyante. Une ovation de pareille nature avait déjà été faite au vainqueur de Fontenoy, le 18 février de la même année, à une représentation d'*Armide*, pendant laquelle M<sup>lle</sup> Metz, qui remplissait dans le prologue de la pièce le rôle de la Gloire, s'était avancée sur le théâtre et avait offert au maréchal une couronne de lauriers. Le même jour, le comte de

(1) Le personnage qu'on soupçonna de ce vol fut ce même Jean-Baptiste Rotondi, se prétendant officier au service de l'Autriche, qui avait déjà été accusé d'un pareil détournement commis au préjudice de M<sup>lle</sup> Marie-Thérèse Carré, danseuse de l'Académie royale de musique.

Saxe avait fait remettre à l'actrice une paire de boucles d'oreilles d'une valeur de huit ou dix mille francs. On ignore si M<sup>lle</sup> Chevalier fut aussi bien récompensée que l'avait été sa camarade.

Collé, dans son *Journal*, a reproché à notre chanteuse de n'avoir jamais été une véritable actrice, puis il ajoute ce passage assez dur : « M<sup>lle</sup> Chevalier exprime quelquefois passablement la colère et la fierté, mais elle grimace l'amour ; je la soupçonne d'avoir médiocrement d'intelligence. »

M<sup>lle</sup> Chevalier quitta l'Opéra en 1766 avec 1,500 livres de pension. En 1780, le Roi lui en accorda une autre de 2,000 livres en qualité de musicienne ordinaire de la Chambre.

Cette chanteuse avait épousé un ancien intendant du maréchal de Richelieu, nommé Duhamel. Un pamphlétaire de l'époque a parlé d'elle en ces termes :

Voyez la Chevalier, de l'Opéra : riche par sa sagesse qui lui avoit mérité des pensions et par son talent, ou du moins celui qu'on veut lui croire ; on l'estimoit parce qu'elle avoit résisté au marquis de Las [say ?], né pour faire des conquêtes, et parce que maniant la baguette des fées avec assez d'adresse, elle joue les furies et les méchantes femmes avec une vérité qui feroit tort à son caractère si on cherchoit à l'approfondir. Eh bien, cette Chevalier, qui dans tous les personnages qu'elle fait élève toujours gauchement les yeux vers le ciel, les a abaissés gauchement encore sur la terre et deux sottises d'éclat lui ont fait perdre dans une minute l'estime qu'elle avoit travaillé à mériter pendant quarante ans. La première a été d'épouser Duhamel, qui avoit été à Gênes, intendant honoraire du maréchal de Richelieu, duquel on pouvoit dire en le voyant ce que Lifimon dit du feint intendant du *Glorieux* :

Suivant l'apparence,  
Cet homme n'a pas fait fortune à l'intendance.

La seconde est de l'avoir mis à la porte pour lui substituer un amant avec qui elle vit dans une publicité qui persuade à tout Paris que sa vie passée n'a été qu'une hypocrisie que l'orgueil étale pour attirer de la considération à une fille qui, par état, ne doit point être sage.

M<sup>lle</sup> Chevalier a chanté à l'Académie royale de musique les



rôles suivants : Cybèle, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1740 ; Almasie, dans *Jephté*, tragédie, musique de Monteclair, reprise en 1740 et en 1761 ; une Bergère, Clydé, Ariane, Isénide, dans *l'Empire de l'Amour*, ballet de Moncrif, musique de Brassac, repris en 1741 et en 1750 ; Zélide, Cléopâtre, Délie, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1741 et en 1753 ; une Européenne, Issé, dans *Issé*, pastorale de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1741 et en 1757 ; Vénus, dans le *Temple de Gnide*, pastorale de Roy, musique de Mouret, en 1741 ; Cassandre, dans *Ajax*, tragédie de Mennesson, musique de Bertin, reprise en 1742 ; Diane, dans *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, reprise en 1742 ; Libie, dans *Phaëton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1742 ; la Victoire, la Reine, dans *Callirhoë*, tragédie de Roy, musique de Destouches, reprise en 1743 ; Vénus, Palmyre, reine de Lesbos, dans les *Caractères de la folie*, ballet de Duclos, musique de Bury, en 1743 ; Vénus, dans *Hésione*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1743 ; Phani-Palla, Émilie, Zima, dans les *Indes galantes*, ballet de Fuzelier et Rameau, repris en 1743, 1751 et 1761 ; la principale Fée, Logistille, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1743 ; Déjanire, dans *Alcide*, tragédie de Campistron, musique de Louis Lulli et Marais, reprise en 1744 ; Isabelle, princesse de Flandres, en bergère, dans *l'École des amants*, ballet de Fuzelier et Nieil, en 1744 ; la Prêtresse, Agariste, dans les *Grâces*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1744 ; Médée, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1744 ; Mélisse, dans *Amadis de Grèce*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1745 ; Mnémosyne, Stratonice, dans les *Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1745,

repris en 1753 ; Melpomène, Calyste, dans les *Fêtes de Thalie*, ballet de Lafont, musique de Mouret, repris en 1745 ; Lydie, Plautine, dans le *Temple de la Gloire*, ballet de Voltaire, musique de Rameau, en 1745 ; Zaïde, dans *Zaïde*, ballet de La Marre, musique de Royer, repris en 1745 ; la Muse de l'Histoire, Zirphée, mortelle aimée de Zélindor, dans *Zélindor, roi des Silphes*, ballet de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, en 1745 ; Armide, dans *Armide*, tragédie de Quinault, reprise en 1746 et en 1761 ; Hypermnestre, dans *Hypermnestre*, tragédie de Lafont, musique de Gervais, reprise en 1746 ; Mérope, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1746 ; Circé, magicienne, dans *Scylla et Glaucus*, tragédie de d'Albaret, musique de Leclair, en 1746 ; l'Harmonie, Églé, dans le *Triomphe de l'Harmonie*, ballet de Lefranc et Grenet, repris en 1746 ; Ariadne, dans les *Amours des Dieux*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret, repris en 1747 ; Olympia, Roxane, dans l'*Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1747 ; la Folie, dans le *Carnaval et la Folie*, comédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1748 ; Orthésie, reine des Amazones sauvages, Memphis, dans les *Fêtes de l'Hymen et de l'Amour, ou les Dieux en Égypte*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1748, repris en 1754 ; Doris, suivante d'Hortense, dans les *Fragments de différents ballets*, en 1748 ; Elmire, dans les *Caractères de l'Amour*, ballet de Pellegrin, musique de Colin de Blâmont, repris en 1749 ; Lycoris, dans le *Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, en 1749 ; Médée, dans *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, reprise en 1749 ; Érinice, princesse de Bactriane, dans *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, en 1749 ; Almasis, habitante des îles Fortunées, dans *Almasis*, ballet de Moncrif, musique de Royer, en 1750 ; Zélie, dans les *Fêtes vénitiennes*,

ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1750 ; Thermilis, reine des îles Éoliennes, dans *Héro et Léandre*, tragédie de Lefranc, musique de Brassac, en 1750 ; Clorinde, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1750 et en 1764 ; Thétis, dans *Thétis et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1750 ; Zirphile, principale fée, protectrice d'Acanthe et de Céphise, dans *Acanthe et Céphise*, pastorale de Marmontel, musique de Rameau, en 1751 ; la Reine des Sirènes, dans les *Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1751 ; la Fée de la France, dans les *Génies tutélaires*, divertissement de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, en 1751 ; Galathée, dans *Acis et Galathée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1752 et en 1762 ; Élémière, fée des bords du Pénée, dans les *Amours de Tempé*, ballet de Cahusac, musique de Dauvergne, en 1752 ; Manto, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1752 ; Pâles, dans *Titon et l'Aurore*, ballet de La Marre et Mondonville, en 1753, repris en 1763 ; Phœbé, dans *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, en 1754, reprise en 1764 ; Émilie, Pomone, dans les *Éléments*, ballet de Roy, musique de La Lande et Destouches, repris en 1754 ; Hersilide, dans les *Sybarites*, paroles de Marmontel, musique de Rameau, en 1757 ; Alceste, dans *Alceste*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1758 ; Cérès, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1758 ; Arcabonne, dans *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1759 ; Zoraïde, dans *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1759 ; Circé, dans *Canente*, tragédie de La Motte, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1760 ; Déjanire, dans *Hercule mourant*, tragédie de Marmontel, musique de Dauvergne, en 1761 ; Iphigénie, dans *Iphigénie en*



*Tauride*, tragédie de Duché et Danchet, musique de Desmarets, Campra et Berton, reprise en 1762 ; *Hécube*, dans *Polyxène*, tragédie de Joliveau, musique de Dauvergne, en 1763.

M<sup>lle</sup> Chevalier était encore vivante en 1789.

(*Dictionnaire des Théâtres*. — *Mercure de France*. — *Calendrier historique des Théâtres*. — Chevrier : *le Colporteur*. — *Journal de Barbier*, IV, 198. — *Journal de Collé*, I, 52.)

1780. — 1<sup>er</sup> avril.

*Brevet d'une pension de 2,000 livres accordée par le Roi à M<sup>lle</sup> Marie-Jeanne Fesch, dite Chevalier.*

Brevet d'une pension de 2,000 livres en faveur de la demoiselle Marie-Jeanne Fesch-Chevalier, née à Paris le 12 septembre 1722, baptisée le 14 du même mois dans la paroisse St-Roch de ladite ville, pour lui tenir lieu des appointemens qui lui ont été conservés, sans retenue, sur le fonds ordinaire des menus plaisirs à titre de retraite en considération de ses services en qualité de musicienne ordinaire de la chambre du Roi.

#### PIÈCES JOINTES AU BREVET.

##### 1. — *Acte de baptême de M<sup>lle</sup> Marie-Jeanne Fesch, dite Chevalier.*

Extrait des registres de la paroisse St-Roch à Paris : L'an mil sept cent vingt-deux, le 14 septembre, Marie-Jeanne, fille de Jean-Rodolphe Fesch, officier dans les gardes-suisses, absent, et de Marie Masson, sa femme, demeurant rue d'Argenteuil en cette paroisse, née d'avant-hier, a été baptisée. Le parrain : Jean-Baptiste Martin, fils de feu Jean-Baptiste Martin, chirurgien, demeurant dites rue et paroisse, la marraine : Marie-Françoise Lefebvre, fille de feu Jean Lefebvre, premier pilote de navire, demeurant rue de Cléry.

##### 2. — *Déclaration de M<sup>lle</sup> Marie Jeanne Fesch, dite Chevalier, relative à sa pension.*

Je soussignée Marie-Jeanne Fesch-Chevalier, pensionnaire de l'Académie royale de musique et vétérante de la musique du Roi, née à Paris le 12 sep-



tembre 1722 et baptisée le 14 du même mois dans la paroisse St-Roch, suivant mon acte baptismal ci-joint, demeurante rue, faubourg et paroisse St-Laurent, déclare avoir obtenu du Roi comme vétérante de sa musique, 2,000 livres de pension sur les fonds extraordinaires des menus qui m'est payée tous les trois mois sans aucune retenue et dont il m'est dû les trois derniers mois de 1778 et l'année courante 1779.

Fait à Paris ce 20 octobre 1779.

(Signé) : MARIE-JEANNE FESCH-CHEVALIER (1).

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 675.)

CHEVRIER (LOUISE DALISSE, dite), danseuse. Elle débuta vers 1747 à l'Académie royale de musique, où elle a joué entre autres rôles : un Amour, dans *Daphnis et Chloé*, pastorale de Laujon, musique de Boismortier, en 1747 ; un jeune Égyptien, représentant le printemps, dans les *Fêtes de l'Hymen et de l'Amour, ou les Dieux en Égypte*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1748, repris en 1754 ; une Suivante de Neptune, dans *Acis et Galathée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, en 1752 ; une Espagnole, une Vieille pastourelle, une Ombre d'amante légère, une Bacchante, dans les *Amours de Tempé*, ballet de Cahusac, musique de Dauvergne, en 1752 ; la Jeunesse, dans le *Devin du village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, en 1753 ; une Grâce, une Nymphé, dans les *Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac et Rameau, repris en 1753 ; une Pastourelle, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1753 ; une Coryphée, une Espagnole, dans la *Gouvernante rusée*, opéra de Cocchi, en 1753 ; une Niaise, dans le *Jaloux corrigé*, opéra de Collé, musique de Blavet, en 1753 ; une Grâce, suivante de l'Amour, une Pastourelle, dans *Titon et l'Aurore*, ballet de La Marre, musique

(1) La signature seule est autographe.

de Mondonville, en 1753 ; une Spartiate, un Génie qui préside aux planètes, dans *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1754 ; une Grâce, suivante de Vénus, une Dryade, suivante de Pan, dans les *Éléments*, ballet de Roy, musique de La Lande et Destouches, repris en 1754 ; une Paysanne vendangeuse, une Naïade, suivante de Platée, dans *Platée*, ballet d'Autreau et Balot de Sovot, musique de Rameau, repris en 1754.

M<sup>lle</sup> Chevrier est morte à Paris, rue Sainte-Anne, le 29 décembre 1759.

(Dictionnaire des Théâtres.)

1760. — 5 janvier.

*Procès-verbal des objets ayant appartenu à M<sup>lle</sup> Louise Dalisse, dite Chevrier, et trouvés après son décès dans le domicile qu'elle occupait.*

L'an 1760, le samedi 5 janvier, quatre heures de relevée, nous Pierre Chénon, etc., ayant été requis nous sommes transporté rue Ste-Anne en une maison dont est principale locataire la dame Riquet et étant monté à l'appartement du second étage, nous y avons trouvé et par-devant nous est comparue demoiselle Jeanne Geffrié, fille majeure, demeurante en l'appartement où nous sommes : Laquelle nous a dit que Louise Dalisse, connue sous le nom de la demoiselle Chevrier, de l'Académie royale de musique, qui est décédée en l'appartement où nous sommes le 29 décembre dernier, étoit fille naturelle ; que les liaisons que la comparante a eues depuis longtems avec ceux qui pouvoient s'intéresser au sort de ladite demoiselle Chevrier l'ont engagée à recevoir chez elle ladite demoiselle Chevrier et à la traiter comme une fille adoptive ; qu'en conséquence, ladite demoiselle Chevrier a demeuré avec la comparante et usé de tout ce qui lui appartient comme auroit pu faire une fille légitime dans la maison de ses père et mère ; que ladite demoiselle Chevrier n'avoit de propriété que les habits, linges, hardes et bijoux à son usage personnel, lesquels ne suffisoient pas à beaucoup près pour remplir la comparante des pensions qui lui sont dues ; que néanmoins ne voulant point s'immiscer ni s'emparer d'autorité privée desdits effets, pouvant y avoir d'autres personnes que la comparante qui aient des droits à exercer contre sa suc-

cession, quoique personne ne puisse la primer en privilège, elle a requis notre transport à l'effet d'apposer nos scellés sur les effets de ladite défunte qu'elle offre de nous représenter, jurant et affirmant de nous en faire la représentation intégrale sans en rien cacher ni détourner. Nous observe en outre que ladite demoiselle Chevrier est accouchée, il y a environ 16 mois, d'une fille naturelle, qui a été baptisée à St-Roch sous le nom d'Adélaïde comme ayant pour père M. Bernardin, comte de Praël; que cet enfant auroit été mis en nourrice à St-Cloud et qu'étant tombé malade dans un voyage qu'elle a fait à Paris avec sa nourrice de l'ordre de ladite défunte sa mère, cet enfant est resté avec sa nourrice chez la comparante qui a fourni à tous les logemens, nourritures et alimens dont ils ont eu besoin l'un et l'autre. Nous faisant la présente déclaration pour opérer la répétition qu'elle entend exercer contre qui et ainsi qu'il appartiendra. Pour raison de quoi elle fait toutes protestations et réserves de droit, a fait élection de domicile et sa demeure en la maison où nous sommes. Sur quoi, nous commissaire, etc., avons procédé à la description des habits, linges, hardes et effets appartenant à ladite défunte, sur la représentation qui nous en a été faite par ladite demoiselle Geffrié, ainsi qu'il suit :

Premièrement : huit jupons de mouffeline garnis;

Cinq jupons de bafin garnis de mouffeline;

Cinq jupons fins de toile de coton;

Cinq jupons piqués garnis;

Deux jupons piqués garnis;

Deux jupons piqués non garnis;

Vingt chemises de toile de Hollande non garnies;

Trois corsets de bafin rayé garnis de mouffeline;

Quatre paires de manchettes, dont trois de mouffeline et l'autre de den-

telle, toutes quatre à deux rangs;

Six paires de bas de soie blanche;

Vingt-quatre mouchoirs blancs de toile de Hollande;

Huit caleçons;

Douze chauffoirs à cordon;

Deux paires de poches de piqûre de Marseille;

Six camisoles tant simples que piquées;

Sept fichus de mouffeline tant unis que rayés;

Un casaquin et jupon de Perse fond blanc à fleurs rouges;

Un manteau de lit de Perse aussi fond bleu à fleurs rouges;

Deux paires de bas de coton;

Douze bonnets piqués de différentes grandeurs;

Six paires de gants de coton;



- Un peignoir de toile blanche garni de mouffeline;
- Une robe et jupon de poulx de foie noire garnis;
- Un corps de balcine;
- Une robe et jupon de taffetas des Indes rouge à carreaux blancs garnis de blondes et doublés de taffetas;
- Une pelisse de fatin bleu mouchetée, ouatée et doublée de taffetas blanc;
- Une robe et jupon de taffetas couleur de rose garnis de blonde;
- Une robe et jupon de pequin fond blanc à fleurs nuées (*sic*);
- Un mantelet de Marly couleur de rose;
- Une petite robe ronde avec son jupon de taffetas à carreaux;
- Une robe et jupon de damas des Indes bleu et blanc doublés de taffetas;
- Une robe de Perse fond blanc à bouquets avec son jupon pareil doublés de taffetas;
- Une robe et jupon de moire d'Angleterre;
- Une robe de fatin blanc avec son tablier pareil;
- Un jupon de droguet blanc;
- Six palatines dont deux de blondes garnies de fleurs d'argent et quatre de fousis de hanneton;
- Trois paires de manchettes de blonde et entoillage;
- Un mantelet d'entoillage;
- Une pièce d'estomac garnie de fleurs et les nœuds de manche;
- Deux pièces d'estomac garnies de rubans et les nœuds de manche;
- Sept bouquets de fleurs artificielles;
- Un vieux mantelet de chenille;
- Une toilette composée d'une table, couverte de treillis avec sa tavyolle de mouffeline à carreaux, sept carrés ou boîtes vernis en camaïeu rose, la vergette, deux plateaux à épingles pareils, le miroir dans sa bordure pareille, le surtout de taffetas vert bordé d'un réseau à glands d'or faux, deux flambeaux de toilette de bois verni peint en camaïeu rouge;
- Un manchon de crêpe, un autre de plumes noires;
- Trois paires de fouliers d'étoffe et une paire de sabots;
- Deux paires de boucles de fouliers à pierres, dont une de théâtre et l'autre de ville en lacs d'amour.

Tous lesquels effets, ladite demoiselle Geffrié nous a déclaré être les seuls appartenant à ladite demoiselle Chevrier, le surplus ainsi que les meubles meublans qui garnissent l'appartement où nous sommes appartenant à la comparante. Nous déclare en outre que ladite défunte avoit une paire de boucles d'oreilles de diamans, deux bagues fines, un bracelet de brillans, une montre d'or et une tabatière d'or et un étui d'or; qu'il est de la connoissance de la comparante, ainsi que de tous ceux qui fréquentoient ladite



défunte, qu'elle avoit mis tous ces bijoux en gage il y a plus de fix mois et qu'au lieu d'avoir été en état de les retirer elle a toujours pris de l'argent sur lesdits bijoux, de sorte que le prix en doit être consommé tant par l'argent qui lui a été prêté que par les intérêts; qu'elle ne fait pas entre les mains de qui sont lesdits bijoux.

Comme nous nous disposions à renfermer les effets ci-dessus décrits et à les mettre sous nos scellés, la comparante nous a observé qu'elle quitte l'appartement où nous sommes pour aller demeurer rue St-Honoré, chez le sieur Lavifère, marchand mercier à la Couronne d'or, près l'Opéra; que nos scellés la gêneroient considérablement étant sur le point de céder l'appartement où nous sommes. Pourquoi offre de se charger desdits effets sur la description que nous venons d'en faire. Pourquoi, obtempérant à cette observation, avons remis les effets ci-dessus décrits en la garde de ladite demoiselle Geffrié qui s'en est chargée comme dépositaire des biens de justice, etc.

Signé : GEFFRIÉ, CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,342.)

COCHEREAU (JACQUES), chanteur. Cet habile artiste, l'un des plus agréables ténors de l'Académie royale de musique, fut aussi maître à chanter de M<sup>lles</sup> d'Orléans, filles du Régent. On a raconté que l'une d'elles, Louise-Adélaïde, devenue plus tard abbesse de Chelles, étant encore fort jeune, s'éprit de l'acteur, et qu'un soir à l'Opéra, tandis qu'il chantait, elle s'écria tout haut : « Ah ! mon cher Cochereau ! », mettant ainsi tout le public dans la confidence de ses sentiments les plus intimes.

Cochereau a été marié deux fois : 1<sup>o</sup> avec M<sup>lle</sup> Anne Bazin de Chevrigny, et 2<sup>o</sup>, en 1714, avec M<sup>lle</sup> Yoline Rocq.

Voici, aussi complète qu'il a été possible de la faire, la liste des rôles chantés par Cochereau à l'Opéra : un Habitant du palais d'Armide, un autre Plaisir, un Bohémien, Cléandre, dans les *Fragments de M. Lulli*, ballet de Danchet, musique de Campra, en 1702, repris en 1708; un Habitant d'Anticyre, dans *Méduse*, tragédie de La Grange-Chancel, musique de Bouvart, en 1702;

un Sage enchanteur, un Guerrier, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1702, reprise en 1707 et en 1717 ; Palémon, berger aimé de Silvie, Eraste, fils de Géronte, dans les *Muses*, ballet de Danchet, musique de Campra, en 1703 ; Phronyme, Persée, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1703 et en 1710 ; l'Amour, dans *Psyché*, tragédie de Corneille de Lisle et Fontenelle, musique de Lulli, reprise en 1703 et en 1713 ; Orphée, Télémaque, dans *Ulysse*, tragédie de Guichard, musique de Rebel, en 1703 ; Plutus, dans le *Carnaval et la Folie*, comédie de La Motte, musique de Destouches, en 1704 ; Énée, dans *Didon*, tragédie de M<sup>me</sup> de Xaintonge, musique de Desmarests, reprise en 1704 ; Mercure, dans *Isis*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1704 et en 1717 ; Hercule, dans *Alcide, ou la Mort d'Hercule*, tragédie de Campistron, musique de Louis Lulli et Marais, reprise en 1705 et en 1716 ; Bellérophon, dans *Bellérophon*, tragédie de Corneille de Lisle et Fontenelle, musique de Lulli, reprise en 1705 et en 1718 ; Athamas, amant de Philomèle, un Plaisir, dans *Philomèle*, tragédie de Roy, musique de La Coste, en 1705, reprise en 1709 ; Coridon, berger, Médor, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1705 et en 1716 ; le Printemps, dans *Télémaque*, fragments arrangés par Danchet, musique de Campra, en 1705 ; un Guerrier, dans le *Triomphe de l'Amour*, ballet de Quinault, musique de Lulli, révisé par Danchet et Campra, repris en 1705 ; un Masque, dans la *Vénitienne*, comédie de La Motte, musique de La Barre, en 1705 ; Admète, dans *Alceste, ou le Triomphe d'Alcide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1706 et en 1716 ; Apollon, dans *Alcione*, tragédie de La Motte, musique de Marais, en 1706 ; Oreste, dans *Cassandre*, tragédie de La Grange-Chancel, musique de Bouvard et Bertin, en 1706 ; Octavio, dans l'*Europe*

*galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1706 et en 1715 ; un Marseillais, dans *Bradamante*, tragédie de Roy, musique de La Coste, en 1707 ; le Printemps, dans les *Saisons*, ballet de Pic, musique de Collasse, repris en 1707 et en 1712 ; Thésée, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1707 ; un Berger, Triton, dans *Hippodamie*, tragédie de Roy, musique de Campra, en 1708 ; Apollon, dans *Issé*, pastorale de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1708 et en 1719 ; Pélée, dans *Thétis et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1708 et en 1712 ; Atys, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1709 ; Télamon, dans *Hésione*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1709 ; un Italien, un Calydonien, un Faune, dans *Méléagre*, tragédie de Joly, musique de Baptistin, en 1709 ; Adraste, prince thébain, dans *Sémélé*, tragédie de La Motte, musique de Marais, en 1709 ; Daunus, roi de la Daunie, dans *Dionède*, tragédie de La Serre, musique de Bertin, en 1710 ; Phaéton, dans *Phaéton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1710 ; Damiro, amant de Lilba, Eraste, François, amant de Léonore, Dorante, amant de Céphise, déguisé en matelot, un Espagnol, dans les *Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, en 1710, repris en 1712 ; le prince de Thrace, dans *Amadis de Grèce*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1711 ; l'Envie, dans *Cadmus et Hermione*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1711 ; Pylade, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarets, mise au théâtre par Danchet et Campra, et reprise en 1711 ; Iphis, fils de Manto, mais inconnu et qui aime Zirianne en secret, dans *Manto la Fée*, tragédie de Mennesson, musique de Baptistin, en 1711 ; Palémon, Octave, dans les *Nouveaux Fragments*, en 1711 ; Achille, dans *Achille et Polyxène*, tragédie



de Campistron, musique de Lulli et Collasse, reprise en 1712 ; Mercure, dans les *Amours de Mars et de Vénus*, ballet de Danchet, musique de Campra, en 1712 ; Agénor, prince calydonien, dans *Callirhoé*, tragédie de Roy, musique de Destouches, en 1712 ; Idas, fils inconnu de Créuse, Apollon, dans *Créuse l'Athénienne*, tragédie de Roy, musique de La Coste, en 1712 ; Idamante, fils d'Idoménée, dans *Idoménée*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1712 ; Pâris, fils de Priam, dans les *Amours déguisés*, ballet de Fuzelier, musique de Bourgeois, en 1713 ; Renaud, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1713 ; Jason, prince de Thessalie, dans *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, en 1713 ; Arsame, prince mysien, amant d'Arsinoé, dans *Télèphe*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1713 ; Arion, illustre inconnu, dans *Arion*, tragédie de Fuzelier, musique de Matau, en 1714 ; Léandre, dans les *Fêtes de Thalie*, ballet de Lafont, musique de Mouret, en 1714 ; Télémaque, dans *Télémaque*, tragédie de Pellegrin, musique de Destouches, en 1714 ; Timante, amant d'Iris, dans les *Plaisirs de la Paix*, ballet de Mennesson, musique de Bourgeois, en 1715 ; Alphée, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1715 ; Leucippe, sous le nom d'Alcidamas, dans *Théonoé*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, en 1715 ; Corèbe, dans *Ajax*, tragédie de Mennesson, musique de Bertin, en 1716 ; Lisis, Octave, dans les *Fêtes de l'Été*, ballet de M<sup>lle</sup> Barbier (l'abbé Pellegrin), musique de Montclair, en 1716 ; Lyncée, fils d'Ægyptus, dans *Hypermnestre*, tragédie de Lafont, musique de Gervais, en 1716 ; Corise, fils d'Aufide, amant de Camille, dans *Camille*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1717 ; Eraste, Cléante, dans les *Fragments*, en 1717 ; Adonis, dans *Vénus et Adonis*, tragédie de Rousseau, mu-



sique de Desmarets, en 1717 ; Arcas, dans le *Jugement de Pâris*, pastorale de M<sup>lle</sup> Barbier (l'abbé Pellegrin), musique de Bertin, en 1718 ; Léandre, amant de Florise, Merlin, valet de Fabio, dans les *Âges*, ballet de Fuzelier, musique de Campra, en 1718 ; Arsane ou Ninus, dans *Sémiramis*, tragédie de Roy, musique de Destouches, en 1718.

Cochereau, qui faisait aussi partie de la musique de la Chambre du Roi, mourut à Paris, cul-de-sac Saint-Fiacre, le samedi 17 juillet 1734, laissant pour héritiers un fils, Pierre, directeur des aides à Mortain, et une fille, Louise-Françoise, qui avait épousé un sieur Jourdain.

(Archives nationales, Y, 14,059. — *Dictionnaire des Théâtres.*)

## I

1711. — 26 juin.

*Plainte rendue par Jacques Cochereau contre un inconnu qui l'avait insulté et blessé d'un coup d'épée.*

L'an 1711, le 26 juin, neuf heures du soir, par-devant nous Louis-Jérôme Daminois, en notre hôtel est comparu fleur Jacques Cochereau, de l'Académie royale de musique, demeurant place du Palais-Royal, paroisse St-Germain-l'Auxerrois, ayant une plaie à sang au-dessus de la tête et une autre au doigt index de la main droite : Lequel nous a fait plainte contre un quidam de moyenne taille, habillé de noir et portant épée et dit, qu'il y a environ une demi-heure, sortant de l'Opéra, ledit quidam l'a abordé dans la rue St-Honoré à dix ou douze pas du cul-de-sac de l'Opéra, vis-à-vis Darleu, marchand de vins, et lui a dit ces mots : « Vous avez mauvaise grâce de dire des sottises de M<sup>lle</sup> Harant (1). » Le plaignant lui a répondu qu'il se trompoit, qu'il n'avoit pas dit de sottises de ladite demoiselle Harant et n'en disoit de perfonne. Sur quoi ledit quidam dit au plaignant : « Vous êtes un

(1) M<sup>lle</sup> : Anne Haran, danseuse de l'Académie royale de musique.

j... f. ....! », a reculé un peu en arrière et a tiré avec beaucoup de vitesse l'épée sur le plaignant, qui a à peine eu le tems de tirer la sienne pour se défendre, a poussé vigoureusement le plaignant qui a eu le bonheur de lui casser son épée en deux sans le blesser. Le plaignant, le voyant ainsi défarmé et ne voulant pas en tirer d'avantage, s'est contenté de lui dire qu'il étoit un malhonnête homme de l'avoir attaqué sans sujet, qu'il tenoit la vie de lui et qu'il se retirât. Après quoi le plaignant se baissant pour chercher le fourreau de son épée qui étoit tombé, ledit quidam, dont le plaignant ne se défioit point, est venu sur lui de rechef et du tronçon de son épée lui a donné un rude coup sur la tête, où nous le voyons blessé, dont il a été si étourdi que ledit quidam lui a arraché son épée des mains de laquelle il a voulu percer le plaignant qui s'est jeté sur lui à corps perdu et le tenant embrassé dans la boutique d'un mercier où ils se sont poussés et sadite épée a été cassée entre les mains dudit quidam. Plusieurs personnes les ayant séparés, le plaignant s'est retiré et est venu à l'instant nous rendre plainte.

Signé : COCHEREAU.

(Archives nationales, Y, 11,641.)

## II

1714. — 8 mars.

*Contrat de mariage de Jacques Cochereau et de M<sup>lle</sup> Yoline Rocq.*

Aujourd'hui est comparu par-devant les conseillers du Roi notaires au Châtelet de Paris soussignés sieur Jacques Cochereau, maître de musique de Leurs Alteffes Royales Mesdemoiselles d'Orléans, demeurant en cette ville, place du Palais-Royal, lequel a porté à maître Chèvre, l'un des notaires soussignés, expédition signée de La Ferté, du contrat de mariage passé entre ledit sieur Cochereau d'une part et demoiselle Yoline Rocq, fille majeure, d'autre part, par-devant les sieurs Simon-Christophe-Joseph Le Boucq, écuyer, seigneur de Lamouzelle, lieutenant-prévôt, et Henri-Joseph-Florent Le Boucq, écuyer, sieur de Rompeau, échevin de la ville de Valenciennes, le 8 mars dernier; l'original de laquelle pièce à la réquisition dudit sieur comparant, après avoir été par lui certifié véritable et paraphé, est demeuré attaché à la minute des présentes pour être gardé le tout en minute par maître Chèvre, notaire, et en délivrer les expéditions et dont acte fait et passé à Paris ès études, l'an 1714,

le 20 septembre, et a signé la minute des présentes demeurée audit maître Chèvre, notaire.

En fuit la teneur dudit contrat de mariage :

Furent présens le sieur Jacques Cochereau, maître à chanter de Leurs Alteſſes Royales les demoiselles d'Orléans, demeurant ordinairement à Paris, étant de présent en la ville de Valenciennes, d'une part ; et demoiselle Yoline Rocq, fille majeure, jouissant de ses droits, de défunts le sieur Louis Rocq et demoiselle Yenne Loudant, demeurant audit Valenciennes, d'autre part. Lesquelles parties, en la présence de Son Alteſſe Électorale monseigneur l'archevêque électeur de Cologne, prince de Liège, et de Messire Philippe de Chabot, comte de St-Maurice, lieutenant-général des armées de Sa Majesté, général des troupes de Son Alteſſe l'électeur de Cologne, grand maréchal de la Cour, assistés de leurs parens et amis communs, savoir ledit sieur Cochereau, du sieur Lucien-François Motte de St-Just, trésorier de Son Alteſſe Électorale de Cologne et de M. de La Rivière, entrepreneur général des vivres et fourrages de Flandre ; et ladite demoiselle Yoline Rocq, de demoiselle Marguerite Rocq, sa sœur, épouse du sieur Constant et du sieur Louis-François de Longchamps, conseiller du Roi, receveur des finances de Sa Majesté au département de Valenciennes, ont convenu et confessé avoir fait et accordé entre eux le traité de mariage et conventions suivantes.

C'est à savoir que lesdits sieur Cochereau et demoiselle Rocq ont promis et promettent se prendre l'un l'autre par loi de mariage et, celui solemniser en face et sous la licence de notre mère Ste-Église, aux biens et droits à chacun leur appartenant, qu'ils promettent d'apporter et mettre ensemble le plus tôt que faire se pourra après leurs épousailles et dont il sera fait inventaire. Et pour les conditions de leur mariage ils ont convenu d'être, comme de fait ils feront, uns et communs en tous biens meubles et immeubles, au désir de la coutume de Paris suivant laquelle leur future communauté sera établie et régie, encore bien qu'ils feroient ci-après leur demeure et des acquisitions de biens en pays de coutumes contraires auxquelles ils ont expressément dérogé et dérogent.

Et comme ledit sieur Cochereau, futur époux, est chargé de deux enfans que lui a laissés défunte demoiselle Anne Bazin de Chevrigny, qui fut sa femme, ladite demoiselle Rocq, future épouse, consent qu'icelui sieur futur époux puisse prendre dans les biens qu'il aura mis dans ladite communauté la somme de 15,000 livres, monnaie de France, pour l'employer à l'établissement de ses enfans.

A été convenu et expressément conditionné entre lesdites parties qu'arrivant la dissolution de leur mariage sans enfans vivans procréés d'icelui, tous les biens meubles et effets de ladite communauté, ensemble les immeubles



qui auront été acquis pendant icelle, appartiendront en propriété au survivant defdits futurs époux, auquel effet ils s'en font respectivement donation mutuelle sous la condition que la future épouse mourant ainsi sans enfans avant ledit sieur futur époux, aura la liberté et le pouvoir de disposer de la moitié des biens et effets mobiliers qu'elle aura portés et mis en communauté, ensemble de la totalité de ses biens immeubles patrimoniaux et des successions des biens de parens soit en faveur du sieur futur époux, soit en faveur des enfans d'icelui, soit en faveur de ses parens ou de telles autres personnes qu'elle avisera bon être et ainsi qu'elle jugera à propos, sans que pour faire ces dispositions elle ait besoin de l'autorisation de son époux qui l'autorise dès à présent pour lors.

Et si au jour de la dissolution il y a enfans procréés de ce mariage, la succession des biens du premier mourant appartiendra auxdits enfans de cette conjonction avec la moitié de ceux de la communauté, au désir de ladite coutume de Paris, après que le survivant defdits futurs époux aura pris dans les biens de ladite communauté pour préciput la somme de dix mille livres, monnaie de France.

Sera loisible à ladite demoiselle future épouse d'accepter ladite communauté ou d'y renoncer, et y renonçant reprendre et emporter tout ce qu'elle aura apporté audit mariage et tout ce qui lui sera advenu et échu pendant icelui par succession, donation, legs ou autrement, ensemble le préciput qui lui tiendra lieu ainsi de douaire, le tout franchement et sans être tenue d'aucune charge, dette ni hypothèque de ladite communauté encore qu'elle y eût parlé, s'y fût obligée ou y eût été condamnée, etc.

Fait et passé à Valenciennes par-devant les sieurs Simon-Christophe-Joseph Le Boucq, écuyer, seigneur de Lamouzelle, lieutenant-prévôt, Henri-Joseph-Florent Le Boucq, écuyer, seigneur du Rompeau, échevin dudit Valenciennes, et Pierre de La Ferté, notaire royal soussigné, le huitième jour de mars mil sept cent quatorze, etc.

(Archives nationales, Y, 290.)

**C**OLLASSE (PASCAL), compositeur, né à Reims, le 22 janvier 1649. Élève, commensal et ami de Lulli, il dut tout à son maître, qui le fit nommer compositeur de la Chambre du Roi et qui, dans son testament, enjoignit à ses héritiers de continuer à le loger, à le nourrir et à lui servir une pension.

Collasse se fit aussi une réputation musicale un peu aux dépens du grand compositeur dont il était l'élève, car on assure qu'il recueillit précieusement, pour les utiliser plus tard dans ses opéras, tous les morceaux dont le maître n'était pas satisfait et qu'il avait jetés au panier.

Collasse a fait représenter à l'Académie royale de musique, où il était batteur de mesure, c'est-à-dire chef d'orchestre : *Achille et Polyxène*, paroles de Campistron, en collaboration avec Lulli, en 1687 ; *Thétis et Pélée*, paroles de Fontenelle, en 1689 ; *Énée et Lavinie*, paroles de Fontenelle, en 1690 ; *Astrée*, paroles de La Fontaine, en 1691 ; le *Ballet de Villeneuve-Saint-Georges*, paroles de Banzy, en 1692 ; les *Saisons*, paroles de Pic, en collaboration avec Louis Lulli, en 1695 ; *Jason, ou la Toison d'or*, paroles de Jean-Baptiste Rousseau, en 1696 ; la *Naissance de Vénus*, paroles de Pic, en 1696 ; *Canente*, paroles de La Motte, en 1700 ; *Polyxène et Pyrrhus*, paroles de La Serre, en 1706.

Collasse mourut à Versailles le 17 juillet 1700, empoisonné par suite des opérations chimiques auxquelles il se livrait pour découvrir la pierre philosophale.

Jal : *Dictionnaire de biographie*. — Nérée Desarbres : *Deux siècles à l'Opéra*. — Albert de La Salle : *les Treize Salles de l'Opéra*.)

1701. — 26 mars.

*Plainte de Pascal Collasse contre un copiste de musique qui lui avait dérobé une grande quantité d'exemplaires de ses ouvrages renfermant des opéras et des cantiques spirituels.*

Du 26 mars 1701 à midi, en l'hôtel de nous Louis-Pierre Regnard, etc., est comparu Pascal Collasse, maître de musique de la chambre et chapelle du Roi, demeurant à Versailles au Parc-aux-Cerfs, étant de présent en cette ville, qui nous a fait plainte et dit qu'il a eu le malheur de connoître le nommé Pontaine dit Moncornet, et que par charité pour lui, à la prière des

amis du plaignant, il a donné audit Pontaine le moyen de gagner sa vie en le faisant travailler et copier pour le plaignant ses ouvrages de musique ; que lui paraissant de bonne volonté, il a encore eu la charité pour lui, de lui donner retraite en sa maison à Versailles où il l'a pris en sa maison, l'a nourri et gagé de trois cents livres par an ; que s'étant acquis une espèce de confiance par son assiduité, le faisant travailler chez lui plaignant et sachant que le plaignant avoit en son grenier les exemplaires de ses ouvrages qu'il a fait imprimer avec grande dépense et qui sont des opéras et des cantiques spirituels, lesquels il vend pièce unze livres et les cantiques spirituels trois livres ; ledit Pontaine, profitant des momens que le plaignant est obligé de sortir de chez lui pour le service du Roi et de ses affaires, est entré dans le magasin où sont lesdits exemplaires et en plusieurs tems, et à différentes fois en a enlevé la charge de plus de trois chevaux ; dont le plaignant s'étant aperçu et ayant appris que ledit Pontaine les avoit envoyés en cette ville, le plaignant y est venu et suivant l'avis qui lui a été donné, il vient d'apprendre que ledit Pontaine a envoyé en cette ville à différentes personnes plusieurs desdits exemplaires, par le canal desquelles il les débite et vend actuellement. Pour raison duquel vol il a été conseillé de nous rendre plainte.

Signé : REGNARD ; COLLASSE

(Archives nationales, Y, 10,825.)

Voy. LULLI (JEAN-BAPTISTE).

**C**OUPPÉ (EDMÉE), danseuse. Cette artiste débuta à l'Académie royale de musique en 1751, et y a joué entre autres rôles : une Fée, une Pastourelle, dans *Acanthe et Céphise*, pastorale de Marmontel, musique de Rameau, en 1751 ; un Jeu et un Ris, une Sirène, une Pastorale, dans les *Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1751 ; une Suivante de la Fortune, dans *Églé*, ballet de Laujon, musique de La Garde, en 1751 ; une Suivante de la Fée de la France, dans les *Génies tutélaires*, divertissement de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, en 1751 ; une Femme du peuple, dans *Pygmalion*, entrée du *Triomphe des Arts*, ballet de La Motte, musique de La Barre, retouchée par Balot de Sovot et Rameau, reprise en 1751 ; une



Suivante d'Hébé, dans *Titon et l'Aurore*, ballet de Roy, musique de Bury, en 1751 ; une Suivante de l'Abondance, une Bergère, dans *Acis et Galathée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1752 ; une Égyptienne, une Bacchante, une Ombre d'amante légère, dans les *Amours de Tempé*, ballet de Cahusac, musique de Dauvergne, en 1752 ; une Lydienne, une Moresse, une Prêtresse de l'Amour, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1752 ; une Fille du village, une Paysanne, dans les *Amours de Ragonde*, comédie de Destouches, musique de Mouret, reprise en 1753 ; une Suivante de Terpsichore, une Pastourelle, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1753 ; une Syrienne, une Nymphe, dans les *Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1753 ; une Grâce, suivante de Vénus, une Vestale, une Pastourelle, suivante de Pomone, dans les *Éléments*, ballet de Roy, musique de La Lande et Destouches, repris en 1754 ; une Égyptienne représentant le Printemps, une Femme du peuple de la suite de Canope, une Égyptienne, dans les *Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1754.

M<sup>lle</sup> Edmée Couppé quitta l'Opéra en 1759.

(Dictionnaire des Théâtres. — Les Spectacles de Paris.)

1757. — 27 avril.

M<sup>lle</sup> Edmée Couppé rend plainte contre un escroc nommé Ferrari qui, non content de la voler, l'avait menacée avec un pistolet.

L'an 1757, le mercredi 27 avril, quatre heure de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparue demoiselle Edmée Couppé, de l'Académie royale de musique, demeurant rue Neuve-des-Petits-Champs, paroisse St-Roch : Laquelle nous a rendu plainte contre le fleur Ferrari et

dit que s'étant introduit dans la maison de la plaignante au commencement de l'année 1756, il a continué d'y venir pendant presque toute l'année et qu'il s'est emparé de sa confiance par les marques extérieures qu'il lui donnoit de probité et d'attachement. Dans le cours du mois de décembre 1755, la plaignante se trouvant avoir une somme de 46,000 livres de deniers comptant, elle en fit le dépôt chez le sieur Giraud, notaire, attendant quelque occasion pour en faire l'emploi. Plusieurs mois s'écoulèrent sans qu'elle en pût trouver pendant lesquels le sieur Ferrari continua ses assiduités, s'empresant en apparence avec beaucoup de zèle pour tout ce qui intéressoit la plaignante, allant très-fréquemment chez ledit maître Giraud sous prétexte de le presser sur l'emploi dont il étoit chargé. L'événement a fait voir à la plaignante que tous ces témoignages extérieurs d'attachement de la part dudit sieur Ferrari n'étoient que simulation et que son véritable objet étoit de la dépouiller de son bien. En effet, au mois de mai dernier, profitant de l'absence du nommé Giraud et de l'impossibilité où étoit ce notaire de s'assurer par lui-même des intentions de la plaignante, il lui écrivit au nom de la plaignante et comme étant chargé de sa part et lui demanda les 46,000 livres qu'il avoit en dépôt entre ses mains. Maître Giraud, ne soupçonnant point qu'il fût capable de le tromper, donna des ordres pour la remise de la somme. Le sieur Ferrari s'en empara et la plaignante ne fut instruite de cet enlèvement que lorsqu'il n'étoit plus possible de l'empêcher. Elle se plaignit hautement au sieur Ferrari de sa mauvaise foi : celui-ci chercha à s'excuser, promit de rendre, flatta même la plaignante par les plus grandes espérances ; mais ce n'étoit encore qu'un nouvel artifice pour parvenir à consommer le projet qu'il avoit formé de s'approprier toute la fortune de la plaignante. Le samedi 11 septembre 1756, il vint chez la plaignante : il lui fit part de projets et d'entreprises qui devoient faire sa fortune et dans lesquels il étoit, disoit-il, disposé à intéresser la plaignante. Il avoit tout le crédit, mais les fonds lui manquoient. Il proposa à la plaignante de vendre tous ses meubles et effets pour faire une somme de 200,000 livres qu'elle lui remettroit et qu'il employeroit à ces entreprises. La plaignante lui répondit qu'elle étoit bien éloignée de pouvoir trouver dans tous ses effets une valeur aussi considérable : Elle lui ajouta que quelque intérêt qu'elle pût prendre à ce qui le regardoit, elle ne pouvoit se résoudre à se dépouiller ainsi de son bien et à mettre toute sa fortune au hasard. Le sieur Ferrari entra aussitôt en colère. Il se répandit en injures atroces contre la plaignante et lui fit les plus violentes menaces. La plaignante toute effrayée appela ses voisins. Deux de ses locataires descendirent et leur présence la délivra de celle de Ferrari qui n'osa plus parler devant eux. La plaignante sortit de chez elle craignant que ledit Ferrari n'y revînt. Elle se rendit, avec son père, dans la rue Dauphine, chez la dame Macé, marchande, sa sœur. Pendant qu'elle

y étoit, Ferrari revint chez elle ; il n'y trouva que le nommé Lapierre, domestique de la plaignante, qui lui dit qu'elle étoit sortie. Il voulut obliger ce domestique à lui ouvrir les portes de l'appartement. Le domestique s'en défendit en disant qu'il n'avoit pas les clefs. Enfin le sieur Ferrari se détermina à attendre que la plaignante fût revenue. Ledit Lapierre se rendit aussitôt chez la sœur de la plaignante pour lui rendre compte de ce qui se passoit ; mais le sieur Ferrari l'avoit suivi dans un fiacre : il l'arrêta comme il sortoit de la boutique de la dame Macé et lui demanda brusquement ce qu'il venoit de faire. Ses menaces et la fureur qui étoit peinte sur son visage firent fuir le domestique qui ne lui fit aucune réponse. Le lendemain à huit heures du matin, ledit sieur Ferrari revint chez la plaignante la croyant seule. Il avoit trouvé le secret de gagner par argent la cuisinière de la plaignante ; cette domestique le fit entrer. Seul vis-à-vis de la plaignante, il lui dit brusquement et de l'air le plus emporté qu'il avoit besoin de 200,000 livres et qu'il falloit absolument qu'elle les lui donnât. La plaignante eut beau lui représenter le ridicule et l'extravagance de cette demande et l'impossibilité où elle étoit de lui fournir une telle somme, le sieur Ferrari insista, menaça, et enfin tira un pistolet de sa poche contre la plaignante qui en fut tellement effrayée qu'elle tomba aussitôt évanouie après avoir jeté un grand cri. La sœur de la plaignante étoit heureusement avec son mari et son père dans une chambre voisine, ils accoururent au cri de la plaignante avec les sieur et dame Ledoux, ses locataires, et le nommé Robin, son perruquier. La plaignante revenue de son évanouissement, sortit de son appartement et y laissa le sieur Ferrari avec le beau-frère de la plaignante. Le sieur Ferrari étoit encore tellement animé qu'il tira une seconde fois le pistolet de sa poche. Tous ceux qui venoient d'être témoins de ces excès vouloient le faire arrêter, mais la plaignante s'y opposa et voulut qu'on le laissât sortir. Il sortit en effet une heure et demie après en disant qu'il la feroit périr, elle et toute sa famille et menaçant ledit Lapierre de lui brûler la cervelle. La plaignante avoit pris le parti de garder le silence sur ces excès, elle espéroit que ledit sieur Ferrari, reconnoissant ainsi ses injustices, cesseroit de la persécuter. Il parut en effet vouloir réparer ce qu'il avoit fait. Le 18 du même mois de septembre, il envoya à la plaignante deux billets payables au porteur de cent mille livres chacun avec une lettre dans laquelle il lui marquoit qu'il lui envoyoit ces billets à titre de dédommagement et pour s'acquitter aussi envers elle des sommes qu'il lui devoit et qu'il avoit retirées des mains de M<sup>e</sup> Giraud. Mais le sieur Ferrari a oublié ensuite ses torts et ses injustices et ce qu'il avoit cru devoir faire pour les réparer. Le parti qu'il a pris de rendre plainte contre la plaignante annonce que sa fureur n'est point encore assouvie. Il a voulu sans doute par cette plainte prévenir celle que la plaignante étoit en droit de rendre et qu'elle n'avoit différée que



par un esprit de modération et de patience. Dans de pareilles circonstances, la plaignante ne croit pas pouvoir différer plus longtems de faire éclater ses justes plaintes, pourquoi elle s'est retirée par devers nous et nous a rendu la présente.

Signé : E. COUPPÉ; CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,334.)

COUPPÉ (MARIE-ANGÉLIQUE), chanteuse, né à Paris, le 22 avril 1723. On a composé à la louange de cette actrice, qui débuta fort jeune à l'Académie royale de musique, un quatrain ainsi conçu :

Couppé, mille amours sur vos traces  
Viennent entendre vos chançons ;  
Vous les attirez par vos fons  
Et les retenez par vos grâces.

Elle quitta l'Opéra en 1753, avec une pension de retraite de 1,000 livres.

M<sup>lle</sup> Couppé a joué les rôles suivants : la Nymphé des Tuileries, dans *Alceste, ou le Triomphe d'Alcide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1739 ; une Suivante de Flore, dans les *Amours du printemps*, ballet de Bonneval, musique de Colin de Blâmont, en 1739 ; l'Amour, dans *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, en 1739, reprise en 1744 ; l'Amour, dans *Zaïde*, ballet de La Marre, musique de Royer, en 1739 ; Doris, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1740 ; CEnone, Leucothoé, Zéphir, dans les *Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1740 et en 1751 ; l'Amour, une Femme de la fête, dans l'*Empire de l'Amour*, ballet de Moncrif, musique de Brassac, repris en 1741 ; l'Amour, dans *Ajax*, tragédie de Mennesson, musique de Bertin, reprise en 1742 ; Colette, amante de Lucas, dans les *Amours de Ragonde*, comédie

de Destouches, musique de Mouret, en 1742 ; l'Amour, dans les *Éléments*, ballet de Roy, musique de La Lande et Destouches, repris en 1742 ; Œnone, dans *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, reprise en 1742 ; Climène, bergère, dans *Isbé*, pastorale de La Rivière, musique de Mondonville, en 1742 ; l'Amour, dans les *Caractères de la Folie*, ballet de Duclos, musique de Bury, en 1743 ; Roxane, Hébè, Fatime, dans les *Indes galantes*, ballet de Fuzelier, musique de Rameau, repris en 1743 et en 1751 ; l'Amour, dans le *Pouvoir de l'Amour*, ballet de Lefebvre de Saint-Marc, musique de Royer, en 1743 ; une deuxième Amante enchantée, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1743 ; l'Amour, dans *Alcide*, tragédie de Campistron, musique de Louis Lulli et Marais, reprise en 1744 ; l'Amour, dans l'*École des amants*, ballet de Fuzelier, musique de Nieil, en 1744, repris en 1745 ; Cérès, Cléone, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1744 ; une Syrienne, dans les *Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1745 ; une Bergère, dans le *Temple de la Gloire*, ballet de Voltaire, musique de Rameau, en 1745 ; une Nymphé, une Silphide, dans *Zélindor, roi des Silphes*, ballet de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, en 1745 ; la Sagesse, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1746 ; la Vertu, une Guerrière, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1746 ; Thémyre, confidente de Scylla, dans *Scylla et Glaucus*, tragédie de d'Albaret, musique de Leclair, en 1746 ; l'Amour, une Matelotte, dans *Daphnis et Chloé*, pastorale de Laujon, musique de Boismortier, en 1747 ; une Grâce, dans l'*Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1747 ; la Jeunesse, dans le *Carnaval et la Folie*, comédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1748 ; l'Amour, dans les *Fêtes de l'Hymen, ou les Dieux en Égypte*,

ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1748 ; Hortense, l'Amour, dans les *Fragments de différents ballets*, en 1748 ; l'Amour, dans *Pygmalion*, entrée du *Triomphe des Arts*, ballet de La Motte, musique de La Barre, retouchée par Balot de Sovot et Rameau et reprise en 1748 et en 1751 ; l'Amour, un Ruisseau, un Plaisir, dans les *Caractères de l'Amour*, ballet de Pellegrin, musique de Colin de Blâmont, repris en 1749 ; une Suivante de Terpsichore, dans le *Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, repris en 1749 ; Melpomène, Cléone, dans *Médée*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, reprise en 1749 ; Flore, une Bergère, dans *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1749 ; Thalie, Clarine, dans *Platée*, ballet d'Autreau et Balot de Sovot, musique de Rameau, en 1749 ; une Silphide, dans *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, en 1749 ; la Folie, l'Amour saltimbanque, dans les *Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1750 ; Ismène, dans *Ismène*, pastorale de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, en 1750, reprise en 1751 ; une Guerrière, une Dryade, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1750 ; la Victoire, Flore, dans *Thétis et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1750 ; une Fée, une Prêtresse, une Bergère, dans *Acanthe et Céphise*, pastorale de Marmontel, musique de Rameau, en 1751 ; une Grâce, Céphise, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1752 ; l'Amour, une Nymphe de la suite de Palès, dans *Titon et l'Aurore*, ballet de La Marre, musique de Mondonville, en 1753.

M<sup>lle</sup> Couppé, qui avait obtenu en 1780 une pension de 1,000 livres, en qualité de musicienne ordinaire de la Chambre du Roi, était encore vivante en 1789.



## I

1742. — 7 mars.

*Plainte rendue par M<sup>lle</sup> Marie-Angélique Couppé contre un nommé Morel, qui cherchait à vendre une tabatière d'or à elle appartenant et qu'elle avait perdue.*

L'an 1742, le 7 mars, dix heures du matin, en notre hôtel et par-devant nous Charles de La Vergée, etc., est comparue demoiselle Marie-Angélique Couppé, fille, âgée de 18 ans ou environ, actrice de l'Opéra, demeurante rue St-Honoré, à l'hôtel du St-Esprit, paroisse St-Roch : Laquelle nous a dit que vendredi dernier, étant à dîner chez M. le milord Staffordt, demeurant faubourg St-Germain, rue St-Dominique, elle a pendant le dîner aveint sa tabatière d'or faite en tente à charnière ; qu'elle est sortie de table et a, sans y penser, laissé ladite tabatière sur la table et s'est en allée à l'Opéra, où elle s'est aperçue qu'elle n'avoit plus sa tabatière et s'est ressouvenue l'avoir laissée sur la table, et sur-le-champ a envoyé demander aux domestiques ladite tabatière oubliée sur la table du sieur leur maître, lesquels étoient sortis avec leur maître ; de sorte que l'on n'a parlé qu'à un palefrenier qui a fait réponse que la salle étoit fermée. Et comme depuis, elle plaignante a revu ledit sieur Staffordt, auquel elle a parlé de ladite tabatière et qui lui a dit l'avoir fait chercher et qu'on ne l'avoit pas trouvée. Et comme dimanche dernier, elle plaignante a appris par la demoiselle Mariette Dallemand (1), que le sieur Morel, lieutenant de cavalerie, demeurant rue des Moulins, lui avoit apporté à sa loge à l'Opéra, à quatre heures de relevée, ladite tabatière pour la lui vendre, ladite demoiselle Mariette, aussitôt qu'elle eut vu ladite tabatière, dit audit sieur Morel : « C'est à M<sup>lle</sup> Coupée ; je crois que vous badinez de vouloir la vendre. » Et sur ce ledit sieur Morel dit qu'il ne badinoit pas et que c'étoit un milord anglois qui la lui avoit donnée à vendre ; que, sur ce, elle plaignante, a envoyé aujourd'hui matin une personne chez ledit sieur Morel pour lui demander à voir ladite tabatière, lequel sieur Morel a fait réponse qu'il est bien vrai qu'il avoit eu une tabatière à vendre, mais que n'ayant pu s'en défaire, il l'avoit rendue à l'officier qui la lui avoit mise entre les mains,

(1) M<sup>lle</sup> Mariette Dallemand étoit danseuse à l'Académie royale de musique. On l'avoit surnommée la Princesse, à cause des relations intimes qu'elle avoit eues avec le prince de Carignan. Elle quitta le théâtre en 1751.

et ladite perfonne lui ayant demandé qui étoit cet officier, où il demouroit et comment il s'appeloit ; ledit fleur Morel lui a dit qu'il ne le connoiffoit pas et qu'il étoit parti pour la Bavière, qu'il demouroit rue Champfleuri à l'hôtel d'Enghien. Et comme les discours du fleur Morel ne paroiffent pas vraisemblables, n'étant pas à préfumer qu'un particulier qu'il ne connoît pas et dont il ne fait pas le nom, lui confie une tabatière d'or de 15 à 20 louis, et que ce n'est qu'une défaite qu'il a donnée pour s'approprier ladite tabatière et la valeur d'icelle, elle a été confeillée de venir nous rendre la préfente plainte.

Signé : COUPPÉ ; DE LA VERGÉE.

(Archives nationales, Y, 13,748.)

## II

1746. — 13 août.

*Mlle Marie-Angélique Couppé rend plainte au sujet de l'enlèvement de sa fille, âgée de 14 mois.*

L'an 1746, le famedi 13 août, deux heures de relevée, nous Louis Cadot, etc., ayant été requis, nous fommes transporté rue St-Marc, en une maifon vis-à-vis l'hôtel de Luxembourg, où étant eft comparue devant nous demoifelle Marie-Angélique Couppé, fille, de l'Académie royale de mufique, demeurante en la maifon où nous fommes dont elle eft propriétaire : Laquelle nous a dit que depuis environ trois femaines, elle a fait venir chez elle Marie-Alexandrine de Martinville, âgée de 14 mois ou environ, fa fille naturelle, avec la femme Meflier, fa nourrice, femme d'un charron demeurant près la Pologne. Laquelle nourrice ainfi que ladite enfant, font reftées chez elle comparante depuis lefdites trois femaines ; qu'elle étoit dans la difpofition de les garder chez elle jufqu'à ce que l'enfant marchât feul, auquel tems elle auroit renvoyé ladite nourrice ; qu'elle a été extraordinairement furprife d'apprendre ce matin en fe levant fur les neuf heures par fes domeftiques que ladite nourrice étoit fortie, cejourd'hui dès fix heures du matin, tenant entre fes bras ladite Marie-Alexandrine de Martinville, fon enfant, fous prétexte d'aller chercher du lait pour cette enfant et que, dès le jour d'hier, elle avoit annoncé qu'elle iroit ce matin à la meffe en parlant à la cuifinière d'elle comparante et que, d'un autre côté, elle avoit auffi an-

noncé à une ouvrière, qui travaille à la journée chez elle, qu'elle iroit acheter des joujoux pour ledit enfant, à cause que c'est lundi prochain sa fête; que cette conduite lui a paru très-myftérieufe et, ayant attendu encore quelque tems fans que ladite nourrice fût venue ni qu'elle lui ait renvoyé fon enfant, elle auroit pris le parti d'aller audit lieu de Monceaux pour favoir fi cette nourrice étoit retournée chez elle, dont le mari vint le jour d'hier parler à fa femme dans un petit cabaret à bière qui eft attenant la maifon d'elle comparante; qu'elle a été encore furprife d'apprendre audit lieu de Monceaux que l'on n'y avoit pas vu non-feulement ladite Meflier, nourrice dudit enfant, mais pas même fon mari, ni leur fils âgé de 14 ans ou environ, quoiqu'ils aient leur habitation audit lieu. Et comme elle a tout lieu d'appréhender que ladite nourrice et fon mari n'aient formé quelque mauvais projet d'intelligence enfemble et qu'ils fe foient laiffés gouverner par un double et vil intérêt, moyennant quoi qu'ils aient abusé de la confiance d'elle comparante, ou qu'il ne foit arrivé quelque accident imprévu à fon enfant, elle a requis notre transport pour nous rendre plainte.

Signé : M. A. Couppé ; Cadot.

Et ledit jour famedi 13 août, huit heures du foir, eft comparue en l'hôtel et par-devant nous ladite demoifelle Couppé : Laquelle nous a dit que fon inquiétude étant extrême fur le fort de fon enfant, elle s'eft, d'un côté, pourvue à M. le Lieutenant criminel par requête de cejourd'hui à l'effet d'obtenir de lui ordonnance pour avoir la permission de faire informer du contenu en notre procès-verbal et permission de revendiquer fon enfant et que, d'un autre côté, elle a renvoyé audit lieu de Monceaux cette après-midi fur les 5 à 6 heures du foir, pour favoir fi ladite femme Meflier étoit de retour chez elle. Et comme elle vient d'apprendre qu'elle étoit, ainfi que fon mari, revenue fur les quatre heures cette après-midi en fa maifon, elle nous requiert de nous transporter avec elle audit lieu de Monceaux chez lefdits Meflier et fa femme pour recevoir leur déclaration. A quoi ayant égard, nous fommes, avec ladite comparante, transporté audit lieu de Monceaux chez lefdits fuf-nommés, où étant font comparus devant nous Jacques Meflier, charron, et Agnès Noël, fa femme, auxquels ayant expliqué le fujet de notre transport, ledit Meflier nous a dit qu'il n'a jamais connu que ladite demoifelle Couppé pour être la mère de ladite Marie-Alexandrine de Martinville; que c'eft chez icelle demoifelle Couppé, rue St-Marc, que l'enfant a été livré à fa femme pour l'allaiter et en être la nourrice; qu'il n'y a que ladite demoifelle Couppé de fon fexe qui foit venue voir ledit enfant chez lui toujours en fa qualité de mère et qui a toujours payé les mois de l'enfant et fourni la layette et tous



les habits et ustensiles nécessaires pour ledit enfant, que ladite femme portoit de tems en tems chez ladite demoiselle Couppé pour lui faire voir qu'elle en avoit bien soin et parce que ladite demoiselle désiroit le voir; que le jour d'hier sont venus, dans un carrosse de place audit lieu de Monceaux, chez lui Meslier, deux bourgeois, dont l'un habillé de noir s'est dit huissier et l'autre s'est dit être tuteur dudit enfant, sur les dix heures du matin : lequel tuteur revint sur les dix heures du soir chez lui comparant, ayant laissé son carrosse à l'entrée du village ainsi qu'il l'a appris, lequel se dit lors être valet de chambre du sieur de Bange (1), demeurant rue Boucherat-aux-Maraux; que le matin ledit particulier, valet de chambre, lui jeta dix louis d'or sur la table, comme ledit huissier habillé de noir écrivoit sur du papier marqué, en lui disant de prendre ce qui lui étoit dû. A quoi lui comparant répondit qu'il ne lui étoit rien dû et que ladite demoiselle Couppé lui avoit tout payé; que ledit huissier lui laissa un exploit qu'il nous a représenté, en date dudit jour d'hier fait à la requête de Pierre Dubos, bourgeois de Paris, demeurant susdite rue Boucherat, pour lequel domicile est élu en la maison de M<sup>e</sup> Émery, procureur au Châtelet, sise rue Clocheperce, ledit Dubos au nom et comme tuteur de Marie-Alexandrine de Martinville, mineure, fille naturelle de Alexandre de Martinville, bourgeois de Paris et de Marie Dubois, sa mère, élu à ladite charge de tuteur de l'avis d'amis à défaut de parens homologué par sentence du Châtelet de Paris du 16 décembre 1745, laquelle charge il est fait mention qu'il a acceptée par acte du même jour étant au registre de Sifflet, greffier, et qu'en vertu de ladite sentence qui lui confie l'administration de la personne et biens de la demoiselle Martinville, il somme lui Meslier et sa femme ayant allaité et gardant encore en sevrage ladite Marie-Alexandrine de Martinville, de rendre et remettre présentement audit Dubos ladite de Martinville aux offres que fait icelui Dubos de lui en donner sa décharge et de leur payer ce qui peut leur être dû et, faute de satisfaire à ladite sommation, proteste de se pourvoir. Ledit exploit contenant la réponse dudit Meslier que le dimanche 31 juillet dernier, ladite femme a porté ladite mineure chez ladite demoiselle Couppé, actrice de l'Opéra, demeurant à Paris, rue St-Marc, où ladite femme Meslier résidoit avec ladite mineure pour en prendre soin et où ledit Dubos pouvoit s'adresser pour l'en retirer; qu'au surplus qu'il ne lui étoit rien dû d'allaitage, ni de sevrage, et qu'il ne restoit chez lui à l'usage de ladite mineure qu'un . . . . . Icelui exploit fait par Benjamin Pierre Chaillou, huissier-priseur au Châtelet, rue St-Antoine, vis-à-vis l'hôtel de Beauvais, en tête duquel est un extrait baptismal de la paroisse St-Eusta-

(1) Ce personnage était conseiller au Parlement de Paris. Il était très-probablement le père de l'enfant.

che du 19 juin 1745 de ladite Marie-Alexandrine de Martinville, née le jour précédent, fille d'Alexandre de Martinville, bourgeois de Paris et de Marie Dubois, sa mère, demeurant rue St-Marc; le parrain : Jacques Meslier, fils de Jacques Meslier, charron; la marraine : Agnès Noël, mère dudit parrain, délivré le 13 décembre dernier par le sieur Poncet et copie de l'acte de tutelle de 16 du mois de décembre dernier de ladite Marie-Alexandrine de Martinville, qualifiée fille naturelle, âgée lors de 6 mois, d'Alexandre de Martinville et de Marie Dubois : auquel acte sont nommés Pierre Dubos, bourgeois de Paris, Jacques Yvon, bourgeois de Paris, Antoine Marat, maître menuisier, Jean Pierron, maître arquebuser, Michel Maffé, M<sup>e</sup> Bourfier, Jacques Vignon, maître tailleur, Yves Barré, maître tourneur, Pierre Aubry, maître fondeur et Antoine Lemoine, menuisier. Après la représentation duquel exploit, que nous avons rendu audit Meslier, icelui Meslier a ajouté que lesdits Dubos et Chaillou avoient dit qu'il falloit absolument qu'ils enlevassent ledit enfant et qu'à cet effet il falloit qu'il le trouvât. A quoi il leur a répliqué qu'ils pouvoient l'aller chercher où il venoit de leur dire qu'il étoit et qu'ils n'avoient qu'à guetter sa femme à sa sortie avec ledit enfant de chez ladite demoiselle Couppé, s'ils le jugeoient à propos; qu'ils l'emmenèrent à Paris dans ledit carrosse susdit, rue Boucherat, où il lui fut dit qu'il étoit un traître et que l'on auroit l'enfant malgré lui avant deux ou trois jours; qu'il s'en fut tout faisi dire tout cela à sa femme qu'il manda dans un cabaret à bière qui est à côté de la maison de ladite demoiselle Couppé et où ladite femme vint lui parler à laquelle il lui fit part dudit exploit et qu'au surplus il ne lui a rien dit au sujet dudit enfant si ce n'est qu'il lui a dit qu'on devoit enlever l'enfant aujourd'hui ou demain; que ce matin sur les dix à onze heures sa femme est venue le chercher pour aller rue Boucherat, étant dans un carrosse de place avec l'huissier d'hier et le maître dudit sieur Dubos, valet de chambre, lequel valet de chambre il a appris qu'il étoit lors monté dans un autre carrosse avec l'enfant; que dudit lieu de Monceaux il a été conduit chez un notaire près de la rue Boucherat, dans le Marais, à l'encoignure d'une rue, où il a été fait un acte contenant qu'on avoit enlevé entre les mains de sa femme l'enfant dont est question. Duquel acte on a ordonné trois expéditions, dont une devoit lui être fournie ce soir ou demain à six heures, parce que le tuteur n'étoit pas là pour signer, et qu'il est ensuite revenu chez lui.

Et par ladite femme Meslier, nommée Agnès Noël, a été dit qu'il est vrai que c'est ladite demoiselle Couppé qui est mère de ladite Marie-Alexandrine de Martinville; que c'est la demoiselle Martin, sage-femme, qui l'a produite à ladite demoiselle Couppé, laquelle demoiselle Couppé vint audit lieu de Monceaux chez elle la veille de l'accouchement dudit enfant, convenir du prix avec elle comparante pour les mois d'icelui enfant qui lui fut livré le

lendemain de l'accouchement chez ladite demoiselle Couppé; que ce fut elle comparante qui en fut la marraine et son fils le parrain et que c'est ladite demoiselle Couppé qui a toujours eu soin dudit enfant et payé les mois et fourni tout ce qui lui a été nécessaire pour l'entretien dudit enfant; qu'elle ne fait pas pourquoi elle n'a pas été baptisée comme fille de ladite demoiselle Couppé, la raison ne lui en ayant pas été expliquée; que le jour d'hier son mari lui vint dire dans un cabaret à bière attendant la maison de la demoiselle Couppé que l'on devoit venir enlever l'enfant et qu'on lui avoit fait une sommation à ce sujet par un huissier au Châtelet; que ce matin elle comparante est sortie de chez la demoiselle Coupé pour aller à la messe; qu'elle a emporté l'enfant avec elle et, comme elle sortoit de St-Joseph où elle n'avoit pas trouvé de messe, ledit Dubos, tuteur, en la compagnie de son maître, seroient descendus d'un carrosse dans lequel il y avoit deux dames; que le maître a pris l'enfant entre les bras d'elle comparante et l'a mis entre les mains du tuteur, lequel tuteur est monté dans un autre carrosse avec l'enfant; et que l'on a fait monter elle comparante dans le carrosse du maître avec lequel ils sont venus prendre ledit Meslier, son mari, et ont été tout de suite chez le notaire, où il a été passé un acte pour la décharge de l'enfant; que ledit sieur de Bange lui a payé un mois d'enfant. Nous rendant plainte de ce que ladite demoiselle Couppé vient de la traiter de g. . . . en notre présence. Ajoute qu'elle dira la vérité en tems et lieu et lorsqu'elle lèvera la main en justice.

Et par ladite demoiselle Couppé tout éplorée nous a été rendu plainte contre ledit Meslier de ce qu'il l'avoit traitée « de g. . . . et de b. . . . » et nous a dit que ladite Marie-Alexandrine de Martinville est sa fille naturelle; qu'il est vrai qu'elle n'a pas été baptisée sous son nom; qu'elle n'en fait pas la raison parce que lors du baptême elle étoit si malade et si foible que l'on ne lui communiquoit rien de ce que l'on faisoit; que cela n'a pas pu autoriser la nourrice de son enfant de s'absenter ce matin furtivement de chez elle dès les 6 heures du matin; que la qualité de tuteur prise par ledit Dubos et l'acte de tutelle allégué est un mystère de subtilité qui ne peut lui nuire ni à son enfant et qui ne peut tourner qu'au déshonneur et au désavantage des auteurs d'une pareille tutelle, n'y ayant point eu de raison pour élire un tuteur à son enfant; que la conduite de cette nourrice et celle de son mari paroissent remplies de manœuvres et de fourberies dans l'enlèvement qui lui a été fait de sa fille, ce qui est digne d'une sévère répréhension et ce qu'ils n'ont vraisemblablement fait qu'à force d'être intéressés d'argent pour commettre un pareil crime. Nous requérant acte de toutes les déclarations ci-devant faites par ledits Meslier et sa femme en ce qu'elles peuvent lui servir et faisant protestation de droit contre toutes les faussetés qu'ils ont



alléguées par leurs dites déclarations, ce qu'elle distinguera et établira plus amplement avec ses autres moyens en tems et lieu, d'autant qu'il est actuellement près de minuit et que sa santé ne lui permet pas de pouvoir différer davantage à retourner chez elle. Dont et de tout ce que dessus nous avons donné acte à ladite demoiselle Couppé (1).

Signé : COUPPÉ ; CADOT.

(Archives nationales, Y, 12, 149.)

### III.

1746. — 14 août.

*La femme Meslier, nourrice de l'enfant de M<sup>lle</sup> Marie-Angélique Couppé, se plaint d'avoir été injuriée et menacée par elle.*

L'an 1746, le dimanche 14 août, entre deux et trois heures de relevée, sont comparus en l'hôtel et par-devant nous commissaire soussigné, Jacques Meslier, charron, et Agnès Noël sa femme, qu'il autorise à l'effet de ces présentes, demeurant à Monceaux, paroisse de Clichy-la-Garenne, de présent à Paris : Lesquels nous ont rendu plainte contre la demoiselle Couppé, actrice de l'Opéra, demeurante rue St-Marc, quartier Montmartre, vis-à-vis l'hôtel de Luxembourg, et dont le vrai nom est Marie Dubois, ainsi qu'ils l'ont appris par l'acte passé devant M<sup>e</sup> Juarot, notaire, le jour d'hier 13 du présent mois, dont sera ci-après parlé, des injures et calomnies que ladite demoiselle Couppé a débitées contre ladite femme Meslier qui seront ci-après détaillées, et nous ont dit que, depuis le 19 juin 1745, jour de la naissance de Marie-Alexandrine Martinville, fille de la demoiselle Couppé, ladite femme Meslier l'a eue en sa possession pour l'allaiter ainsi qu'elle l'a fait jusqu'au jour d'hier qu'elle a rendu ledit enfant au sieur Pierre Dubos, bourgeois de Paris, demeurant au coin des rues de Boucherat et de Périgueux au Marais, comme tuteur dudit enfant Martinville, qui est âgé présentement de 14 mois, et dont a été donné décharge auxdits Meslier et sa femme par ledit Dubos audit nom

(1) A la suite de cette plainte, on en trouve une autre datée du vendredi 19 août, dans laquelle M<sup>lle</sup> Couppé déclare que, sous prétexte de lui réclamer quelques effets, la femme Meslier est venue chez elle l'insulter et s'est sauvée quand elle a vu qu'on allait chercher le commissaire. Le lendemain, 20 août, un procès-verbal fut dressé, portant que M<sup>lle</sup> Couppé remit à la femme Meslier les nippes qu'elle redemandait et que ladite femme Meslier restitua à M<sup>lle</sup> Couppé la layette de son enfant.

de tuteur par ledit acte susdaté, par lequel ledit Dubos s'en est chargé en conséquence de l'avis des amis de ladite mineure au défaut de parens, homologué par sentence du Châtelet du 16 décembre 1745, étant au registre de Sifflet, greffier, dont la signification a été faite auxdits Meslier et sa femme, avec sommation de remettre ledit enfant audit Dubos, comme ils ont fait par ledit acte susdaté qui contient que ledit enfant s'appelle Marie-Alexandrine Martinville, mineure, fille naturelle d'Alexandre Martinville, bourgeois de Paris, et de Marie Dubois, baptisée le 19 juin 1745 en l'église de St-Eustache avec la reconnoissance et déclaration par lesdits Meslier et sa femme, qu'ils ont été payés et satisfaits des mois d'allaitement dudit enfant, de tout le passé jusqu'au jour dudit acte, l'expédition duquel acte ils nous ont représentée et, ce fait, à eux rendue; que ledit jour d'hier, 13 du présent mois, entre sept et huit heures du soir, ladite demoiselle Couppé ou Marie Dubois, que la plaignante a reconnue pour être la mère dudit enfant Martinville, est venue chez les plaignans audit Monceaux et leur a demandé ce que la plaignante avoit fait de son enfant et entre les mains de qui elle l'avoit remis et qu'elle venoit le reprendre comme étant sa mère. A quoi lesdits Meslier et sa femme ont fait réponse qu'ils l'avoient remis et délivré audit sieur Dubos en sa qualité de tuteur par ledit acte de reconnoissance ci-dessus daté sur la sommation à eux faite par ledit Dubos en sadite qualité et qu'ils ont exhibé à ladite demoiselle Couppé qui, dans l'instant, s'est répandue en injures contre ladite femme Meslier qu'elle a traitée « de g. . . et de g. . . . » et qu'elle lui marcheroit les deux pieds sur le ventre et s'est même mise en devoir d'exécuter l'effet de ces menaces sans le plaignant, son mari, qui l'en a empêchée en lui disant qu'il connoissoit sadite femme pour une honnête femme, ce qui a causé l'attroupement de tout le voisinage; et desquelles injures et menaces la plaignante a été si émue qu'elle s'en est trouvée mal et a perdu connoissance. Et, attendu les discours calomnieux tenus par ladite Couppé contre l'honneur et la réputation de ladite femme Meslier, ils nous sont venus rendre la présente plainte.

Signé : GLOU.

(Archives nationales, Y, 15,617.)

## IV.

1780. — 1<sup>er</sup> avril.

*Brevet d'une pension de 1,000 livres accordée par le Roi à M<sup>lle</sup> Marie-Angélique Couppé.*

Brevet d'une pension de 1,000 livres en faveur de la demoiselle Marie-Angélique Couppé, née à Paris le 21 avril 1733 (1), baptisée le lendemain dans la paroisse St-Barthélemy de ladite ville, pour lui tenir lieu des appointemens qui lui ont été conservés sans retenue sur le fonds ordinaire des menus plaisirs, à titre de retraite, en considération de ses services en qualité de musicienne ordinaire de la Chambre du Roi.

## PIÈCES JOINTES AU BREVET.

1. — *Acte de baptême de M<sup>lle</sup> Marie-Angélique Couppé.*

Extrait des registres de baptême de l'église royale et paroissiale de St-Barthélemy à Paris, en la cité : Le vingt-deuxième d'avril mil sept cent trente-trois (2), a été baptisée par M. le sous-vicaire, Marie-Angélique, née le jour précédent, fille de Jean-Baptiste Couppé, valet de pied de M. l'ambassadeur de Malte et de Catherine Lepage, sa femme, demeurant rue de la Pelleterie, de cette paroisse. Le parrain : Edme Couppé, aussi valet de pied dudit sieur ambassadeur, y demeurant à l'hôtel de M. le premier président, de cette paroisse ; la marraine : Marie Milfant, femme de Jacques Aster, cocher chez M. le baron de Châteauneuf, demeurant rue des Vieux-Augustins, paroisse St-Eustache.

(1) Lisez 1723.

(2) Par coquetterie, M<sup>lle</sup> Couppé produit ici un acte de baptême falsifié. Elle était née en 1723. Cela résulte péremptoirement : 1<sup>o</sup> de ce qu'elle débuta à l'Opéra en 1739 et que cette année même elle y chanta quatre rôles relativement importants qu'on ne lui eût pas confiés si elle n'avait eu que 6 ans ; 2<sup>o</sup> de ce qu'en 1742, dans une déclaration faite par elle devant le commissaire et publiée plus haut, elle se dit âgée de 18 ans environ et que si peu clairvoyant qu'on suppose le magistrat, il est impossible d'admettre qu'il ait attribué sans protestations, cet âge à une petite fille de 8 ans et demi ; 3<sup>o</sup> enfin, de ce que dans une autre déclaration, également publiée plus haut et datée de 1746, elle dit avoir un enfant de 14 mois, ce qui supposerait, si l'on acceptait pour vraie l'année 1733 comme date de sa naissance, qu'elle serait devenue mère à 12 ans ! Toutes ces impossibilités disparaissent au contraire avec la date de 1723 qui est évidemment la seule exacte.



2. — *Déclaration autographe de M<sup>lle</sup> Marie-Angélique Couppé, relative à sa pension.*

La demoiselle Marie-Angélique Couppé, née le 21 avril 1733 (1), à Paris dans la Cité, baptisée le 22 dudit mois dans la paroisse de St-Barthelmy dudit lieu de Paris, demeurant à Paris rue de Clichy-la-Garaine, barrière Blanche, déclare avoir obtenu du Roi pour sa vétéranee du concert de la Raine mil livres sur les fond extraordinaire des menus qui lui étoit payés sans retenue et dont il lui reste du sçavoir un quartier de 1778 et le courant de 1779.

Fait à Paris ce 1<sup>er</sup> octobre 1779.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 672.)

COUTURIER (JEANNE-BAPTISTE), danseuse. Elle figura à l'Opéra de 1777 à 1781.

(Les Spectacles de Paris.)

1777. — 19 mai.

*Déclaration de grossesse faite par M<sup>lle</sup> Jeanne-Baptiste Couturier.*

L'an 1777, le lundi 19 mai, heure de midi, en l'hôtel et par-devant nous, Gilles-Pierre Chenu, etc., est comparue demoiselle Jeanne-Baptiste Couturier, fille, danseuse de l'Opéra, mineure, demeurant avec sa mère rue et paroisse Bonne-Nouvelle : Laquelle nous a dit qu'elle est enceinte de trois mois et demi environ et comme, d'après les ordonnances du royaume, elle doit instruire la justice de son état, elle est venue nous faire la présente déclaration, se réservant de nommer par la suite le père de l'enfant qu'elle porte dans son sein, même de rendre plainte et se pourvoir contre lui en dommages-intérêts quand et ainsi qu'elle avifera bon être.

Signé : COUTURIER ; CHENU.

Et le dimanche 8 juin audit an, dix heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous commissaire susdit, est comparue la demoiselle Jeanne-Baptiste

(1) Lisez 1723.

Couturier, fille mineure, ci-dessus qualifiée, demeurant susdite rue Bonne-Nouvelle : Laquelle, assistée de Françoise Guillet, veuve en premières noces de Denis-François Couturier, marchand chapelier, et femme en deuxièmes de Jean-Joseph Cornet, elle demeurant susdite rue Bonne-Nouvelle, nous a dit que pour le repos de sa conscience, elle croit devoir se désister comme elle se désiste des réserves faites dans sa déclaration de grossesse ci-dessus du 19 mai dernier, et en conséquence, renonce à toutes poursuites même à pouvoir rendre plainte contre qui que ce soit relativement à sadite grossesse ; renonçant pareillement à tous dommages-intérêts, d'autant qu'elle reconnoît et déclare avoir reçu des secours volontaires qui dans tous les cas doivent lui en tenir lieu. Au moyen de quoi elle consent que lefdites réserves soient et demeurent nulles comme non faites ni avancées et sans aucun effet. Dont et de quoi elle nous a requis acte.

Signé : FRANÇOISE GUILLET ; COUTURIER ; CHENU.

(Archives nationales, Y, 11,594.)

CUPIS (CHARLES DE), musicien de l'orchestre. Il était frère de M<sup>lle</sup> Camargo.

1746. — 13 août.

*Charles de Cupis rend plainte contre trois particuliers qui avaient pris sa femme pour une créature de mauvaise vie, l'avaient injuriée et lui avaient lancé des pierres.*

L'an 1746, le samedi 13 août, heure de minuit, est comparu en l'hôtel et par-devant nous Louis Cadot, etc., sieur Julien Danguify, sergent du guet : Lequel a conduit devant nous trois particuliers accusés par sieur Charles Cupis, ordinaire de l'Académie royale de musique, et demoiselle Marie-Anne Moulin, son épouse, demeurant rue de Richelieu, au coin de la rue St-Honoré, chez le bonnetier, aussi comparans qui se sont plaints que, passant leur chemin, heure présente, rue St-Honoré, vis-à-vis le café de Dupuis, venant de voir un malade de la rue de Beauvais, deux dedsdits trois particuliers arrêtés, étant alors au nombre de quatre, les ont attaqués, prenant elle femme Cuppis pour être de mauvaise conduite. Et, sur la surprise qu'ils ont témoignée de leur erreur, les accusés ont eu la hardiesse et l'impudence de les

maltraiter à coups de pierres et de paroles très-injurieuses. Pourquoi ils ont crié au guet qui est survenu et a arrêté deux (1) dedsits quatre particuliers et que le troisième, qui est petit et en deuil, se disant au service du fleur de Verneuil, introducteur des ambassadeurs, a voulu mettre le hola (2). Nous rendant plainte contre lesdits deux particuliers et leur complice qui a pris la fuite dedsites injures et voies de fait.

Signé : CUPPIS ; DANGUISY.

(Archives nationales, Y, 12, 149.)

CUPIS (FRANÇOIS DE), musicien de l'orchestre, né à Paris, le 10 novembre 1732. Il était frère de la célèbre M<sup>lle</sup> de Camargo. François de Cupis épousa en 1770 Marie-Reine Thomé de Beaumont, et dut, pour pouvoir contracter mariage, signer une déclaration par laquelle il promettait de renoncer au théâtre. Cette curieuse pièce est ainsi conçue :

Je soussigné François de Cupis, *aliàs* Camargo, écuyer, ci-devant attaché à l'Académie royale de musique, de laquelle j'ai obtenu congé le 3 juillet dernier, de MM. Trial, Dauvergne et Joliveau, directeurs de ladite Académie, promets à MM. le curé et vicaires de la paroisse de St-Eustache de Paris, non-seulement de renoncer à ladite Académie à laquelle j'étois ci-devant attaché, mais encore de ne monter jamais sur aucun théâtre, ni d'exercer à l'avenir la profession d'acteur. En foi de quoi j'ai signé, à Paris, ce 3 novembre 1770.

Signé : CUPIS.

En dépit de cette renonciation formelle, François de Cupis figure pourtant, en 1771, parmi les musiciens de l'Opéra, comme basse du grand chœur, mais à partir de l'année 1772, son nom ne se rencontre plus sur les états de l'orchestre.

(Jal : Dictionnaire de biographie. — Les Spectacles de Paris.)

(1) L'un s'appelait Huret, dit Flamand, et était laquais de M. de Bompard (*sic*), ci-devant directeur de l'Opéra ; il fut renvoyé chez son maître. L'autre était un cordonnier nommé Martin Quiénot ; il fut envoyé en prison.

(2) Il se nommait Jean Mouton, dit Verdun. Il fut laissé en liberté.



1769. — 13 octobre.

*François de Cupis rend plainte contre le violoniste Jarnowich, qui tenait sur son compte des propos calomnieux et qui ne cessait de lui faire toutes sortes de mauvaises plaisanteries.*

L'an 1769, le vendredi 13 octobre, onze heures du matin, est venu en notre hôtel et par-devant nous Louis-Michel-Roch Delaporte, etc., François Cupis, le jeune, musicien à Paris, y demeurant rue Jean-St-Denis, paroisse St-Sauveur : Lequel nous a rendu plainte contre le nommé Jarnowich (1), aussi musicien italien, demeurant même maison et nous a dit que ce particulier, excité par le plus mauvais caractère et par jalousie, prend prétexte d'accuser faussement le plaignant de s'entretenir de lui pour avoir occasion de le vexer et de le diffamer par les propos les plus hasardés; que deux fois l'ayant rencontré, il le provoqua, encore hier au soir dans l'allée de leur maison entre neuf et dix heures, où il eut l'indécence de lui souffler sa lumière; qu'il se fait des affaires avec tout le monde, parce qu'il est naturellement insolent et facile à se livrer à la fureur; qu'il menace le plaignant de lui faire un mauvais parti et de lui couper la gorge, ce qu'il est bien capable d'exécuter en trahison. De laquelle plainte il requiert acte.

Signé : CUPIS; DELAPORTE.

(Archives nationales, Y, 12, 174.)

CUVILLIER (LOUIS-ANTOINE), chanteur. Cet artiste a joué à l'Académie royale de musique, qu'il quitta vers 1747, les rôles suivants : Artémidore, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1724; Zerbin, dans le *Ballet sans titre*, en 1726; un Africain, dans *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, en 1726; la Discorde, dans le *Jugement de Pâris*, pastorale de M<sup>lle</sup> Barbier (l'abbé Pelle-

(1) Jean-Marie Giornovicchi, dit Jarnowich, fameux violoniste, né en 1745, mort en 1804.

grin), musique de Bertin, reprise en 1727 ; une Furie, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1727 et en 1741 ; Thersandre, un deuxième Insulaire, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1727 et en 1743 ; Bacchus, dans *Bellérophon*, tragédie de Corneille de Lisle et Fontenelle, musique de Lulli, reprise en 1728 ; la Vengeance, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1729 et en 1738 ; un Jeu et un Plaisir, un Vieillard, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1729 et en 1744 ; le Chef des matelots, le Poète, dans le *Carnaval et la Folie*, comédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1730 et en 1738 ; Triton, la Terre, dans *Phaéton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1730 et en 1742 ; une Euménide, dans *Pyrrhus*, tragédie de Fermelhuis, musique de Roger, en 1730 ; le Grand Prêtre de Neptune, dans *Télémaque*, tragédie de Pellegrin, musique de Destouches, reprise en 1730 ; la Jalousie, Némésis, dans *Idoménée*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1731 ; Nérine, dans les *Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1731 et en 1740 ; la Jalousie, Octave, ami de Pétrarque, dans les *Caractères de l'Amour*, ballet de Pellegrin, musique de Colin de Blâmont, en 1733 ; une Parque, Pluton, dans *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, en 1733, reprise en 1742 ; Lcidas, dans les *Fêtes nouvelles*, ballet de Massip, musique de Duplessis, en 1734 ; la Jalousie, un Suivant de l'Hymen, un Athénien, dans *Philomèle*, tragédie de Roy, musique de La Coste, reprise en 1734 ; Bellone, dans *Pirithoüs*, tragédie de Séguinault, musique de Mouret, reprise en 1734 ; Bélise, Zerbin, Momus, Crisante, dans les *Fêtes de Thalie*, ballet de Lafond, musique de Mouret, repris en 1735 et en 1745 ; un Scythe, dans *Scanderberg*, tragédie de La Motte et La Serre, musique de Rebel et Fran-

cœur, en 1735 ; la Discorde, don Pedro, dans *l'Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1736 ; Adario, Bellone, dans les *Indes galantes*, ballet de Fuzelier, musique de Rameau, repris en 1736 et en 1743 ; un Matelot, un Magicien, une Furie, dans *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, reprise en 1736 ; un Persan, l'Oracle, Protée, dans *Thétis et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1736 ; Zéphir, dans les *Voyages de l'Amour*, ballet de La Bruère, musique de Boismortier, en 1736 ; le Soleil, dans *Cadmus et Hermione*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1737 ; le Grand-Prêtre de Jupiter, dans *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, en 1737 ; Phronyme, Méduse, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1737 ; Phantase, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1738 et 1740 ; Phérès, dans *Alceste, ou le Triomphe d'Alcide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1739 ; un vieux Bourgeois, une Sorcière, dans les *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, pastorale de Molière, Benserade, Quinault, musique de Lulli, reprise en 1738 ; Timante, dans *Polydore*, tragédie de Pellegrin, musique de Baptistin, en 1739 ; l'Oracle, dans *Issé*, pastorale de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1741 ; la Tyrannie, un Ondain, dans *Nitétis*, tragédie de La Serre, musique de Mion, en 1741 ; Ragonde, mère de Colette et amante de Colin, dans les *Amours de Ragonde*, comédie de Destouches, musique de Mouret, en 1742 ; Tircis, berger, dans *Isbé*, pastorale de La Rivière, musique de Mondonville, en 1742 ; Sancho, dans *Don Quichotte chez la duchesse*, ballet de Favart, musique de Boismortier, en 1743 ; une Propétide, dans *Scylla et Glaucus*, tragédie de d'Albaret, musique de Leclair, en 1746.

Cuvillier est mort vers 1754. Il eut un fils qui fut aussi chan-



teur à l'Académie royale de musique et pour lequel ont été composés ces vers :

Ta voix, ton geste et ta figure  
En toi tout plait au spectateur ;  
L'art, d'accord avec la nature,  
Ont formé le chantre et l'acteur.

(*Dictionnaire des Théâtres. — Calendrier historique  
des Théâtres.*)

1733. — 27 août.

*Louis-Antoine Cuvillier et sa femme se plaignent d'avoir été calomniés, injuriés  
et menacés par la nommée Baraige, fille de mauvaise vie.*

L'an 1733, le 27 août, neuf heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Louis Cadot, etc., est comparu sieur Louis-Antoine Cuvillier, acteur de l'Opéra, et demoiselle Anne Hordé, son épouse, demeurant à Paris, rue des Poulies, au coin de la rue St-Honoré : Lesquels nous ont rendu nouvellement plainte contre la nommée Baraige, sortie des prisons de St-Martin où elle étoit enfermée pour raison de sa mauvaise conduite et du scandale qu'elle causoit et dit, en réitérant leurs précédentes plaintes au sujet des injures atroces, calomnies et voies de fait que la dame Baraige a proférées et exercées envers eux et leurs enfans avant sa détention ; qu'aussitôt que la dame Baraige a été sortie des prisons de St-Martin, elle est venue dans le quartier des plaignans dire à tous leurs voisins et dans la rue et dans les maisons, à haute voix, que les plaignans étoient des maq..... et maq....., que leur maison étoit un mauvais lieu et un b. . . . où on commettoit plusieurs débauches et que, lorsque le plaignant étoit hors de chez lui, sa femme attiroit et engageoit les passans à y monter et les appelloit par la fenêtre ; que, comme elle croit que le plaignant a donné lieu à son emprisonnement, quoique ce soit sa seule mauvaise conduite qui le lui ait attiré, elle le menace et fait menacer de le faire maltraiter ; qu'elle a dit à plusieurs voisins que, si elle n'avoit pas satisfaction en justice, elle se vengeroit en faisant affommer le suppliant à coups de bâton, quelque somme qu'il lui en pût coûter ; qu'elle avoit des moyens sûrs et qu'elle s'en feroit. Et comme le suppliant et sa famille ont intérêt de faire réprimer de pareilles menaces et d'en faire cesser le cours, ils sont venus nous rendre plainte.

Signé : CUVILLIER ; ANNE HORDÉ-CUVILLIER ; CADOT.

(*Archives nationales, Y, 12, 134.*)



## D



ANGEVILLE (ANTOINE-FRANÇOIS BOTOT, dit), danseur, né vers 1689. Il débuta à l'Académie royale de musique en 1701, et prit sa retraite en 1748, avec 350 livres de pension. Voici la liste des rôles de Dangeville : une Furie, un Dieu des bois, un Suivant de Minos, un Paysan, un Suivant de Thétis, un Dieu des Eaux, un Esprit transformé, dans *Scylla*, tragédie de Duché, musique de Théobalde, en 1701, reprise en 1732 ; un Jeu et un Plaisir, un Magicien, un Peuple de la Palestine, un Suivant de la Haine, un Génie, un Démon, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1702, reprise en 1707, 1717, 1729 et 1738 ; une Statue, un Suivant de Comus, un Guerrier, dans *Cadmus et Hermione*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1703 et en 1737 ; un Pâtre, un Grec, un Calydonien, un Domestique, dans les *Muses*, ballet de Danchet, musique de Campra, en 1703 ; un Suivant de Bacchus, un Suivant de Palémon, un Suivant de Mars, un Homme affligé, un Arlequin, un Suivant de Flore, un Forgeron, un Suivant de

la Jeunesse, un Démon, dans *Psyché*, tragédie de Corneille de Lisle, musique de Lulli, reprise en 1703 et en 1713 ; un Faune, un Démon, un Triton, un Vent de l'air, dans *Ulysse*, tragédie de Guichard, musique de Rebel, en 1703 ; un Grec, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarets, mise au théâtre par Danchet et Campra, en 1704 ; un Égyptien, dans *Isis*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1704 ; un Suivant de Démogorgon, un Berger, un Insulaire, un Peuple du Cathay, une Ombre d'anciens héros, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1705, 1716, 1727 et 1743 ; un Jeu, un Danseur dans une fête marine, un Gondolier, un Démon, un Berger, dans *Télémaque*, fragments arrangés par Danchet et Campra, en 1705 ; un Guerrier, un Songe, un More, un Peuple de la suite de Vénus, un Suivant de Mars, un Suivant de Pan, dans le *Triomphe de l'Amour*, ballet de Quinault, musique de Lulli, révisé par Danchet et Campra, repris en 1705 ; Polichinelle, un Barquerol, dans la *Vénitienne*, comédie de La Motte, musique de La Barre, en 1705 ; un Suivant de Bacchus, un Combattant, un Grec, un Lutin, un Suivant de Cérès, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1707, 1720, 1729 et 1744 ; un Suivant de la Victoire, un Triton, un Suivant de l'Amérique, un Suivant du Destin, un Suivant de Flore, un Suivant de Pan, un Vent, dans *Thétis et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1708, 1712, 1713 et 1736 ; une Suite de la France, un Berger, un Faune, dans *Méléagre*, tragédie de Joly, musique de Baptistin, en 1709 ; un Égyptien, un Démon, un Berger, un Pâtre, dans *Sémélé*, tragédie de La Motte, musique de Marais, en 1709 ; un Prêtre de l'Hymen, dans *Créüse l'Athénienne*, tragédie de Roy, musique de La Coste, en 1712 ; un Suivant de la Jeunesse, un Bohémien, un Allemand, un Vieux, un Berger, dans les *Fêtes vénitiennes*, ballet



de Danchet, musique de Campra, repris en 1712, 1721, 1731 et 1740; un Vendangeur, un Suivant du Permesse, un Pâtre, un Masque, un Suivant de Zéphyr, dans les *Saisons*, ballet de Pic, musique de Collasse, repris en 1712 et en 1722; un Habitant de l'île de Chypre, dans les *Amours déguisés*, ballet de Fuzelier, musique de Bourgeois, en 1713; un Jeu et un Art, un Magicien, un Corinthien, un Habitant de la Seine, un Démon, un Matelot, un Guerrier, un Figurant dans une fête marine, dans *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, en 1713, 1727 et 1736; un Suivant de Neptune, un Suivant d'Apollon, un Berger, un Sacrificateur, un Mysien, dans *Télèphe*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1713; un Suivant de Thalie, un Matelot marseillais, un Masque, un Suivant de Momus, un Matelot, un Berger, un Provençal, dans les *Fêtes de Thalie*, ballet de Lafont, musique de Mouret, en 1714, repris en 1722, 1735 et 1745; un Art, un Démon, un Berger, un Grec, un Prêtre, un Matelot, dans *Télémaque*, tragédie de Pellegrin, musique de Destouches, en 1714, reprise en 1730; un Jeu, un Allemand, dans les *Plaisirs de la Paix*, ballet de Mennesson, musique de Bourgeois, en 1715; un Suivant de la Paix, un Peuple de la Campagne; un Suivant de Cérès, une Divinité céleste et terrestre, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1715, 1727 et en 1741; un Habitant d'Auvergne, un Matelot, une Enseigne, dans *Théonoé*, tragédie de La Roque, musique de Salomon, en 1715; un Berger de la suite de Vertumne, un Suivant de Zéphyr, dans *Zéphyr et Flore*, ballet de du Boullay, musique de Louis et Jean-Louis Lulli, repris en 1715; un Tailleur, un Turc dansant, dans le *Bourgeois gentilhomme*, comédie-ballet de Molière, musique de Lulli, reprise en 1716; un Volsque, dans *Camille*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1717; un Peuple d'Amathonte, un Habitant de l'île de Cythère, un Sui-

vant de la Jalousie, dans *Vénus et Adonis*, tragédie de Rousseau, musique de Desmarets, reprise en 1717; un Figurant, dans les *Âges*, ballet de Fuzelier, musique de Campra, en 1718; un Faune, un Magicien, un Prêtre, dans *Sémiramis*, tragédie de Roy, musique de Destouches, en 1718; un Matelot, un Chasseur, dans les *Plaisirs de la Campagne*, ballet de M<sup>lle</sup> Barbier (l'abbé Pellegrin), musique de Bertin, en 1719; une Suite de Neptune, un Grec, un Magicien, dans *Polydore*, tragédie de Pellegrin, musique de Baptistin, en 1720, reprise en 1739; une Suite de Saturne, un Triton, un Indien, une Furie, un Éthiopien, un Égyptien, dans *Phaëton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1721, 1730 et en 1742; une Suite de la Fortune, un Forgeron, un Fantôme, un Matelot, un Sacrificateur, un Combattant de Phinée, un Jeu junonien, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1722, 1737 et 1746; un Jeu, un Pâtre, un Démon, dans *Renaud*, tragédie de Chevalier (l'abbé Pellegrin), musique de Desmarest, en 1722; un Jeu, un Suivant de la Jalousie, un Matelot, un Athénien, dans *Philomèle*, tragédie de Roy, musique de La Coste, reprise en 1723 et 1734; un Berger héroïque, un Esprit transformé en Songe inquiet, un Magicien, un Danseur dans un quadrille, un Centaure, un Athénien, dans *Pirithoïs*, tragédie de Séguinault, musique de Mouret, en 1723, reprise en 1734; un Suivant de Neptune, un Chasseur indien, un Berger, dans la *Reine des Péris*, comédie de Fuzelier, musique d'Aubert, en 1725; un Démon transformé en Plaisir, une Furie, un Berger, dans *Télégone*, tragédie de Pellegrin, musique de La Coste, en 1725; un Berger, un Esprit aérien, dans *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, en 1726, reprise en 1740; un Suivant de Bacchus, dans *Bellérophon*, tragédie de Corneille de Lisle et Fontenelle, musique de Marais, reprise en 1728; un Jeu, un Scythe, un Berger, dans *Orion*, tragédie de

Lafont et Pellegrin, musique de La Coste, en 1728; un Élève de Terpsichore, un Berger, un Prêtre, un Égyptien, dans la *Princesse d'Élide*, ballet de Pellegrin, musique de Villeneuve, en 1728; un Habitant des rives de la Seine, un Matelot, un Esclave, un Berger, dans les *Stratagèmes de l'Amour*, ballet de Roy, musique de Destouches, en 1726; un mauvais Génie, un Habitant des rives du Pénée, dans *Tharsis et Zélie*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, en 1728; un Troyen, un Grec, un Démon, dans *Pyrrhus*, tragédie de Fermelhuis, musique de Royer, en 1730; un Jeu et un Plaisir, un Babylonien, une Ombre heureuse, dans les *Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, en 1732, repris en 1740; un Homme du peuple de la Grèce, dans la *Fête de Diane*, divertissement de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, en 1734; un Turc, un Spahis, dans *Scanderberg*, tragédie de La Mothe et La Serre, musique de Rebel et Francœur, en 1735; un Plaisir, un Sauvage, dans les *Romans*, ballet de Bonneval, musique de Niël, en 1736; un Suivant de l'Amour, un Masque, un Tyrien, dans les *Voyages de l'Amour*, ballet de La Bruère, musique de Boismortier, en 1736; un Masque, dans le *Carnaval et la Folie*, comédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1738; un Jeu et un Plaisir, dans *Zaïde*, ballet de La Marre et Royer, en 1739; un Matelot, dans *Nitétis*, tragédie de La Serre, musique de Mion, en 1741; un Homme du peuple, dans le *Temple de Gnide*, ballet de Roy, musique de Mouret, en 1741; un Démon, dans *Don Quichotte chez la duchesse*, ballet de Favart, musique de Boismortier, en 1743; un Jeu et un Plaisir, dans le *Pouvoir de l'Amour*, ballet de Lefebvre de Saint-Marc, musique de Royer, en 1743; un Dieu, dans les *Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1745; un Démon, un Égipan, dans le *Temple de la Gloire*, ballet de Voltaire, musique de Rameau, en 1745; un Homme du peuple



d'Amathonte, un Ministre de Circé sous des formes agréables, dans *Scylla et Glaucus*, tragédie de d'Albaret, musique de Leciair, en 1746; un Génie des Éléments, un Berger, dans *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1748.

Dangeville épousa, en 1707, une actrice du Théâtre-Français, M<sup>lle</sup> Anne-Catherine Desmares, et il en eut, en 1714, une fille, M<sup>lle</sup> Dangeville, l'une des gloires de la Comédie-Française.

Antoine-François Botot, dit Dangeville, est mort vers 1757.

(*Dictionnaire des Théâtres. — Les Spectacles de Paris.*  
— Émile Campardon: *Les Comédiens du Roi, de la Troupe française.*)

1748. — 3 septembre. .

*Vol commis chez Antoine-François Botot, dit Dangeville.*

L'an 1748, le mardi 3 septembre, huit heures du matin, nous Gilles-Pierre Chenu, etc., ayant été requis, sommes transporté rue du Petit-Bourbon en une maison où est demeurant le sieur Dangeville, où étant monté en l'appartement par lui occupé au deuxième étage et entré dans une salle ayant vue sur ladite rue, sont comparus par-devant nous sieur Antoine-François Botot-Dangeville, pensionnaire du Roi de l'Académie royale de musique, et demoiselle Anne-Catherine Desmares, son épouse, demeurant en l'appartement où nous sommes: Lesquels nous ont dit et déclaré que le jour d'hier, onze heures du soir, rentrant de souper en ville, ils auroient été extrêmement surpris de voir une porte d'entrée de la troisième chambre où ils couchent dépendue et les gons d'icelle rompus et brisés; qu'ayant présumé qu'on les avoit volés, ils auroient examiné les autres chambres de leur appartement et aperçu que l'on avoit encore forcé la serrure du tiroir au milieu d'une commode étant dans une autre chambre, en ouvrant lequel tiroir avec violence on auroit fait sauter un peu de bois au-dessus dudit tiroir; que le premier tiroir de ladite commode est pareillement endommagé; y ayant une des mains d'icelui cassée; qu'on leur a volé une montre double boîte ciselée d'or, une autre montre ancienne de tombac qui étoient attachées au miroir de toilette étant dans la première chambre susdésignée dont la porte a été forcée; que, dans une armoire étant dans ladite chambre et à laquelle étoit sa clef, on a dérangé tout le linge qui y étoit et dont nous avons trouvé une partie sur le carreau

de la chambre. Ne savent encore ce qu'on leur a volé dudit linge, la demoiselle comparante ne l'ayant pas compté; que pareillement dans ladite chambre on auroit encore forcé une petite boîte de bois blanc à ferrure fermant à clef et dans laquelle on n'a rien pris. Et comme ils ne savent sur qui jeter les soupçons de ce vol, qu'ils ont cependant intérêt d'en découvrir les auteurs et de recouvrer, s'il est possible, les effets qui leur ont été volés, ils ont requis notre transport à l'effet de nous faire la présente déclaration (1).

Signé : BOTOT-DANGEVILLE; ANNE-CATHERINE DESMARES.

(Archives nationales, Y, 11,584.)

DARCY (MARIE-BARBE CAMISSE, dite), danseuse, née vers 1761. Elle figura à l'Académie royale de musique, de 1777 à 1783.

# I

1780. — 29 septembre.

*M<sup>lle</sup> Marie-Barbe Camisse, dite Darcy, se plaint d'un vol commis à son préjudice.*

L'an 1780, le vendredi 29 septembre, deux heures de relevée, en l'hôtel et par-devant nous, Pierre Chénon, etc., est comparue demoiselle Marie-Barbe Camisse-Darcy, fille mineure, danseuse de l'Académie royale de musique, demeurant rue Champfleury, maison du sieur Midi : Laquelle nous a dit que vers la fin de juin ou au commencement de juillet dernier, elle acheta de la dame Garnier, ébéniste, rue de Beauvais, une toilette moyennant 30 livres. La comparante, qui avoit acheté d'autres objets, donna alors 12 livres à compte tant sur cette toilette que sur ce quelle pouvoit redevoir du surplus. Le lundi 4 du présent mois, étant à la répétition, la dame Garnier est venue à la maison, a battu la dame Déterville (2) qui demeure avec la comparante

(1) Le commissaire Chenu constata les fractures énoncées ci-dessus et en dressa un procès-verbal joint à la plainte. Une information fut faite le 7 septembre suivant. Parmi les témoins on remarque la fille des plaignants Marie-Anne Botot-Dangeville (la célèbre actrice de la Comédie-Française), fille, pensionnaire du Roi, demeurant rue du Petit-Bourbon, paroisse Saint-Sulpice, âgée de 32 ans. Elle déclara que son père et sa mère venaient de souper chez elle et rentraient dans leur appartement quand ils constatèrent le vol.

(2) Cécile Terville, âgée de 22 ans, femme de Jean Ancel, tailleur à Rome, danseuse.

et a fait emporter cette toilette dans laquelle étoient trois louis valant 72 livres, un billet de 240 livres souscrit par M. Nekar à son profit, une reconnaissance du mont-de-piété de quatre robes, une d'étoffe de soie du Palais-Royal, une de taffetas, une d'indienne et d'un couvert d'argent. La comparante s'est pourvue par-devant M. le Lieutenant général de police qui vient de lui faire dire de faire sa déclaration de ce vol. Pourquoi elle est venue nous la faire.

Signé : CAMISSE-DARCY ; CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,420.)

## II

1782. — 1<sup>er</sup> avril.

*Mlle Marie-Barbe Camisse, dite Darcy, se plaint d'avoir été grossièrement injuriée et souffletée par des voisins.*

L'an 1782, le lundi premier avril, neuf heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Gilles-Pierre Chenu, etc., est comparue demoiselle Barbe-Marie Camisse, femme de Paul-Guillaume Darcy, négociant, elle attachée à l'Académie royale de musique, demeurant rue St-Honoré, vis-à-vis celle de Grenelle : Laquelle nous a rendu plainte et dit que sur le même carré de la maison de la plaignante est logée la femme Vautier avec la nommée Nanette foi-disant sa servante; que depuis quatre ou cinq mois ces deux créatures ne cessent de chercher à nuire et à insulter la plaignante qui a pris le parti de les mépriser au lieu de répondre à leurs insultes. Mais hier, sur les deux à trois heures de l'après-midi, il n'y a sorte de mauvais propos que la femme Vautier n'ait tenus par sa fenêtre à une voisine sur le compte de la plaignante, la traitant de « petite p. . . . et de r. . . . . » qui alloit courir toute la foirée pour se procurer à souper; que lui ayant dit de se taire et de cesser ses mauvais propos, elle lui a répondu que ce n'étoit à une « petite gueuse » comme elle à la faire taire et a sauté sur une assiette qu'elle a jetée à travers la fenêtre dont elle a cassé un carreau; qu'ensuite elle est venue avec un sieur Gentil-Defaubat, qui étoit chez elle, ont enfoncé sa porte avec tant de violence que la serrure est tombée à terre et que la plus grande partie du plâtre dans lequel tient la gâche a été enlevée. Ensuite ils sont sautés sur la plaignante à laquelle le sieur Gentil a porté un soufflet et vouloit faire sur



son corps l'usage d'une canne qu'il tenoit à la main, ce dont il a été empêché par plusieurs personnes présentes qui ont eu beaucoup de peine à contenir ledit sieur Gentil, lequel ne s'est retiré ainsi que ladite femme Vautier, qu'en faisant les menaces les plus affreuses. Et comme la plaignante a le plus grand intérêt d'en prévenir les effets, d'avoir raison de leurs insultes et voies de fait et d'en empêcher la récurrence, elle est venue nous rendre la présente plainte.

Signé : CHENU ; B. M. CAMISSE.

(Archives nationales, Y, 11,598.)

**D**AUBERVAL (JEAN BERCHER, dit), danseur, né le 19 août 1742 à Montpellier. Il était fils d'un comédien du Roi de la Troupe française et débuta à l'Académie royale de musique le 12 juin 1761, dans *Zaïs*, ballet héroïque en quatre actes avec prologue de Cahusac, musique de Rameau. Son talent lui valut de nombreux succès et le pas de deux qu'il dansa en 1766 avec M<sup>lle</sup> Allard, dans *Silvie*, pastorale de Laujon, musique de Berton et Trial, le plaça au premier rang. Dans le poème de la *Déclamation*, Dorat a consacré le souvenir de ce fameux pas par les vers suivants adressés à M<sup>lle</sup> Allard :

Te peindre c'est louer ton émule divin ;  
Je place au même rang la Nymphé et le Silvain.  
Il partage l'honneur de ta palme brillante.  
Hippomène à la course égaloit Atalante.  
Tous deux dans cette arène où vous régnez sur moi,  
Vous cueillez le laurier ; mais la palme est pour toi.

En 1773, Dauberval fut nommé, conjointement avec Philippe Gardel, maître adjoint des ballets de l'Opéra, en survivance de Vestris père. Il remplissait depuis trois ans déjà ces fonctions à la satisfaction générale, lorsqu'en 1776, Vestris ayant donné sa démission, la Reine Marie-Antoinette fit nommer à sa place son

maître de danse Noverre, au mépris des droits formels des deux adjoints. Ce passe-droit révolta Dauberval et Gardel qui dès lors se mirent à cabaler avec acharnement contre Noverre et contre la direction de l'Opéra. Les choses en vinrent à un tel point que, le 15 février 1779, le Prévôt des marchands, Caumartin, parlant au nom du Roi, signifia à Dauberval son expulsion sans retraite de l'Académie royale de musique, lui ordonna néanmoins de continuer son service jusqu'à Pâques et lui défendit ensuite de paraître au théâtre, même en payant. Cependant, grâce à de puissantes interventions, les volontés du Roi ne furent pas exécutées. Une réconciliation apparente eut lieu entre Dauberval et Noverre et au mois de novembre de la même année, le maître des ballets fit, avec ses deux adjoints, un compromis par lequel il s'engageait à leur céder sa place dans le cas où ils lui feraient obtenir de l'Académie royale de musique 3,000 livres de pension viagère et la pension d'académicien, montant à 500 livres. Enfin, la querelle se termina en 1781 par la retraite de Noverre, auquel succéda Gardel, avec Dauberval comme seul adjoint. Malheureusement l'entente entre les deux artistes ne fut pas de longue durée et Dauberval, après maintes démarches, constatées par plusieurs documents publiés plus loin, se démit de ses fonctions d'adjoint, et peu après, en 1783, abandonna l'Opéra, avec une retraite de 3,500 livres.

La même année, le Roi lui accorda une pension de 2,000 livres, en qualité de premier danseur des ballets de la Cour.

En 1770, Dauberval avait eu l'idée de donner dans sa maison, située rue de Cléry, des bals payants. Il fit faire à cet effet des travaux considérables dont il est parlé en ces termes dans les *Mémoires secrets* :

Le fleur Dauberval, un des coryphées de la danse du Théâtre-Lyrique, vient de faire construire dans sa maison un salon qui lui coûte environ 45,000 li-

vres et que tout Paris va voir. Il est admirable par le goût, l'élégance et la richesse de la décoration de ses ameublemens. Il y a en outre un jeu de mécanisme, au moyen duquel on peut, quand on veut, en faire une salle de théâtre. On n'admire pas moins le travail d'une espèce de vestibule en bas qui se monte et se démonte en dix minutes et qui s'établit dans la cour pour mettre à couvert toute la livrée des gens qui assisteront aux bals, objet principal auquel ce falon est destiné. Il paroît que plusieurs femmes de la cour et des seigneurs voulant s'exercer de loin à briller aux divertissemens qui doivent avoir lieu lors du mariage de M. le Dauphin, ont imaginé de faire des répétitions chez le danseur en question ; que de là est venue l'idée de la construction de ce falon et que pour se dédommager des frais d'un tel établissement, le sieur Dauberval a eu la permission de donner des bals. Il répand dans le public un prospectus de la souscription dont on y peut voir les détails. Les princes se proposent aussi de se servir de ce lieu pour répéter également les fêtes qu'ils voudront donner. Plusieurs se sont ménagés des loges en cet emplacement et l'on attend avec empressement l'ouverture de la nouvelle école chorégraphique.

Il paroît toutefois que cette entreprise ne réussit pas ; car, en 1774, Dauberval, criblé de dettes et obligé de se cacher pour fuir ses créanciers, se disposait à passer en Russie, lorsque M<sup>me</sup> du Barry, qui avait une grande amitié pour lui, se chargea de lui procurer les 50,000 livres nécessaires à l'arrangement de ses affaires. Elle fit plus encore : elle voulut à deux reprises le marier, d'abord à M<sup>lle</sup> Dubois, de la Comédie-Française, qui prétendait avoir un enfant de lui (1), puis à M<sup>lle</sup> Raucourt, la célèbre tragédienne. Mais Dauberval resta sourd aux exhortations de sa protectrice, et plus tard il s'unit à une jeune personne de son choix, M<sup>lle</sup> Théodore, danseuse de l'Académie royale de musique, qui avait débuté le 26 décembre 1777 dans *Mirtil et Lycoris*, pastorale de Bouteillier et de Bocquet, musique de Désormery.

M<sup>lle</sup> Théodore, qui était l'élève de Lany se fit remarquer à l'Opéra non-seulement par son talent de danseuse (2), mais aussi

(1) Voyez dans l'*Espion anglais*, tome V, p. 218, l'amusante aventure arrivée en 1767 à Dauberval chez M<sup>lle</sup> Dubois.

(2) En 1780, le sculpteur Merchi fit sa statuette en talc. Elle était représentée en bergère.



par sa bonne conduite, son esprit sérieux et un goût assez singulier pour la philosophie. En 1777, elle écrivit à Jean-Jacques Rousseau et lui demanda des conseils pour bien vivre à l'Académie royale de musique. Rousseau, assez surpris, lui répondit pourtant une lettre aimable qu'on trouvera dans sa *Correspondance*, où elle est classée à tort à l'année 1767. Cependant toutes ces qualités réelles n'empêchèrent pas M<sup>lle</sup> Théodore d'avoir ses défauts. Elle était guindée, sèche et de relations épineuses. Elle fut souvent en querelle avec la direction de l'Opéra, et on a déjà dit plus haut (1) qu'elle se battit en duel avec M<sup>lle</sup> Beaumesnil à la porte Maillot.

Elle quitta l'Opéra quelque temps avant son mari, puis lorsque celui-ci fut devenu libre, tous deux allèrent s'établir à Bordeaux, elle comme danseuse, lui comme maître des ballets du théâtre de cette ville, où ils eurent une vogue considérable.

En 1786, le poète Léonard lui adressa les vers suivants :

Que tu possèdes bien l'art d'attirer les cœurs !  
Notre âme est dans nos yeux quand ils fuivent tes traces ;  
Horace te voyoit lorsqu'il peignoit les Grâces  
Dénouant leur ceinture et dansant sur les fleurs.  
Charmante Dauberval, orne longtems la scène !  
Enchante un peuple gai dont tu fais les beaux jours.  
J'accuse le destin qui loin de toi m'entraîne ;  
Il faut ne pas te voir, ou bien te voir toujours.

M<sup>me</sup> Théodore Dauberval est morte en 1798 ; quant à son mari, il décéda en 1806 (2).

Jean Bercher, dit Dauberval, a dansé à l'Académie royale de musique dans les opéras ou ballets dont voici les titres : *Zaïs*,

---

(1) Voyez l'article BEAUMESNIL.

(2) Pour plus de détails sur ces deux artistes, voir l'intéressant ouvrage de M. Adolphe Jullien, *l'Opéra secret au dix-huitième siècle*. Dans le chapitre intitulé : *Un Mariage chorégraphique*, on trouvera une biographie complète de Dauberval et de M<sup>lle</sup> Théodore.

ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1761 et en 1769; *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1761; *Acis et Galatée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1762; *les Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1762 et en 1770; *les Indes Galantes*, ballet de Fuzelier, musique de Rameau, repris en 1762, 1770 et 1772 (rôle d'un Polonais); *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarest, Campra et Berton, reprise en 1762, *l'Opéra de Société*, ballet de Mondorge, musique de Giraud, en 1762; *Polyxène*, tragédie de Joliveau, musique de Dauvergne, en 1763; *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1764 (rôle d'un More); *Bacchus et Hégémone*, musique de Dauvergne, en 1765; *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1765 et en 1772; *le Devin du village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, repris en 1765 (rôle d'un Pâtre); *les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1765; *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1765 (rôle d'un Berger); *la Turquie*, acte de l'*Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1766 et en 1775 (rôle d'un Turc); *les Fêtes lyriques*, fragments de divers auteurs, repris en 1766; *Silvie*, ballet de Laujon, musique de Berton et Trial, en 1766, repris en 1767 (rôles d'un Cyclope et de Bacchus); *la Terre*, acte des *Éléments*, ballet de Roy et Destouches, repris en 1767 (rôle d'un Pâtre); *Ernelinde*, ballet de Poinsinet, musique de Philidor, en 1767; *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, reprise en 1767 (rôles d'un Matelot et d'un Chasseur); *Théonis*, pastorale de Poinsinet, musique de Berton, Trial et Grenier, en 1767; *Daphnis et Alcimadure*, pastorale de Mondonville, reprise en 1768; *Titon et l'Aurore*, ballet de La Marre, musique de Mondonville, repris en 1768; *la Véné-*

*tienne*, ballet de La Motte, musique de Dauvergne, repris en 1768; *Anacréon*, ballet de Bernard, musique de Rameau, repris en 1769 (rôle d'un Plaisir); *Énée et Lavinie*, tragédie de Fontenelle, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1769; *Zaïde*, ballet de La Marre, musique de Royer, repris en 1770; *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, reprise en 1770; *la Fête de Flore*, ballet de Saint-Marc, musique de Trial, en 1771; *Adèle de Ponthieu*, tragédie de Saint-Marc, musique de Berton, en 1772; *Aline, reine de Golconde*, ballet de Sedaine, musique de Monsigny, repris en 1772; *la Cinquantaine*, ballet de Desfontaines, musique de La Borde, repris en 1772; *Églé*, ballet de Laujon, musique de La Garde, en 1772; *les Sauvages*, ballet de Fuzelier, musique de Rameau, repris en 1773; *l'Union de l'Amour et des Arts*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1773; *Zéлиндor, roi des Silphes*, ballet de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, repris en 1773; *Azolan*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1774; *le Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, repris en 1774; *Sabinus*, tragédie de Chabanon, musique de Gossec, en 1774; *Cythère assiégée*, ballet de Favart, musique de Gluck, en 1775; *la Provençale*, acte des *Fêtes de Thalie*, ballet de Lafont, musique de Mouret, repris en 1775; *Érosine*, acte des *Fêtes lyriques*, ballet de Moncrif, musique de Berton, repris en 1775; *Alain et Rosette, ou la Bergère ingénue*, ballet de Bouteillier, musique de Ponteau, en 1777; *la Chercheuse d'Esprit*, ballet de Maximilien Gardel, en 1778 (rôle de L'Éveillé); *les Petits Riens*, ballet de Noverre (1), en 1778; *Amadis*, tragédie de Quinault, musique de Bach, reprise en 1779; *Écho et Narcisse*, pastorale de Tschudi, musique de Gluck, en 1779; *Médée et Jason*, ballet-pantomime de Noverre, repris en 1780 (rôle de

---

(1) La musique de ce ballet est de Mozart. On l'a exécutée, il y a quelques années, aux concerts du Grand-Hôtel, à Paris.



Créon); la *Double Épreuve, ou Colinette à la Cour*, opéra, musique de Grétry, en 1782 (rôle d'un Paysan).

(*Mercur de France*. — Dorat : *la Déclamation*. — *Mémoires secrets*, V, 33 ; VI, 367 ; VII, 133, 179 ; XIII, 368 ; XV, 106, 194. — *Journal de Paris*, 1<sup>er</sup> janvier 1778 ; 24 octobre 1786. — Grimm : *Correspondance littéraire*, X, 141. — Jean-Jacques Rousseau : *Correspondance*, année 1767. — Adolphe Jullien : *l'Opéra secret au XVIII<sup>e</sup> siècle*.)

## I

1783. — 1<sup>er</sup> mars.

*Jean Bercher, dit Dauberval, sollicite du ministre de la maison du Roi, son congé de retraite.*

Le sieur Dauberval étant menacé d'un ulcère dans les reins et se voyant dans l'impossibilité d'être d'aucune utilité à l'Académie royale de musique, a l'honneur de supplier très-respectueusement votre Grandeur de vouloir bien lui accorder sa retraite. S'il étoit assez malheureux pour que vous doutiez de sa triste situation, il déposeroit, Monsieur, à vos pieds les certificats les plus authentiques de toute la Faculté.

Le sieur Dauberval ose espérer que vous daignerez, Monsieur, lui faire donner les 2,000 livres de pension qui sont attachées aux 25 années des premiers sujets de l'Opéra, quoiqu'il ne soit entré à ce spectacle qu'en 1760, en considération de la nécessité où il se trouve, puisqu'il est obligé de renoncer à son état par raison de maladie.

(*Archives nationales*, O<sup>1</sup>, 637.)

## II

1783. — 8 avril.

*Lettre de M. de La Ferté, intendant des Menus-Plaisirs, à Jean Bercher, dit Dauberval.*

J'ai mis sous les yeux du ministre, Monsieur, il y a quelques jours les différentes demandes que vous avez faites pour vos congés. Il a vu avec beau-

coup de peine que vous persistiez à demander votre retraite pour raison de santé, puisque par là le public feroit privé de la jouissance de vos talens auxquels il s'est toujours plu à rendre justice. Mais comme il ne peut exiger une chose impossible, il a consenti que vous fussiez porté sur l'état des pensions pour la somme de 2,000 livres. Mais à l'égard de votre retraite des ballets comme adjoint à M. Gardel, je ne puis vous dissimuler que M. Amelot n'ait désapprouvé que vous en ayez fait la demande, surtout après l'arrangement que vous aviez accepté l'année dernière et dont vous paroissiez content. Il a été même très-étonné que dans le temps où votre santé le permettoit vous n'avez pas travaillé avec M. Gardel. Le ministre, s'étant fait représenter sa lettre du 6 avril 1782, il m'a chargé de vous faire observer que la pension de 1,500 livres ne pouvoit vous être conservée et acquise, ainsi que vous en avez été prévenu dans le tems, qu'autant que vous auriez rempli le temps nécessaire par les réglemens. Le ministre me charge de vous rappeler entre autres choses les dernières phrases de cette lettre où il dit : « J'espère qu'ayant déterminé le Roi à se prêter aux arrangemens indiqués par les sieurs Gardel et Dauberval, toute discussion cessera entre eux et qu'ils se feront un devoir de concourir avec zèle au bien de l'administration, par l'exemple qu'ils donneront eux-mêmes de leur soumission aux volontés de Sa Majesté, »

D'après cela, M. le ministre m'a recommandé de vous dire qu'il avoit vu avec beaucoup de peine que vous n'avez pas travaillé aux ballets lorsque votre santé le permettoit, ce qui avoit dû même blesser votre délicatesse puisque vous n'en auriez pas moins touché 3,500 livres pour cet objet. M. Amelot se flatte que vous dédommageriez dans cette partie le public en travaillant de concert avec M. Gardel et suivant les arrangemens convenus entre vous deux l'année dernière, pour pouvoir assurer le service.

Il est revenu au ministre que vous projetiez, après l'obtention de vos pensions, d'aller en Angleterre ou de vous retirer à Cangis, mais il m'a chargé de vous observer que quand bien même vous obtiendriez votre pension comme danseur de la Cour, laquelle il sollicitera avec plaisir, vu votre santé, vous n'en êtes pas moins attaché au service du Roi en votre qualité de maître à danser des ballets de la Cour et que l'intention de Sa Majesté est qu'il soit tenu une école pour exercer ou former des sujets, ainsi que M. Vestris est tenu de le faire aussi par sa place pour former des élèves.

M. Amelot espère que vous répondrez en cela à la juste confiance que l'on a en vos talens et dont vous venez de donner une nouvelle preuve, si vous avez formé la demoiselle Bacci pour rester dans ce pays-ci.

Comme vous avez beaucoup de talent et d'esprit, je serai très-aise, en mon particulier, de vous voir répondre aux vues du ministre et au désir qu'il a de

conférer à l'Académie royale de musique un sujet dont les lumières et l'expérience ne peuvent que contribuer au bien de l'administration et à la satisfaction générale du public.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 637.)

### III

1783. — 14 avril.

*Extrait d'une lettre de M. de La Ferté, intendant des Menus-Plaisirs, au ministre de la maison du Roi, relative à Jean Bercher, dit Dauberval.*

..... Après bien des écritures et des négociations, le sieur Dauberval consent à rester à l'Opéra : 1<sup>o</sup> comme danseur, parce que ses forces se sont assez bien rétablies pour pouvoir faire le service de Paris et de la Cour ; 2<sup>o</sup> comme adjoint de maître des ballets, suivant le traitement qui lui avoit été fait l'année dernière, et il promet, en conséquence, d'aider le sieur Gardel et de faire les ballets toutes les fois qu'il pourra être absent. Au moyen de quoi il s'engage à assister régulièrement au comité où l'on ne peut se dissimuler qu'il ne soit très-utile, comme le sieur Le Gros, et que ce feroit à commencer de cette année que l'administration du comité auroit une consistance qui pourroit vous tranquilliser. Mais voici la condition qu'il y met et qui n'est pas effrayante : son amour-propre ne lui permettant pas d'avoir l'air d'occuper totalement une place inférieure à celle du sieur Gardel, comme maître des ballets, il désireroit qu'à son titre d'adjoint des ballets fût joint celui d'inspecteur de l'école de danse de l'Opéra, tenue par le sieur Deshayes et se contentant pour cela de la moindre somme possible, c'est-à-dire de 500 livres. Il est certain que cette école ne laisseroit plus rien à désirer ; le sieur Vestris continuant de son côté à perfectionner quelques élèves de cette école. Il n'est pas possible d'en établir une à meilleur marché. Je crois, Monsieur, que cet arrangement ne vous déplaira pas, d'autant mieux qu'il seroit fâcheux que le public eût à se plaindre d'être privé du sieur Dauberval comme danseur et comme maître des ballets faute d'un arrangement aussi facile...

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 637.)



## IV

1783. — 5 juillet.

*Brevet d'une pension de 2,000 livres accordée par le Roi à Jean Bercher, dit Dauberval.*

Brevet d'une pension de 2,000 livres, produisant net 1,950 livres, en faveur du fleur Jean Bercher-Dauberval, né le 19 août 1742 et baptisé le lendemain, paroisse Notre-Dame-des-Tables, à Montpellier, premier danseur des ballets du Roi. Cette pension, composée des objets ci-après, savoir : une somme de sept cent cinquante livres, produit net de deux objets portés dans un précédent brevet ; une pension de 1,200 livres sans retenue qui lui a été accordée sur le trésor royal à titre de retraite en ladite qualité de premier danseur des ballets de Sa Majesté.

## PIÈCES JOINTES AU BREVET.

1. — *Acte de baptême de Jean Bercher-Dauberval.*

Extrait des registres de la paroisse Notre-Dame-des-Tables de la ville de Montpellier : L'an mil sept cent quarante-deux et le vingt-deuxième août a été baptisé Jean, né le dix-neuf du courant, fils naturel de Étienne-Dominique Bercher, demeurant à Paris, et de Jeanne-Marie Auger, demeurant à Montpellier, et présenté par Anne Sudre, veuve de Jean Jean, accoucheuse. Le parrain a été Jean-Paul Boulanger et la marraine Marie Bouquet.

2. — *Lettre autographe de Jean Bercher-Dauberval à M. de La Ferté, intendant des Menus-Plaisirs, relative au brevet de la pension.*

Monfieur,

J'ai l'honneur de vous envoyer mon extrait baptismal collationné par maître Rouen, notaire, pour que vous ayés la bonté de me faire expédier le brevet dont j'ai besoin pour toucher la pension de 500 livres que j'ai sur le trésor royal, sur l'état des anciens danseurs du Roi. Comme le nom de

Dauberval n'est pas celui de ma famille, j'ai l'honneur de vous prévenir que jamais je n'ai été connu sous celui de Jean Bercher et que, par conséquent, vous ne me trouverez sur les états que comme je signe ordinairement. J'ose vous supplier de vouloir bien me faire la grace de m'envoyer mon brevet le plutôt qu'il vous fera possible, attendu que j'ai le plus grand besoin de cette somme sur laquelle je comptois ce mois cy, ignorant la forme que le Roi a établi pour tous ceux qui ont des pensions sur son trésor royal. J'ai pris la liberté de vous importuner sur ce que M. votre cousin, qui est mon ami, m'a assuré que vous voudriés bien ne pas retarder ma petite affaire et ma reconnaissance égalera le service que j'attends de votre envie à obliger.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Signé : JEAN BERCHER DIT DAUBERVAL FILS, maître des ballets de l'Opéra, rue de Cléri, vis-à-vis l'hôtel L'Hubert.

Paris, ce 13 août 1780.

3. — *Copie d'une lettre adressée par M. Amelot, ministre de la maison du Roi, à M. de La Ferté, intendant des Menus-Plaisirs, et relative à Jean Bercher-Dauberval.*

Sur le certificat des médecins et chirurgiens du sieur Dauberval, Monsieur, auquel je ne devois pas m'attendre, d'après toutes les assurances réitérées qu'il m'avoit données, il y a environ deux mois, qu'il étoit en état plus que jamais de reprendre son service à la satisfaction de la Cour et du public, auxquels j'aurois désiré pouvoir conserver la jouissance de son talent, j'ai pris les ordres du Roi et Sa Majesté a consenti que la retraite lui seroit accordée à commencer du 1<sup>er</sup> avril dernier avec une pension de 2,000 livres comme danseur de l'Opéra, ainsi que celle de 1,200 livres comme danseur des ballets du Roi, Sa Majesté comptant bien que le sieur Dauberval ne quitte pas son service et celui de l'Opéra pour aller exercer son talent dans le pays étranger. A l'égard de la place d'aide de maître des ballets, nonobstant la décision du Roi de l'année dernière, qui n'accordoit la jouissance d'une pension pour cet objet qu'après que le sieur Dauberval auroit rempli le temps porté par les réglemens, Sa Majesté, sur ma demande et par une grâce particulière, a bien voulu consentir qu'il fût porté sur l'état de l'Académie royale de musique pour 1,000 livres, ce qui lui fera 3,000 livres sur l'Opéra et 1,200 livres sur l'état des vétérans des ballets de la Cour, indépendamment des 300 livres qu'il a déjà, ainsi que celle de baladin. Ainsi, il jouira de

5,000 livres de retraite, mais il n'a rien à prétendre pour la place de maître à danfer des ballets de la Cour, ne jouissant de cette place que depuis deux ans et ne l'ayant pas même exercée.

Vous voudrez bien faire connoître, Monsieur, au fleur Dauberval la décision du Roi et lui dire de faire remettre dans mes bureaux son extrait baptismal et ses anciens brevets, afin qu'il lui en soit expédié de nouveaux pour les pensions de la Cour à compter du 1<sup>er</sup> janvier 1783, et pour celle de l'Opéra à compter du 1<sup>er</sup> avril dernier. Vous voudrés bien aussi remettre copie de cette lettre au fleur Dauberval.

Signé : AMELOT.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 668.)

**D**AUVERGNE (ANTOINE), compositeur, né à Moulins (Allier), le 3 octobre 1713. Attaché d'abord à l'orchestre de l'Opéra comme violon, puis comme batteur de mesure, il devint une première fois directeur de ce théâtre, de 1769 à 1776, puis il exerça de nouveau les mêmes fonctions de 1780 à 1782, et enfin il fut, pour la troisième fois, directeur en 1785. Dauvergne dirigeait encore l'Opéra en 1789.

Il a fait représenter à l'Académie royale de musique : les *Amours de Tempé*, paroles de Cahusac, en 1752 ; les *Fêtes d'Euterpe*, paroles de Moncrif, Danchet, Favart et Brunet, en 1758 ; *Hercule mourant*, paroles de Marmontel, en 1761 ; *Polixène*, paroles de Joliveau, en 1763. Il a remis en musique, en 1758, *Énée et Lavinie*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, qui avait été représentée pour la première fois en 1690 ; en 1760, *Canente*, tragédie de La Motte, musique de Collasse, représentée en 1700 ; et en 1768, la *Vénitienne*, comédie de La Motte, musique de La Barre, représentée en 1705. En 1773, il a retouché *Callirhoé*, tragédie de Roy, musique de Destouches, représentée en 1712, et, peu après, il a fait divers changements au ballet des *Fêtes grecques et romaines*, de Fuzelier et de Colin de Blâmont, lors de sa remise au théâtre.



En 1788, Dauvergne obtint du roi une pension de 2,800 livres, en qualité de compositeur et de surintendant de la musique de la chambre.

Il est mort à Lyon, le 12 février 1797.

(*Les Spectacles de Paris.* — Nérée Desarbres :  
*Deux Siècles à l'Opéra.* — Albert de La Salle : *les*  
*Treize Salles de l'Opéra.*)

## I

1781.

*Lettre, en forme de mémoire, adressée à M. de La Ferté, intendant des Menus-Plaisirs, par Antoine Dauvergne, dans laquelle il expose la situation de l'Académie royale de musique et les intrigues de quelques sujets du chant et de la danse.*

Monfieur, je ne suis point étonné que les acteurs du comité (1) fassent des cabales contre moi ou plutôt contre leur directeur, car c'est une suite de persécutions qui ne m'est point personnelle : tout ce qu'ils ont fait contre ceux qui m'ont précédé le prouve assez et on en connoît les motifs ; mais il y en a aussi que l'on ne connoît pas. On peut être bien sûr que si on les écoute, autant on leur donnera de directeurs, autant ils chercheront à en éconduire, à moins qu'il ne s'en trouve un comme il le leur faudroit, c'est-à-dire un homme sans principes, sans délicatesse, qui entrât dans toutes leurs cabales, complots et manœuvres et ne rendit compte de rien surtout au ministre et à vous, Monsieur, que de ce qu'ils voudroient bien lui permettre de dire, ou un homme inepte, qui ne se mêlât de rien absolument que d'écouter leurs ordres et de signer leurs billets ; alors le sieur La Salle auroit fait le travail avec le ministre et vous, comme il en avoit le projet. Un tel personnage ne peut convenir ni au ministre, ni à vous, Monsieur, ni au bien de la chose, ni à moi.

---

(1) En 1781, le comité de l'Académie royale de musique se composait de MM. Dauvergne, surintendant de la musique du Roi, directeur général de l'Académie de musique ; Gossec, sous-directeur ; Le Gros, Tirot, Lainez, représentant les acteurs ; Rey, représentant l'orchestre ; de la Suze, représentant les chœurs ; Gardel, Dauberval, représentant les premiers sujets et le corps de la danse ; Bocquet, inspecteur, et La Salle, secrétaire perpétuel, breveté du Roi pour les rapports au ministre, inspecteur de la comptabilité.

Voilà pourtant le personnage qu'ils ont voulu me faire jouer dès les commencements que j'ai été directeur. Ils ont employé plusieurs tentatives pour m'y déterminer, même la menace, car le sieur La Salle me dit un jour : « Votre position est délicate ; si vous voulez être l'homme du ministre et de M. de La Ferté, vous n'aurez point la confiance et l'amitié des acteurs. » Il disoit vrai. Je n'ai pas balancé dans le choix que j'avois à faire, quoique je prévissse bien tout ce qui pouvoit en résulter et ils m'ont tenu parole. Je m'attendois donc, dès ce moment, aux persécutions, à la calomnie et enfin à tout ce dont ces gens-là sont capables. Le seul moyen que j'aie cru devoir employer pour me garantir des impulsions malignes qu'ils pourroient donner sur mon compte, c'étoit de mettre ma conduite et les preuves de mon zèle pour le bien de la chose à découvert vis-à-vis du ministre et de vous, en vous rendant compte exactement de ce que je faisois, de tout ce qui se passoit et de me conduire absolument par vos conseils ; c'est ce que j'ai fait très-exactement, vous le savez. Avec une telle conduite, je n'imaginois pas que la calomnie pût avoir accès auprès de vous, et si quelque chose m'étonne et me chagrine, c'est que vous, Monsieur, qui connoissez leur conduite et la mienne, vous ayez pu écouter des accusations contre moi et que vous m'en parliez comme si vous me soupçonniez réellement des torts. En ce cas, ce feroient les battus qui payeroient l'amende.

Je suis donc forcé de faire une récapitulation de tout ce qui s'est passé pour mettre sous vos yeux et sous ceux du ministre, si vous le jugez à propos, les preuves de ma justification. Vous verrez, Monsieur, qu'il me sera aussi aisé de détruire leurs accusations comme d'en prouver les motifs. Cela va me jeter dans des détails d'autant plus ennuyeux pour vous que vous les connoissez comme moi. Je ne me les permettrois point et je mépriserois de répondre à leurs accusations si dénuées de vérités et de vraisemblances, parce que je ne suis point vindicatif, si je ne m'y voyois forcé par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

Vous savez, Monsieur, et tout Paris est convaincu que, dans le plan de l'administration actuelle, les acteurs avoient le projet de se régir eux-mêmes à l'instar des Comédies et, par conséquent, de n'avoir point de directeur ; c'est le but de toutes les cabales depuis plusieurs années. Ils ont voulu acheter la direction du sieur de Vismes (1) et lui ont fait offrir 200,000 livres pour qu'il s'en démît en leur faveur. Lorsqu'ils ont vu que malgré ces offres il s'obstinoit à rester dans l'espérance d'en tirer un meilleur parti, ils ont

---

(1) De Vismes du Valgay, nommé régisseur général de l'Académie royale de musique pour douze années à partir du 1<sup>er</sup> avril 1778, ne resta en fonctions que jusqu'à la clôture de Pâques en 1780. De Vismes fut de nouveau directeur de l'Opéra pendant quelques mois à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

gaspillé au point de mettre leurs habits en morceaux devant lui, et tout a été prodigué avec tant de profusion qu'ils sont parvenus à le faire éconduire et à faire adopter le plan actuel qui, sans contredit, auroit pu produire la meilleure administration possible, mais il auroit fallu, pour qu'elle le devînt, tenir toujours la balance d'une main et la bride de l'autre, car l'ambition ne se bornant point à cela, on devoit s'attendre qu'ils secoueroient bientôt le joug de tous les réglemens qu'il comporte et c'est ce qu'ils ont fait aussi : ils ont regardé l'Opéra comme leur bien et se sont crus les maîtres d'en disposer absolument à leur gré ; dès lors, ils n'ont plus voulu connoître de bornes à leur pouvoir et M<sup>lle</sup> Guimard, déjà flattée du nom de directrice, à cause des services qu'elle avoit rendus non à l'Opéra mais à ses camarades, en a voulu faire les fonctions. En conséquence, on a accepté le sieur Berton qui promet tout ce qu'on voulut pour entrer dans cette machine, à condition qu'il ne feroit directeur que de nom, qu'il feroit simplement les fonctions d'homme d'affaires et qu'il feroit traité comme camarade, condition fort indécente relativement à sa charge de surintendant de la musique du Roi qui, de droit, le mettoit à la tête de tout ce qui la compose et, par conséquent, des premiers sujets de l'Opéra ; il dégradait donc ses places et les avilissoit toutes, je n'en excepte pas même celle de directeur de l'Opéra, qui ne peut pas être un vain titre.

Un directeur, un chef doit l'être réellement et avoir la prépondérance ; s'il ne l'a point il devient inutile. Si on a jugé, par le délabrement où l'anarchie a jeté les Comédies, de la nécessité bien plus pressante encore qu'il y ait un chef à l'Opéra qui veille de près à faire exécuter les ordres supérieurs, il faut qu'il en ait le pouvoir, car le titre seul n'opère rien et toutes les vues qu'il pourroit avoir ne sont d'aucune utilité dès qu'il ne peut point les mettre à exécution.

D'ailleurs un homme qui s'est distingué dans son art et qui en a toutes les premières places, s'il perd le droit de supériorité vis-à-vis d'une partie des sujets du corps à la tête duquel il est et qu'il devienne camarade des danseurs et des acteurs de l'Opéra, le corps de la musique du Roi qui s'estime parce qu'il a l'honneur d'appartenir à Sa Majesté, pourroit-il estimer et respecter les ordres d'un chef qui s'abaisseroit à de pareilles conditions ; et que deviendront ses charges et ses droits ? Que deviendrait aussi la subordination si nécessaire dans le service ? Si les acteurs de l'Opéra avoient voulu faire des conditions avec moi, je n'aurois point accepté celles qu'ils prétendent que le sieur Berton a même sollicitées, parce que je ne le puis, ni ne le dois et qu'il n'est pas dans mon caractère de tromper personne.

L'intention du sieur Berton n'étoit pas de se départir des droits que lui donnoient tous ses titres, aussi n'a-t-il point tenu parole aux acteurs ; il a voulu



les reprendre vis-à-vis d'eux, alors la cabale s'est déchaînée contre lui et on l'a fait mourir de chagrin.

Après sa mort, nouvelles intrigues pour n'avoir point de directeur. Toujours contrariés là-dessus, pour satisfaire à la volonté du ministre, ils ont voulu en faire nommer un de la docilité dont ils étoient sûrs et qui n'auroit été qu'un vain fantôme. Enfin j'ai été nommé contre leur gré, quoiqu'ils en aient sauvé les apparences. Je n'ai pas été longtems sans ressentir les effets de la cabale à mon tour. Ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour me dégoûter et m'engager à me retirer. C'étoit dans ce dessein qu'ils ont refusé avec une obstination indécente l'arrêt du conseil qui me concernoit et dans la crainte aussi que le titre que l'on m'y donnoit, en constatant les droits de ma place, n'affoiblit ceux qu'ils s'arrogéient tous les jours. J'ai senti dans ce moment tous les dangers et tous les désagréments de ma situation à l'Opéra et je me ferois en effet retiré avant que de m'embarquer dans les dépenses qu'occasionne un déménagement et pour lesquelles j'ai été obligé d'emprunter, sans les encouragemens et les promesses du ministre et de vous, Monsieur, que j'en ferois dédommagé à la fin de l'année; j'ai compté là-dessus.

En supposant que je m'en tinssse, comme le prétendent les acteurs, aux termes des conditions du sieur Berton avec eux à l'égard de l'intérêt pécuniaire, voilà quelles elles étoient : il devoit avoir le même traitement que les premiers sujets; en ce cas il auroit eu 3,000 livres d'appointemens, environ 3,000 livres que leur valent les feux, cela fait 6,000 livres et une part au bénéfice que l'on supposoit devoir monter au moins à 3,000 livres, ce qui fait 9,000 livres; voilà exactement ce qu'ont les premiers sujets. Il demandoit outre cela 4,000 livres pour les frais qu'occasionne la place de directeur, ce qui lui auroit fait le même état qu'il avoit eu dans sa précédente direction; mais ce dernier objet les avoit révoltés quoiqu'ils sachent très-bien que ces dépenses sont réelles et qu'elles ne peuvent être prises sur la part de bénéfice ou appointement du directeur sans le mettre bien au-dessous de leur traitement. Mais, parce qu'il leur avoit promis de leur en faire le sacrifice, en raison des 10,000 livres de pensions qu'il avoit sur l'Opéra, ils n'ont voulu lui accorder que la moitié de ce qu'il demandoit pour cet objet; ce qui lui auroit fait 11,000 livres, en supposant les bénéfices à 3,000 livres.

Voilà ce que j'ai su dans le tems de ses conventions avec les acteurs et qu'ils devroient tenir avec moi s'ils prétendent que je doive prendre les choses sur le même pied que le sieur Berton. Ils ont voulu les éluder en rejetant l'arrêt du conseil qui me concernoit, toujours dans l'espoir de me dégoûter et de m'obliger à me retirer, mais je m'en suis rapporté à la justice du ministre et à la vôtre, Monsieur, pour me faire un état convenable à ma place, aux dépenses qu'elle m'occasionne et enfin aux peines qu'elle me donne.

Je me permettrai seulement d'observer que je n'ai pas de sacrifices à faire comme le sieur Berton, car au lieu de 10,000 livres de pension qu'il avoit sur l'Opéra, je n'en ai que 3,000, mais j'en ai fait un réel en entrant à l'Opéra dans l'état où étoient les choses; me livrant à un tourbillon de tracasseries, de cabales, de persécutions et en butte aux intrigues qui ne peuvent que me causer beaucoup de chagrin. Je les ai prévus, du moins en partie, mais je m'y suis livré pour le bien de ma famille. Cette perspective m'a fermé les yeux sur toutes les peines que je prévoyois, peines sans gloire puisque les acteurs s'en attribuent tout mérite; mais enfin, Monsieur, j'ai fait tout ce que le ministre et vous avez exigé de moi et j'ai fait pour le bien de la chose, dans tout ce qui a dépendu de moi, tout ce qu'il étoit possible de faire. Je n'ai épargné ni peines, ni soins pour répondre à la confiance du ministre et à la vôtre, par zèle pour un spectacle auquel je suis attaché depuis longtems et mon amour-propre étoit intéressé à justifier l'opinion qu'avoit de moi le public en me désignant pour remplir cette place. Si je n'ai pas mieux fait, c'est que je n'en ai pas eu le pouvoir.

De nouveaux projets sont venus augmenter la masse des motifs de persécution et exciter plus vivement la cabale. Ils ont imaginé pour se délivrer déformais des directeurs et de tous les surveillans qui mettent le nez dans leurs affaires, pour me servir de leurs termes, de se faire directeurs eux-mêmes, chacun de la partie d'administration dont le soin leur a été confié. La vérité dans le vin m'a fait découvrir ce projet à n'en point douter. Le sieur La Salle les pousse vivement à cela, se réservant la partie contentieuse pour avoir le droit de faire ouvrir la caisse à commandement pour rendre service à ses camarades.

M. Le Gros qui n'est pas plus content de moi relativement à ses affaires, aussi vis-à-vis de la caisse, et qui ne me pardonnera jamais d'avoir procuré à l'Opéra deux hautes-contres qui mettront l'Opéra en état de supporter son absence et qui lui ôtent les moyens de faire la loi qu'a faite M. Larrivée, dit aussi du mal de moi tant qu'il peut. Il crie sur les toits que je ne fais pas ma place comme il faut, que je n'y entends rien, pendant qu'il fait de son côté tout ce qu'il peut pour m'en ôter les moyens et tous les droits et dans ses fureurs bacchiques, en vomissant des injures contre tout le monde sans exception, ni de vous, ni même du ministre, il part de là pour faire son éloge, et dit que le comité n'a besoin de personne pour leur aider à régir l'Opéra; que personne ne doit avoir de droit à régir leur bien qu'eux-mêmes et qu'il conduira mieux que qui que ce soit la partie de leurs talens. Voilà le vrai motif qui le rend si ardent et si indécent dans ses propos; mais il a beau faire son éloge, cela ne peut pas réussir vis-à-vis de ses camarades et de tous ceux qui le connoissent; égoïste, méchant, inhumain même, car il a dit en plein

comité lorsqu'on annonça la mort de la demoiselle Durancy (1) : « Elle est morte, tant mieux ! Elle nous coûtait plus d'argent qu'elle ne valait. » Se refusant le plus souvent au bien que l'on veut faire à ses camarades et à tout ce qui compose l'Opéra ; jaloux à l'excès, disant du mal et faisant cabale perpétuellement contre ses doubles, haut et insolent vis-à-vis de tous les sujets ; aussi est-il détesté généralement, mais les disgrâces qu'il a essuyées pendant son petit règne dans l'intérim de la direction ne l'ont pas dégoûté. Il y a trouvé d'autres avantages qu'il désire ardemment retrouver. Il a plus besoin que jamais des secours de la caisse : il a fait bâtir, dans un bien de campagne qu'il a, une maison qui lui a coûté 36,000 livres, sa femme a pour 10 ou 12,000 livres de diamans, il lui en coûte 1,200 livres par mois pour sa table ; tout cela, en accumulant les dettes, rend le besoin de secours plus pressant et il fonde ses espérances sur la complaisance de son ami La Salle lorsqu'ils seront tous les deux directeurs comme ils l'espèrent.

Le sieur Dauberval, aussi méchant que le sieur Le Gros, et non moins intrigant que le sieur La Salle, fait l'impossible pour conserver la direction des magasins. Il s'est arrangé avec un marchand à qui il a fait accorder par le comité une commission illimitée de fournisseur de l'Opéra (2). Cet homme, avec sa commission sans bornes, a déjà fourni pour environ 36,000 livres de marchandises sur lesquelles il dit qu'il n'a gagné que 4,500 livres ; mais ce

(1) Madeleine-Céleste de Fieuzac-Durancy, décédée à Paris, rue du Faubourg St-Denis, n° 28, le 28 décembre 1780. Elle eut pour héritière Claire-Eulalie de Fieuzac-Durancy, sa sœur, actrice au théâtre de Nancy et femme délaissée de René Mutel du Cormier, bourgeois de Paris.

Mlle Durancy avait débuté à l'Opéra en 1762, par le rôle de Cléopâtre, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet héroïque de Fuzelier et Colin de Blamont.

A la date du 3 janvier 1781, on trouve dans les *Mémoires secrets* le passage suivant qui concerne cette actrice :

« Mlle Durancy, morte le 28 décembre dernier, est une perte très-grande pour l'Opéra et mérite une notice particulière. Fille de la fameuse Darimath, renommée durant les jours brillants de l'Opéra-Comique, elle fut consacrée au théâtre dès sa plus tendre enfance. Douée d'une intelligence supérieure et encouragée par ses premiers essais en province, elle débuta à la Comédie-Françoise le 19 juillet 1759 dans l'emploi des soubrettes : elle n'avait pas encore 13 ans. Elle passa ensuite au Théâtre-Lyrique en 1762 où, s'élevant aux rôles de reines, elle fit celui de Cléopâtre. En 1766, elle rentra à la Comédie-Françoise pour doubler Mlle Dubois qui succédait à Mlle Clairon comme chef d'emploi ; mais bientôt la jalousie de sa rivale la força de retourner à l'Opéra. . . . Mlle Durancy, au titre de comédienne, le sujet le plus distingué de l'Opéra, y éprouvait encore des persécutions. Elle n'y a point eu le succès qu'elle méritait, parce qu'elle avait une voix presque aussi désagréable que sa figure. . . . Elle étoit devenue amoureuse d'un M. Le Vacher de Charnois, gendre du sieur Prévile. Ce M. Le Vacher de Charnois est en même tems un bel esprit, un auteur qui a continué le *Journal des Théâtres* commencé par M. Le Fuel de Méricourt ; il est aujourd'hui le rédacteur en titre des articles des spectacles pour le *Mercury* à 150 liv. la feuille. Mlle Durancy, enchantée de trouver dans ce jeune homme à la fois le physique et les ressources de l'esprit, goûtait par son union un charme inexprimable. Mais M. de Charnois s'étant réconcilié avec sa femme, a dû, comme de raison, renoncer à ce commerce criminel. L'actrice n'a pu soutenir une telle rupture et son amant s'attribue cette mort et se fait gloire de sa victime. Il lui a par reconnaissance dressé une belle oraison funèbre dans le *Mercury*. »

(*Mémoires secrets*, XVII, 6.)

(2) Il s'appelait Larrivée et était, sans doute, le frère du chanteur.



qu'il y a de malheureux làdedans, c'est que la moitié de ces marchandises ne pourra peut-être jamais servir par la mauvaise qualité dont elles sont et leurs couleurs baroques. Le maître tailleur (1), extrêmement ami du sieur Dauberval, refuse à tout moment de se servir desdites étoffes sous prétexte qu'elles ne conviennent pas aux fujets. On en achète d'autres que l'on paye fort cher et il est arrivé souvent qu'on en a retrouvé de pareilles dans le magasin. Le tailleur en achète et en est quitte pour dire que c'est par ordre de M<sup>lle</sup> Guimard ou quelque autre fujet de la danse.

Le commissionnaire, de son côté, achète presque toutes ses marchandises à Paris, ce qui fait qu'avec son droit de commission on paye toutes les choses qu'on emploie au magasin presque un quart plus cher qu'elles ne devraient coûter : tout cela, joint à d'autres abus, ruine l'Opéra. Ses fujets se plaignent de tous ces abus ; je m'en suis aperçu comme eux. Mais le sieur Dauberval, chargé de ce département, a sans doute ses raisons pour les tolérer, quelques observations qu'on lui ait faites sur cela. Les fujets se plaignent aussi qu'il pousse la complaisance jusqu'à permettre que l'on fasse au magasin des habits pour des particuliers et quelques-uns prétendent que le maître tailleur, qui a toujours pour 10 ou 15,000 livres de marchandises à sa disposition, emploie pour faire lesdits habits ce qu'il trouve sous sa main sous prétexte qu'on remplacera et souvent on ne remplace pas. Le fournisseur général prend aussi, sur les fournitures qu'il a faites au magasin, les choses dont il a besoin pour le dehors sous le même prétexte. Le sieur La Salle a fait la même chose lorsqu'il s'est mêlé des magasins. Le garde-magasin (2) est accusé aussi d'avoir pris des robes entières à même les pièces d'étoffes, disant aussi qu'il les remplaceroit et il ne les a point remplacées.

Je n'ai pu voir tout cela par moi-même, parce que sur le pied où sont les choses, cela ne me regarde pas et je risquerois que l'on me fît quelque mauvais compliment, n'ayant pas même la moindre inspection là-dessus ; mais ce qu'il y a de plaissant, c'est que ce sont toutes les personnes que je viens de nommer qui se sont accusées vis-à-vis de moi et elles s'accordent toutes à dire que les magasins sont dans le plus mauvais ordre possible, qu'il y a toujours pour 20 ou 30,000 livres de marchandises à l'abandon dont on ne vérifie point l'emploi ; que toutes les clefs des armoires renfermant ces marchandises sont entre les mains d'un garçon de magasin à 40 sols par jour ; qu'il se trouve beaucoup d'habits de perdus dont personne ne peut donner de nouvelles : on en est quitte pour dire qu'ils ont été dénaturés sans pouvoir dire dans quelle circonstance, quoique l'on dût en tenir un registre très-exact, et

---

(1) Delaistre père.

(2) Dechanlais.

qu'enfin il y règne un gaspillage affreux dont toutes les personnes qui sont à la tête du magasin rejettent la faute les unes sur les autres, et le sieur Dauberval, chargé de veiller à cette partie, ne veille sur rien et souffre tous les abus qu'il doit voir encore mieux qu'un autre ; mais, disent certains sujets, tout est le mieux possible et dans la meilleure des administrations possibles.

Je devrois donc me taire si leurs voix ont tant de prépondérance dans la chose ; mais je ne le puis devant vous. Je crois devoir vous rappeler la vérité pour vous prouver l'excès de la calomnie qu'ils osent employer contre moi.

Je ne puis taire encore que dans les orgies qui se tiennent chez le sieur La Salle, il se tient les propos les plus atroces contre tout ce qui contrarie ses vues et celles du comité, c'est-à-dire de la cabale. Il cherche à soulever tous les esprits en disant qu'on veut leur mettre des entraves, qu'il faut absolument secouer le joug et envoyer promener tous ceux qui voudront se mêler des affaires de l'Opéra, afin qu'ils puissent devenir les maîtres de se gérer eux-mêmes et que le ministre ne se mêle de leurs affaires que comme les premiers gentilshommes de la chambre se mêlent des Comédies.

Mais revenons à ma justification. Les acteurs disent qu'ils désiroient que je fusse le maître hors du comité ; quelle contradiction avec leur conduite. La preuve est trop évidente, aux yeux même du public, de la fausseté de ce propos, et je m'étonne qu'ils aient eu l'audace de vous le tenir puisqu'ils doivent bien penser que vous n'êtes pas le seul à ignorer qu'ils faisoient venir au comité les auteurs pour y lire leurs poèmes, les auteurs de musique pour traiter avec eux, et même je fais qu'ils ont répondu à des auteurs qui leur demandoient s'il falloit qu'ils vinssent m'apporter leurs ouvrages, que cela étoit absolument inutile, qu'ils étoient les maîtres et qu'on n'avoit qu'à venir au comité. On y fait venir aussi tous les sujets pour tout ce qu'ils ont à demander et ce qu'on a à leur répondre, et tous ceux qui se présentent pour être reçus, on les fait venir pour les entendre ; enfin, quittances, lettres et baux, tout se fait au comité et à son nom, le plus souvent sans y articuler le mien.

Tout se passe de même aux assemblées générales où, selon les réglemens, on n'auroit dû faire qu'un exposé des états de recettes et de dépenses : chacun y donne son avis et y fait des lois à sa fantaisie, car plusieurs décisions du comité y ont été annulées, vous et moi présent, témoin l'histoire du sieur Devercy (1), qui a coûté beaucoup d'argent, dont on a fait révoquer le congé qui lui avoit été donné par le comité et qu'on n'auroit jamais dû faire venir, si mes avis avoient été écoutés, parce que je voulois prendre des infor-

---

(1) De Vercy étoit chanteur à l'Opéra de Bruxelles. Il débuta à l'Académie royale de musique le 28 novembre 1780, par le rôle de Médor, dans *Roland*, opéra de Quinault, remis en musique par Piccini.

inations sur son talent auparavant de risquer de le faire venir; mais M. Le Gros en a répondu et s'est entêté là-dessus.

Mon zèle pour le bien de la chose m'a toujours porté, quoiqu'ils le nient, à proposer mes avis, mais on n'en a pas fait de cas; ils n'ont point été écoutés. On n'en a fait usage que pour me faire des tracasseries avec les auteurs et les sujets absens; lorsque l'absurdité des questions sur lesquelles je prévoyais n'avoir point d'influence (qu'en vous en avertissant ou le ministre pour qu'on y interposât l'autorité) me mettoit dans le cas de me taire, on interprétoit mon silence, mes gestes, mes mouvemens et on en faisoit le même usage : on a violé, en cela comme en tout, les lois d'un comité qui font d'abord que le plus grand secret doit être observé sur tout ce qui s'y passe; que le chef doit proposer ses avis le premier; au lieu de cela, c'est le sieur La Salle, agent des acteurs, qui lui ont transmis l'autorité qu'ils se font arrogée, qui propose leurs avis bien combinés avant que d'y arriver, ce qu'il est aisé de voir par l'attache qu'ils y mettent, quelque chose que moi et ceux du comité qui ne font pas initiés puissent dire. Après cela, ils disent que je n'ai pas pris toute la part que j'aurois dû prendre à l'administration, ils ajoutent que c'est une preuve que je ne m'y intéresse pas; la fausseté de l'accusation prouve la malignité de la conséquence : je prouverai au contraire que leurs mauvais procédés ne m'ont point détaché du bien de la chose et n'ont pas même ralenti mon zèle pour y coopérer de tout mon pouvoir. Mais comment aurois-je pu y coopérer de concert avec eux, puisque vous savez qu'outre les oppositions que j'ai exposées ci-dessus, toutes les affaires de l'Opéra se traitent dans des comités particuliers chez M<sup>lle</sup> Guimard, selon la volonté de cette demoiselle ou les impulsions que la cabale qui se réunit dans ce centre, lui fait prendre; c'est de ce sanctuaire profane, ignorant en fait d'administration, partial, injuste, où on ne connoît ni lois, ni bien-séances, où rien n'est respecté, que partent les ordres qui dirigent toutes les opérations d'un spectacle qui appartient au Roi, qui intéresse toute la nation et particulièrement tant de gens d'un mérite distingué, des auteurs, des gens à talens, enfin d'où dépend l'existence de 500 personnes, puisqu'on ne fait rien au comité qui n'ait été décidé dans le comité particulier, que tout est soumis à la décision de M<sup>lle</sup> Guimard, que rien ne se fait sans son attache. C'est là, où abusant toujours de la portion d'autorité qu'on a donnée à quelques-uns et la demoiselle Guimard de la condescendance que l'on a pour elle, on dispose du bien de tous sans précaution, sans ménagement et avec profusion lorsqu'il s'agit de choses qui les regardent particulièrement.

C'est ainsi que cela s'est fait pour le ballet de la *Fête de Mirza* (1); c'est

---

(1) Ballet en quatre actes de Maximilien Gardel, représenté en 1781.



chez cette demoiselle qu'on a lu le programme de ce ballet : c'est elle qui a, pour ainsi dire, forcé M. Grétry à compromettre sa réputation en faisant trop promptement l'acte d'opéra qui y a été inféré, chose plus malheureuse pour l'Opéra que pour lui, parce que cela peut influer sur le premier ouvrage qu'il donnera. Si j'avois eu le pouvoir de m'y opposer ou que j'eusse été consulté, cela ne se feroit pas fait parce que je sentoie bien que la position étoit défavantageuse ; mais, dans la position où je suis, je m'en ferois bien gardé parce que M<sup>lle</sup> Guimard y tenoit si fortement qu'elle répondit à une personne qui lui disoit avant la représentation que l'opinion publique n'étoit pas en faveur de ce ballet : « Qu'elle n'écouloit point les propos, qu'elle attendoit les critiques à la cinquantième représentation et lorsqu'il auroit rapporté cent mille francs de bénéfice » ; cela fait l'éloge de ses connoissances et de son goût.

C'est encore chez elle qu'on a fait venir M. Boquet, qu'on a fait le programme des décorations et des habits et que l'on a commandé le tout sans qu'il y eût de devis arrêté au comité, ni même présenté, sans que j'aie eu la moindre connoissance avant la représentation ni du ballet (car toutes les répétitions s'en sont faites clandestinement), ni de l'acte avant les répétitions, ni des dépenses énormes que l'on faisoit pour tout cela. Ainsi, grâce à leur procédé envers moi et à leur conduite illicite, je n'ai eu aucune part à cette belle équipée. C'est ainsi que se traitent toutes les affaires de l'Opéra et ces gens-là ont l'audace de dire que je m'éloigne de l'esprit des réglemens. C'est eux qui s'en éloignent et non pas moi. J'ai trouvé toutes les choses sur le pied où elles sont lorsque je suis rentré à l'Opéra ; j'ai voulu reprendre les fonctions de ma place, du moins pour la partie des talents, suivant l'intention du ministre, mais vainement. Leur audace n'a point connu de bornes.

Il faut, dites-vous, Monsieur, que je prenne les choses au point où elles sont. Il seroit difficile que je pusse me résoudre à souffrir les humiliations et les désagrémens que j'ai soufferts ; et quand même je voudrois faire le sacrifice de mon amour-propre en m'y exposant encore, dans l'état où sont les choses, je ne pourrois répondre du service qui auroit manqué mainte et mainte fois par l'humeur que donnoient les variations dans le répertoire, les hauteurs des camarades chargés de l'administration et de ceux qui veulent s'en mêler et les menées du sieur La Salle qui s'en alloit sans cesse révoquant les ordres que j'avois donnés, annonçant les changemens d'opéras, promettant tel ou tel rôle à tel ou tel sujet sans que je me doutasse de cela ; le service auroit manqué, dis-je, si tous les jeunes sujets que j'ai procurés à l'Opéra et tous les premiers, qui ne sont pas de la cabale, persuadés de mes bonnes intentions, pour eux et pour le bien réel et le soutien de l'Opéra, ne s'étoient prêtés à beaucoup de choses qu'ils appeloient désagréables, à ma sollicitation et à ma

considération. Mais je ne répondrais pas que ce moyen pût toujours me tirer d'embarras. L'insubordination ne peut que devenir funeste au bien et à l'exactitude du service. Un chef sans pouvoir et sans autorité n'en impose à personne et cependant tout cela retomberoit sur moi, puisque, sans avoir la gloire du bien qui s'opère, même ce dont personne ne s'est mêlé que moi, on me charge de toutes les iniquités. D'ailleurs je crois qu'à beaucoup d'égards les choses ne sont pas dans le meilleur état possible pour le bien de ce spectacle. Si le bien de l'administration est bien un, les abus que les acteurs y ont introduits sont pernicieux et entraîneront bientôt l'Opéra vers sa chute.

Vous me faites quelques reproches de n'avoir pas voulu me prêter à aller chez M<sup>lle</sup> Guimard. Si elle eût eu l'honnêteté de m'y engager elle-même, j'y aurois été volontiers; mais, j'avoue que j'aurois regardé comme une bassesse, indigne d'un homme en place et offensante pour les supérieurs de qui il les tient, d'aller mendier son appui, sa protection. D'ailleurs je n'ai pas cru en avoir jamais besoin. Quand on se conduit en galant homme, que l'on remplit ses devoirs avec autant de zèle et d'exactitude que je l'ai fait et qu'on en donne la preuve à ses supérieurs aussi évidente que je l'ai donnée, on doit être sans inquiétude pour des cabales dont ces mêmes supérieurs connoissent les motifs et qu'ils peuvent étouffer en n'y prêtant que l'attention qu'elles méritent. Mais quand j'aurois pu me prêter à m'aller mettre au rang des très-humbles serviteurs de son comité particulier, quel bien en auroit-il résulté pour la chose? C'est donc relativement à moi que vous avez la bonté de me témoigner des regrets sur mon indocilité à me prêter à cette complaisance dans la pensée qu'elle auroit pu me concilier les esprits et que j'aurois pu m'en faire des amis. Mais après avoir réfléchi sur le conseil que vous m'en aviez donné, j'ai vu que je n'y réussirois jamais, qu'il y avoit trop d'oppositions; ne voulant point d'ailleurs me relâcher sur mes principes pour entrer dans les cabales et les complots de ce petit comité et me prêter à tout ce qu'il s'y faisoit contre les autres sujets, je m'y ferois fait mille tracasseries, ou ils en auroient traité particulièrement à mon insu, pour que je ne pusse pas m'y opposer, ni en rendre compte. Cela feroit donc revenu absolument au même; ainsi cette démarche n'auroit servi qu'à m'attirer leur mépris et celui des autres sujets. J'en juge par tous les propos qui se tiennent sur cette société et celui que me tint un jour une des premières actrices : « Si vous aviez la bassesse, me dit-elle, de vous prêter à aller prendre les ordres de la Guimard dans sa loge, vous perdriez l'estime de tout l'Opéra et même du public; car il n'y a personne qui ne trouve indécent et ridicule les tons qu'elle se donne de vouloir gouverner l'Opéra. » Voilà les propos qu'on m'a tenus plus d'une fois et que beaucoup de gens tiennent. Ne pensez donc point que cette demoiselle et sa société, composée de quelques danseurs et du sieur La Salle, aient

tant de prépondérance dans la chose. Elle a perdu celle que lui avoit donnée son zèle apparent pour le bien général, parce qu'ils ont vu qu'elle en abusoit pour leur intérêt particulier en arrangeant toujours l'Opéra relativement à leurs prétentions pour devenir premiers acteurs par leurs ballets d'actions. C'est par cette raison que tous les premiers sujets ont tous refusé de chanter l'acte d'opéra inféré dans le ballet de la *Fête de Mirza*, parce qu'ils ont dit qu'ils ne vouloient pas devenir accessoires de la danse. Quelques propos que s'est permis la demoiselle Guimard, affaiblis d'ordres, ont tellement achevé d'indisposer les esprits que si elle n'étoit soutenue dans ses prétentions que par ses camarades, elle rentreroit bientôt dans la classe où la place son talent, ce qui feroit fort heureux ; alors la paix et la tranquillité pourroient renaître à l'Opéra, car sans avoir peut-être l'intention de faire le mal, elle est cause de tout le désordre, parce qu'elle est le soutien de la cabale. Les acteurs aiment tant cette société que, tout en se plaignant de la dépense qu'a occasionnée le ballet nouveau, qui leur enlève le bénéfice de l'année, et furieux de la manière dont cela s'est fait, ne sont pas fâchés de sa chute et des humiliations qui l'ont suivie qui remettent la dame un peu plus à sa place et ils disent que si ce ballet avoit réussi, avec la prépondérance qu'a déjà la dame, l'Opéra étoit perdu. Le sieur La Salle, pour justifier la demoiselle Guimard, sa société et lui-même, vis-à-vis des sujets, des torts qu'ils ont dans cette affaire, l'a dit à tout le monde et il me l'a dit à moi, que vous étiez présent à la lecture du programme de ce ballet où on avoit fait venir M. Bocquet pour en ordonner les décorations et les habits, que tout s'est arrangé devant vous et que vous avez donné votre consentement à tout : vous voyez de quoi ces gens-là sont capables.

Ils se vantent d'avoir opéré d'heureux changemens dans l'administration par la diminution de dépense : si l'on veut calculer qu'il leur a été fourni 1,500 habits par les Menus, qu'ils ont eu 100,000 livres de moins à payer pour les pensions, que l'augmentation sur les billets de parterre monte environ à 40,000 livres, qu'ils n'ont point eu de bouffons à payer qui coûtoient fort cher, qu'ils ont reçu la moitié moins de feux, on verra, déduction faite de tous ces objets, qu'ils ont plus dépensé que dans les années précédentes. Cela n'est pas étonnant, car la réforme du gaspillage à laquelle ils auroient dû tous contribuer pour le bien général, n'a eu lieu que dans de très-petites parties, et les plus essentielles, tel que le magasin qui a toujours été la plus ruineuse, n'ont éprouvé aucun changement heureux. La danse, qui l'a en sa disposition, en abuse pour se vêtir plus magnifiquement que jamais, tandis que les rôles qui ont toujours été la partie la plus soignée, et qui doit l'être à tous égards, ont supporté seuls quelques économies dont ils se plaignent ainsi que le public, et qui n'ont pu balancer la profusion de la partie de la danse.



Il ne faut pas qu'ils s'attribuent le mérite d'avoir fait fructifier la recette autant qu'ils l'auroient pu : je prouverai que s'ils y ont contribué par leur travail, ils y ont nui par leurs mauvaises combinaisons dans l'arrangement des spectacles, parce que la demoiselle Guimard, qui fait ces arrangemens, ou plutôt tous ces dérangemens, ne veut pas être doublée dans les ballets d'actions, par conséquent lorsqu'elle ne peut pas danser il n'y a point de ballet; de plus, elle a pros crit ceux du sieur Noverre, non-seulement elle ne veut pas les danser, mais elle ne veut pas que d'autres les dansent. Cela est d'autant plus fâcheux qu'il y en a quatre ou cinq qui ont réussi et qui auroient pu être donnés avec très-peu de frais et que cela nous auroit procuré les moyens de varier le spectacle en ce genre et par conséquent de faire fructifier les recettes. Ils y ont nui par le peu de soins qu'ils ont pris pour la mise de tous les opéras et pour les ballets de tous ces opéras; c'est ce qui vient en dernier lieu d'occasionner la chute de *Castor* (1). Le combat, qui étoit autrefois superbe, et qui ne contribuoit pas peu à attirer l'attention d'une portion du public, a été détestable. Le pas des lutteurs dans le second acte, qui faisoit aussi un très-grand effet, ainsi que le ballet de ce même acte ont été tout aussi mauvais et tous les autres ballets de cet opéra ont été négligés de même; tout le public s'en est plaint. C'est ainsi que tous les autres opéras qu'on a donnés cette année ont été traités. *Andromaque* (2), *Alceste* (3), *Persée* (4), *Iphigénie* (5), ont été négligés de même quoiqu'il y ait fort peu de danse. On ne met plus que très-peu de monde dans le corps de ces ballets; presque jamais de danseurs seuls, point de ces pas d'ensemble de plusieurs sujets intéressans qui font tant d'effet. On n'a saisi aucune situation, aucune circonstance de faire dans les opéras des ballets pompeux et même figurés comme cela se faisoit avant la mode des ballets d'actions auxquels on a tout sacrifié, ce qui n'a pas peu nui au succès de ces ouvrages et par conséquent aux recettes. Le public de l'Opéra est accoutumé à cet accessoire qui suspend l'attention que demande un grand ouvrage; lorsqu'il en est privé, son attention se lasse et il finit par s'ennuyer, quelque belle que soit la musique. Si cet accessoire est mauvais, cela le dégoûte et il confond dans son humeur tout l'ouvrage. C'est ce que nous voyons par l'*Iphigénie* de M. Piccini, dans laquelle on auroit bien trouvé les moyens de faire de beaux ballets en y faisant mettre d'autres airs, si l'on n'avoit pas eu d'autres ressources pour mettre son talent en évi-

(1) *Castor et Pollux*, tragédie lyrique de Bernard, musique de Rameau.

(2) *Andromaque*, tragédie lyrique de Pitra, musique de Grétry.

(3) *Alceste*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck.

(4) *Persée*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Philidor.

(5) *Iphigénie en Aulide*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck; *Iphigénie en Tauride* tragédie de Duché et Danchet, musique nouvelle de Berton; *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Guillard, musique de Gluck; *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Dubreuil, musique de Piccini.

dence. Il n'y a que le *Seigneur bienfaisant* (1) qui n'ait pas été en souffrance de ce côté-là, parce qu'ils ne l'ont regardé eux-mêmes que comme un ballet d'action mêlé de chant. Aussi doit-il à ses ballets et à l'action du second acte, parfaitement bien rendue par le sieur Noverre, une grande partie de son succès.

Il est certain que les ballets d'actions peuvent être un surcroît de bien pour l'Opéra dont il peut résulter des avantages pour l'embellissement de ce spectacle et l'augmentation de la recette, lorsqu'ils seront donnés à propos ; mais il ne faut pas qu'un nouveau pompon nous fasse négliger la base de notre parure. Les grands ouvrages qui font celle de l'Opéra doivent nécessairement captiver l'attention de tout administrateur qui envisagera ce spectacle pour en maintenir et perpétuer la magnificence et par conséquent le soutien, sans quoi il se trouveroit dénaturé. Mais comme nous ne saurions avoir trop de secours pour y contribuer, j'ai un projet que j'aurai l'honneur de vous communiquer, qui certainement procurera des ressources heureuses.

Ce que je viens de dire au sujet des opéras et des ballets d'actions est le sentiment de tous les gens qui aiment ce spectacle, qui ont fait les mêmes remarques que moi, ce qui prouve assez que c'est à tort que les danseurs s'attribuent tant de gloire sur leur administration. J'ajouterai encore, pour prouver combien ils ont nui à la recette, que les parties de chasse et de campagne des sieurs Gardel et Dauberval et leur négligence à faire leurs ballets ont retardé les mises de presque tous les ouvrages. Tout le monde fait qu'il est arrivé souvent que les rôles, les chœurs et l'orchestre étant fus et les décorations et les habits prêts, on étoit obligé de suspendre les répétitions pour attendre que les ballets le fussent. Ce tems perdu à chaque mise nous a ôté les moyens de mettre au théâtre un ouvrage et peut-être deux de plus cette année ; c'est donc une perte réelle : et ils disent que je n'ai pas soigné la mise des ouvrages. Il est aisé d'articuler des mots, mais quand on fait des accusations, il faut mettre la preuve à côté ; il faut faire des citations. Quels soins ont manqué, de ma part, aux ouvrages qu'on a donnés ? L'exécution, les rôles, tout n'a-t-il pas été rendu aussi bien qu'il se puisse ? C'est donc de leur part seulement qu'ils n'ont pas été soignés ni pour les décorations, ni pour les costumes, ni pour la danse.

D'ailleurs les auteurs de tous les ouvrages nouveaux ont veillé eux-mêmes à leur exécution aux répétitions et M. le bailli du Roulet (2) a assisté à celles des opéras de M. Gluck. J'y ai donné tous les soins qui ont dépendu de moi ; il

(1) *Le Seigneur bienfaisant*, opéra de Rochon de Chabannes, musique de Floquet.

(2) Ce personnage, qu'on trouve souvent appelé le bailli du Roulet, se nommait François-Louis Gaud Le Blanc du Roulet ; il étoit bailli et grand-croix de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et avait été attaché à l'ambassade de France à Vienne. C'est là qu'il avait connu Gluck.



y en a des preuves évidentes par les altercations que j'ai eues avec le sieur Francœur (1) à ce sujet. Tous les auteurs ont été contents de l'exécution de leurs ouvrages et c'est à eux qu'il faut s'en rapporter et non pas à des gens méchans qui disent des faussetés parce qu'ils n'ont rien de mieux à dire pour me nuire. La seule exécution d'ouvrage nouveau dont je me sois trouvé chargé plus particulièrement, c'est la mise d'*Iphigénie en Aulide* de M. Piccini, parce que l'auteur m'en avoit prié. Jamais opéra n'a été mis en si peu de répétitions et jamais exécution n'a été plus parfaite de l'aveu de tout le monde et de l'auteur qui m'en a fait beaucoup de remerciemens. S'il y avoit eu beaucoup de ballets dans cet opéra, il n'auroit sûrement pas été mis sitôt; mais si j'avois été le maître, tous les ouvrages auroient été mis avec la même célérité. Ainsi vous devez croire que j'ai raison de dire que, si cela avoit été ainsi, nous aurions pu mettre au théâtre un ouvrage ou deux de plus. Si j'avois aussi pu dire mon avis et qu'il eût été de quelque poids, on n'auroit point donné le ballet de la *Fête de Mirza*, ou on l'auroit donné beaucoup plus tôt; alors nous aurions pu réparer la perte qu'il nous a fait faire sur l'année par la mise d'un autre ouvrage ou ballet; je n'ai été le maître de rien : il n'a donc pas tenu à moi que je n'aie contribué beaucoup plus que je ne l'ai fait à la recette. J'en avois la volonté puisque je n'ai en vue que le bien de la chose, mais on m'en a ôté presque tous les moyens. Presque tous les arrangemens que j'ai faits et combinés en conséquence étoient détruits dans l'instant. On va dans la loge de M<sup>lle</sup> Guimard, on y change le répertoire suivant ses volontés et souvent sans que je m'en doute. Vous conviendrez, Monsieur, qu'outre les dangers qui peuvent résulter d'une telle manière de conduire l'Opéra, il est ridicule, en mettant à part la considération due à ma place, qui devoit y entrer pour beaucoup, qu'un homme qui a passé 42 ans à faire des observations sur l'Opéra et sur sa gestion et qui n'a jamais cessé de s'en occuper, quoique éloigné, soit exposé à des contradictions et à des dégoûts pareils. Les acteurs ont cependant dû s'apercevoir, lorsqu'on a suivi mes avis, que je me connoissois mieux qu'eux en arrangement de spectacle et que mon expérience m'a appris à mieux juger. Par exemple, c'est à mes combinaisons pour que l'*Iphigénie* de M. Piccini ne fût pas écrasée et pour que l'on donne le *Seigneur bienfaisant* les jeudis et les dimanches, que nous devons d'avoir fait une si forte recette dans le mois de février. Tous les gens de la chose en conviennent, excepté peut-être la cabale, et cela leur fait regretter que je n'aie pas toujours été le maître de faire les arrangemens du spectacle. Tout le monde fait les thèses que j'ai soutenues pour cela, puisque

(1) Louis-Joseph Francœur, d'abord violon, puis chef de l'orchestre, puis directeur de l'Opéra, étoit le neveu de François Francœur, longtemps directeur de l'Opéra conjointement avec Rebel.



le sieur Dauberval difoit à qui vouloit l'entendre et même aux auteurs, que je voulois qu'on donnât le *Seigneur bienfaifant* les jeudis pour le faire tomber. J'ai fu tous ces propos, mais j'ai perfifté dans mon opinion parce que j'étois sûr de mon fait. Toutes les fois qu'un ouvrage, qui eft à la portée de tout le monde, a du fuccès et attire le public avec cette affluence, il accourt le jeudi comme le vendredi. Il n'en eft pas de même d'un ouvrage qui ne parle qu'au cœur et à l'efprit; il doit être plus ménagé, parce que la portion du public connoiffeur, bien moins nombreufe et moins empreffée par l'habitude du fpectacle, ne dérange point fa marche ordinaire. Si *Iphigénie* avoit été donnée les jeudis, cet ouvrage étoit perdu fans reffources. Je me fais gré d'avoir confervé à notre fpectacle un ouvrage qui n'eft pas fans mérite et qui auroit eu plus de fuccès, comme je l'ai déjà dit, fi les acceffoires n'avoient pas été fi fort négligés. Je ne fuis pas feul de cet avis; le public et les partifans du sieur Piccini s'en plaignent. Je me fais gré auffi d'avoir, en cela, ménagé un auteur eftimable qui mérite des égards, non-feulement à caufe de ce qu'il a fait, mais par ce que nous devons en attendre. Les acteurs qui ne voient que le bénéfice du jour et l'adminiftration de l'Opéra que momentanément, tomberoient dans le défaut qu'on reproche tant aux comédiens d'avoir fi peu d'égards pour les auteurs; ils auroient dégoûté MM. Grétry, Philidor et Piccini en retirant leurs ouvrages fans prétentions et fans ménagemens comme ils avoient mis fans foins, fi je ne m'y fuffe oppofé de toutes les forces que m'avoit données le pouvoir de me fervir du nom du miniftre et du vôtre, la feule autorité que j'aie. Il y auroit beaucoup plus de rifques en maltraitant les auteurs à l'Opéra qu'à la Comédie, parce que nous n'avons qu'un théâtre de comédie françoife et que nous avons deux fpectacles de mufique. Nous avons deux auteurs à l'Opéra actuellement qui retourneroient bien vite au théâtre qu'ils ont abandonné pour nous fi on leur donnoit des dégoûts. J'ai fenti la néceffité de les encourager pour nous procurer des ouvrages nouveaux dont l'Opéra étoit abfolument dénué lorfque j'y fuis rentré et dont on auroit manqué pour l'année prochaine. Pour nous préferver de ce danger qui auroit été funefte à la recette, je me fuis donné des peines et des mouvemens incroyables. J'ai fait des démarches vis-à-vis d'eux; je les ai traités chez moi, careffés, enfin encouragés de toutes façons. J'ai donné des poèmes à plufieurs et je fuis parvenu enfin à les mettre tous entrain de travailler pour l'Opéra.

J'ai trouvé ce fpectacle encore plus dénué de fujets, s'il eft poffible, que d'ouvrages. Depuis longtems j'avois vu le danger de cette difette qui, à tous momens, mettoit dans le cas d'être forcé de fermer la porte. Cette extrémité a coûté beaucoup d'argent à M. de Vifmes, parce que les acteurs en ont profité pour faire la loi et auroient mis l'Opéra à deux doigts de fa chute fans les plus prompts fecours, tous les premiers acteurs étant prefque

sur la fin de leur carrière. J'ai vu qu'il n'y avoit pas de tems à perdre pour nous procurer des remplacements, des doubles et même des triples pour passer aux événemens. En conséquence j'ai pris des informations, j'ai écrit partout pour aller à la découverte. C'est ainsi qu'avec des ordres que j'ai sollicités du ministre, j'ai procuré les sieurs Chéron (1) et Duquesnoi (2), deux sujets extrêmement intéressans pour l'Opéra; car, quoique ce dernier n'ait pas débuté avec avantage, la cabale y a plus contribué que le manque de talent. Plusieurs sujets, qui sont à présent premiers, n'ont pas débuté avec les mêmes avantages que lui assurément, mais ils l'ont apparemment oublié. Il est grand musicien, il a une jolie voix et l'usage du théâtre. Je suis convaincu qu'il fera extrêmement utile et qu'il deviendra agréable au public lorsqu'il se fera corrigé des défauts qu'il a contractés en province et dont je m'étois bien aperçu avant son début. J'en ai senti tous les désavantages pour lui; j'ai voulu qu'il vînt apprendre à chanter son rôle comme on le chante à Paris; mais ses succès en province l'avoient rendu confiant au point que lorsque je le lui ai proposé, il m'a répondu que chacun avoit sa manière de chanter et que je ne fusse point inquiet. Il comptoit bien débiter en homme qui a un talent formé et non pas en écolier. D'ailleurs, pour se corriger de ses défauts, cela demandoit un travail de plusieurs mois et son début étoit pressé et très-pressé. Le ministre le demandoit et on ne pouvoit exiger sans injustice qu'un homme qui avoit quitté un emploi de 6,000 à 7,000 livres fût si longtems dans l'incertitude sur son sort, et en travaillant il pouvoit nous être très-utile. Mais la cabale du sieur Le Gros le persécute et on l'a dégoûté au point (par l'incertitude où on le laisse) qu'il ne fait rien. Cela est d'autant plus fâcheux que l'absence du sieur Le Gros va le rendre encore plus nécessaire dans les opéras bouffons qu'on se propose de donner, où le sieur Le Gros ne pourra jamais être placé et qu'il auroit pu avoir fait beaucoup de progrès de l'époque de son début à celle de cette absence.

J'ai procuré encore trois autres sujets à l'Opéra. Je les ai procurés, car, quoiqu'ils fussent reçus, ils n'étoient point connus : c'est moi qui ai fait débiter le sieur Lays (3), qui a tiré M<sup>me</sup> St-Huberti, puisque, quoiqu'elle fût à l'Opéra depuis du tems, on l'employoit si peu qu'elle avoit demandé son congé; on l'a vue pleurer de désespoir de n'avoir jamais pu parvenir à être employée. Lorsque je fus nommé directeur, elle me fut recommandée; elle n'avoit pas besoin de cela vis-à-vis de moi. L'amour du bien de la chose m'auroit seul engagé à encourager son talent et à le mettre en évidence,

---

(1) Chéron débuta à l'Opéra en 1778, se retira en 1808 et mourut en 1829.

(2) Duquesnoi débuta à l'Opéra le 25 janvier 1781 par le rôle de Colin dans le *Dévin du Village*, de Jean-Jacques Rousseau.

(3) Lays débuta le 31 octobre 1779, quitta l'Opéra en 1822 et mourut en 1831.

comme j'ai fait d'elle et des fleurs Lays, Rousseau (1) et de la demoiselle Girardin l'aînée. Voilà donc six sujets que je puis dire avoir procurés à l'Opéra. Si je n'ai pas fait leur éducation par moi-même pour cent raisons qu'il feroit trop long de déduire et parce qu'il y a un maître qui a infiniment de talent pour cela, les progrès qu'ils ont faits en si peu de tems et qui les ont mis en état, il y a trois mois, de soutenir l'Opéra dans un moment où tous les premiers sujets étoient malades, prouve assez les soins que j'ai pris pour leur avancement et pour qu'ils fissent des progrès rapides. J'y étois aussi intéressé, autant pour le bien de la chose, que pour ne pas me trouver dans l'embarras et j'ai recueilli le fruit de mes soins dans ce moment de disette. Si la cabale ferme les yeux sur les peines que je me suis données pour assurer le spectacle et le rendre plus brillant, j'en suis bien vengé par la justice que me rend le public qui ne ferme pas les yeux sur sa conduite et sur la mienne et celle que me rend le ministre qui connoît mon zèle et les soins que je me suis donnés pour procurer tous ces sujets. Je ne parle pas de beaucoup d'autres qui sont à l'étude et qui seront en état incessamment de remplacer ceux qui seront bientôt forcés de se retirer.

Je ne parle point non plus de ceux que j'ai encore en vue. J'en suis bien corrigé par l'aventure des demoiselles Buret, vis-à-vis desquelles j'ai employé depuis dix mois tous les moyens possibles pour les déterminer à entrer à l'Opéra, ce à quoi elles n'auroient peut-être jamais pensé sans moi et pour lequel parti une de leurs plus grandes répugnances a paru celle d'être subordonnées à quelques camarades. Elles redoutent particulièrement le fleur Le Gros; elles craignent qu'une fois entrées à l'Opéra, il ne leur fasse donner quelques défagrémens. Elles ont beaucoup à s'en plaindre relativement au concert spirituel (2).

Il n'y a que des esprits de travers et méchans comme les acteurs cabalistes qui puissent, non pas penser, parce que cela ne se peut pas, cela feroit trop absurde, mais dire que j'ai éloigné ces demoiselles, comme si ce n'étoit pas moi qui ai eu le premier la pensée de les engager à entrer à l'Opéra, puisque je leur ai écrit même en Angleterre et qui ai suivi cette tentative lorsqu'elles ont été de retour, comme si je n'eusse pas été le maître, en supposant que je ne voulusse pas qu'elles y entraissent, de ne point faire ces tentatives et de ne pas même parler d'elles, ni au ministre, ni à vous, ni aux acteurs. Mon empressement à en parler feroit une preuve plus que suffisante de mes bonnes

(1) Rousseau débuta en 1779, créa en 1787 le rôle de Calpigi dans le *Tarare* de Beaumarchais et mourut en 1800.

(2) Dont il était directeur. Le concert spirituel fut établi, au mois de mars 1725, au château des Tuileries avec privilège du Roi. François Philidor, musicien de la chapelle du Roi, en fut le premier directeur. Le concert spirituel était dans l'origine sous la dépendance de l'Académie royale de musique et lui payait chaque année 6,000 livres de redevance.



intentions si on n'en avoit pas d'autres, et je vous assure et vous répète qu'elles n'auroient point pensé à l'Opéra, leur intention étant d'aller dans les Cours étrangères. C'est dans cette idée qu'elles ont appris à chanter l'italien de tous les grands maîtres qu'elles ont pu avoir. Je puis donc assurer que si elles y rentent, c'est à moi et à ma femme, qui s'est donné des peines infinies pour les y déterminer, qu'on en aura l'obligation. Je pourrai donc, sans ostentation, m'attribuer le mérite d'avoir rendu les plus grands services à l'Opéra, puisque je l'aurai remonté en sujets pour vingt ans. J'en ai plus procuré en dix mois qu'aucun directeur en plusieurs années. C'est un service d'autant plus important qu'on ne doit pas l'attendre des premiers sujets; ils sont trop intéressés à éloigner tous les bons remplacements, tous les sujets qui donnent de grandes espérances, qui leur ôtent les moyens de faire la loi qu'ont faite quelques sujets au moment de la disette et que le sieur Larrivée n'auroit jamais faite s'il avoit eu derrière lui un remplaçant comme le sieur Chéron et qui leur ôte aussi l'avantage d'être désirés et regrettés par le public. Ce sont toutes ces vues d'une ambition assez naturelle qui ont jeté les Comédies dans le délabrement où elles sont et c'est où l'Opéra se feroit bientôt trouvé réduit si les sujets, empressés à en adopter tous les systèmes qui favorisent leur ambition et leur amour-propre, avoient été les maîtres.

C'est aussi un de leurs griefs contre moi; je l'ai bien prévu, mais je m'en suis peu inquiété. Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour rendre service à cette machine et j'ose dire, être utile à l'État, puisqu'en envisageant le spectacle comme le ministre l'a toujours envisagé, son soutien y est intéressant, ou qu'en veillant à tout ce qui peut le perpétuer c'est remettre des colonnes à un édifice dont la chute coûteroit des sommes immenses en considérant tout ce qu'elle entraîneroit et qui, si on la laissoit tomber dans un trop grand dépérissement, faute de sujets, seroit un tems prodigieux à se rétablir non pour la danse, car tous les spectacles fourmillent d'élèves, mais pour le chant, parce que les voix sont fort rares; l'occasion d'en avoir de belles se trouve rarement. Il faut élever vingt sujets avant que d'en avoir un bon: voilà ce qui rendroit une école montée en jeunes enfans très-dispendieuse. J'ai trouvé le meilleur moyen d'avoir des sujets avec beaucoup plus de certitude et beaucoup moins de frais. Si mon zèle peut être encore utile aux vues du ministre, que je puisse mettre les miennes à exécution et que je ne sois pas contrarié, tourmenté, découragé, j'ose me flatter qu'il aura lieu, ainsi que vous et le public, d'être content de mon zèle et de mes soins.

J'ai l'honneur d'être avec un respectueux attachement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

DAUVERGNE.

## II

1781. — 27 juin.

*Lettre d'Antoine Dauvergne à M. de La Ferté, intendant des Menus-Plaisirs, pour le prier de solliciter du ministre de la maison du Roi une augmentation d'appointements.*

Monfieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire concernant une gratification extraordinaire, est bien loin de satisfaire aux espérances dont le ministre et vous m'aviez flatté. J'avois espéré que vous auriez proportionné les récompenses aux dépenses qu'occasionne ma place et aux peines et soins que je me donne et que l'on me feroit mon état d'une manière honorable qui ne me confondit plus avec les doubles de l'Opéra. Au lieu de tout cela, on me donne une gratification de 3,000 livres, tandis qu'il m'en a coûté en dépenses extraordinaires qu'exigent ma place, sans y comprendre mon déménagement, 4,678 livres, calcul fait, dont plus de 1,200 livres en voitures et ports de lettres. Déduisez, je vous prie, cette somme sur ce que je retirerois de l'Opéra avec une gratification si modique qui ne feroit, avec ce que j'ai reçu, qu'un total de 7,336 livres, et vous verrez si ce qui me resteroit vaudroit la peine de consommer mes jours dans des travaux pénibles et sans relâche, d'être le plafron du public, des acteurs et d'être tourmenté sans cesse de la plus vive inquiétude pour que le service soit bien fait et d'éprouver pour cela mille contradictions de la part de cent mauvaises têtes, de voir ses jours menacés et exposés à mille dangers. En vérité, c'est un métier trop dispendieux et trop pénible que celui de directeur de l'Opéra pour n'y pas gagner de quoi se tirer de l'indigence, et je serois le seul qui auroit été dans ce cas ; cela ne feroit pas juste. C'est un acharnement du malheur qui me poursuit, de vouloir qu'après avoir travaillé toute ma vie, après avoir eu la conduite la plus régulière, possédant toutes les places qui ont été jusqu'à ce jour le but des gens de mon état et qui ont toujours procuré une honnête aisance à mes prédécesseurs, je finisse mes jours dans l'indigence et laisse, en mourant, ma famille dans la misère ; car, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, j'ai des dettes et je les ai beaucoup augmentées cette année par la dépense que j'ai été obligé de faire. Est-il possible qu'un surintendant de la musique du Roi de France, à la tête de la musique de Sa Majesté et du plus beau spectacle de l'Europe se trouve dans cette fâcheuse situation, tandis que

tous ses prédécesseurs ont été bien traités ? Les sieurs Rebel et Francœur (1) avoient un état honnête, non-seulement par leurs revenus en appointemens et en pensions, mais encore par les honneurs.

Le sieur Berton avoit, lors de son décès, 10,000 livres de pensions de retraite sur l'Opéra et 4,700 livres de pensions ou gratifications annuelles de la Cour, dont j'ai les notes écrites de sa main ainsi que celles des gratifications extraordinaires qui lui ont été accordées. Vous le savez mieux que personne, car vous avez beaucoup contribué à lui faire obtenir tout cela.

Vous ne contribuâtes pas peu, lorsque Messieurs des Menus prirent l'administration de l'Opéra, à lui faire assurer 8,000 livres de retraite sur ce spectacle, dont 2,000 réversibles sur la tête de sa femme et 1,000 sur la tête de son fils, lesquelles retraites ont été augmentées avant et après sa mort.

Vous savez ce que l'on donnoit au sieur de Vismes, lorsqu'il régissoit pour la Ville.

Moi seul ai été maltraité à la Ville et à la Cour.

Depuis 42 ans que j'ai l'honneur d'appartenir au Roi, dont il y en a 10 que je fais le service de surintendant pour mon titulaire, je n'ai jamais rien pu obtenir, ce qui est contre tout usage puisqu'on a toujours dédommagé les survivanciers, récompensé leurs services par des grâces particulières. On m'a toujours promis ; on ne m'a point tenu parole. J'ai redemandé encore, il y a quatre mois, une pension pour mon service chez le Roi égale à celle dont jouit le sieur de Buri, pension bien méritée par mes longs services et dont je devrois jouir depuis longtems, si l'on m'avoit rendu justice : je n'ai encore reçu aucune réponse à ma demande ; cela est bien fait pour me désespérer.

Vous savez aussi comment je fus traité lorsqu'on m'éconduisit de ma place de directeur de l'Opéra en 1776, place que j'avois occupée pendant six ans. Le sieur Joliveau (2) se retira alors avec 6,000 livres de pension dont 1,500 réversibles sur la tête de sa femme, et moi avec 3,000 livres, y compris ma pension d'auteur dont je jouissois depuis 1767, et l'on n'accorda que 500 livres de pension à ma femme qui lui avoient été accordées lorsque M. Rebel prit l'administration de l'Opéra en 1772 ; chose inouïe et sans exemple, on me

(1) François Rebel, chevalier de Saint-Michel, surintendant de la musique du Roi, administrateur général de l'Académie royale de musique et pendant longues années directeur de ce théâtre conjointement avec Francœur, mourut à Paris le 7 novembre 1775, à l'âge de 74 ans. Il était le fils de Ferri Rebel, l'un des vingt-quatre violons de la chambre de Louis XIV. François Rebel fut attaché pendant 60 ans à l'Opéra, où il a fait représenter en collaboration avec Francœur un certain nombre de pièces dont la plupart obtinrent un grand succès.

François Francœur, musicien et directeur de l'Opéra conjointement avec Rebel, né à Paris le 25 septembre 1698, mort dans la même ville le 5 août 1787. Il avait épousé Élisabeth-Adrienne Le Roy, née à Paris le 3 septembre 1710, fille naturelle de la célèbre tragédienne Adrienne Le Couvreur et d'un certain Philippe Le Roy qui s'intitulait officier du duc de Lorraine.

(2) Joliveau fut directeur de l'Opéra conjointement avec Dauvergne, de 1769 à 1776. On lui doit les poèmes de plusieurs opéras.



donna pour tout dédommagement de ma place, que je devois avoir encore pendant six ans, et de la détresse dans laquelle on me jetoit moi et ma famille, un brevet de 3,000 livres d'appointemens que l'on auroit pu motiver sur mes services passés et sur la pension qui m'étoit bien due et que l'on m'avoit refusée sous prétexte que je n'avois fait que 14 ans et demi de service, au bout duquel temps je fus forcé de me retirer ayant acquis une charge de chez le Roi qui ne me permettoit plus de continuer ce service. On auroit pu, dis-je, motiver mon brevet non-seulement sur cela, mais encore sur le travail que j'avois fait dans tous les opéras qu'on avoit remis au théâtre pendant les six années que j'avois été directeur, travail pour lequel je n'ai jamais retiré aucun émolument. Au lieu de cela, on fit le brevet conditionnel, c'est-à-dire pour raccommo-der les ouvrages que l'on remettroit au théâtre ; vain prétexte dont mes amis ne sentirent que trop la futilité. On ne me chargea d'aucun ouvrage et quoique je travaillasse encore pour l'Opéra, ouvrages que les circonstances m'ont mis dans le cas de garder dans mon portefeuille, la malignité de mes ennemis surprit la religion du ministre et mon brevet fut supprimé l'année d'après. Nouveau malheur auquel j'aurois succombé si le sort de ma famille ne m'eût attendri. J'envisageai ce qu'elle deviendrait après moi si elle étoit traitée comme de mon vivant et comme je l'étois moi-même. La raison vint à mon secours pour m'aider à supporter la détresse dans laquelle on me jetoit à l'Opéra et dans celle où on me laissoit languir chez le Roi, malgré toutes mes représentations et contre toute justice. Enfin vous me fîtes obtenir une gratification annuelle de 1,200 livres, avec la restriction qu'elle ne me seroit payée qu'à l'époque où je jouirois de ma charge de surintendant, condition qu'on n'a jamais stipulée que pour moi, pour m'indemniser des frais que m'occasionne mon service de surintendant ; foible secours qui suffisoit à peine à sa destination. Sans l'économie de ma femme, je serois tombé dans la misère. Enfin, vous avez désiré que je rentrasse dans la direction de l'Opéra ; je l'ai fait, quoique je prévissse bien à quoi j'allois m'exposer. Je l'acceptai dans l'espérance de voir changer la fortune qui m'avoit toujours été si contraire, bien persuadé que le traitement de mes prédécesseurs feroit de règle pour le mien et je m'en suis rapporté sur cela, avec la plus grande confiance, à la justice du ministre et à la vôtre que je réclame aujourd'hui. J'ai reçu de l'Opéra pour l'année dernière 2,500 livres d'appointemens, n'ayant été que dix mois, 1,836 livres de partage aux bénéfices et 3,000 livres de gratification extraordinaire que vous me proposez, ce qui feroit au total 7,336 livres. Sur quoi j'en ai dépensé pour le service de la chose 4,678, reste donc pour moi 2,658 livres. Je vous laisse à juger si cela peut m'engager à sacrifier le reste de mes jours à suivre une aussi pénible carrière. Ayez la bonté de comparer ce traitement avec celui des acteurs (le

fieur Lainez a reçu en appointemens, feux et gratifications 9,278 livres 12 sols) qui n'ont aucune dépense à faire et vous verrez si cela peut me faire un état convenable.

Si le ministre et vous, Monsieur, ne jugez pas que mon zèle, mes soins et mes services soient de nature à mériter les mêmes grâces pour ma famille et un traitement convenable et honorable conforme à celui de mes prédécesseurs, je le supplerois ainsi que vous de trouver bon que je me retirasse, en vous observant toutefois qu'il m'en a coûté beaucoup pour m'établir à l'Académie, qu'il m'en coûteroit encore pour me transporter ailleurs et que vous et M. le ministre êtes trop justes pour vouloir que tous ces déplacements occasionnent ma ruine. J'ose donc espérer que, dans ce cas, le ministre voudra bien avoir la bonté de m'indemniser de tous ces frais et m'accorder une retraite convenable et réversible sur ma famille. Si, au contraire, mon zèle et mes services peuvent encore être utiles à l'Opéra, je vous prie de vouloir bien me rendre le courage que vous m'avez ôté en engageant le ministre à me faire un état plus convenable, plus honorable et plus certain relativement à ma place de directeur, d'avoir la bonté de le faire souvenir de ma pension chez le Roi que je redemande avec instance, comme une grâce que je crois avoir bien méritée.

C'est en vous que j'espère pour engager le ministre à réparer mes malheurs ; je vous prie d'être persuadé que, quelque décision que le ministre prononce sur ma demande, je n'en ferai pas moins avec un respectueux attachement, etc.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 640.)

### III

1788. — 1<sup>er</sup> octobre.

*Brevet d'une pension de 2,800 livres accordée à Antoine Dauvergne.*

Brevet d'une pension de 2,800 livres produisant net 2,605 livres, en faveur du fieur Antoine Dauvergne, né et baptisé le 3 octobre 1713, paroisse St-Pierre-d'Iseure de la ville de Moulins en Bourbonnois, surintendant de la musique du Roi. Cette pension composée des objets ci-après, savoir : une gratification de 1,200 livres réduite par la retenue d'un dixième et demi et de trois deniers pour livre à 1,005 livres qui lui a été accordée sur le trésor royal en considération de ses services en qualité de maître de musique de

Mesdames de France ; appointemens de 1,600 livres sans retenue qui lui ont été conservés le 1<sup>er</sup> janvier 1769 sur le fonds ordinaire des Menus-Plaisirs, à titre de retraite, tant en qualité de vétéran qu'en celle de compositeur de la chambre de Sa Majesté.

PIÈCES JOINTES AU BREVET.

1. — *Acte de baptême d'Antoine Dauvergne.*

Extrait des registres baptistaires de la paroisse d'Izeure : Ce jourd'hui troisiéme octobre mil sept cent treize a été baptisé Antoine Dauvergne, né du même jour et an que dessus, fils légitime de Jacques Dauvergne, joueur d'instrumens et Louise Croizat, ses père et mère. Son parrain a été Antoine d'Écosse, maître cloutier, et Marie-Jeanne Lejeune, femme d'Antoine Adam, sa marraine.

2. — *Déclaration autographe d'Antoine Dauvergne, relative à sa pension.*

Le fleur Antoine Dauvergne, né le 3 octobre 1713 à Moulins en Bourbonnois, élection et généralité de ladite ville, baptisé le même jour dans la paroisse d'Izeure, à présent surintendant de la musique du Roi en survivance du fleur Francoeur depuis le 25 décembre 1764, demeurant actuellement à Paris, rue Chaussée-d'Antin, paroisse St-Eustache, déclare avoir obtenu du Roi le 3 octobre 1769 une gratification annuelle de 1,200 livres sur le trésor royal pour récompense d'avoir enseigné la composition à Mesdames, dont il lui reste dû une année révolue le 1<sup>er</sup> octobre 1778 et l'année courante jusqu'à ce jour.

Certifié véritable, à Paris ce 20 juillet 1779.

Signé : ANTOINE DAUVERGNE.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 673.)

---

**D**AVID (CLAUDE), chanteur. Il a paru à l'Académie royale de musique dans : le *Carnaval*, mascarade-ballet, musique



de Lulli, repris en 1700 (rôle du Bourgeois); les *Saisons*, ballet de Pic, musique de Collasse, repris en 1700 (rôle d'un Espagnol chantant); *Hésione*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1700; *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1705; *Sémélé*, tragédie de La Motte, musique de Marais, reprise en 1709.

(Dictionnaire des Théâtres.)

# I

1710. — 15 février.

*Claude David porte plainte contre Guyenet, directeur de l'Opéra, qui, non content de ne pas lui payer l'argent qu'il lui devait, l'avait injurié et menacé d'un soufflet.*

Du samedi 15<sup>e</sup> jour de février 1710, sur les deux heures après midi, en notre hôtel par-devant nous Jean-François Le Trouyt des Landes, etc., est comparu Claude David, acteur de l'Opéra de Paris, demeurant rue de Cléry, paroisse St-Eustache, qui nous a dit que mardi dernier, avant que l'opéra fût commencé, il trouva le sieur Guyenet (1) sur le théâtre de l'Opéra et lui dit qu'il étoit allé plusieurs fois chez lui pour avoir l'honneur de le voir et le prier de lui donner de l'argent qu'il lui doit depuis longtems et que ne l'ayant point trouvé chez lui, il le prioit de lui en donner après l'opéra ou le lendemain, qui étoit mercredi dernier; ledit sieur Guyenet, au lieu de lui donner une réponse favorable et de lui promettre de lui en donner, lui dit plusieurs injures, le traita d'insolent, de maraut et de fat et qu'il alloit faire monter la garde pour le mettre dehors de l'Opéra et même leva la main sur le comparant qui, se voyant traité de la sorte, dit au sieur Guyenet qu'il n'y pensoit pas et qu'il oubloit le respect qui étoit dû à la maison royale où ils se trouvoient: et dit au comparant publiquement qu'il ne lui devoit rien, quoiqu'il lui doive treize mille livres de billets qu'il lui a faits payables au porteur et pour raison desquels il a obtenu sentence contradictoire aux Consuls de Paris le 15

(1) Guyenet avait succédé, comme directeur de l'Opéra, à Francine et à Dumont, associés. Sa gestion ne fut pas heureuse: il y engloutit toute sa fortune et dut se retirer après avoir fait faillite.

juillet dernier, par laquelle il est condamné de payer ce qu'il doit d'échu au comparant et ce qui échoira à l'avenir. Et nous a encore dit le comparant que le sieur Guyenet lui a aussi refusé ses appointemens de l'Opéra qui lui font dus depuis le commencement d'octobre dernier, et non content d'avoir ainsi maltraité de paroles et d'avoir levé la main sur le comparant, ledit sieur Guyenet a fait monter la garde de l'Opéra et auroit fait, de force et avec grand scandale, arrêter le comparant s'il n'étoit sorti volontairement, comme il fit, pour éviter le bruit et les insultes que ledit sieur Guyenet cherchoit à lui faire. Et après que ledit comparant fut descendu du théâtre dans le cul-de-fac, il demanda au sergent de garde qui venoit de le faire descendre s'il ne pouvoit entrer et rester dans la salle, ledit sergent lui dit qu'il le pouvoit et qu'il n'y avoit que le théâtre qui lui fût défendu ; et ledit sieur Guyenet, ayant su que le comparant étoit dans la salle, il envoya ordre audit sergent par le nommé Dupleffis de faire sortir ledit comparant de la salle et lui fit faire défense de sa part de jamais entrer dans le Palais-Royal comme s'il en étoit le maître. Dont et de ce que dessus il vient nous rendre la présente plainte.

Signé : LE TROUYT-DESLANDES ; DAVID.

(Archives nationales, Y, 10,966.)

## II

1710. — 31 mars.

*Claude David accuse Guyenet, directeur de l'Opéra, d'avoir monté une cabale contre lui.*

Du lundi 31 et dernier mars 1710, sur les cinq heures du soir ; en notre hôtel, par-devant nous Jean-François Le Trouyt-Deslandes, etc., est comparu Claude David, acteur de l'Opéra, qui, nous a dit avoir obtenu sentence au Châtelet le 24 mars préfens mois et an qui porte plusieurs condamnations contre le sieur Guyenet ayant le privilège de l'Opéra : laquelle sentence le comparant a fait signifier audit sieur Guyenet et en conséquence a fait saisir et arrêter entre les mains des nommées Berthelin, Sylvestre et Gourdon, toutes trois danseuses de l'Opéra, les sommes de deniers qu'elles avoient entre les mains appartenantes audit sieur Guyenet avec défenses de vider leurs mains en d'autres qu'en celles du comparant jusqu'à concurrence des condamnations portées par ladite sentence contre ledit sieur Guyenet. Et cejourd'hui le com-

parant a fait faire commandement à ladite Berthelin comme principale receveuse de l'Opéra de lui payer 573 livres 6 sols 8 deniers suivant ladite sentence pour ses appointemens échus au dernier janvier dernier et deux mois échus depuis ; et au lieu par ladite Berthelin de payer à l'huissier porteur des pièces ladite somme, pour raison et faute de payement desquelles il lui a fait ledit commandement ou d'offrir de les payer audit comparant, ladite Berthelin a fait refus de payer et a fait réponse qu'elle avoit vuïdé ses mains de la recette jusqu'à ce jour en celles dudit sieur Guyenet. Et de plus a dit que le sieur Guyenet lui avoit dit qu'il étoit prêt d'exécuter de sa part la sentence que le comparant avoit obtenue contre lui et qu'il lui avoit fait signifier et qu'il étoit prêt de faire chanter le comparant, mais disant qu'il n'y pensoit pas, et que sitôt qu'il paroîtroit sur le théâtre de l'Opéra, il seroit hué de la plupart des personnes qui s'y trouveroient. Et a dit encore le sieur Guyenet à ladite Berthelin qu'il feroit tant qu'il feroit voir que le comparant déplaît au public. Lesquelles menaces dudit sieur Guyenet font présumer au comparant que ledit sieur Guyenet cherche tous les moyens de nuire au comparant et de l'empêcher de réussir à l'Opéra, où il a plu à tout le monde dans les rôles qu'il a faits dans les opéras de *Roland* (1), *Sémélé* (2) et *Hésione* (3), ce qui fait croire que si le comparant chante de nouveau sur le théâtre et qu'il arrive qu'il soit interrompu et hué, ce ne pourra être que par des gens apostés et suscités par ledit sieur Guyenet et lui ôter la voix publique, et de cette manière l'éloigner du théâtre et lui faire perdre son dû qui est très-considérable et lui faire perdre encore son tems, ayant eu le secret de le dépouiller d'une charge qu'il avoit chez M. le duc d'Orléans et de tous les effets qu'il possédoit.

Signé : LE TROUYT-DESLANDES.

(Archives nationales, Y, 10,966.)

DEFRESNE (MARIE-FRANÇOISE DESFRESNES, dite), danseuse, née à Paris, vers 1720. M<sup>lle</sup> Defresne a laissé plus de traces dans les annales de la galanterie que dans l'histoire du théâtre. Elle fut, durant quelques années, entretenue par Bonnier de La Mosson, trésorier général des États du Languedoc,

(1) Paroles de Quinault, musique de Lulli, représenté en 1685.

(2) Paroles de La Motte, musique de Marais, représenté en 1709.

(3) Paroles de Danchet, musique de Campra, représenté en 1700.



qui la logea dans un hôtel superbe, rue Saint-Dominique, lui donna une vaisselle ciselée par Germain, des bijoux et diamants fournis par Lemaignan et Lempereur et encombra son appartement de mille colifichets fabriqués par Hébert. Elle recevait deux fois par semaine à sa toilette, le mercredi et le samedi. La mort de Bonnier mit fin à toutes ces splendeurs, mais M<sup>lle</sup> Defresne, riche de ses économies, conçut l'idée de se marier avec un homme titré et, ayant appris qu'il y avait, à Paris, un ancien mousquetaire ruiné nommé M. de Fleury, qui en était arrivé à un tel degré d'abaissement qu'il recevait l'aumône du premier venu, elle lui proposa de l'épouser. Cet homme accepta, et le mariage fut célébré en l'église Saint-Roch, le mardi 28 septembre 1751.

Cette union avait été précédée d'un contrat par-devant notaire, dont on trouvera plus loin un extrait. Il a été imprimé, dans un pamphlet de l'époque, un compromis passé entre les deux futurs époux, six jours avant la cérémonie. Cette pièce est d'un tel cynisme qu'il est difficile de croire qu'elle ait réellement existé, et il faut très-probablement la prendre pour une plaisanterie ; elle est conçue en ces termes :

CONDITIONS AUXQUELLES JE VEUX BIEN ME MARIER AVEC M. LE MARQUIS  
DE FLEURY (1).

Article I<sup>er</sup>. — M. le marquis de Fleury m'époufera, mardi 28 de ce mois, à l'église St-Roch, ma paroisse, et comme je n'ai pas le temps de songer aux dépenses et aux publications de bans, M. de Fleury se chargera de ce soin, moyennant 50 écus que je lui ferai remettre après la signature de ces conditions.

Réponse : *Accepté pour le mardi 28 ; si les 50 écus suffisent, je me mêlerai de*

---

(1) M. de Fleury n'était pas marquis, mais simplement chevalier.

*tout, mais je prie M<sup>lle</sup> Defresne de faire attention que je ne puis sortir faute d'habit et de perruque.*

Article II. — M. le marquis se trouvera mardi 28, à quatre heures du matin dans l'église de St-Roch, à l'entrée de la chapelle de la Vierge, avec un de ses amis connus et aussitôt qu'il me verra avec un des miens, il me donnera la main jusqu'à l'autel où on nous mariera.

Réponse: *Accepté pour l'heure et le rendez-vous, quoiqu'il soit humiliant pour moi de ne pas vous prendre dans votre maison, mais refusé pour l'ami; ma triste situation ne m'ayant conservé que mon cordonnier que j'amènerai à tout événement.*

Article III. — Immédiatement après la signature de l'acte de célébration de mariage, je remettrai 300 livres à M. le marquis pour le premier quartier de la pension viagère de 1,200 livres que je m'engage à lui faire (1) jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de l'ôter de ce monde, hypothéquant pour sûreté de cette pension un contrat que j'ai du marquis de Fimarcon, de la somme de 24,000 livres. M. le marquis aura soin d'avoir en poche sa quittance de 300 livres toute signée.

Réponse: *Bon pour les 300 livres dont j'ai grand besoin, mais refusé le contrat à moins qu'il ne soit garanti par une personne solvable ou que M<sup>lle</sup> Defresne ne me donne en place des actions sur la Compagnie des Indes ou un contrat sur la ville, car enfin il n'est pas juste que je donne mon nom pour rien.*

Article IV. — M. le marquis s'engagera le plus solennellement qu'il sera possible de reconnoître ma fille et mes trois garçons, de s'en avouer le père et de leur permettre de prendre ainsi que moi les titres, le nom, les armes et la livrée de la maison de Fleury.

Réponse: *Accordé puisqu'il le faut, mais c'est se faire le père de quatre enfans pour un morceau de pain.*

Article V. — M. le marquis me quittera au sortir de l'église, prendra un fiacre pour se retirer où bon lui semblera avec son ami et s'engagera ici par

---

(1) Dans le contrat de mariage publié plus bas, la pension que M<sup>lle</sup> Defresne s'engage à faire à M. de Fleury n'est que de 1,000 livres.

écrit de ne jamais mettre le pied chez moi, ni dans tous les endroits où je pourrois me trouver.

Réponse : *Accordé de grand cœur ; aussi bien vous serois-je inutile.*

Article VI. — M. le marquis enverra tous les trois mois chez le fleur Le Noir, notaire, au coin de la rue de l'Échelle, qui lui remettra 300 livres sur sa quittance en bonne forme (1).

Réponse : *Je n'aurai garde d'y manquer.*

Article VII et dernier. — Et comme il convient que je fasse respecter le nom que je vais porter, je m'engage de passer six mois, à commencer de demain, dans une maison religieuse, où je prendrai un air de décence convenable à mon nouvel état.

Réponse : *Soit ; mais cette retraite momentanée me paroît bien inutile ; au reste, un mari de 1,200 livres n'a pas trop la voie de représentation. Aussi, tout comme il vous plaira.*

Fait à Paris, le 22 septembre 1751 (2).

Huit mois après cet étrange mariage, M. de Fleury mourut et sa veuve continua sa vie d'aventures, de galanteries et de dépenses.

En 1763, le prince de Rohan, qui subvenait à son luxe, acquitta toutes ses dettes, mais elle en contracta d'autres et, peu à peu, avec les années, elle se vit abandonnée de tous et elle mourut, en 1771, dans un dénûment absolu.

(Chevrier : *Le Colporteur. — Mémoires secrets*, VI, 81. — *Journal des Inspecteurs de M. de Sartine*, p. 267.)

(1) Dans le contrat de mariage il est dit que la pension sera payable de six mois en six mois.

(2) Ce compromis porte à tort, dans l'ouvrage où il est imprimé, la date du 22 octobre 1755.



1751. — 27 septembre.

*Extrait du contrat de mariage de Marcellin de Fleury et de Marie-Françoise Desfresnes, dite Defresne.*

Du contrat de mariage passé par-devant Caron, notaire à Paris, le 27 septembre 1751, entre messire Marcellin de Fleury, chevalier, ancien mousquetaire de la garde ordinaire du Roi, demeurant rue St-Étienne-du-Mont, pour lui et en son nom, d'une part; et demoiselle Marie-Françoise Desfresnes, majeure, demeurant rue Traversière, paroisse de St-Roch, fille de défunt sieur Charles-Louis Desfresnes, bourgeois de Paris, et demoiselle Marguerite Allan, sa femme, à présent sa veuve, ses père et mère, de laquelle elle a le consentement, ladite demoiselle Desfresnes pour elle et en son nom, d'autre part, a été extrait ce qui suit :

Lesdits sieur et demoiselle futurs époux contribueront chacun à la dépense de la maison, nourriture, entretien et éducation des enfans, gages et entretien des domestiques, se soumettant seulement ladite demoiselle future épouse de remettre par chacun an, sur son revenu, audit sieur futur époux la somme de mille livres pour sa dépense particulière, payable de six mois en six mois et par avance, laquelle somme elle entend être continuée audit sieur futur époux sa vie durant dans le cas où il viendrait à la survivre, dont elle lui fait toute donation entre vifs.

(Archives nationales, Y, 377.)

---

**D**ELAHAYE (MARIE-SOPHIE TOUSSAINT, dite), danseuse.

1788. — 4 août.

*Plainte de M<sup>lle</sup> Marie-Sophie Toussaint, dite Delahaye, contre un individu qui lui avait souscrit un billet à ordre, s'en était emparé par surprise et l'avait déchiré en mille morceaux.*

L'an 1788, le lundi 4 août, onze heures et demie du matin, en l'hôtel et par-devant Thomas Defresne, etc., est comparue Marie-Sophie Toussaint-De-

lahaye, fille mineure, furnuméraire à l'Opéra, demeurante à Paris rue Chantier, paroisse St-Eustache : Laquelle nous a rendu plainte contre le comte des Grioux, demeurant Chaussée-d'Antin et nous a dit qu'il avoit souscrit à son profit un billet au porteur de deux mille livres, valeur reçue comptant, payable au 10 novembre prochain ; que, devant de l'argent au sieur Lebel, marchand tapissier, rue de la Verrerie, elle lui offrit ce billet en paiement ; qu'il le refusa préférant, disoit-il, une lettre de change. Hier, entre quatre et cinq heures de l'après-midi, le sieur des Grioux étant venu la voir, elle lui fit part de ce que lui avoit dit le tapissier, ajoutant que s'il répugnoit à faire une lettre de change, elle garderoit le billet et attendroit l'échéance : qu'il s'y refusa et lui promit d'acquitter ledit billet exactement. La plaignante, qui tenoit ledit billet, le ferra dans son portefeuille qu'elle laissa sur une commode. Un instant après, ledit sieur des Grioux prit, en badinant, ce portefeuille, en tira quelques papiers qui y étoient renfermés et, s'étant emparé dudit billet, il le déchira avec vivacité disant : « Où on trouve son bien, on le prend. » Que cela fut fait si promptement que la déposante et sa femme de chambre ne purent s'y opposer ; qu'elle n'a pu qu'en ramasser les morceaux qui sont si petits qu'il ne s'y trouve pas un seul mot entier et lesquels cependant elle a gardés et déclare avoir en sa possession. Et comme, par cette voie de fait impardonnable, elle se trouve privée de son titre, qu'elle entend se pourvoir pour faire contraindre ledit sieur des Grioux à lui en fournir un autre semblable et condamner à tels dommages et intérêts que de droit, elle est venue nous rendre la présente plainte.

Signé : TOUSSAINT-DELAHAYE ; DEFRESNE.

(Archives nationales, Y, 12,082.)

**D**ELASALLE (JEAN-FRANÇOIS), musicien.

1733. — 18 avril.

*Plainte portée par Jean-François Delasalle contre un nommé Flamant, qui lui avait donné un coup d'épée.*

L'an 1733, le samedi 18<sup>e</sup> jour d'avril, sur les huit heures du matin, nous Louis Poget, etc., ayant été requis, sommes transporté rue St-Éloi, paroisse St-Pierre-des-Arcis, en une maison dont la boutique est occupée par le sieur

Barrachon, maître menuisier, où étant monté en une chambre au quatrième étage ayant vue sur ladite rue, y avons trouvé le sieur Jean-François Delafalle, musicien à l'Opéra, gisant au lit : Lequel nous a fait plainte et dit qu'hier sur les sept heures et demie du soir sortant de l'Opéra, avec un de ses amis qui est pareillement musicien à l'Opéra (1) et passant par la rue St-Honoré proche la barrière des fergens, ils auroient rencontré le sieur Flamant, qui est aussi musicien, accompagné du sieur Plet (2), aussi musicien à l'Opéra, lequel sieur Flamant auroit invité ledit sieur plaignant et sa compagnie de venir boire une bouteille de vin dans un endroit où l'on donnoit à bon marché et excellent ; que ledit sieur plaignant ayant été persécuté pour y aller de la part dudit sieur Flamant, il n'auroit pu s'en défendre et auroient été tous les quatre en un cabaret rue des Petits-Champs, où ils auroient bu ensemble deux bouteilles de vin, après quoi ledit sieur plaignant ayant dit qu'il falloit s'en aller environ une demi heure après qu'ils seroient entrés et ayant fait venir le garçon pour savoir ce qu'il y avoit de dépense ; lequel étant survenu, il lui auroit présenté de l'argent pour payer sa part dans l'écot, son ami et le sieur Plet auroient fait la même chose, mais ledit Flamant auroit dit qu'il ne payoit rien et que lui plaignant payeroit le tout. Et lui ayant dit qu'il ne le devoit pas et que cela ne seroit pas, il lui avoit dit plusieurs injures, et étant sorti dudit cabaret ledit Flamant l'auroit suivi et sans qu'il s'en soit aperçu, lui auroit porté un coup d'épée dans le corps au-dessous de la mamelle droite, duquel coup il auroit été dangereusement blessé. Et son ami et le sieur Plet s'étant jeté sur ledit Flamant qui vouloit lui en porter un second coup d'épée en criant : Au guet, ledit Flamant se seroit enfui et le plaignant auroit été conduit chez un chirurgien pour se faire panser. Et comme c'est un assassinat prémédité de la part dudit Flamant et que sa blessure est très-dangereuse et qu'il court risque de perdre la vie, il a été conseillé de nous rendre plainte.

Signé : DELASALLE.

(Archives nationales, Y, 13,499.)

**D**ELISLE (M<sup>lle</sup>), danseuse.

(1) Il se nommait Claude-Marie-François, était âgé de 32 ans et demeurait rue de Charenton.

(2) Antoine Pelet, âgé de 40 ans, demeurait rue Saint-Jean-de-Beauvais.



## I

1784. — 23 juin.

*M<sup>lle</sup> Delisle est accusée de vol par un logeur en chambres garnies.*

L'an 1784, le mercredi 23 juin, sept heures de relevée, en notre hôtel et par-devant nous Benjamin Bourderelle, etc., est comparu Médéric Bertrand, marchand mercier à Paris, y demeurant rue du Faubourg-St-Martin, paroisse St-Laurent : Lequel nous a dit que la demoiselle Delisle, danseuse à l'Opéra, et Marie-Anne Leroux, sa domestique, logeoient chez lui comparant en chambres garnies depuis environ quatre mois et que, pendant tout ce tems, elles n'ont pas manqué de se retirer tous les soirs dans leurs chambres, mais qu'il s'est aperçu que ladite demoiselle Delisle n'étoit pas rentrée coucher la nuit du lundi dernier au mardi suivant et celle dudit jour mardi ; qu'il ne l'a pas revue depuis ce tems-là, et que ladite fille Leroux n'est point non plus venue coucher la nuit dudit jour mardi. Qui lui comparant a attendu jusqu'au moment actuel dans l'espérance qu'elles reviendroient, mais ne les voyant pas du tout revenir et craignant qu'outre la somme de 36 livres qu'elles lui emportent et dont elles lui font tort pour deux mois de loyer de ladite chambre qui échoiroit au mois de juillet prochain, elles ne l'eussent volé, il seroit entré dans ladite chambre dont il auroit ouvert la porte avec la clef qu'il garde par devers lui et qu'il s'est aperçu qu'on lui avoit volé une couverture de laine neuve, une serviette et cinq torchons marqués des lettres M. B. ; qu'elles ont aussi emporté la clef d'une commode étant dans la chambre qu'elles occupoient, la clef de la porte de ladite chambre et le passe-partout de l'allée ; qu'il ne peut soupçonner dudit vol que ladite demoiselle Delisle et la fille Leroux : Laquelle déclaration il nous a faite pour servir et valoir ce que de raison.

Signé : BERTRAND ; BOURDERELLE.

*(Archives nationales, Y, 11,801.)*

## II

1787. — 15 novembre.

*Plainte d'un marchand vinaigrier contre le domestique de M<sup>lle</sup> Delisle qui l'avait  
roué de coups.*

L'an 1787, le jeudi 15 novembre, dix heures du matin, en notre hôtel et par-devant nous Achille Charles Danzel, etc., est comparu sieur Étienne Delaunay, marchand vinaigrier, rue du Faubourg-St-Martin : Lequel nous a dit qu'il y a environ une demi-heure étant à déjeuner dans sa boutique, la demoiselle Delisle, danseuse à l'Opéra, sa locataire, y est descendue pour le prier de monter chez elle sans lui dire pourquoi ; que lorsqu'il fut entré dans sa chambre, il y trouva le domestique de ladite demoiselle Delisle qui lui demanda s'il vouloit acheter la cloison qui séparoit la chambre d'avec le corridor ; que sur la réponse que lui fit le comparant qu'il n'en vouloit pas, ledit domestique le traita de coquin et lui donna un coup de poing à l'œil dont il lui est resté une contusion assez considérable, ainsi qu'il nous l'a fait remarquer et qu'il nous est apparu, le prit ensuite à la gorge et le terrassa en lui donnant des coups de poing et, sans une dame qui étoit accourue au bruit et s'est mise au-devant dudit domestique, ce dernier se feroit encore porté à d'autres extrémités ; que comme le comparant a tout lieu de craindre les suites funestes qui pourroient résulter des coups qu'il a reçus et l'effet des nouvelles menaces que lui a faites ce domestique, il a cru devoir se transporter en notre hôtel pour nous rendre la présente plainte tant contre ledit domestique que contre la demoiselle Delisle comme civilement responsable de ce dernier.

Signé : DANZEL.

(Archives nationales, Y, 11,804.)

**D**ELOGE (ÉLISABETH GUILLOT, dite), chanteuse, née vers 1714. Elle entra à l'Opéra en 1730 et prit sa retraite, avec une pension de 400 livres, en 1747.

Elle a joué, entre autres rôles : l'Amour, dans *Achille et Déi-*

*damie*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1735 ; une Suivante, Vénus dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1737.

M<sup>lle</sup> Deloge est morte en 1776.

(Dictionnaire des Théâtres. — Les Spectacles de Paris.)

## I

1731. — 28 juillet.

M<sup>lle</sup> Rénée-Élisabeth Guillot, dite Deloge, femme de Jacques-Pierre Derivet, se plaint des persécutions, des menaces et des insultes que lui fait subir un officier retraité nommé Deshayes.

L'an 1731, le 28 juillet, dix heures du matin, par-devant nous, Louis-Jérôme Daminois, etc., est comparue demoiselle Élisabeth Guillot de Loge, de l'Académie royale de musique, femme du sieur Pierre Derivet, bourgeois de Paris, demeurante rue St-Honoré, paroisse St-Eustache, maison du sieur Thureau, M<sup>e</sup> apothicaire : Laquelle nous a fait plainte contre le sieur Deshayes, officier réformé, âgé de 78 ans, logé en chambre garnie rue de Grenelle, susdite paroisse, chez Levasseur, aubergiste, et dit que depuis neuf mois qu'elle est entrée dans ladite Académie, l'accusé a mis tout en œuvre pour la séduire et l'engager de répondre à ses sollicitations ; qu'au désespoir de n'avoir pu y réussir il n'est fort de insultes et de menaces qu'il ne lui ait faites, entre autres de lui jeter au visage de l'eau forte pour la marquer ; que l'accusé, qui a affecté contre la vérité de la traiter de fillette, s'est donné la liberté de venir mardi dernier dans la loge des demoiselles de l'Opéra, avant qu'il commençât, dans le moment que le tailleur l'aidoit à l'habiller ainsi que deux de ses compagnes qui, ainsi qu'elle plaignante, lui ayant représenté que les messieurs ne devoient pas entrer dans leur loge suivant les ordres du Roi, ledit accusé, traitant la plaignante de fillette, auroit voulu frapper le nommé Boulot, tailleur, qui les habilloit en lui disant que c'étoit un drôle qui se feroit battre et, qu'à son égard, il avoit ses entrées partout. Et comme la plaignante a passé sans lui rien répondre de ladite loge au théâtre, il a eu l'impudence de dire tout haut, en présence de plusieurs acteurs et actrices, qu'elle étoit « fa g..... » et qu'elle lui avoit donné du mal : après quoi il s'est retiré précipitamment ; que l'opéra fini, la déposante, rentrant dans l'allée de la mai-



son dudit sieur Thureau, accompagnée de la demoiselle Sabatier, sa compagne, elle a été surprise d'y trouver ledit accusé qui a voulu les arrêter pour les empêcher de monter chez la plaignante ; qu'il a même poussé rudement d'un coup de poing ladite demoiselle Sabatier, qui s'est arrêtée pour laisser à la plaignante la liberté de monter et s'est en allé en les menaçant qu'elles verroient beau jeu ; qu'elle plaignante est allée le lendemain, dans l'après-midi, se plaindre au sieur Gruer (1), chez lui, de ce que l'accusé étoit la veille entré dans ladite loge, des insultes qu'elle avoit effuyées de sa part et des tentatives continuelles qu'il faisoit auprès d'elle pour la séduire ; que ledit sieur Gruer ayant mandé ledit accusé l'auroit prié très-instamment de laisser en repos la plaignante et de cesser ses poursuites ; que l'accusé lui a répondu qu'il la laisseroit volontiers en repos à condition qu'il iroit la voir et qu'elle viendrait le voir, sinon qu'il la désoleroit, ajoutant que la foudre tomberoit sur elle sur ce qu'elle a refusé de sortir avec lui comme il le vouloit ; que le lendemain jeudi la plaignante, sur les 5 heures après midi, prenant l'air à la fenêtre, l'accusé lui a, de la rue vis-à-vis, fait plusieurs gestes et signes de sa canne pour l'engager de descendre en la menaçant, ce qui l'a obligée de s'en retirer aussitôt, et a été remarqué par plusieurs passans qui ont été témoins des menaces que l'accusé lui a faites de sadite canne ; qu'hier la plaignante, sortant de l'Opéra, pour éviter la rencontre de l'accusé, a été passer une heure chez sa lingère près les Quinze-Vingts et n'en est sortie qu'à neuf heures du soir ; qu'elle a été surprise, près de la boutique dudit sieur Thureau, de trouver l'accusé qui, l'abordant, lui a proposé d'entrer dans le cloître de St-Honoré pour y parler ensemble, ce qu'elle a refusé et l'a quitté et est entrée tout effrayée dans la boutique du sieur Thureau, pour éviter les mauvais traitemens et menaces de l'accusé et est montée chez elle par la cave dudit sieur Thureau, accompagnée de ses deux garçons : où ladite demoiselle Sabatier étant venue retrouver la plaignante, elle lui a dit de prendre garde à elle et que l'accusé lui avoit dit que la journée d'aujourd'hui ne se passeroit pas sans qu'il lui cassât bras et jambes. Et comme l'accusé, non content des menaces et insultes ci-dessus, pour d'autant plus vexer la plaignante a été trouver, ainsi qu'elle l'a appris de bonne part, le sieur de Jouy, parent du mari de la plaignante ; qu'il a eu la témérité de lui dire, contre vérité, qu'il avoit mangé mille écus avec elle et qu'elle lui avoit donné du mal, et qu'en suite il avoit été dire au mari d'elle plaignante qu'elle lui avoit fait confidence qu'elle devoit le faire assassiner ; qu'elle couroit tous les mauvais lieux ; que même il auroit offert de l'argent au mari de la plaignante pour la faire sortir

---

(1) Gruer, nommé directeur de l'Opéra, en remplacement de Destouches, en 1730 et révoqué en 1731 par arrêté du Conseil d'État.

de l'Opéra et la faire enfermer à l'hôpital ; qu'il lui avoit porté un plan tout dressé pour y réussir et qu'ensuite il avoit attiré chez ledit sieur Levasseur, son hôte, le mari d'elle plaignante et ledit sieur de Jouy, auxquels il a donné à dîner pour les engager à signer ledit plan et que la plaignante, après tant d'outrages et de menaces de la part dudit accusé, a intérêt pour s'en mettre à couvert de se pourvoir contre lui, elle est venue nous rendre la présente plainte.

Signé : E. GUILLOT DE LOGE ; DAMINOIS.

(Archives nationales, Y, 11,661.)

## II

1735. — 21 novembre.

*Plainte de M<sup>lle</sup> Renée-Élisabeth Guillot, dite Deloge, contre Jacques-Pierre Derivet, son mari, qui lui rendait la vie impossible par ses menaces et sa mauvaise conduite.*

L'an 1735, le lundi 21 novembre, dix heures du matin, par-devant nous, Louis-Jérôme Daminois, etc., en notre hôtel est comparue demoiselle Renée-Élisabeth Guillot, dite Deloge, de l'Académie royale de musique, demeurante rue St-Honoré, paroisse St-Eustache, femme de Jacques-Pierre Derivet, sans état ni profession : Laquelle nous a contre lui fait plainte et dit que le sieur son père, chirurgien à Versailles, et la dame sa mère ont jugé à propos de la marier avec lui âgé de 31 ans, sur la fin du mois de juin 1727, n'ayant lors elle plaignante que treize ans ; qu'ils lui ont constitué en dot par le contrat de leur mariage, passé devant Chartrain, notaire à la suite de la Cour, présence de témoins, le 27 juin de ladite année 1727, quinze cens livres de rente ; qu'ils n'ont vécu que huit jours en union à Versailles, après lesquels les père et belle-mère de l'accusé les ont menés avec eux à Chartres pour y tenir l'hôtellerie du *Sauvage* qui lui appartient du chef de sa défunte mère ; que la mauvaise conduite de son mari, sujet à se prendre de vin tous les jours, l'a empêché de donner aucune attention à son commerce et a été cause que sondit père a fait toute la dépense et recette de ladite hôtellerie, qu'un mois après être arrivés audit Chartres, la plaignante qui n'avoit effuyé que des outrages et mauvais traitemens de son mari, dont tous leurs voisins ont été témoins, lesquels ont eu par leurs domestiques qu'ils avoient trouvé sous le

chevet de leur lit un couteau pointu assez long que l'accusé y avoit caché pour en maltraiter la plaignante, ainsi qu'il l'en menaçoit, en auroient donné avis aux père et mère d'elle plaignante ; que la dame sa mère, touchée de ses tristes nouvelles, s'est déterminée à venir la trouver pour la soigner et est restée trois ans auprès d'elle, après quoi elle a été obligée de la ramener avec elle à Versailles ne pouvant vivre ni subsister à Chartres ; que peu après y être arrivé le père dudit accusé est décédé du chagrin que l'accusé lui a causé par la poursuite rigoureuse qu'il lui a faite pour raison de la succession de sa dite mère ; qu'il est venu un an après la trouver à Versailles pour l'emmenner à Chartres, à quoi les père et mère d'elle n'ont voulu consentir à cause de la continuation de sa mauvaise conduite ; qu'il a été obligé de louer ladite maison du *Sauvage*, ne pouvant plus la tenir, moyennant 450 livres de loyer par an ; qu'il jouit encore d'une rente de 160 livres sur la ville ; que les père et mère d'elle plaignante l'ont emmenée à Paris, l'ont mise pendant huit mois chez la demoiselle Duval, ouvrière en linge ; qu'ensuite par le conseil de ses amis, qui lui ont trouvé de la voix, elle a appris la musique et est entrée à l'Opéra, où elle s'est toujours comportée depuis quatre ans et quelques mois de manière à s'y faire considérer du public et des sieurs directeurs d'icelui sans que l'accusé, qui est venu demeurer à Paris avec sa belle-mère, rue Philipeaux et ensuite au Temple chez Potel, tailleur, dont la femme est revendeuse à la toilette, où sa dite belle-mère est morte, lui ait donné aucune marque d'attention pour elle ni secours ; que depuis deux ans neuf mois qu'elle plaignante est demeurante chez le sieur Thureau, apothicaire, l'accusé s'est donné la liberté de venir plusieurs fois chez elle la menacer, si elle ne lui donnoit de l'argent, d'y casser et jeter tout par les fenêtres et même de l'y venir maltraiter ; que pour le calmer elle a été obligée de lui donner de tems à autre quelque argent, autant que ses petits moyens lui ont pu permettre ; que chagrin de ce qu'elle ne lui en donnoit pas autant qu'il en vouloit, lui qui jouit de 610 livres de rentes, il l'a menacée de la faire enfermer par lettre de cachet et s'est même vanté d'avoir assez de crédit pour l'obtenir à la dame Muzot, qui en a averti la plaignante. Et comme elle a grand intérêt de prévenir les mauvais desseins de l'accusé sur elle, elle est venue nous rendre contre lui la présente plainte.

Signé : ÉLISABETH GUILLOT ; DAMINOIS.

(Archives nationales, Y, 11,665.)



**D**ELOR (MARIE DORNOT, dite), chanteuse. Elle fut attachée à l'Opéra de 1759 à 1776, époque où elle prit sa retraite avec 200 livres de pension.

(*Les Spectacles de Paris.*)

1770. — 1<sup>er</sup> août.

*Plainte de M<sup>lle</sup> Marie Dornot, dite Delor, contre un commissionnaire voleur.*

L'an 1770, le mercredi premier août, deux heures de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparue Marie Dornot, dite Delor, chanteuse de l'Académie royale de musique, fille majeure, demeurante rue St-Honoré entre les rues Froidmanteau et Jean-St-Denis, maison du sieur Barfon, fourreur : Laquelle nous a dit que le matin sur les sept heures elle a confié à un commissionnaire douze coupons du bureau des voitures de la Cour et lui a dit de les porter au sieur Morel, fils du directeur dudit bureau, qui lui remettroit 36 livres pour lesdits coupons. Il les lui a effectivement portés et il a reçu les 36 livres, mais il ne les a pas apportées à la comparante et n'en a pas eu de nouvelles. Elle a su que ce commissionnaire se nommoit Charles Bosfet, dit Blondin, qui a travaillé pour le sieur Loret, exempt de robe courte, qu'il devoit partir pour Soissons son pays et qu'il est fils d'un vitrier. De laquelle déclaration nous lui avons donné acte.

Signé : DORNOT ; CHÉNON.

(*Archives nationales, Y, 11,380.*)

**D**ÉMAR (BARBE), danseuse, débuta en 1771.

1776. — 1<sup>er</sup> octobre.

*M<sup>lle</sup> Barbe Démar se plaint des insultes et des mauvais procédés de son propriétaire.*

L'an 1776, le lundi 1<sup>er</sup> octobre, onze heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Jean-François Hugues, etc., est comparue demoiselle Barbe Dé-

mar, fille danseuse à l'Opéra, demeurante rue et à l'entrée du faubourg Montmartre, paroisse St-Eustache : Laquelle nous a rendu plainte contre le sieur Baudin, propriétaire de la maison où elle demeure, et nous a dit que depuis dimanche dernier elle est journellement insultée et injuriée par ledit sieur Baudin qui la traite par B. et par F. et lui dit les sottises les plus grossières et telles que la décence ne lui permet pas de les répéter ; qu'il a même été jusqu'à menacer la plaignante et sa domestique de les faire mettre à l'hôpital et est monté chez la plaignante pour maltraiter sa domestique, ce qu'il auroit fait s'il n'en avoit été empêché par sa femme. Et comme la plaignante entend se pourvoir à raison de tout ce que dessus, elle est venue nous rendre la présente plainte.

Signé : DÉMAR ; HUGUES.

(Archives nationales, Y, 11,017.)

**D**ERVIEUX (ANNE-VICTOIRE), danseuse et chanteuse, née à Paris, le 15 août 1752. Elle parut pour la première fois, en 1765, à l'âge de 13 ans, dans les ballets de l'Opéra. Deux années plus tard, en 1767, elle chanta le rôle de Colette dans le *Devin du Village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, avec un grand succès, constaté par ce passage des *Mémoires secrets* :

L'on ne fauroit assez s'étonner du succès de M<sup>lle</sup> Dervieux qui joue le rôle de Colette dans le *Devin du Village*. Cette jeune personne, qui n'a pas quatorze ans (elle en avait quinze passés) et très-distinguée dans le genre de la danse, mais qui n'avoit encore paru comme chanteuse qu'à Chantilly chez le prince de Condé, attire les amateurs en foule. Elle n'a qu'un filet de voix ; mais elle le ménage avec tout le goût et l'art possibles ; elle est d'ailleurs actrice, et quoiqu'elle paroisse avoir beaucoup emprunté du jeu de M<sup>lle</sup> Durancy, elle se l'est approprié au point de le rendre naturel.

Les applaudissements prodigués à M<sup>lle</sup> Dervieux décidèrent Jean-Jacques Rousseau à venir, contre ses habitudes, à l'Opéra pour entendre la nouvelle Colette. Il la trouva à la hauteur de sa réputation et sortit enthousiasmé de son jeu.

Dès lors, M<sup>lle</sup> Dervieux fut à la mode.

M. Dorat, écrivait Grimm en 1770, qui est en possession d'adresser ses hommages à toutes les beautés célèbres, vient de chanter les charmes d'une nouvelle Hébé. Cette Hébé-Dervieux est une petite danseuse de l'Opéra, affligée de quinze ou seize ans (elle en avait 18 passés) ; c'est un de ces enfans qui dansoient à l'âge de neuf ou dix ans dans les Champs-Élysées de l'Opéra de *Castor* et qui sont devenus la plupart de très-jolis sujets pour la danse. M. Dorat est en possession d'adresser son hommage à toutes les beautés célèbres sans les connoître. Si je ne craignois de me brouiller avec lui, je dirois que je trouve à Hébé-Dervieux l'air un peu commun avec l'éclat et la fraîcheur de la belle jeunesse, ce qui ne l'a pas empêchée de gagner déjà des diamans (1). Elle vient d'acheter une maison rue Ste-Anne qu'elle a payée 60,000 livres ; elle en dépensera autant en embellissemens et j'aurai l'avantage inestimable d'être son voisin quand elle donnera à souper à M. Dorat. Elle joua et chanta, il y a quelques années, le rôle de Colette dans le *Devin du Village* avec beaucoup de gentillesse et personne ne dansa mieux à sa noce qu'elle-même ; c'est l'époque de sa célébrité.

En 1771, M<sup>lle</sup> Dervieux joua d'une façon non moins brillante le rôle si difficile de la statue animée dans *Pygmalion*, entrée du ballet du *Triomphe des Arts*, de La Motte et La Barre, retouchée par Balot de Sovot et Rameau.

Le rôle de la statue, lit-on dans les *Mémoires secrets*, extrêmement difficile à rendre par le double talent qu'il exige pour le jeu et la danse, a été bien joué par M<sup>lle</sup> Dervieux. Elle a conduit avec goût, intelligence et sensibilité son filet de voix et s'est surpassée dans l'autre genre où elle déploie depuis plusieurs années une exécution non moins savante qu'agréable.

Au commencement de l'année 1775, M<sup>lle</sup> Dervieux quitta définitivement l'Académie royale de musique.

L'année suivante, une aventure à laquelle elle prit part occupa un instant les désœuvrés de Paris. Quelques jeunes gens de la

---

(1) On devine de quelle façon. Voyez, sur M<sup>lle</sup> Dervieux et sur le banquier israélite Peixotto, l'*Espion anglais*, tome IX, p. 213.



Cour, parmi lesquels se trouvaient le comte d'Artois et le duc de Chartres, imaginèrent de donner, par souscription, une fête composée d'un dîner et d'une représentation théâtrale suivie d'un bal où devaient être invitées les plus fameuses courtisanes de Paris. M<sup>lle</sup> Dervieux était chargée d'organiser le festin chez un traiteur en vogue et c'était chez M<sup>lle</sup> Guimarç que devait avoir lieu la représentation théâtrale, composée de la *Colonie*, comédie de Framery, musique de Sacchini, et des *Sabots*, comédie de Sedaine, musique de Duni. M<sup>lle</sup> Dutthé avait promis de chanter dans les deux pièces. Au jour fixé, un ordre du Roi, sollicité par l'archevêque de Paris, vint interdire la fête et des exempts de police gardèrent les portes du traiteur. M<sup>lle</sup> Dervieux, en cette circonstance, montra autant d'esprit que de bon goût ; elle fit porter le repas tout entier chez le curé de Saint-Roch, en le priant d'en disposer en faveur des pauvres et des malades de sa paroisse. On donna, à ce dîner manqué, le nom de « dîner des chevaliers de Saint-Louis », à cause du prix de la souscription, qui était de cinq louis.

En 1780, M<sup>lle</sup> Dervieux obtint du Roi une pension de 800 livres en qualité de danseuse des ballets de la Cour. Cette artiste a joué à l'Opéra dans les pièces dont les noms suivent : *Hypernestre*, tragédie de Lafont, musique de Gervais, reprise en 1765 (rôle d'une Matelotte) ; *Silvie*, ballet de Laujon, musique de Berton et Trial, en 1766 (rôle d'une Grâce) ; le *Devin du Village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, repris en 1767 (rôle de Colette) ; *Apollon et Coronis*, acte des *Amours des dieux*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret, repris en 1767 (rôle d'une Bergère) ; le *Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, repris en 1767 (rôle d'une Grâce) ; la *Vénitienne*, comédie de La Motte, musique de Dauvergne, reprise en 1768 ; *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, reprise

en 1769; *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1769 et en 1770; les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1770; les *Indes galantes*, ballet de Fuzèlier, musique de Rameau, repris en 1770; la *Cinquantaine*, ballet de Desfontaines, musique de La Borde, en 1771, repris en 1772 (rôle de Colette); *Pygmalion*, entrée du ballet du *Triomphe des Arts* de La Motte et La Barre, retouchée par Ballot de Sovot et Rameau, reprise en 1771 et en 1772; *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1771; *Adèle de Ponthieu*, tragédie de Saint-Marc, musique de Berton, en 1772; *Aline, reine de Golconde*, ballet de Sedaine, musique de Monsigny, repris en 1772; *Églé*, ballet de Laujon, musique de La Garde, repris en 1772 et en 1773.

M<sup>lle</sup> Dervieux, qui avait épousé l'architecte Bellanger, est morte durant les dernières années du règne de Charles X.

(*Mercur de France*. — *Mémoires secrets*, III, 332; VIII, 104; IX, 58, 60; XVIII, 344; XXIV, 130.  
— Grimm : *Correspondance littéraire*, VII, 67.)

1780. — 1<sup>er</sup> avril.

*Brevet d'une pension de 800 livres, accordée à M<sup>lle</sup> Anne-Victoire Dervieux.*

Brevet d'une pension de 800 livres en faveur de la demoiselle Anne-Victoire Dervieux, née à Paris le 15 août 1752 et baptisée le même jour dans la paroisse St-Eustache de ladite ville, pour lui tenir lieu de la gratification annuelle de pareille somme qui lui a été accordée sur les fonds ordinaires des Menus-Plaisirs, sans retenue, en qualité de danseuse des ballets du Roi.

#### PIÈCES JOINTES AU BREVET.

##### 1. — *Acte de baptême de M<sup>lle</sup> Anne-Victoire Dervieux.*

Extrait du registre des baptêmes faits en l'église paroissiale de St-Eustache à Paris : L'an mil sept cent cinquante-deux, le mardi quinze août fut bapti-

fée Anne-Victoire, née d'aujourd'hui, fille de Jean Dervieux et de Anne Chevalier, sa femme. Le parrain : Louis-François Habit, vitrier ; la marraine : Marie-Victoire Ladan, fille de François Ladan, M<sup>e</sup> tailleur pour femmes.

2. — *Déclaration de M<sup>lle</sup> Anne-Victoire Dervieux relative à sa pension.*

Demoiselle Anne-Victoire Dervieux, pensionnaire du Roi, née le 15 août 1752, baptisée le même jour dans l'église paroissiale de St-Eustache à Paris, demeurant actuellement rue Chantereine, à Paris, déclare avoir obtenu du Roi une gratification annuelle de 800 livres sur les fonds extraordinaires des Menus, ainsi qu'il est porté par l'ordonnance de monseigneur le duc de Fleury, en date du 16 mars 1770, qui lui étoit payée sans retenue et dont il lui reste de trois quartiers et le courant.

Paris, ce 25 octobre 1779.

Signé : ANNE-VICTOIRE DERVIEUX (1).

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 673.)

DÉSAIGLES (JEANNE LEFÉBURE, dite), chanteuse. M<sup>lle</sup> Désaigles, qui appartenait déjà à l'Opéra en 1735, fut aimée du comte de Saxe, depuis maréchal de France. En 1750, lors de la mort du vainqueur de Fontenoy, elle porta son deuil durant vingt-six jours en commémoration singulière de certains détails de son intimité avec ce glorieux soldat.

(Chevrier : *Le Colporteur*. — Nérée Désarbres : *Deux Siècles à l'Opéra*.)

1735. — 21 avril.

*M<sup>lle</sup> Jeanne Lefébure, dite Désaigles, se plaint d'un colporteur qui lui a volé une tabatière d'or valant 600 livres.*

L'an 1735, le 21 avril, du matin, par-devant nous, Louis-Jérôme Daminois, est comparue demoiselle Jeanne Lefébure, de l'Académie royale de musique,

(1) La signature seule est autographe.



femme délaissée de Jean-Claude Défaigles, demeurant rue Traversière, paroisse St-Roch : Laquelle nous a fait plainte contre le nommé Dominique, âgé d'environ 26 ans, ayant des sourcils épais et cheveux courts, colporteur, dit vulgairement Autabac, et dit que depuis plusieurs années elle a acheté plusieurs choses de lui, même lui a confié pour vendre un nœud de diamans fins de 4,500 livres pour lui en procurer la vente à raison dudit prix : lequel il lui a rapporté cinq ou six jours après n'ayant pu, à ce qu'il lui a dit, trouver que 4,000 livres ; que le 15 du présent mois elle a eu la facilité de lui confier une tabatière d'or ovale, à charnières, sur le couvercle de laquelle est une coquille en relief valant six cens livres, sur ce que l'accusé lui est venu dire qu'il y a une dame, rue de Richelieu, qui lui en demandait une du même prix ; que pour prouver à la plaignante sa bonne foi il lui a laissé sa malle, l'assurant qu'il alloit venir lui faire réponse ; que deux jours de suite l'accusé lui a envoyé deux personnes différentes lui dire qu'elle ne fût pas en peine de sa tabatière et qu'il la lui rapporterait le lendemain, ce qu'il n'a point fait et n'a pu avoir depuis de ses nouvelles ; qu'elle plaignante s'est donnée la peine d'aller à la demeure de l'accusé, rue Aumaire, vis-à-vis la porte de l'église St-Nicolas-des-Champs, dont la boutique est occupée par une lingère et a été fort surprise d'apprendre d'elle qu'elle n'avait pas vu l'accusé non plus que l'oncle et le frère dudit accusé, de même profession, depuis deux mois, et qu'elle leur a loué la chambre au-dessus de ladite boutique il y a .....(sic). Et comme l'évasion dudit accusé donne lieu à la plaignante de penser qu'il a emporté avec lui ladite tabatière d'or, qui est un vol manifeste. Pourquoi elle est venue nous rendre la présente plainte.

Signé : JEANNE LEFÉBURE ; DAMINOIS.

(Archives nationales, Y, 11,665.)

**D**ESCHAMPS (MARIE-ANNE PAGÈS, dite), danseuse, née vers 1730. Mariée, en 1747, à Jean-Baptiste Bursé, dit Deschamps, acteur de l'Opéra-Comique, avec qui elle fit mauvais ménage, elle entra à l'Académie royale de musique en 1749 et devint bientôt l'une des femmes galantes les plus à la mode de Paris.

Ses aventures sont demeurées célèbres. Un avocat général au

Parlement de Paris l'avait installée au second étage d'une maison occupée par un procureur au Châtelet, qui ne tarda pas à se plaindre du vacarme qu'elle faisait et de l'incommodité de son voisinage. En réponse à ces justes plaintes, M<sup>lle</sup> Deschamps fit jeter, un soir, dans l'antichambre du procureur, un paquet d'ordures. La procureuse, indignée, sortit sur le palier et se répandit en récriminations. L'avocat général était alors chez M<sup>lle</sup> Deschamps, il descendit, souffleta la pauvre femme et tomba à coups de poing sur le mari qui accourait pour la défendre. On cria au guet, mais le guet refusa d'arrêter un personnage de cette importance, et le procureur eut beau faire, ni les commissaires au Châtelet, ni le lieutenant civil ne voulurent entendre ses plaintes. Il dut s'adresser au premier président du Parlement, qui lui répondit qu'un fait de cette nature était invraisemblable et probablement inventé par lui. Bref, la procureuse garda ses soufflets, le procureur ses coups de poing et le magistrat, protégé par sa situation, demeura impuni.

On a raconté aussi qu'un jeune financier, assistant un matin au petit lever de M<sup>lle</sup> Deschamps, fut tellement impressionné par le désordre voluptueux de son lit qu'il lui proposa de le lui acheter tel qu'il était, avec promesse d'y coucher le soir, dans les mêmes draps. Elle accepta, et le lit, vendu 5,000 livres, lui fut payé une heure après.

Un soir, un avocat célèbre de l'époque, nommé du Vaudier, vint en visite chez elle. Après une conversation assez longue, elle se leva, s'excusant, vu l'heure indue, de ne pouvoir le garder plus longtemps : « Oh ! qu'à cela ne tienne, Mademoiselle, répondit l'avocat, j'ai apporté mon bonnet de nuit ! »

En 1760, M<sup>lle</sup> Deschamps, harcelée par ses créanciers, se vit dans l'obligation de faire une vente de son mobilier et de ses effets précieux. Ce fut un événement dans Paris, comme

on pourra le voir par les lignes suivantes, empruntées à Barbier :

Avril 1760.

M<sup>lle</sup> Deschamps, fille de l'Opéra et danseuse dans les chœurs, âgée à présent de trente ans au moins, mariée, qui même a eu l'impudence d'intenter un procès en séparation de corps contre son mari, est depuis plusieurs années une des plus belles et des plus fameuses courtisanes de Paris. Cette fille a été maîtresse de M. le duc d'Orléans (1), depuis de plusieurs autres et entre autres de M. Briffart, fermier général, qui a, dit-on, mangé avec elle plus de 500,000 livres. Elle a tiré des sommes considérables et des présens de tous ceux avec qui elle a été en intrigues. Elle ne paroissoit aussi que dans un carrosse superbe, deux laquais avec des plumets ; c'est ainsi qu'elle arrivoit à l'Opéra et elle dançoit la tête et les oreilles chargées de diamans, jusque-là que l'on claquoit des mains dans le parterre quand elle passoit en revue sur le théâtre dans les ballets. Elle étoit logée très-chèrement ; tout étoit sur le ton de la dernière magnificence, jusqu'à l'éducation d'une fille qu'elle a.

---

(1) Dans une ode, qui date de 1757 et qui est imprimée dans le tome V de *l'Espion anglais*, il est fait allusion à la liaison du duc d'Orléans avec M<sup>lle</sup> Deschamps.

Dieux ! que vois-je ? de pierreries  
Ta gorge étale un triple rang.  
Ta tête brille des folies  
Du premier des princes du sang.  
De Défaigle écolière habile,  
La Ville, en dupes si fertile,  
Ne peut suffire à tes exploits,  
Et le flambeau des Euménides  
Conduit tes faveurs homicides  
Jusqu'au pied du trône des Rois.

Mais ta grandeur, foible phosphore  
Ne nous éblouit qu'un instant  
Bientôt le retour de l'aurore  
Te replonge dans le néant.  
Défaigle, soutiens ton élève,  
Sans toi sa carrière s'achève  
Chez la Piron ou la Mauté,  
Par toi de ses charmes funestes,  
Elle pourra vendre les restes  
A la milice du clergé.

M<sup>lle</sup> Desaignes dont il est question dans ces vers étoit une chanteuse de l'Opéra qui fut aimée du maréchal de Saxe. Quant à la Piron et à la Mauté, c'étoient deux entremetteuses de Paris.



Apparemment que par la misère de ces derniers temps dont tout le monde s'est reffenti et par le défaut d'étrangers à Paris, à cause de la guerre, ses charmes n'ont pas produit les ressources ordinaires ; que continuant le même train et la même dépense, M<sup>lle</sup> Deschamps a contracté des dettes et qu'elle s'est vue un peu embarrassée de ses créanciers. Quoi qu'il en soit, M<sup>lle</sup> Deschamps, pour éviter les poursuites et les procédures qui se font à grands frais, a pris le parti de faire vendre elle-même ses meubles et ses effets précieux. Elle avoit ci-devant envoyé à la monnoie, comme bonne citoyenne, sa vaisselle d'argent ou partie et elle a sans doute disposé de ses diamans.

Cette vente de meubles a commencé le 11 de ce mois et il n'a été question d'abord que de la batterie de cuisine, des lits de domestiques, de linge et de meubles de peu de conséquence ; et l'on a annoncé la vente des porcelaines de Saxe et de la manufacture de Sèvres qui est celle ci-devant de Vincennes, dont il y a des morceaux admirables et très-chers.

Dans l'intervalle du 11 au 15, il y a eu un concours considérable de gens de considération en femmes et hommes, par curiosité, pour voir d'avance l'appartement, les meubles et les raretés en porcelaine ; et en effet, c'est un appartement de dix pièces de plain-pied qui est distribué en salle à manger, antichambre, pièces de compagnie, et de l'autre, en appartement à coucher avec les garde-robes. Entre autres, le salon de compagnie à trois croisées est de toute beauté et étonne en y entrant par sa magnificence. Il n'y en a point de pareil à Paris. C'est un damas fond cramoisi à trois couleurs et tout le meuble en canapés et fauteuils de même ; des baguettes dorées d'un grand goût. Il y a sept glaces ou trumeaux de très-grande hauteur dont les bordures sont égales sculptées en palmes. Les bras et le feu de la cheminée sont de la dernière magnificence. Il n'y en a pas de plus beaux ni d'un plus grand volume chez les princes. Les tables de marbre étoient garnies des plus beaux vases de porcelaine qu'on avoit rassemblés dans une seconde pièce de compagnie sur de grandes tables et en très-grand nombre pour les exposer à la vue des curieux ; et cette pièce moins grande, pour l'hiver, est tendue d'un péquin d'un grand goût avec tout le meuble pareil, ce qui est suivi d'un petit cabinet de bibliothèque et, de l'autre, d'un petit cabinet particulier. La chambre à coucher est garnie d'un lit de damas cramoisi à la polonoise et le meuble pareil, à côté de laquelle sont deux cabinets, l'un de toilette, l'autre de lieux à l'angloise et le tout orné de glaces.

L'on avoit, outre cela, l'agrément de voir M<sup>lle</sup> Deschamps vêtue de bon goût, en robe de printems, mais avec un air de décence et de modestie, qui faisoit les honneurs de son appartement.

Cependant les gens critiques et sévères ne laissoient pas de remarquer que de telles magnificences qui étoient le fruit de la débauche et de la prostitution

et le concours des admirateurs étoient un scandale et déshonoroient nos mœurs (1).

Enfin, mardi 15, a commencé la vente des porcelaines et des raretés. La rue St-Nicaïse où est cette maison, à côté du magasin de l'Opéra, étoit remplie de carrosses des deux côtés. On ne pouvoit pas y aborder. Il y avoit des fuïsses aux portes. On donnoit, sous la porte cochère, des billets aux gens qui paroïssent de distinction pour entrer dans les appartemens. Il y avoit plus de soixante femmes tant de la première qualité que de robe et de finance, lesquelles dans un autre tems n'auroient pas osé entrer dans cette maison. Les appartemens étoient si pleins d'hommes, seigneurs, cordons bleus et autres et de femmes que l'huissier ne pouvoit pas faire la vente et qu'il a été obligé de transporter la table dans la cour, pour que les curieux qui avoient réellement envie d'acheter eussent la liberté d'examiner.

Cette vente a continué sur le même ton pendant huit ou dix jours. Mais il s'agiroit de savoir à quoi monte cette vente, ce que l'on ne peut bien apprendre que de l'huissier-priseur. Il faudroit aussi savoir à quoi ont monté les diamans et bijoux et la vaïsselle d'argent et la véritable cause de cette vente et de cette réforme et la destination du produit ; mais on ne fait pas les choses. Cela n'a pas empêché M<sup>lle</sup> Deschamps d'avoir un petit procès avec l'architecte qui lui avoit donné des plans pour l'embellissement de la maison qu'elle occupoit et du jardin, au sujet du paiement de ses peines. Ce qui a donné lieu à un petit mémoire imprimé, fort plaisamment écrit, sur les talens et le luxe de cette actrice. Deschamps, son mari, avoit été acteur ci-devant à l'Opéra comique.

Peu après cette vente, M<sup>lle</sup> Deschamps, sous le coup d'un mandat d'arrêt pour escroquerie, quitta précipitamment Paris. Poursuivie par la police, elle fut rattrapée à Lyon et enfermée dans les prisons de cette ville. Elle parvint à s'en évader et se retira, dit-on, à Avignon. Elle mourut vers 1775 dans une misère profonde.

M<sup>lle</sup> Deschamps a joué à l'Opéra les rôles suivans : une Bergère, dans *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, en 1749 ; une Vieille, un Masque galant, dans les *Fêtes véni-*

---

(1) Une duchesse n'eut pas honte d'acheter à cette vente une petite baignoire d'argent massif ornée d'une garniture de dentelles d'Angleterre et de faire placer sur sa toilette, ce meuble d'une usage tout à fait intime.

tiennes, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1750 ; une Paysanne vendangeuse, dans *Platée*, ballet d'Autreau et Balot de Sovot, musique de Rameau, en 1750 ; une Suivante de la Paix, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1750 ; une Heure, une Grecque, dans *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1750 ; une Fée suivante de Zirphile, dans *Acanthe et Céphise*, pastorale de Marmontel, musique de Rameau, en 1751 ; une Bergère, dans les *Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1751 ; une Suivante de la Fortune, dans *Églé*, ballet de Laujon, musique de La Garde, en 1751 ; une Suivante d'Hébé, dans *Titon et l'Aurore*, ballet de Roy, musique de Bury, en 1751 ; une Suivante de Neptune, dans *Acis et Galathée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1752 ; une Égyptienne, une Bergère, une Pastourelle, dans les *Amours de Tempé*, ballet de Cahusac, musique de Dauvergne, en 1752 ; une Suivante de la Fée de la France, dans les *Génies tutélaires*, divertissement de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, en 1751 ; un Jeu et un Plaisir, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1752 ; la Jeunesse, dans le *Devin du Village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, en 1753 ; une Syrienne, dans les *Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1753 ; une Pastourelle, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1753 ; une Jardinière, dans la *Gouvernante rusée*, opéra de Cocchi, en 1753 ; un Plaisir, un Jeu et un Ris, dans *Titon et l'Aurore*, ballet de La Marre, musique de Mondonville, en 1753.

(*Dictionnaire des Théâtres*. — *Journal de Barbier*, VI, 226 ; VII, 245. — *Journal de Favart*. — *Journal des Inspecteurs de M. de Sartine*, p. 9, 29, 35, 43, 142, 153, 180.)



## I

1757. — 29 mars.

*M<sup>lle</sup> Marie-Anne Pagès, dite Deschamps, se plaint des violences et de la mauvaise conduite de son mari.*

L'an 1757, le mardi 29 mars, onze heures du matin, nous Gilles-Pierre Chenu, etc., ayant été requis sommes transporté rue du Four-St-Honoré, en une maison occupée par la dame Deschamps, où étant monté au premier étage et entré dans un appartement donnant sur ladite rue, est comparue par-devant nous Marie-Anne Pagès, femme de Jean-Baptiste Burfé-Deschamps, bourgeois de Paris, elle attachée à l'Académie royale de musique, où elle danse, demeurante en ladite maison : Laquelle nous a rendu plainte et dit qu'elle auroit eu le malheur d'être sacrifiée, il y a environ dix ans, par le mariage que ses parens lui ont fait contracter avec ledit Deschamps, auquel elle a apporté en dot une somme de 8,000 livres qui n'a été constatée par aucune quittance, attendu qu'il n'a pas été passé de contrat civil de leurdit mariage ; que les père et mère de la plaignante s'étoient flattés dans cet établissement de la rendre heureuse, ledit sieur Deschamps ayant des talens dont il faisoit usage et retiendroit beaucoup d'avantage ; que les premières années de ce mariage furent en effet assez tranquilles ; que la plaignante devint même enceinte et accoucha d'une fille dont elle prend soin ; qu'au lieu par ledit Deschamps de continuer les bons procédés qu'il avoit eus d'abord pour la plaignante, de mettre à profit ses talens et de vivre avec l'ordre et l'économie qu'un honnête homme doit avoir, il s'est au contraire livré à la plus grande dissipation, à la débauche la plus affreuse et la plus basse et à des excès qui ne sont que trop connus dans le public et qu'une femme, par bienfaisance et par respect pour elle-même, ne peut pas déclarer. Il a vendu les meubles de la plaignante et le peu d'effets qu'elle lui avoit apportés en dot, et, après avoir tout dissipé, il l'a abandonnée il y a sept ans, n'habite plus avec elle, en est séparé de fait et depuis ce tems la laisse manquer des choses les plus nécessaires : En sorte qu'elle a été forcée pour vivre et donner à sa fille les secours nécessaires, d'entrer à l'Opéra, où elle est encore employée en qualité de danseuse. Depuis cet abandon, elle a néanmoins pris soin de sadite fille qu'elle a fait élever et a placée dans le

monastère des Ursulines de Ste-Avoye où elle paye sa pension, se privant elle-même pour donner à cette enfant une éducation convenable, lui inspirer l'amour de la vertu, des sentimens de religion et la haine de l'état que la plaignante a été forcée d'embrasser n'ayant aucune autre ressource pour vivre et en un mot, pour donner à cette enfant des talens qui puissent réparer le malheur de sa fortune, lui procurer par la fuite ou un établissement ou le moyen de vivre et d'éviter les malheurs qui accablent sa mère ; que ledit sieur Deschamps, loin de se prêter aux vues louables de la plaignante, n'a cherché au contraire qu'à les combattre ayant voulu plusieurs fois faire sortir sadite fille du couvent et la mettre dans le monde, pourquoi la plaignante a été forcée d'implorer la protection de la supérieure et de la prier de ne laisser sortir sadite fille du couvent, sous aucun prétexte quand bien même son père la demanderoit ; que cet obstacle aux vues abominables dudit Deschamps l'auroit aigri encore davantage contre la plaignante ; que depuis qu'il a quitté l'Opéra-Comique et qu'il n'a plus aucun emploi, la plaignante, malgré tous ses justes sujets de plainte contre lui, a cherché tous les moyens de lui procurer une place ; qu'elle étoit même parvenue à lui en trouver une considérable du produit de plus de 3,000 livres qu'il refusa disant qu'il ne vouloit rien faire ; que la plaignante, loin d'avoir donné lieu à la retraite de son mari et à son dérangement affreux, a au contraire toujours eu pour lui tous les ménagemens, les égards et l'attachement qu'une femme doit à son mari ; qu'elle auroit même gardé un silence éternel sur ses mauvais procédés et sa mauvaise conduite s'il se fût contenté de l'abandonner sans l'accabler, comme il a fait depuis, des plus mauvais traitemens, mais que non content de lui avoir tout vendu en l'abandonnant, de vivre séparé de fait d'avec elle et d'avoir refusé l'emploi qu'elle lui avoit trouvé, il s'avise encore, quand il manque d'argent, de venir de tems en tems chez elle en exiger avec des menaces et les injures les plus atroces et les sévices les plus durs ; que notamment le 15 d'août de l'année dernière il vint chez la plaignante sur les dix heures du matin : La trouvant seule avec sa femme de chambre il lui dit qu'il lui falloit de l'argent, qu'il avoit perdu tout le sien au jeu et qu'il falloit qu'elle réparât cette perte ; que surprise de cette demande et plus encore du ton menaçant dudit Deschamps, elle lui représenta avec douceur qu'elle n'avoit pas d'argent et qu'il devoit même bien savoir qu'elle n'en pouvoit avoir, ses appointemens ne suffisant pas pour la faire vivre elle et sa fille ; que ledit Deschamps tout furieux, écumant pour ainsi dire de rage, vomit contre elle les injures les plus grossières, la traissant de f..... g....., de p..... et lui dit qu'une g..... comme elle, livrée à tout le public, ne pouvoit manquer d'argent, qu'il lui en falloit ; qu'il lui donna deux soufflets et trois coups de poing dans la tête avec tant de violence qu'elle en fut presque renversée de l'autre côté, persistant

pour avoir de l'argent ou les diamans de la plaignante qu'il disoit vouloir aller vendre ; qu'elle, tout en larmes, l'assura que les diamans qu'elle avoit, ne lui appartenoient point, que l'on les lui avoit prêtés pour le théâtre et qu'ainsi elle ne pouvoit les lui donner ; qu'aussitôt ledit Deschamps encore plus furieux tira son couteau de chasse, vint sur elle et sur sa femme de chambre, toujours présente, qui cherchoit aussi à l'apaiser et leur dit : « Vous êtes deux b....., je veux vous percer toutes les deux, c'est une chose décidée. » Que la plaignante, craignant lors pour sa vie, fut pour la mettre à couvert, dans la nécessité de donner le peu d'argent qu'elle avoit chez elle et qui étoit destiné pour les besoins d'elle et de sa fille audit Deschamps qui s'en fut après jurant beaucoup et disant : « B..... ! tu fais bien, car je t'aurais tuée. Mais au surplus tu ne m'échapperas pas ! » Que depuis ce temps il a toujours continué ses mauvais traitemens et menaces étant encore venu chez la plaignante le 2 janvier dernier dans la matinée ; que la femme de chambre d'elle plaignante lui représenta que sa maîtresse dormoit encore, ayant été incommodée toute la nuit, à quoi il répliqua, en poussant rudement ladite femme de chambre : « Retire-toi, f.... g.... ! » et à grands coups de pied enfonça la porte de la chambre de la plaignante qu'il arracha de son lit par les cheveux, tenant de son autre main son couteau de chasse, la traîna par terre au milieu de la chambre en lui disant : « B.... de g...., c'est aujourd'hui le dernier de tes jours : il faut que je te tue ! » Que la plaignante, déjà incommodée, croyant effectivement qu'elle alloit périr, resta évanouie sur le carreau, ce dont ledit Deschamps, son mari, profita, défit entièrement son lit, comptant y trouver de l'argent et, en effet, y prit deux rouleaux de 50 louis chacun qu'elle y avoit cachés et qu'elle conservoit pour payer la pension de sa fille et donner à des créanciers de son mari qui étoient sur le point de faire vendre ses meubles ; que ladite femme de chambre, qui étoit descendue en bas pour appeler au secours, revint avec un particulier, marchand, qui étoit venu dans ladite maison ; qu'au moment qu'ils entrèrent ledit Deschamps, non content desdits deux rouleaux qu'il avoit mis dans sa poche, futa sur la toilette de la plaignante, y prit et emporta les mêmes diamans qu'il avoit déjà voulu avoir malgré les représentations de ladite femme de chambre que lesdits diamans n'appartenoient point à sa maîtresse et qu'ils lui avoient été prêtés pour le théâtre, ce qui n'opéra qu'une continuation d'injures et de menaces contre la plaignante et sa femme de chambre de la part dudit Deschamps qui fortit ; que la plaignante, qui se trouvoit alors dans un tems critique, resta évanouie longtems malgré tous les secours qu'on lui donna, ce qui lui a occasionné une maladie dont elle a manqué périr ; qu'il est encore venu une autre fois chez la plaignante dont, en son absence, il auroit voulu faire ouvrir les portes par un ferrurier, ce à quoi sa femme de



chambre s'opposa et fut maltraitée par ledit Deschamps qui lui donna plusieurs soufflets en se retirant ; qu'enfin il ne vint chez la plaignante que pour la forcer à lui donner de l'argent, à la maltraiter et l'accabler d'injures ; qu'il feroit encore venu le vendredi, 25 du présent mois, sur les trois heures de l'après-midi ; que, la trouvant à table avec deux personnes, il dit qu'il vouloit lui parler en particulier ; qu'elle le conduisit au second, dans sa chambre à coucher, où à peine entré il lui demanda cent louis pour une affaire d'honneur qu'il lui dit avoir ; que la plaignante lui répondit : « Mais, mon Dieu, ne me laisserez-vous jamais tranquille ? Vous voulez donc être mon bourreau et me persécuter jusqu'à la mort ? Vous savez que je n'ai pas d'argent, où voulez-vous que j'en prenne ? » et voulant lui faire quelques représentations sur ses procédés à son égard, il lui dit : « Comment, b....., ai-je à faire de tes leçons ? Il convient bien à une g..... comme toi de m'en donner ! Je viens pour avoir de l'argent, il m'en faut tout à l'heure : si tu ne m'en donnes pas, tu vas avoir affaire à moi ! » et, voyant que la plaignante ne se dispoisoit pas à lui en donner, il auroit pris sur la cheminée plusieurs porcelaines qu'il auroit jetées par terre avec fureur et brisées en morceaux, tira ensuite son épée, en donna du plat plusieurs coups sur la tête de la plaignante, la prit à la gorge et, lui tenant le col de la main gauche, lui auroit de l'autre main présenté la pointe en lui disant : « B..... ! je te perce si tu ne me donnes à l'instant ce que je te demande ! » ce qu'il auroit inmanquablement fait si la femme de chambre de la plaignante, entendant les cris de sa maîtresse, n'eût appelé à son secours les deux personnes qui étoient en bas et qui, montées sur-le-champ, se saisirent dudit Deschamps qu'ils eurent beaucoup de peine à faire retirer de ladite chambre et qui, en sortant, dit à la plaignante en la regardant avec des yeux furieux : « Va ! g....., va ! f..... g....., tu ne périras jamais que de ma main. Tu es bien heureuse d'avoir eu du monde chez toi, mais tu n'en auras pas toujours. Je prendrai mieux mon tems une autre fois et tu ne l'échapperas pas » ; que des scènes aussi fortes et aussi tragiques donnent à la plaignante les plus justes sujets de crainte pour sa vie d'autant plus qu'elle connoît la haine dudit Deschamps, son mari, et son antipathie pour toutes les femmes en général, singulièrement pour elle, ce dont elle n'a que trop lieu d'être persuadée, son mari ayant plusieurs fois poussé l'indécence vis-à-vis d'elle jusqu'à lui dire, quand elle lui répétoit n'avoir pas d'argent, qu'elle n'avoit qu'à en gagner, qu'étant jolie, elle ne devoit pas en manquer et qu'elle devoit lui fournir tout ce qu'il vouloit ; que, d'un autre côté, elle fait que ledit Deschamps est noyé de dettes, poursuivi par un nombre infini de créanciers, qu'il vit dans l'indolence la plus profonde, ne voulant rien faire et ne vit que par le crédit de ce qu'il peut attraper à la plaignante qui, malgré la plus grande économie, se trouve par là exposée jour-

nellement à périr, ainsi que sa fille, d'indigence et à perdre la vie. Pourquoi elle a requis notre transport et nous rend contre lui la présente plainte.

Signé : PAGÈS ; CHENU.

(Archives nationales, Y, 11,566.)

## II

1758. — 4 avril.

*Plainte de M<sup>lle</sup> Marie-Anne Pagès, dite Deschamps, contre son architecte qui l'avait injuriée et menacée à propos d'un règlement de comptes.*

L'an 1758, le mardi 4 avril, sept heures du soir, nous Gilles-Pierre Chenu, etc., ayant été requis, sommes transporté rue St-Nicaïse, en une maison où demeure la dame Deschamps, où étant monté en un appartement au premier étage et entré dans une chambre ayant vue sur ladite rue, est comparue par-devant nous Marie-Anne Pagès, femme du sieur Jean-Baptiste Burzé-Deschamps, bourgeois de Paris, elle attachée à l'Académie royale de musique, demeurante en ladite maison : Laquelle nous a rendu plainte et dit qu'elle auroit chargé le sieur Pruneau de Montlouis, architecte, de la conduite de différens ouvrages qu'elle a fait faire en ladite maison et particulièrement de faire garnir le jardin de treillages sur les plans et desseins que ledit sieur de Montlouis lui avoit donnés, à condition néanmoins que lesdits treillages ne coûteroient à la plaignante que 25 louis au plus ; qu'en conséquence de ces ordres ledit sieur de Montlouis auroit fait faire, par un treillageur qu'il a procuré à la plaignante, tous les treillages nécessaires et lorsqu'ils ont été finis, il a présenté à la plaignante, il y a environ 15 jours, le mémoire de ces ouvrages montant à 1,500 livres. A quoi la plaignante lui représenta qu'elle ne vouloit point y mettre plus de 25 louis, qu'elle avoit toujours compté là-dessus et qu'il l'avoit assurée que cela ne passeroit pas cette somme ; que sur ses représentations le sieur de Montlouis lui dit qu'il régleroit le mémoire de cet ouvrier et le remporta ; que ledit sieur de Montlouis, revenu ce jourd'hui sur les quatre à cinq heures chez la plaignante, lui auroit présenté un mémoire par lui réglé à une somme de 1,488 livres 1 fol 4 deniers ; que la plaignante, après l'avoir examiné, fit observer audit sieur de Montlouis que le mémoire n'étoit pas exact ni fidèle ; que le calcul des articles de l'ouvrier en étoit faux ; que suivant ledit mémoire le calcul desdits articles paraissoit avoir été calculé à une somme de 2,849 livres 5 sols, tandis qu'il ne montoit réelle-

ment pas à une aussi forte somme, ainsi qu'il étoit aisé de le justifier par un nouveau calcul desdits articles et qu'il étoit différent de celui qu'il lui avoit présenté ci-devant qui ne montoit qu'à 1,500 livres ; que sur ses représentations ledit sieur de Montlouis dit à la plaignante qu'elle l'insultoit et voulut lui arracher des mains le dernier mémoire par lui arrêté ; que la plaignante lui répondit qu'elle ne l'insultoit point, qu'elle lui disoit des faits vrais et qu'au surplus elle vouloit garder ce mémoire afin d'être en état de prendre un parti ; qu' aussitôt ledit sieur de Montlouis se jeta sur elle tout furieux, voulant lui arracher de force ledit mémoire et lui dit beaucoup d'injures. Mais qu'enfin elle retint ledit mémoire qui, à force d'être tiré de l'un à l'autre, a été déchiré ; que pendant cette scène, qui faisoit du bruit par les mauvais propos dudit sieur de Montlouis, est survenu dans l'appartement de la plaignante un particulier de sa connoissance qui, voyant les fureurs dudit sieur de Montlouis, lui représenta doucement qu'il ne lui convenoit pas de se disputer et même de se battre contre une femme ; que sur cette représentation ledit sieur de Montlouis voulut attaquer ce particulier en lui disant qu'il ne s'embarrassoit pas de lui, qu'il ne le craignoit pas et qu'il n'avoit qu'à descendre en bas qu'il lui répondroit ; que la plaignante, fatiguée des mauvais propos et violences dudit sieur de Montlouis et craignant d'ailleurs que ses emportemens n'occasionnassent chez elle une scène vis-à-vis dudit particulier, qui étoit suivi de ses domestiques, voulut faire sortir de chez elle ledit sieur de Montlouis, qui le refusa ; que sur ce refus elle appela ses domestiques qui firent sortir de son appartement ledit sieur de Montlouis sans lui faire aucun mal ; que ledit sieur de Montlouis vomissant toujours des injures indécentes contre ce particulier en descendant l'escalier, les domestiques de ce même particulier qui attendoient leur maître dans la cour voulurent le faire sortir promptement de ladite maison pour empêcher leur maître d'entendre toutes les injures grossières qu'il débitoit contre lui ; que ledit sieur de Montlouis mit l'épée à la main contre eux et voulut en percer un, lequel, pour se défendre, fut obligé de prendre une tringle de fer qu'il trouva sous sa main et, avec cette tringle, para les coups que ledit sieur de Montlouis vouloit lui porter et le fit sortir de la maison, aidé de ses camarades. Et comme la plaignante a intérêt d'avoir réparation de l'insulte qui lui a été faite dans sa propre maison par ledit sieur de Montlouis, de la scène qu'il y a faite et de toutes les suites même du meurtre qui auroit pu être commis chez elle si le particulier eût entendu ses injures grossières et n'eût été plus prudent que ledit sieur de Montlouis, elle a requis notre transport pour nous rendre la présente plainte des faits ci-dessus et nous a représenté ledit mémoire que ledit sieur de Montlouis lui a ce jourd'hui apporté paroissant monter en total, suivant l'ouvrier, à 2,849 livres, duquel total les chiffres paroissent surchargés



ledit mémoire sous deux feuilles de grand papier dont les quatre premières pages seulement sont écrites et enfin duquel sur la dernière page est l'arrêté dudit sieur Pruneau de Montlouis à la somme de 1,488 livres 1 fol 4 deniers, ledit mémoire est déchiré par le milieu et dont il paraît manquer quelques petits morceaux qui n'endommagent ni le total d'icelui ni l'arrêté dudit sieur de Montlouis, lequel mémoire est intitulé : *Mémoire des ouvrages de treillages faits en une maison sise à Paris rue St-Nicaise, occupée par M<sup>me</sup> Deschamps, faits par Leroy le jeune, treillageur, sous les ordres de M. de Montlouis, architecte expert du Roi, dans le courant des années 1757 et 1758*, elle a requis être de nous et d'elle signé et paraphé *ne varietur* pour lui être ensuite remis à fin d'en faire tel usage qu'il appartiendra et de montrer à la justice la surprise pratiquée puisque le montant dudit mémoire par le calcul qu'elle en a fait faire et qui paraît être de 2,849 livres est forcé de plus de 950 livres dans le calcul seulement, au moyen de laquelle erreur ledit sieur de Montlouis paraît avoir diminué près de moitié, ce qui est un piège d'autant plus répréhensible qu'il paraît réfléchi ; réservant au surplus de se pourvoir par les voies de droit.

Signé : PAGÈS ; CHENU.

(Archives nationales, Y, 11,568.)

### III

1758. — 4 avril.

*Le sieur Pruneau de Montlouis, architecte, se plaint d'avoir été menacé et traité de fripon par M<sup>lle</sup> Marie-Anne Pagès, dite Deschamps, à propos d'un règlement de comptes.*

L'an 1758, le mardi 4 avril, huit heures du soir, en l'hôtel de nous Michel-Martin Grimperel, etc., est comparu sieur Jean-Louis Pruneau de Montlouis, architecte, l'un des soixante experts du Roi, demeurant à Paris rue Beaubourg, paroisse St-Nicolas-des-Champs : Lequel nous a dit qu'il y a six ou huit mois la dame Deschamps, danseuse de l'Opéra, le chargea de conduire différents ouvrages qu'elle vouloit faire faire pour l'embellissement d'une maison qu'elle occupe rue St-Nicaise ; que lui comparant fit faire lesdits ouvrages ; qu'il y a environ quinze jours ladite dame Deschamps chargea le comparant de régler un mémoire qui lui avoit été présenté par le nommé Leroi, treillageur, qui avoit travaillé dans le jardin de ladite maison ; que ce jourd'hui sur les cinq

heures de l'après-midi, lui comparant ayant été chez ladite dame Deschamps et lui ayant remis ledit mémoire, ladite dame Deschamps a trouvé que le mémoire étoit réglé à un prix trop haut ; que ladite dame Deschamps s'est répandue contre le comparant en discours injurieux et l'a même traité de fripon ; que lui comparant, piqué d'entendre le propos de ladite dame Deschamps, lui a dit que si elle n'étoit pas contente de son règlement, elle pouvoit lui rendre ledit mémoire et le faire taxer par un autre ; que ladite dame Deschamps, loin de lui rendre ledit mémoire, l'a menacé d'un homme qu'elle a nommé le fleur de Letorière ; qu'effectivement elle a appelé ledit fleur de Letorière ; qu'à l'instant s'est présenté un particulier en robe de chambre qui a beaucoup maltraité le comparant de paroles, l'a menacé et a appelé, ainsi que ladite Deschamps, plusieurs domestiques ; que lui comparant, craignant de recevoir des mauvais traitemens de la part desdits domestiques, est descendu ; qu'alors lesdits domestiques l'ont suivi et ladite dame Deschamps et le fleur de Letorière ont dit aux domestiques de donner à lui comparant cent coups de bâton ; qu'à l'instant ces domestiques armés de bâtons et de broches se sont jetés sur le comparant, ce qui a mis le comparant dans le cas de mettre l'épée à la main pour se défendre ; que lesdits domestiques l'ont suivi jusque dans la rue ; qu'alors voyant qu'ils ne pouvoient approcher du comparant, lesdits domestiques lui ont jeté les bâtons et les broches qu'ils tenoient ; qu'il a été frappé d'un desdits bâtons sur le bras gauche, duquel coup il nous a déclaré ressentir de très-vives douleurs. Ajoute le comparant que ladite dame Deschamps, ledit fleur Letorière et lesdits domestiques crioient et disoient au portier de fermer la porte et de ne pas laisser sortir le comparant ; qu'heureusement ledit portier n'a pas entendu les ordres qui lui étoient donnés et a laissé sortir lui comparant qui par ce moyen a évité les mauvais traitemens qu'il auroit infailliblement reçus dans cette maison ; que comme cette action ne peut être regardée que comme un assassinat et que le comparant a un intérêt sensible d'avoir une réparation, etc., il a pris le parti de se retirer par-devant nous pour nous rendre plainte, etc.

Signé : PRUNEAU DE MONTLOUIS. •

(Archives nationales, G, 13,384.)

**D**ESENTIS (PHILIPPE-THOMAS), chanteur, né vers 1733. Il débuta à l'Académie royale de musique, le 13 avril 1758, dans le *Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville.

1760. — 7 avril.

*Philippe-Thomas Desentis se plaint du vol de sa tabatière d'or.*

L'an 1760, le lundi 7 avril, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparu Jules-Philippe-Thomas Desentis, de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris, rue d'Agueffeu, faubourg St-Honoré : Lequel nous a dit qu'hier, à la fin du concert spirituel, il s'est aperçu qu'on lui avoit volé dans la poche de son habit du côté droit, sa tabatière d'écaille unie, de forme ronde, garnie de deux cercles d'or travaillé, une grande fleur d'or de couleur sur le milieu du couvercle et une petite rosette deffous. De laquelle déclaration nous lui avons donné acte.

Signé : DESENTIS ; CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,342.)

**D**ESHAYES ou DEZAIS (JACQUES), danseur. Il était déjà attaché à l'Opéra en 1680 et y a joué entre autres rôles : un Soldat dans *Cadmus et Hermione*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1690 ; une Furie, dans *Psyché*, tragédie de Corneille de Lisle, musique de Lulli, reprise en 1713 ; un Matelot, un Magicien, dans *Polydore*, tragédie de Pellegrin, musique de Baptistin, en 1720 ; un Triton, un Suivant de Nisus ; un Esprit transformé en Plaisir, un Berger, un Mégarien, un Magicien, dans *Scylla*, tragédie de Duché, musique de Théobalde, reprise en 1720 ; un Faune, un Sacrificateur, un Habitant des Enfers, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1720 ; un Vieux, un Bohémien, dans les *Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1721 ; un Lydien, un More, un Magicien, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1721 ; un Berger,



un Matelot, un Homme du peuple d'Ascalon, un Démon, un Génie transformé, dans *Renaud*, tragédie du chevalier (l'abbé) Pellegrin, musique de Desmarets, en 1722.

(*Dictionnaire des Théâtres.*)

1680. — 3 avril.

*Jacques Deshayes se plaint d'avoir reçu sur la tête une potée d'urine ou d'eau sale dont ses habits ont été entièrement gâtés.*

L'an 1680, le mercredi 3 avril, environ une heure après-midi, est venu en l'hôtel de nous Charles Bourdon, etc., Jacques Deshayes, danseur de l'Académie de musique, demeurant rue de la Calandre près le Palais, ayant son habit en justaucorps de drap noir, son chapeau gris et perruque avec son linge rempli d'eau sale et puante ; nous ayant dit et fait plainte que, heure présente, passant dans le cul-de-sac de la rue qui va de la rue Calandre au Marché-Neuf, pour voir un cheval qu'il y a dans l'écurie du nommé Mouchet, il auroit été surpris qu'étant sorti de ladite écurie pour s'en revenir chez lui, on lui auroit jeté sur fondit chapeau, habit, perruque et linge une potée d'urine ou autre eau sale d'une quatrième chambre dudit cul-de-sac occupée par la nommée Cadinet, couturière. Laquelle urine ou eau sale lui a entièrement gâté sesdites hardes et lui cause une perte de plus de 50 livres. Et comme telle action est contre les arrêts, réglemens et ordonnances de police, il a été conseillé de se retirer par devers nous pour nous rendre plainte, etc.

Signé : DESHAYES.

Sur quoi nous, commissaire susdit, avons audit Deshayes donné acte de sa plainte, etc.

Signé : BOURDON.

(*Archives nationales, Y, 10,721.*)

**D**ESPORTES (CHARLOTTE-FRANÇOISE), chanteuse, fut attachée à l'Académie royale de musique de 1781 à 1787.

(*Les Spectacles de Paris.*)

1785. — 26 janvier.

*Mlle Charlotte-Françoise Desportes rend plainte contre un maître tapissier qui lui retient indûment ses effets et un mobilier dont elle est en partie propriétaire.*

L'an 1785, le mercredi 26 janvier, neuf heures un quart du soir, est venue en notre hôtel et par-devant nous Louis-Michel-Roch Delaporte, etc., demoiselle Charlotte-Françoise Desportes, fille mineure, attachée à l'Académie royale de musique, demeurante rue Meslay, paroisse St-Nicolas-des-Champs: Laquelle nous a dit que le jour d'hier sur les 5 heures du soir, le sieur Poiré, marchand tapissier rue Bourbon-Villeneuve, lui a signifié de ne plus revenir dans l'appartement du quatrième dépendant de la maison où demeure ledit sieur Poiré, par la raison qu'il lui étoit dû un terme de loyer et en outre qu'il se regardoit comme propriétaire de tous les effets garnissant ledit appartement, indépendamment de 800 livres qu'il avoit reçues de la comparante; que, d'après ses défenses, la comparante s'est rendue à l'Opéra et n'est plus retournée dans ledit appartement; qu'elle a même laissé les clefs; que comme elle a intérêt de réclamer non-seulement les différentes sommes par elle payées audit sieur Poiré, puisqu'il est en possession de ladite totalité des meubles sur lesquels a été payée la susdite somme de 800 livres et encore contre tous les actes qu'il s'est permis de faire consentir par ladite comparante et essentiellement ses robes, son linge et autres effets à l'usage d'elle comparante, elle nous a requis acte de la présente déclaration.

Signé : DESPORTES ; DELAPORTE.

(Archives nationales, Y, 12, 208.)

**D**ESPRÉAUX (JEAN-FRANÇOIS), musicien, né vers 1693. Dès 1748, il faisait déjà partie, depuis un certain nombre d'années, de l'orchestre de l'Opéra, où il jouait du hautbois et y resta attaché jusqu'en 1768, époque de sa mort.

(Les Spectacles de Paris.)

1760. — 15 juillet.

*Jean-François Despréaux se plaint d'avoir été volé de sa tabatière.*

L'an 1760, le mardi 15 juillet, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparu sieur Jean-François Despréaux, musicien de l'Académie royale, demeurant rue Tiquetonne : Lequel nous a dit qu'il a été hier à la Comédie-Italienne, sur le boulevard, dans le parterre ; qu'entre les deux pièces il s'est aperçu qu'on lui avoit volé, dans la poche droite de sa veste, une tabatière d'écaille de forme carrée, guillochée sur les bords, à gorge, bec et charnières d'or ; que comme il y avoit beaucoup de monde à cause de la première représentation du *Petit Philosophe* (1), il a été obligé de rester au pied de l'escalier qui descend au parterre, où il étoit très-ferré.

Signé : DESPRÉAUX ; CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,343)

DESPRÉAUX (JEAN-ÉTIENNE), fils du précédent, danseur, né à Paris le 31 août 1748 (2). Il débuta à l'Opéra en 1763 et prit sa retraite en 1781, avec une pension de 1,000 livres. Despréaux, qui se distinguait par sa légèreté dans ce qu'on appelait la danse haute, s'est fait surtout applaudir dans les opéras ou ballets dont voici les titres : *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1771 ; *les Amours de Ragonde*, comédie de Destouches, musique de Moutret, reprise en 1773 ; *l'Union de l'amour et des arts*, ballet de Le Monnier et Floquet, en 1773 ; *Iphigénie en Aulide*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, en 1774 ; *Sabinus*, tragédie de Chabanon, musique de Gossec, en 1774 ; *Philémon et Baucis*, ballet de Chabanon, musique de Gossec, en 1774 ; *la Chercheuse*

(1) Le *Petit Philosophe* par Poinciset, parodie de la comédie de Palissot intitulée : *les Philosophes*, représentée au Théâtre-Français le 2 mai 1760.

(2) La date de la naissance de Despréaux n'avait jamais été donnée d'une manière exacte. Jal, ordinairement si bien informé, le fait naître en 1758, c'est-à-dire dix ans après l'époque réelle où il vint au monde.



*d'esprit*, ballet de Maximilien Gardel, en 1778 (rôle de M. Subtil, notaire), etc., etc.

En 1782, Despréaux obtint du Roi une pension de 1,500 livres en qualité de danseur des ballets de la cour. Le 14 août 1789, il épousa sa camarade M<sup>lle</sup> Guimard, la célèbre danseuse de l'Académie royale de musique, et mourut, à Paris, le 26 mars 1820.

Dans son *Histoire anecdotique du Théâtre*, Charles Maurice parle en ces termes du mari de M<sup>lle</sup> Guimard :

Veuf depuis dix ans de la Guimard, Despréaux vient de mourir. Je préférerais à ses écrits baroques son imitation des danseurs, parce qu'elle était plaisante. Du haut d'un tout petit théâtre dont le rideau était à moitié baissé, il introduisait sur la scène le doigt indicateur de chaque main affublé d'une tunique, avec maillot et chaussures formant de petites jambes. Puis, au son d'une musique de ballet, il exécutait si exactement des pas qu'on y reconnaissait le genre et les manières du danseur ou de la danseuse qu'il voulait rappeler (1).

(*Mercur de France. — Les Spectacles de Paris. — L'Espion anglois. — Charles Maurice : Histoire anecdotique du Théâtre*, 1, 250. — Jal : *Dictionnaire de biographie*.)

1782. — 12 mai.

*Brevet d'une pension de 1,500 livres, accordée par le Roi à Jean-Étienne Despréaux.*

Brevet d'une pension de 1,500 livres, produisant net 1,450 livres, en faveur du fleur Jean-Étienne Despréaux, né et baptisé le 31 août 1748, paroisse St-Germain-l'Auxerrois à Paris, danseur des ballets du Roi. Cette pension com-

---

(1) Despréaux est l'auteur d'un certain nombre de parodies d'opéras telles que : *Christophe et Pierre Luc*, parodie de *Castor et Pollux* ; *Momie*, parodie d'*Iphigénie* ; *Syncope, reine de Mic-Mac*, parodie de *Pénélope* ; *Berlingue*, parodie d'*Ernelinde*. Cette dernière pièce fut représentée en 1777, avec un grand succès, sur le théâtre particulier de M<sup>lle</sup> Guimard. Elle fut jouée ensuite devant Louis XVI, à Choisy, et l'amusa tellement, dit-on, qu'il accorda immédiatement une pension à l'auteur.

On doit également à Despréaux un recueil en 2 volumes in-8<sup>o</sup> intitulé : *Mes Chansons*, qui se termine par un poème, *l'Art de la Danse*, entièrement calqué sur *l'Art poétique* de son célèbre homonyme Boileau-Despréaux.

posée des objets ci-après, favoir : Une somme de 450 livres produit net d'une pension qui lui a été accordée par décision du 1<sup>er</sup> janvier 1774 en considération de ses services ; une pension de 1,000 livres, sans retenue, qui lui a été accordée sur le trésor royal à titre de retraite.

PIÈCES JOINTES AU BREVET.

1. — *Acte de baptême de Jean-Étienne Despréaux.*

Extrait du registre des baptêmes de l'église royale et paroissiale de St-Germain-l'Auxerrois à Paris : Du trente-un août mil sept cent quarant-huit, fut baptisé Jean-Étienne, fils de Jean-François Despréaux, de l'Académie de musique, et de Marie-Anne Darrab, sa femme, rue des Fossés. Le parrain : sieur Jean-Étienne Goffon, marchand bourgeois de Paris ; la marraine : demoiselle Marie-Catherine Leroy, fille majeure. L'enfant est né ce jourd'hui.

2. — *Lettre autographe de Jean-Étienne Despréaux relative à sa pension.*

Monfieur, j'ai l'honneur d'envoyer le 17 ou 18 juillet à monfieur l'Échevin mon extrait batistaire dont voicy le nom et la datte (Jean-Étienne Despréaux, né le 31 août 1748, etc.) pour être compris dans les nouveaux réglemens pour mille livres de pension comme vétéran des ballets du Roy sur le Trésor royal. Presque tous mes camarades ont reçu leur brevet et je n'ai pas reçu le mien. Je vous prie d'avoir la complaisance de me faire favoir si la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à monfieur l'Échevin est égarée, s'il faut que je renvoye un autre extrait batistaire. Si vous l'avez, je vous prie de me le faire expédier, de me l'envoyer à mon adresse ou de le remettre à M. Laval.

J'ai déjà une petite pension sur le Trésor royal dont j'ai un brevet pour 450 livres, sans retenue, faite moi la grâce de me faire favoir s'il faut vous l'envoyer pour ne faire qu'un seul brevet des deux pensions. M. Henry, caissier de la Reine, à qui je l'ai remis auroit la complaisance de vous le remettre en allant samedi prochain à Versailles. Pardonnez, Monfieur, mon importunité.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monfieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Signé : DESPRÉAUX.

Ce 9 octobre 1782.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 673.)

Voy. GUIMARD (MARIE-MADELEINE).

**D**ESROSIÈRES (FRANÇOISE MAYET, dite), chanteuse, débuta à l'Académie royale de musique en 1765 et cessa d'y jouer en 1787.

(*Les Spectacles de Paris.*)

# I

1766. — 20 août.

*Plainte de M<sup>lle</sup> Françoise Mayet, dite Desrosières, contre le chevalier de Bretteville qui l'avait frappée à grands coups de canne.*

L'an 1766, le mercredi 20 août, six heures du soir, en l'hôtel et par-devant nous, Pierre Chénon, etc., est comparue demoiselle Françoise Mayet, dite Defrosières, académicienne ordinaire de Sa Majesté en son Opéra à Paris, y demeurante rue de Vannes, à la nouvelle Halle : Laquelle nous a rendu plainte contre le sieur chevalier de Bretteville, ancien chevalier du régiment de Conti-Cavalerie, logé en chambre garnie, rue des Poulies, à l'hôtel Impérial, et nous a dit que depuis environ deux ans le sieur de Bretteville s'est introduit chez la plaignante sous le prétexte de la protéger, lui faisant espérer quelques places avantageuses dans des concerts pour y employer son talent; avec cette espérance flatteuse, le sieur Bretteville s'est cru autorisé à fréquenter la plaignante et elle, pour répondre à des intentions qui paroissent sincères, elle a favorisé ses visites sans qu'elle ait reçu de lui, pendant tout ce tems, ni argent, ni présent; elle n'a reçu que beaucoup de mauvaises humeurs et de mauvais traitemens, de sorte qu'elle lui avoit déjà dit de prendre son parti et de ne plus revenir chez elle. Malgré ses défenses, ledit sieur de Bretteville a persévéré dans ses visites sans que la plaignante en ait reçu ni plus de douceurs ni plus de bienfaits. Cejourd'hui, sur les onze heures et demie, ledit sieur de Bretteville est entré, malgré la plaignante et sa domestique, en proférant les termes de b. . . . . et nombre d'autres invectives de cette nature; il s'est jeté comme un furieux pris de rage sur la plaignante à grands coups de canne, l'a frappée et excédée pendant longtems de manière que ni elle, ni sa domestique n'ont pu crier au secours. Ensuite ledit sieur de Bretteville l'a tirée par les cheveux jusque sur l'escalier où, avec une cruelle rage, il a redoublé à coups de canne, coups de poing et coups de pied par tout le corps en l'injuriant des sottises les plus humiliantes, de manière qu'elle a le corps couvert de contusions, ainsi qu'elle va le faire constater par un



chirurgien. Et comme elle a tout lieu de craindre la récurrence et que sa vie n'est pas en sûreté avec ledit sieur de Bretteville, qu'elle a intérêt de lui en faire imposer et d'avoir une réparation authentique, etc., elle est venue nous rendre la présente plainte.

Signé : MAYET ; CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,359.)

## II

1767. — 10 et 11 février.

*Plainte de M<sup>lle</sup> Françoise Mayet, dite Desrosières, contre le chevalier de Bretteville.*

L'an 1767, le mardi 10 février, neuf heures et demie du soir, en l'hôtel et par-devant nous, Pierre Chénon, etc., est comparue Françoise Mayet des Rosières, fille majeure, de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris rue Croix-des-Petits-Champs, au coin de la rue Coquillière : Laquelle nous a dit qu'après la plainte qu'elle nous a rendue le 20 août dernier contre le sieur de Bretteville, chevalier de St-Louis, au sujet des injures atroces, voies de fait et violences qu'il avoit exercées en la personne de la plaignante dans l'appartement qu'elle occupoit alors rue de Vannes et après les promesses qu'il avoit faites alors à la plaignante pour arrêter les fuites de ladite plainte de ne plus la voir ni fréquenter, elle avoit lieu de croire que, touché lui-même de l'état où il l'avoit réduite depuis deux ans du côté de la fortune en lui faisant dépenser tout ce qu'elle avoit et de son chef et de celui de sa famille et en la laissant en outre chargée de plus de 4,000 livres de dettes, dont 700 livres en lettres de change qu'il l'a contrainte d'accepter, il laisseroit la plaignante tranquille et ne viendrait plus faire chez elle le personnage d'escroc. Mais elle fut fort surprise lors de son déménagement de la rue de Vannes, le 15 octobre dernier, de trouver le sieur de Bretteville impatronisé dans son nouvel appartement de la rue Croix-des-Petits-Champs, où il avoit suivi les meubles de la plaignante et dans lequel il l'a contrainte de le recevoir de jour et de nuit. La plaignante se flattoit enfin de toucher à la fin de cette tyrannie : au mois de décembre dernier, par les ordres que le chevalier de Bretteville a reçus de MM. les maréchaux de France de tenir prison à l'Abbaye jusqu'à ce qu'il eût satisfait à quelques dettes d'honneur qu'il avoit contractées. Du moins avoit-elle profité de cette conjoncture pour lui déclarer

d'abord de vive voix et lui répéter ensuite par lettres missives que n'ayant jamais rien reçu de lui que des coups et des mauvais traitemens et ne lui restant à elle-même aucune ressource, puisque pour vivre elle avoit été obligée de mettre en gage sa montre, ses couverts d'argent et jusqu'à ses robes, il étoit temps qu'ils se séparassent et ne se revissent plus.

Le sieur de Bretteville, convaincu lui-même de la nécessité de cette rupture, y avoit accédé par plusieurs lettres en réponse et notamment par deux qui seront jointes à la présente. Mais il n'a pas tardé à reprendre bientôt ses sentimens naturels de violence et de férocité. Une autre lettre commençant par ces mots : « *Un des chefs du Conseil* » et qui contient contre la plaignante et contre la nouvelle connoissance qu'elle a faite les menaces les plus vives et les plus indécentes, telles que : « *J'ai pour le b. . . . . grippe de fer. . . . Je fais le parti qu'il faut prendre, j'ai des armes* », et ailleurs : « *Je suis furieux, je vous le dirai partout bientôt et à votre b. . . . , dites-lui bien ceci comme menace en vérité.* » Enfin, par un autre billet, le sieur de Bretteville vouloit attirer la plaignante à lui faire une dernière visite dans sa prison sous le prétexte d'avoir chose intéressante à lui communiquer. Mais, dans le vrai, pour l'affaîmer s'il lui étoit possible, ainsi qu'il s'en est vanté.

Le sieur de Bretteville n'a que trop bien aujourd'hui réalisé ces menaces, car ayant obtenu permission de sortir de sa prison en la compagnie d'un garde, il n'a fait usage de cette liberté que pour venir dans l'appartement de la plaignante à dix heures du matin et à quatre heures de relevée, disant qu'il étoit le maître chez elle, qu'elle étoit sa g. . . . ., qu'elle eût à mettre des draps blancs à son lit parce qu'il entendoit y venir coucher à sa volonté, qu'il enfonceroit sa porte si on ne lui ouvroit pas et jetteroient ensuite la plaignante et sa domestique par les fenêtres, que le poison, le fer et le feu ne lui coûteroient pas pourvu qu'il la fit périr. De ces menaces, assaisonnées de juremens affreux, ledit sieur de Bretteville a passé aux effets : il s'est jeté sur la plaignante, elle vouloit lui faire quelques représentations, il lui a porté deux coups de poing dans les dents, s'est jeté avec ses ongles sur son col, dont elle nous a fait voir les marques, et il l'auroit étranglée en présence même de son garde qui, impatienté de rester seul à la porte dans le fiacre pendant plus d'une demi-heure, venoit de monter, mais qui, sous prétexte qu'il ne s'agissoit pas là du point d'honneur, laissoit faire le sieur de Bretteville si la domestique de la plaignante et la demoiselle Fontaine, sa voisine, n'eussent avec beaucoup de peine arraché la plaignante de ses mains.

L'heure de l'Opéra étant arrivée, le sieur de Bretteville s'est entêté à y conduire la plaignante dans son fiacre où le sieur Muron, inspecteur de police, a vu la plaignante en pleurs et saisie d'effroi. De quoi, le sieur Muron ayant témoigné sa surprise, le sieur de Bretteville a dit que la plaignante étoit une

seconde Lorget, faisant allusion à une femme avec laquelle il a vécu à Lyon et qu'il rendoit de même la victime de ses emportemens. L'état dans lequel étoit la plaignante en arrivant à l'Opéra ne lui ayant pas permis d'en cacher les causes, on lui a conseillé de ne pas revenir seule chez elle de crainte que le sieur de Bretteville ne l'y attendit encore et ne lui fit un plus mauvais parti.

En effet, deux personnes ayant accompagné la plaignante, l'un s'est détaché avec le domestique de l'autre pour aller voir auparavant si le sieur de Bretteville étoit chez elle; en effet, ils l'y ont trouvé écumant de rage, dans les transports de la plus grande violence et attendant, à ce qu'il dit, la plaignante pour la mettre en charpie.

En cet état, la plaignante, n'étant pas en sûreté de sa vie et ne pouvant rentrer chez elle ce soir, on l'a déterminée à se retirer cette nuit chez une de ses amies après nous avoir préalablement informé de tous les faits ci-dessus dont elle nous rend plainte.

Signé : MAYET ; CHÉNON.

L'an 1767, le mercredi onze février, six heures du soir, par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparue Françoise Mayet Desrosières, etc. : Laquelle nous a dit qu'elle a reçu cejourd'hui successivement trois billets ou lettres du sieur de Bretteville avant qu'elle rentrât chez elle, ayant été obligée de coucher la nuit dernière dehors, comme elle nous l'a annoncé par sa plainte du jour d'hier. Cette première lettre contient proposition de s'entendre afin que lui comme souteneur, le prétendu nouvel ami et elle fussent tous trois contens. Le second billet étoit accompagné de trois pages de vers infâmes et porte : *« Votre tête vous fera tort, prenez garde à la conduite que vous allez tenir, etc., il étoit possible de s'entendre sans se détruire »*, et la troisième contient menaces, pour perdre la plaignante, d'envoyer à toutes les personnes de l'Opéra des copies de ces vers infâmes dont il convient avoir l'original en sa possession. Et comme ces lettres et billets, écrits de la main du sieur de Bretteville, forment autant de preuves par écrit des sentimens de fureur dont il est animé contre la plaignante, du parti qu'il a formé de la perdre et d'exercer en sa personne toutes les violences dont il pourra trouver l'occasion, c'est pourquoi elle vient de nouveau nous rendre plainte.

Signé : MAYET ; CHÉNON.



## III

1767. — 15 mars.

*Mlle Françoise Mayet, dite Desrosières, ne pouvant se débarrasser des visites du chevalier de Bretteville envoie chercher un commissaire qui interroge le chevalier et lui fait promettre de ne plus se représenter chez l'actrice.*

L'an 1767, le dimanche 15 mars, heure de midi, nous Pierre Chénon, etc., ayant été requis, nous sommes transporté rue Croix-des-Petits-Champs, au-dessus de la rue Coquillière, en une maison dont est principal locataire le sieur Bonnet, où étant monté avons trouvé, au second étage dans l'appartement du sieur Bonnet, demoiselle Françoise Mayet Desrosières, de l'Académie royale de musique, demeurant même maison au troisième étage : Laquelle, en continuant les plaintes qu'elle nous a ci-devant rendues contre le sieur chevalier de Bretteville, nous a dit que ledit sieur chevalier de Bretteville est encore actuellement dans son appartement dont elle a été obligée de se sauver chez son principal locataire pour échapper à ses mauvais traitemens et menaces. Sommes monté, avec elle, en son appartement au troisième étage et y avons trouvé ledit sieur chevalier de Bretteville et un particulier qui nous a dit se nommer Fontaine, demeurant dans la même maison et être venu aux cris de la demoiselle Desrosières, sommes entré dans ledit appartement où ladite demoiselle Desrosières en nous réitérant sa plainte nous a dit que ledit sieur de Bretteville est venu, il y a environ trois quarts d'heure, et s'est présenté en lui reprochant d'avoir tenu des propos contre lui : comme la plaignante a remarqué que ledit chevalier de Bretteville étoit animé et qu'elle a éprouvé plusieurs fois les effets de son caractère violent et emporté, elle a craint une pareille scène et, pour l'éviter, elle a fui chez son principal locataire d'où elle a requis notre transport pour nous rendre la présente plainte, nous requérant de la réintégrer chez elle et d'interpeller ledit chevalier de Bretteville sur ce qu'il lui demande et sur l'objet de ses visites qu'elle l'a déjà prié plusieurs fois de supprimer.

Signé : MAYET.

Ledit sieur chevalier de Bretteville qui nous a dit se nommer Camille-Joseph Desmars Levesque de Bretteville, âgé de 50 ans, natif de Forez, chevalier de St-Louis, demeurant à Paris, n'a pu nous dire sa demeure. et a dit

qu'il est aisé de discerner par la conduite que le comparant a tenue avec la demoiselle Defrosières que l'exposé qu'elle a fait est faux, puisque, à la première citation de ladite Defrosières à M. le Lieutenant général de police, ladite demoiselle Defrosières est venue rechercher le comparant chez le fleur Cosmo où il logeoit et que de plus, pour autoriser la vérité qu'il avance, ladite Defrosières est venue le voir plusieurs fois à l'Abbaye où il étoit détenu pour affaires d'honneur; que le fleur comparant avoit représenté plusieurs fois à ladite demoiselle Defrosières que sa mère la ruinoit pour porter à un garçon tailleur avec qui elle vit et ayant appris la conduite qu'elle menoit, il lui avoit représenté ses torts, ladite Defrosières a écrit au comparant des sottises qui sont le grief du plaignant : d'ailleurs, il est aisé de voir, par les mémoires qu'on a d'elle à la police, que c'est une femme dangereuse. Ayant cité le comparant à la police, l'avoir requis pour vivre avec elle ! Avoir cité à la police le nommé Defrosières dont elle porte le nom et par ses efforts l'avoit fait engager dans les troupes des colonies ! De plus, elle a fait un procès à un nommé Marc, commis des fermes, avec qui elle a vécu, lequel procès a été au Châtelet. Le comparant a connu ladite demoiselle Defrosières étant fille chez la Héquet de Compiègne, chez la Briffaut, chez la Dupont, chez la Dorfet, chez la Gourdan et quantité d'autres lieux qu'il est aisé à favoir, preuve que le comparant s'engage à faire; qu'il s'est plaint d'avoir attrapé de ladite Defrosières du mal dans la rue de Vannes et pour autoriser la preuve du mal, il demande que ladite Defrosières soit visitée; qu'il demande que la vérité soit faite et qu'il soit puni s'il ne dit pas la vérité; qu'il ose espérer que ses respectables juges auront égard à la conduite de ladite demoiselle Defrosières qui devoit lui avoir de la reconnoissance, l'ayant fait entrer à l'Opéra où il a employé ses amis et ses protections.

Signé : BRETTEVILLE.

Ladite demoiselle Defrosières nous a observé que ledit fleur de Bretteville n'a pas répondu à l'interpellation qu'elle nous a requis de lui faire sur le motif de ses visites, pour quoi nous requiert d'abondant de lui faire ladite interpellation et déclare qu'elle n'entend pas que ledit fleur de Bretteville continue ses visites et vienne davantage la troubler chez elle.

Signé : MAYET.

Auquel réquisitoire obtempérant, avons interpellé ledit chevalier de Bretteville de déclarer les motifs des visites qu'il vient faire à la demoiselle Defrosières malgré elle ? A laquelle interpellation ledit chevalier de Bretteville a répondu que les visites qu'il rend à la demoiselle Defrosières ne sont

pas malgré elle, puisque la dernière fois qu'il y est venu, en la quittant à midi, ladite demoiselle Defrofières lui a demandé quand elle auroit de ses nouvelles. Avons encore interpellé ledit chevalier de Bretteville si, nonobstant la déclaration que vient de lui faire ladite demoiselle Defrofières qu'elle n'entend plus recevoir ses visites, il entend les continuer? A laquelle interpellation ledit fleur chevalier de Bretteville a répondu qu'il n'entend plus revenir chez ladite demoiselle Defrofières.

Signé : BRETTEVILLE ; CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,364.)

---

DEVISÉ (M<sup>lle</sup>), figurante.

1778. — 9 mars.

*Plainte rendue par un avocat en parlement, contre M<sup>lle</sup> Devisé, sa locataire, qui avait déménagé furtivement une partie de ses meubles, sans avoir payé son terme.*

L'an 1778, le lundi 9 mars, onze heures du matin, en notre hôtel et par-devant nous Hubert Mutel, etc., est comparu M<sup>e</sup> Jean-Noël Hennebert, avocat en Parlement, demeurant à Paris, rue de Bourbon, paroisse St-Sauveur, dans une maison dont il est principal locataire : Lequel nous a fait plainte contre la demoiselle Devisé, de l'Académie royale de musique, et contre ses complices et adhérens, et nous a dit et déclaré qu'il a sous-loué à ladite Devisé deux chambres au quatrième étage de ladite maison dont il est principal locataire à raison de cent livres par année pour lesdites deux chambres dont les loyers échus à compter du premier janvier de l'année dernière 1777 et ceux qui échoiront jusqu'au premier avril prochain, montant à la somme de 125 livres qui sont dues au plaignant, sans préjudice des réparations locatives et autres dûs et de la justification de la quittance de capitation ; que pour se soustraire au paiement desdits loyers, ladite Devisé a enlevé et fait enlever furtivement tous les meubles et effets qui garnissoient lesdites deux chambres, à l'exception néanmoins d'un corps de commode de bois plaqué sans tiroirs, ni dessus, qu'elle a laissé dans l'une desdites chambres, et encore à l'exception d'une baignoire de cuivre rouge montée en canne avec son cylindre aussi de



cuivre rouge qu'elle a laissée ; qu'il y a environ une heure le plaignant ayant surpris la domestique de ladite Devisé qui faisoit enlever la baignoire que l'on emportoit, il l'a fait descendre dans l'appartement de lui plaignant à l'effet de mettre en sûreté cet objet affecté au payement desdits loyers, lequel objet sur lequel il se réserve tous ses droits et privilèges, il est prêt néanmoins et offre de représenter toutes fois et à ladite Devisé et quand il appartiendra, en lui payant les loyers et autres sommes par elle à lui dus. Dont et de tout ce que dessus il est venu nous faire la présente plainte.

Signé : HENNEBERT ; MUTEL.

(Archives nationales, Y, 13,298.)

**D**ORIVAL (ANNE-MARGUERITE), danseuse. Elle débuta en 1773 à l'Académie royale de musique et se fit remarquer par le pas de deux qu'elle dansa avec Gardel jeune, dans l'*Union de l'amour et des arts*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, par son exécution libre, savante, légère et gracieuse. L'année suivante, elle parut dans les ballets d'*Iphigénie en Aulide*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, et reçut après la première représentation, d'un poëte resté anonyme, les vers suivants :

C'est un enfant, c'est Hébé, c'est l'Amour ;  
 Mais sur la scène où le public l'adore,  
 Lorsque des Jeux elle conduit la cour,  
 L'enfant n'est plus et l'on voit Terpsichore.

M<sup>lle</sup> Dorival, dont on admirait les qualités réelles et qui possédait, outre ses talents de danseuse, une figure charmante et un maintien plein de grâces, avait malheureusement un caractère emporté et l'habitude de la boisson. Ces défauts lui occasionnèrent plusieurs mésaventures, et on pourra voir plus bas qu'à

deux reprises elle fut emprisonnée soit au For-l'Évêque, soit à la Force, châtement arbitraire qui l'exaspéra au lieu de la corriger (1).

M<sup>lle</sup> Dorival a paru dans les opéras ou ballets dont voici les titres : *l'Union de l'amour et des arts*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1773 ; *Azolan*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1774 ; *Iphigénie en Aulide*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, en 1774 ; *Orphée*, tragédie de Moline, musique de Gluck, en 1774 ; *Sabinus*, tragédie de Chabanon, musique de Gossec, en 1774 ; *Céphale et Procris*, tragédie de Marmontel, musique de Grétry, en 1775 ; *Philémon et Baucis*, ballet de Chabanon, musique de Gossec, en 1775 ; *les Romans*, ballet de Bonneval, musique de Niel et Cambini, repris en 1776 ; *le Devin du Village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, repris en 1778 (rôle de Colette, chanté et dansé) ; *la Chercheuse d'esprit*, ballet de Gardel aîné, en 1778, repris en 1783 (rôle de Finette) ; *Apollon et Coronis*, acte des *Amours des dieux*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret, repris en 1781 ; *l'Inconnue persécutée*, ballet de de Rozoi, musique d'Anfossi, en 1781, repris en 1782 ; *l'Embarras des richesses*, ballet de d'Allainval et Lourdé de Santerre, musique de Grétry, en 1782 ; *Thésée*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Gossec, en 1782 ; *Alexandre aux Indes*, tragédie de Morel, musique de Méreaux, en 1783 (rôle d'une Prêtresse du Temple) ; *Atys*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Piccini, en 1783 ; *Renaud*, tragédie de Le Bœuf, musique de Sacchini, en 1783 (rôle d'un Plaisir) ; *la Rosière*, ballet de Gardel aîné, en 1783, repris en 1786 (rôles de la

(1) Toutefois à partir de l'année 1784, elle parut vouloir se modifier, c'est ce qui résulte d'une note administrative sur son compte ainsi conçue : « Elle a du talent, mais elle l'a beaucoup négligé pour ne s'occuper que de son plaisir. Cependant, elle a plus travaillé depuis quelque temps. En général, c'est une mauvaise tête. Elle a beaucoup de caprices. Si elle veut travailler, elle est faite pour remplacer la demoiselle Guimard, surtout dans la pantomime. »

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 630.)

Rosière, la Surveillante, l'Amant); *Rosine*, ballet de Gersin, musique de Gossec, en 1786.

M<sup>lle</sup> Dorival mourut en 1788, à Marseille, où elle était en représentations.

(*Mercur de France*. — *L'Espion anglais*, tome III.  
— *Mémoires secrets*, VII, 65; IX, 213, 217.)

## I

1776. — 6 août.

M<sup>lle</sup> Anne-Marguerite Dorival se plaint d'avoir été insultée par Gaëtan Vestris et proteste contre un ordre d'emprisonnement qui aurait été surpris contre elle.

L'an 1776, le mardi 6 août, cinq heures de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Benjamin Bourderelle, etc., est comparue demoiselle Anne-Marguerite Dorival, de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris, rue St-Marc, paroisse St-Eustache: Laquelle nous a dit que le jeudi premier de ce mois, après la répétition générale de l'opéra des *Romans* (1), elle représenta au sieur Vestris, maître et compositeur de ballets, que l'un des airs de danse qu'il lui avoit distribué ne convenoit pas au caractère de danse qu'elle a adopté et pour lequel elle est engagée à l'Opéra; que cette représentation, quoique faite avec douceur et honnêteté, irrita ledit sieur Vestris au point qu'en présence de leurs camarades il traita la demoiselle comparante de petite fille, d'impertinente, de rognolle, lui dit qu'elle étoit la dernière des danseuses et qu'elle étoit sans talens; qu'alors ladite demoiselle comparante ne put entendre de sang-froid de pareilles injures dont le public fut témoin et répondit audit sieur Vestris qu'elle ne danseroit pas l'air en question; que ledit sieur Vestris, encore plus irrité, a redoublé ses injures, en sorte que ladite demoiselle Dorival a pris le parti de se retirer; que cependant le lendemain vendredi elle s'est présentée à la première représentation dudit opéra, y a dansé et rempli son rôle; que le dimanche suivant elle a encore dansé de manière que ledit sieur Vestris ni personne ne purent lui imputer d'avoir manqué à son devoir; que cependant ledit sieur Vestris a excité contre la

(1) Ballet en quatre entrées, paroles de Bonneval, musique de Niel, représenté pour la première fois en 1736 et repris en 1776 avec une musique nouvelle de Cambini.



comparante la direction de l'Opéra et s'est vanté hautement qu'il forceroit ladite demoiselle comparante à lui faire une réparation, sinon qu'il la feroit emprisonner ; qu'il a été même jusqu'à dire que l'ordre étoit obtenu et qu'il en auroit une satisfaction ; que ladite demoiselle comparante a eu peine à se persuader qu'une pareille querelle pût donner lieu contre elle à un ordre rigoureux ; qu'elle a eu l'honneur de donner des mémoires à M. Amelot et à M. le Lieutenant général de police, qu'en même tems elle a envoyé à la direction de l'Opéra la copie de ces mémoires ; que la réponse qu'elle vient de recevoir de M. Berton, l'un des directeurs de l'Opéra, est une preuve non équivoque de la surprise faite à la religion du ministre, puisqu'il annonce à ladite demoiselle comparante qu'elle sera arrêtée ce soir si elle ne se soumet à faire audit sieur Vestris une réparation publique ; que la réparation n'est due qu'à celui qui est offensé et certainement c'est ladite demoiselle comparante qui se voit en droit d'en exiger, puisque c'est elle qui a reçu l'offense et une offense publique. Ajoute ladite demoiselle comparante : que ledit sieur Vestris se prévale de la subordination due au maître des ballets, à la bonne heure ! Mais ladite demoiselle comparante n'y a pas manqué ; elle a au contraire rempli son service. Que les directeurs épousent la querelle dudit sieur Vestris, maître des ballets, contre une danseuse, ils le devroient si ladite demoiselle comparante s'étoit écartée de son devoir vis-à-vis du maître des ballets et dans le cours d'une répétition ou d'une représentation : mais, hors de la scène, tout ce qui se passe entre un danseur et une danseuse est une querelle particulière qui n'intéresse point lesdits sieurs directeurs ; qu'il feroit fort étonnant que ledit sieur Vestris eût trouvé le moyen d'engager lesdits sieurs directeurs dans sa vengeance et qu'ils se soient joints à lui pour surprendre un ordre du ministre, surtout quand ledit sieur Berton, l'un desdits directeurs, est forcé, par la lettre qu'il a écrite cejourd'hui à ladite demoiselle comparante, de convenir que ledit sieur Vestris a commencé par mettre trop de vivacité vis-à-vis d'elle, laquelle lettre elle représentera en tems et lieu. Ajoute en outre ladite demoiselle comparante que lesdits sieurs directeurs n'ont pu surprendre ledit ordre qu'en faisant de la cause particulière de leur maître des ballets une cause d'État ; que s'il étoit vrai que la surprise eût des suites et que ladite demoiselle fût privée de sa liberté, elle espère de la bonté du Roi et de la justice du ministre que sa liberté lui sera promptement rendue. Et comme la demoiselle comparante a l'intérêt de constater ce qu'elle avance par sa déclaration ci-dessus, elle s'est rendue par-devant nous pour nous la faire.

Signé : DORIVAL ; BOURDERELLE.

## II

1784. — 15 janvier.

*Lettre de M. de La Ferté, intendant des Menus-Plaisirs, au ministre de la maison du Roi, relative à une punition infligée à M<sup>lle</sup> Anne-Marguerite Dorival.*

..... Je dois avoir l'honneur de vous rendre compte, Monseigneur, que la demoiselle Dorival, une des premières danseuses, est arrivée ivre à l'Opéra et n'a pu danser, ce qui a occasionné quelque embarras (1). J'ai envoyé sur-le-champ chez M. Le Noir pour lui demander de la faire coucher, ainsi que c'est au moins de règle, en prison; il a donné en conséquence l'ordre à un exempt de police pour la conduire ce soir à l'hôtel de la Force, si on la trouve chez elle. Comme ce n'est pas la première fois que cela lui arrive et qu'elle fait en général mal son devoir, je crois que la punition devrait durer la huitaine et même avoir l'air de vous faire solliciter pour la faire fortir dans ce temps. Cependant c'est à vous, Monseigneur, à décider sur la longueur de la punition et vous pourrez en convenir dimanche avec M. Le Noir.

Je suis avec respect, etc.

DE LA FERTÉ.

Ce jeudi soir, 15 janvier 1784.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 826.)

**D**ORIVAL (CATHERINE BRIDA, dite), danseuse, née vers 1754.

## I

1778. — 20 août.

*Déclaration de grossesse faite par M<sup>lle</sup> Catherine Brida, dite Dorival.*

L'an 1778, le jeudi 20 août, neuf heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Marie-Joseph Chénon fils, etc., est comparue Marie-Catherine Brida-

(1) C'était le jour de la première représentation de la *Caravane du Caire*, opéra en trois actes dont les paroles sont du comte de Provence, plus tard Louis XVIII, et de Morel et la musique de Grétry.

Dorival, âgée de 24 ans, demeurant à Paris, rue des Saussaies : Laquelle nous a dit qu'au mois de novembre 1777, elle connut M. le comte de Wolneau qui depuis cette époque a employé toutes les ressources imaginables pour séduire la comparante. Depuis le mois de novembre jusqu'au mois de décembre suivant, M. le comte de Wolneau n'eut de cesse qu'il n'en eût abusé : il lui fit les plus belles promesses pour la déterminer à lui accorder ce qu'elle lui avoit refusé tant de fois ; qu'enfin, le 12 dudit mois de décembre 1777, ledit sieur comte de Wolneau parvint à son but. La comparante séduite par les propositions avantageuses qu'il ne cessoit de lui faire journellement se laissa gagner. M. le comte de Wolneau depuis le 12 décembre 1777 a continué de voir la comparante. De cette intimité, il résulte aujourd'hui que la comparante est enceinte d'environ 8 mois des œuvres de M. le comte de Wolneau et comme, aux termes des réglemens, elle est obligée de faire sa déclaration et que d'ailleurs la comparante veut avoir des dommages et intérêts et obliger M. le comte de Wolneau à se charger de l'enfant et à lui faire une pension, elle est venue nous rendre la présente plainte.

Signé : CHÉNON fils ; M. C. B. DORIVAL.

(Archives nationales, Y, 11,412.)

## II

1786. — 28 juin.

*Le sieur Hébert, marchand mercier, accuse M<sup>lle</sup> Catherine Brida, dite Dorival, d'une tentative d'escroquerie.*

L'an 1786, le mercredi 28 juin, sept heures du soir, en l'hôtel et par-devant nous Jean-François Hugues, etc., est comparue Marie-Anne Mérard, femme séparée quant aux biens de sieur Charles Hébert, marchand mercier, demeurante enclos du Temple, paroisse Ste-Marie : Laquelle nous a rendu plainte contre la demoiselle Brida-Dorival, danseuse à l'Opéra, demeurante rue de Cléry, au coin de celle du Gros-Chenet, chez le tapissier. Et nous a dit que depuis longtems elle a eu le malheur de fournir à crédit à ladite demoiselle Dorival des objets de modes et autres relatifs à la toilette, de manière qu'en ce moment il lui est dû une somme de 10,654 livres 13 sols 6 deniers pour laquelle la plaignante est comprise dans l'état produit par la demoiselle Dorival pour obtenir son dernier sauf-conduit daté du 5 mai dernier, et une somme de 300 livres 15 sols pour blanchissage de linge et quelques fourni-



tures faites depuis l'obtention dudit fauf-conduit ; que cejourd'hui, dans l'après-midi, la demoiselle Dorival est venue chez la plaignante, lui a dit de lui remettre tout le linge qu'elle avoit à elle et de vérifier le mémoire, parce qu'elle alloit lui payer ce qu'elle lui devoit depuis le 5 mai ; qu'elle vérifia avec elle le mémoire qui se trouva juste ; qu'elle remit le linge à ladite demoiselle Dorival, chez laquelle elle fut à l'instant pour toucher le montant du dernier mémoire, mais au lieu de la payer elle voulut arracher ce mémoire des mains de la plaignante et a déchiré en partie la feuille dudit mémoire sur laquelle est l'arrêté de ladite demoiselle Dorival qui lui a dit qu'elle la payeroit à 40 sols par semaine. Comme ce fait est un trait d'escroquerie de la part de la demoiselle Dorival et qui démontre sa mauvaise foi, la plaignante a été conseillée de nous rendre plainte.

Signé : MARIE-ANNE MÉRARD ; HUGUES.

(Archives nationales, Y, 11,029.)

### III

1786. — 28 juin.

*Un tapissier porte plainte contre M<sup>lle</sup> Brida, dite Dorival, qui avait insulté sa femme et lui avait craché à la figure.*

L'an 1786, le mercredi 28 juin, dix heures du soir, en l'hôtel et par-devant nous Jean-François Hugues, etc., est comparu sieur Pierre-Antoine-Raphaël Morance, marchand tapissier, demeurant rue de Cléry, au coin de celle du Gros-Chenet, paroisse St-Eustache, où il tient chambres garnies : Lequel nous a rendu plainte contre la demoiselle Dorival, danseuse à l'Opéra, logée en appartement garni dans la maison du plaignant et nous a dit qu'il y a environ trois mois qu'elle demeure dans l'appartement qu'elle occupe susdite maison ; que ne payant pas exactement ses loyers, le plaignant lui a donné congé par huissier ; que ce matin elle lui a payé la somme de 78 livres pour un mois de loyer échu le 18 du présent mois ; que cet après-midi la cuisinière de cette demoiselle a remis à un des garçons du plaignant la clef de son appartement afin de le faire voir à ceux qui se présenteroient pour le louer ; que sur les sept heures du soir l'épouse du plaignant est montée audit appartement dont elle a ouvert la porte pour le montrer à une dame qui se présentait pour le louer ; que sortant d'icelui la demoiselle Dorival, qui rentroit, a trouvé

la femme du plaignant sur le carré et cette dame qui étoit venue pour louer ; qu'elle a traité la dame Morance de voleuse et de coquine qui avoit des doubles clefs pour la voler et qu'elle lui feroit retrouver les effets qui avoient été volés et a craché par trois fois au visage de l'épouse du plaignant. Comme il a le plus grand intérêt, ainsi que la dame son épouse, d'avoir réparation des accusations calomnieuses et déshonorantes que ladite demoiselle Dorival s'est permises, il est venu nous rendre la présente plainte.

Signé : MORANCE ; HUGUES.

(Archives nationales, Y, 11,029.)

## DORJEVILLE (ÉMÉLIE), danseuse, débuta en 1777.

1784. — 14 août.

*Plainte de M<sup>lle</sup> Émélie Dorjeville contre la veuve de l'inspecteur de police Marais, qui s'était permis de tenir de mauvais propos sur son compte.*

L'an 1784, le samedi 14 août, une heure de relevée, est venue en notre hôtel et par-devant nous Louis-Michel-Roch Delaporte, etc., demoiselle Émélie Dorjeville, fille mineure, attachée à l'Académie royale de musique, demeurante à Paris, rue du Sentier, paroisse St-Eustache : Laquelle nous a rendu plainte contre la veuve du sieur Marais, inspecteur de police (1), demeurante rue St-Sauveur, chez le sieur Devaux, marchand bonnetier, et nous a dit que, par suite de sa mauvaise humeur de ce que la comparante a gagné contre elle un procès aux auditeurs, il y a huit jours, sur une demande mal fondée que ladite veuve Marais avoit formée contre la comparante, ladite veuve Marais est venue ce matin sur les dix heures tant à la porte de la comparante que chez différents voisins, et là elle s'est permis de répandre contre la comparante les calomnies et diffamations de toute espèce, en ajoutant que la justice avoit fait gagner le procès de la comparante, mais qu'elle se feroit justice elle-même ; que ladite Marais a fait une scène des plus scandaleuses dans ladite rue du Sentier, aux environs de la porte de la comparante, a fait

(1) Il s'agit ici du fameux Louis Marais, inspecteur chargé de la police des filles de mauvaise vie, qui étoit mort le 17 janvier 1780.

amasser une nombreuse populace ; que cette femme étoit dans les accès de la plus furieuse colère ; qu'elle est montée chez la comparante mais que sa domestique n'a pas voulu la laisser entrer pour éviter les voies de fait et violences auxquelles ladite veuve Marais auroit pu se porter. Et comme la comparante a le plus sensible intérêt de se pourvoir, elle nous a requis acte de la présente plainte.

Signé : DORJEVILLE ; DELAPORTE.

(Archives nationales, Y, 12,207.)

**D**OSSION (CHARLES-AUGUSTIN), danseur, né à Paris le 15 février 1743. Il débuta à l'Académie royale de musique en 1762 et se retira en 1782 avec 400 livres de retraite. En 1786, Dossion obtint du Roi une pension de 1,100 livres, en qualité de danseur des ballets de la cour.

(Les Spectacles de Paris.)

# I

1764. — 20 juin.

*Charles Augustin Dossion se plaint d'avoir été accablé d'injures et de menaces par la femme d'un maître tapissier.*

L'an 1764, le mercredi 20 juin, cinq heures de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparu sieur Charles-Auguste Dossion, danseur de l'Opéra et de chez le Roi, demeurant à Paris rue Croix-des-Petits-Champs : Lequel nous a rendu plainte contre le sieur Solelliac, marchand tapissier, demeurant à Paris, rue d'Argenteuil, et nous a dit que depuis quatre ou cinq ans il enseigne à danser à la demoiselle Lozange, danseuse à l'Opéra, demeurant même maison que les sieur et dame Solelliac. Le plaignant lui donne leçon assez régulièrement tous les jours. Depuis quinze jours ou trois semaines, la femme du sieur Solelliac s'est brouillée avec la demoiselle Lozange et s'est répandue contre elle en propos. Le plaignant a remarqué



que la femme du sieur Solelliac sembloit épier l'heure à laquelle vient le plaignant et le moment où il monte chez la demoiselle Lozange pour répéter ces invectives comptant que le plaignant alloit en rendre compte à la demoiselle Lozange, mais le plaignant, qui ne songe qu'à faire son état et qui ne se soucie point de se mettre dans ces sortes de caquets, a toujours fait semblant de ne rien entendre. De quoi la femme Solelliac piquée, a fait arrêter le plaignant par sa domestique qui lui a répété les mêmes propos et invectives sur le compte de la demoiselle Lozange. Le plaignant a rebuté cette fille domestique et lui a dit qu'elle mériterait qu'il lui donnât du pied au c... : c'est à cette vivacité, si c'en est une, que la femme du sieur Solelliac attendait le plaignant, car, en descendant de donner sa leçon, il a trouvé cette femme qui l'a entrepris, l'a accablé d'injures les plus humiliantes et l'a menacé de lui faire donner des coups de bâton. Il est même revenu au plaignant qu'elle avoit proposé aux garçons tapissiers qui travaillent pour son mari de guetter le plaignant, de s'arranger pour lui ôter son épée et de l'affommer à coups de bâton ; que l'un des garçons avoit rejeté la proposition en lui disant que si elle vouloit faire assassiner quelqu'un elle n'avoit qu'à s'adresser à des soldats aux gardes, que pour lui ses parens l'avoient mis chez son mari pour apprendre son métier et non pas ce qu'elle lui proposoit. Et comme il se pourroit faire qu'elle en trouvât d'autres moins prudents et moins délicats ; que le plaignant, qui est obligé par son état d'aller journellement dans cette maison, court risque d'être insulté, maltraité et peut-être affommé à l'instigation de cette femme Solelliac, il est venu nous rendre contre elle la présente plainte.

Signé : DOSSION ; CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,353.)

## II

1786. — 1<sup>er</sup> janvier.

*Brevet d'une pension de 1,100 livres accordée par le Roi à Charles-Augustin Dossion.*

Brevet d'une pension de 1,100 livres, en faveur du sieur Charles-Augustin Dossion, né et baptisé le 15 février 1743, paroisse St-Sulpice, danseur des ballets du Roi. Cette pension composée des objets ci-après, savoir : une

omme de 600 livres, produit net de deux objets portés dans un précédent brevet ; une pension de 500 livres sans retenue qui lui a été accordée sur le trésor royal à titre de retraite.

PIÈCE JOINTE AU BREVET.

*Acte de baptême de Charles-Augustin Dossion.*

Extrait des registres des baptêmes de l'église paroissiale de St-Sulpice à Paris : Le quinze du mois de février de l'année 1743, a été baptisé Charles-Augustin, né aujourd'hui, fils de Jean-Baptiste Dossion, maître de danse, et de Jeanne-Marguerite Ménard, son épouse, demeurant rue du Bac. Le parrain : Charles-Alexandre Valet, musicien ; la marraine : Marie-Louise Halant, fille mineure de Nicolas Hallant, valet de chambre. Le père présent.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 674.)

Voy. LOZANGE (Marie-Aimée-Reine SIANNE, dite).

**D**UBOIS (MARIE-CHARLOTTE COURTSTZ, dite), danseuse.

1777. — 17 mars.

*Plainte d'un marchand mercier contre M<sup>lle</sup> Marie-Charlotte Courtstz, dite Dubois, qui avait déménagé furtivement sans payer son terme.*

L'an 1777, le lundi 17 mars, cinq heures de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Charles-Alexandre Ferrand, etc., est comparu sieur Léonard Boudin, marchand mercier et ébéniste à Paris, y demeurant cloître et paroisse St-Germain-l'Auxerrois : Lequel nous a rendu plainte contre Marie-Charlotte Courtstz, dite Dubois, danseuse de l'Académie royale de musique, demeurante à Paris, rue Royale, butte et paroisse St-Roch, ses fauteurs et adhérens, et dit que, par bail passé devant M<sup>e</sup> Lagrenée, qui en a la minute,

et son confrère, notaires à Paris, le 25 juin 1776, il a donné à loyer à ladite demoiselle Dubois les meubles contenus et désignés en un état annexé à la minute dudit bail, moyennant 1,500 livres par chacune des trois années y portées, commencées le premier dudit mois de juin, payables par termes. Suivant lequel bail elle a reconnu avoir lesdits meubles en sa possession et il est dû au plaignant les trois termes qui en sont échus au premier du présent mois de mars, celui courant et, en outre, un reste de marchandises et ouvrages par lui pour elle faits et fournis depuis ledit bail; qu'étant allé le jour d'hier dimanche sur les sept heures du soir chez ladite demoiselle Dubois lui demander de l'argent, il l'a trouvée dans son appartement où il n'y avait aucun meuble de dérangé: elle le remit pour lui en donner au lendemain matin et s'en alla sans avoir le moindre soupçon sur la conduite de ladite demoiselle; que ce jourd'hui, y étant retourné sur les dix heures du matin, il a été surpris d'apprendre que ladite demoiselle Dubois n'était plus dans ledit appartement, qu'elle en avait fait enlever furtivement par nombre de crocheteurs pendant la nuit dernière tous les meubles qui le garniffoient et à elle loués par ledit bail, qu'elle s'était évadée et n'a pu découvrir où elle était allée ni où lesdits meubles avaient été transportés. Et comme lesdits meubles forment un objet de plus de 12,000 livres; que l'enlèvement furtif et de nuit d'iceux est un vol manifeste que fait ladite demoiselle Dubois, il a été conseillé de nous rendre plainte.

Signé : BOUDIN ; FERRAND.

(Archives nationales, Y, 13,001.)

**D**UBOURG, chanteur. De 1718 à 1726, cet artiste a chanté à l'Opéra les rôles suivants : Bacchus, Fabio, dans les *Âges*, ballet de Fuzelier, musique de Campra, en 1718, repris en 1724; Florestan, l'ombre d'Ardan Canile, dans *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1718 et en 1731; Jupiter, dans le *Jugement de Pâris*, pastorale de M<sup>lle</sup> Barbier (l'abbé Pellegrin), musique de Bertin, en 1718; Linas, l'Ordonnateur des jeux funèbres, dans *Sémiramis*, tragédie de Roy, musique de Destouches, en 1718; Phorbas, Neptune, dans *Alcione*, tragédie de La Motte, musique de Marais, en 1719; Momus,



dans le *Carnaval et la Folie*, comédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1719 ; Thoas, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarets, mise au théâtre par Danchet et Campra, et reprise en 1719 ; Jupiter, le Ministre de Dodone, dans *Issé*, pastorale de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1719 et 1721 ; Polymnestor, roi de Thrace, dans *Polydore*, tragédie de Pellegrin, musique de Baptistin, en 1720 ; Mars, Artémidor, dans *Scylla*, tragédie de Duché, musique de Théobalde, en 1720 ; Filindo, Damire, dans les *Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1721 ; Protée, dans *Phaéton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1721 ; Cléon, dans les *Fêtes de Thalie*, ballet de Lafont, musique de Mouret, repris en 1722 ; Hidraot, roi de Damas, dans *Renaud*, tragédie du chevalier (l'abbé) Pellegrin, musique de Desmarets, en 1722 ; Borée, dans les *Saisons*, ballet de Pic, musique de Collasse, repris en 1722 ; Mars, dans *Philomèle*, tragédie de Roy, musique de La Coste, reprise en 1723 ; Thésée, roi d'Athènes, dans *Pirithoüs*, tragédie de Séguinault, musique de Mouret, en 1723 ; Jupiter, le Ministre du Destin, dans *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1723 ; Zircène, dans *Amadis de Grèce*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1724 ; don Carlos, dans l'*Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1724 ; Polyphème, dans *Acis et Galathée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1725 ; Sangar, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1725 ; Neptune, dans les *Éléments*, ballet de Roy, musique de La Lande et Destouches, en 1725 ; Ulysse, dans *Télégone*, tragédie de Pellegrin, musique de La Coste, en 1725 ; Cléon, dans le *Ballet sans titre*, en 1726.

1723. — 25 février.

*Dubourg traite en termes les plus grossiers une demoiselle qui avait refusé de l'épouser.*

L'an 1723, le jeudi 25 février, trois heures de relevée, par-devant nous Hilaire Tripperet, etc., en notre hôtel, est venue et comparue demoiselle Anne Potier, fille majeure, vivante de son bien, demeurante rue Ste-Anne, chez le sieur Buyret, médecin : Laquelle nous a rendu plainte contre le nommé Dubour, chanteur de l'Opéra, et dit qu'il y a environ un an ledit Dubour vint la voir sur le pied de mariage ; que quelque tems s'étant passé elle a appris de ses amis, à n'en point douter, que ledit Dubour n'étoit pas son affaire : elle le pria et fit prier de vouloir bien se retirer ; que, bien loin de satisfaire aux prières qu'elle lui avoit faites et fait faire à ce sujet, auroit toujours affecté de venir la troubler ; que depuis plus de quatre mois il n'a cessé de l'insulter et de la traiter comme la dernière des malheureuses ; qu'il l'auroit excédée de plusieurs coups le jeudi 7 octobre dernier dont elle a senti de cuisantes douleurs ; que même, en la présence de plusieurs personnes, il a eu la témérité de la menacer et de lui dire qu'en quelque endroit qu'il la trouveroit, il lui couperoit le visage, l'auroit traitée de « f. .... g. .... et de p. .... » ; qu'elle auroit méprisé de telles injures, mais que fatiguée par de telles visites fréquentes qu'il lui faisoit tous les jours, elle auroit été obligée de s'en plaindre à ses maîtres sur ce qu'il auroit, le mardi gras dernier sur les quatre heures du matin, frappé à sa porte et que sa servante, ayant été voir qui frappoit, elle auroit trouvé ledit Dubour lequel auroit à sadite servante porté plusieurs coups ; que le jour d'hier, environ une heure de relevée, il vint chez elle lui insulter et lui dit que M. de la Vrillière l'avoit envoyé chercher, qu'il falloit que ce fût elle qui en fût la cause, que cela ne l'étonnoit pas, que plus elle se plaindroit plus il la maltraiteroit et que tout l'argent qu'il auroit il l'emploieroit pour la faire maltraiter et qu'elle ne périroit jamais que de sa main ou de celles de ceux qu'il emploieroit contre elle ; de plus, qu'il auroit traité la servante d'elle plaignante de p. .... Pourquoi, attendu les récidives, mauvais traitemens, insultes et le danger où elle se trouve de perdre la vie, ayant affaire à un homme aussi violent, elle a été conseillée en tout événement de nous rendre la présente plainte.

Signé : TRIPPERET ; POTIER.

(Archives nationales, Y, 11, 144.)

DUCHAINÉ (VINCENT), danseur. Il fut attaché à l'Académie royale de musique de 1769 à 1785.

(*Les Spectacles de Paris.*)

1772. — 3 août.

*Vincent Duchaine proteste contre la signature apposée par sa femme au bas d'une lettre de change.*

L'an 1772, le lundi 3 août, neuf heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous François Bourgeois, etc., est comparu Vincent Duchaine, danseur de l'Académie royale, demeurant à Paris, rue Montmartre, paroisse St-Eustache : Lequel nous a dit et déclaré qu'il a appris que dame Anne Romellini, sa femme, a souscrit une lettre de change de la somme de 372 livres conçue en ces termes : « A Paris, le 1<sup>er</sup> juillet 1772. Bon pour trois cent soixante-douze livres. Monsieur, au prochain payement d'août, payez par cette première de change à l'ordre de M. Despères la somme de 372 livres valeur reçue comptant dudit sieur, suivant l'avis de votre humble servante. A M. Duc et compagnie, à Lyon. » Que cette lettre de change n'étant pas légalement contractée attendu que ladite femme n'a point été autorisée de lui comparant à cet effet et qu'elle n'est pas marchande publique, il fait toutes protestations de nullité d'icelle et de se pourvoir par les voies et ainsi qu'il avisera bon être pour faire prononcer la nullité de ladite lettre de change.

Signé : DUCHAINÉ ; BOURGEOIS.

(*Archives nationales, Y, 11,963.*)



# DUMIRAIL (ÉLISABETH BÉTOU, dite), danseuse.

## I

1781. — 30 juin et 26 juillet.

*Déclaration de grossesse faite par M<sup>lle</sup> Élisabeth-Louise Bétou, dite Dumirail, suivie d'une demande en dommages et intérêts formée contre l'auteur de cette grossesse.*

L'an 1781, le samedi 30 juin du matin, en l'hôtel et par-devant nous Gilles-Pierre Chenu, etc., est comparue demoiselle Élisabeth-Louise Bétou-Dumirail, fille mineure, âgée de 18 ans environ, attachée à l'Académie royale de musique, demeurant Grande-Rue-Verte, paroisse de la Madeleine de la Ville-l'Évêque, chez les sieur et dame Laurent, ses oncle et tante : Laquelle nous a rendu plainte et dit que le quatre novembre dernier, elle fut fort étonnée de recevoir une lettre qu'elle soupçonna venir d'un particulier qui paroïsoit depuis quelque tems chercher à faire sa connoissance ; que ce particulier peu après se fit connoître et, à force de soins, de promesses flatteuses et de séduction, parvint à son but et à tromper la plaignante ; qu'il devoit la mettre dans ses meubles et en état de quitter le théâtre pour vivre tranquille ; que pour mieux la séduire il lui a fait faire un petit anneau d'or dans lequel est son nom et celui de la plaignante ; qu'il lui a encore écrit depuis cinq autres lettres toutes remplies des sentimens les plus tendres et auxquels la plaignante a pris la plus grande confiance ; que vers la fin de décembre dernier, ayant eu soupçon qu'elle étoit enceinte, elle en fit part audit particulier qui n'en parut pas étonné et lui dit seulement : « Je suis honnête homme ; venez demeurer avec moi et vous aurez tout lieu d'être contente » ; qu'elle lui fit là-dessus des représentations et entre autres qu'elle ne pouvoit pas, dans son état, quitter sa tante dont elle auroit plus grand besoin que jamais ; qu'il insista et depuis n'a point paru ni donné de ses nouvelles ; que la plaignante, inquiète, comme de raison, de son état, a pris le parti de lui écrire il y a quelques jours, mais n'en a reçu aucune réponse. Et comme ce procédé annonce une mauvaise foi insigne de la part dudit particulier qu'elle se réserve de nommer en tems et lieu et qu'elle a le plus grand intérêt, s'il persiste dans son silence, d'en avoir raison tant relativement à elle qu'au fruit qu'elle porte

dans son sein de ses œuvres, elle est venue nous déclarer qu'elle est enceinte de sept mois environ, etc. Et a déclaré ne pouvoir signer, attendu qu'elle a mal au pouce droit (1).

Signé : CHENU.

Et le jeudi 26 juillet, heure de midi, en l'hôtel et par-devant nous commissaire susdit est comparue ladite demoiselle Bétou-Dumirail, ci-devant dénommée et qualifiée : Laquelle en ajoutant à sa déclaration susdite portant plainte, nous a dit que, si elle a usé de ménagemens contre l'auteur de son état actuel de grossesse en ne le nommant pas, elle s'étoit flattée qu'il lui fauroit gré de ce ménagement et lui rendroit justice en venant à son secours et faisant ce que l'honneur et l'humanité doivent prescrire à tout homme en pareille circonstance ; mais que le ménagement dont a usé la plaignante et sa malheureuse situation présente n'ayant rien opéré en sa faveur et l'auteur de fondit état paroissant persister dans son refus de lui procurer les secours qui lui sont nécessaires et qu'exigeront les suites prochaines de ses couches ; voyant d'ailleurs que toutes les démarches honnêtes qu'elle a fait faire auprès de lui pour le ramener à des sentimens plus humains et plus justes ont été absolument infructueuses, elle nous déclare que c'est contre le sieur comte de Ropoli, demeurant ci-devant rue du Mail et aujourd'hui rue des Fossés-Montmartre, que porte sadite plainte comme étant enceinte de ses œuvres et que c'est, en conséquence, contre lui qu'elle entend se pourvoir, etc., et a déclaré de nouveau ne pouvoir signer, attendu la continuité du mal qu'elle a au pouce droit.

Signé : CHENU.

(Archives nationales, Y, 11,604.)

## II

1781. — 5 septembre.

*M<sup>lle</sup> Elisabeth-Louise Bétou, dite Dumirail, se désiste de la demande en dommage et intérêts qu'elle avait formée contre l'auteur de sa grossesse.*

L'an 1781, le mercredi 5 septembre du matin, sur le midi, nous Gilles-Pierre Chenu, etc., ayant été requis, sommes transporté Grande-Rue-Verte,

---

(1) C'est-à-dire parce qu'elle ne savait pas écrire. J'ai rencontré dans mes recherches un certain nombre de procès-verbaux où l'on voit cet ingénieux subterfuge employé par des personnes illettrées.

faubourg St-Honoré, en une maison où étant monté au premier étage et entré dans une seconde pièce donnant sur ladite rue, y avons trouvé et est comparue par-devant nous demoiselle Élisabeth-Louise Bétou-Dumirail, fille attachée à l'Académie royale de musique, demeurant en ladite maison où nous sommes : Laquelle nous a dit qu'elle se désiste purement et simplement des déclarations et plaintes par elle à nous ci-devant faites sans dommages-intérêts, renonçant même à toutes poursuites généralement quelconques pour raison desdites déclarations et plaintes contre l'auteur de sa grossesse. Dont et de quoi elle nous a requis acte et a déclaré ne pouvoir signer attendu le mal qu'elle a au pouce de la main droite.

Signé : CHENU.

(Archives nationales, Y, 11,604.)

DUPIN (GENEVÈVE VALLÉE, dite), danseuse.

1766. — 20 juin.

*M<sup>lle</sup> Geneviève Vallée, dite Dupin, et une demoiselle Cantelou, son amie, accusent d'escroquerie deux individus nommés Weyrother et Sauchez qui refusaient de leur rendre des effets précieux déposés sous forme de nantissement.*

L'an 1766, le vendredi 20 juin, huit heures du soir, en notre hôtel et par-devant nous Louis-Michel-Roch Delaporte, etc., sont comparues demoiselle Geneviève Vallée, dite Dupin, danseuse de l'Académie royale de musique, demeurante à Paris rue Poissonnière, paroisse Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, et demoiselle Julie Cantelou, fille majeure, demeurante à Paris, rue St-Martin, paroisse St-Merry : Lesquelles nous ont rendu plainte contre le sieur baron de Weyrother, prenant la qualité de chevalier du St-Empire, d'ancien écuyer du feu roi Stanislas et d'ancien officier de cavalerie, et contre un particulier qu'il appeloit le petit baron et qu'elles ont appris depuis se nommer le baron don Sanchez et nous ont dit, favoir : ladite demoiselle Dupin qu'il y a environ cinq mois et demi ou six mois qu'elle a fait la connoissance du sieur de Weyrother pendant qu'il étoit en prison à St-Éloi pour dettes ; et ladite demoiselle Cantelou environ quatre mois, qu'ayant besoin d'argent et ayant proposé à quelqu'un de lui prêter une somme de



30 louis, cette personne ne pouvant la leur procurer dit à la demoiselle Cantelou qu'elle connoissoit une autre personne qui pourroit leur faire ce plaisir sans intérêt en lui remettant des gages ; qu'ayant averti ladite demoiselle Dupin, elles ont accepté la proposition et, en conséquence, au commencement de février dernier, la domestique de ladite demoiselle Cantelou a été à St-Éloi avec ladite personne porter audit sieur de Weyrother une montre d'or guillochée et ciselée faite par Dutète ou Dutertre, à Paris, sans chaîne ; une paire de boucles d'oreilles fines en étoiles ; une paire de manchettes de dentelle de Binche (1) à trois rangs ; une robe de velours bleu ciselé, garnie en peluche de tigre et son jupon pareil ; une robe de fatin blanc et son jupon ; une robe de taffetas lilas et son jupon ; une robe de gros de Tours, à fond bleu, brochée, rayée et à mouches : Lesquels effets ledit sieur Weyrother a gardés à St-Éloi, n'ayant pas l'argent pour le prêter, et a dit à la domestique qu'il arrangerait cela et enverrait l'argent chez ladite demoiselle Cantelou par le petit baron le plus tôt qu'il pourroit ; qu'en effet deux jours après le petit baron a été chez ladite demoiselle Cantelou lui porter 20 louis d'or ; que ladite demoiselle Cantelou ayant dit au petit baron que cette somme n'étoit pas suffisante pour le besoin qu'elle en avoit, il lui répondit en présence de ladite demoiselle Dupin qu'elle n'avoit qu'à lui donner d'autres effets en nantissement et qu'il lui feroit prêter 14 louis ; que le même jour ledit sieur petit baron est venu avec une femme chez les plaignantes et a emporté un mantelet de dentelle noire, une coiffure de dentelle de Binche composée d'un bavolet et fond et le tour de la robe, une paire de manchettes de dentelle de Valenciennes, une coiffure aussi de dentelle de Valenciennes avec le bavolet et fond d'entoilage, un mantelet d'entoilage dentelle blanche, garni de dentelle blanche et doublé de taffetas rose, une paire de manchettes à trois rangs de dentelle de Binche, le fichu pareil, la garniture en plein pareille, le fond, le tour de gorge et le bavolet non blanchi : le tout enveloppé dans une grande nappe marquée C. G. et une boîte de layeterie, et deux jours après il apporta les quatorze louis d'or à ladite demoiselle Dupin ; que depuis quelques jours ladite demoiselle Cantelou a été chez ledit sieur de Weyrother lui dire qu'elle avoit les 34 louis qu'il lui avoit fait prêter ainsi qu'à la demoiselle Dupin et qu'elle le prioit de lui rendre les effets qu'elle lui avoit remis par forme de nantissement ; ledit sieur de Weyrother lui a répondu qu'il écrirait au petit baron et qu'il passeroit chez elle et chez ladite demoiselle Dupin ; qu'hier, vers l'heure du dîner, ledit petit baron a été chez ladite demoiselle Cantelou et lui a demandé si elle avoit l'argent ; qu'ayant répondu que oui, il lui a dit qu'il demandoit jusqu'au lendemain et

(1) Dentelle fabriquée à Binch ou Binche, petite ville de Belgique, entre Mons et Charleroi.

qu'il passeroit chez ladite demoiselle Dupin ; qu'aujourd'hui, au matin, à sept heures, lefdites plaignantes ont été chez le petit baron qu'elles ont trouvé avec le baron de Weyrother et lui ayant demandé leurs effets, le petit baron a répondu qu'il passeroit chez ladite demoiselle Dupin à 9 heures ; qu'en effet il y est venu vers les 9 heures et l'a trouvée avec ladite demoiselle Cantelou. Il leur a dit que, pour le présent, il falloit seulement lui remettre l'argent avec la note des effets et qu'il leur apporterait les effets dans une heure parce qu'ils étoient chez quelqu'un qui ne vouloit pas paraître, ce qu'elles n'ont pas voulu accepter : au moyen de quoi ledit petit baron s'est retiré et elles n'ont pas eu de ses nouvelles depuis. Or, comme ledit sieur baron de Weyrother et le petit baron qu'elles ont appris depuis se nommer le baron don Sanchez sont accablés de créanciers, ont une conduite suspecte et qu'elles ont lieu d'appréhender d'avoir été escroquées, elles sont venues nous rendre plainte (1).

Signé : VALLÉE ; CANTELOU ; DELAPORTE.

(Archives nationales, Y, 12, 168.)

**D**UPLANT (FRANÇOISE-CLAUDE-MARIE-ROSALIE CAMPAGNE, dite), chanteuse, née à Versailles le 24 août 1745. M<sup>lle</sup> Duplant entra dans les chœurs de l'Opéra en 1761 et débuta le 18 février 1762, par le rôle d'Iphise, dans les *Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campa. Sa haute taille et sa voix d'une grande étendue et d'un beau volume la destinaient à ce qu'on appelait les rôles à baguettes qu'elle interpréta toujours à la satisfaction du public.

Le personnage de Cybèle, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Piccini, lui valut, en 1780, les vers suivants :

Comment adorable Cybèle,  
 Comment le malheureux Atys  
 A-t-il pu résister aux charmes réunis  
 De cette voix si touchante et si belle

(1) Cette réclamation eut l'effet que désirait les plaignantes, car on lit au bas du procès-verbal ces mots de la main du commissaire : « Tous les effets énoncés dans la plainte ci-dessus ont été rendus par M. don Sanchez, devant moi, le 25 juin 1766. »

Et de cet air majestueux  
Digne de la mère des dieux ?  
Que fa coupable préférence  
Mérite bien votre vengeance !  
L'ingrat, que n'avait-il et mon cœur et mes yeux !  
Il auroit soupiré pour l'aimable immortelle ;  
Il n'eût point excité votre juste courroux,  
Atys, toujours tendre et fidèle,  
N'auroit jamais aimé que vous !

Deux ans après, le 1<sup>er</sup> mars 1782, elle créa le rôle de Médée dans *Médée*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Gossec, avec un grand succès qu'un poète resté anonyme consacra en ces termes :

Ainsi donc le sceptre magique  
De nouveau brille dans tes mains,  
Duplant, et la scène lyrique  
Te doit ses triomphes certains.  
Sous tes traits Médée elle-même,  
Déployant à la fois l'amour et la terreur,  
Menace, éclate, tonne, et belle en sa fureur,  
Par son art, son pouvoir suprême,  
Ravit l'âme du spectateur.  
Contre toi l'envie impuissante  
Armeroit en vain ses efforts ;  
Ta voix et sublime et touchante  
La réduit enfin aux remords.  
Poursuis ta brillante carrière.  
Et jouissant en paix des succès les plus beaux,  
Laisse ramper dans la poussière  
Et la cabale et tes rivaux !

En 1779, à l'époque de la révolte de certains artistes de l'Académie royale de musique contre M. de Vismes, leur directeur, M<sup>lle</sup> Duplant se fit remarquer par la violence de ses propos et l'ardeur de son hostilité. Le prévôt des marchands de la ville de



Paris, M. de Caumartin, chargé par le Roi de mettre un terme à cette mutinerie, punit arbitrairement les plus coupables, parmi lesquels fut comprise M<sup>lle</sup> Duplant. Elle fut, après 18 ans de services, expulsée brutalement et sans retraite. Cette exclusion ne fut heureusement que de courte durée, et peu de mois après, elle rentra à l'Opéra qu'elle quitta définitivement en 1785.

L'année précédente, l'administration du théâtre avait rédigé, pour le compte de l'autorité supérieure, la note suivante sur cette actrice :

Sujet plein de zèle et de bonne volonté, ayant toujours bien rempli sa place; elle doit beaucoup à son physique; elle a 22 ans de services.

Elle est d'un naturel inquiet et jaloux. Les traitemens de M<sup>lles</sup> Le Vasseur et Saint-Huberti lui font tourner la tête, ce qui la met dans le cas de faire beaucoup de violences; cependant elle ne peut se dissimuler que son genre de talent, qui est celui des mères et des rôles à baguettes, est d'un usage moins fréquent à l'Opéra que celui des autres.

En 1782, M<sup>lle</sup> Duplant obtint du Roi une pension de 1,500 livres en qualité de chanteuse du théâtre de la Cour. On verra plus loin, exposés par elle-même, les titres qu'elle avait à cette faveur.

Voici la liste des rôles remplis par M<sup>lle</sup> Duplant à l'Académie royale de musique : Iphise, dans les *Fêtes Vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1762; Herminie, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1764; Melpomène, dans les *Fêtes de Thalie*, ballet de Lafont, musique de Mouret, repris en 1765; Hypermnestre, dans *Hypermnestre*, tragédie de Lafont, musique de Gervais, reprise en 1765 et en 1766; Diane, dans *Sylvie*, ballet de Laujon, musique de Berton et Trial, repris en 1766 et en 1767; Roxane, dans l'*Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1766; la Prêtresse scythe, dans les *Amours des dieux*,

ballet de Fuzelier, musique de Mouret, repris en 1767; la Bergère, dans le *Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, repris en 1767; la Vestale, Émilie, dans l'acte du *Feu*, des *Éléments*, ballet de Roy, musique de Destouches, repris en 1767 et en 1773; la Grande Prêtresse de Vénus, dans *Ernelinde*, tragédie de Poinsinet, musique de Philidor, en 1767; Diane, dans *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, reprise en 1767; Médée, dans *Médée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1767 et en 1770; Clémence Isaure, dans le prologue de *Daphnis et Alcimadure*, pastorale de Mondonville, reprise en 1768 et en 1773; Palès, dans *Titon et l'Aurore*, ballet de La Marre, musique de Mondonville, repris en 1768; Isménide, dans la *Vénitienne*, comédie de La Motte, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1768; Junon, dans *Énée et Lavinie*, tragédie de Fontenelle, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1769; Athénaïs, dans *Hippomène et Atalante*, ballet de Brunet, musique de Vachon, en 1769; Argine, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches et Cardonne, reprise en 1769; Cassandre, dans *Ajax*, tragédie de Mennesson, musique de Bertin, reprise en 1770; Cléopâtre, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1770; Érinice, dans *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, reprise en 1770; Zaïde, dans *Zaïde*, ballet de La Marre, musique de Royer, repris en 1770; Ismène, dans *Alcione*, tragédie de La Motte, musique de Marais, reprise en 1771; Arcabonne, dans *Amadis*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1771; Zoraïde, dans l'acte de la *Sibylle*, des *Fêtes d'Euterpe*, ballet de Moncrif, musique de Dauvergne, repris en 1771; Junon, dans *Ixion* ou l'acte de l'*Air*, des *Éléments*, ballet de Roy, musique de Destouches, repris en 1771; Zoraïde, dans *Pyrame et Thisbé*,

tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1771; Phœbé, dans *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1772, en 1773 et en 1778; Orthésie, dans l'acte d'*Osiris*, paroles de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1772; la Fortune, dans *Églé*, ballet de Laujon, musique de La Garde, repris en 1773; Théodore, dans l'*Union de l'amour et des arts*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1773; Clytemnestre, dans *Iphigénie en Aulide*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, en 1774, reprise en 1780 et en 1783; la Jalousie, dans *Céphale et Procris*, tragédie de Marmontel, musique de Grétry, en 1775; la Reine, dans l'acte de *Tyrtée*, des *Talents lyriques*, musique de Rameau, repris en 1775; Ferragus, prince de Castille, dans les *Romans*, ballet de Bonneval, musique de Nieil et Cambini, repris en 1776; Hermione, dans *Andromaque*, tragédie de Pitra, musique de Grétry, en 1780, reprise en 1781; la Haine, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Gluck, reprise en 1780; Cybèle, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Piccini, reprise en 1780 et en 1783; Clytemnestre, dans *Électre*, tragédie de Guillard, musique de Le Moine, en 1782; Médée, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Gossec, reprise en 1782.

M<sup>lle</sup> Duplant était encore vivante en 1789.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 630. — *Mercur de France*. — *L'Espion anglais*, tome III. — *Mémoires secrets*, IV, 52; XIII, 366, 368; XVI, 303; XXVIII, 298. — *Journal de Paris*, 30 novembre 1779, 9 mars 1780, 16 mars 1782. — Adolphe Jullien, *l'Opéra secret au dix-huitième siècle*.)



## I

1766. — 14 juin.

*Mlle Françoise-Claude-Marie-Rosalie Campagne, dite Duplant, déclare que séduite par un sieur Colin, elle est devenue mère et que son séducteur l'a laissée dans l'abandon ainsi que son enfant.*

L'an 1766, le samedi 14 juin, trois heures de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Claude-Louis Boullanger, etc., est comparue demoiselle Françoise-Rosalie Campagne, fille majeure, demeurant à Paris, rue du Chantre, chez le sieur Boileau, paroisse St-Germain-l'Auxerrois : Laquelle nous a dit et déclaré que depuis environ trois ans, elle a fait connoissance du sieur Colin, marchand boucher à Paris, rue du Bout-du-Monde, que, sous les plus belles promesses et après avoir exercé envers elle toutes les voies de séduction, elle a eu la facilité de s'abandonner à son feu en sorte qu'ils ont vécu ensemble depuis ce tems. A ses instigation et prière elle a même eu la complaisance de demeurer chez lui pendant environ deux ans, d'où elle est sortie malgré lui, il y a environ six mois, pour se retirer dans un appartement, rue Coquillière, où il continua de la voir ; qu'il y a environ cinq mois qu'il dit à la comparante qu'il vouloit se marier, que l'état de ses affaires ne lui permettoit pas de rester garçon, qu'il continueroit de voir la comparante et ne l'abandonneroit pas, qu'il connoissoit sa conduite à son égard et lui promit de faire à son profit des billets ou lettres de change de 10 louis payables tous les mois ; qu'effectivement il s'est marié quoiqu'il fût la comparante dans un état de grossesse déjà avancée ; qu'elle lui fit diverses observations sur les difficultés qu'il auroit à effuyer pour lui faire lesdites lettres de change ou billets lorsqu'il feroit marié ; que de leurs habitudes il est résulté la grossesse susdite et est accouchée d'un enfant mâle le 21 mai dernier, ainsi que lui-même l'a reconnu par un billet en date du lendemain 22, qu'elle nous a représenté et que nous lui avons à l'instant rendu ; qu'il répondit à ses observations qu'il feroit plus à même de lui faire du bien et d'effectuer ses promesses étant marié que ne l'étant pas ; qu'il auroit soin de pourvoir à ce qu'elle ne manquât de rien, elle comparante, non plus que son enfant ; qu'il leur feroit un fort à l'une et à l'autre de manière qu'ils ne manqueroient de rien jamais ; que nonobstant ces promesses il ne donne rien à la comparante qui a été obligée de contracter des dettes pour se procurer les secours nécessaires dans

ses couches, qu'elle en contracte encore pour la nourrice de son enfant et pour sa convalescence ; que ledit Colin s'est comporté envers elle de la manière la plus ingrate et déraisonnable, et comme la comparante a intérêt de faire constater judiciairement les voies de séduction et la mauvaise foi dudit Colin et d'obtenir contre lui toutes pertes, dommages et intérêts, elle a été conseillée de se retirer par-devant nous à l'effet de nous faire la présente déclaration.

Signé : CAMPAGNE ; BOULLANGER.

(Archives nationales, Y, 12,667.)

## II

1782.

*Mémoire adressé au ministre de la Maison du Roi par M<sup>lle</sup> Françoise-Claude-Marie-Rosalie Campagne, dite Duplant, pour établir ses droits à une pension de la Cour.*

Monseigneur, la demoiselle Duplant affligée cruellement du refus que Monseigneur lui fait par sa lettre du 14 mars 1782, lui demande la permission d'insister, étant en état de lui démontrer combien ses droits à la pension de la Cour sont plus forts et plus multipliés que ceux de la demoiselle Le Vasseur.

C'est la faveur qui a fait faire un premier passe-droit à la demoiselle Duplant en donnant à la demoiselle Le Vasseur une date de deux ans plus ancienne que la sienne, puisque cette dernière n'a pu chanter que de petits airs ou des rôles accessoires jusques et compris 1777 et 1778, années des retraites des demoiselles Larrivée et Arnould et que jusqu'alors elle n'étoit pas première ; et il faut ce rang à la Cour pour être pensionné comme actrice de l'Opéra.

La demoiselle Duplant, au contraire, étoit fondée à croire sa date de 1771, puisque c'est l'année de retraite de la demoiselle Dubois qui seule étoit devant elle ; aussi c'est à cette époque que la demoiselle Duplant a été en possession des premiers rôles.

Voici ceux qu'elle se souvient d'avoir chantés :

Au mariage du Roi : le rôle de Méduse dans *Persée* (1) ; la Jaloufie, dans *Céphale et Procris* (2).

Au mariage de Monsieur : la Fée, dans *Mirzel* ; Phœbé, dans *Castor* (3).

Au mariage de Monseigneur le Comte d'Artois : la Reine, dans *Bellérophon* (4).

A Choisy : le rôle de Théodore (5) qui intéressa Louis XV au point de demander à M. de Chouzy de faire venir l'actrice à son souper pour la complimenter.

En 1776, à Fontainebleau : Clytemnestre, dans *Iphigénie en Aulide* (6) ; la Sultane favorite, dans l'opéra des *Penfées*.

Pendant le séjour de l'Empereur en 1777 : Phœbé, dans *Castor et Pollux*.

Si Monseigneur veut se faire présenter les imprimés des opéras, leurs premières pages l'instruiront du petit nombre des petits rôles de la demoiselle Le Vasseur qui n'a encore chanté en grand rôle à la Cour qu'*Iphigénie en Tauride* (7), au petit Trianon.

Il est vrai que la demoiselle Duplant n'a pas été appelée aux concerts particuliers de la Reine et que sa camarade y a chanté deux morceaux seulement : *Divinités du Styx* et *Je n'ai jamais chéri la vie*.

Cet exposé incontestable représente à Monseigneur qu'il permettrait qu'on fit un second passe-droit à la suppliante si on ne lui donnoit pas les 1,000 livres en même temps qu'à sa camarade, puisqu'elle est toujours fondée à dire qu'elle est son ancienne de six ans, d'après sa date de réception à l'Académie, de six comme première pour le service du Roi et de sept pour celui de l'Opéra.

En vain objecte-t-on que la demoiselle Le Vasseur a un genre qui la met dans le cas d'un service plus multiplié, la demoiselle Duplant a prouvé par ses succès dans les rôles de Cybèle et de Médée qu'elle avoit dans son organe et dans son jeu les moyens de chanter tous les rôles de la demoiselle Le Vasseur et elle en appelle au témoignage des musiciens.

D'ailleurs la demoiselle Duplant ne sauroit taire à Monseigneur qu'elle voit avec cette peine sensible qui détruit le talent que, dans le moment où son zèle est couronné du plus grand succès, elle n'est pas à l'abri des refus de la pension de 1,000 livres, qui est à elle de droit, lorsqu'elle est accordée

(1) *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli.

(2) *Céphale et Procris*, tragédie de Marmontel, musique de Grétry.

(3) *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau.

(4) *Bellérophon*, tragédie de Fontenelle, musique nouvelle de Berton et Grenier.

(5) Dans l'*Union de l'amour et des arts*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet.

(6) *Iphigénie en Aulide*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck.

(7) *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Guillard, musique de Gluck.



à la demoiselle Le Vasseur qui a un traitement total de 11,000 livres quand le sien n'est que de 7,000 livres.

Elle est forcée de lui représenter qu'elle voit ses camarades comblées de ses grâces, lorsqu'elle demande encore ses bougies et chauffures de l'année dernière dont la demoiselle Le Vasseur a reçu le montant depuis près d'un an ; elle ne veut que prouver jusqu'où vont ses disgrâces, malgré tous ses efforts pour n'en pas mériter et elle supplie Monseigneur de lui accorder justice et bonté.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 634.)

### III

1782. — 12 mai.

*Brevet d'une pension de 1,500 livres accordée par le Roi à M<sup>lle</sup> Françoise-Claude-Marie-Rosalie Campagne, dite Duplant.*

Brevet d'une pension de 1,500 livres en faveur de la demoiselle Claude-Marie-Rosalie Campagne-Duplant, née le 24 août 1745 et baptisée le lendemain, paroisse Notre-Dame à Versailles, de l'Académie royale de musique. Cette pension composée des objets ci-après, savoir : Une pension de 1,000 livres sans retenue qui lui a été accordée par décision du 1<sup>er</sup> janvier 1779 en considération de ses services au théâtre de la Cour ; une pension de 500 livres sans retenue pour lui tenir lieu de l'excédant retranché de ses appointemens conformément à l'édit du présent mois par lequel Sa Majesté, en réduisant et fixant invariablement les appointemens des différentes classes de sa musique, a ordonné que les anciens sujets dont elles étoient composées continueroient de jouir dudit excédant à titre de pension sur le trésor royal à compter du 1<sup>er</sup> janvier précédent.

#### PIÈCES JOINTES AU BREVET.

1. — *Acte de baptême de M<sup>lle</sup> Françoise-Claude-Marie-Rosalie Campagne, dite Duplant.*

Extrait du registre des baptêmes de l'Église royale et paroissiale de Notre-Dame de Versailles, diocèse de Paris, pour l'année 1745 : L'an mil sept cent

quarante-cinq, le vingt-cinq aoust, Claude-Marie-Rosalie, née d'hier, fille de Jacques Campagne et de Marie Fournier, son épouse, a été baptisée par nous prêtre souffigné faisant les fonctions curiales. Le parrain a été Jean-François Métuet ; la marraine Claudine Roulot, fille de Claude Roulot, marchand.

2. — *Déclaration autographe de M<sup>lle</sup> Françoise-Claude-Marie-Rosalie Campagne, dite Duplant, relative à sa pension.*

La demoiselle Claude-Rosalie Campagne dite Duplant, née le 24 aoust 1745 à Versailles, bapisée le 25 dudit mois dans la paroisse de Notre-Damme de ladite ville, demeurant à Paris rue de Richelieu, déclare avoir obtenu du Roy une pension en apointemens de mille livres par an, fans retenues, payable par quartier, des fonds de l'extraordinaire des Menus, dont elle a été payée jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre de l'année 1778, en considération de ses services en qualité de première actrice chez le Roy.

Certifié véritable à Paris ce 3 novembre 1779.

Signé : CLAUDE-MARIE-ROSALIE CAMPAGNE dite DUPLANT.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 670.)

DUPRÉ (LOUIS), danseur, né vers 1697. Dans sa jeunesse, Dupré fut, dit-on, attaché quelque temps à l'orchestre du théâtre de Rouen, qu'il abandonna pour entrer à l'Académie royale de musique où il débuta vers 1715 (1).

Célèbre par la majesté de sa danse, cet artiste a joui au XVIII<sup>e</sup> siècle d'une vogue qui dura plus de trente années, et mérita avant Gaëtan Vestris, son élève et son successeur, le surnom de dieu de la danse. Dans son poème de la *Déclamation*, Dorat a dit de lui :

Lorsque le grand Dupré, d'une marche hautaine,  
Orné de son panache, avançoit sur la scène,

(1) Cependant, en 1703, dans *Ulysse*, tragédie de Guichard, musique de Rebel, le rôle de l'Amour fut rempli par un enfant que les livrets appellent le petit Dupré. Il est vraisemblable que ce petit Dupré est celui dont il est question dans cette notice.

On croyoit voir un dieu demander des autels  
 Et venir se mêler aux danses des mortels.  
 Dans tous ses déploîmens, sa danse simple et pure  
 N'étoit qu'un doux accord des dons de la nature.

Un autre poète, qui a jugé prudent de garder l'anonyme, a également vanté les déploiements de Dupré dans un quatrain ainsi conçu :

Ah ! je vois Dupré qui s'avance !  
 Comme il développe ses bras !  
 Que de grâces dans tous ses pas !  
 C'est, ma foi ! le dieu de la danse.

On trouve dans les *Mémoires* de Casanova le récit d'une représentation de l'Académie royale de musique à laquelle il assista en 1750. Les détails curieux qu'il donne sur Dupré, sur sa manière de danser et sur la mise en scène de l'Opéra, nous ont paru mériter d'être reproduits ici.

Il tardait à Patu de me conduire à l'Opéra pour voir l'effet que ce spectacle ferait dans mon esprit ; car effectivement un Italien doit le trouver extraordinaire. On donnait un opéra dont le titre était les *Fêtes Vénitiennes* (ballet de Danchet, musique de Campra), titre intéressant pour moi. Nous allons pour nos quarante sous nous placer au parterre où, quoiqu'on y fût debout, on trouvait bonne compagnie ; car ce spectacle était le plaisir mignon des Français. Après une symphonie très-belle dans son genre, exécutée par un orchestre excellent, on lève la toile et je vois une belle décoration représentant la petite place Saint-Marc vue de la petite île Saint-Georges ; mais je suis choqué de voir le palais ducal à ma gauche, et le grand clocher à ma droite, c'est-à-dire à l'opposé du vrai. Cette faute comique et honteuse pour le siècle commence par me faire rire, et Patu, à qui j'en dis la raison, dut en rire comme moi. La musique, quoique belle dans le goût antique, m'amusa un peu à cause de sa nouveauté, puis elle m'ennuya. La mélodie me fatigua bientôt par sa monotonie et par les cris poussés mal à propos. Cette mélodie des Français remplace, à ce qu'ils prétendent, la mélodie grecque et notre récitatif qu'ils aimeraient s'ils entendaient notre langue.

L'action était un jour de carnaval, temps auquel les Vénitiens vont se promener en masque dans la place Saint-Marc. On y représentait des galants,



des entremetteuses et des filles qui nouaient et dénouaient des intrigues : les costumes étaient bizarres et faux ; mais le tout était amusant. Ce qui surtout me fit bien rire, et c'était fort risible pour un Vénitien, ce fut de voir sortir des coulisses le Doge avec douze conseillers, tous en toge bizarre, et qui se mirent à danser la grande passacaille. Tout à coup j'entends le parterre qui claque des mains à l'apparition d'un grand et beau danseur masqué et affublé d'une énorme perruque noire qui lui descendait jusqu'à la moitié de la taille et vêtu d'une robe ouverte par devant qui lui descendait jusqu'aux talons. Patu me dit, avec une sorte de vénération : « C'est l'inimitable Dupré ! » J'en avais entendu parler et je me tins attentif. Je vois cette belle figure qui s'avance à pas cadencés, et parvenue sur le devant de la scène, élever lentement ses bras arrondis, les mouvoir avec grâce, les étendre, les resserrer, remuer ses pieds avec précision et légèreté, faire de petits pas, des battements à mi-jambe, une pirouette, ensuite disparaître comme un zéphyr. Tout cela n'avait pas duré une demi-minute. Les applaudissements, les bravos partaient de toutes les parties de la salle ; j'en étais étonné et j'en demandai la raison à mon ami.

— On applaudit à la grâce de Dupré et à la divine harmonie de ses mouvements. Il a soixante ans, et ceux qui l'ont vu il y a quarante ans le trouvent encore le même.

— Quoi ! il n'a jamais dansé autrement ?

— Il ne peut pas avoir mieux dansé ; car le développement que tu as vu est parfait, et au delà du parfait que connais-tu ?

— Rien, à moins que ce ne soit une perfection relative.

— Ici, elle est absolue. Dupré fait toujours la même chose et chaque jour nous croyons la voir pour la première fois. Telle est la puissance du beau et du bon, du sublime et du vrai qui pénètrent l'âme. Cette danse est une harmonie. C'est la véritable danse dont vous n'avez pas idée en Italie.

A la fin du second acte, voilà de nouveau Dupré, le visage couvert d'un masque, qui danse accompagné d'un air différent, mais à mes yeux faisant la même chose. Il s'avance tout au bord de la scène, il s'arrête un instant dans une position parfaitement bien dessinée. Patu veut que je l'admire ; j'en conviens. Tout à coup, j'entends cent voix qui disent dans le parterre :

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! il se développe.

Effectivement, il paraissait un corps élastique qui, en se développant, devenait plus grand. Je fis le bonheur de Patu en lui disant qu'il était vrai que Dupré avait en tout une grâce parfaite.

En 1751, Dupré quitta l'Opéra avec une pension de 1,500

livres. Voici, aussi complète que possible, la liste des rôles qu'il a remplis : un Forgeron, un Buveur, un Masque sérieux, dans les *Plaisirs de la Paix*, ballet de Mennesson, musique de Bourgeois, en 1715; un Masque, dans les *Fêtes de l'Été*, ballet de M<sup>lle</sup> Barbier (l'abbé Pellegrin), musique de Monteclair, en 1716; un Volsque, dans *Camille*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1717; un Berger, un Guerrier, un Homme du peuple d'Amathonte, dans *Vénus et Adonis*, tragédie de Rousseau, musique de Desmarets, en 1717; un Berger, un Héros, dans *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1718, en 1731 et en 1740; un Berger, dans les *Âges*, ballet de Fuzelier, musique de Campra, en 1718; un Faune, un Babylonien, un Peuple élémentaire, un Démon, un Prêtre, dans *Sémiramis*, tragédie de Roy, musique de Destouches, en 1718; un Magicien, dans *Alcyone*, tragédie de La Motte, musique de Marais, reprise en 1719 et en 1741; un Berger, un Matelot, dans les *Plaisirs de la campagne*, ballet de M<sup>lle</sup> Barbier (l'abbé Pellegrin), musique de Bertin, en 1719; un Thrace, un Magicien, un Grec, dans *Polydore*, tragédie de Pellegrin, musique de Baptistin, en 1720, reprise en 1739; un Magicien, dans *Scylla*, tragédie de Duché, musique de Théobalde, reprise en 1720; un Sacrificateur, un Habitant des Enfers, un Grec, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1720 et en 1744; un Espagnol, le Maître de danse, un Masque, dans les *Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1721, 1731 et 1750; un Jeu, un Magicien, un More, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1721 et en 1733; une Suite de Saturne, l'Été, un Indien, une Furie, un Fantôme, dans *Phaëton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1721, 1730 et 1742; un Esclave, un Matelot, un Masque, le Père de la mariée, dans les

*Fêtes de Thalie*, ballet de Lafont et Mouret, repris en 1722, en 1735 et en 1745; une Suite de la Fortune, un Fantôme, un Courtisan de Céphée et de Persée, une Divinité infernale, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1722, 1737 et 1746; un Plaisir, un Démon, dans *Renaud*, tragédie du chevalier (l'abbé) Pellegrin, musique de Desmarets, en 1722; un Suivant d'Apollon, un Masque, dans les *Saisons*, ballet de Pic, musique de Collasse, repris en 1722; un Grec, un Lutteur, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, en 1732, repris en 1733 et en 1741; un Guerrier, un Suivant de la Jalousie, un Athénien, un Jeu, un Courtisan, dans *Philomèle*, tragédie de Roy, musique de La Coste, reprise en 1723 et en 1734; un Berger héroïque, un Magicien, dans *Pirithoüs*, tragédie de Quinault, musique de Mouret, en 1723, reprise en 1734; un Vent, l'Europe, Bacchus, dans *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1723, 1736 et 1750; un Génie, un Démon, dans *Amadis de Grèce*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1724; un Suivant de Diane, dans le *Caprice d'Érato*, divertissement de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, en 1730; un Faune, dans *Endymion*, pastorale de Fontenelle, musique de Colin de Blâmont, en 1731; un Suivant de la Jalousie, dans *Idoménée*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1731; un Babylonien, dans les *Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, en 1732, repris en 1740 et en 1751; un Milésien, un Amant malheureux, dans *Biblys*, tragédie de Fleury, musique de La Coste, en 1732; une Divinité des richesses, la Guerre, dans *Isis*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1732; un Villageois, un Démon transformé, dans les *Caractères de l'Amour*, ballet de Pellegrin, musique de Colin de Blâmont, en 1733, repris en 1749; un Dieu du ciel, un Génie, un Égypan, un



Prêtre, dans *l'Empire de l'Amour*, ballet de Moncrif, musique de Brassac, en 1733, repris en 1741; un Démon, dans *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, en 1733; un Européen, un Songe, dans *Issé*, pastorale de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1733 et 1741; un Chevalier romain, dans les *Éléments*, ballet de Roy, musique de La Lande et Destouches, repris en 1734 et en 1742; un Grec, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarets, mise au théâtre par Danchet et Campra et reprise en 1734; un Homme du peuple de la Grèce, dans la *Fête de Diane*, divertissement de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, en 1734, repris en 1742; un Suivant d'Ulysse, dans les *Fêtes nouvelles*, ballet de Massip, musique de Duplessis, en 1734; un Cyclope, dans *Achille et Déidamie*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1735; un Byzantin, un Argien, dans les *Grâces*, ballet de Roy, musique de Mouret, en 1735, repris en 1744; un Bostangi, un Sauvage, dans les *Indes galantes*, ballet de Fuzelier, musique de Rameau, en 1735, repris en 1736, en 1743 et en 1751; un Masque, un Espagnol, dans *l'Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1736 et en 1747; un Guerrier, un Magicien, un Corinthien, dans *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, reprise en 1736 et en 1749; un Esprit élémentaire, un Gnome, un Tyrien, dans les *Voyages de l'Amour*, ballet de La Bruère, musique de Boismortier, en 1736; un Faune, dans les *Amours des dieux*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret, repris en 1737 et 1747; une Planète, dans *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, en 1737; un Sauvage, dans le *Triomphe de l'Harmonie*, ballet de Le Franc, musique de Grenet, en 1737, repris en 1746; un Phrygien, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1738 et en 1740; un Argien dansant,

dans le *Ballet de la Paix*, paroles de Roy, musique de Rebel et Francœur, en 1738 ; un Magicien, un Satyre, dans les *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, pastorale de Molière, Benserade, Quinault, musique de Lulli, reprise en 1738 ; un Magicien, un More, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1738 et en 1750 ; une Divinité infernale, dans *Alceste, ou le Triomphe d'Alcide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1739 ; un Suivant de Zéphyr et de Flore, dans les *Amours du Printemps*, ballet de Bonneval, musique de Colin de Blâmont, en 1739 ; un Plaisir, dans *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, en 1739, reprise en 1744 ; un Abencerrage, un Chasseur, dans *Zaïde*, ballet de La Marre, musique de Royer, en 1739, repris en 1745 ; un Israélite, dans *Jephté*, tragédie de Pellegrin, musique de Monteclair, reprise en 1740 ; un More, dans *Pyrame et Thysbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1740 ; un Prêtre d'Isis, dans *Nitétis*, tragédie de La Serre, musique de Myon, en 1741 ; un Habitant de Sicile, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1741 ; un Grec, dans *Ajax*, tragédie de Mennesson, musique de Bertin, reprise en 1742 ; un Faune, dans *Isbé*, pastorale de La Rivière, musique de Mondonville, en 1742 ; un Vent souterrain, dans *Hésione*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1743 ; une Passion, un Phrygien, dans le *Pouvoir de l'Amour*, ballet de Lefebvre de Saint-Marc, musique de Royer, en 1743 ; le Père de la mariée, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1743 ; un Suivant d'Alcide, dans *Alcide*, tragédie de Campistron, musique de Louis Lulli et Marais, reprise en 1744 ; un Chasseur, un Chinois, un Vénitien, dans *l'École des Amants*, ballet de Fuzelier, musique de Nieil, en 1744, repris en 1745 ; un Jeu et un Plaisir, dans les *Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique

de Rameau, en 1745 ; un Romain, dans le *Temple de la Gloire*, ballet de Voltaire, musique de Rameau, en 1745 ; un Jeu et un Plaisir, un Art, dans *Zélindor, roi des Sylphes*, ballet de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, en 1745 ; un Amant fortuné, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1746 ; un Argien, dans *Hypermnestre*, tragédie de Lafont, musique de Gervais, reprise en 1746 ; un Suivant de la Folie, dans le *Carnaval de la Folie*, comédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1748 ; un Génie, dans *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1748 ; Bacchus, un Masque galant, dans le *Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, en 1749 ; un Athlète pour la lutte, dans *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1749 ; un Satyre, un Dryade, dans *Platée*, ballet d'Autreau et Balot de Sovot, musique de Rameau, en 1749 ; un Africain, dans *Almasis*, ballet de Moncrif, musique de Royer, en 1750 ; un Chasseur, dans *Léandre et Héro*, tragédie de Le Franc, musique de Brassac, en 1750 ; un Génie suivant Orôès, dans *Acanthe et Céphise*, pastorale de Marmontel, musique de Rameau, en 1751 ; un Suivant de la Fortune, dans *Églé*, ballet de Laujon, musique de La Garde, en 1751 ; un Suivant du Génie de l'Afrique, dans les *Génies tutélaires*, divertissement de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, en 1751.

Dupré, que l'on appelait au théâtre le grand Dupré, à cause de sa haute stature, et Dupré l'aîné, pour le distinguer d'un homonyme plus jeune, mourut à la fin du mois de décembre de l'année 1774.

(Dictionnaire des Théâtres. — Calendrier historique des Théâtres. — Les Spectacles de Paris. — Dorat : la Déclamation.)



1732. — 24 mars.

*Protestation faite par Louis Dupré contre la signature qu'il a été, en quelque sorte, obligé d'apposer au bas d'un écrit que lui présentait le sieur Lecomte, directeur de l'Opéra, et réserves faites par lui sur la valeur de cet écrit.*

L'an 1732, le 24 mars, heure de midi, par-devant nous Louis-Jérôme Daminois, etc., est comparu Louis Dupré, danseur, pensionnaire du Roi et de l'Académie royale de musique, demeurant rue Mazarine, paroisse St-Sulpice : Lequel nous a dit qu'il sort présentement de chez le sieur Lecomte, directeur de ladite Académie, demeurant au magasin d'icelle, rue St-Nicaise, où il auroit été engagé d'aller et conduit par une personne de condition dans la vue, ainsi qu'on lui a fait entendre, de lui procurer la liberté de danser cejour-d'hui à l'opéra qui sera représenté pour la capitation des acteurs et de répondre à l'attente du public auquel il a été annoncé et qui compte de l'y voir danser aujourd'hui ; qu'étant arrivés chez ledit sieur Lecomte, icelui sieur Lecomte a proposé à lui comparant de signer un papier tout écrit en lui disant que c'étoit la condition de la permission de danser ; que cette personne, qui n'est pas présumée être au fait des affaires et en prévoir les conséquences, ayant pris lecture dudit écrit, a dit au comparant que ce n'étoit qu'une nouvelle obligation d'exécuter le traité fait entre ladite Académie et lui, lequel fait le fondement de son établissement qui subsiste, qu'on lui proposoit de signer. A quoi le plaignant ayant marqué beaucoup de répugnance, il a été cependant forcé, par respect pour cette même personne et par l'envie de répondre aux bontés du public à son égard et sur ce qu'on lui a dit que c'étoit une satisfaction exigée par des personnes puissantes qui ont crédit et autorité dans l'Académie, non-seulement de le signer, mais encore d'en approuver l'écriture sans néanmoins qu'il lui en ait été fait aucune lecture ni qu'il lui ait été communiqué directement ni indirectement pour le pouvoir faire.

Et comme le comparant, dénué de conseil, ignore totalement ce qu'il a signé, ce qu'il n'a fait que comme forcé par les motifs et considérations ci-dessus ; qu'il a tout sujet de craindre quelque surprise de la part dudit sieur Lecomte après le procès injuste qu'il lui a suscité et auquel ledit sieur Lecomte a succombé, n'ayant pu répondre aux mémoires et aux pièces que lui comparant y a produits ; que d'ailleurs il a grand intérêt que le traité fait entre l'Académie et lui, ne connoissant lui comparant autre chose entre elle et lui, subsiste et ait son entière exécution et respective, lequel traité est passé devant maître de Laballe et son confrère, notaires, le 15 décembre 1730

et a été ratifié par les nouveaux directeurs et reconnu exécutoire contre eux par écrit du 27 août 1731, contrôlé le 10 décembre suivant et déposé le même jour pour minute à M<sup>e</sup> Doyen le jeune, notaire, sans qu'on puisse sous prétexte du susdit écrit y donner la moindre atteinte, ne l'ayant soucrit que contre son gré et forcé. Pourquoi il est venu à l'instant nous déclarer qu'il proteste tout ce qui est à protester de droit par lui contre ledit écrit qu'il ne pourra lui nuire ni préjudicier, etc.

Signé : DUPRÉ.

Sur quoi nous commissaire avons donné acte audit Dupré de ses protestations et plainte.

Signé : DAMINOIS.

(Archives nationales, Y, 11,662.)

DUPRÉ (JEAN-DENIS), danseur, né à Paris le 9 octobre 1706.

Cet artiste, qui ne parut à l'Opéra que dans les rôles secondaires, se retira du théâtre, en 1757, avec 300 livres de retraite. La même année, le Roi lui accorda une pension de 500 livres en qualité de danseur des ballets de la Cour, et un brevet de cette pension lui fut délivré en 1780.

Jean-Denis Dupré, que l'on appelait communément Dupré cadet, pour le distinguer de Louis Dupré, dont il a été question plus haut, est mort en 1782.

(*Les Spectacles de Paris.*)

# I

1762. — 7 décembre.

*Vol commis à Montmartre, dans la maison de campagne de Jean-Denis Dupré.*

L'an 1762, le mardi 7 décembre, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon etc., est comparu sieur Jean-Denis Dupré, pensionnaire et académi-

cien du Roi pour la danse, demeurant à Paris, cloître et paroisse St-Benoît : Lequel nous a dit qu'il a une maison au bas de Montmartre ayant deux entrées, l'une par la rue des Martyrs et l'autre par la rue Royale. La dame son épouse y a été samedi dernier et y est restée jusque vers les six heures du soir. Avant de partir, elle a remis les clefs de la maison à la nommée Loyson, leur jardinière ; elle l'a aussi chargée de plusieurs coiffes et fichus de dentelle pour les blanchir à la rosée. Cette jardinière les a étendus en sa présence sur le gazon. Le lendemain dimanche ledit Loyson est venu chez le comparant où il n'a trouvé que son épouse et lui a dit que, la nuit précédente, des voleurs s'étoient introduits dans la maison du comparant par une fenêtre à l'aide d'une échelle qu'ils avoient prise dans une salle de billard qui est à l'extrémité du jardin ; qu'ils avoient brisé et fracturé les portes et volé les dentelles que l'épouse du comparant avoit laissées, quatre matelas, une couverture de laine blanche, deux paires de drap de lit, cinq robes dont une de taffetas des Indes cramoisi et bleu, une de toile de coton jaune et brun, beaucoup d'ajustemens de femme, deux douzaines de serviettes neuves, un couteau de chasse garni d'argent, à poignée d'ébène, avec son ceinturon de fil rouge ; qu'ils étoient parvenus à s'introduire dans une pièce au rez-de-chauffée où étoient les clefs de la maison et celle du coffre-fort ; qu'ils avoient été à ce coffre-fort, l'avoient forcé et y avoient pris douze cuillères et douze fourchettes d'argent marquées du chiffre du comparant, une cuillère à ragoût aussi marquée de même, deux gobelets et timbales, six cuillères à café à filets et coquilles d'argent. Comme ce vol a été fait nuitamment, ce Loyson a dit qu'il ne pouvoit suspecter personne. De laquelle déclaration nous lui avons donné acte.

Signé : DUPRÉ ; CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,348.)

## II

1780. — 1<sup>er</sup> mai.

*Brevet d'une pension de 500 livres accordée par le Roi à Jean-Denis Dupré.*

Brevet d'une pension de 500 livres produisant net 450 livres, en faveur du sieur Jean-Denis Dupré, né à Paris le 9 octobre 1706, baptisé le même jour dans la paroisse St-Séverin de ladite ville, qui lui a été accordée sur le trésor



royal par décision du 1<sup>er</sup> janvier 1757, en considération de ses services en qualité de danseur des ballets du Roi.

PIÈCE JOINTE AU BREVET.

*Acte de baptême de Jean-Denis Dupré.*

Extrait des registres de baptêmes de St-Séverin pour l'année mil sept cent fix : Le samedi neuf d'octobre a été baptisé Jean-Denis, né de ce jour, fils de Jean Dupré, maître à danser, et de Jeanne Remy, son épouse, rue Galande, de cette paroisse. Le parrain : Pierre Decharron, maître traiteur, demeurant susdites rue et paroisse ; la marraine : Marie-Anne Marinier, fille mineure de Antoine Marinier, maître tailleur, demeurant rue des Cannettes, paroisse de la Madeleine.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 674.)

**D**UROCHER (MARIE), figurante.

1754. — 9 avril.

*Mlle Marie Durocher se plaint de ce que sa logeuse veut lui retenir indûment des objets qui lui appartiennent et des insolences dont cette femme s'est rendue coupable envers elle.*

L'an 1754, le mardi 9 avril, trois heures de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Louis Cadot, etc., est comparue demoiselle Marie Durocher, fille majeure, de l'Académie royale de musique, demeurant en chambre garnie chez la femme Magny, maison du sieur Thurot, apothicaire, rue St-Honoré, au deuxième étage, sur le devant : Laquelle nous a rendu plainte contre ladite femme Magny de ce que, ne lui devant que 18 livres qu'elle offre de lui payer, elle veut lui retenir une fontaine de cuivre contenant trois voies d'eau et une courte-pointe de toile peinte, quoiqu'elle ne lui ait pas mis lesdits effets en nantissement d'aucune chose : de sorte que quand elle lui devroit de l'argent elle n'auroit pas droit de les retenir ; qu'à ce sujet elle a traité elle comparante comme si elle avoit le malheur d'être du nombre des personnes de

mauvaise conduite et se servant des termes les plus infâmes que la pudeur ne permet pas de réciter. De laquelle plainte elle nous requiert acte.

Signé : MARIE DURAUCHES (*sic*) ; CADOT.

(Archives nationales, Y, 12, 157.)

DURVILLE (M<sup>lle</sup>), danseuse, de 1774 à 1776.

1775. — 29 mai.

*M<sup>lle</sup> Durville, sur les conseils de son père et des directeurs de l'Opéra, ayant quitté la chambre qu'elle occupait chez sa mère qui la maltraitait, un voisin vient déclarer au commissaire que cette femme, dans sa fureur, a d'abord voulu se frapper d'un couteau et a menacé ensuite de poignarder sa fille.*

Du 29 mai 1775, huit heures du soir, moi François Antoine, maître de danse, résidant chez la dame Durville, rue Croix-des-Petits-Champs, chez le confiseur, vis-à-vis le passage St-Honoré, déclare que ladite dame Durville n'a jamais aimé sa fille, qu'elle lui a toujours au contraire prouvé une haine implacable par de violents maltraitemens, au point que la dame Durville, grand'mère de la demoiselle, a enlevé cette enfant de chez la mère et à l'infant a formé une plainte contre sa belle-fille en octobre 1768 chez le commissaire Duchefne. La dame Durville ayant appris que sa fille étoit chez sa bonne maman alla chez elle et voulut étrangler sa belle-mère qui fut obligée de lui avouer l'endroit où elle avoit déposé cette enfant. Elle continua de la battre de la manière la plus affligeante, lui arrachant même les cheveux à poignée et la châtiant toute nue avec un nerf de bœuf. Un jour ayant chassé de chez elle cette enfant à 10 heures du soir lorsque ladite dame Durville demeuroit et avoit une boutique cour de l'abbaye de St-Martin-des-Champs et moi passant par là par le hasard, ladite dame me dit : « Si vous ne prenez pas tout à fait ma fille avec vous, je la tuerai. » N'ayant pu la fléchir, j'emmenai l'enfant chez moi où elle resta rue Coq-Héron une année. Cette époque étoit en juin 1770 et depuis ce tems j'ai toujours eu soin de la mère et de l'enfant en pourvoyant à toute la dépense entière. Malgré tout ce que j'ai pu faire pour chercher à tranquilliser la mère et à veiller au fort de l'enfant, ladite dame Durville a toujours battu sa fille de toutes les façons les plus

cruelles et ignominieuses. Cette enfant, attachée à l'Opéra depuis un an sous la qualité de danseuse, a été forcée d'instruire messieurs les directeurs de l'Opéra qui ont pris les lumières nécessaires sur le mémoire qui leur avoit été présenté par ladite demoiselle. En sorte que, du consentement du sieur Durville, père de cette demoiselle, messieurs les directeurs ont conseillé à cette demoiselle de se séparer de sa mère et ont fait donner des ordres à ladite mère de n'inquiéter en aucune manière sa fille. Ladite mère s'étant absentée toute la journée lundi dernier 22, sa fille a profité de cette absence pour prendre la fuite et se retirer dans un logement qu'elle a arrêté elle-même, où elle a mis des meubles que je lui ai achetés avec l'argent que M. Bourbon, caissier de l'Opéra, lui a avancé sur ses appointemens. La mère ayant appris l'évasion de sa fille a été tranquille jusqu'aujourd'hui 29, mais s'étant mise dans une de ses furies ordinaires, elle prit un couteau pour vouloir s'assassiner, sur lequel je me jetai pour le lui enlever : Elle m'assura qu'elle iroit à la demeure de sa fille qu'elle avoit par écrit pour la poignarder et se poignarder elle-même ensuite et me reprocha que c'étoit moi qui étois cause de l'évasion de sa fille et autres propos de cette nature. Or, comme je la crois capable d'exécuter son projet, je crois de mon intérêt de prévenir les suites des violences et emportemens furieux de ladite dame Durville que j'ai toujours soutenue depuis trois ans environ par mes gains, je viens vous faire ma déclaration et vous instruire que je prens le parti décisif de fortir, si je le peux, du logement que j'occupe sur le même carré de la dame Durville et que je l'abandonne à son malheureux sort. Je vous assure qu'il est absolument nécessaire de faire garder à vue cette femme soit par rapport à la perte de sa vie et la vie de sa fille ou autre chose de cette nature.

(Archives nationales, Y, 11,494.)







## E



BLAIN (MARIE-FRANÇOISE), danseuse. Son père était contrôleur des troisièmes loges de l'Académie royale de musique et chargé d'ouvrir les communications à MM. les locataires.

*(Les Spectacles de Paris.)*

1789. — 28 octobre.

*M<sup>lle</sup> Marie-Françoise Eblain se plaint des menaces et des grossièretés d'un marchand de modes avec lequel elle est en procès.*

L'an 1789, le 28 octobre, cinq heures de relevée, en notre hôtel et par-devant nous Achille-Charles Danzel, etc., est comparue demoiselle Marie-Françoise Eblain, attachée à l'Académie royale de musique, demeurant à Paris, rue Meslay, n<sup>o</sup> 30 : Laquelle nous a rendu plainte contre le sieur Lévis, marchand de modes, demeurant faubourg St-Martin, et nous a dit et déclaré que le jour d'hier, sur les trois heures et demie de relevée, étant à dîner rue du Mail chez quelqu'un de sa connoissance, ledit sieur Lévis est entré brusquement dans la salle où étoit la comparante en demandant à lui parler ; que s'étant informée de ce qu'il avoit à lui dire, ledit Lévis répondit qu'il venoit favoir si elle comparante lui devoit quelque chose ou non ; qu'ayant dit audit

Lévis qu'elle ne lui devoit rien, qu'au surplus ils étoient en instance au Châtelet sur cette question sur la demande qu'il avoit formée contre elle, il s'emporta alors contre elle en injures et en menaces en présence de la compagnie, la traitant de coquine et autres propos de cette espèce, disant qu'il l'attendrait sur son passage soit de jour, soit de nuit et qu'il auroit sa vie ; que cette scène a été la suite d'une autre qu'il venoit de faire auparavant chez la comparante, où il n'avoit trouvé que sa mère à laquelle il avoit tenu les mêmes propos et fait les mêmes menaces ; que comme elle a tout lieu de craindre les effets de la fureur dudit Lévis et qu'étant obligée d'aller souvent aux répétitions et aux représentations de l'Opéra et d'en revenir à toute heure, sa vie n'est pas en sûreté d'après les menaces dudit Lévis ; qu'elle est dans l'intention de se pourvoir contre lui, elle a pris le parti de venir nous rendre la présente plainte, assistée des sieurs Joseph Radet de Tacin, bourgeois de Paris, demeurant boulevard du Temple, et de M<sup>e</sup> Boucher, conseiller du Roi, maître en sa chambre des comptes, demeurant rue des Fossés-du-Temple, tous deux adjoints choisis et amenés par ladite demoiselle Eblain.

Signé : EBLAIN ; DE TACIN ; BOUCHER ; DANZEL.

(Archives nationales, Y, 11,807.)

## ÉMILIE (THÉRÈSE BARBEROUSSE, dite), chanteuse.

### I

1757. — 5 décembre.

*M<sup>lle</sup> Thérèse Barberousse, dite Émilie, se plaint des insultes et des mauvais traitements dont l'abreuve le sieur Tardieu, son mari.*

L'an 1757, le lundi 5 décembre, trois heures du soir, en l'hôtel et par-devant nous Louis Cadot, etc., est comparu Michel Nicoud, sergent-major en second du guet : Lequel nous a dit, qu'étant à la barrière des Sergents-St-Honoré, il auroit été requis par un particulier inconnu de se transporter rue St-Honoré vis-à-vis la rue Jean-St-Denis pour y arrêter un particulier qui faisoit des extravagances ; qu'il y auroit été tout de suite avec son escouade et

y auroit trouvé un maître ceinturonnier, principal locataire de la maison en question, qui lui auroit dit que le bruit étoit dans sa maison, au 3<sup>e</sup> étage, chez une locataire qui tenoit chambres garnies et qu'il alloit faire descendre le particulier qui occasionnoit le bruit : ce qu'il a fait et lui sergent l'a arrêté à la porte de la rue où se sont présentées les personnes ci-après nommées qui sont venues avec lui devant nous où il a fait amener ledit particulier accusé pour être statué par nous ce qu'il appartiendra.

Est aussi comparue demoiselle Thérèse Barberousse, épouse du sieur François Tardieu, maître menuisier de la ville d'Aix en Provence, elle de l'Académie royale de musique, sous le nom d'Émilie, logée en appartement garni chez la veuve Pinson, rue St-Honoré, vis-à-vis la rue Jean-St-Denis et son mari étant présentement sans feu ni lieu : Laquelle nous a dit qu'il y a dix ans qu'elle a eu le malheur de l'épouser, dont il ne reste qu'un enfant vivant qui est entre les mains d'une tante qui en a soin ; qu'il y a trois ans qu'elle a été forcée par la continuité des voies de fait les plus cruelles de le quitter pour mettre sa vie en sûreté et de profiter du talent qu'elle a de la voix en se mettant à l'Opéra pour pouvoir subsister ; que ledit Tardieu, ne sachant que s'imaginer pour la traverser sans motifs par sa fainéantise et sa mauvaise inclination, vient de tems à autre pour la joindre en disant qu'il veut la tuer et qu'il ne se soucie pas de périr sur la roue pourvu qu'il en vienne à bout, par la seule raison, dit-il, qu'il veut qu'elle le nourrisse à rien faire ; qu'elle se trouve aussi obligée de dire, contre son inclination, qu'il l'a lui-même vendue et livrée trois cens livres ; qu'elle ne finiroit pas si elle vouloit réciter toutes les horreurs et mauvais sentimens dudit Tardieu, dont l'excès de la mauvaise conduite est notoire, non-seulement à Aix où il y a un ordre de M. le procureur général pour l'expulser, que depuis qu'il est à Paris il ne cesse de l'obséder et de la maltraiter, ce qui l'a exposée d'avoir déjà eu plusieurs fois recours à M. le Lieutenant général de police qui a donné un ordre verbal de l'arrêter lorsqu'il recommenceroit de la maltraiter ; que ce jourd'hui, heure présente, étant tranquille chez elle, ledit Tardieu, auquel il a été défendu de venir la molester, seroit venu heurter fortement et extraordinairement. Ayant été ouvrir la porte, il s'est jeté comme un furieux sur elle : La domestique de la dame Pinson, son hôtesse, étant venue à son secours, il s'est jeté aussi sur elle en lui portant des coups de poing sur le visage et des coups de pied sur les jambes, ainsi qu'à elle sa femme : Et d'autres personnes qui étoient chez son hôtesse étant venues pareillement à son secours, elles ont été aussi pareillement maltraitées ; qu'on a été obligé d'avoir recours promptement au secours de la garde, sans quoi il les auroit tous excédés de voies de fait, étant d'une cruauté inexprimable. Et lorsqu'il a vu tous les voisins qui venoient à son secours, il a affecté de vouloir crier à la garde, supposant qu'on vouloit l'affassiner. Nous



rendant plainte de tous les faits ci-dessus et requérant pour la fûreté de sa personne que ledit Tardieu soit constitué prisonnier pour ensuite obtenir un ordre pour le faire enfermer.

Signé : THÉRÈSE BARBEROUSSE.

Sont aussi comparus demoiselle François Royer, fille majeure, logée chez ladite dame Pinson ; demoiselle Magdeleine Pinson, aussi fille majeure, fille de ladite hôteffe ; sieur Jean-Baptiste Duclos, maître ceinturonnier, principal locataire ; Catherine Delarué, domestique de ladite hôteffe ; sieur François Joseph Lécuyer, de l'Académie (1), demeurant rue des Petits-Champs chez le sieur Delaporte, chirurgien : Lesquels nous ont dit que lesdits faits ci-dessus avancés par la plaignante sont vrais.

En fuite de quoi avons fait comparoître ledit François Tardieu qui nous a dit être maître menuisier de la ville d'Aix, âgé de 39 ans, travaillant en qualité de compagnon à Paris chez Boyer, rue de Touraine, n'ayant d'abord pu nous dire où il logeoit et depuis a dit qu'il demeurait chez la dame Pion, aubergiste rue du Temple, aux environs de l'Égoût, et logeant à la nuit des ouvriers.

Enquis pourquoi il a quitté sa profession à Aix ?

A dit que c'étoit pour aller à la poursuite de sa femme qui l'avoit quitté pour suivre un maître maçon, nommé Jean-François Benoit, au mois de novembre dernier.

Interpellé s'il est vrai qu'il a eu un ordre de M. le procureur général d'Aix de quitter cette ville ?

A dit que non.

Interpellé s'il est vrai qu'il a eu l'infamie de vendre sa femme 300 livres à un jeune homme ?

A dit que non.

Interpellé s'il est vrai qu'il veut que sa femme le nourrisse à Paris sans rien faire ?

A dit que non.

Interpellé s'il est vrai qu'il obsède continuellement sa femme à Paris et à lui représenté que sa femme étant admise à l'Académie royale de musique il n'est plus en son pouvoir de l'obséder ; qu'il doit, avant que d'être le maître de sa femme, se pourvoir par les voies ordinaires et non la maltraiter ni ses voisins.

A dit qu'il n'a jamais obsédé, ni maltraité sa femme et que c'est au con-

---

(1) Il était basse-taille dans les chœurs.

traire lui qui a été maltraité tant par sa femme que par la domestique de son hôtesse et deux particuliers portant épée et qu'une vieille femme l'a aussi maltraité lorsqu'il alloit tranquillement chez sa femme. Nous a fait apparoir une légère plaie sur la main gauche ensanglantée qu'il nous a dit provenir des voies de fait exercées envers lui ; que sa femme l'a abandonné en emportant tous ses effets, lui laissant un enfant au berceau et l'autre en nourrice, s'en allant avec le sieur de Largilière. Huit jours après, ledit sieur de Largilière ayant été obligé de revenir à Aix, sa femme y seroit aussi revenue rejoindre ledit sieur de Largilière ; qu'il l'auroit fait prendre par des cavaliers de maréchaussée la nuit en flagrant délit, étant couchée avec ledit sieur de Largilière ; qu'un parent de son épouse, curé, ayant voulu les raccommorder, sa femme n'y voulut pas consentir, alors il prit son parti de vendre le reste de ses effets, de mettre son enfant en pension chez ses parents à Lyon où il s'est retiré pour travailler de son métier ; qu'après quatorze mois d'absence il apprit que sa femme étoit accouchée, ne fait si c'est d'un enfant mâle ou femelle ; que pendant ces quatorze mois d'absence sa femme a retiré l'enfant légitime qui étoit entre les mains des père et mère de lui, l'a emmené à Marseille où il s'est trouvé mort quelques jours après, ne fait comment et n'ose pas le pénétrer ; qu'après trois ans de mariage, l'ayant aussi surpris en flagrant délit avec un garçon sculpteur, lequel en se sauvant donna une secousse à sa femme qui lui fit faire une fausse couche.

Signé : TARDIEU.

Sur quoi nous commissaire, etc., avons ordonné que les parties se pourvoient par les voies de droit.

Signé : CADOT.

(Archives nationales, Y, 12, 160.)

## II

1758. — 12 août.

*François Tardieu, maître menuisier, se plaint de la mauvaise conduite de M<sup>lle</sup> Thérèse Barberousse, dite Émilie, sa femme.*

L'an 1758, le samedi 12 août, huit heures du soir, en l'hôtel et par-devant nous Louis Cadot, etc., est comparu sieur François Tardieu, maître menuisier à Aix-en-Provence, à Paris pour revendiquer demoiselle Thérèse Barbe-

rouffe qu'il a appris se faire nommer Émilie et demeurer dans ses meubles au second étage, rue Jean-St-Denis, au coin de celle St-Honoré, chez l'armurier, lui logé rue de la Mortellerie chez le nommé Lefèvre, aubergiste : Lequel nous a dit que, depuis plusieurs mois, il a quitté son commerce pour faire des perquisitions de ladite femme et l'obliger de venir demeurer avec lui et de rapporter tout ce qu'elle a enlevé de chez eux, ce qui fait un objet assez considérable ; qu'il n'a jusqu'à présent épargné ni peines, ni frais pour y parvenir auprès des personnes en place, depuis le mois de novembre 1757 ; qu'il s'est déjà trouvé exposé pour raison de ce à supporter de la part de ladite femme et de ses adhérentes, une scène lorsqu'elle demouroit rue St-Honoré chez la dame Pinson, lors de laquelle sa femme inventa nombre de calomnies contre lui, qui n'a rien à se reprocher ; qu'ayant appris que ladite femme s'étoit évadée et réfugiée dans différentes maisons et qu'elle étoit présentement au second étage susdite rue Jean-St-Denis, il n'a pas cru devoir mieux faire que d'y aller pour, en conséquence du droit à lui acquis par les lois, coutumes et réglemens les plus sages, se mettre en possession de sa femme et des effets qui peuvent lui rester de ceux qu'elle lui a enlevés et autres de telle nature qu'ils soient, étant le maître de la direction, de la conduite de sa femme et du ménage et le propriétaire de tout ce qui lui appartient ; que, lorsqu'il s'est présenté à l'appartement qu'il a appris être seul occupé par sa femme, icelle sa femme lui auroit fait refus de l'ouverture de la porte, ayant affecté de se tenir renfermée : ce qui a donné lieu à lui comparant de heurter plus fortement. Lors de quoi le principal locataire, en apparence, de la maison auroit monté et auroit eu l'imprudence de l'injurier, ce qui a attiré beaucoup de monde dans ladite encoignure de rue, même une escouade de la garde. Nonobstant quoi ladite femme seroit toujours restée enfermée, ce qui est de sa part une continuation de dessein prémédité de se soustraire à la puissance maritale pour continuer vraisemblablement une mauvaise conduite ; qu'elle étoit parvenue sans talens à se faire écouter des directeurs de l'Opéra, mais il est instruit qu'elle en est expulsée et qu'elle ne tient plus en rien à l'Académie royale de musique. De sorte que rien ne peut arrêter, ni empêcher que lui comparant, en sa qualité de mari, ne veille à la conduite de sa femme et qu'il ne se mette en possession des effets qui peuvent être dans son appartement ; que tout concourt en sa faveur et par conséquent contre ladite femme ; que la garde s'est retirée à défaut de présence de réclamant. Nous vient rendre plainte des faits ci-dessus, nous requérant de nous transporter présentement avec lui dans l'appartement en question où est ladite femme et ses effets pour l'y introduire à l'effet d'y rester comme le maître de ladite femme et effets.

Signé : TARDIEU.



Sur quoi nous commissaire, etc., avons ordonné que ledit Tardieu se pourvoira ainsi qu'il appartiendra.

Signé : CADOT.

(Archives nationales, Y, 12, 161.)

ESTHER (GENEVIÈVE CLAVET, dite), danseuse.

1784. — 4 octobre.

*Plainte rendue par M<sup>lle</sup> Geneviève Clavet, dite Esther, contre un individu qui s'était introduit chez elle et qui lui avait volé des bijoux.*

Le lundi 4 octobre 1784, heure de midi, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chénon, etc., est comparue Geneviève Clavet dite Esther, danseuse de l'Académie royale de musique, demeurante à Paris, rue Poissonnière, en deçà du boulevard, maison du sieur Bocquet : Laquelle nous a déclaré qu'il y a environ deux mois, étant à Chantilly, un étranger s'est présenté chez elle. Il n'a trouvé que sa femme de chambre à laquelle il a dit qu'il auroit bien désiré parler à la comparante. Il est revenu lors du retour de la comparante, il y a environ six semaines. Il s'est annoncé être connu de quelqu'un qui fréquentait chez la comparante et qu'il désireroit procurer, par son entremise, une place à quelqu'un pour qui il s'intéressoit. Cet étranger lia conversation avec la comparante : il lui demanda le nom de plusieurs danseuses et actrices, elle lui en nomma plusieurs. Il aperçut après la cheminée de la comparante un grand cœur entouré d'un petit globe, garni de sa chaîne, avec un chiffre, le tout d'or, le chiffre posé sur un émail bleu et l'autre côté du cœur monté d'un cristal sur un fond bleu de ciel. Il le lui demanda pour en faire faire un pareil pour la demoiselle Civile (1) de qui il prenoit soin et qu'il aimait beaucoup, et qu'aussitôt que l'ouvrier auroit pris le modèle de ce cœur il le rapporterait à la déclarante ; elle le lui confia en lui disant qu'elle portait ce cœur-là tous les jours et qu'il lui ferait plaisir de ne pas le garder longtemps. Cet étranger observa à la déclarante que si elle avait quelque crainte sur son

(1) M<sup>lle</sup> Sivile était danseuse dans les chœurs à l'Académie royale de musique et demeurait rue du Faubourg-Saint-Martin.

compte il alloit lui compter dix louis, valeur du cœur, pour l'affurer qu'il le lui rendroit bien fidèlement. La comparante refusa les dix louis et s'en rapporta à sa parole. Il n'est point revenu depuis. La déclarante, ayant appris qu'il fréquentoit chez une femme qui demeure dans la même maison et qu'il lui avoit pris une petite bague à joug entourée de perles fines dans le milieu et bordée de diamans des deux côtés, avec un cordon ou chaîne de montre, a présumé qu'il garderoit de même son cœur d'or. Étant informée que cet étranger avoit été arrêté par le sieur Delongpré, inspecteur de police, et qu'il s'étoit trouvé saisi de plusieurs bijoux, elle a été chez lui où elle a reconnu son cœur qu'elle lui a remis, qu'elle nous représente et que nous avons retenu pour être déposé au greffe criminel (1).

Signé : ESTHER ; CHÉNON.

(Archives nationales, Y, 11,427.)

---

(1) Le personnage qu'on soupçonna de ce vol fut ce même Jean-Baptiste Rotondi, se prétendant officier au service de l'Autriche qui avait déjà été accusé d'un pareil détournement commis au préjudice de M<sup>l</sup>l<sup>es</sup> Marie-Thérèse Carré et Louise Chenneval, toutes deux danseuses de l'Opéra.





# F



ANFAN (M<sup>lle</sup> LA VALLIÈRE, dite), danseuse.

1775. — 8 février.

*La dame Lebrun se plaint d'avoir été insultée et menacée  
par M<sup>lle</sup> Fanfan de La Vallière.*

L'an 1775, le mercredi 8 février dix heures du soir, en notre hôtel et par-devant nous Marie-Joseph Chénon fils, etc., est comparue demoiselle Jeanne-Françoise Propice, veuve de Charles-Frédéric Lebrun, officier de marine anglois, bourgeoise de Paris, y demeurant rue de Richelieu, maison du bourrelrier près la fontaine : Laquelle nous a dit qu'il y a environ un mois elle a fait connoissance de la demoiselle Fanfan de La Vallière, danseuse à l'Opéra, laquelle demeure chez la demoiselle Doizi, place du Palais-Royal, où la comparante va fréquemment. La demoiselle de La Vallière a fait la connoissance d'un sieur Person, Anglois : elle a prié la comparante comme elle favoit cette langue d'écrire une lettre au sieur Person de sa part. Pour ne pas la désobliger la comparante lui a fait ce plaisir, n'ayant d'autre vue que de lui rendre service. Aujourd'hui dans l'instant la comparante a reçu coup sur coup



deux lettres anonymes à elle apportées par le domestique de la demoiselle La Vallière, par lesquelles elle lui marque les injures les plus atroces et déshonorantes, la menaçant par l'une de lui faire donner des coups de pied par le ventre et par l'autre des coups de pied dans le c., etc. De tout ce que dessus la comparante nous rend plainte (1).

Signé : CHÉNON fils ; F<sup>e</sup> PROPICE.

(Archives nationales, Y, 11,494.)

FEL (MARIE), chanteuse, née à Bordeaux, le 24 octobre 1713 (2). Elle débuta à l'Opéra en 1733 et s'y fit bientôt remarquer par sa voix, ses connaissances musicales. Un quatrain, dont l'auteur est resté inconnu, constate en ces termes les agréments dont elle était douée :

Quelle voix légère et sonore !  
Ah ! que vous inspirez de feux,  
De Fel ; vos doux accents rendent plus tendre encore  
L'amour qui brille dans vos yeux !

(1) Voici les deux lettres jointes à la plainte.

*Première lettre :*

« Je suis furieuse contre vous, Madame ; vous m'avez trompée de la manière la plus cruelle, mais ne croyez pas que ma patience dure plus longtemps. Vous ressentirez avant peu à quel point je suis furieuse. Je suis si furieuse contre vous et contre votre vilain Anglois que je n'ai point d'expressions assez fortes pour vous le persuader. Je compte en demander justice et l'obtenir. Mais en attendant je lui arracherai les yeux partout où je le rencontrerai et les personnes que vous savez qui prennent intérêt à moi et qui sont encore plus furieux que je le suis, vous donneront à vous, Madame, oui à vous des coups de pied dans le ventre s'ils ne font pas davantage. Vous ne devez pas ignorer l'aventure fâcheuse qui est arrivée à Milord Dégremont. Votre Monsieur de Person éprouvera bientôt le même sort et j'espère que vous aurez des nouvelles de M. Le Noir et de M. de la Vrillière avant la fin de la semaine. Adieu, je n'ai pas voulu vous prendre en traître. J'ai été bien aise de vous prévenir de ce qui vous pend à l'oreille. S'il vous arrive quelque chose de fâcheux, ne vous en prenez qu'à vous. Adieu encore une fois, gare la bombe !

« A Madame Madame Le Brun à Paris. Très-pressée. »

*Deuxième lettre :*

« Mon laquais vient de me dire que vous ne croyez pas que c'étoit moi qui vous avoit écrit cette lettre que vous venez de recevoir ; Il est vrai on l'a écrit sous ma dictée mais j'en pance encore davantage que l'on ne vous en écrit. On dit que vous vous moquez du secrétaire : Vous m'avez une obligation de plus ce soir, c'est de l'avoir empêché d'aller sur le champ vous f..... tant coup de pied dans le c., chez vous.

« A Madame Madame Le Brun à Paris. »

(2) Voyez sur M<sup>lle</sup> Fel, l'article que lui a consacré M. Arthur Pougin dans son remarquable ouvrage intitulé : *Supplément au Dictionnaire des musiciens de M. Fétis*. La véritable date de la naissance de M<sup>lle</sup> Fel était restée jusqu'ici ignorée.

Le physique agréable de M<sup>lle</sup> Fel lui attira de nombreux hommages. Sans parler d'un souverain, les plus grands personnages de l'époque ambitionnèrent ses bonnes grâces et lui laissèrent des preuves vivantes de leur affection. Casanova, dans ses *Mémoires*, raconte ainsi une visite qu'il lui fit en 1751 :

En sortant des Tuileries, Patu me conduisit chez une fameuse actrice de l'Opéra, qui se nommait M<sup>lle</sup> Le Fel, bien-aimée de tout Paris et membre de l'Académie royale de musique. Elle avait trois enfants charmants en bas âge qui voltigeaient dans la maison. — Je les adore, me dit-elle.

— Ils le méritent par leur beauté, lui répondis-je, quoique chacun ait une expression différente.

— Je le crois bien ! L'aîné est du duc d'Annecy (1) ; le second est du comte d'Egmont, et le plus jeune doit le jour à Maisonrouge, qui vient d'épouser la Romainville (2).

— Ah ! excusez, de grâce ; je croyais que vous étiez la mère de tous trois.

— Vous ne vous êtes pas trompé, je la suis.

En disant cela, elle regarde Patu et part avec lui d'un éclat de rire qui ne me fit point rougir, mais qui m'avertit de ma bêtise.

J'étais nouveau et je n'avais pas été accoutumé à voir les femmes empiéter sur le privilège des hommes. M<sup>lle</sup> Le Fel n'était pourtant pas effrontée, elle était même de bonne compagnie ; mais elle était ce qu'on appelle au-dessus des préjugés. Si j'avais mieux connu les mœurs du temps, j'aurais su que ces choses étaient dans l'ordre et que les grands seigneurs qui parsemaient ainsi leur progéniture laissaient leurs enfants entre les mains de leurs mères en leur payant de fortes pensions. Par conséquent, plus ces dames cumulaient, plus elles vivaient dans l'aisance.

Parmi ses adorateurs, M<sup>lle</sup> Fel compta aussi l'auteur dramatique Louis de Cahusac, mort fou en 1759, et l'Allemand Grimm dont la passion, un moment le sujet de toutes les conversations de Paris, a été immortalisée par ce passage des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau :

---

(1) Le domaine d'Annecy appartenait aux ducs de Savoie, rois de Sardaigne.

(2) M<sup>lle</sup> Rotisset de Romainville, chanteuse de l'Opéra. M. de Maisonrouge était receveur des finances à Amiens.

Grimm, après avoir vu quelque temps de bonne amitié M<sup>lle</sup> Fel, s'avisa tout à coup d'en devenir éternellement amoureux et de vouloir supplanter Cahufac. La belle, se piquant de constance, éconduisit ce nouveau prétendant. Celui-ci prit l'affaire au tragique et s'avisa d'en vouloir mourir. Il tomba tout subitement dans la plus étrange maladie dont jamais peut-être on ait ouï parler. Il passait les jours et les nuits dans une continuelle léthargie, les yeux bien ouverts, le poulx bien battant, mais sans parler, sans manger, sans bouger, paraissant quelquefois entendre, mais ne répondant jamais, pas même par signe et du reste sans agitation, sans douleur, sans fièvre et restant là comme s'il eût été mort. L'abbé Raynal et moi nous partageâmes sa garde ; l'abbé, plus robuste et mieux portant, y passait les nuits, moi les jours, sans le quitter, jamais ensemble ; et l'un ne partait jamais que l'autre ne fût arrivé. Le comte de Frièse (dont Grimm était secrétaire), alarmé, lui amena Sénac, qui, après l'avoir bien examiné, lui dit que ce ne serait rien et n'ordonna rien. Mon effroi pour mon ami me fit observer la contenance du médecin, et je le vis sourire en sortant. Cependant le malade resta plusieurs jours immobile, fans prendre ni bouillon, ni quoi que ce fût, que des cerises confites que je lui mettais sur la langue et qu'il avalait fort bien. Un beau matin il se leva, s'habilla et reprit son train de vie ordinaire, sans que jamais il m'ait reparlé, ni, que je sache, à l'abbé Raynal, ni à personne, de cette singulière léthargie, ni des soins que nous lui avons rendus, tandis qu'elle avait duré.

Avec les années les soupirants disparurent et bientôt la solitude se fit autour de l'actrice, jadis si adulée.

Voyez la Fel, écrivait vers 1760 le pamphlétaire Chevrier, qui a fait de nos jours la gloire de l'Académie royale de musique et dont les accens enchanteurs l'ont disputé pendant longtems à la mélodie du rossignol. Elle crut autrefois honorer un souverain en le recevant entre ses bras ; elle rendit fou le tendre Cahufac qui vient de mourir dans les loges de Charenton et cette précieuse en est aujourd'hui réduite à quêter un regard ou à déshonorer son goût.

M<sup>lle</sup> Fel quitta l'Académie royale de musique en 1758, avec une retraite de 1,500 livres. En 1770, le Roi lui accorda une pension de 5,000 livres en qualité de musicienne ordinaire de la chambre.

Voici la liste des principaux rôles chantés par M<sup>lle</sup> Fel à l'O-



péra : Doris, Laure, dans les *Caractères de l'amour*, ballet de Pellegrin, musique de Colin de Blâmont, en 1733, repris en 1749; une Sirène, une Chasseresse, une Bergère italienne, dans *Achille et Déidamie*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1735; Léonore, une Bergère, Thalie, Doris, dans les *Fêtes de Thalie*, ballet de Lafont, musique de Mouret, repris en 1735 et en 1745; l'Amour, une Sybarite, la Prêtresse de Diane, Dercillis, dans les *Grâces*, ballet de Roy, musique de Mouret, en 1735, repris en 1744; Céphise, Zaïde, dans l'*Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1736 et en 1747; une Corinthienne, une Nymphé, une Matelotte, Créuse, dans *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, reprise en 1736 et en 1749; l'Amour, Églantine, dans les *Romans*, ballet de Bonneval, musique de Nieil, en 1736; Lucile, Dircé, Tyrienne, dans les *Voyages de l'Amour*, ballet de La Bruère, musique de Boismortier, en 1736; une Matelotte, Ismène, une Bergère, Coronis, dans les *Amours des dieux*, ballet de Fuzelier, musique de Mouret, repris en 1737 et en 1747; l'Amour, dans *Cadmus et Hermione*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1737; l'Amour, Têlaïre, dans *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, en 1737, reprise en 1754; l'Amour, Doris, une Thébaine, dans le *Triomphe de l'Harmonie*, ballet de Le Franc, musique de Grenet, en 1737; Mélisse, Sangaride, dans *Atys*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1738 et en 1740; une Argienne, dans le *Ballet de la Paix*, paroles de Roy, musique de Rebel et Francœur, en 1738; une Bacchante, dans les *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, pastorale de Molière, Benserade et Quinault, musique de Lulli, reprise en 1738; la Paix, une Guerrière, une Nymphé, Herminie, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1738 et en 1750; Céphise, dans *Alceste, ou le*

*Triomphe d'Alcide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1739 ; Iris, dans les *Amours du Printemps*, ballet de Bonnevall, musique de Colin de Blâmont, en 1739 ; une Phrygienne, un Songe, Vénus, dans *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, en 1739, reprise en 1744 ; Thétys, dans *Polydore*, tragédie de Pellegrin, musique de Baptistin, en 1739 ; Vénus, dans *Zaïde*, ballet de La Marre, musique de Royer, en 1739 ; Corisande, dans *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1740 ; Leucothôë, Zéphyr, l'Amour, dans les *Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1740 et en 1751 ; une Bohémienne, Lucie en bergère, dans les *Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1740 ; Élise, dans *Jephté*, tragédie de Pellegrin, musique de Montéclair, reprise en 1740 et 1744 ; une Assyrienne, une Bergère, une Africaine, dans *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1740 ; Psyché, une Statue animée, Mysis, confidente d'Isénide, dans *l'Empire de l'Amour*, ballet de Moncrif, musique de Brassac, repris en 1741 et en 1750 ; Aspasia, une Bergère, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1741 ; Doris, dans *Issé*, pastorale de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1741 ; Thémis, une Personne de la fête, un Sylphe, dans *Nitétis*, tragédie de La Serre, musique de Myon, en 1741 ; la Victoire, Proserpine, Aréthuse, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1741 et en 1758 ; Thémire, dans le *Temple de Gnide*, pastorale de Roy, musique de Mouret, en 1741 ; Diane, dans *Ajax*, tragédie de Mennesson, musique de Baptistin, reprise en 1742 ; Leucosie, dans les *Éléments*, ballet de Roy, musique de La Lande et Destouches, repris en 1742 ; une Prêtresse de Diane, Aricie, dans *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, reprise en

1742 et en 1757; Charite, bergère, dans *Isbé*, pastorale de La Rivière, musique de Mondonville, en 1752; Astrée, une Heure, une Égyptienne, dans *Phaëton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1742; une Calydonienne, dans *Callirhœé*, tragédie de Roy, musique de Destouches, reprise en 1743; Florise, bergère, dans les *Caractères de la Folie*, ballet de Duclos, musique de Bury, en 1743; Altisidore, une Japonaise, dans *Don Quichotte chez la duchesse*, ballet de Favart, musique de Boismortier, en 1743; la Prêtresse du soleil, une Phrygienne, dans *Hésione*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1743; Hébè, une Matelotte, dans les *Indes galantes*, ballet de Fuzelier, musique de Rameau, repris en 1743; l'Imagination, Céphyse, chanteuse, dans le *Pouvoir de l'Amour*, ballet de Lefebvre de Saint-Marc, musique de Royer, en 1743; Thémire, Bélise, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1743; Iole, dans *Alcide*, tragédie de Campistron, musique de Louis Lulli et Marais, reprise en 1744; Églé, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1744; Zirphé et Niquée, dans *Amadis de Grèce*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1745; Zélide, dame napolitaine, tutrice de Fénisse, en chasseuse, Élismène, dame veuve Françoise, dans l'*École des Amants*, ballet de Fuzelier et Nieil, en 1744, repris en 1745; Hébè, Argélie, dans les *Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1745, repris en 1753; Érigone, la Gloire, dans le *Temple de la Gloire*, ballet de Voltaire, musique de Rameau, en 1745; Lucinde, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1746; Andromède, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1746; Scylla, nymphe, dans *Scylla et Glaucus*, tragédie de d'Albaret, musique de Leclerc, en 1746; Orie, jeune nymphe, dans les *Fêtes de l'Hymen et de l'Amour, ou les dieux d'Égypte*,



ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1748, repris en 1754; Julie, fille d'Auguste, dans les *Fragments de différents ballets*, en 1748; Zélide, dans *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1748; Florine, Thalie, dans le *Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, repris en 1749; Naïs, nymphe du sang de Tirésie, dans *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1749; la Folie, dans *Platée*, ballet d'Autreau et Balot de Sovot, en 1749, repris en 1754; Amélite, héritière du trône de Bactrienne, dans *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, en 1749; Héro, grande prêtresse de Vénus, dans *Léandre et Héro*, tragédie de Le Franc, musique de Brassac, en 1750; Céphise, amante d'Acanthe, dans *Acanthe et Céphise*, pastorale de Marmontel, musique de Rameau, en 1751; Églé, bergère, dans *Églé*, ballet de Laujon, musique de La Garde, en 1751; Zélide, bergère, dans la *Guirlande, ou les Fleurs enchantées*, ballet de Marmontel, musique de Rameau, en 1751; Doris, Thémire, bergère, Hégémone, prêtresse de l'Amour, dans les *Amours de Tempé*, ballet de Cahusac, musique de Dauvergne, en 1752; Vénus, dans *Alphée et Aréthuse*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1752; Omphale, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1752; Mathurine, dans les *Amours de Ragonde*, comédie de Destouches, musique de Mouret, reprise en 1753; Colette, dans le *Devin du village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, en 1753; l'Aurore, dans *Titon et l'Aurore*, ballet de La Marre, musique de Mondonville, en 1753; Alcimadure, dans *Daphnis et Alcimadure*, pastorale de Mondonville, en 1754; une Sirène, dans les *Surprises de l'Amour*, ballet de Bernard, musique de Rameau, en 1757.

M<sup>lle</sup> Fel était encore vivante en 1789.

(Dictionnaire des théâtres. — Mercure de France. — Calendrier historique des théâtres. — Chevrier: le Colporteur. — J. J. Rousseau: Confessions. — Casanova: Mémoires. — Journal de Collé, 1, 52.)

1780. — 1<sup>er</sup> mai.

*Brevet d'une pension de 5,000 livres, accordée par le Roi à M<sup>lle</sup> Marie Fel.*

Brevet d'une pension de 5,000 livres, en faveur de la demoiselle Marie Fel, née à Bordeaux le 24 octobre 1713, baptisée le 31 du même mois dans l'église métropolitaine de ladite ville. Cette pension composée des objets ci-après : appointemens de 2,000 livres qui lui ont été conservés sur le fonds ordinaire des menus plaisirs, sans retenue, à titre de retraite, en qualité de musicienne ordinaire de la chambre du Roi ; une gratification annuelle de 3,000 livres, aussi sans retenue, qui lui a été accordée sur les dépenses extraordinaires dedit menus plaisirs, le 27 mars 1778, en considération de ses services.

PIÈCES JOINTES AU BREVET.

1. — *Acte de baptême de M<sup>lle</sup> Marie Fel.*

Extrait du registre des baptêmes de l'église paroissiale métropolitaine et primatiale de la majertat St-André de Bordeaux : Le mardi trente-un octobre mil sept cent treize a été baptisée Marie, fille légitime de Henry Fel, organiste, et de Marie Devacle, paroisse Ste-Eulalie. Parrain : Jean-Marie Fel ; marraine : Marie Quefnel. Naquit le vingt-quatre de ce mois à une heure après minuit.

2. — *Déclaration autographe de M<sup>lle</sup> Marie Fel, relative à sa pension.*

La demoiselle Fel, ordinaire de la musique du Roy, née à Bordeaux le 31 octobre 1713, baptisée à la paroisse St-André, catédrale dudit lieu, demeurant présentement à Chaillot, faubourg de la Conférence, déclare avoir servi la musique du Roy près de trente ans aux honoraires de deux mille francs et obtenu en 1763 une gratification annuelle de mille écus sur l'état des menus plaisirs, qui luy a toujours été payée sans retenue et dont il luy reste dû deux années.

Fait à Chaillot, le 14 octobre 1779.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 675.)

**F**EUILLADE (GUILLAUME-FRANÇOIS), danseur. De 1739 à 1755, époque où il prit sa retraite avec 200 livres de pension, Feuillade a joué à l'Opéra les rôles suivants : un Esprit de la suite d'Isménor, dans *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, en 1739, reprise en 1744 ; un Habitant du Pactole, un Sauvage, dans le *Pouvoir de l'Amour*, ballet de Lefebvre de Saint-Marc, musique de Royer, en 1743 ; un Suivant de Démogorgon, un Amant enchanté, un Homme du peuple de Cathay, un Berger, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1743 ; un Combattant, un Grec, un Démon, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1744 ; un Art, un Jeu et un Plaisir, un Chasseur, un Syrien, dans les *Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1745, repris en 1753 ; un Captif, un Pâtre, un Arlequin, un Provençal, dans les *Fêtes de Thalie*, ballet de Lafont, musique de Mouret, repris en 1745 ; un Démon, un Satyre, un Romain, dans le *Temple de la Gloire*, ballet de Voltaire, musique de Rameau, en 1745 ; un Abencerrage, un Chasseur, dans *Zaïde*, ballet de La Marre, musique de Royer, repris en 1745 ; un Jeu et un Plaisir, dans *Zélindor, roi des Sylphes*, ballet de Moncrif, musique de Rebel et Francoeur, en 1745 ; un Suivant de la Fortune, un Cyclope, un Suivant de Méduse, un Prêtre de l'Hymen, un Courtisan de Céphée, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1746 ; un Homme du peuple d'Amathonte, un Silvain, un Ministre de Circé sous des formes agréables, un Démon, dans *Scylla et Glaucus*, tragédie d'Albaret, musique de Leclerc, en 1746 ; un Suivant de l'Harmonie, un Démon, un Triton, un Thébain, dans le *Triomphe de l'Harmonie*, ballet de Le Franc, musique de Grenet, repris en 1746 ; un Jeu et un Ris, dans *Pygmalion*, entrée du *Triomphe des Arts*, ballet de La Motte, musique de La Barre, retouchée par Balot de



Sovot et Rameau, repris en 1748 et en 1751; un Génie des éléments, un Pâtre, un Sylphe, dans *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1748; le Docteur, dans le *Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, repris en 1749; un Guerrier, un Magicien, un Démon transformé en Amour, un Matelot, dans *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, reprise en 1749; un Européen, un Athlète pour la lutte, un Berger, dans *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1749; un Aquilon, un Suivant de la Folie d'un caractère sérieux, un Habitant de la campagne, un Suivant de la Folie d'un caractère gai, dans *Platée*, ballet d'Autreau et Balot de Sovot, musique de Rameau, repris en 1754; un Mage, un Prêtre d'Ariman, un Peuple élémentaire, dans *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, en 1749; un Magicien, un Plaisir, un Suivant de la Vengeance, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1750; un Bohémien, un Mézetin, dans les *Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet, musique de Campra, repris en 1750; un Triton, un Persan, un Ministre du Destin, un Vent, dans *Thétis et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1750; un Génie, suivant Orôès, un Berger, dans *Acanthe et Céphise*, pastorale de Marmontel, musique de Rameau, en 1751; un Babylonien, un Berger, dans les *Sens*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1751; un Faune, dans *Églé*, ballet de Laujon, musique de La Garde, en 1751; un Suivant du Génie de l'Afrique, dans les *Génies tutélaires*, divertissement de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, en 1751; un Pâtre, dans la *Guirlande, ou les Fleurs enchantées*, ballet de Marmontel, musique de Rameau, en 1751; un Zéphyr, dans *Titon et l'Aurore*, ballet de Roy, musique de Bury, en 1751; un Suivant de l'Abondance, un Suivant de Polyphème, dans *Acis et Galatée*, pastorale de Cam-

pistron, musique de Lulli, reprise en 1752 ; un Amant, dans *Alphée et Aréthuse*, ballet de Danchet, musique de Campra, en 1752 ; un Égyptien, une Ombre d'amant léger, un Faune, dans les *Amours de Tempé*, ballet de Cahusac, musique de Dauvergne, en 1752 ; un Lydien, un Grec, dans *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1752 ; un Garçon de village déguisé en lutin, dans les *Amours de Ragonde*, comédie de Destouches, musique de Mouret, reprise en 1753 ; un Villageois, dans le *Devin du village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, en 1753 ; un Grec, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1753 ; un Jardinier, un Espagnol, dans la *Gouvernante rusée*, opéra de Cocchi, en 1753 ; un Fol, dans le *Jaloux corrigé*, opéra de Collé, musique de Blavet, en 1753 ; un Esprit du feu, un Berger, un Faune, dans *Titon et l'Aurore*, ballet de La Marre, musique de Mondonville, en 1753 ; un Suivant d'Hébé, un Démon, dans *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1754 ; un Chevalier romain, dans les *Éléments*, ballet de Roy, musique de La Lande et Destouches, repris en 1754 ; un Satyre représentant l'Automne, un Sacrificateur, un Homme du peuple de la suite de Canope, dans les *Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1754.

(Dictionnaire des théâtres. — Les Spectacles de Paris.)

1751. — 23 août :

*Guillaume-François Feuillade se plaint d'un porteur de chaises qui, armé d'un bâton, l'eût infailliblement assommé sans l'intervention de plusieurs passants.*

L'an 1751, le lundi 23 août, heure de minuit ou environ, en l'hôtel et par-devant nous Jean-Baptiste-Charles Lemaire, etc., est comparu sieur Guillaume-François Feuillade, danseur de l'Académie royale de musique à Paris,

y demeurant rue et montagne Ste-Geneviève, paroisse St-Etienne-du-Mont : Lequel nous a fait plainte et dit qu'il y a environ une heure, ayant été pour rentrer chez lui, il auroit été surpris de trouver au-devant de la porte de la maison où il demeure, un particulier tout étendu sur le pavé de ladite rue. Lui plaignant lui auroit demandé par plusieurs fois qui il étoit et ce qu'il faisoit à ladite porte ; que ledit particulier se feroit levé aussitôt et, se tenant droit et accoté devant ladite porte, auroit voulu empêcher le plaignant de rentrer chez lui, l'accablant même des invectives les plus atroces ; que néanmoins le plaignant ayant déterminé ledit particulier, qu'il a appris se nommer Antoine et être porteur de chaïses, à se retirer, icelui Antoine seroit revenu sur ses pas armé d'un des bâtons de ladite chaïse pour en frapper le plaignant ; ce qu'il auroit fait si le plaignant n'eût été promptement secouru par différentes personnes amassées au bruit des injures dudit Antoine qui s'est retiré menaçant le plaignant de l'affommer à la première rencontre. Et comme le plaignant a un intérêt sensible d'arrêter le cours de ces insultes, il est venu nous rendre plainte.

Signé : FEUILLADE ; LEMAIRE.

(Archives nationales, Y, 11,238.)

**F**LEURY (GABRIELLE), danseuse, fut attachée à l'Opéra de 1755 à 1759.

(Les Spectacles de Paris.)

# I

1755. — 3 octobre.

*M<sup>lle</sup> Gabrielle Fleury se plaint des injures et des menaces dont l'accable chaque jour un perruquier nommé Alexandre.*

L'an 1755, le vendredi 3 octobre, une heure de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Louis Cadot, etc., est comparue demoiselle Gabrielle Fleury, fille, de l'Académie royale de musique, locataire d'un appartement de 620 livres au second étage d'une maison faisant l'une des encoignures des rues St-Honoré et de Jean-St-Denis, de laquelle est principal locataire le sieur Devinot, maître arquebuser, dont la boutique est rue St-Honoré ; de



laquelle maison dépendent deux autres petites boutiques sur ladite rue Jean-St-Denis, la première occupée par une ferrurière, son gendre et sa fille et la deuxième occupée par un perruquier tenant chambres garnies : Laquelle nous a dit que ledit perruquier, nommé Alexandre, en haine de ce que elle comparante s'est plainte du scandale que causoient des prostituées auxquelles il louoit, moyennant de gros loyers, des chambres garnies, avec lesquelles femmes de mauvaise vie ladite ferrurière alloit continuellement dans les cabarets voisins et de ce que la police a cherché à y remédier, icelui Alexandre, d'une intelligence parfaite avec ladite ferrurière, cherche toutes les occasions de faire de la peine tant à elle comparante qu'à son hôte et hôtesse ; qu'il y a déjà eu une scène des plus effroyables, même tragique, entre la domestique de ses hôtes que ledits ferrurière, son gendre et sa fille ont maltraitée considérablement à l'occasion des ordures et infamies qu'ils causoient dans ladite maison par un esprit de vengeance de l'expulsion desdites particulières : laquelle domestique en est alitée et dans un état pitoyable, ce qui donna lieu d'avoir recours à la garde et à un procès-verbal qui en a été par nous dressé le premier de ce mois, dans lequel il est même porté que la fille de ladite ferrurière, étant enceinte, avoit menacé d'attaquer elle comparante pour l'exciter à être par elle maltraitée à l'effet de lui intenter un procès criminel et de la réduire, selon ses termes, à la paille ; que dans cette situation ledit Alexandre auroit eu, hier au soir sur les dix heures et demie, la témérité d'entrer dans l'appartement de ladite comparante, qu'il croyoit lors seule, pour l'y obséder et lui faire sans doute un mauvais parti, laquelle étoit heureusement en compagnie de trois autres personnes. Nonobstant quoi ledit Alexandre, qui étoit très-défiguré et qui paroïssoit avoir mauvais dessein, tenant un bras caché sous son habit en arrière, feroit d'abord demeuré immobile de voir elle comparante en compagnie, en demeurant comme un terme, et après lui avoir été demandé ce qu'il vouloit, il auroit demandé à tirer en particulier elle comparante. Auquel ayant répondu qu'elle n'avoit pas de secret vis-à-vis de la compagnie où elle se trouvoit, il auroit répliqué, en mettant les deux poings sur ses côtés, en ces termes : « F.... ! je suis honnête homme », et lui ayant été représenté que l'on ne venoit point à cette heure chez des dames raisonnables, il auroit répondu et pris pour prétexte qu'il venoit pour savoir pourquoi la domestique d'elle comparante avoit voulu jeter un seau d'eau sur la tête de la femme de lui Alexandre (parce que cette dite femme avoit voulu donner des coups de bâton à sa domestique à l'occasion d'un seau d'eau de puits que cette domestique avoit vu tirer par un garçon dudit Alexandre dans le seau de l'hôtesse qui s'est trouvé égaré), auquel elle auroit répondu qu'elle ne se mêloit point des tracasseries de domestiques et qu'il eût la bonté de la laisser tranquille. Sur quoi il auroit, d'un ton menaçant, dit qu'il ne vouloit

point avoir de querelle avec ces messieurs et qu'il reviendrait le lendemain matin ; que dans ces entrefaites ladite ferrurière, sa fille, son gendre et la femme dudit Alexandre étoient tous quatre dans l'escalier pour, vraisemblablement au cas que ledit Alexandre ne fût pas assez fort dans l'exécution de ses funestes projets, venir à son secours, accabler et affommer elle comparante qui a tout lieu, avec de pareilles gens, de craindre quelque événement terrible quoiqu'elle se comporte avec toute la prudence imaginable et qu'elle ne désire et ne respire que la paix. Et comme elle a un notable intérêt de prévenir les mauvais desseins dudit Alexandre et de ses adhérens, d'avoir raison et vengeance de l'indignité ci-dessus, elle nous en vient rendre cette plainte.

Signé : GABRIELLE FLEURY ; CADOT.

(Archives nationales, Y, 12, 158.)

## II

1757. — 12 décembre.

*M. de Becdelièvre, officier de mousquetaires, se plaint d'avoir reçu sur la tête une potée d'urine lancée des fenêtres de M<sup>lle</sup> Gabrielle Fleury.*

L'an 1757, le lundi 12 décembre, sur le midi, en l'hôtel et par-devant nous Louis Cadot, etc., est comparu M. de Bec-de-Lièvre, officier des mousquetaires de la première compagnie, demeurant à Paris à l'hôtel des Mousquetaires, rue du Bac : Lequel nous rend plainte contre la demoiselle Fleury, de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris, rue Jean-St-Denis, paroisse St-Germain-l'Auxerrois, au coin de la rue St-Honoré, maison du sieur Duvingnot, armurier, et contre le principal locataire, même le propriétaire de la maison où elle demeure, responsable civilement des effets civils ; de ce que, heure présente, sortant de la rue St-Honoré pour entrer dans ladite rue Jean-St-Denis, il auroit été inondé d'une potée d'urine qui lui a été jetée par ladite demoiselle Fleury, du second étage, ou par sa domestique tant sur sa tête que sur son habit de drap noir et sur sa culotte qui sont presque entièrement couverts de ladite urine, ainsi qu'il nous l'a fait apparoir, notamment sur l'épaule gauche et les basques de son habit ; qu'il y avoit aussi quelques taches sur sa culotte et qu'il lui en étoit tombé des gouttes sur la tête : ce que lui plaignant nous a déclaré provenir de ladite potée d'urine qu'on venoit de

jeter sur lui ; qu'indépendamment de cela, une particulière, qu'il a prise pour la principale locataire de la maison et à qui il a représenté que cela étoit très-indécent et contraire aux arrêts et réglemens de police, lui auroit répondu que cela ne la regardoit pas et qu'il pouvoit se pourvoir ainsi qu'il aviseroit, et ce avec un ton singulier et d'une manière des plus arrogantes et répréhensibles. Et comme lui plaignant a un intérêt notable d'obtenir justice d'une pareille insulte, etc., il est venu nous rendre plainte.

Signé : BECDELIEVRE ; CADOT.

(Archives nationales, Y, 12, 160.)

FOLIO (M<sup>lle</sup>), chanteuse. Cette actrice de l'Académie royale de musique fit partie de la troupe de comédiens que le comte de Clermont, abbé de Saint-Germain-des-Prés, entretenait à ses frais et qui jouait sur ses théâtres de Berny ou de La Roquette.

Dans le *Nouveau Monde*, comédie de Pellegrin, avec divertissement de Quinault, pièce empruntée au répertoire du Théâtre-Français, M<sup>lle</sup> Folio remplit le rôle d'Astrée et parut revêtue d'un grand habit blanc, parsemé d'étoiles d'argent.

Elle fut aussi attachée au concert spirituel en qualité de second dessus chantant.

(*Almanach historique et chronologique de tous les spectacles pour 1752.* — Jules Cousin : *le Comte de Clermont.*)

1751. — 6 janvier.

*Plainte d'un bijoutier privilégié du Roi contre M<sup>lle</sup> Folio, qui jetait continuellement des ordures par sa fenêtre.*

L'an 1751, le mercredi 6 janvier, heure de midi, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Chéron, etc., est comparu sieur Pierre Chéron, marchand bijoutier privilégié du Roi, demeurant place du Vieux-Louvre : Lequel nous a rendu plainte contre la demoiselle Folio, actrice de l'Opéra, demeurante même maison et occupante le premier étage au-dessus de la boutique du



plaignant et dit qu'il est journellement exposé à être inondé d'ordures, matières fécales et piffat que ladite demoiselle Folio jette par sa fenêtre ; que, quoiqu'il ait trouvé tous les matins le devant de sa boutique rempli de ces matières, que souvent même des personnes qui entrent ou sortent de chez le plaignant ont eu leurs habits perdus, il n'a pris d'autre parti que les remontrances, mais la voie de la douceur n'a fait qu'autoriser ladite Folio à jeter davantage ses ordures. Que notamment cejourd'hui sur les neuf heures du matin, étant devant sa boutique, ladite demoiselle Folio a jeté par sa fenêtre une potée d'urine, de laquelle le plaignant et trois de ses amis ont manqué d'être arrosés. Le plaignant a voulu lui faire ses représentations, mais ladite demoiselle Folio n'a répondu autre chose sinon qu'elle n'avoit pas le bras plus long et la mère de ladite Folio a encore ajouté mille injures et invectives contre l'honneur et la réputation du plaignant en le traitant de fripon. Et comme c'est une contravention manifeste aux ordonnances de police, il est venu nous faire la présente déclaration.

Signé : CHÉNON ; CHÉRON.

(Archives nationales, Y, 11,315.)

**F**RÉDÉRIC (FRÉDÉRIC-PIERRE SCHRÆDER, dit), danseur. Cet artiste, qui débuta à l'Académie royale de musique en 1781, a dansé dans les opéras ou ballets dont les titres suivent : *Renaud*, tragédie de Le Boëuf, musique de Sacchini, en 1783 (rôle d'un Asiatique) ; *la Rosière*, ballet de Gardel aîné, en 1783 (rôle d'un Amant) ; *la Caravane*, paroles de Morel, musique de Grétry, en 1784 ; *Phèdre*, tragédie d'Hoffman, musique de Le Moine, en 1786 ; *les Sauvages*, ballet des frères Gardel, en 1786 ; *le Coq du Village*, ballet de Gardel aîné, d'après Favart, en 1787 (rôle d'une Veuve amoureuse du garçon) ; *Aspasie*, paroles de Morel, musique de Grétry, en 1789.

Une note émanée de l'administration de l'Opéra et datée de 1784, s'exprime ainsi sur le compte de Frédéric : « Il peut acquérir du talent ; il est jeune et a de la légèreté. »

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 630. — *Les Spectacles de Paris*. — *Journal de Paris*.)

## I

1789. — 17 mai.

*Frédéric-Pierre Schræder, dit Frédéric, se plaint d'avoir reçu des coups de canne d'un perruquier nommé Dorléans.*

L'an 1789, le dimanche 17 mai, neuf heures du matin, en notre hôtel et par-devant nous Antoine-Jean-Baptiste Leblond, etc., est comparu sieur Frédéric-Pierre Schreuder, attaché à l'Académie royale de musique, demeurant rue de l'Échiquier, paroisse St-Laurent : Lequel nous a dit qu'il y a environ deux ans qu'il connoît le nommé Dorléans, coiffeur, demeurant rue de Bourbon-Villeneuve; qu'il a été chez lui à sa sollicitation différentes fois, mais que depuis environ trois ou quatre mois il a cessé d'y aller. Que le jour d'hier, sur les onze heures du matin, le comparant sortant de chez lui et étant rue de l'Échiquier, près la rue Poissonnière, rencontra l'épouse dudit sieur Dorléans avec ses deux enfans. Qu'il s'arrêta pour lui parler et que, dans le même moment, ledit Dorléans est entré dans ladite rue, est venu droit à sa femme pour la maltraiter et en ramassant des pierres qu'il a jetées tant à sa femme qu'à ses enfans. Que le comparant observa audit Dorléans qu'il étoit indécemment de maltraiter une femme et que, s'il avoit des explications à faire avec sa femme, ce devoit être chez lui et non dans la rue. Que ledit Dorléans lui répondit que cela ne le regardoit pas et aussitôt lui porta un violent coup de canne sur la tête du côté gauche, duquel coup son chapeau a été coupé près le bouton. Que le comparant s'étant mis en devoir de parer les coups que ledit Dorléans pourroit lui porter, ledit Dorléans s'est sauvé en menaçant le comparant, disant qu'il n'en étoit pas quitte et qu'il le retrouveroit.

Que comme le comparant a le plus grand intérêt de se mettre à l'abri des excès où ledit Dorléans pourroit se porter envers lui, il a été conseillé de nous rendre plainte.

Signé : LEBLOND ; FRÉDÉRIC SCHRÆDER.

(Archives nationales, Y, 14,240.)

## II

1789. — 18 mai.

*Bernard Dorléans, maître perruquier, se plaint des violences de Frédéric-Pierre Schræder, dit Frédéric, qui entretenait avec sa femme des relations coupables.*

L'an 1789, le lundi 18 mai, dix heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Bernard-Louis-Philippe Fontaine, etc., est comparu Bernard Dorléans, maître coiffeur, demeurant à Paris, rue de Bourbon-Villeneuve, paroisse Bonne-Nouvelle : Lequel nous a dit qu'il y a environ deux ans la demoiselle Jeanne-Geneviève Romain, son épouse, a quitté sa maison à cause de défaut de convenance des caractères et qu'il a consenti qu'elle demeure en son particulier jusqu'à ce qu'il plaise à la divine Providence de rapprocher leurs sentimens et les mettre à portée de vivre dans l'union et la bonne intelligence convenables entre mari et femme ; que, malgré tout ce que le comparant a fait pour parvenir à une fin aussi désirable pour son bonheur et celui d'un enfant issu de leur mariage, il n'a pu réussir à un rapprochement par les oppositions que sa femme y a mises et par les mauvais conseils qui l'entourent ; que du nombre des personnes qui la fréquentent est un sieur Frédérick, danseur à l'Opéra, et qu'à ce sujet le comparant a fait à sa femme des représentations en l'engageant de ne plus le recevoir, parce que cette liaison ne pouvoit lui attirer que des défagrémens. Mais, malgré tout ce qu'il a pu lui dire à cet égard, elle a continué ses fréquentations avec le sieur Frédérick ; que samedi dernier, vers l'heure de midi, le comparant passant rue de l'Échiquier, faubourg St-Denis, où demeure ledit sieur Frédérick, il a rencontré ce dernier donnant le bras à ladite dame Dorléans ; que ledit sieur Frédérick, en apercevant le comparant, l'a nargué d'une manière outrageante, en sorte que dans le premier mouvement le comparant a saisi sa femme par le bras en lui enjoignant de quitter le sieur Frédérick, si elle n'étoit pas complice de ses insultes ; qu'alors ledit sieur Frédérick recula quatre pas et tira une espèce de sabre d'une canne dont il étoit armé, avec lequel sabre il se précipita sur le comparant qu'il auroit assassiné si, heureusement pour lui, il n'eût été porteur d'une canne de jais dont il a paré les coups dudit sieur Frédérick et avec laquelle il s'est défendu de manière à le forcer à se retirer ; que pendant cette scène défagréable ladite dame Dorléans s'est permis de crier que le comparant étoit un gueux, qu'elle ne le connoissoit pas, qu'il étoit un coiffeur dont elle s'étoit servie autrefois



et autres propos plus méprisans. Et comme le comparant a intérêt de se pourvoir contre ledit Frédérick non-seulement à cause des faits dont il vient de rendre compte, mais parce que ses jours ne sont pas en sûreté ayant été instruit que ledit Frédérick avoit annoncé qu'il ne marcheroit jamais sans avoir des pistolets dans ses poches, il est venu nous rendre plainte.

Signé : B. DORLÉANS ; FONTAINE.

(*Archives nationales*, Y, 13, 142.)





## G



ARDEL AINÉ (MAXIMILIEN - LÉOPOLD - PHILIPPE - JOSEPH GARDEL, dit), danseur, né à Mannheim le 18 décembre 1741. Il débuta à l'Opéra vers 1755 et ne tarda pas à se faire remarquer par un talent réel. En 1762, lors d'une des reprises de *Zaïs*, ballet héroïque de Cahusac, musique de Rameau, il remplaça Gaëtan Vestris dans l'un des principaux rôles et ses efforts lui méritèrent cette mention dans les *Mémoires secrets* : « Ce jeune danseur acquiert de jour en jour ; il court la même carrière que Vestris et quoique bien loin encore, on remarque qu'il s'élance de plus en plus et cherche à l'attraper. »

En 1773, il fut nommé maître adjoint des ballets de l'Opéra, conjointement avec Jean Bercher, dit Dauberval, en survivance de Vestris. En 1776, ce dernier ayant donné sa démission, la Reine Marie-Antoinette fit nommer à sa place son maître de danse Noverre, au mépris des droits formels des deux adjoints et en

dépît de toutes les représentations qui lui furent faites. La mère (1) de Gardel avait adressé au marquis d'Amezaga, riche Espagnol qui avait épousé en secondes noces la mère de M. Amelot, ministre de la maison du Roi, la lettre suivante dans laquelle elle établissait les titres de son fils à la place qu'on voulait lui enlever :

Je me proposois d'avoir l'honneur de vous écrire pour vous prier de solliciter mon entrée à l'amphithéâtre de l'Opéra et j'aurais pour droit tous les sujets que j'ai fournis, sans compter quatre de mes enfans, dont il y en a deux qui tiennent parfaitement leur coin. Mais un objet plus essentiel m'occupe présentement. O vous, mon ancien ami ! qui vous êtes trouvé à toutes les époques de ma vie, heureuses ou malheureuses, vous ne vous attendez sûrement pas à celle que je vais mettre sous vos yeux ! qui pourra croire, en effet, que Gardel, qui depuis dix-neuf ans est à l'Opéra de Paris, s'y est rendu célèbre, recommandable par ses grands talens, par son exactitude à ses devoirs, sa douceur, son honnêteté, ses sacrifices de son propre bien (car il m'a mangé vingt mille livres) pour des places sans nombre aussi lucratives qu'honorables ; des administrateurs qui se sont servis de son crédit pour obtenir de la Reine la préférence, soient capables de faire venir, sous main, un étranger qui vingt fois a tenté de s'impatroniser à l'Opéra sans y réussir ? On ne connoissoit pas alors l'injustice ; pour déplacer qui ? le maître de la Reine, le maître des ballets de la cour, chéri du public, aimé de ses camarades, qui depuis six ans a fait les plus jolis ballets du monde ! On se souvient encore de celui d'*Ernelinde*, mis par lui à la cour, qui représentoit un siège. Madame la comtesse de Noailles me fit l'honneur de me dire que les maréchaux de France avoient demandé où Gardel avoit appris la guerre ; que M. le Dauphin en avoit rêvé toute la nuit et mille autres choses aussi agréables que gracieuses à ce sujet. Il se verra traité en écolier ! On a osé lui proposer la surveillance du fleur Noverre, qui fera un bon modèle pour lui, qui lui donnera des avis, à Gardel que l'on ne nomme en Angleterre que le *fameux*, le *célèbre* Gardel ! mon fils est bon, humble, honnête et il faut être charlatan pour en imposer.

Ledit Noverre arrive avec une de ces lettres de recommandation que l'on donne comme une lettre de voiture, de l'Impératrice à la Reine, qui dit aux

---

(1) Elle s'appelait Jeanne-Louise Cahart Darthenay. En septembre 1782, elle porta plainte au commissaire Chenon à propos d'un vol de cuillers d'argent dont elle avait été victime. Elle déclara alors être âgée de 63 ans, être veuve de Claude Gardel, maître de danse, et demeurer rue Montmartre à l'hôpital de Charost, près le passage du Saumon. En marge de la plainte, le commissaire écrivit ces mots : « C'est la mère de nos beaux danseurs. »



entrepreneurs qu'elle ne feroit pas fâchée que l'homme en question fit des ballets, pourvu que cela ne fit aucune peine à son maître ; paroles divines, dignes de la bonté et de la magnanimité de son âme ! Sa Majesté peut ignorer, ainsi que l'Impératrice, que la place de maître des ballets de l'Opéra de Paris est inamovible comme celle de premier président, héréditaire de premier danseur à premier danseur. Un étranger n'y a aucun droit, à moins d'abdication comme M. Dupré avoit fait. Mais ici, mon fils n'a point envie de renoncer à ses droits, de devenir d'évêque meunier, d'être subordonné à un maître de province et d'Allemagne. Ordinairement ces messieurs viennent à Paris pour se perfectionner et non pour donner des leçons aux grands maîtres. Le petit Noverre a un peu trop d'ambition et de fatuité. Lorsqu'il vint se proposer, il y a trente ans, on le renvoya à la foire donner ses ballets chinois. La favorite l'avoit fait venir ; cependant les sieurs Laval et Lani représentèrent leurs droits et le Roi et Madame de Pompadour cédèrent à la justice de leur cause. Le petit homme, pour se dédommager, fut ruiner M<sup>lle</sup> Destouches et le prince de Wirtemberg et jeter feu et flamme dans ses ballets qui ne se soutiennent que par le grand faste et la grande dépense ; car pour la danse il n'y en a pas et ce n'est pas ce qu'il faut au public éclairé de Paris qui se lasseroit bientôt de ces pantomimes où l'art seroit négligé.

Pardonnez-moi, monsieur le marquis, de vous ennuyer si longtemps ; mais je me trouve foulagée. Les injustices m'outrent ; car que risque mon fils ? de faire la fortune la plus brillante en peu d'années dans les cours étrangères où on lui tend les bras. Sa danse, sa harpe, son violon, sa composition, son heureux caractère le feront chérir partout. Tenez, monsieur, je suis aussi humble que mon fils quand on me rend justice, mais lorsque je crois que l'on veut m'humilier, je m'élève comme un cèdre.

Peut-on mieux dire que Gardel à ces messieurs ? Que savez-vous ce que je fais faire ? éprouvez-moi un an ; et si je suis un âne comme vous paroissez le croire ; si je ne mets pas l'union, l'économie et si le public est mécontent, je cède et je vais gagner et faire une fortune ailleurs ; mais avouez que votre procédé crie vengeance au ciel. Adieu, mon cher marquis ; rappelons la souvenance du bon temps passé.

Je suis, monsieur, avec la plus parfaite considération votre très-humble fervante.

GARDEL.

Pardonnez mon gribouillage ; je suis en colère.

La nomination de Noverre, que n'empêcha pas la lettre qu'on vient de lire, exaspéra Gardel et Dauberval qui dès lors cabalèrent

avec acharnement contre le maître des ballets. Les choses allèrent même si loin que Dauberval, qui s'était compromis plus que Gardel, faillit être chassé de l'Opéra. Toutefois une espèce de réconciliation se fit entre les parties belligérantes en 1779, et au mois de novembre de la même année Noverre signa avec ses deux adjoints un compromis par lequel il s'engageait à leur céder sa place dans le cas où ils lui feraient obtenir de l'Académie royale de musique, 3,000 livres de pension viagère et la pension d'académicien, montant à 500 livres. En 1781, la retraite de Noverre laissa le champ libre à Gardel qui fut nommé maître des ballets en titre. A partir de cette époque, il abandonna la danse pour ne plus s'occuper que de ses fonctions.

Gardel aîné a fait représenter à l'Académie royale de musique un certain nombre d'ouvrages dont quelques-uns obtinrent un grand succès ; nous citerons entre autres : la *Chercheuse d'esprit*, un acte, en 1778 ; *Ninette à la Cour*, trois actes, en 1778 ; *Mirza*, trois actes, en 1779 ; la *Fête de Mirza*, quatre actes, en 1781 ; l'*Oracle*, en 1784 ; la *Rosière*, trois actes, en 1784 ; le *Déserteur*, trois actes, en 1784 ; le *Premier Navigateur, ou le Pouvoir de l'Amour*, trois actes, en 1785 ; le *Pied de bœuf*, en 1786 ; les *Sauvages*, en 1786, en collaboration avec son frère Pierre Gardel ; le *Coq du village*, en 1787.

En 1782, le Roi accorda à Gardel aîné une pension de 3,200 livres, en qualité de maître des ballets de la Cour.

En 1784, une note émanée de l'administration de l'Opéra s'exprimait ainsi sur le compte de cet artiste :

Bon fujet, ayant du talent, du zèle et de l'activité, mais peut-être un peu trop dispendieux, ce qui est une suite de son envie de faire briller ses ballets et de sa trop grande complaisance pour faire danser tous les premiers sujets dans les opéras et leur procurer par là plus de feux ; cela occasionne donc une dépense considérable pour le payement des honoraires, mais encore une bien plus conséquente pour les habits.

Gardel aîné a dansé à l'Académie royale de musique, dans les opéras ou ballets dont voici les titres : *le Prince de Noisy*, ballet de La Bruère, musique de Rebel et Francœur, en 1760 ; *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1761 et en 1764 ; *Canente*, tragédie de La Motte, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1761 ; *Hercule mourant*, tragédie de Marmontel, musique de Dauvergne, en 1761 ; *Jephté*, tragédie de Pellegrin, musique de Monteclair, reprise en 1761 ; *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1761 et en 1769 ; *Acis et Galathée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1762 ; *les Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1762 et en 1770 ; *la Guirlande*, ballet de Marmontel, musique de Rameau, repris en 1762 ; *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarets, Campra et Berton, reprise en 1762 ; *l'Opéra de société*, ballet de Mondorge, musique de Giraud, en 1762 ; *Polyxène*, tragédie de Joliveau, musique de Dauvergne, en 1763 ; *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1764, 1765 et 1773 (1) ; *les Fêtes d'Hébé, ou les Talents lyriques*, ballet de Mondorge, musique de Rameau, repris en 1764 ; *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1764 ; *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1764 ; *le Devin du Village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, repris en 1765 et en 1772 ; *les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1765 ; *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1765 ; *Aline, reine de Golconde*, ballet de Sedaine, musique de Montigny, en 1766, repris en 1772 (rôle de l'Amant volage) ; *les Fêtes lyriques*, ballet de Bonneval, Cahusac et Moncrif,

---

(1) C'est dans cet ouvrage, où il jouait le rôle d'Apollon, que Gardel aîné renonça à l'usage du masque dont les danseurs avaient l'habitude de s'affubler pour représenter ce personnage.



musique de Francœur, Rameau et Berton, repris en 1766; *Silvie*, ballet de Laujon, musique de Berton et Trial, en 1766 (rôles d'un Chasseur et d'Adonis); *Zélindor, roi des Silphes*, ballet de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, en 1766 (rôle d'un Gnome); *le Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, repris en 1767; *le Feu et la Terre*, actes des *Éléments*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1767; *Ernelinde*, tragédie de Poinciset, musique de Philidor, en 1767; *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, reprise en 1767 (rôle d'un Berger); *Théonis*, pastorale de Poinciset, musique de Berton et Trial, en 1767; *Daphnis et Alcimadure*, pastorale de Mondonville, reprise en 1768; *Titon et l'Aurore*, ballet de La Marre, musique de Mondonville, repris en 1768; *la Vénitienne*, comédie de La Motte, musique de Dauvergne, reprise en 1778; *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, reprise en 1769; *Énée et Lavinie*, tragédie de Fontenelle, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1769; *Érigone*, acte des *Fêtes de Paphos*, ballet de La Bruère, Collet, Voisenon, musique de Mondonville, repris en 1769; *Hylas et Zélis*, musique de Bury, repris en 1770; *Zaïde*, ballet de La Marre, musique de Royer, repris en 1770; *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, reprise en 1770; *Alcione*, tragédie de La Motte, musique de Marais, reprise en 1771; *la Cinquantaine*, ballet de Desfontaines, musique de La Borde, en 1771, repris en 1772 (rôle du Seigneur); *Ismène et Isménias*, tragédie de Laujon, musique de La Borde, en 1771; *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1771 (rôle d'un Esprit terrestre); *Adèle de Ponthieu*, tragédie de Saint-Marc, musique de Berton, en 1772; *Églé*, ballet de Laujon, musique de La Garde, en 1772; *Pygmalion*, entrée du *Triomphe des Arts*, ballet de La Motte et La Barre, retouchée par

Ballot de Sovot et Rameau et reprise en 1772 ; *Ismène*, pastorale de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1773 ; *les Sauvages*, ballet de Fuzelier, musique de Rameau, repris en 1773 ; *l'Union de l'Amour et des Arts*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1773 ; *Azolan*, ballet de Le Monnier et Floquet, en 1774 ; *Iphigénie en Aulide*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, en 1774 ; *Orphée*, tragédie de Moline, musique de Gluck, en 1774 ; *Sabinus*, tragédie de Chabanon, musique de Gossec, en 1774 ; *Alexis et Daphné*, pastorale de Chabanon, musique de Gossec, en 1775 ; *Cythère assiégée*, ballet de Favart, musique de Gluck, en 1775 ; *Apelle et Campaspe*, ballet de Noverre, en 1776 (rôle d'Alexandre) ; *Médée et Jason*, ballet de Noverre, repris en 1776 ; *les Horaces*, ballet de Noverre, en 1777 ; *la Chercheuse d'esprit*, ballet de Gardel aîné, en 1778 (rôle d'Alain, fils de M. Subtil) ; *Amadis*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Bach, en 1779.

Gardel aîné mourut à Paris, rue Neuve-Saint-Roch, le 11 mars 1787, des suites d'un coup qu'il s'était donné au pied quelques jours auparavant. Il avait épousé une fille adultérine de Nicolas-Médard Audinot, fondateur du théâtre de l'Ambigu-Comique.

La mort de cet artiste inspira au *Journal de Paris* les lignes suivantes :

L'Académie royale de musique vient de faire une perte réelle dans la personne de M. Gardel l'aîné ; un accident, simple en apparence, l'a conduit au tombeau dans l'espace de huit jours, à l'âge de 45 ans. Il est entré à l'Opéra en qualité de danseur en 1755. Son genre étoit le genre noble : il n'a pas atteint dans l'exécution le degré de perfection où depuis est monté son frère et son élève, mais il y a réussi assez bien pour plaire longtemps aux yeux du public.

Ses connoissances dans l'art de la danse étoient très-étendues ; aussi y a-t-il brillé plus encore comme professeur et comme compositeur. En 1759 (lisez 1773), il fut nommé adjoint de M. Vestris, alors maître des ballets, et resta

ainsi danseur et compositeur jusqu'au moment de l'événement (l'incendie de 1781) qui a transporté la salle du Palais-Royal au lieu où elle se trouve aujourd'hui. A cette époque, il quitta la danse pour ne plus s'occuper que de la conduite des ballets dont il fut nommé maître à la place de M. Noverre qui avoit succédé à M. Vestris. Nous ne parlerons pas de son talent dans ce genre. Les succès multipliés qu'il a obtenus en font suffisamment l'éloge. Il avoit un goût très-extraordinaire pour le choix des airs, partie bien importante dans un ballet-pantomime.

Il avoit le caractère très-doux ; il cherchoit plus à se faire obéir par affection que par crainte : il avoit tellement réussi à cet égard qu'il obtenoit souvent du zèle des différens sujets ce que l'étroite justice n'auroit pu exiger ; aussi a-t-il été universellement regretté.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 630. — *Mercur de France*.  
— *Les Spectacles de Paris*. — *Mémoires secrets*, I,  
36. — *Journal de Paris*, 12 avril 1787. — Grimm :  
*Correspondance littéraire*.)

## I

1768. — 12 février.

*Maximilien-Léopold-Philippe-Joseph Gardel, dit Gardel aîné, se plaint  
d'un vol commis chez lui.*

Ce jourd'hui vendredi 12 février 1768, neuf heures du soir, en l'hôtel et par-devant nous Pierre Thiérion, etc., est comparu sieur Philippe Gardel, pensionnaire du Roi, l'un des premiers danseurs de l'Académie royale de musique, demeurant rue St-Marc, paroisse St-Eustache : Lequel nous a dit qu'il vient nous déclarer qu'il s'est aperçu aujourd'hui qu'il lui avoit été volé, depuis quatre ou cinq jours qu'il les avoit mis sur la tablette de sa chambre à coucher, une bague en émail avec un chiffre dessus en pierres fines, entourée de mêmes brillants ; que l'émail est en vert monté en or ; que le chiffre est un P. G. formant un nœud, et un anneau rond ; qu'il ignore qui peut lui avoir fait ce vol.

Signé : THIÉRION ; GARDEL.

(Liasse 176, commissaire Thiérion.)



## II

1782. — 12 mai.

*Brevet d'une pension de 3,200 livres accordée par le Roi à Maximilien-Léopold-Philippe-Joseph Gardel, dit Gardel aîné.*

Brevet d'une pension de 3,200 livres produisant net 3,150 livres en faveur du fleur Maximilien-Léopold-Philippe-Joseph Gardel, né et baptisé le 18 décembre 1741, chapelle du château de Manheim, compositeur et ancien danseur des ballets du Roi. Cette pension composée des objets ci-après, savoir : une somme de 1,950 livres, produit net de deux objets portés dans un précédent brevet ; une pension de 1,200 livres sans retenue pour lui tenir lieu de traitement en qualité de maître des ballets du Roi en survivance du fleur Laval, jusqu'à ce que, devenu titulaire de ladite place, il jouisse de celui qui y est attribué.

## PIÈCES JOINTES AU BREVET.

1. — *Acte de baptême de Maximilien-Léopold-Philippe-Joseph Gardel, dit Gardel aîné.*

Registre des baptêmes de la chapelle du château de Manheim : « Benevolo  
« lectori, salutem in domino. Anno Domini millesimo septingentesimo qua-  
« dragesimo primo, die decimâ octavâ mensis decembris, ex legitimo thoro  
« natus et eâdem baptisatus est Maximilianus-Leopoldus-Philippus-Josephus,  
« filius legitimus Claudii Gardel, choragi aulici et Joannæ de Ardenay con-  
« jugum. Quem e sacro fonte levârunt, excellentissimus dominus Maximilia-  
« nus comes de Taxis et illustrissima domina comes Leopoldina de Taxis,  
« vices supplantibus domino Philippo comite de Wiefser et Josepha baronissa  
« de Sickingen. »

2. — *Lettre autographe de Maximilien-Léopold-Philippe-Joseph Gardel, dit Gardel aîné, relative à sa pension, adressée à un fonctionnaire des Menus-Plaisirs.*

Monfieur, j'ai eu l'honneur de vous faire remettre par mon camarade Laval un brevet pour y ajouter 1,200 livres que le Roy m'a accordé comme survivancier de la place de maître des ballets de la cour, mais cette dernière grâce n'est point une pension et je n'en jouirai que jusqu'au moment où je ferai en titre. Vous voyez, monfieur, que ce n'est qu'une expédition qu'il me faut pour toucher chez M. Rendon de la Tour. Je vous aurai beaucoup d'obligation si vous voulés avoir la bonté de me la faire remettre, ainsi que mon brevet, par les mains de M. Laval.

J'ai l'honneur d'être avec respect, monfieur, votre très-humble et obéissant serviteur.

Signé : GARDEL.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 676.)

Voy. NOVERRE (JEAN-GEORGES).

---

**G**ARDEL CADET (PIERRE GARDEL, dit), danseur, né à Nancy, le 4 février 1758. Cet artiste débuta en 1771 dans les petits rôles, fut en 1774 l'un des meilleurs élèves de l'École de danse de l'Académie royale de musique, et dès 1775 figura sur les contrôles du théâtre en tête des danseurs seuls et en double. En 1784, une note émanée de l'administration de l'Opéra s'exprime ainsi sur son compte :

Excellent fujet, bon travailleur, d'une fanté foible. Il se trouve humilié de ce que le fieur Vestris fils, qui ne danse que le second genre, a obtenu une gratification annuelle de 4,800 livres. Il paroît qu'il sollicite le même traitement et il se fonde sur ce qu'il a refusé un établissement très-avantageux que le Roi d'Angleterre lui offroit pour le fixer auprès de ses enfans, cela est vrai. Au reste, si les projets pour Pâques sont adoptés, il y a lieu de croire que le fieur Gardel fera fatisfait. Il n'y a pas malheureusement de double à l'Opéra en état de le seconder.

En 1787, Gardel cadet succéda à son frère Gardel aîné, dans la place de maître des ballets de l'Académie royale de musique, où il a fait représenter un certain nombre d'ouvrages dont les plus connus sont : les *Sauvages*, en collaboration avec son frère, en 1786 ; *Télémaque dans l'île de Calypso*, trois actes, en 1790 ; *Psyché*, trois actes, en 1790 ; le *Jugement de Pâris*, trois actes, en 1793 ; a *Dansomanie*, trois actes, en 1800 ; *Paul et Virginie*, trois actes, en 806 ; *Alexandre chez Apelle*, deux actes, en 1808.

Depuis l'année 1795, Gardel cadet avait cessé de danser à l'Opéra.

A la mort de Jean-François Béate, en 1781, Gardel avait sollicité la place de baladin du Roi, c'est-à-dire de maître de danse et de voltige, dont était pourvu cet artiste.

Quatre ans plus tard, en 1785, le Roi lui accorda une pension de 4,800 livres, en qualité de danseur des ballets de la Cour.

De 1771 à 1790, Gardel cadet a dansé dans les opéras ou ballets dont voici les titres : *la Cinquantaine*, pastorale de Desfontaines, musique de La Borde, en 1771 (rôle du Fils du Seigneur) ; *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1772 ; *l'Union de l'Amour et des Arts*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1773 ; *Azolan*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1774 ; *Iphigénie en Aulide*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, en 1774, reprise en 1788 ; *Orphée*, tragédie de Moline, musique de Gluck, en 1774 ; *Sabinus*, tragédie de Chabanon, musique de Gossec, en 1774 ; *Céphale et Procris*, tragédie de Marmontel, musique de Grétry, en 1775 ; *Philémon et Baucis*, ballet de Chabanon, musique de Gossec, en 1775 ; *les Romans*, ballet de Bonneval, musique de Nieil et Cambini, repris en 1776 (rôle d'un Suivant de la Fortune) ; la *Chercheuse d'esprit*, ballet de Gardel aîné, en 1778 (rôle de M. Narquois, savant) ; *Alexandre aux Indes*, tragédie de Morel, musique



de Mireaux, en 1783 (rôle d'un Prêtre du Temple); *la Rosière*, ballet de Gardel aîné, en 1783 (rôle du Seigneur); *la Caravane*, paroles de Morel, musique de Grétry, en 1784; *Tibulle*, acte des *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique nouvelle de M<sup>lle</sup> Beaumesnil, en 1784; *Panurge, dans l'île des Lanternes*, paroles de Morel, musique de Grétry, en 1785; *Pénélope*, tragédie de Marmontel, musique de Piccini, en 1785, reprise en 1787; *Pizarre*, tragédie de Duplessis, musique de Candeille, en 1785; *Mirza*, ballet de Gardel aîné, repris en 1786 (rôle de Lindor); *Phèdre*, tragédie d'Hoffman, musique de Le Moine, en 1786; *Roland*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Piccini, en 1786; *Rosine*, opéra de Gersin, musique de Gossec, en 1786; *les Sauvages*, ballet des frères Gardel, repris en 1786; *Alcindor*, paroles de Rochon de Chabannes, musique de Dézrides, en 1787; *Œdipe à Colone*, tragédie de Guillard, musique de Sacchini, en 1787; *Amphitryon*, paroles de Sedaine, musique de Grétry, en 1788; *Arvire et Évelina*, paroles de Guillard, musique de Sacchini, repris en 1788; *Démophon*, tragédie de Marmontel, musique de Chérubini, en 1788; *le Déserteur*, ballet de Gardel aîné, repris en 1788 (rôle du Déserteur); *la Toison d'or, ou Médée à Colchos*, tragédie de Dériaux, musique de Vogel, reprise en 1788; *Aspasie*, opéra de Morel, musique de Grétry, en 1789; *Démophon*, tragédie de Dériaux, musique de Vogel, en 1789; *les Prétendus*, comédie de Rochon de Chabannes, musique de Le Moine, en 1789; *Télémaque et Mentor*, ballet de Gardel jeune, en 1790 (rôle de Télémaque).

Gardel cadet est mort à Montmartre, le 18 octobre 1840.

Il avait épousé, en 1795, Marie-Élisabeth-Anne Boubert, dite Miller, danseuse de l'Opéra, fille d'un musicien du théâtre des Grands-Danseurs du Roi, fondé par Nicolet. M<sup>me</sup> Gardel jeune était née en 1770, avait débuté à l'Académie royale de mu-

sique en 1786, dans *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, remaniée par Guillard et Sacchini, et mourut en 1833.

(*Mercur de France. — Journal de Paris. — Les Spectacles de Paris. — Émile Campardon: les Spectacles de la Foire.*)

## I

1781. — Juillet.

*Pierre Gardel, dit Gardel cadet, demande la place de baladin du Roi.*

A Monseigneur Amelot, ministre secrétaire d'État. Monseigneur, le sieur Gardel cadet, ordinaire de l'Académie royale de musique et danseur des ballets du Roi, prend la liberté de supplier très-humblement monseigneur Amelot de vouloir bien lui accorder la pension de Baladin du Roi de 500 livres vacante par la mort du sieur Béat. Le sieur Gardel ne croit devoir employer aucune protection auprès de Monseigneur pour solliciter ses bontés en sa faveur, il désire n'obtenir que d'elle seule la grâce qu'il a l'honneur de lui demander comme le plus ancien des premiers sujets de la danse qui n'a pu encore avoir de pension de ce genre. Il tâchera de s'en rendre digne par son zèle à remplir son devoir ; il ne cessera de faire des vœux pour la santé et prospérité de Monseigneur.

(*Archives nationales, O<sup>1</sup>, 629.*)

## II

1785. — 15 août.

*Brevet d'une pension de 4,800 livres accordée par le Roi à Pierre Gardel, dit Gardel cadet.*

Brevet d'une pension de 4,800 livres en faveur du sieur Pierre Gardel, né le 4 février 1758, baptisé le lendemain paroisse St-Epvre, à Nancy en Lor-

raïne, danseur des ballets du Roi. Cette pension composée des objets ci-après, favoir : Une pension de 500 livres, sans retenue, qui lui a été accordée sur le trésor royal en considération de ses services, par décision du 1<sup>er</sup> juillet 1781 ; une pension de 4,300 livres, sans retenue, qui lui a été accordée sur le trésor royal à titre de retraite suivant la décision de ce jour, avec jouissance du 1<sup>er</sup> juillet précédent, à la charge néanmoins par ledit sieur Gardel de continuer le service lorsque les circonstances l'exigeront et qu'il en fera requis et ce jusqu'à ce qu'il en ait été absolument dispensé.

PIÈCE JOINTE AU BREVET.

*Acte de baptême de Pierre Gardel.*

Extrait des registres de baptêmes de la paroisse St-Epvre de Nancy, en Lorraine : Pierre, fils légitime du sieur Claude Gardel, maître à danser, et de Jeanne-Louise Darthenay, son épouse, ses père et mère, paroissiens de St-Epvre de Nancy, est né à onze heures du matin le quatrième jour du mois de février de l'année mil sept cent cinquante-huit et a été baptisé le cinquième jour desdits mois et an. Il a eu pour parrain M. Pierre-Gabriel de Launay, écuyer, commissaire des guerres, et pour marraine demoiselle Marguerite Hoquet.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 676.)

**G**ARNIER (PIERRE-JEAN-BAPTISTE), musicien de l'orchestre.

1786. — 26 novembre.

*Pierre-Jean-Baptiste Garnier se plaint d'un vol commis chez lui.*

L'an 1786, le dimanche 26 novembre, dix heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Jean-François Hugues, etc., est comparu sieur Pierre-Jean-Baptiste Garnier, membre de l'Académie royale de musique, demeurant petite rue St-Roch, n<sup>o</sup> 3 : Lequel nous a dit, qu'hier matin, comme il venoit de se



lever il s'est aperçu qu'on lui avoit volé dans la chambre où il étoit couché, un manchon, un habit de drap canelle avec des boutonnieres brodées et une paire de boucles d'argent ; qu'il ne peut soupçonner personne autre que le garçon perruquier qui est venu pour l'accommoder, attendu qu'il n'est entré personne que lui en sa chambre. De laquelle déclaration il nous a requis acte à lui octroyé.

Signé : HUGUES ; GARNIER.

(Archives nationales, Y, 11,030.)

GARRUS (HIPPOLYTE), chanteuse. Elle appartenait à une famille du Languedoc dont un membre, médecin à Montpellier à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, inventa la liqueur encore connue aujourd'hui sous le nom d'Élixir de Garrus. Cette artiste débuta, le 12 juillet 1769, à l'Académie royale de musique par une ariette dans *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau. La même année, elle joua le rôle de Florine dans la *Provençale*, acte des *Fêtes de Thalie*, ballet de La Font, musique de Mouret. M<sup>lle</sup> Garrus, qu'une note de l'administration de l'Opéra, en date de 1784, qualifie de bon sujet, était encore attachée à ce théâtre en 1789.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 630. — *Mercur de France*.  
— *Les Spectacles de Paris*.)

1773. — 10 mars.

*Déclaration de grossesse faite par M<sup>lle</sup> Hippolyte Garrus.*

L'an 1773, le mercredi 10 mars, du matin, en l'hôtel et par-devant nous Gilles-Pierre Chenu, etc., est comparue demoiselle Hyppolite Garrus, fille majeure, attachée à l'Académie royale de musique, demeurant rue St-Honoré, paroisse St-Germain-l'Auxerrois : Laquelle nous a dit qu'elle connoît depuis plusieurs années le sieur Parent, gendarme de la garde du Roi ; qu'il s'est rendu fort assidu auprès d'elle, lui a écrit les lettres les plus tendres et les plus passionnées, lui a fait les plus belles promesses, la traitant, dans toutes sesdites

lettres, de sa petite femme et ayant mis tout en usage pour la séduire, connoissant son honnêteté ; qu'elle se trouve aujourd'hui enceinte des œuvres dudit sieur Parent de cinq à six mois, ce dont elle lui a fait part aussitôt qu'elle s'en est aperçue ; que ledit sieur Parent a bien reconnu par écrit qu'il étoit le père du fruit qu'elle porte dans son sein, ainsi qu'elle est en état de le prouver par sesdites lettres, mais qu'il paroît ne pas se disposer à la secourir dans son état. Et comme elle a le plus grand intérêt, tant pour elle que pour l'enfant dont elle est enceinte, d'instruire la justice, comme elle le doit, de sa situation et d'affurer autant qu'il sera en elle l'état de fondit enfant, elle est venue nous faire la présente déclaration.

Signé : CHENU ; GARRUS.

(Archives nationales, Y, 11,591.)

GÉLIN (NICOLAS), chanteur, né à Prangey (Haute-Marne), le 15 novembre 1726. Il entra à l'Opéra vers 1750 et en sortit en 1779 avec une retraite de 2,000 livres. L'année suivante, en 1780, le Roi lui accorda une pension de 3,000 livres, en qualité de vétéran de la musique de la Chambre.

Voici, aussi complète qu'il a été possible de l'établir, la liste des rôles chantés par Gélín à l'Académie royale de musique : Neptune, Polyphème, dans *Acis et Galathée*, pastorale de Campistron, musique de Lulli, reprise en 1752 et en 1762 ; Philémon, berger, dans les *Amours de Tempé*, ballet de Cahusac, musique de Dauvergne, en 1752 ; Pan, dans *Daphnis et Chloé*, pastorale de Laujon, musique de Boismortier, reprise en 1752 ; Apollon, un Égyptain, Marc-Antoine, dans les *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1753, 1762 et 1770 ; Borée, Éole, dans *Titon et l'Aurore*, ballet de La Marre, musique de Mondonville, en 1753, repris en 1763 et 1768 ; Jupiter, Pollux, dans *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1754, 1764, 1765, 1772 et 1773 ; Pan, dans les *Éléments*, ballet de Roy, musique de La Lande et Destouches, repris en 1754 et en 1767 ; Canope, dans les *Fêtes de l'Hymen*

*et de l'Amour*, ballet de Cahusac et Rameau, repris en 1754 ; Cithéron, dans *Platée*, ballet d'Autreau et Balot de Sovot, musique de Rameau, repris en 1754 ; Hylas, dans *Issé*, pastorale de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1757 ; Anacréon, dans les *Surprises de l'Amour*, ballet de Bernard, musique de Rameau, en 1757 ; Thésée, dans *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, reprise en 1757 et en 1767 ; Alcide, dans *Alceste*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1758 ; Pluton, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1758 ; Arcalaüs, dans *Amadis de Gaule*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1759 et en 1771 ; Anténor, dans *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, reprise en 1760, 1768 et 1769 ; Hidraot, Ubalde, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1761 et en 1777 ; Hercule, dans *Hercule mourant*, tragédie de Marmontel, musique de Dauvergne, en 1761 ; Cindor, dans *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1761 ; Thoas, dans *Iphigénie en Tauride*, tragédie de Duché, musique de Desmarests, Campra et Berton, reprise en 1762 ; Valère, chantant le rôle d'un Chasseur, dans l'*Opéra de société*, ballet de Mondorge, musique de Giraud, en 1762 ; Pyrrhus, dans *Polyxène*, tragédie de Joliveau, musique de Dauvergne, en 1763 ; Tyrtée, dans les *Fêtes d'Hébé, ou les Talents lyriques*, ballet de Mondorge, musique de Rameau, repris en 1764 et en 1775 ; Télénus, dans *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1764 ; Argant, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1764 ; le Devin, dans le *Devin du Village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, repris en 1765 et en 1772 ; Danaüs, dans *Hypermnestre*, tragédie de La Font, musique de Gervais, reprise en 1765 ; le Grand-Prêtre, dans *Lindor et Ismène*, entrée des *Romans*, ballet de Bonneval, musique de Nieil, repris en 1766 ;



Hylas, dans *Silvie*, ballet de Laujon, musique de Berton et Trial, en 1766 ; Rodoald, dans *Ernelinde*, tragédie de Poinsinet, musique de Philidor, en 1767 ; Latinus, dans *Énée et Lavinie*, tragédie de Fontenelle, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1769 ; Tisiphone, furie, dans *Psyché et l'Amour*, acte des *Fêtes de Paphos*, ballet de Collet, Voisenon et La Bruère, musique de Mondonville, repris en 1769 et en 1772 ; Chrysante, dans la *Provençale*, acte des *Fêtes de Thalie*, ballet de La Font, musique de Mouret, repris en 1769 ; Ajax, dans *Ajax*, tragédie de Menesson, musique de Bertin, reprise en 1770 ; Zuléma, dans *Zaïde*, ballet de La Marre, musique de Royer, repris en 1770 ; Abramane, dans *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, reprise en 1770 ; Phorbas, dans *Alcione*, tragédie de La Motte, musique de Marais, reprise en 1771 ; Azaris, dans *Ismène et Isménias*, pastorale de Laujon, musique de La Borde, en 1771 ; Alphonse, dans *Adèle de Ponthieu*, tragédie de Saint-Marc, musique de Berton, en 1772 ; Don Alvar, dans les *Sauvages*, ballet de Fuzelier, musique de Rameau, repris en 1773 ; Hermotime, dans *l'Union de l'Amour et des Arts*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1773 ; Calchas, dans *Iphigénie en Aulide*, tragédie du bailli du Roulet, 1774 ; le Grand-Druide, le Génie de la Gaule, dans *Sabinus*, tragédie de Chabanon, musique de Gossec, en 1774 ; Zuliman, dans la *Turquie*, acte de *l'Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1775 ; Jupiter, dans *Philémon et Baucis*, ballet de Chabanon, musique de Gossec, en 1775 ; le Grand-Prêtre, dans *Alceste*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, en 1776 ; le Grand-Prêtre, dans *Euthyme et Lyris*, ballet de Bouteillier, musique de Désormery, en 1776.

Gélin avait épousé vers 1774 Louise-Madeleine Lany, danseuse de l'Opéra. En 1789, il était encore vivant.

## I

1753. — 30 janvier.

*Nicolas Gélin se plaint de la conduite de son petit domestique qui l'avait quitté en lui soustrayant des hardes.*

L'an 1753, le mardi 30 janvier, environ les six heures du soir, en l'hôtel et par-devant nous Louis Cadot, etc., est comparu le sieur Nicolas Gélin, de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris, rue du Gros-Chenet : Lequel a dit qu'hier, dans l'après-midi, son domestique nommé Ménard, âgé d'environ 10 ans, qu'il tenoit et gardoit par charité, apparemment par le conseil de sa mère a quitté le comparant, son maître, et s'est retiré auprès de sadite mère demeurante rue St-Honoré chez le gantier, près l'Opéra, icelle mère femme du nommé Ménard, manœuvre à l'Opéra, ayant emporté avec lui les nippes que lui comparant lui avoit fait faire pour le vêtir tandis qu'il feroit à son service et qui sont : un habit gris, veste pareille de drap, à boutons d'argent, une autre veste de peluche, un chapeau bordé en argent, deux culottes, une de panne et une de drap, deux paires de bas de laine de même couleur que l'habit, deux paires de souliers neufs et une housse de foie à poudrer et que lui comparant a intérêt de réclamer, d'autant plus qu'il n'étoit et n'est encore tenu à aucune condition envers ledit Ménard ni sadite mère, vu qu'il tenoit et gardoit ledit Ménard par charité et dans les vues d'en faire un bon sujet, lui ayant donné un maître d'écriture. Pourquoi il nous rend la présente plainte.

Signé : GÉLIN ; CADOT.

*(Archives nationales, Y, 12, 156.)*

## II

1780. — 1<sup>er</sup> mai.

*Brevet d'une pension de 3,000 livres accordée par le Roi à Nicolas Gélin.*

Brevet d'une pension de 3,000 livres en faveur du sieur Nicolas Gélin, né à Prangey, diocèse de Langres, le 15 novembre 1726, baptisé le même jour

dans la paroisse dudit lieu. Cette pension composée des objets ci-après : Appointemens de 2,000 livres qui lui ont été conservés sur le fonds ordinaire des menus plaisirs, sans retenue, en qualité de vétéran de la musique du Roi ; une gratification annuelle de 1,000 livres aussi sans retenue qui lui a été accordée sur les dépenses extraordinaires des menus plaisirs, le 27 mars 1778, en considération de ses services.

PIÈCES JOINTES AU BREVET.

1. — *Acte de baptême de Nicolas Gélín*

Extrait des registres des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de Prangey et Vevres pour l'année mil sept cent vingt-six : Nicolas, fils de Pierre Gélín, marchand, et de Catherine Buffet, est né en légitime mariage et a été par moi, curé de Prangey, baptisé sur les saints fonts baptismaux le quinzième de novembre mil sept cent vingt-six. Il a eu pour parrain Nicolas, fils de Pierre Desprez, greffier à Baiffey, et pour marraine Claudette Froiffard, cousine du baptisé. Auquel baptême ont assisté Nicolas Froiffard, ancien procureur, et Simon Buffet, grand-père du baptisé.

2. — *Déclaration autographe de Nicolas Gélín, relative à sa pension.*

Le sieur Nicolas Gélín, de la musique du Roi, né et baptisé le quinze novembre mil sept cent vingt-six à Prangey, paroisse de la province de Bourgogne, du bailliage de Châtillon-sur-Seine et du diocèse de Langres, demeurant actuellement rue Coquillière, maison du sieur Hébert, déclare avoir obtenu du Roi une pension annuelle de mille livres, sans retenue, sur les fonds extraordinaires des menus, en l'année mil sept cent soixante dix-sept pour vingt-six années pendant lesquelles il avoit déjà servi aux concerts de la feue Reine et aux spectacles de la cour, en qualité de premier acteur et dont il lui est dû deux années jusqu'au premier janvier mil sept cent soixante-dix-neuf.

A Paris, ce vingt-quatre octobre, mil sept cent soixante-dix-neuf.

Signé : NICOLAS GÉLIN.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 676.)

Voy. LANY (LOUISE-MADELEINE).



G HÉRARDI (JEAN-BAPTISTE), danseur. De 1740 à 1746, Ghérardi a joué à l'Académie royale de musique les rôles suivants : un Guerrier, dans *Jephthé*, tragédie de Pellegrin, musique de Montéclair, reprise en 1740 ; un Triton, un Égyptien, un Éthiopien, l'Hiver, dans *Phaëton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1742 ; un Amant enchanté, un Démon, un Japonais, dans *Don Quichotte chez la duchesse*, ballet de Favart, musique de Boismortier, en 1743 ; un Inca, dans les *Indes galantes*, ballet de Fuzelier, musique de Rameau, repris en 1743 ; une Passion, un Phrygien, dans le *Pouvoir de l'Amour*, ballet de Lefebvre de Saint-Marc, musique de Royer, en 1743 ; un Sybarite, dans les *Grâces*, ballet de Roy, musique de Mouret, repris en 1744 ; un Combattant, un Démon, dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1744 ; un Magicien, dans *Amadis de Grèce*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1745 ; un Syrien, un Chasseur, dans les *Fêtes de Polymnie*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1745 ; un Captif, dans les *Fêtes de Thalie*, ballet de La Font, musique de Mouret, repris en 1745 ; un Héros, un Satyre, dans le *Temple de la Gloire*, ballet de Voltaire, musique de Rameau, en 1745 ; un Chasseur, dans *Zaïde*, ballet de La Marre et Royer, repris en 1745 ; un Suivant de la Gloire, dans *Armide*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1746.

(Dictionnaire des Théâtres.)

1745. — 25 janvier.

*Plainte en coups et blessures portée par M. Bouret de Valroche contre Jean-Baptiste Ghérardi et plainte dudit Ghérardi contre M. Bouret de Valroche, par lequel il avait été injurié et battu.*

Cejourd'hui, lundi 25 janvier 1745, sur les sept heures du soir, en l'hôtel et par-devant nous Mathias Demortain, etc., est comparu Zacharie Guillot, fergent

du guet, qui nous a dit qu'étant au coin de la rue de l'Échelle, ayant entendu crier au guet rue St-Honoré, il y a été et a arrêté un particulier accusé par un autre particulier d'avoir voulu exercer envers lui des violences, lesquels il a conduits devant nous : où étant est comparu Antoine-François Bouret de Valroche, écuyer, intéressé dans les affaires du Roi, demeurant à Paris, rue de Richelieu; lequel nous a rendu plainte à l'encontre du nommé Ghérardi, danseur à l'Opéra, et nous a dit qu'ayant été ce soir chez la nommée Petit, ci-devant danseuse à l'Opéra, demeurante rue St-Honoré, à l'occasion d'une tabatière de 50 louis qui lui avoit été prise par ladite Petit dans le tems qu'elle vivoit avec lui et d'une somme d'argent qu'elle lui doit, il y auroit trouvé ledit Ghérardi qui s'étant présenté à lui, l'auroit pris au collet; que comme il s'est trouvé surpris de cette manière d'agir et que ledit Ghérardi étoit accompagné d'un autre particulier, il a été obligé pour sa défense de tirer l'épée et étant descendu en la rue, se disposant à monter dans son carrosse, il a été suivi par ledit Ghérardi et son ami; que ledit Ghérardi l'auroit de nouveau saisi au collet, lui a déchiré sa chemise et son habit à la basque du côté droit, ainsi que nous l'avons remarqué auxdits chemise et habit, qui est de drap noir doublé de soie; que comme l'épée de lui comparant s'est trouvée cassée, ne fait comment, et qu'il se voyoit en danger de sa vie, il a crié au guet par lequel il a fait arrêter ledit Ghérardi. Dont et de quoi il nous rend plainte contre ledit Ghérardi, son ami et ladite Petit, qui s'est aussi portée à des violences contre lui. Ajoute le comparant que ledit Ghérardi, ayant connaissance des bienfaits dont lui comparant a toujours comblé ladite Petit, s'est introduit chez elle et dissipé ce qu'elle peut avoir et encore depuis quelque tems cherche les occasions d'insulter et vexer le plaignant.

Signé : BOURET DE VALROCHE.

Ayant fait comparoir par-devant nous le particulier arrêté, il a dit s'appeler Jean-Baptiste Ghérardi, danseur de l'Opéra; qu'ayant été cet après-midi chez ladite Petit, ledit sieur de Valroche y est survenu ce soir et ayant frappé fort rudement à la porte, la cuisinière ayant ouvert, lui auroit dit que ladite Petit n'y étoit pas : nonobstant quoi, étant entré dans la cuisine avec son laquais, il auroit menacé ladite cuisinière d'entrer malgré elle; que cette domestique, étant entrée dans l'appartement de sa maîtresse, lui a dit que ledit sieur de Valroche vouloit entrer malgré elle, ce qui fait que ladite Petit a été trouver ledit sieur de Valroche dans ladite cuisine où le déposant, entendant une conversation fort échauffée, est sorti dudit appartement pour s'en aller; mais ledit sieur de Valroche ayant pris une chandelle et, s'éclairant, auroit dit qu'il vouloit voir les gens qui fortoient; que lui comparant, ne voulant pas

être vu, est rentré dans la chambre de ladite Petit où étant assis sur une chaise, ledit de Valroche y est entré et voyant le comparant, avec un de ses amis, il a dit en adressant la parole au comparant : « Te voilà, j...-f....., faquin ! » et autres injures : et, ayant tiré l'épée nue, ladite Petit s'est jetée à lui pour le retenir dans ses violences, en sorte que ladite Petit a eu les doigts coupés. Et comme, en repoussant ledit sieur de Valroche, elle est parvenue à le mettre hors de son appartement dont elle auroit fermé la porte, ledit sieur de Valroche auroit porté nombre de coups de son épée à la porte, ce qui a causé un grand esclandre et a cassé la lame de son épée ; que quelques momens après lui comparant, comptant que ledit sieur de Valroche étoit retiré, il est parti de chez ladite Petit pour aller à la répétition de l'Opéra et étant à la porte de l'allée, il a trouvé ledit sieur de Valroche par lequel il s'est trouvé enveloppé de lui et de son laquais, qui avoit un flambeau ; qu'à l'instant ledit sieur de Valroche ayant sauté et voulu violemment enlever l'ami du comparant, il a retenu ledit sieur de Valroche par le collet : lequel ayant crié au guet, il est survenu et l'a arrêté.

Se plaignant de plus que le laquais dudit de Valroche l'a insulté et injurié plusieurs fois. Desquelles violences il nous rend plainte.

Signé : J.-B. GHÉRARDI.

Sur quoi avons donné acte aux parties de leurs plaintes respectives et pour leur être fait droit les avons renvoyées à se pourvoir par les voies et ainsi qu'elles aviseront, etc., etc., etc.

Signé : DEMORTAIN.

(Archives nationales, Y, 13,097.)

Voy. PETIT (MARIE-ANTOINETTE).

**G**IRARDIN (GERTRUDE), chanteuse. Elle débuta au mois d'août 1770, à l'Académie royale de musique, par le rôle d'une Bergère, dans les *Fêtes d'Hébé, ou les Talents lyriques*, ballet de Mondorge, musique de Rameau. Cette artiste avait peu de moyens, mais elle était pleine de bonne volonté et se rendit nécessaire au théâtre par son zèle et son assiduité. On l'employait généralement pour les rôles de Confidentes ou de Coryphées.



En 1789, elle était encore attachée à l'Opéra.

Elle avait une sœur, artiste de talent, qui débuta, au mois de juillet 1779, dans *Aline, reine de Golconde*, ballet de Sedaine, musique de Montigny, et qui chanta ensuite le rôle d'Angélique, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, retouchée par Marmontel et Piccini.

M<sup>lle</sup> Girardin cadette quitta l'Académie royale de musique en 1782. Elle avait été l'une des cantatrices du Concert spirituel et s'y fit entendre à côté de M<sup>me</sup> Saint-Huberti. « Là, dit l'auteur de *l'Espion du boulevard du Temple*, dans l'habillement le plus voluptueux, la gorge à demi-nue, les yeux entièrement voués au plaisir, elles récitoient avec une prétention luxurieuse, une paraphrase des psaumes de David. »

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 630. — *Les Spectacles de Paris*. — *Mémoires secrets*, XIV, 125, 150. — *L'Espion du boulevard du Temple*.)

## I

1781. — 6 juillet.

*Plainte de M<sup>lle</sup> Gertrude Girardin contre une fille, autrefois à son service, qui lui avait jeté à la figure un pot de chambre rempli d'ordures.*

L'an 1781, le vendredi 6 juillet, quatre heures du soir, en l'hôtel et par-devant nous Augustin-François Gauthier, etc., est comparu sieur Antoine Blondel, appointé de la Garde de Paris, de poste faubourg Montmartre : Lequel nous a dit qu'ayant été requis, il s'est transporté rue Joquelet, à la porte d'une maison où il a trouvé une dame qui lui a dit qu'une fille ci-devant sa domestique venoit de lui jeter une potée de matière fécale, mais qu'elle venoit de s'évader, nous conduisant ladite particulière.

Est aussi comparue demoiselle Gertrude Girardin, actrice de l'Opéra, demeurante rue Joquelet : Laquelle nous a rendu plainte contre la nommée Louison ci-devant sa domestique et nous a dit que cette fille a présenté, il y a quelques

jours, un mémoire à M. le Lieutenant général de police qui a été renvoyé au sieur Quidor, inspecteur de police, chez qui la plaignante s'est rendue ce matin et qui, convaincu du peu de fondement des plaintes contenues au mémoire de cette fille, l'a renvoyée avec défenses d'insulter la plaignante; qu'au mépris de ces défenses, il y a un instant elle a rencontré dans la cour de sa maison ladite Louison que le sieur Fillette, principal locataire, a retirée sous un hangar; qu'elle a eu l'impudence de prendre la plaignante par le bras et de lui jeter à la figure un pot de chambre plein de matière fécale dont partie lui est entrée dans la bouche et le reste sur sa robe de taffetas couleur abricot et sur son mantelet et en général sur son vêtement et s'est évadée.

Signé : G. GIRARDIN.

Sur quoi nous commissaire avons donné acte audit sieur Blondel de son rapport et à ladite demoiselle Girardin de sa plainte, en conséquence, attendu l'évasion de ladite Louison, après avoir dressé le présent procès-verbal, ledit sieur Blondel s'est retiré.

Signé : GAUTHIER.

Et ledit jour vendredi 6 juillet 1781, neuf heures et demie du soir, en l'hôtel et par-devant nous est comparu sieur Pierre Guyot, fergent de poste faubourg Montmartre : Lequel nous a dit qu'il a été requis de se transporter rue Joquelet où il a arrêté chez un marchand de vin une particulière à la requête d'une autre particulière, lesquelles il conduit par-devant nous pour être ordonné ce qu'il appartiendrait.

Est aussi comparue demoiselle Gertrude Girardin, ci-devant nommée, qualifiée et domiciliée : Laquelle nous a dit qu'elle vient de rencontrer au coin de la rue Joquelet la nommée Louison contre laquelle elle nous a rendu plainte ce jourd'hui; qu'elle a requis la garde pour l'arrêter, requérant acte de sa plainte qu'elle réitère.

Signé : G. GIRARDIN.

Nous avons fait comparoître ladite particulière arrêtée, laquelle interrogée de ses nom et furnom, a dit se nommer Louison, demeurante rue Joquelet. Interrogée de son nom de famille? A dit qu'elle n'avait pas d'autre nom; qu'elle ne savait pas si c'était son nom de baptême ou de famille; qu'il est vrai qu'elle a tantôt jeté un pot de matière fécale à la figure de ladite demoiselle Girardin, mais c'est que ladite demoiselle Girardin l'a attaquée et aurait voulu le lui jeter et qu'elle l'a prévenue.

Sur quoi, etc., avons ordonné que ladite Louifon feroit remise au premier officier du guet requis qui l'écroueroit de notre ordonnance au petit Châtelet.

Signé : GAUTHIER.

(*Archives nationales*, Y, 12,071.)

## II

1785. — 29 octobre.

*M<sup>lle</sup> Gertrude Girardin rend plainte contre un intrigant qui voulait la forcer à lui acheter deux feuilletes de vin.*

L'an 1785, le samedi 29 octobre, onze heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Antoine-Jean-Baptiste Leblond, etc., est comparue demoiselle Gertrude Girardin, fille majeure, pensionnaire de Sa Majesté à l'Académie royale de musique, demeurante carré de la porte St-Denis, paroisse St-Laurent : Laquelle nous a dit et déclaré qu'elle a reçu hier une lettre datée de Châlons-sur-Saône du 24 du courant par laquelle un sieur Pouchaud, qui a signé ladite lettre, lui annonce l'envoi de deux feuilletes de vin ; or, comme la comparante ne connoît nullement ledit sieur Pouchaud, ne connoît pas non plus le particulier nommé Roger dont il est question dans ladite lettre et n'a donné mission ni à l'un ni à l'autre verbalement ou par écrit de lui envoyer du vin, elle nous déclare qu'elle ne recevra point lesdites pièces de vin quand elles arriveront. Déclare en outre qu'elle a écrit audit sieur Pouchaud qu'elle ne recevrait pas lesdites pièces de vin et le prévient de la présente déclaration qu'elle étoit dans l'intention de faire, etc.

Signé : GIRARDIN ; LEBLOND.

(*Archives nationales*, Y, 14,236.)

**G**OLVIN (JEAN-BAPTISTE-MICHEL), musicien, né en 1748. En 1780, il entra comme basson à l'orchestre de l'Opéra et y était encore attaché en 1789.

(*Les Spectacles de Paris.*)



1784. — 11 décembre.

*Jean-Baptiste-Michel Golvin se plaint du vol de sa montre.*

L'an 1784, le samedi 11 décembre, quatre heures et demie de relevée, est venu en notre hôtel et par-devant nous Louis-Michel-Roch Delaporte, etc., sieur Jean-Baptiste-Michel Golvin, musicien à l'Opéra, demeurant à la Sellette rouge, rue St-Denis : Lequel nous a déclaré que le jeudi 9 de ce mois étant, sur les cinq heures du soir, au café Dauphin à côté du petit Lion, voulant savoir l'heure qu'il étoit, il prit sa montre de son gousset pour en voir l'heure et s'étant aperçu qu'il étoit l'heure où il avoit besoin, il s'en alla à l'Opéra. Où étant et sur les sept heures il voulut encore voir quelle heure qu'il étoit, il s'aperçut qu'il n'avoit plus de montre. Comme il pense que quelqu'un peut la lui avoir escamotée et volée, ladite montre unie, de moyenne grosseur, ayant de gravé sur les bords et le cadran le nom de Chailly de Lille, chaîne d'or à deux branches en forme de perles taillées, portant une clef d'or avec un fil d'or cassé des deux côtés et un anneau d'or. Ne se souvient s'il y a un numéro. De laquelle déclaration il nous a requis acte.

Signé : GOLVIN ; DELAPORTE.

(Archives nationales, Y, 12,207.)

GONDRÉ (LOUISE), chanteuse. Elle a joué entre autres rôles : une Amante enchantée, dans *Don Quichotte chez la duchesse*, ballet de Favart, musique de Boismortier, en 1743 ; Myrrhène, Amazone sauvage, dans les *Fêtes de l'Hymen et de l'Amour, ou les Dieux d'Égypte*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, en 1748 ; une Chypriote, dans les *Fragments de différents ballets*, en 1748 ; une Prêtresse, dans *Acanthe et Céphise*, pastorale de Marmontel, musique de Rameau, en 1751 ; une Grâce, dans *Daphnis et Chloé*, pastorale de Laujon, musique de Boismortier, reprise en 1752.

M<sup>lle</sup> Gondré quitta l'Opéra en 1755, avec une pension de 250 livres.

(Dictionnaire des Théâtres. — Les Spectacles de Paris.)

## I

1746. — 26 décembre.

*M<sup>me</sup> veuve de Mazières, propriétaire, se plaint de la mauvaise conduite de M<sup>lle</sup> Louise Gondré, sa locataire, et M<sup>lle</sup> Gondré des insolences de sa propriétaire.*

L'an 1746, le lundi 26 décembre, dix heures du soir, nous Louis Cadot, etc., nous sommes transporté rue Neuve-des-Petits-Champs, près de la rue de la Sourdière, en une maison à porte cochère, au-devant de laquelle et sous ladite porte cochère nous avons trouvé une brigade du guet commandée par le sieur Prévoft, brigadier, une escouade commandée par Lefèvre et de la populace, et ayant été introduit dans un grand appartement au premier étage de ladite maison ayant vue sur ladite rue Neuve-des-Petits-Champs, y avons trouvée et est comparue par-devant nous dame Marie-Madeleine Lepoupet, veuve de messire Jacques Mazière, chevalier de l'Ordre royal et militaire de St-Louis, brigadier de Sa Majesté, propriétaire de la maison où nous sommes et où elle est demeurante : Laquelle nous a dit qu'il y a environ six mois qu'elle a eu la facilité, sur les vives sollicitations à elle faites par la dame Gondré, mère, pendant l'espace au moins de six semaines, de lui louer et à la demoiselle Gondré, sa fille, de l'Académie royale de musique, un appartement au premier étage sur le derrière et celui qui est au-dessous au rez-de-chauffée dépendant de ladite maison, sur les attestations que ladite dame Gondré lui fit qu'elle et la demoiselle sa fille étoient extrêmement retirées et ne voyoient personne quoique ladite demoiselle sa fille fût actrice et qu'elle ne pourroit avoir des locataires plus tranquilles qu'elles; que s'étant aperçue, depuis qu'elles se sont introduites dans sa maison, du contraire de ces assurances, il y a eu un congé entre elles, pour le présent terme de Noël; que ladite demoiselle Gondré, non contente qu'il y ait un portier ordinaire qui couche dans une loge attenant et sous la porte cochère de la maison où nous sommes et d'avoir un passe-partout, se feroit emparée de la grosse clef de ladite porte, ladite dame Gondré, mère, s'en étant faisie et l'ayant arrachée des mains d'un des laquais d'elle comparante à l'insultation de ladite demoiselle sa fille et auroit, indépendamment de ce, fait faire plusieurs passe-partout du guichet de ladite porte cochère dont il a été fait tant d'usage que l'on fortoit de chez lesdites dame et demoiselle Gondré à toute

heure de nuit et que l'on laissoit même souvent la porte ouverte la nuit. Laquelle grosse clef a été aussi enlevée il y a plus de deux mois sans que, depuis ce tems, il ait été possible de les leur retirer telles instances qu'elle et le sieur son fils aient faites et fait faire par leurs domestiques à cet effet et auxquelles lesdites dames Gondré n'ont eu aucun égard, ayant au contraire eu l'impudence de traiter ledit sieur son fils de petit gueux en le menaçant de lui faire donner cent coups de bâton, ce qu'elles ont réitéré nombre de fois depuis plusieurs mois; que le jour d'hier le sieur d'Étainville, qui est un de ceux qui viennent ordinairement chez les sus-nommées depuis quinze jours, auroit envoyé son domestique, avec un flambeau de cire de deux livres allumé, pendant que son maître l'attendoit au bas de l'escalier, dans l'appartement d'elle comparante jusque dans le fond d'icelui, ledit domestique ayant, suivant les ordres de son maître, entré malgré les domestiques d'elle comparante qui ont fait toutes les résistances possibles pour l'arrêter dans l'antichambre et ce, sous prétexte de lui demander la clef du cadenas de la barre de fer qui assure la porte cochère lorsqu'elle est fermée, pour faire, disoit-il, entrer le carrosse de remise dudit sieur d'Étainville qui étoit dans la rue. Lequel laquais dit à elle dame comparante que si elle ne lui donnoit pas la clef de ladite barre, il alloit casser le cadenas et ouvrir la porte : ajoutant très-grossièrement qu'il se f..... d'elle; que pour éviter le scandale et prévenir tous autres mauvais procédés, elle se feroit trouvée obligée de donner ordre au portier d'ouvrir ladite porte; que cejourd'hui sur les neuf heures et demie du soir elle dame comparante ayant fait ôter la clef de la porte de son antichambre qui donne sur l'escalier pour éviter une pareille insulte qu'elle prévoyoit que l'on pourroit lui faire comme celle d'hier, lesdites dame et demoiselle Gondré, sieur d'Étainville et les sieurs Duplessis, ci-devant employé à l'armée, et Pantay, qui sont de la compagnie ordinaire du sieur d'Étainville et qu'elle a ouï dire être en société tous les trois pour ledit carrosse de remise, auroient eu la hardiesse d'envoyer leurs domestiques, pendant qu'ils étoient tous au pied de l'escalier, heurter à coups de manches à balai d'une manière extraordinaire et comme s'ils vouloient enfoncer la porte de force, faisant un bruit et un bacchanal étonnants et lesdits demoiselle Gondré, d'Étainville, Duplessis et Pantay proférant en même tems contre elle comparante les injures les plus infâmes comme si elle étoit du nombre de celles que la police fait renfermer; que pour faire cesser un scandale fait de dessein prémédité, aussi déshonorant et aussi sensible que ci-dessus, elle auroit crié dès le commencement de ce bacchanal au travers de la porte qu'elle n'avoit pas la clef du cadenas de la barre de la porte et qu'elle étoit entre les mains du portier qui étoit au cabaret, comme cela étoit effectivement vrai. Sur quoi la demoiselle Gondré et le sieur Pantay ont dit qu'il n'y avoit pas tant de façon à faire, que la maison



où nous sommes étoit un boucan, qu'il n'y avoit qu'à casser la porte : et, tout de fuite, ils ont tous, de même compagnie, ladite demoiselle Gondré étant à la tête, comme des déterminés, cassé et fait casser à coups de marteau le cadenas de ladite porte qu'ils ont fracassé et, par ce moyen-là, ils ont ouvert ainsi de force la porte cochère de ladite maison dans laquelle ledit carrosse de remise est tout de fuite entré : ce qui a causé un nouveau scandale dans la rue et fait amasser beaucoup de personnes à ladite porte et aux fenêtres ; que dans une situation aussi triste elle auroit eu bien vite recours au guet dont sont survenues une brigade et une escouade en présence desquelles les sus-nommés et particulièrement ladite demoiselle Gondré ont traité de nouveau ladite dame comparante très-indignement jusqu'à lui dire qu'elle étoit « une p....., une f..... et une gueuse » : Ladite demoiselle Gondré ajoutant qu'elle demoiselle Gondré valoit mieux qu'elle comparante et ce avec tant de chaleur qu'elle dame comparante, ne pouvant tenir à des injures aussi atroces, se feroit retirée dans son appartement dans le tems que ladite demoiselle Gondré continuoit de proférer toujours ses infamies en ajoutant, à l'aspect du guet, qu'elle ne craignoit pas la police, manquant même de respect au magistrat qui la gouverne et disant des injures aux officiers du guet qui étoient présens et lesdits sieurs sus-nommés continuant toujours de parler fort impérieusement et en mauvais termes à elle comparante qui a requis notre transport pour nous rendre plainte.

Signé : MARIE-MADELEINE LEPOUPET DE MAZIÈRE, ETC.

Et comme nous procédions à la rédaction des fractures ci-dessus est comparu devant nous sous la porte cochère Silvain-François d'Hevraire, escuyer, sieur de Pantay, ci-devant mousquetaire, compagnie grife, logé rue Maçon à l'hôtel Notre-Dame : Lequel nous a dit que lesdites dame et demoiselle Gondré fouhoitoient de nous expliquer leurs raisons. A quoi ayant égard, nous sommes entré dans l'appartement, au rez-de-chaussée, étant derrière ladite maison, où étant se sont trouvés et sont comparus devant nous François Duval, femme du sieur Balthazar Gondré, intéressé dans les services du Roi et demoiselle Louise Gondré, actrice de l'Académie royale de musique, messire Nicolas-Emmanuel d'Attenville, chevalier, ci-devant officier militaire, logé à Paris, place du Palais-Royal, et messire François-Henri du Pleffis de Commenat, chevalier, demeurant susdite place du Palais-Royal, rue St-Honoré : Lesquels nous ont dit qu'ils ont été surpris, surtout elles dame et demoiselle Gondré, qu'au préjudice de la convention formelle, qui a été faite lors de la location des lieux en question, qu'elles auroient la liberté de faire entrer les carrosses dans la cour de ladite maison, tenant un loyer assez considérable

pour cela, ladite dame Mazière, par ressentiment de ce qu'elles n'ont pas voulu rester chez elle et de ce qu'elles lui ont envoyé signifier un congé à Paffy par un huissier, affecte journellement de refuser l'entrée du carrosse de remise d'un defdits sieurs sus-nommés qui a la politesse quelquefois de venir prendre elle demoiselle Gondré à la sortie de l'Opéra. Lequel refus est accompagné ordinairement d'épithètes injurieuses tant contre l'honneur d'elle demoiselle que contre les sus-nommés; que ce soir, revenant de l'Opéra et voulant rentrer en carrosse dans la cour à cause du mauvais tems, ils auroient fait prier et prié eux-mêmes ladite dame Mazière de faire donner la clef de la barre de fer de la porte cochère pour faire entrer le carrosse, ce qu'elle a refusé de faire en disant qu'elle ne le vouloit pas, ce qui a obligé de faire lever avec une pelle à feu, sans faire de fraction, n'y ayant que trois ou quatre broquêtes qui tenoient la ferrure à bosse du moraillon de ladite barre de fer, ce qui est une chose si légère qu'elle ne méritoit aucune attention et à plus forte raison la présence des officiers de police, ni la formalité de plainte et de procès-verbal. Néanmoins nous rendent plainte des mauvais procédés et injures de ladite dame de Mazière.

Signé: F. D. VEUVE GONDRE; L. GONDRE; LE CHEVALIER DATTENVILLE;  
DE PANTAY; DUPLESSIS DE COMMENANT; CADOT.

(Archives nationales, Y, 12, 149.)

## II

1747. — 22 septembre.

*Plainte rendue par la cuisinière de M<sup>lle</sup> Louise Gondré contre sa maîtresse qui lui devait de l'argent et qui, sur ses réclamations, l'avait presque assommée à coups de pied et à coups de poing. .*

L'an 1747, le vendredi 22 septembre, deux heures de relevée, en l'hôtel et par-devant nous Louis Cadot, etc., est comparue Marie Vallée, fille majeure, cuisinière, demeurant encore chez la demoiselle Gondré, de l'Académie royale de musique, demeurant à Paris rue St-Anne, maison du sieur Désécures, chirurgien : Laquelle nous a dit qu'après avoir demeuré longues années chez les sieurs Caperon, dentiste, Pons, exempt, et Barbet, marchand de dorures, elle auroit demeuré une première fois environ six mois chez la dame mère de ladite demoiselle Gondré qui lui doit encore, suivant son billet, ses gages de ces six mois à raison de 100 livres par an. Elle auroit eu la facilité, no-

nobstant le défaut de paiement de ses gages, trois ans ou environ après d'entrer au service de ladite demoiselle Gondré fille, chez laquelle demeure présentement la dame sa mère et ce à raison de 40 écus de gages par an et chez laquelle elle demeure dès la veille de Noël 1745 ; que huit jours environ après y être entrée ladite demoiselle Gondré, prenant prétexte de la veille du jour de l'an, pria elle comparante de lui rendre une petite tabatière d'or à coquille que la dame sa mère lui avoit donnée en nantissement de 4 louis d'or trois ans ou environ avant ce jour-là et qu'elle vint lui demander à emprunter lorsqu'elle demuroit encore chez ledit sieur Caperon. Elle devoit les lui rapporter quinze jours après, ce service lui étant rendu sans intérêt. Ladite demoiselle Gondré lui fit entendre qu'en lui remettant cette tabatière elle lui rendroit les 4 louis d'or, ce qu'elle ne fit pas ; l'ayant remise du matin à l'après-midi et insensiblement ne lui ayant pas rendu ; que ladite demoiselle Gondré lui devoit d'ailleurs 58 livres qu'elle lui avoit avancées en argent lorsqu'elle demuroit la première fois chez ladite dame sa mère rue du Mail ; qu'il y a onze mois elle comparante eut la complaisance de lui prêter encore un louis d'or en argent pour mettre dehors son laquais et en outre une petite bague de 18 écus que ladite demoiselle Gondré a donnée en nantissement à la femme Noizeux, sa bouchère au marché des Quinze-Vingts ; qu'elle lui a aussi prêté 12 livres pour payer une blanchisseuse et sa femme de chambre, plus 11 livres pour aller rue Simon-le-Franc ; qu'outre ses gages qui lui sont entièrement dus depuis près de deux ans qu'elle est entrée à son service, elle lui doit encore la dépense considérable qu'elle a avancée pour elle portée en quatre mémoires faits par le sieur Gillet, oncle de ladite demoiselle et beau-frère de sa mère, ayant épousé sa sœur, le premier de 760 livres ; ne se souvient pas du montant des trois autres mémoires, ladite demoiselle les ayant retenus et elle comparante ne sachant pas lire et ayant été obligée de s'en rapporter à la bonne foi desdites dame et demoiselle Gondré, dudit sieur Gillet et du sieur Béranger qui a épousé la sœur de ladite demoiselle Gondré, laquelle lui doit au moins 1,000 livres pour les causes susdites ; qu'elle avoit lieu d'espérer de ladite demoiselle Gondré qu'en lui avançant ainsi toute sa fortune elle auroit du moins des bontés pour elle, mais au lieu de ce, elle l'a maltraitée nombre de fois, parce qu'elle ne vouloit plus rien prendre à crédit dans le quartier ; que, dans une si triste situation, ladite demoiselle étant allée à Belleville pour y prendre l'air pendant quelque tems, n'ayant pas laissé à elle comparante de quoi subsister longtems, elle auroit été le jeudi de la semaine dernière la trouver à Belleville ; qu'elle lui donna seulement 12 sols, ce qui est pitoyable ; qu'elle y retourna lundi dernier ; que ladite dame Gondré lui demanda si il y avoit quelque chose de nouveau à Paris et tout de suite ladite demoiselle Gondré, sa fille, dit en ces termes : « Qu'est-ce qu'il pourroit y



avoir de nouveau? Je ne dois rien à personne », et demanda à elle comparante pourquoi elle avoit l'air de mauvaise humeur. A laquelle ayant répondu qu'elle avoit la fièvre et ne se portoit pas bien, ladite demoiselle Gondré, sa maîtresse, au lieu d'avoir de la compassion et égard à sa maladie, auroit eu l'inhumanité et la barbarie de se jeter à corps perdu sur elle après s'être enfermée et avoir fermé la porte à la grosse clef; qu'elle commença à lui porter un violent coup de poing sur la tête, l'a renversée par terre et pendant que la dame sa mère la tenoit au collet, ladite demoiselle Gondré frappoit elle comparante de coups de pied et de poing avec toute la violence et la furie imaginables, la traitant comme la dernière des malheureuses et la menaçant encore d'envoyer chercher la garde pour la faire mettre en prison; qu'elle ne peut exprimer l'excès des voies de fait exercées par ladite demoiselle Gondré sur elle pendant que l'on l'avoit ainsi enfermée; qu'elle ne croyoit pas survivre à un pareil assassinat et ne s'en est retirée qu'en prenant la fuite par-dessus les murs du jardin à la faveur du jardinier, d'une femme et d'une fille qui lui ont administré une échelle pour y parvenir; qu'elle a encore le corps couvert de contusions et qu'elle sent des douleurs si vives à la tête qu'elle en appréhende l'événement; que l'excès des douleurs desdites voies de fait ne lui a pas permis de se transporter plus tôt par-devant nous pour nous rendre plainte d'un pareil forfait. Et à l'instant elle nous a fait apparoir le haut de son bras où nous avons vu des contusions encore toutes noires, et nous a dit qu'elle a craché plus d'une pinte de sang audit lieu de Belleville et que la pudeur et la décence ne permettent pas de nous faire apparoir des autres blessures qu'elle a dans d'autres endroits du corps à elle faites par ladite demoiselle Gondré et la dame sa mère. Et comme, d'un côté, il lui est important d'obtenir justice d'un pareil assassinat de dessein prémédité, et d'un autre côté, d'obtenir le paiement de la somme considérable qui lui est due, elle est venue nous rendre plainte.

Signé: CADOT.

(Archives nationales, Y, 12, 150.)

### III

1748. — 8 décembre.

*M<sup>lle</sup> Louise Gondré rend plainte contre un domestique qu'elle accuse de vol.*

L'an 1748, le dimanche 8 décembre, entre dix et onze heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous Charles-Élisabeth Delavergée, etc., est comparue

demoiselle Jeanne-Louise Gondré, actrice d'opéra, demeurante à Paris rue Ste-Anne, paroisse St-Roch : Laquelle nous a rendu plainte à l'encontre du nommé Henri, domestique, et dit qu'il y a cinq mois que ledit Henri, ayant su qu'elle plaignante avoit besoin d'un domestique, est venu se présenter pour entrer à son service, lequel s'étant annoncé de personnes connues et de probité, elle l'a arrêté ; lequel dans le commencement a rempli assez bien son devoir, mais par la suite à fur et à mesure ledit Henri s'est négligé et enfin s'est fait connoître pour un homme fort suspect, ayant ses poches remplies de pièces d'or et des habits superbes pour un homme de son état, ayant des vestes assez riches dont une d'étoffe d'or et cherchoit à acheter une montre d'or. Ladite plaignante ne sachant que penser se dispoisoit à le renvoyer, lequel l'ayant su a demandé son compte à elle plaignante, ce qu'elle a fait sur-le-champ le jour d'hier à cinq heures de relevée et lui paya 50 francs qu'elle lui devoit pour ses gages et pour solde de compte et lui dit de s'en aller. Et sur les sept heures du soir ladite plaignante a été surprise que sa femme de chambre lui a dit que ledit Henri avoit emporté l'habillement de domestique d'elle plaignante, qui est un habit, veste et une culotte de drap de Louviers, gris blanc, boutons et doublure de la même couleur. Comme ledit Henri n'a pas rapporté lesdits habits ; qu'elle ne fait où il s'est retiré et ne peut croire autre chose qu'il les a emportés à dessein de les voler, elle nous rend la présente plainte.

Signé: L. GONDREE.

(Archives nationales, Y, 13,753.)

#### IV

1749. — 19 janvier.

*Mlle Louise Gondré accuse sa femme de chambre de lui avoir dérobé des objets précieux.*

L'an 1749, le dimanche 19 janvier, du matin, nous Charles-Élisabeth de Lavergée, etc., ayant été requis, sommes transporté rue Ste-Anne, butte et paroisse St-Roch, en une maison appartenant au sieur Lescure : En laquelle étant entré et monté au premier étage au-dessus des entrefols et entré dans un appartement, s'est présentée à nous demoiselle Louise Gondrée, fille majeure, de l'Académie royale de musique, y demeurant, laquelle nous a rendu plainte contre Angélique Tierret, native d'Orléans, sa femme de chambre,

âgée de 22 ans ou environ, picotée de petite vérole au visage, nez gros, assez blanche, fourcils noirs, les yeux grands, de moyenne grandeur, assez menue, vêtue d'une robe fond giroflée ramagée en vert ou d'une autre robe fond blanc à petits bouquets rouges et verts, lesdites deux robes de satin; et nous a dit que le jour d'hier, environ les cinq heures de relevée, elle plaignante ayant besoin d'argent, ladite Tierret s'offrit de lui en faire prêter par une de ses amies sur ses bagues, pourquoi elle plaignante donna deux bagues à ladite Tierret dont l'une composée d'une pierre antique vert-brun représentant Pallas, entourée de diamans fins, et l'autre composée d'une pierre couleur de rose avec diamant fin à chaque côté; que ladite Tierret demanda à elle plaignante une permission par écrit pour les mettre en gage, laquelle permission elle lui donna. Et comme ladite Tierret n'est pas revenue coucher, elle plaignante a regardé dans une armoire et dans un coffre où ladite Tierret mettoit ses hardes et n'y en a trouvé aucune, y a seulement trouvé le livre de la blanchisseuse sur lequel elle inscrivait le linge qu'elle plaignante donnoit à blanchir et dont les feuillets se sont trouvés enlevés et n'a point trouvé le mémoire ou état de son linge qu'elle plaignante lui avoit donné par écrit, lequel étoit aussi dans ladite armoire; ce qui fait qu'elle plaignante ne peut pas dire ce qui lui manque de linge : tout ce qu'elle a remarqué qui lui manque sont trois paires de bas de soie blancs. Comme aussi nous a rendu plainte contre le nommé Toulouse, ci-devant laquais à son service, qui est parti de chez elle il y a huit jours sans lui avoir rien dit, lui a emporté une redingote de drap gris d'épine et un manchon de peau d'ours et avoit vendu quelques jours avant l'habit et veste de drap gris, culotte de même qu'elle plaignante lui avoit donnés pour son usage en entrant chez elle, plus une culotte de panne noire et une veste de peluche grise. Observe que deux jours avant que ledit Toulouse sortit, entre lui et ladite femme de chambre il a été perdu la clef de la principale porte de l'appartement d'elle plaignante. Déclare que ledit Toulouse est de la hauteur de cinq pieds quatre à cinq pouces, assez puissant de corps, visage assez plein et rougeâtre, les yeux grands et noirs, fourcils de même, âgé de 35 à 40 ans. Pourquoi elle nous rend la présente plainte.

Signé : L. GONDRÉE.



## G OULU (MADELEINE), chanteuse.

1742. — 23 août.

*Mlle Madeleine Goulou et sa mère se plaignent des invectives outrageantes et des violences d'un individu qu'elles avaient mises à la porte de chez elles à cause de ses intentions suspectes à leur égard.*

L'an 1742, le jeudi 23 août, sept heures du soir, par-devant nous Jean Hubert, etc., en notre hôtel sont comparues demoiselles Marie David, femme du sieur Hugues Ponchon, bourgeois de Lyon, et Madeleine Goulou, sa fille, actrice de l'Opéra, demeurantes ensemble en cette ville de Paris, rue de la Planche, paroisse de St-Sulpice : Lesquelles nous ont fait plainte contre le sieur Louis-François Gonet, demeurant rue et paroisse St-Germain-l'Auxerrois, chez la demoiselle veuve Laroque, dans une maison dont les boutiques sont occupées par un mercier et un limonadier près de l'arche Marion, et nous ont dit qu'il y a environ dix mois qu'elles connoissent ledit sieur Gonet qui, sous prétexte de rechercher en mariage la plaignante fille, leur a rendu de fréquentes visites et a mangé maintes fois chez elles. Qu'elles ont souffert la recherche tant qu'elles ont cru les vues dudit sieur Gonet légitimes ; mais, s'étant aperçues de ses mauvaises intentions et ayant reconnu dans différentes occasions son pernicieux caractère, elles lui ont interdit l'entrée de chez elles le 22 juillet dernier. Que cela ne l'a pas empêché de revenir le lendemain et sept ou huit jours de suite frapper à la porte de l'appartement des plaignantes pour entrer ; mais, s'étant aperçues chaque fois que c'étoit lui, elles ont eu soin de ne la pas ouvrir. Que ces empressements se sont changés en une telle fureur de sa part que, voyant que les plaignantes ne vouloient plus le laisser entrer chez elles, il leur a dit à travers la porte, hautement, les injures les plus atroces, les traitant de m. . . . . et de p. . . . . Que deux fois il a si bien pris son tems qu'ayant surpris la porte de leur appartement ouverte il y entra brusquement et cassa la première fois une caraffe à eau qu'il trouva sous sa main, porta un violent soufflet à la plaignante fille, voulut rester chez elles malgré elles et n'en sortit qu'à plus de onze heures après les avoir traitées le plus indignement du monde et menacé de les perdre ; et la seconde fois fit un tapage épouvantable, les frappa l'une et l'autre de soufflets, coups de pied et de poing partout le corps, disant qu'il

vouloit coucher avec la plaignante fille, qu'elles étoient des « m. . . . . » et qu'elles faisoient partie d'une compagnie de voleurs. Qu'un jour la plaignante fille sortant de faire ses exercices à l'Académie royale de musique, l'edit sieur Gonet vint à sa rencontre au coin de la rue de la Planche et n'ayant pas voulu écouter les propositions qu'il lui fit de la mener à la promenade, il lui prit son éventail et le cassa; et pour s'excuser au public qui le regardoit, il dit tout haut qu'elle étoit sa « p. . . . . ». Que cejourd'hui environ une heure et demie après midi, revenant encore de ses exercices, l'edit sieur Gonet, qui la poursuit partout, l'a abordée sur le quai des Quatre-Nations, depuis lequel endroit jusque dans la rue des Rosiers il n'a cessé de l'injurier et de lui faire des propositions deshonnêtes, disant tout haut qu'elle étoit sa « p. . . . . », que comme telle il en pouvoit faire ce qu'il vouloit, l'a tirillée jusqu'à lui déchirer sa robe de chambre en plusieurs endroits et l'a forcée d'entrer chez un marchand de bière susdite rue des Rosiers. Qu'il a porté la calomnie et la mauvaise volonté jusqu'à dire plusieurs fois à tous ceux qui les connoissent, entre autres aux propriétaires de la maison où elles demeurent, qu'elles étoient de mauvaises mœurs et de conduite dérangée, que la plaignante fille lui avoit même donné un mal de galanterie et plusieurs autres discours tendant à la perte de leur réputation et accompagnés de menaces qu'elles ne périroient que de sa main. Et comme elles font tous les jours exposées aux fureurs dudit sieur Gonet, surtout la plaignante fille qui est obligée de sortir souvent pour aller à ses exercices, elles font venues nous rendre la présente plainte.

Signé : M. DAVID ; M. GOULU ; HUBERT.

(Archives nationales, Y, 14,016.)

---

GRANDI (MARIE-ANNE-JOSÈPHE LIBESSART, dite), danseuse, née à Tilly-Capelle (Pas-de-Calais), le 30 juillet 1750. Elle fut attachée à l'Académie royale de musique de 1764 à 1773 et y dansa dans *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1765, dans l'acte du *Feu*, des *Éléments*, ballet de Roy, musique de Destouches, repris en 1767, et dans *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, reprise en 1767.

Un habitué de l'Opéra, M. de La Louptière, a composé pour cette danseuse les vers suivants :

Jeune élève de Terpsichore,  
 Tu lui disputes ses autels ;  
 Un triomphe plus rare encore  
 T'assure l'encens des mortels.  
 Nos récits ne peuvent suffire  
 A peindre ta beauté qui charme tout Paris ;  
 Le trouble secret qu'elle inspire  
 En fait mieux connoître le prix.  
 Des riches diamans tu ternis l'assemblage,  
 Ton éclat les efface et d'un rouge emprunté  
 On dédaigne souvent l'usage,  
 En faveur de la volupté.  
 L'air décent fut toujours la première parure,  
 Il triomphe dans ton maintien ;  
 Ta victoire en devient plus touchante et plus pure,  
 Quel regard fut jamais plus tendre que le tien !  
 Ta plus brillante camarade  
 Sur nos cœurs, sur nos sens n'a pas les mêmes droits ;  
 Tantôt nymphe, tantôt dryade,  
 Tu sembles respirer l'innocence des bois.  
 Les dieux du Pinde et du Cythère  
 Deviennent bergers sur tes pas ;  
 Un berger digne de te plaire  
 Deviendrait un dieu dans tes bras.

Un jour, en 1768, M<sup>lle</sup> Grandi se plaignait sur le théâtre de l'Opéra d'avoir perdu un protecteur dont les libéralités lui étaient précieuses. Un des assistants lui ayant dit qu'elle était faite pour réparer aisément une semblable perte, elle répliqua qu'elle ne s'engagerait avec personne qu'à la condition d'avoir un carrosse, deux chevaux et au moins cent louis de rente pour les entretenir. Le lendemain, la danseuse vit arriver dans sa cour une magnifique voiture attelée de deux beaux chevaux et renfermant 130,000 livres en espèces. L'auteur de cette galanterie était un Polonais,



nommé Ros. . . . Il est inutile d'ajouter que ce cadeau fut fort bien reçu de l'actrice ; malheureusement, le Polonais n'avait payé ni le carrosse ni les deux chevaux, et quelques jours après, le carrossier inquiet vient trouver M<sup>lle</sup> Grandi, qui, pensant avoir affaire à un solliciteur, reçut le marchand avec hauteur et se plaignit de ce que ses chevaux galopaient mal. Le marchand, qui se nommait Blanchard, lui répondit que sans doute son cocher était mauvais et proposa à l'actrice de lui faire faire lui-même une promenade pour bien la convaincre que c'étaient des animaux de race. M<sup>lle</sup> Grandi accepta, monta dans le carrosse et demanda à être conduite à Longchamps. Sur les boulevards, Blanchard, désireux de faire faire quelques caracolades aux chevaux, invita la danseuse à descendre de crainte d'accident. M<sup>lle</sup> Grandi mit pied à terre et aussitôt Blanchard, fouettant les chevaux, s'empessa de les faire rentrer chez lui, se promettant bien qu'ils n'en sortiraient plus que contre argent comptant. La pauvre actrice, stupéfiée de cet incident, fut trop heureuse de rencontrer juste à point un ami qui lui offrit un modeste fiacre pour la reconduire chez elle.

La même année, lors du voyage du jeune Roi de Danemark à Paris, toutes les filles galantes de Paris, espérant se faire une proie de ce monarque, s'ingénierent de mille façons pour se faire remarquer de lui. M<sup>lle</sup> Grandi, plus hardie encore que les autres, eut l'audace d'adresser au Prince son portrait, peint dans une pose plus qu'abandonnée, et le chagrin de voir que le Roi resta insensible à tant de charmes.

En 1773, le marquis de Louvois mystifia spirituellement la jeune danseuse. Elle avait parlé devant lui de son désir d'assortir un magnifique collier qu'elle possédait avec quelques chatons de bijouterie. Le surlendemain, le marquis lui faisait remettre une caisse qu'elle ouvrit avec empressement et d'où sortirent en miaulant affreusement deux douzaines de petits chats.

En 1780, M<sup>lle</sup> Grandi obtint du Roi 600 livres de pension en qualité de danseuse des ballets de la Cour.

(*Mercure de France*. — *Mémoires secrets*, III, 373 ; IV, 154 ; VI, 339. — Manuel : *la Police dévoilée*, I, 340.)

1780. — 1<sup>er</sup> mai.

*Brevet d'une pension de 600 livres accordée par le Roi à M<sup>lle</sup> Marie-Anne-Josèphe Libessart, dite Grandi.*

Brevet d'une pension de 600 livres, en faveur de la demoiselle Marie-Anne-Josèphe Libessart, dite Grandy, née et baptisée le 30 juillet 1750, à Tilly-Capelle, diocèse de Boulogne-en-Artois, pour lui tenir lieu des appointemens qui lui ont été conservés sur les fonds ordinaires des menus plaisirs, sans retenue, à titre de retraite en considération de ses services en qualité de danseuse des ballets du Roi.

PIÈCES JOINTES AU BREVET.

1. — *Acte de baptême de M<sup>lle</sup> Marie-Anne-Josèphe Libessart, dite Grandi.*

Extrait des registres des baptêmes de l'église paroissiale de Tilly-Capelle, diocèse de Boulogne-en-Artois : L'an mil sept cent cinquante, le trentième jour de juillet, a été baptisée Marie-Anne-Josèphe Libessart, née le même jour vers les six heures du matin, du mariage légitime de Pierre-François Libessart et de Marie-Jeanne Tribouté, habitans de cette paroisse. Le parrain a été Jean-Baptiste Bouchart, jeune homme à marier, et la marraine Cécile Duponchelle, aussi fille à marier, tous deux de cette paroisse.

2. — *Déclaration de M<sup>lle</sup> Marie-Anne-Josèphe Libessart, dite Grandi, relative à sa pension.*

La demoiselle Marie-Anne-Josèphe Delibessart, dite Grandy, ci-devant danseuse des ballets du Roi, née le trente de juillet 1750 à Tilly-Capelle, diocèse de Boulogne-en-Artois, baptisée le même jour dans la paroisse dudit lieu, demeurante à présent rue d'Errancis, chemin de Mouffaux, par la barrière

de la Petite-Pologne, déclare avoir obtenu des bontés du Roi comme vétérante à compter du premier janvier 1773 une pension ou gratification annuelle de six cents livres, sur les fonds extraordinaires des menus, qui lui étoit payée sans retenue et dont il lui reste dû une année jusqu'au premier janvier 1779.

Fait à Paris, ce quinze octobre mil sept cent soixante-dix-neuf.

Signé : MARIE-ANNE-JOSÈPHE DELIBESSART dite GRANDY (1).

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 681.)

**G**RÉGOIRE (HONORÉ, dit), chanteur. L'*Almanach des Spectacles pour 1783* le mentionne comme haute-contre.

1782. — 9 décembre.

*Honoré, dit Grégoire, est accusé de séduction par une femme de chambre.*

L'an 1782, le lundi 9 décembre, dix heures du matin, en notre hôtel et par-devant nous Augustin-François Gauthier, etc., est comparue Anne Conversé, fille mineure, âgée de 22 ans et demi, femme de chambre au service et demeurante chez M<sup>me</sup> d'Offon, maison du fleur Baudin, faubourg Montmartre : Laquelle nous a dit et déclaré qu'il y a sept mois elle a fait la connoissance du nommé Honoré, dit Grégoire, musicien à l'Opéra, dans l'hôtel royal garni, rue Royale, butte St-Roch, où elle logeoit alors, étant sans maison, et où ledit Honoré demeure encore ; que, par une suite des liaisons qu'ils ont eues ensemble, elle est devenue enceinte de ses œuvres et que sa grossesse est avancée de près de six mois ; qu'il a promis à la déclarante de l'épouser. Dans la crainte qu'il ne se rétracte et pour se conformer aux ordonnances du royaume, notamment à l'Édit du Roi Henri second, elle est venue nous faire la présente déclaration.

Signé : A. CONVERSÉ ; GAUTHIER.

(Archives nationales, Y, 12,073.)

(1) La signature seule est autographe.



GUIMARD (MARIE-MADELEINE), danseuse, née à Paris le 27 décembre 1743. Elle était fille naturelle de Fabien Guimard, inspecteur des manufactures de toiles de Voiron (Isère), et de Marie-Anne Bernard, et obtint au mois de décembre 1765 des lettres de légitimation. Après avoir fait quelque temps partie du corps de ballet de la Comédie-Française, M<sup>lle</sup> Guimard débuta à l'Académie royale de musique en 1762, dans les *Caractères de la danse*, et y obtint le plus grand succès. Sa légèreté, sa grâce, un peu maniérée peut-être, lui attirèrent des applaudissements qui ne lui firent jamais défaut pendant les vingt-sept années que dura sa carrière théâtrale. Elle était de petite taille, fort mince, et ses traits fins lui conservèrent si longtemps un air de jeunesse, qu'à quarante ans passés elle n'en paraissait, à la scène, pas plus de dix-huit. Presque tous les rôles où elle parut furent l'occasion de triomphes pour elle. Dans la *Chercheuse d'esprit*, ballet de Gardel aîné, représenté le 1<sup>er</sup> mars 1778, elle rendit les attitudes bêtes du personnage de Nicette avec tant de finesse et tant d'esprit, qu'elle assura à cet ouvrage une vogue considérable. Quelques mois plus tard, dans *Ninette à la Cour*, ballet des mêmes auteurs, elle joua le rôle de Ninette de manière à stupéfier les spectateurs. On était réellement confondu de voir cette artiste admirée jusque-là par la grâce de son jeu, se transformer tout à coup en une créature maladroite, gauche, ébahie par les objets nouveaux qui frappaient ses yeux et peignant d'une manière saisissante les impressions d'une paysanne sortant pour la première fois de son village. Le fait suivant peut donner une idée des difficultés que M<sup>lle</sup> Guimard eut à vaincre dans ce rôle. On remarqua que, lors du menuet que danse Ninette devant le Roi et sa cour, elle faisait de véritables efforts pour rompre la mesure et que le plus souvent, malgré elle, la sensibilité de son oreille la forçait à danser juste.

Est-il besoin de dire qu'une semblable artiste fut appréciée comme elle le méritait par l'administration de l'Opéra à qui elle rendit tant de services (1) ? Malheureusement, elle abusa quelquefois de la prépondérance que lui donnaient son talent, ses relations avec les plus hauts personnages de l'époque et la protection dont l'honorait la Reine Marie-Antoinette, qui la consulta à diverses reprises pour l'organisation de fêtes ou pour des ajustements de toilette.

On verra par deux documents publiés plus loin qu'elle intervint d'une manière déplacée dans une question d'administration intérieure et qu'elle indisposa contre elle M. Amelot, ministre de la maison du Roi, duquel dépendait l'Académie royale de musique. Cependant ce ne furent là que des accidents passagers et si la femme céda parfois à l'envie d'imposer ses volontés, l'artiste n'en demeura pas moins toujours consciencieuse, exacte et d'une telle assiduité qu'elle ne fit pendant vingt-sept ans que trois absences, dont deux pour cause de maladie et une à la suite de la mort de sa fille.

Cette inimitable artiste quitta l'Opéra en 1789 et y reparut une fois seulement, le 23 janvier 1796, dans une représentation donnée au profit des artistes vétérans.

En 1783, le Roi lui avait accordé une pension de 5,400 livres, tant en qualité de danseuse des ballets de la Cour qu'en considération des services rendus par elle à l'Académie royale de musique.

---

(1) On trouve aux Archives nationales, dans le carton O<sup>1</sup> 630, une ancienne note de M. de la Ferté, inspecteur de l'Académie royale de musique, datée de 1784, sur M<sup>lle</sup> Guimard. Cette note, qui a été reproduite par M. Jullien dans son curieux ouvrage intitulé *l'Opéra secret, au XVIII<sup>e</sup> siècle*, est ainsi conçue : « Tout le monde connoît son talent ; elle a l'air encore très-jeune au théâtre. Si elle n'a pas une grande exécution pour la danse, elle a en récompense beaucoup de grâce ; elle est très-bonne pour les ballets d'action et de pantomime. Elle a beaucoup de zèle et travaille beaucoup, mais elle est d'une dépense immense pour l'Opéra où ses volontés sont suivies avec autant de respect que si elle étoit directrice. ▲ son exemple, les autres danseuses exigent des habits et des renouvellemens fort chers. M<sup>lle</sup> Guimard ayant su qu'il avoit été accordé un traitement particulier de 4,800 livres au sieur Vestris, a exigé la même chose. Il lui a été accordé en faveur de ses anciens services. »

La même année, un M. Duplain fit paraître une brochure en vers de format in-18, contenant 27 pages d'impression et intitulée *Guimard, ou l'Art de la danse pantomime*. Cet ouvrage se vendait chez Mérigot aîné, libraire, boulevard Saint-Martin, et les jours d'opéra, sous le vestibule du théâtre. Ce n'est qu'un long panégyrique de la danseuse, divisé en cinq cadres ou chants et dans chaque cadre on lit la description des ballets où dansait M<sup>lle</sup> Guimard et qui avaient le mieux réussi à l'Académie royale de musique : la *Chercheuse d'esprit*, *Pygmalion*, *Médée*, *Ninette à la Cour*, *Mirza*.

Le *Journal de Paris*, dans son numéro du 23 mai 1783, donne plusieurs extraits de ce poëme ridicule dont on reproduira, à titre de curiosité, les passages suivants :

Elle pleure de rien, elle fourit de même,  
 Coquette une leçon, minaude son débit  
 Et décèle à nos yeux la Chercheuse d'esprit.  
 Qu'elle a bien sa candeur ! Ses grâces, sa finesse  
 Appellent un soupir que le soupir careffe.  
 . . . . .  
 Ton abord seul enchante ; Hébé toujours nouvelle,  
 Le Temps pour t'admirer ne bat plus que d'une aile.  
 . . . . .  
 Que de force et que d'âme en ce que dit ton pas !  
 Et que de chaleur même en ce qu'il ne dit pas !  
 . . . . .  
 . . . . . Agile en tes détours,  
 Ta lèvre ouvre aux fous le parfum des amours.  
 . . . . .  
 C'est Terpsichore enfin que la harpe réveille,  
 Qui balance notre âme au tympan de l'oreille,  
 Qui, peintre universel, dans un pas du pays  
 Commande à ses côtés la brigade des Ris.  
 . . . . .  
 Soupirs, trépas, fanglots, fuite, fureur, extase,  
 Vous embrasez son cœur et son cœur nous embrase.



Le poëme se termine par ces vers :

Amour fi de ces jeux, interprètes des tiens,  
J'ai dignement chanté les impérieux riens,  
Ma muse ne demande à ton aile légère  
Que de graver ces vers au Temple du mystère.  
Pour qui chante ses pas, les ris, la volupté,  
Un fouris de Guimard vaut l'immortalité.

En 1780, le sculpteur Merchi fit une statuette en talc de M<sup>lle</sup> Guimard ; elle était représentée en Terpsichore.

A la ville, M<sup>lle</sup> Guimard déployait un luxe inouï, auquel ont contribué le maréchal prince de Soubise, M. de Jarente, évêque d'Orléans, et M. de Laborde, premier valet de chambre du Roi. Elle eut de ses relations avec ce dernier une fille, Marie-Madeleine, née en 1763, légitimée en 1770, et qu'elle maria en 1778 à Robert-Arnould-Claude Drais, orfèvre bijoutier, avec 125,000 livres de dot, somme considérable pour l'époque. Cette jeune personne mourut peu après son mariage. M<sup>lle</sup> Guimard avait plusieurs chevaux, et sur les panneaux de ses carrosses étaient peintes ses armoiries, un marc d'or d'où sortait un gui de chêne, avec les Grâces pour support et les Amours couronnant le cartouche. Elle avait maison de ville et maison de campagne à Pantin. A Paris, elle donnait trois soupers par semaine : le premier réservé aux grands seigneurs, le second aux artistes et aux gens de lettres, et le troisième à ses camarades de l'Opéra et aux filles galantes les plus en renom. Sa table était toujours remarquablement fournie de gibier que lui envoyait le prince de Soubise, capitaine des chasses du Roi, et ce grand personnage lui avait même donné la jouissance de plusieurs cantons giboyeux dans lesquels elle et ses amis se livraient au plaisir de la chasse. A Pantin, elle avait un petit théâtre où se représentaient des comédies grivoises et des

farces licencieuses, et c'est là qu'elle dansa avec son camarade Jean Bercher, dit Dauberval, cette fameuse *Fricassée*, chef-d'œuvre de la danse lascive, que Louis XV eut la curiosité de voir et qui valut aux deux artistes une scandaleuse pension. Au théâtre de Pantin il y avait des loges grillées pour les *honnêtes* femmes qui désiraient assister au spectacle sans être reconnues. Mais où le luxe de M<sup>lle</sup> Guimard s'étala le plus, ce fut dans ce somptueux hôtel qu'elle se fit construire à la Chaussée-d'Antin, et sur les terrains duquel s'élève aujourd'hui, singulière coïncidence, une partie des bâtiments du théâtre national de l'Opéra :

L'hôtel de M<sup>lle</sup> Guimard, dit Grimm dans la *Correspondance littéraire* au mois de mars 1773, est presque achevé; si l'Amour en fit les frais, la Volupté même en dessina le plan et cette divinité n'eut jamais en Grèce un temple plus digne de son culte. Le salon est tout en peintures; M<sup>lle</sup> Guimard y est représentée en Terpsichore avec tous les attributs qui peuvent la caractériser de la manière du monde la plus séduisante. Ces tableaux n'étoient pas encore finis lorsque, je ne fais à quel propos, elle s'est brouillée avec son peintre, M. Fragonard; mais la querelle a été si vive qu'il a été renvoyé et qu'on a fait marché avec un autre artiste. Depuis, curieux de savoir ce que devenoit l'ouvrage entre les mains de son successeur, M. Fragonard a trouvé le moyen de s'introduire dans la maison. Il a pénétré jusque dans le salon sans y rencontrer personne. Apercevant dans un coin une palette et des couleurs, il imagina sur-le-champ le moyen de se venger. En quatre coups de pinceau, il efface le sourire des lèvres de Terpsichore et leur donne l'expression de la colère et de la fureur, sans rien ôter d'ailleurs au portrait de sa ressemblance. Le sacrilège consommé, il se sauva au plus vite et le malheur veut que M<sup>lle</sup> Guimard arrive elle-même quelques momens après avec plusieurs de ses amis qui venoient juger les talens du nouveau peintre. Quelle n'est pas son indignation en se voyant défigurée à ce point! Mais plus sa colère éclate, plus la charge devient ressemblante. . . . Les épigrammes d'un peintre valent bien quelquefois celles d'un poète.

L'hôtel de M<sup>lle</sup> Guimard renfermait un théâtre qui fut inauguré le 8 décembre 1772, avant même que la maison fût complètement terminée. La salle de spectacle pouvait contenir environ

500 personnes, on y jouait des parades ou des parodies, et les personnages du rang le plus élevé ne dédaignaient pas de s'y montrer. Le jour de l'ouverture, on y remarqua le duc de Chartres, fils du duc d'Orléans, et le comte de La Marche, fils du prince de Conti.

En 1786, M<sup>lle</sup> Guimard se trouvant à peu près ruinée, mit son hôtel en loterie. Il y avait 2,500 billets au prix de 120 livres le billet. Le tirage se fit le 20 mai, et ce fut le numéro 2,175, appartenant à la comtesse du Lau, qui gagna. Peu après la comtesse du Lau revendit l'hôtel, moyennant 500,000 livres, au banquier Perregaux.

M<sup>lle</sup> Guimard, malgré les désordres de sa vie, était loin d'être sans qualités. Son cœur était excellent et sa charité inépuisable; en 1768, le prince de Soubise lui ayant envoyé 6,000 livres pour ses étrennes, elle les distribua elle-même jusqu'au dernier écu aux pauvres et aux malades. Le poète Marmontel lui adressa, à propos de cet acte de bienfaisance, une épître où il l'appelle la *belle damnée*.

En janvier 1779, les artistes de l'Opéra, désireux de montrer leur joie à propos de l'accouchement de la reine Marie-Antoinette, ouvrirent entre eux une souscription devant produire trente louis d'or, destinés à doter une fille pauvre. Ils devaient faire en outre les frais de la noce et du banquet. Le public pouvait être admis à ce banquet, servi au Waux-Hall, moyennant un louis, prix du billet d'entrée, et le produit des entrées devait servir à la nourriture du premier enfant de la jeune mariée. Ce fut M<sup>lle</sup> Guimard, experte en matière de charité, qui fut nommée trésorière de la souscription. L'autorité ayant fait défendre de donner le banquet au Waux-Hall, il fut servi dans l'hôtel de l'actrice et suivi d'un bal très-brillant.

M<sup>lle</sup> Guimard a dansé à l'Académie royale de musique dans



les opéras ou ballets dont les titres suivent : *les Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1762 et en 1770 (rôle de Terpsichore); *la Guirlande*, ballet de Marmontel, musique de Rameau, repris en 1762; *l'Opéra de société*, ballet de Mondorge, musique de Giraud, en 1762; *Castor et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1764, 1772, 1773 et 1778 (rôle d'une Ombre heureuse); *les Fêtes d'Hébé, ou les Talents lyriques*, ballet de Mondorge, musique de Rameau, repris en 1764 et en 1770 (rôle d'Églé chanté (1) et dansé); *Naïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1764 (rôle de Flore); *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1764 (rôle d'une Amazone); *Pygmalion*, entrée du *Triomphe des Arts*, ballet de La Motte, musique de La Barre, retouchée par Balot de Sovot et Rameau, repris en 1764 et en 1772 (rôle de la Statue animée); *le Devin du Village*, intermède de Jean-Jacques Rousseau, repris en 1765, 1772 et 1782; *les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1765 (2); *les Fêtes de Thalie*, ballet de La Font, musique de Mouret, repris en 1765 et en 1775; *Thésée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1765 (rôle d'une Bergère); *les Fêtes lyriques*, fragments de divers auteurs, repris en 1766; *Sylvie*, ballet de Laujon, Berton et Trial, en 1766 (rôles d'une Nymphé et de Vénus); *la Turquie*, acte de l'*Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1766 (rôle d'une Sultane); *Zéлиндор, roi des Sylphes*, ballet de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, repris en 1766 et en 1773 (rôle d'une Nymphé); *le Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, repris en 1767 et en 1774

(1) Comme chanteuse, M<sup>lle</sup> Guimard était absolument médiocre.

(2) C'est en dansant dans cette pièce, qu'au mois de janvier 1766, M<sup>lle</sup> Guimard eut le bras cassé par suite de la chute d'une décoration. Un des chirurgiens des mousquetaires, nommé Guérin, qui se trouvait au théâtre, put heureusement lui porter les premiers secours. Elle souffrit l'opération avec un grand courage et sans pousser un cri. Peu de temps après elle était entièrement rétablie.

(rôle d'une Jardinière); *le Feu et la Terre*, actes des *Éléments*, ballet de Roy, musique de Destouches, repris en 1767 et en 1773; *Ernelinde*, tragédie de Poincette, musique de Philidor, en 1767; *Hippolyte et Aricie*, tragédie de Pellegrin, musique de Rameau, reprise en 1767 (rôle d'une Bergère); *Théonis*, pastorale de Poincette, musique de Berton et Trial, en 1767; *Daphnis et Alcimadure*, pastorale de Mondonville, reprise en 1768 (rôle d'une Chasseresse); *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, reprise en 1768; *Tithon et l'Aurore*, pastorale de La Marre, musique de Mondonville, reprise en 1768; *la Vénitienne*, comédie de La Motte, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1768; *Anacréon*, ballet de Bernard, musique de Rameau, repris en 1769 (rôle de Lycoris); *les Amours de Ragonde*, comédie de Destouches, musique de Mouret, reprise en 1769; *Énée et Lavinie*, tragédie de Fontenelle, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1769; *Érigone*, acte des *Fêtes de Paphos*, ballet de Voisenon, Collet et La Bruère, musique de Mondonville, repris en 1769; *Jason et Médée*, ballet de Noverre, en 1770, repris en 1776 (rôle de Créüser) (1); *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1769 et en 1770 (rôle de Lucinde); *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, reprise en 1770; *Alcyone*, tragédie de La Motte, musique de Marais, reprise en 1771 (rôle de la Grande Prêtresse de Junon); *la Cinquantaine*, pastorale de Desfontaines, musique de La Borde, en 1771; *la Sibylle*, acte des *Fêtes d'Euterpe*, ballet de Moncrif, musique de Dauvergne, repris en 1771; *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1771 (rôle d'un Esprit aérien); *Adèle de Ponthieu*, tragédie de Saint-Marc, musique de Berton,

---

(1) En 1771, les élégantes de Paris portèrent des robes à la Guimard. On appelait ainsi des robes retroussées avec grâce sur un jupon d'une autre couleur et agrémentées de pompons et de guirlandes. C'était une imitation du costume porté par M<sup>lle</sup> Guimard dans le ballet de *Jason et Médée*.

reprise en 1772 ; *Aline, reine de Golconde*, ballet de Sedaine, musique de Monsigny, repris en 1772 (rôle d'une Amante); *Églé*, ballet de Laujon, musique de La Garde, en 1772; *Endymion*, ballet de Gaëtan Vestris, en 1773 (rôle de Diane); *Ismène*, pastorale de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1773; *l'Union de l'Amour et des Arts*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1773; *Azolan*, ballet de Le Monnier, musique de Floquet, en 1774 (rôle d'Ariane); *Iphigénie en Aulide*, tragédie du bailli du Roulet, musique de Gluck, en 1774; *Orphée*, tragédie de Moline, musique de Gluck, en 1774; *Sabinus*, tragédie de Chabanon, musique de Gossec, en 1774; *Alexis et Daphné*, pastorale de Chabanon, musique de Gossec, en 1775; *Céphale et Procris*, tragédie de Marmontel, musique de Grétry, en 1775; *Cythère assiégée*, ballet de Favart, musique de Gluck, en 1775; *Apelles et Campaspe*, ballet de Noverre, en 1776 (rôle de Campaspe) (1); *les Caprices de Galathée*, ballet de Noverre, en 1776, repris en 1780 (rôle de Galathée); *les Horaces*, ballet de Noverre, en 1777; *Mirtil et Lycoris*, pastorale de Bocquet et Bouteillier, musique de Désormery, en 1777; *la Chercheuse d'esprit*, ballet de Gardel aîné, en 1778, repris en 1783 (rôle de Nicette, fille de M<sup>me</sup> Mâdré); *les Petits Riens*, ballet de Noverre, en 1778 (rôle d'une Bergère); *Amadis*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Bach, en 1779; *Écho et Narcisse*, pastorale de Tschudy, musique de Gluck (rôle de la Bergère); *Mirza et Lindor*, ballet de

---

(1) A propos de cette création, M<sup>lle</sup> Guimard reçut les vers suivants :

Dans ce ballet, nouvelle Terpsichore,  
 Vous présentez à nos regards surpris,  
 La superbe Pallas, la sensible Cypris,  
 La légère Diane et la charmante Flore,  
 Sous leurs différens attributs.  
 Tous les cœurs sont forcés de vous rendre les armes;  
 Eh ! le moyen de braver tant de charmes !  
 Si l'on résiste à Flore, on est pris par Vénus.



Gardel aîné, en 1779 (1); *la Fête de Mirza*, ballet de Gardel aîné, en 1781; *Apollon et Daphné*, ballet de Pitra, musique de Mayer, en 1782 (rôle de Terpsichore); *la Double Épreuve, ou Colinette à la Cour*, opéra de Grétry, en 1782 (rôle d'une Paysanne); *l'Embarras des richesses*, opéra d'Alainval et Lourdé de Santerre, musique de Grétry, en 1782; *Thésée*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Gossec, en 1782, reprise en 1783; *Atys*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Piccini, en 1783; *Péronne sauvée*, opéra de Sauvigny, musique de Dézaïdes, en 1783; *Renaud*, tragédie de Le Bœuf, musique de Sacchini, en 1783 (rôle d'une Bergère); *la Rosière*, ballet de Gardel aîné, en 1783 (rôle de la Surveillante) (2); *l'Oracle*, ballet de Gardel aîné, en 1784 (rôle de Lucinde); *Tibulle*, acte des *Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique nouvelle de M<sup>lle</sup> Beaumesnil, repris en 1784; *Panurge dans l'île des Lanternes*, opéra du comte de Provence (Louis XVIII) et Morel, musique de Grétry, en 1785; *Pizarre*, opéra de Duplessis, musique de Candelle, en 1785; *le Premier Navigateur, ou le Pouvoir de l'Amour*, ballet de Gardel aîné, en 1785 (rôle de Mélite); *Rosine*, opéra de Gersin, musique de Gossec, en 1786; *les Sauvages*, ballet des frères Gardel, en 1786; *Alcindor*, opéra de Rochon de Chabannes, musique de Dézaïdes, en 1787; *le Coq du Village*, ballet de Gardel aîné, d'après Favart, en 1787 (rôle de la Maîtresse du Garçon); *Pénélope*, tragédie de Marmontel, musique de Piccini, reprise en 1787; *Armire et Évelina*, tragédie de Guillard, musique de Sacchini, reprise en 1788; *le Déserteur*, ballet de Gardel aîné, en 1788 (rôle de Louise); *la Toison d'or, ou Médée à Colchos*, tragédie de Dériaux, musique de Vogel, reprise en 1788.

(1) C'est dans ce ballet que rentra M<sup>lle</sup> Guimard après une courte absence occasionnée par la mort de sa fille, mariée depuis un an à peine au bijoutier Draï.

(2) Après quelques représentations de ce ballet, M<sup>lle</sup> Guimard, atteinte de la petite vérole, dut interrompre son service, qu'elle reprit du reste peu de temps après. Pendant son absence, le rôle de la Surveillante fut confié à M<sup>lle</sup> Dorival.

M<sup>lle</sup> Guimard, qui avait épousé, le 14 août 1789, le danseur Jean-Étienne Despréaux, est morte à Paris, rue de Ménars, n° 4, le 4 mai 1816.

(*Mercur de France*. — *Mémoires secrets*, I, 85; III, 337, 384; VI, 208; XIII, 333, 335; XV, 194. — *L'Espion anglais*, III. — *Journal de Paris*, 19 août 1778, 17 septembre 1780, 23 mai 1783. — Grimm : *Correspondance littéraire*, VIII, 167. — M<sup>me</sup> Lebrun : *Mémoires*, I, 133. — Émile Campardon : *les Comédiens du Roi de la troupe française*, 127.)

## I

1765. — Décembre.

*Lettres de légitimation en faveur de M<sup>lle</sup> Marie-Madeleine Guimard.*

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous présens et à venir, salut. Notre chère et amée demoiselle Marie-Madeleine Guimard, fille mineure, faisant profession de la religion catholique, apostolique et romaine, nous a fait exposer qu'elle est née du commerce illégitime qu'eurent autrefois le sieur Fabien Guimard, inspecteur des manufactures de toiles de Véron (1) en Dauphiné, et la défunte Anne Bernard, ses père et mère, tous deux lors libres et non mariés; qu'elle fut baptisée le 27 décembre 1743, jour de sa naissance, en l'église de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle à Paris, mais que, dans le malheur de sa naissance, elle a eu le bonheur d'être élevée avec beaucoup de soin, ayant reçu une éducation chrétienne; qu'aujourd'hui ledit sieur Guimard, son père, désirant de lui continuer les marques de l'amitié et tendresse personnelle qu'il a toujours eues pour elle et voulant lui assurer son état, il auroit, par acte passé devant notaires à Paris, le 5 mars dernier, conjointement avec le sieur Guimard, son frère, prêtre, chanoine du diocèse d'Orléans, consenti qu'elle obtint de nous les lettres de légitimation sur ce nécessaires qu'elle nous a très-humblement fait supplier de vouloir bien lui accorder à l'effet d'effacer la tache de sa naissance et la faire jouir des privilèges et avantages dont jouissent nos autres sujets légitimes. A ces causes, de l'avis de notre conseil qui a vu l'extrait baptismal de l'exposante et l'extrait mortuaire de sadite mère naturelle, du 23 septembre 1761, ledit acte de con-

(1) Lisez Voiron, département de l'Isère.

fement et autres pièces y attachées, sous le contre-scel de notre chancellerie, nous avons de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale légitimé et par ces présentes, signées de notre main, légitimons ladite demoiselle Marie-Madeleine Guimard et du titre de légitime l'avons décorée et décorons. Voulons et nous plaît qu'en tous actes, tant en jugement que dehors et en toutes occasions elle puisse prendre et porter le nom de Marie-Madeleine Guimard et qu'elle soit tenue, censée et réputée comme nous la tenons, censons et réputons légitime, qu'aucun défaut ne lui soit reproché sur sa naissance et qu'elle jouisse en ladite qualité, des mêmes honneurs, prérogatives, droits, privilèges, franchises, libertés et avantages dont jouissent et doivent jouir nos autres sujets légitimes, etc.

Donné à Versailles au mois de décembre l'an de grâce 1765 et de notre règne le 5<sup>e</sup>. (Signé : LOUIS, et plus bas : PHÉLYPEAUX, et scellées du grand sceau de cire verte en lacs de soie rouge et verte.)

(Archives nationales X<sup>1a</sup>, 8,779.)

## II

1770. — Octobre.

*Lettres de légitimation en faveur de la demoiselle Marie-Madeleine Guimard, fille naturelle de M<sup>lle</sup> Guimard et de Jean-Benjamin de Laborde.*

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous présents et à venir, salut. Notre amée Marie-Madeleine Guimard, fille mineure, faisant profession de la religion catholique, apostolique et romaine, nous a fait exposer qu'elle est née du commerce illégitime qui a été entre Jean-Benjamin de Laborde, écuyer, notre premier valet de chambre, et Marie-Madeleine Guimard, tous les deux libres et non mariés ; qu'elle a été baptisée le 26 avril 1763 et que, quoique son extrait de baptême porte qu'elle est née de père et mère inconnus, il n'en est pas moins vrai qu'elle est fille naturelle du sieur de Laborde et de la demoiselle Guimard qui l'ont élevée comme telle et l'ont reconnue par un acte passé devant notaires le 17 septembre 1770, par lequel ils consentent à la légitimation de l'exposante, et deux notables y attestent qu'elle est leur fille et qu'ils lui ont donné, en cette qualité, l'éducation convenable ; que sa légitimation peut d'autant moins faire de difficultés qu'elle ne la demande qu'à la charge de ne pas succéder à son père, et que sa mère



étant née elle-même illégitime, elle n'a pas de parens qui puissent être intéressés à sa succession; que, dans ces circonstances, elle nous a supplié de lui accorder nos lettres nécessaires pour effacer la tache de sa naissance et la faire jouir des privilèges et avantages dont jouissent nos autres sujets légitimes. A ces causes, de l'avis de notre conseil qui a vu l'extrait baptismal de l'exposante, celui de la demoiselle Guimard, sa mère, du 27 décembre 1743 et l'acte attaché sous le contre-scel de notre chancellerie, nous avons de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale légitimé et par ces présentes, signées de notre main, légitimons ladite Marie-Madeleine Guimard et du titre de légitime l'avons décorée et décorons. Voulons et nous plaît qu'en tous actes, tant en jugement que dehors et en toutes occasions, elle puisse prendre et porter le nom de Marie-Madeleine Guimard et qu'elle soit tenue, censée et réputée comme nous la tenons, censons et réputons légitime, qu'aucun défaut ne lui soit reproché sur sa naissance et qu'elle jouisse, en ladite qualité, des mêmes honneurs, prérogatives, droits, privilèges, franchises, libertés et avantages dont jouissent et doivent jouir nos autres sujets légitimes, etc.

Donné à Fontainebleau au mois d'octobre l'an de grâce 1770 et de notre règne le 56<sup>e</sup>. (Signé : LOUIS, et sur le repli : *Par le Roi*, PHÉLIPPEAUX, et visa signé : DE MAUPÉOU.)

(Archives nationales, X<sup>1</sup><sub>a</sub>, 8,809.)

### III

1774. — 12 septembre.

*Le sieur Letellier, maître maçon, ayant voulu faire pratiquer une saisie chez M<sup>lle</sup> Marie-Madeleine Guimard, elle s'y oppose et le commissaire porte l'affaire en référé devant le Lieutenant civil.*

Ce jourd'hui lundi 12 septembre 1774, huit heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous, Pierre Thiérion, etc., est comparu sieur Adrien Hubert, huissier audiencier au bailliage du Palais à Paris, y demeurant rue St-Martin, paroisse de St-Jacques-de-la-Boucherie; lequel nous a dit que par ordonnance rendue sur référé par M. le Lieutenant civil en son hôtel, le 18 juillet dernier, dûment signée, scellée et signifiée, il a été ordonné que la sentence du 13 du mois feroit exécutée et faite par ladite demoiselle Guimard de payer la somme de 81,536 livres 13 sols de principal en quoi elle a été condamnée, pour les causes portées par ladite sentence, envers le sieur Letellier, maître

maçon entrepreneur de bâtimens, fans préjudice des intérêts et frais autres des droits et actions, et que la faisie encommencée feroit continuée; en conséquence, ladite demoiselle Guimard tenue de faire ouvrir ses portes, coffres, commodes et armoires et, en cas de refus, permis de les faire ouvrir par un ferrurier en présence de nous, commissaire, et de deux voisins en la manière accoutumée. En conséquence, ledit sieur Hubert nous requiert de à l'instant nous transporter avec lui en la maison de ladite demoiselle Guimard, Chaussée-d'Antin, à l'effet de faire mettre à exécution ladite ordonnance.

Sur quoi, nous, commissaire susdit, avons donné acte audit sieur Hubert, audit nom, de ses comparution, dire et réquisitoire et après qu'il nous a exhibé les sentences et ordonnance de référé ci-devant énoncées duement en forme, lesquelles nous lui avons remises, ainsi qu'il le reconnoît, nous nous sommes à l'instant transporté avec lui, Chaussée-d'Antin, en la maison de ladite demoiselle Guimard, où étant, ledit sieur requérant prêt à procéder à la faisie-exécution de ses meubles encommencée, est survenu M<sup>e</sup> Cholet, procureur au Châtelet, la demoiselle Guimard absente, lequel s'étant entretenu avec ledit sieur Hubert, ce dernier nous a dit que ledit M<sup>e</sup> Cholet, lui ayant proposé de compter et de payer en l'étude de M<sup>e</sup> Chavet, notaire, il a été surfis, ce requérant ledit Hubert, à ladite faisie et exécution et convenu que les parties se retireroient en l'étude dudit M<sup>e</sup> Chavet demain mardi, neuf heures du matin.

Cejourd'hui mercredi 14 septembre 1774, huit heures du matin, en l'hôtel et par-devant nous, Pierre Thiérion, etc., est comparu sieur Adrien Hubert, huissier audiencier, etc., lequel nous a dit qu'il avoit espéré que l'affaire d'entre le sieur Letellier et la demoiselle Guimard s'arrangeroit dans l'étude de M<sup>e</sup> Chavet, notaire, sur le renvoi que nous avons fait devant lui pour compter et terminer, mais que, la voie de conciliation paroissant ne pouvoir avoir lieu par les nouvelles difficultés que l'on a fait naître de la part de la demoiselle Guimard pour le payement des condamnations contre elle prononcées, il a de nouveau recours à nous pour l'exécution de l'ordonnance de référé du 18 juillet dernier; qu'en conséquence, assisté de M<sup>e</sup> de St-Julien, procureur au Châtelet, tant comme procureur dudit sieur Letellier que comme substituant M<sup>e</sup> Gomel, son confrère, en son nom, il requiert que nous nous transportions à l'instant aux fins de ladite ordonnance.

Sur quoi, nous, commissaire susdit, avons donné acte audit sieur Hubert de ses comparution, dire et réquisition, en conséquence nous nous sommes transporté avec lui susdite rue Chaussée-d'Antin, en la maison de ladite demoiselle Guimard, où étant, dans le vestibule, avons trouvé la demoiselle Guimard à laquelle ayant annoncé que le sujet de notre transport est aux fins de l'ordonnance de référé de M. le Lieutenant civil du 18 juillet dernier,

elle a dit qu'elle fortoit exprès pour aller voir à faire payer ledit sieur Letellier, et ladite demoiselle étant effectivement montée dans son carrosse et partie, il a été par ledit sieur Hubert, assisté dudit M<sup>e</sup> de St-Julien, et en notre présence, procédé à la continuation de la faisie encommencée.

En procédant et étant dans la chambre à coucher est survenu et comparu M<sup>e</sup> Antoine-Fabien Cholet, procureur au Châtelet et de la demoiselle Guimard, lequel nous a dit qu'il a lieu d'être surpris des poursuites faites sous le nom du sieur Letellier, attendu qu'ayant, par acte du 5 du présent mois, signifié le 6, cédé et transporté à M<sup>e</sup> Gomel, procureur au Châtelet, la somme de 36,000 livres à prendre sur la demoiselle Guimard et la demoiselle Guimard ne devant réellement audit Letellier, que la somme de 27,058 livres de principal faisant avec 54,478 livres ci-devant payées par ladite demoiselle Guimard audit Letellier, suivant les quittances communiquées audit Letellier par la voie du greffe et paraphées par le greffier à la réquisition dudit Letellier, le 8 juillet dernier, 81,536 livres, il en résulte que ledit Letellier, ayant faisi M<sup>e</sup> Gomel, n'est plus créancier de la demoiselle Guimard ; que ledit M<sup>e</sup> Cholet n'a pas moins lieu de s'étonner des poursuites exercées sous le nom dudit M<sup>e</sup> Gomel après les offres consignées dans le procès-verbal du 12 du présent mois, fait par ledit sieur Hubert, de procéder à l'amiable au compte à faire entre les parties, offres d'après lesquelles elles se sont transportées à cet effet chez M<sup>e</sup> Chavet, notaire, le jour d'hier où ledit compte n'a point été terminé par les mauvaises difficultés qui ont été faites de la part dudit M<sup>e</sup> Gomel ; que ce qui doit augmenter cet étonnement, c'est que la demoiselle Guimard, ne désirant que sa libération, a fait faire audit M<sup>e</sup> Gomel, cessionnaire dudit Letellier et faisi de sa créance par exploit du sieur Parlier, huissier, des offres réelles de la somme de 27,066 livres, savoir 27,058 livres faisant avec 54,478 livres ci-devant payées, ainsi qu'il est ci-dessus dit, par la demoiselle Guimard au sieur Letellier, la somme de 81,536 livres, montant des ouvrages dont la condamnation est prononcée contre la demoiselle Guimard et 10 livres pour intérêts et frais, sauf à parfaire ; que ces offres ont été faites sous la condition juste de rapporter par ledit M<sup>e</sup> Gomel le consentement de plusieurs créanciers du sieur Letellier, délégués par ledit sieur Letellier sur la demoiselle Guimard antérieurement au transport fait à M<sup>e</sup> Gomel et la justification qu'il n'est dû à plusieurs créanciers de Letellier, opposans entre les mains de la demoiselle Guimard, aucuns arrérages de rentes perpétuelles et viagères ; que sur le refus dudit M<sup>e</sup> Gomel d'accepter ses offres, la demoiselle Guimard a obtenu le jour d'hier l'ordonnance de M. le Lieutenant civil en vertu de laquelle elle a, par exploit du sieur Boucher de ce jourd'hui, dix heures du matin, fait assigner tant ledit M<sup>e</sup> Gomel que le sieur Letellier à comparoir sur le provisoire au premier jour pour voir réaliser les



offres de la demoiselle Guimard, et au principal, dans les délais de l'ordonnance, pour les voir déclarer bonnes et valables, et audit Letellier communes avec lui les sentences à intervenir tant sur le provisoire que sur le principal. D'après de pareils procédés de la part de la demoiselle Guimard, les poursuites faites contre elle ne peuvent être considérées que comme vexatoires : pourquoi ledit M<sup>e</sup> Cholet proteste de nullité de tout ce qui feroit fait au préjudice des présentes.

Et par ledit sieur Hubert, assisté comme dessus, a été répliqué que l'étonnement de M<sup>e</sup> Cholet des poursuites exercées contre la demoiselle Guimard tant à la requête du sieur Letellier qu'à celle de M<sup>e</sup> Gomel sous le prétexte du transport fait à ce dernier d'une somme de 36,000 livres seulement, doit avoir lieu de surprendre, parce que M<sup>e</sup> Gomel n'étant cessionnaire que de 36,000 livres, il n'a été saisi que de cette somme, et la sentence en vertu de laquelle nous agissons, condamnant la demoiselle Guimard contradictoirement à payer audit sieur Letellier 81,536 livres 13 sols de principal et intérêts, ledit sieur Letellier a nécessairement droit au surplus de ladite somme et par conséquent celui de poursuivre la demoiselle Guimard concurremment avec ledit M<sup>e</sup> Gomel pour le paiement de la somme totale ; que d'ailleurs il a l'intérêt certain de veiller à ce que ledit M<sup>e</sup> Gomel soit payé de la somme de 36,000 livres à lui transportée ; pourquoi, sur cet objet, les poursuites que l'on exerce ne sont ni illégitimes ni vexatoires et sont, au contraire, très-régulières et que nous devons les faire nonobstant l'opposition dudit M<sup>e</sup> Cholet.

Que quant aux offres alléguées par ledit M<sup>e</sup> Cholet avoir été faites lors du procès-verbal du 12 du présent mois et du transport fait des parties en l'étude de M<sup>e</sup> Chavet, notaire, le jour d'hier, et chez lequel M<sup>e</sup> Cholet dit qu'il n'a pas été terminé par les prétendues mauvaises difficultés de M<sup>e</sup> Gomel, il a tout lieu d'être surpris que M<sup>e</sup> Cholet veuille tirer de notre honnêteté et de la complaisance que nous avons eue de supercéder à la saisie, à sa prière et sous promesse que le tout feroit payé le jour d'hier, une induction pour prétendre que nous ne devrions pas continuer aujourd'hui ; que ce n'est cependant que sur la prière de M<sup>e</sup> Cholet, sur sa promesse personnelle que nous avons pour l'instant supercédé, et que si l'on s'est transporté le jour d'hier chez ledit M<sup>e</sup> Chavet, ce n'a été que par suite de ces mêmes honnêteté et complaisance ; que si l'on n'a pas terminé ; ce n'est que par le défaut d'exécution de la part dudit M<sup>e</sup> Cholet de sa promesse conignée et désignée au procès-verbal du 12 du présent mois, et enfin parce que, à défaut d'argent, on a, de la part de ladite demoiselle Guimard, élevé des difficultés pour se dispenser de payer.

Qu'à l'égard des offres prétendues avoir été faites réellement, par exploit

du jour d'hier et dont on ne date point l'heure, de la somme de 27,066 livres audit M<sup>e</sup> Gomel : 1<sup>o</sup> ni ledit sieur Hubert, ni ledit sieur Letellier n'en ont eu aucune connoissance ; 2<sup>o</sup> qu'elles ne paroîtroient qu'être la suite des mauvaises difficultés de la demoiselle Guimard après avoir fait supporter audit sieur Letellier tous les retours possibles de la chicane ; 3<sup>o</sup> qu'il ne peut se dispenser d'observer audit M<sup>e</sup> Cholet que les offres prétendues réelles n'auroient point dû être faites, mais qu'il devoit payer comme il l'avoit promis ; qu'au surplus des offres de cette espèce faites à un confrère, surtout aussi honnête que M<sup>e</sup> Gomel, n'auroient point dû être faites nuement à un prétendu clerc qu'il n'a point, ni être laissées, comme il y a grande apparence, dans sa boîte où la copie est peut-être encore si elle y a été laissée, et pendant que ledit M<sup>e</sup> Cholet savoit personnellement que ledit M<sup>e</sup> Gomel étoit absent ; qu'au surplus les offres réelles dont M<sup>e</sup> Cholet vient de communiquer l'original, sont nulles par elles-mêmes en la forme et insuffisantes au fond ; nulles en la forme, en ce que la demoiselle Guimard, condamnée à payer 81,536 livres 13 sols de principal et intérêts, prétendant avoir des déductions à faire sur cette somme et encore n'offrant qu'à la charge d'apporter mainlevée de certain empêchement, auroit dû, en n'offrant que 27,066 livres seulement, donner copie en tête de ses offres des quittances des payemens allégués ainsi que des prétendus empêchemens qui ne doivent cependant pas retarder le paiement, attendu l'arrêt de surseance dudit sieur Letellier dont le délai n'est pas encore expiré, et laquelle expiration ladite demoiselle Guimard veut gagner pour se dispenser d'effectuer le paiement de la dette la plus légitime, puisqu'elle dérive de la maison même qu'elle habite ; insuffisantes au fond, en ce que la sentence en vertu de laquelle il agit porte condamnation de la somme ci-dessus demandée et que les offres ne portent que 27,066 livres, ce qui fait une différence trop considérable.

Que néanmoins, pour éviter toute difficulté, il somme et interpelle ladite demoiselle Guimard et ledit M<sup>e</sup> Cholet de nous représenter : 1<sup>o</sup> la quittance par lui alléguée ; 2<sup>o</sup> les empêchemens relatés dans les offres ; 3<sup>o</sup> qu'il réalise dans l'instant la somme de 27,066 livres, aux offres qu'il fait de la recevoir à compte des condamnations prononcées contre la demoiselle Guimard et d'en donner quittance, sans néanmoins aucune approbation desdites prétendues offres réelles et sous la réserve qu'il fait, pour ses parties, de se pourvoir en nullité d'icelles ; et faute par ladite demoiselle Guimard de faire à l'instant lesdites représentations, la réalisation desdites offres de 27,066 livres et la délivrance de cette somme, aux offres et réserve ci-dessus, il déclare qu'il va continuer ladite saisie-exécution et à cet effet nous requiert de faire mettre à exécution l'ordonnance de M. le Lieutenant civil susdatée, dont rien non plus que de la sentence ne peut empêcher l'exécution à moins que ce ne

soit le payement effectif des condamnations qu'elle prononce ou, quant à présent seulement, la délivrance de ladite somme prétendue offerte, sous les réserves respectives des parties après, ladite délivrance, de se pourvoir ainsi qu'ils aviseront pour la validité ou invalidité desdites offres.

Et par ledit M<sup>e</sup> Cholet, audit nom, a été répliqué que la demoiselle Guimard ne s'attendant pas aux poursuites vexatoires actuellement exercées contre elle, n'a pas fait transporter chez elle la somme par elle offerte, qu'elle a confiée à M<sup>e</sup> Chavet, son notaire, jusqu'au jour de la réalisation ; nous déclarant que, dans le cas où ledit sieur Hubert entendrait continuer ses poursuites et où nous l'ordonnerions ainsi, il requiert tout l'aide suffisant pour envoyer chercher l'argent, requérant, en ce cas et avant tout, de représenter le consentement du sieur comte de Fougères, du sieur Rocas, du sieur Bruley et du sieur Ferrand, créanciers du sieur Letellier, auxquels il a délégué différentes sommes à prendre sur la demoiselle Guimard et persistant, dans le cas où il ne représenterait pas ces différens consentemens, à requérir l'exécution de l'ordonnance de M. le Lieutenant civil du jour d'hier qui indique le premier jour pour faire la réalisation des offres. Requérant, en cas de difficulté sur toutes ces différentes demandes, qu'il en soit avant tout référé même à l'instant en l'hôtel et par-devant M. le Lieutenant civil.

Et par ledit sieur Hubert, assisté comme dit est, a été répliqué que la réponse de M<sup>e</sup> Cholet n'est qu'une défaite pour éviter le payement ; que la prétendue confiance de la somme offerte faite chez M<sup>e</sup> Chavet n'est qu'illusoire. Qu'en tout état de cause, un débiteur doit avoir son argent prêt pour se libérer ; que d'ailleurs la somme offerte a dû être retirée de chez M<sup>e</sup> Chavet si elle l'a été réellement, qu'elle doit par conséquent être entre les mains de l'huissier Porlier ou en celles dudit M<sup>e</sup> Cholet, surtout alléguant avoir sur lesdites offres assigné en réalisation et validité d'icelles ; pourquoi il persiste dans son réquisitoire à fin de réalisation et délivrance actuelle de la somme offerte aux réserves ci-dessus ; qu'il n'est pas naturel de demander un délai pour envoyer chercher l'argent, attendu que depuis le tems que nous sommes chez la demoiselle Guimard, elle a eu le tems de se le procurer. Que quant aux délégations alléguées par ledit M<sup>e</sup> Cholet, pour entièrement le démettre ainsi que la demoiselle Guimard, il consent que sur ladite somme offerte, déduction en soit dès à présent faite de quatre cents livres déléguées à Ferrand, jardinier ; de dix-huit cents livres déléguées à Rocas, de trois mille huit cent quatre vingt-huit livres six sols neuf deniers délégués à Brulé, charpentier, et enfin de quinze cent soixante-quinze livres déléguées au comte de Fougères, toutes lesquelles sommes réunies ensemble font celle totale de sept mille six cent soixante-trois livres six sols neuf deniers : laquelle somme, sans préjudicier aux droits des parties, il consent être dès à présent déduite



sur la somme offerte, à la charge par ladite demoiselle Guimard : 1<sup>o</sup> de délivrer à l'instant le surplus de la somme offerte en ses mains aux offres et réserves ci-dessus portées ; 2<sup>o</sup> à la charge de le déposer à l'instant es mains de nous commissaire si nous voulons nous en charger, sinon es mains de M<sup>e</sup> Arnaud, notaire. Et faute par ladite demoiselle Guimard de faire à l'instant ladite délivrance et ledit dépôt, il déclare qu'il va continuer ladite saisie et requiert, à cet effet, de nouveau que nous ordonnions l'exécution de ladite ordonnance en ce qui le concerne, ce qui peut faire d'autant moins de difficulté qu'au moyen du contenu au présent dire, ladite demoiselle Guimard est entièrement désintéressée et n'a plus aucune objection à faire pour se dispenser de payer. Et a signé, déclarant ledit Hubert qu'il entend procéder à la continuation de la saisie, ce qu'il a à l'instant fait.

Et par ledit M<sup>e</sup> Cholet a été dit qu'il est surprenant que malgré la réquisition qu'il a faite au sieur Hubert de recevoir son dire, ledit sieur Hubert continue de procéder à la saisie ; que la demoiselle Guimard n'est pas suffisamment désintéressée par les offres dudit sieur Hubert, audit nom, de laisser entre les mains de la demoiselle Guimard la somme de 7,663 livres 6 sols 9 deniers pour être par elle déposée es mains de M<sup>e</sup> Arnaud, notaire, pour la sûreté des délégations faites par Letellier et à elle signifiées, attendu : 1<sup>o</sup> que le dépôt entre les mains de M<sup>e</sup> Arnaud ne libérerait pas la demoiselle Guimard et qu'elle resterait toujours obligée au paiement desdites sommes déléguées tant que le dépôt n'aura pas été ordonné en justice avec les créanciers délégués ; que d'ailleurs ledit sieur Hubert, audit nom, ne pourvoit point au paiement entier des délégations que la demoiselle Guimard est chargée d'acquitter, puisque ces délégations contiennent des objets non liquidés ainsi que des frais ou intérêts ; que de plus la demoiselle Guimard a entre ses mains plusieurs oppositions dont la mainlevée n'est prononcée que conditionnellement par l'arrêt de surséance obtenu par ledit Letellier ; que Marie-Françoise Lirant, veuve de Pierre Droubet, soutient être exempte de cet arrêt de surséance par l'effet des dispositions de cet arrêt qui ordonne que les arrérages des rentes perpétuelles et viagères et autres objets privilégiés seront payés par ledit Letellier ; que dans ces circonstances ledit M<sup>e</sup> Cholet, en réitérant les protestations par lui ci-devant faites, proteste de nullité de tout ce qui pourroit être fait par ledit sieur Hubert au préjudice des présentes, même de prise à partie, et réitérant le réquisitoire par lui ci-devant fait à ce qu'il en soit référé à l'instant à M. le Lieutenant civil et a signé.

Et par ledit sieur Hubert, assisté comme dit est, a été répliqué que le dire ci-dessus de M<sup>e</sup> Cholet n'étant qu'une répétition de ce qu'il a dit ci-devant et n'effectuant d'aucune façon ses offres, il entend continuer la saisie-exécution ainsi qu'il le fait actuellement, nous requérant d'ordonner l'exécution de la-

dite ordonnance et l'ouverture de toutes les portes, coffres, commodes et armoires de ladite demoiselle Guimard.

Sur quoi, nous commissaire susdit avons donné acte auxdites parties de leurs comparutions, dires et réquisition ; en conséquence, et pour être statué sur le tout, nous avons ordonné qu'il en soit référé en l'hôtel devant M. le Lieutenant civil demain 15 septembre présent mois, trois heures de relevée.

(Archives nationales, Y, 10,902.)

#### IV

1778. — 4 mai.

*Extrait du contrat de mariage de Robert-Arnould-Claude Drais, orfèvre-bijoutier, et de M<sup>lle</sup> Marie-Madeleine Guimard, fille naturelle de M<sup>lle</sup> Guimard et de Jean-Benjamin de Laborde, fermier général.*

Du contrat de mariage passé devant Chavet, notaire à Paris, du 4 mai 1778, entre sieur Robert-Arnould-Claude Drais, orfèvre-bijoutier et officier du Roi, demeurant à Paris, sur le quai des Orfèvres, paroisse St-Barthelemi, fils majeur de défunts sieur Pierre Drais, marchand orfèvre, et de demoiselle Jeanne Gambier, son épouse, stipulant pour lui et en son nom, d'une part ; et demoiselle Marie-Madeleine Guimard, mineure, âgée de quinze ans ou environ, demeurant à Paris, rue de la Chaussée-d'Antin, paroisse de la Madeleine de la Ville-l'Évêque, fille de Jean-Benjamin de Laborde, écuyer, premier valet de chambre du Roi et l'un des fermiers généraux de Sa Majesté, et de demoiselle Marie-Madeleine Guimard, ainsi qu'ils l'ont reconnu par acte passé devant maître Clos, qui en a gardé minute, et son confrère le 17 septembre 1770, et comme telle légitimée sous lesdits noms de Marie-Madeleine Guimard par lettres patentes de Sa Majesté du mois d'octobre 1770, signées Louis et sur le repli par le Roi, Phelypeaux, visa de Maupeou, etc., lesdites lettres patentes ci-dessus énoncées accordées avec la faculté à ladite demoiselle Guimard de recueillir toutes successions, donations, legs et autres avantages qui pourroient lui être faits, à l'exception uniquement de la succession dudit sieur de Laborde susnommé ; ladite demoiselle Guimard comparante stipulante pour elle et en son nom de l'agrément dudit sieur de Laborde, son père, demeurant à Paris, place du Carrousel, paroisse St-Germain-l'Auxerrois, à ce présent et aussi de l'agrément,

en présence, du consentement et sous l'autorité et assistance de ladite demoiselle Marie-Madeleine Guimard, majeure, sa mère, demeurant à Paris susdite rue de la Chaussée-d'Antin, paroisse de la Ville-l'Évêque, à ce intervenante, stipulant en ces présentes aussi en son nom à cause des avantages qu'elle fera ci-après audit sieur Drais et à ladite demoiselle Guimard, mineure, d'autre part ; a été extrait ce qui suit : Article quatre. En faveur et considération dudit mariage, ladite demoiselle Guimard mère a, par les présentes, donné et constitué en dot, en avancement d'hoirie de la succession future, à ladite demoiselle future épouse, sa fille, et audit sieur futur époux, en cas de prédécès par ladite future épouse sans enfans, ou de décès desdits enfans sans postérité, la somme de cent vingt-cinq mille livres : savoir, cent mille livres en deniers comptans que ladite demoiselle Guimard s'oblige à payer en écus de six livres, pièces et monnoies, ayant cours auxdits sieur et demoiselle futurs époux, dans le terme et espace de deux années, à compter de ce jourd'hui, et vingt-cinq mille livres composées d'un trousseau de meubles meublans, diamans, bijoux et habits, linge, hardes et dentelles à l'usage de ladite demoiselle future épouse, desquels meubles meublans, diamans, bijoux et habits, linge, hardes et dentelles, ledit sieur futur époux reconnaît être en possession et s'en charge envers ladite demoiselle future épouse. Plus aussi, en faveur et considération dudit mariage, ladite demoiselle Guimard mère fait et institue par ces présentes pour ses héritiers généraux et universels en tous et chacuns les biens meubles et immeubles réels et fictifs qui se trouveront lui appartenir au jour de son décès ladite demoiselle future épouse, sa fille, et ledit sieur futur époux en cas de prédécès par ladite future épouse sans enfans et de décès desdits enfans sans enfans, sous la réserve expresse que fait ladite demoiselle Guimard mère d'une somme de cent cinquante mille livres dont ladite demoiselle Guimard mère pourra disposer en faveur de qui bon lui semblera par testament, donation, legs ou autrement, mais le tout ou partie de ladite somme de cent cinquante mille livres sera compris et dépendra de ladite institution d'héritiers dans le cas où ladite demoiselle Guimard mère décéderait sans avoir disposé de ladite somme de cent cinquante mille livres en tout ou partie.



## V

1783. — 16 avril.

*Lettre adressée à M. de La Ferté, intendant des menus plaisirs, par M<sup>lle</sup> Marie-Madeleine Guimard.*

J'ai appris aujourd'hui, Monsieur, des choses qui me paroissent si incroyables que je n'y pourrai ajouter foi qu'autant que vous voudrez bien me les certifier vous-même.

Est-il vrai que vous voulez garder M. Le Gros à l'Opéra, non pour chanter, mais pour en faire un président du comité ?

Est-il pareillement vrai que vous gardez M. Dauberval en qualité de danseur et d'adjoint aux ballets avec un traitement de 8,000 livres dont 3,000 comme danseur, 2,000 comme adjoint aux ballets, 1,500 comme retraite de maître des ballets et 1,500 comme inspecteur de l'École de la danse ; ce qui, joint aux 1,500 livres de pension qu'il a chez le Roi, lui feroit un traitement de 9,500 livres ?

Je le répète encore, je ne puis le croire. Je vous ai toujours connu trop franc et trop honnête pour qu'il me soit possible de croire que vous soyez capable d'une injustice aussi grande envers des gens honnêtes et qui ont tout sacrifié pour bien servir et contenter le public. D'ailleurs le projet est si peu d'accord avec les principes d'économie que vous n'avez cessé de nous prêcher que ce m'est encore une raison de plus de n'y pas ajouter foi. Car en feroit-ce une de donner 8,000 livres à M. Dauberval qui m'a dit et qui dit à qui veut l'entendre que, si on veut le garder à l'Opéra, il prendra l'argent et ne fera rien (sur cet article, je le crois sincère). En feroit-ce encore une de garder M. Le Gros comme président ? à quoi feroit-il bon ? Si ces projets viennent de Morel (1), ma foi ! ils ne lui font pas d'honneur.

Et puis que deviendrait la promesse que vous avez faite à Nivelon (2) ? et en général que deviendrait l'Opéra ?

Vous vous trompez si vous croyez que les sujets souffrent cette injustice. Je suis trop franche pour ne pas vous en avertir et vous n'ignorez pas que pour avoir un opéra il faut des sujets. Si messieurs Le Gros et Dauberval pensent

---

(1) Morel de Chefdeville, ancien commis aux menus plaisirs et beau-frère de M. de La Ferté. Il est l'auteur des paroles de divers opéras.

(2) Danseur. Voyez plus loin l'article qui le concerne.

le faire aller à eux deux, je n'ai plus rien à répondre, car je doute fort qu'il y en ait d'autres avec eux.

Quant à moi, Monsieur, si votre intention est en effet d'exécuter ce projet, j'ai l'honneur de vous prévenir de ne pas compter sur moi pour la rentrée et dès aujourd'hui je demande ma retraite. J'aime la tranquillité ; je déteste les tripotages ; je viens de passer une année avec des camarades honnêtes et je ne veux plus me trouver avec ceux qui sont aussi méchans que faux (ceci ne regarde pas M. Le Gros).

D'après cela, Monsieur, je vous prie de vouloir bien me donner vos dernières intentions et si elles sont telles qu'on me les a assurées, recevez ma parole que je ne rentrerai pas et que rien dans le monde ne me fera changer de façon de penser. Ayez-y autant de confiance que j'en ai toujours eu en la vôtre.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 637.)

## VI

1783. — 18 avril.

*Lettre de M. Amelot, ministre de la maison du Roi, à M. de La Ferté, intendant des menus plaisirs, relative à l'épître ci-dessus de M<sup>lle</sup> Marie-Madeleine Guimard.*

Il est difficile, Monsieur, d'écrire une lettre plus ridicule que celle que vous avez reçue de M<sup>lle</sup> Guimard et je la garde comme le chef-d'œuvre de la mutinerie. Vous avez très-bien fait de n'y pas répondre. Si je la vois, je me bornerai à lui dire très-féchemment que si elle n'est pas contente elle peut se retirer, mais je n'entrerai dans aucune explication avec elle. Je veux accoutumer tous les sujets de l'Opéra à ne se mêler que de ce qui les regarde. Je ne leur dois d'ailleurs compte d'aucun des arrangemens que je juge à propos de faire et je crois que vous ferez très-bien de prendre le même parti à moins de circonstances particulières....

Je parlerai certainement au Roi dès que j'en trouverai l'occasion, mais en attendant je suis décidé à agir vis-à-vis les mutins avec la plus grande févérité et je compte bien n'être pas désapprouvé. Je vous prie instamment de ne pas vous tourmenter de toutes ces criailleries ; on rendra toujours toute justice au zèle et au désintéressement avec lequel vous voulez bien me secon-

der dans cette ennuyeuse partie de mon administration et j'espère que vous voudrez bien être persuadé de toute ma reconnaissance....

(Archives nationales, O<sup>1</sup> 637.)

## VII

1783. — 29 juin.

*Brevet d'une pension de 5,400 livres accordée par le Roi à M<sup>lle</sup> Marie-Madeleine Guimard.*

Brevet d'une pension de 5,400 livres produisant net 5,340 livres, en faveur de la demoiselle Marie-Madeleine Guimard, née et baptisée le 27 décembre 1743, paroisse Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle à Paris, danseuse des ballets du Roi et de l'Académie royale de musique. Cette pension composée des objets ci-après, savoir : une somme de 2,840 livres produit net de trois objets portés dans un précédent brevet ; une somme annuelle de 2,500 livres sans retenue qui lui a été accordée à titre de gratification extraordinaire par décision du 21 avril 1782 et convertie en pension sur le trésor royal, en considération de ses services à l'Académie royale de musique, par décision de ce jour.

### PIÈCE JOINTE AU BREVET.

*Acte de baptême de M<sup>lle</sup> Marie-Madeleine Guimard.*

Extrait du registre des baptêmes de la paroisse Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle à Paris, 1743 : L'an mil sept cent quarante-trois, le vingt-sept décembre, a été baptisée Marie-Magdeleine, fille de Fabien Guimart, inspecteur des manufactures de toiles à Véron (1) en Dauphiné, et de Marie-Anne Bernard, son épouse (2), vue de Bourbon, de cette paroisse. Le parrain : Antoine de Sameron ; la marraine : Marie-Magdeleine Bernard.

(Archives nationales, O<sup>1</sup> 677.)

(1) Lisez Voiron, département de l'Isère.

(2) Cette qualification est fautive. Marie-Anne Bernard n'était pas la femme de Fabien Guimard.



## VIII

1784. — 3 avril.

*Lettre de M. de La Ferté, intendant des menus plaisirs, au ministre de la maison du Roi, relative à la demande faite par M<sup>lle</sup> Marie-Madeleine Guimard d'une augmentation de mille livres pour sa pension de retraite.*

Monseigneur, j'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint la copie d'une lettre que j'ai reçue de M<sup>lle</sup> Guimard et qu'il seroit à désirer que vous eussiez la bonté de parcourir pour que je puisse recevoir vos derniers ordres avant votre départ. Il paroît que tout le monde est alarmé de la crainte de perdre M<sup>lle</sup> Guimard. M. Le Noir, chez lequel je viens de dîner, m'en a même parlé et il lui sembleroit juste qu'on lui donnât quelque satisfaction en lui promettant de lui accorder les mille livres de plus de pension qu'elle demande pour le temps de sa retraite ; mais à la condition toutefois qu'elle n'en parleroit pas pour que cela ne tirât pas à conséquence. Ainsi il faudroit qu'elle gardât le même secret que M<sup>lle</sup> Le Vasseur.

Je dois aussi avoir l'honneur de vous prévenir, Monseigneur, que tous les premiers sujets de l'Opéra ont été chez M<sup>lle</sup> Guimard, pour l'engager à continuer ses services. Enfin, je viens de découvrir dans la visite qu'elle vient de me faire, où elle n'a mis aucune humeur, qu'elle tient à cette grâce, moins par besoin que par amour-propre. Je ne lui ai pas caché que si vous lui accordiez cette grâce qui pourroit être motivée sur ce qu'elle avoit eu le bras cassé, il y a quelques années par la chute d'une décoration, ce qui en rendroit les conséquences moins dangereuses, personne n'ayant à alléguer un semblable motif, alors vous exigeriez d'elle qu'elle mît plus d'économie dans les dépenses qu'elle occasionne à l'Opéra ; d'autant mieux, Monseigneur, que vous étiez déterminé à ne plus laisser donner à l'avenir que très-rarement des ballets d'action qui avoient occasionné depuis plusieurs années des dépenses presque aussi considérables que la mise d'opéras nouveaux. Elle m'a promis de se conformer en tout à vos volontés et de contribuer le plus qu'elle pourroit au bien de la chose (1).

Je suis avec respect, etc.

DE LA FERTÉ.

Paris, ce 3 avril 1784.

(Archives nationales, O<sup>1</sup>, 826.)

(1) La grâce sollicitée par M<sup>lle</sup> Guimard lui fut accordée le jour même.



## H



ARANT (ANNE), danseuse. En 1713, un sieur P., fils du distributeur des fourrages à Metz, ayant à se plaindre de cette actrice, jeta dans la salle de l'Académie royale de musique des billets contenant une chanson satirique contre elle. Louis XIV, informé du fait, fit arrêter le sieur P. et ordonna son incarcération au For-l'Évêque.

De 1710 à 1722, M<sup>lle</sup> Harant a joué à l'Opéra les rôles suivants : une Pastourelle, dans *Diomède*, tragédie de La Serre, musique de Bertin, en 1710 ; une Biscayenne, une Paysanne, une Danseuse dans un bal, une Bohémienne, une Suivante de la Jeunesse, dans les *Fêtes vénitiennes*, ballet de Danchet et Campra, en 1710, repris en 1712 ; une Suivante de la Vertu, une Matelote, dans *Persée*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1710 ; une Suivante d'Astrée, une Éthiopienne, une Égyptienne, dans *Phaëton*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1710 ; une Jeune fille de la suite de Zirphée, dans *Amadis de Grèce*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1711 ; une Bergère, dans *Cadmus et Hermione*, tra-

gédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1711 ; une Grâce, dans les *Nouveaux Fragments*, en 1711 ; une Bergère, dans *Callirhoé*, tragédie de Roy, musique de Destouches, en 1712 ; une Prêtresse de l'Hymen, dans *Créüse l'Athénienne*, tragédie de Roy, musique de La Coste, en 1712 ; une Suivante de Flore, une Bergère, une Vendangeuse, un Masque, dans les *Saisons*, ballet de Pic, musique de Collasse, repris en 1712 ; une Heure, une Suivante de l'Europe, dans *Thétys et Pélée*, tragédie de Fontenelle, musique de Collasse, reprise en 1712 ; une Amante, une Habitante de l'île de Chypre, dans les *Amours déguisés*, ballet de Fuzelier, musique de Bourgeois, en 1713 ; une Habitante des rives de la Seine, une Amante contente, une Figurante dans une fête marine, dans *Médée et Jason*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de Salomon, en 1713 ; une Suivante de Flore, une Suivante de la Jeunesse, une Suivante d'Apollon, une Arlequine, dans *Psyché*, tragédie de Corneille de Lisle, musique de Lulli, reprise en 1713 ; une Grâce, suivante de Vénus, une Pastourelle, une Jeune fille, une Mysienne, dans *Télèphe*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1713 ; une Suivante de Thalie, une Matelote marseillaise, un Masque, dans les *Fêtes de Thalie*, ballet de La Font, musique de Mouret, en 1714 ; une Muse, une Prêtresse, un Démon transformé, dans *Télémaque*, tragédie de Pellegrin, musique de Destouches, en 1714 ; une Grâce, une Sultane, dans l'*Europe galante*, ballet de La Motte, musique de Campra, repris en 1715 ; un Jeu, une Hollandaise, un Masque sérieux, dans les *Plaisirs de la Paix*, ballet de Mennesson, musique de Bourgeois, en 1715 ; une Suivante de la Paix, une Habitante de Sicile, une Nymphé, une Ombre heureuse, dans *Proserpine*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, reprise en 1715 ; une Habitante du Béarn, une Prêtresse d'Apollon, une Lycienne, dans *Théonoé*, tragédie de La Roque (l'abbé Pellegrin), musique de



Salomon, en 1715 ; une Bergère de la suite de Vertumne, une Suivante de Zéphyr, une Suivante de Bacchus, dans *Zéphyr et Flore*, opéra de du Boullay, musique de Louis et Jean-Louis Lulli, repris en 1715 ; une Espagnolette, dans le *Bourgeois gentilhomme*, comédie-ballet de Molière, musique de Lulli, en 1716 ; une Bergère, dans les *Fêtes de l'Été*, ballet de M<sup>lle</sup> Barbier (l'abbé Pellegrin), musique de Montéclair, en 1716 ; une Amante contente, une Femme du peuple de Cathay, une Suivante de Logistille, dans *Roland*, tragédie de Quinault, musique de Lulli, en 1716 ; une Volsque, dans *Camille*, tragédie de Danchet, musique de Campra, en 1717 ; un Masque, dans les *Fragments*, en 1717 ; une Moresse, une Bergère, dans *Tancrède*, tragédie de Danchet, musique de Campra, reprise en 1717 ; une Femme du peuple, une Habitante de l'île de Chypre, une Grâce, dans *Vénus et Adonis*, tragédie de Jean-Baptiste Rousseau, musique de Desmarets, reprise en 1717 ; une Bacchante, une Amazone, dans *Bellérophon*, tragédie de Corneille de Lisle, musique de Lulli, reprise en 1718 ; une Dryade, une Babylonienne, un Peuple élémentaire, une Prêtresse, dans *Sémiramis*, tragédie de Roy, musique de Destouches, en 1718 ; une Néréide, dans *Alcyone*, tragédie de La Motte, musique de Marais, reprise en 1719 ; une Bergère, dans *Renaud*, tragédie du chevalier (l'abbé) Pellegrin, musique de Desmarets, en 1722.

(Dictionnaire des théâtres. — Les Spectacles de Paris.)

1714. — 7 novembre.

M<sup>lle</sup> Anne Harant vient déclarer devant un commissaire qu'elle a perdu divers bijoux de prix.

L'an 1714, le mercredi 7 novembre, dix heures du matin, par-devant nous Louis-Jérôme Daminois, etc., en notre hôtel, est comparue demoiselle Anne

Harant fille, de l'Académie royale de l'Opéra, demeurante avec ses père et mère rue St-Honoré, paroisse St-Eustache : Laquelle nous a dit qu'hier, avant de changer de coiffure et d'en prendre une de caractère dans la première scène du dernier acte de l'opéra où elle danse, elle ôta de ses doigts une bague de brillant blanc où est une tache, une autre de brillant jaune à tablettes et un petit jonc de filigrane garni autour de petites perles fines avec un autre petit jonc d'or uni, crainte de les engraisser, lesquels elle passa dans un petit linge qu'elle auroit fermé d'un nœud et les mit dans la poche de son jupon où elle met son mouchoir à moucher et ne se souvint pas, l'opéra fini, de remettre à ses doigts sesdites bagues et joncs ; qu'au sortir de l'Opéra et dans le cul-de-sac d'icelui, elle auroit amené de sa dite poche son mouchoir sans faire attention auxdites bagues et joncs ; que lorsqu'elle fut arrivée dans sa chambre avec le sieur son père qui étoit venu à son ordinaire la prendre à l'Opéra pour la ramener, elle fut fort surprise de ne point trouver dans sa dite poche sesdites bagues et joncs qui, selon toute apparence, en sont sortis en tirant son mouchoir ; qu'ayant envoyé aussitôt chercher par son dit père avec des lumières dans ledit cul-de-sac et aux environs lesdites bagues et joncs et s'informer de tous côtés si on ne les auroit pas vus ni trouvés, pendant plus de trois heures, ils ne se sont pas trouvés et elle n'a pu depuis en rien découvrir. Déclare que le brillant blanc est du prix de 1,500 livres, le jaune de 800 livres et celui des joncs de 25 livres, et que, pour parvenir à en avoir des nouvelles, elle va dès ce jour faire imprimer affiches et porter chez tous les orfèvres et joailliers de cette ville des billets de recommandation (1) desdites bagues et joncs. Et attendu ce que dessus, elle a été conseillée de venir nous rendre la présente plainte.

Signé : A. HARANT ; DAMINOIS.

(Archives nationales, Y, 11,644.)

**H**EINEL (ANNE), danseuse, née à Bayreuth, dans le margraviat d'Anspach, le 4 octobre 1753. Elle débuta à l'Académie royale de musique, au commencement de l'année 1768, avec un succès prodigieux.

(1) On appelait ainsi des billets que l'on faisait porter par le clerc des communautés des orfèvres, fripiers ou merciers, chez les marchands de Paris, pour les informer de la perte ou du vol d'objets précieux et pour les avertir de mettre en état d'arrestation ceux qui exposeraient en vente ces objets.

M<sup>lle</sup> Heinel, dit Grimm dans la *Correspondance littéraire*, affligée de dix-sept à dix-huit ans et de deux beaux yeux bien fendus et de deux belles jambes qui portent une très-jolie personne, est arrivée de Vienne pour débiter sur le théâtre de l'Opéra dans la danse noble ; on lui a trouvé une précision, une sûreté, un aplomb, une noblesse comparables aux talens du grand Vestris. Les connoisseurs en danse prétendent que M<sup>lle</sup> Heinel, dans deux ou trois ans d'ici, fera la première danseuse de l'Europe et les connoisseurs en charmes se disputent dès à présent la gloire de se ruiner pour elle.

L'année suivante, Grimm, de plus en plus enthousiasmé par la beauté et les talens de sa jeune compatriote, s'écriait : « C'est une créature céleste pour la grâce et la noblesse. La voir, je ne dis pas danser, mais marcher sur le théâtre, vaut seul l'argent qu'on paye à la porte de l'Opéra. »

Dans son poëme de la *Déclamation*, Dorat parle en ces termes de M<sup>lle</sup> Heinel :

Dans tous ses mouvemens quelle âme douce et fière !  
Parmi le chœur dansant autour d'elle empressé,  
Elle paroît, s'élève et tout est éclipsé.  
La mortelle n'est plus, j'encense la déesse,  
Hébé pour la fraîcheur, Pallas pour la noblesse.  
Elle imprime à ses pas je ne fais quoi d'altier  
Et l'œil qui l'admira ne la peut oublier.

Tant de charmes séduisirent, paraît-il, le comte de Lauraguais, qui, pour toucher le cœur de la danseuse, lui offrit 30,000 livres pour elle, 20,000 livres pour un frère qu'elle aimait beaucoup et dont elle voulait faire la fortune, un superbe mobilier, un carrosse, etc. M<sup>lle</sup> Heinel ne resta pas insensible à ces générosités ; malheureusement, à ce qu'assurèrent quelques mauvais plaisants, l'actrice était atteinte d'une maladie de peau fort désagréable qu'elle communiqua au noble seigneur, si bien qu'on disait partout qu'elle avait fait du comte de Lauraguais un prince de Galle.



En 1771, M<sup>lle</sup> Heinel se brouilla avec le fameux danseur Gaëtan Vestris. Ce dernier, jaloux des applaudissements qu'elle recevait, eut pour elle, à diverses reprises, dans l'exercice de leur commune profession, des procédés peu délicats, et la publicité donnée à leurs dissensions intimes les envenima au point que deux partis se formèrent et qu'un soir Vestris fut outrageusement sifflé. Il sortit de scène en proie à une rage indicible, et rencontrant dans les couloirs son antagoniste dont le visage semblait exprimer la joie, il se répandit contre elle en invectives d'une telle violence qu'il indisposa tout le monde contre lui et que M<sup>lle</sup> Heinel dut porter plainte à l'autorité supérieure. Le ministre blâma Vestris et il dut faire des excuses à sa camarade. Le bruit de son amende honorable se répandit vite dans Paris, et le lendemain, quand le danseur parut sur la scène, les applaudissements éclatèrent de toutes parts. Tout heureux de cette réception à laquelle il ne s'attendait pas, Vestris exécuta sa chaconne avec tant de soins et d'efforts que, rentré dans la coulisse, il tomba évanoui.

Pendant quelques années, les deux artistes conservèrent cependant une certaine froideur dans leurs rapports; puis, peu à peu, la réconciliation se fit complète, tant et si bien qu'ils finirent par s'épouser.

M<sup>lle</sup> Heinel quitta l'Opéra en 1782 avec une retraite de 2,000 livres; la même année, le Roi lui accorda 4,100 livres de pension en qualité de danseuse des ballets de la Cour.

En 1780, le sculpteur Merchi fit une statuette en talc de M<sup>lle</sup> Heinel; elle était représentée en nymphe.

Cette actrice a dansé à l'Académie royale de musique dans les opéras ou ballets dont voici les titres : *Dardanus*, tragédie de La Bruère, musique de Rameau, reprise en 1768 et en 1769; *Daphnis et Alcimadure*, pastorale de Mondonville, reprise en 1768; *Sylvie*, pastorale de Laujon, musique de Trial et Berton,

reprise en 1768 ; *Tithon et l'Aurore*, pastorale de La Marre, musique de Mondonville, reprise en 1768 ; *Énée et Lavinie*, tragédie de Fontenelle, musique nouvelle de Dauvergne, reprise en 1769 ; *Érigone et Psyché*, actes des *Fêtes de Paphos*, ballet de La Bruère, Collet et Voisenon, musique de Mondonville, repris en 1769 ; *Hippomène et Atalante*, ballet de Brunet, musique de Vachon, en 1769 ; *Omphale*, tragédie de La Motte, musique de Destouches, reprise en 1769 ; *Sandomir*, tragédie de Poinsinet, musique de Philidor, reprise en 1769 ; *Zaïs*, ballet de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1769 ; *Ajax*, tragédie de Mennesson, musique de Bertin, reprise en 1770 ; *les Fêtes grecques et romaines*, ballet de Fuzelier, musique de Colin de Blâmont, repris en 1770 ; *Hylas et Zélis*, pastorale de Bury, reprise en 1770 ; *Zaïde*, pastorale de La Marre, musique de Royer, reprise en 1770 ; *Zoroastre*, tragédie de Cahusac, musique de Rameau, reprise en 1770 ; *Alcyone*, tragédie de La Motte, musique de Marais, reprise en 1771 ; *Alphée et Aréthuse*, ballet de Danchet, musique de Campra et Dauvergne, repris en 1771 ; *la Cinquantaine*, ballet de Desfontaines, musique de La Borde, en 1771, repris en 1772 (rôle de la Dame du village) ; *Ixion*, acte des *Éléments*, ballet de Roy, musique de Destouches, repris en 1771 ; *Pyrame et Thisbé*, tragédie de La Serre, musique de Rebel et Francœur, reprise en 1771 (rôle d'une Assyrienne) ; *Adèle de Ponthieu*, tragédie de Saint-Marc, musique de Berton, en 1772 ; *Osiris*, paroles de Cahusac, musique de Rameau, repris en 1772 ; *Tyrtée*, acte des *Talents lyriques*, ballet de Mondorge, musique de Rameau, repris en 1772 ; *Théonis*, pastorale de Poinsinet, musique de Trial, Berton et Grenier ; *Zélindor, roi des Sylphes*, ballet de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, repris en 1773 ; *le Carnaval du Parnasse*, ballet de Fuzelier, musique de Mondonville, repris en 1774 ; *Orphée*, tragédie de Moline, mu-

sique de Gluck, en 1774 ; *Sabinus*, tragédie de Chabanon, musique de Gossec, en 1774 ; *Alexis et Daphné*, pastorale de Chabanon, musique de Gossec, en 1775 ; *Cythère assiégée*, ballet de Favart, musique de Gluck, en 1775 ; *Apelles et Campaspe*, ballet de Noverre, en 1776 (rôle de Roxane) ; *Médée et Jason*, ballet de Noverre, repris en 1776 (rôle de Médée) ; *les Horaces et les Curiaces*, ballet de Noverre, en 1777 (rôle de Camille) ; *Castor, et Pollux*, tragédie de Bernard, musique de Rameau, reprise en 1778 (rôle d'Hébé) ; *Alceste*, tragédie du Bailli du Roulet, musique de Gluck, reprise en 1779 ; *Amadis*, tragédie de Quinault, musique nouvelle de Bach, en 1779 ; *Ninette à la Cour*, ballet de Gardel aîné, en 1781 [rôle de Ninette] (1).

M<sup>lle</sup> Heinel est morte en 1808, quelques mois avant Gaëtan Vestris, son mari.

(*Mercur de France*. — *Mémoires secrets*, III, 371, 382 ; IV, 46 ; V, 256 ; VI, 258 ; XV, 194, XX, 324. — *L'Espion anglais*, tome III. — Dorat : *la Déclamation*. — Grimm : *Correspondance littéraire*, V, 431 ; VI, 145.)

1782. — 12 mai.

*Brevet d'une pension de 4,100 livres accordée à M<sup>lle</sup> Anne Heinel.*

Brevet d'une pension de 4,100 livres en faveur de la demoiselle Anne Heinel, née le 4 octobre 1753 et baptisée le 6 du même mois, paroisse de Baireuth, en Allemagne, margraviat d'Anspach, première danseuse des ballets du Roi. Cette pension composée des objets ci-après, favoir : une pension de

(1) M<sup>lle</sup> Heinel eut beaucoup de succès dans ce rôle, ainsi que le témoignent les vers suivants :

Que dans tout son éclat Ninette a paru plaire !  
Qu'embelli par Vestris, ennobli par Heinel  
Ce ballet a dû fatiguer !  
Puisqu'il n'étoit déjà critique si sévère  
Qui ne dit : Quand on a Gardel,  
On ne peut regretter Noverre !



2,100 livres, fans retenue, qui lui a été accordée par décision des 6 décembre 1772 et 8 mars 1777 en considération de ses services ; une pension de 2,000 livres, fans retenue, qui lui a été accordée par le trésor royal à titre de retraite par décision de ce jour.

PIÈCE JOINTE AU BREVET.

*Déclaration de M<sup>lle</sup> Anne Heinel, relative à la pension.*

La demoiselle Anne Heinel, première danseuse du Roi dans ses ballets, née à Baireuth, en Allemagne, margraviat d'Anspach, le 4 octobre 1753, baptisée le 6 du même mois, demeurant maintenant à Paris, rue Chaussée-d'Antin, paroisse de la Madeleine, déclare avoir obtenu du Roi, en l'année 1772, une gratification annuelle de quinze cents livres et une pension de six cents livres dont jouissoit feu M<sup>lle</sup> Lany en l'année 1777, toutes deux fans retenue, sur les fonds extraordinaires des menus, qui lui ont été payées jusqu'au premier janvier de la présente année 1779.

Fait à Paris, ce 30 octobre 1779.

Signé : HEINEL (1).

P. S. M<sup>lle</sup> Heinel n'a pas son extrait baptismal à Paris, ainsi elle ne peut, sur cet article, se conformer au règlement.

---

HUGUES (JEANNE-ÉLISABETH), danseuse, née vers 1742. Elle fut entretenue par l'orfèvre François-Thomas Germain, qui fit, en 1765, une banqueroute de 2,400,000 livres.

---

(1) La signature seule est autographe.

## I

1759. — 20 septembre.

*M<sup>lle</sup> Jeanne-Élisabeth Hugues se plaint de la conduite d'un marchand, nommé Delon, qui, accompagné de gens armés de fusils, avait pénétré chez elle et avait fait main basse sur tous les objets qui lui appartenaient.*

L'an 1759, le jeudi 20 septembre, neuf heures du matin, en l'hôtel de nous Michel-Martin Grimperel, etc., est comparue demoiselle Jeanne-Élisabeth Hugues, fille mineure, âgée de 17 ans, danseuse de l'Académie royale de musique, demeurante à Paris, rue Ste-Anne, paroisse St-Roch : Laquelle nous a rendu plainte contre le sieur Delon, marchand à Paris, y demeurant cul-de-sac de Sourdis, paroisse St-Germain-l'Auxerrois, et nous a dit qu'il y a environ six semaines, elle fit la connoissance dudit sieur Delon chez la dame Riquet ; que ledit Delon offrit à elle plaignante de lui fournir différentes marchandises ; que la plaignante lui observa que, venant de faire des dépenses considérables, elle ne se trouvoit pas en argent comptant ; que de plus, elle ne se soucioit pas de prendre à crédit ; que ledit Delon la pressa d'accepter les marchandises qu'il lui offroit lui disant qu'il n'étoit pas pressé, qu'elle n'avoit qu'à prendre tout le tems qu'elle voudroit pour payer : de façon qu'à force de sollicitations et sur la convention de payer à son aise, elle accepta différentes fournitures dudit Delon en toiles, mouffelines et étoffes ; que ledit Delon apporta, après avoir fait ces fournitures, les mémoires de ce qu'il avoit fourni et lui-même écrivit de sa main, au bas du mémoire, l'arrêté par lequel le délai pour payer fut fixé au mois de janvier prochain, lequel arrêté la plaignante signa avec sa mère ; qu'en conséquence, la plaignante fit tailler les étoffes, toiles et mouffelines, les fit façonner et employer à son usage, ce qui lui coûta plus de 200 et tant de livres ; qu'hier, sur les sept heures du soir, la plaignante, étant chez elle avec la dame sa mère, vit entrer ledit Delon avec plusieurs particuliers, dont aucuns avec des fusils, qui se dirent chargés d'un ordre pour enlever tout ce que ledit Delon lui avoit fourni ; que ces particuliers s'emparèrent des portes de la plaignante au point d'arrêter les voisins que ce grand bruit avoit attirés ; qu'ils s'emparèrent des clefs de la plaignante et enlevèrent jusqu'aux draps de son lit ; que comme sa jeunesse ne lui permet pas d'être au fait des affaires, elle demanda pour quelle raison on enlevoit ainsi ses effets, même des effets qui

ne venoient pas dudit Delon ; que ces particuliers et ledit Delon se contentèrent de lui dire que l'on avoit des ordres pour cela ; qu'elle demanda qu'on lui permît d'envoyer chercher un conseil, à quoi ledit Delon et lefdits particuliers ne voulurent pas consentir, ce que voyant, elle offrit audit Delon et à ces particuliers de laisser quelqu'un de ceux qui avoient des fusils en garnison jusqu'à ce qu'elle pût se reconnoître, à quoi ils n'eurent aucun égard et enlevèrent tout impitoyablement ; qu'un pareil procédé est sans exemple, d'autant que le sieur Delon a accordé un délai à la plaignante pour le paiement de ses marchandises, lequel ne doit expirer qu'au mois de janvier prochain ; que lefdites marchandises ne sont plus en nature ayant été façonnées pour l'usage de la plaignante ; qu'en supposant qu'il eût le droit, ce qu'elle n'estime pas, de faire enlever les marchandises qu'il lui avoit fournies, il n'a pu faire enlever des effets qui ne venoient pas de lui ; que comme elle a grand intérêt de se faire restituer des effets qui lui appartiennent, vu qu'elle les a fait façonner et qu'elle a un délai pour les payer qui ne cessera qu'au mois de janvier prochain, et d'avoir une réparation authentique de l'insulte à elle faite à main armée, elle est venue pour de tous les faits ci-dessus, circonstances et dépendances nous rendre la présente plainte.

Signé : HUGUES.

(Archives nationales, Y, 13,388.)

## II

1767. — 11, 14 et 15 avril.

*Le comte de Bourdeilles accuse M<sup>lle</sup> Jeanne-Élisabeth Hugues d'avoir vendu des meubles à lui appartenant ; information faite par un commissaire en suite de cette accusation ; transport au domicile de M<sup>lle</sup> Hugues pour y pratiquer une saisie ; opposition et jugement en référé rendu par le Lieutenant criminel.*

A Monsieur le Lieutenant criminel.

Supplie humblement Henri-Joseph comte de Bourdeilles, disant qu'il a loué du sieur Doutreleau, propriétaire d'une maison située en cette ville, rue des Gravilliers, un appartement au premier étage et un autre au troisième dans ladite maison pour trois, six ou neuf années qui sont expirées au premier du présent mois. Vers la fin de septembre dernier, il chercha à fous-



louer ces deux appartemens et il y fit mettre écriteaux pour les six derniers mois qui restoient à expirer. Il se présenta plusieurs personnes pour les occuper et entre autres la demoiselle Hugues, danseuse à l'Opéra. Celle-ci ne cherchoit à occuper que le premier étage : elle vint trouver le suppliant, ils convinrent du prix de la location et en conséquence il fut arrêté qu'elle l'occuperait.

Par des raisons que le suppliant ignore, elle fit différentes démarches auprès de lui pour raison des meubles qui garnissoient alors ledit appartement, et enfin elle lui exposa qu'elle venoit de vendre ses meubles, qu'elle en avoit commandé d'autres chez un tapissier et qu'elle le prioit en grâce de lui laisser la jouissance des ameublemens, tentures, fauteuils et glaces détaillés en l'état ci-joint et qui étoient alors dans ledit appartement. Elle promit de donner une reconnoissance de ces meubles et effets sur l'état double qui en seroit fait à la première réquisition du suppliant et elle s'obligea verbalement de lui remettre lesdits meubles et effets au premier du présent mois, expiration des six derniers mois dudit bail.

Le suppliant eut la facilité d'ajouter foi à cette promesse, et dans cette confiance, des affaires d'intérêt l'ayant obligé à partir sur-le-champ pour ses terres, il livra les lieux et les meubles et effets à ladite demoiselle Hugues et à l'instant de son départ, il lui écrivit qu'il se reposoit sur sa promesse de signer l'état et qu'à son retour de province, il comptoit qu'elle les lui remettrait.

Vers la fin de mars dernier, le suppliant envoya son homme d'affaires à la demoiselle Hugues avec une lettre de sa part par laquelle il la prioit de lui représenter ses meubles et effets parce qu'il alloit arriver. Alors elle changea de langage et dit qu'elle n'en avoit aucun appartenant au suppliant. Ce particulier s'aperçut même qu'il y en avoit beaucoup de manque.

Le suppliant de retour à Paris vers le commencement de ce mois vint dans son appartement au troisième étage de ladite maison croyant que la demoiselle Hugues, se rendant plus de justice, lui remettrait les meubles et effets dont il lui avoit laissé la jouissance, mais il s'aperçut qu'ils étoient enlevés et qu'elle les avoit vendus furtivement, ce qui lui a été attesté par plusieurs personnes.

Cette conduite de la demoiselle Hugues est un vol manifeste qu'elle fait au suppliant et un abus de confiance punissable à tous égards. Et comme le suppliant a un intérêt sensible de recouvrer ses meubles et effets qui font un objet de plus de six mille livres et d'obtenir des dommages et intérêts pour raison du vol à lui fait, il a été conseillé d'avoir recours à nous pour lui être sur ce pourvu, etc.

Signé : Le comte DE BOURDEILLES.

Acte de la plainte, permis de faire informer par-devant le commissaire Regnard et dès à présent de faire saisir et revendiquer les meubles et effets énoncés en l'état certifié par le suppliant, etc.

Fait, ce onze avril 1767.

Signé : TESTART DU LYS.

État des meubles et effets que j'ai laissés à M<sup>lle</sup> Hugues dans mon appartement au premier d'une maison, sise rue des Gravilliers, appartenant au sieur Doutreleau.

1<sup>o</sup> Dans l'antichambre au premier :

Trois pièces de tapisseries aux armes de la maison de Bourdeilles dont l'une est très-grande et tient depuis la porte d'entrée jusqu'à celle qui va à la salle de compagnie ;

Six chaïses de tapisserie ;

Une fontaine de cuivre avec son couvercle et sa cuvette ;

Une table à manger avec son pied.

2<sup>o</sup> Dans la salle de compagnie :

Une tenture de damas vert toute doublée composée de cinquante aunes à dessins dont on a fait six fauteuils à la reine et six cabriolets avec les baguettes dorées et les bois autour qui empêchent les fauteuils de toucher à la tenture ;

Une glace de toute hauteur sur la cheminée avec une bordure dorée et son dessus composé de deux parties ;

Deux bras dorés d'or moulu à deux branches attachés à ladite glace ;

Une glace entre les deux fenêtres de toute hauteur avec les bordures dorées et son dessus composé de deux parties ;

Au-dessous de cette glace une console de marbre avec son pied doré ;

Une table de quadrille qui se met en deux parties où il y a un jeu de dames.

3<sup>o</sup> Dans la chambre à coucher donnant sur la cour :

Une alcôve avec ses deux cabinets garnis de portes vitrées dont l'un est fermé à clef et l'autre n'a qu'un bouton ;

Une cheminée composée d'une glace et d'un tableau au-dessus.

4<sup>o</sup> Dans le cabinet donnant aussi sur la cour faisant le parallèle de la chambre à coucher :

Une cheminée composée d'une glace et d'un tableau au-dessus ;

Un contrevent avec ses crochets pour le fermer ;

Un lit d'indienne composé du dessus et les rideaux d'indienne et un lit de plume ;

Deux matelas, un sommier de crin ;

Un traversin ;

Un lit de fangle ;

Deux matelas ;

Un traversin ;

Deux couvertures de laine blanche ;

Un bidet ;

Une chaise percée en fayence ;

Quatre chaises de paille.

5<sup>o</sup> Dans la cuisine :

Deux pots de grès à eau couverts ;

Un petit pot pour prendre l'eau ;

Un seau de bois ;

Une table à manger pour les domestiques ;

Dans ladite cuisine, quatre grosses chaises de paille.

Certifié véritable : Le comte DE BOURDEILLES.

*Information faite à la requête du comte de Bourdeilles contre la demoiselle Hugues, danseuse de l'Opéra, par le commissaire Regnard de Barentin.*

Du mardi 14 avril 1767.

Nicolas Moulut dit Grandmont, domestique au service de M. le comte de Bouville, chez lequel il est demeurant rue du Temple, paroisse St-Nicolas-des-Champs, âgé de 35 ans, etc. Dépose que vers la fin de septembre dernier ou commencement d'octobre, il étoit au service de ladite demoiselle Hugues, danseuse de l'Opéra ; qu'il fait bien que ledit sieur comte de Bourdeilles a sous-loué vers le tems à ladite Hugues un appartement au premier étage avec le rez-de-chauffée d'une maison, rue des Gravilliers, et que c'est lui déposant qui a entré le premier dans cet appartement ; que ledit appartement du premier étoit alors garni et meublé des tapisseries et meubles appartenant audit sieur comte de Bourdeilles, consistant, suivant ce qu'il est porté dans l'état dont nous venons lui faire la lecture, en..... (suit la description des meubles et effets transcrite plus haut) ; que ladite demoiselle Hugues a dit à lui déposant qu'elle avoit acheté tous lesdits meubles et effets dudit sieur comte de Bourdeilles et qu'elle en avoit la quittance dans sa poche ainsi que celle de son loyer ; que pendant le temps que ledit sieur comte de



Bourdeilles est parti pour ses terres, lui déposant a quitté le service de ladite demoiselle Hugues pour entrer à celui dudit sieur vicomte de Bouville et qu'alors de sa sortie tous lesdits meubles et effets étoient encore chez ladite demoiselle Hugues, à l'exception de la cheminée de tôle qu'elle avoit vendue ; que depuis sa sortie il a été chez ladite demoiselle Hugues pour demander le paiement de ce qu'elle lui devoit pour gages, mais qu'alors il a vu que la plupart desdits effets et meubles n'étoient plus dans ledit appartement, lequel il a remarqué être meublé d'autres tapisseries, chaises et fauteuils et il a aussi observé alors qu'il n'y avoit plus de glaces, nous ajoutant qu'il n'a pas observé si le surplus desdits effets y étoit encore parce qu'il ne présuinoit pas être dans le cas d'en déposer, comme aussi qu'ayant marqué sa surprise à ladite demoiselle Hugues de ce changement d'ameublement, elle lui a répondu qu'elle n'avoit rien à dire à ce sujet et que c'étoient ses affaires.

Jeanne Fauchet, âgée de 36 ans, femme de Nicolas Moulut dit Grandmont, domestique de M. le comte de Bouville, elle cuisinière chez le sieur Doutreleau, trésorier de la chancellerie, chez lequel elle est demeurante, rue des Gravilliers, paroisse St-Nicolas-des-Champs, etc. Dépose qu'il y a aux environs de 5 à 6 mois, elle étoit au service de ladite demoiselle Hugues, de chez laquelle elle est sortie depuis trois mois ou environ ; qu'un certain jour elle déposante revenante de la campagne avec ladite demoiselle Hugues, ledit sieur comte de Bourdeilles, qui étoit dans un carrosse avec ladite demoiselle Hugues, la conduisit rue des Gravilliers, dans son appartement au premier étage chez le sieur Doutreleau où la déposante, qui étoit revenue séparément dans la voiture du boucher, vint trouver ladite demoiselle Hugues une heure après l'arrivée de ladite demoiselle Hugues ; que l'appartement dudit sieur comte de Bourdeilles audit premier étage étoit meublé savoir..... (suit la description du mobilier) ; que ladite demoiselle Hugues a dit à la déposante que tous lesdits meubles et effets lui ont été vendus par le sieur comte de Bourdeilles et qu'elle en avoit retiré quittance ainsi que de son loyer ; qu'elle déposante ignore si le fait est vrai, mais qu'on lui a dit que les quittances étoient entre les mains de M. Taxis de Blaireau, procureur au Châtelet ; qu'elle déposante ne s'est jamais aperçue qu'il y eût aucune espèce de liaison suspecte entre ladite demoiselle Hugues et ledit sieur comte de Bourdeilles, qui demouroit rue Mazarine, et qu'au surplus ledit sieur comte de Bourdeilles n'a guère été rendre de visites à ladite demoiselle Hugues que pendant environ 15 jours ; qu'il y a près de trois mois qu'elle déposante est sortie de chez ladite demoiselle Hugues et qu'ayant retourné chez elle quelquefois pour avoir son dû, elle s'aperçut que ladite demoiselle Hugues avoit changé d'ameublement, la tapisserie de la chambre à coucher et les fauteuils étant actuellement d'une étoffe de moire jaune rayée lilas et blanc et qu'il y

a moins de glaces, et il n'y a plus actuellement rien dans l'antichambre où les maçons travaillent ; qu'elle ignore ce que ladite demoiselle Hugues a fait desdits meubles.

Sieur Jean-Philippe-Louis Meunié, tapissier à Paris, âgé de 30 ans, demeurant rue Neuve-du-Luxembourg, paroisse St-Roch, etc. Dépose que c'est lui qui a vendu audit sieur comte de Bourdeilles la tenture de damas vert qui meubloit une des chambres de l'appartement dudit sieur de Bourdeilles, rue des Gravilliers au premier.... (le reste de la déposition est sans importance).

Sieur Vincent Siron, bourgeois de Paris, âgé de 60 ans passés, demeurant rue du Roi-de-Sicile, paroisse St-Gervais, etc. Dépose.... (description du mobilier qu'il a vu chez le comte de Bourdeilles).

Sieur Claude-Nicolas Larticle, bourgeois de Paris, demeurant à Paris, rue des Gravilliers, paroisse St-Nicolas-des-Champs, âgé de 49 ans, etc. Dépose que l'appartement de lui déposant faisant face à celui ci-devant occupé par ledit sieur comte de Bourdeilles et actuellement par ladite demoiselle Hugues, ledit sieur comte de Bourdeilles dans le tems qu'il l'occupoit personnellement est venu rendre une visite à lui déposant ; qu'il lui a dit alors qu'il alloit quitter son appartement et qu'il l'avoit sous-loué à une dame qui y viendrait faire ses couches et que le mari de cette dame étoit à la campagne : et il lui ajouta qu'il comptoit lui vendre son ameublement. Le déposant lui fit l'observation que cela pouvoit être suspect et qu'il feroit bien de ne livrer son appartement que l'argent à la main. A quoi ledit sieur comte de Bourdeilles répliqua qu'il comptoit bien en user ainsi ; que lui déposant ignore si il a effectivement vendu lesdits meubles à ladite demoiselle Hugues, qui est celle qui y est venue faire ses couches, et si elle lui en a payé la valeur.... (le reste sans importance).

Anne Croisé, âgée de 23 ans, épouse de Marc-Jean-Baptiste Noret, maître fellier à Paris, y demeurant rue des Gravilliers, paroisse St-Nicolas-des-Champs, etc. Dépose qu'elle n'a jamais été chez ledit sieur comte de Bourdeilles, mais que comme l'appartement qu'il occupoit rue des Gravilliers, lequel il a depuis sous-loué à la demoiselle Hugues, fait face à la boutique de la déposante et du sieur son mari, ledit sieur comte de Bourdeilles, quelque tems avant que ladite demoiselle Hugues prît possession de son appartement, entra dans la boutique d'elle déposante et lui fit part de ce qu'il alloit quitter son appartement, qu'il l'avoit loué à une dame fort aimable et qu'il comptoit même lui vendre son ameublement, que les arrangemens étoient pris et que cela ne tenoit plus qu'à très-peu de chose. La déposante lui fit observation que cela lui paroïssoit suspect eu égard à ce qu'il n'est pas d'usage qu'une femme traite d'affaires de pareille conséquence sans son mari : à quoi il lui

fit réponse qu'elle jugeroit si c'étoit une personne comme il faut ou non par sa conduite à son égard, parce que dans le premier cas, il se proposoit de la voir souvent et que si au contraire c'étoit une personne suspecte, il n'iroit pas. Quelque tems après, la déposante vit la demoiselle Hugues prendre possession de son appartement. Elle apprit qu'elle étoit danseuse de l'Opéra, et elle n'a vu ledit fleur comte de Bourdeilles aller chez elle qu'environ deux fois et elle nous a ajouté qu'avant l'entrée de ladite demoiselle Hugues et quelque tems après qu'il étoit venu lui rendre dans sa boutique la visite dont il est ci-dessus parlé, la déposante entendit ledit fleur comte de Bourdeilles qui comptoit de l'argent dans son appartement et un instant après ledit fleur comte de Bourdeilles ayant paru à sa fenêtre, il montra à la déposante, qui étoit dans sa boutique, un sac d'argent et il lui dit : « Voilà qui est fini. » Ce qui a donné lieu de croire à la déposante que ladite demoiselle Hugues lui avoit payé son ameublement, d'autant que ledit fleur de Bourdeilles n'ayant eu de conversation avec elle qu'à ce sujet, elle n'a pu interpréter autrement ce qu'il lui disoit par sa fenêtre en lui montrant ledit sac d'argent.

Sieur Romain-Augustin Abau, tenant l'hôtel garni de Montmorenci, rue Mazarine, paroisse St-Sulpice, où il est demeurant, âgé de 42 ans, etc. Dépose qu'il a été plusieurs fois chez ledit fleur comte de Bourdeilles, rue des Gravilliers, au premier étage et qu'autant que sa mémoire peut le lui rappeler, il a vu que son ameublement consistoit en.... (suit la description) ; que lui déposant a entendu dire que ledit fleur comte de Bourdeilles avoit sous-loué fondit appartement il y a aux environs de six mois à la demoiselle Hugues et qu'il avoit permis qu'elle jouît de son ameublement pendant le restant du bail, et qu'on lui a dit aussi que pendant l'absence dudit fleur comte de Bourdeilles, ladite demoiselle Hugues s'étoit meublée différemment et avoit vendu les meubles dudit fleur comte de Bourdeilles.

Maître Vincent Portiez, avocat au Parlement de Paris, âgé de 27 ans, demeurant rue Ste-Croix-de-la-Bretonnerie, paroisse St-Jean-en-Grève, etc. Dépose que vers la fin de janvier ou au commencement de février dernier, autant qu'il peut se rappeler, étant dans l'étude du maître Petit-Dufresnoy, procureur au Châtelet, la demoiselle Hugues vint un soir chez ledit maître Petit lequel étoit lors absent. Elle s'adressa au déposant pour lui demander conseil relativement à des meubles étant dans l'appartement qu'elle occupoit rue des Gravilliers. Entre autres choses elle lui dit qu'elle craignoit que le fleur Doutreleau, propriétaire de la maison où elle demeuroit, ne l'empêchât d'enlever ses meubles à l'expiration du terme, à cause que M. le comte de Bourdeilles devoit des loyers audit fleur Doutreleau qu'il ne payoit point ; qu'elle craignoit que ses meubles ne fussent saisis pour raison de ces loyers ; qu'elle vouloit les enlever à l'insu dudit fleur Doutreleau et qu'elle



prioit le déposant de lui indiquer les moyens les plus prompts. Le déposant lui répondit que ses meubles faisoient le gage du loyer ; qu'elle ne pourroit jamais les emporter que les loyers ne fussent payés. Il lui demanda alors en vertu de quel titre elle occupoit l'appartement. Elle lui répondit que M. le comte de Bourdeilles lui avoit cédé son appartement, qu'il lui avoit donné une quittance des loyers qui échoiroient jusqu'à Pâques ; qu'elle avoit même acheté et payé à M. le comte de Bourdeilles une partie de ses meubles dont elle avoit quittance au bas d'un état qui avoit été dressé par maître Petit ; qu'il y avoit encore dans ledit appartement des meubles et effets appartenant à M. le comte de Bourdeilles. Elle en fit le détail au déposant, mais ne se le rappelle. Sur quoi lui déposant lui répondit que puisqu'il y avoit des meubles à M. le comte de Bourdeilles, elle pouvoit emporter les siens sans faire de mystère, que cependant si elle pouvoit en venir à bout à l'insu dudit sieur Doutreleau, cela lui éviteroit des difficultés et peut-être un procès.

Maître Jacques Finot le jeune, procureur au Parlement, âgé de 32 ans, demeurant à Paris, rue St-Martin, paroisse St-Josse, etc. Dépose que vers la fin du mois de septembre dernier, il se transporta dans la maison du sieur Doutreleau, rue des Gravilliers, au premier étage, lors occupé par ledit sieur comte de Bourdeilles, à sa réquisition à l'effet de prendre des arrangements avec une dame inconnue au déposant qui désiroit prendre l'appartement dont il s'agit et s'arranger des meubles qui le garnissoient appartenant audit sieur comte de Bourdeilles tant pour en acheter une partie que pour avoir la jouissance du surplus pendant la durée de son bail, laquelle dame avoit pour conseil un procureur au Châtelet dont elle étoit assistée. Il n'y eut alors que des pourparlers. Il fut convenu que le procureur au Châtelet dresseroit un écrit qui seroit examiné en présence de toutes les parties par leurs conseils respectifs et signé double, mais que le déposant n'a point été appelé pour avoir cet écrit, en sorte que s'il y a quelque chose de conclu, c'est sans sa participation ; que quelques jours après les pourparlers dont il est ci-dessus question, lui déposant demanda audit comte de Bourdeilles à quel jour les parties devoient s'assembler pour signer cet écrit, il lui répondit qu'il étoit arrangé avec ladite dame et son conseil. Se souvient le déposant que lors des pourparlers en sa présence il fut question de la part de ladite dame de prendre quelques-uns des meubles et effets qui garnissoient l'appartement dudit sieur de Bourdeilles pour son compte particulier, c'est-à-dire de les acheter et d'en payer le prix sur-le-champ. A l'égard du surplus desdits meubles et effets, elle demandoit d'en conserver la jouissance pendant sa location et ledit sieur comte de Bourdeilles y consentoit..... (suit la description du mobilier).

Maître Simon Petit-Dufresnoy, procureur au Châtelet de Paris, âgé de 28

ans, demeurant à Paris, rue Ste-Croix-de-la-Bretonnerie, paroisse St-Jean-en-Grève, etc. Dépose comme le précédent témoin.

L'an 1767, le mercredi 15 avril, huit heures du matin, par-devant nous René Regnard de Barentin, etc., est comparu maître Honoré de Villeneuve, procureur au Châtelet, demeurant rue et paroisse St-Séverin, ledit maître de Villeneuve, procureur du sieur Henri-Joseph comte de Bourdeilles : Lequel nous a requis à l'instant de nous transporter rue des Gravilliers, en l'appartement du premier étage sur la rue d'une maison appartenante au sieur Doutreleau, trésorier de la chancellerie, ledit appartement occupé par la demoiselle Hugues, danseuse de l'Opéra, à l'effet d'être présent à la saisie en revendication que ledit sieur comte de Bourdeilles attend faire faire des meubles et effets appartenant audit sieur comte de Bourdeilles, etc.

Sur quoi, nous commissaire, etc., nous sommes à l'instant transporté susdite rue des Gravilliers, en la maison du sieur Doutreleau, et étant monté, avec ledit maître de Villeneuve et le sieur Amil, huissier, et ses assistants, en l'appartement du premier étage sur la rue de ladite maison occupé par ladite demoiselle Hugues, nous y ayons trouvé et est comparue par-devant nous demoiselle Jeanne-Élisabeth Hugues, danseuse de l'Opéra, demeurante en l'appartement où nous sommes. A laquelle ayant expliqué et donné à entendre le sujet de notre transport et après lui avoir fait lecture de l'état des meubles à revendiquer ci-devant énoncé, ladite demoiselle Hugues nous a déclaré qu'elle n'avoit d'autres meubles et effets appartenant audit sieur comte de Bourdeilles que 4 morceaux de tapisserie façon des Gobelins, étant à ses armes, et une mauvaise chaise percée que ledit sieur de Bourdeilles l'a priée de garder jusqu'à son retour de ses terres au tems qu'il a quitté l'appartement où nous sommes vers le mois d'octobre dernier. Lesquels effets ladite demoiselle Hugues n'a jamais été refusante de remettre comme ne lui ayant jamais été jusqu'à présent demandés. Consentant que lesdits effets soient emportés et remis audit sieur comte de Bourdeilles comme chose à lui appartenante. Et à l'égard du surplus des effets contenus audit état, ladite demoiselle Hugues nous a déclaré que partie d'iceux, consistant en boiseries, appartiennent au propriétaire de la maison où nous sommes et pour raisons desquels objets elle n'empêche la saisie et revendication, mais qu'à l'égard des meubles et effets qui garnissoient ledit appartement, consistant en tapisseries, chaises et autres meubles, ils ont été vendus par ledit sieur comte de Bourdeilles au sieur Lhéritier, son tuteur, qui les a payés des deniers que lui a fournis ladite demoiselle Hugues. Et à l'égard du lit, des glaces, des dessus de portes, bras et cheminée, console et autres effets composant le surplus des effets que ledit sieur comte de Bourdeilles entend revendiquer, ladite demoiselle Hugues a déclaré qu'ils lui avoient été donnés par ledit sieur comte

de Bourdeilles et qu'elle les avoit gagnés en sadite qualité de danseuse à l'Opéra. Et attendu la propriété acquise par ladite demoiselle Hugues de tous lesdits meubles et effets, tant ceux par elle acquis de ses deniers qu'autrement, elle nous a déclaré qu'elle en avoit disposé comme de chose à elle appartenante. Et comme de tous lesdits meubles et effets, il se trouve en nature la console et les deux dessus de portes, elle s'oppose à ce qu'il soit procédé à ladite saisie et enlèvement desdits effets et que, dans le cas où l'on persisteroit à passer outre, elle requiert qu'il en soit référé par-devant M. le Lieutenant criminel. Et attendu l'insulte gratuite à elle faite par ledit sieur comte de Bourdeilles, elle proteste de se pourvoir contre lui en dommages et intérêts.

Signé : HUGUES.

Et par ledit M<sup>e</sup> de Villeneuve a été dit qu'il nous requiert d'interpeller ladite demoiselle Hugues de nous déclarer si elle a envoyé en sa possession tous les effets détaillés audit état et où ils peuvent être, afin de pouvoir les saisir et revendiquer et ce sans aucunement approuver la déclaration par elle ci-dessus faite, laquelle ne pourra nuire ni préjudicier audit sieur comte de Bourdeilles par la raison qu'il est faux que ledit sieur comte de Bourdeilles ne lui ait jamais demandé ni fait demander ses meubles et effets, l'homme d'affaires dudit sieur comte de Bourdeilles étant venu vers la fin du mois de mars dernier les demander à ladite Hugues muni d'une lettre dudit sieur comte de Bourdeilles ; d'un autre côté, qu'il est pareillement faux qu'il ait donné à ladite Hugues aucuns meubles et effets ni qu'il lui en ait vendu aucun, et qu'il est pareillement faux que les boiseries appartiennent au propriétaire de la maison, ledit sieur de Bourdeilles les ayant achetées ; que ladite Hugues auroit même déclaré qu'elle savoit où étoient les glaces, six chaises de tapisserie, les deux bras dorés d'or moulu, une console de marbre avec une table à quadrille, ledit M<sup>e</sup> de Villeneuve nous requiert en conséquence d'interpeller ladite Hugues de nous déclarer l'endroit où ils sont et à qui elle prétend avoir vendu lesdits effets, comme aussi nous requiert de nous transporter dans toutes les chambres de la maison où nous sommes, à l'effet de faire saisir et revendiquer les effets qui peuvent y être et que ledit sieur comte de Bourdeilles a appris qu'on y avoit fait transporter.

En conséquence avons interpellé ladite Hugues, etc., et à l'instant ladite demoiselle Hugues, assistée de maître Taxis de Blaireau, son procureur survenu pendant le cours de cette opération, nous a déclaré qu'elle ne répondra pas au surplus de notre interpellation parce qu'elle n'en est pas tenue.

Et à l'instant est comparu maître Dominique Doutreleau, trésorier hono-



raire de la chancellerie du Parlement, propriétaire de la maison où nous sommes : Lequel nous a déclaré qu'il s'oppose formellement à l'enlèvement d'aucuns meubles et effets étant dans l'appartement de ladite demoiselle Hugues ou autre part dans sadite maison, soit qu'ils lui appartiennent ou qu'ils appartiennent audit fleur comte de Bourdeilles par la raison que lesdits meubles et effets font le gage des loyers à lui dus par ledit fleur comte de Bourdeilles qui occupoit ci-devant ledit appartement et aussi des loyers de ladite demoiselle Hugues ; n'empêchant au surplus ladite saisie-revendication pourvu qu'il n'en soit rien enlevé.

Et par ledit maître de Villeneuve a été soutenu qu'il doit être procédé à la saisie et revendication des meubles et effets dudit fleur comte de Bourdeilles et à l'enlèvement d'iceux nonobstant l'opposition dudit fleur Doutreleau, attendu que ledit fleur comte de Bourdeilles ne lui doit rien au sujet des offres réelles qu'il lui a fait faire de ses loyers et du paiement fait des réparations locatives et aussi nonobstant l'opposition de ladite Hugues.

En conséquence, nous commissaire avons ordonné qu'il sera à l'instant procédé par ledit fleur Amil à la saisie et revendication des meubles et effets appartenant audit fleur comte de Bourdeilles et détaillés en l'état sus-énoncé, qui se trouveront dans son appartement, et pour être fait droit sur l'enlèvement des meubles et effets qui seront revendiqués, ordonnons qu'il en sera référé en l'hôtel et par-devant M. le Lieutenant criminel audit Châtelet.

En conséquence, il a été à l'instant procédé par ledit fleur Amil à la saisie et revendication de ceux des effets portés en l'état sus-désigné qui se sont trouvés en nature en l'appartement de ladite demoiselle Hugues, et il n'a pas été besoin de faire faire d'ouverture forcée d'aucune porte, coffre et armoire, ladite demoiselle Hugues en ayant fait l'ouverture volontairement. Et tous les meubles et effets saisis et revendiqués ont été laissés en la garde de Mathieu Grébeau, l'un des assistans dudit fleur Amil, qui s'en est chargé jusqu'à ce qu'il ait été statué sur l'enlèvement. Pour être fait droit sur lequel enlèvement, nous nous sommes à l'instant transporté par-devers M. le Lieutenant criminel pour lui référer sur les contestations des parties au sujet dudit enlèvement.

Et à l'instant ayant référé à mondit fleur le Lieutenant criminel, etc., mondit fleur Lieutenant criminel, après avoir ouï ledit M<sup>e</sup> de Villeneuve, procureur de M. le comte de Bourdeilles, et ledit M<sup>e</sup> Taxis de Blaireau, procureur dudit fleur Doutreleau et de ladite Hugues, en leurs défenses, a ordonné qu'il sera supercédé à l'enlèvement des effets trouvés et revendiqués jusqu'à l'information à lui rapportée, tenu le gardien de se retirer en se chargeant par ladite Hugues desdits effets. En ce qui concerne l'opposition du fleur Doutreleau, il a ordonné qu'en déposant par la partie de Villeneuve les sommes

offertes ès mains de Lepot d'Auteuil, notaire, il feroit libre à ladite partie de Villeneuve d'enlever les tapisseries et autres effets que ladite Hugues a offert de remettre par notre procès-verbal.

Signé : TESTART DU LYS.

Et à l'instant, nous commissaire, sommes transporté avec lesdits maîtres de Villeneuve et Taxis de Blaireau en l'appartement ci-devant désigné de ladite demoiselle Hugues où étant arrivé, nous avons fait lecture à ladite demoiselle Hugues et audit sieur Doutreleau de ladite ordonnance de référé de mondit sieur le Lieutenant criminel. En conséquence, ledit Amil, huissier, qui s'est aussi trouvé dans ledit appartement, a par son procès-verbal déchargé ledit Grébeau de la garde des meubles et effets saisis et revendiqués et il a chargé ladite demoiselle Hugues et l'a rendue gardienne, en exécution de ladite ordonnance de mondit sieur le Lieutenant criminel, de tous les meubles et effets détaillés au procès-verbal dudit Amil. Laquelle demoiselle Hugues s'en est chargée pour en faire la représentation comme dépositaire de biens de justice, etc.

Signé : REGNARD.

(*Archives nationales*, Y, 11,485.)

HUS (AUGUSTE), danseur, né vers 1737. Il débuta à l'Académie royale de musique en 1756 et y resta jusqu'en 1760. En 1779, il devint maître des ballets de la Comédie-Italienne, où il fit représenter un certain nombre de divertissements qui obtinrent beaucoup de succès.

(*Les Spectacles de Paris. — Journal de Paris*, 17 et 19 juillet, 23 août 1779.)

1756. — 26 octobre.

*Auguste Hus se plaint d'un vol commis chez lui.*

L'an 1756, le mardi 26 octobre, sur les quatre heures après midi, en l'hôtel et par-devant nous Gilles-Pierre Chenu, etc., est comparu sieur Auguste

Hus, danseur de l'Académie royale de musique, demeurant rue des Fossés-St-Germain-des-Prés, paroisse St-Sulpice : Lequel nous a dit et déclaré que samedi, il seroit sorti sur les deux heures environ de sa chambre dont il auroit fermé la porte à double tour ; que revenant sur les quatre à cinq heures, il auroit trouvé ladite porte fermée à un tour seulement ; qu'entré dans sa chambre, il auroit été dans la dernière surprise de voir que l'on l'avoit volé ; qu'ayant examiné, il auroit reconnu qu'on lui a volé une veste d'étoffe en argent dans le dessin des arbres dont les pieds en or, deux culottes de velours noir dont l'une avec des jarretières et boutons d'or, toutes deux en bavaroise, un couteau de chasse garni d'argent avec le ceinturon argent et or, un chapeau fin castor avec les ganfes et le bourdaloue d'or et une boucle d'argent faux, deux chemises fines garnies de manchettes d'entoilage, une autre chemise fine garnie de manchettes brodées en plein, six autres chemises fines garnies de manchettes brodées ou de mouffeline festonnée, une serviette de toile fine, un caleçon de toile fine en bavaroise, plusieurs mouchoirs marqués en partie d'un H et d'un A H et deux paires de bas de soie ; qu'il ne fait qui peut lui avoir fait ledit vol pour lequel il n'a été fait aucune fraction, mais comme il a intérêt de recouvrer, si faire se peut, sesdits effets, il est venu nous faire la présente déclaration (1).

Signé : CHENU ; HUS.

(Archives nationales, Y, 11,565.)

(1) Le voleur était un nommé François Lemaire, âgé de 36 ans, cuisinier, qui fut arrêté peu de jours après saisi d'une partie des effets volés. Le reste fut retrouvé à son domicile, grande rue du Faubourg-Saint-Jacques. Il était entré chez Hus avec une fausse clef.







*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

LE DEUX FÉVRIER MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-TROIS

PAR BERGER-LEVRAULT ET C<sup>ie</sup>

A NANCY

















31197 20217 1275

BRITISH MUSEUM LIBRARY

